

LE

VOYAGE D'EDGAR

PAR EDOUARD PEISSON

LIVRE DE LECTURE COURANTE

Cours moyen et supérieur

LAROUSSE-PARIS


LAROUSSE
ILLUSTRE

LE VOYAGE D'EDGAR

40e A 52e MILLE

DU MÊME AUTEUR

Le Courrier de la Mer Blanche. Récit. *Prix des Wikings.*

Parti de Liverpool. Roman. *Prix Paul Flat* (de l'Académie française).

Gens de mer. Roman.

Passage de la ligne. Roman.

Mer Baltique. Roman.

Le Pilote. Roman. *Prix Vitet* (de l'Académie française).

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

LIVRES DE LECTURE
pour le 2e cycle

Les Lectures littéraires de l'École (*cours du Certificat d'Études*), par P. Philippon et D. Olive. Livre de lecture expliquée : textes extraits pour la plupart des écrivains des XIXe et XXe siècles, avec questionnaires, exercices et sujets de composition française. Un volume illustré de 39 gravures.

Livre de lecture et de morale, par Mme Malignas. Lectures extraites des grands écrivains, suivies de commentaires et de réflexions. Un volume illustré de 15 héliogravures hors texte.

La Vie des Champs, par O. Forsant et P. Dudouit. Lectures sur la vie à la campagne. Un volume illustré de 38 gravures, dont 16 hors texte.

LIBRAIRIE LAROUSSE

COURS MOYEN ET SUPÉRIEUR

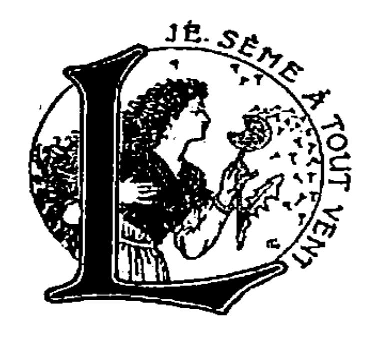
LE VOYAGE D'EDGAR

PAR

Édouard PEISSON

Livre de lecture courante

Introduction de
Paul PHILIPPON
Inspecteur primaire de la Seine



157 GRAVURES ET CARTES
DONT 16 HORS TEXTE

Dessins de G. RIPART et René ROUVERET

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS (VIe)
13 à 21, rue Montparnasse, et boul^{d} Raspail, 114
SUCCURSALE : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

INTRODUCTION

POURQUOI cette introduction dont un tel livre n'avait pas besoin? Simplement parce que l'auteur désire que l'on sache que l'idée de son livre lui est venue à la suite d'une conversation entre le romancier et le pédagogue. Tous les deux s'étaient trouvés d'accord sur la nécessité de présenter aux écoliers des peintures vraies.

Comme tous les autres romans maritimes d'Edouard Peisson, le Voyage d'Edgar *est un tableau saisissant de vérité et d'émotion, mais, en l'écrivant, l'auteur n'a pas cessé de penser aux jeunes lecteurs auxquels il était destiné.*

Elevé en liberté au bord d'une mer tantôt caressante et féerique sous le soleil et l'azur, tantôt violente et funeste aux marins dont elle jette le navire aux écueils, vivant dans l'admiration de son père naviguant au loin et dont il écoute avidement les récits à chaque retour, n'aspirant qu'à l'imiter, le petit Marseillais Edgar n'est pas un être d'exception imaginé pour faire impression dans les milieux scolaires. Il vit réellement chez des centaines de milliers d'enfants de tous les rivages du monde : c'est Sam, le petit nègre de la rive africaine, voué comme son père à naviguer sa vie durant. Et c'est surtout le type idéal de tous les autres, l'énigmatique « enfant aux oiseaux » *des rives boréales, dont la destinée est de courir les mers jusqu'à la mort de son navire.*

Nous suivons Edgar sur les navires vrais *où il s'embarque, des voiliers surtout, dont la vie est dans un rapport si intime avec les caprices des vents et les fureurs des vagues, et où il apprend à vivre et à aimer la vie des marins telle qu'elle est. Et ce n'est pas assez dire, puisque, à tout moment, surgissent des évocations singulièrement vivantes et pittoresques de toutes les régions du globe. Rien qui ressemble*

moins à une leçon de géographie! Et pourtant, quel enrichissement pour l'esprit d'un écolier lisant ces pages! Quelle ravissante fantaisie et quelle poésie aussi dans des chapitres, pourtant tout imprégnés du réel, comme : la Soie, le Thé, la Porcelaine — Danse des abeilles dans le soleil — Nuit sur le Vieux-Port — la Mer, — Gibraltar, etc...

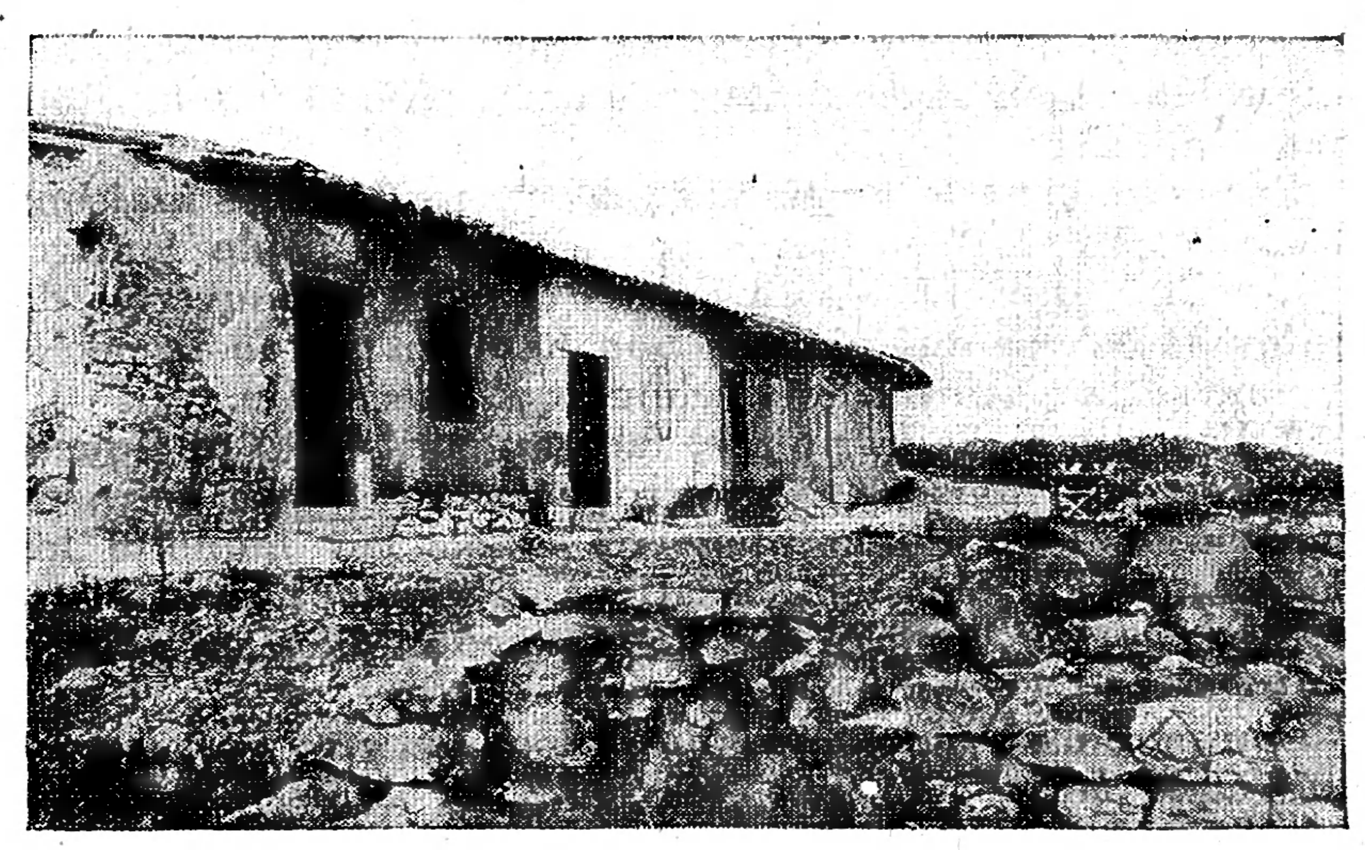
Et cette poésie est toute gonflée de beaux sentiments! Le voyage de cet enfant à la recherche d'un père aimé qu'il veut retrouver à tout prix, c'est l'épopée moderne du plus pur amour filial. Ce nouveau voyage de Télémaque, *sans aucun recours au charme factice et froid de l'appareil mythologique, est, dans sa simplicité, plus émouvant que le premier. Edgar est un enfant et, comme tous les enfants, sujet à la peur. Il est un héros parce qu'il réussit à vaincre sa peur. Et c'est en cela qu'il est d'une vérité humaine profonde. C'est délibérément enfin et parce que les enfants de marins connaissent de bonne heure tout le tragique de la vie qu'Edouard Peisson offre à ses jeunes lecteurs des âmes héroïques et des émotions fortes* (Naufrage d'un voilier, Un navire de forbans, le Navire en feu, *et surtout ce terrifiant* Naufrage de l'*Aventure* dans les glaces du Pôle).

De ce commerce avec de grandes âmes aux sentiments héroïques, les jeunes lecteurs du Voyage d'Edgar *ne peuvent sortir que grandis et fortifiés moralement.*

A ce roman d'aventures si émouvantes dans leur riche variété, il fallait une illustration abondante et variée aussi. Elle l'est à souhait. Les images du texte aussi bien que les héliogravures ajoutent à l'intérêt du roman un charme artistique qui sera une joie de plus pour nos jeunes lecteurs.

Est-il besoin de signaler maintenant les notes explicatives *qui, par le recours aux dessins et aux croquis, facilitent singulièrement la compréhension du texte? et les* exercices oraux et écrits?... *On comprend que, dans un tel livre, la pédagogie doive se faire discrète et se borner à aider les élèves à sentir la haute inspiration du récit et à en faire leur profit.*

Paul PHILIPPON,
Inspecteur primaire de la Seine.



LA MAISON D'EDGAR.

PREMIÈRE PARTIE

I. — La Maison d'Edgar.

1

La rade de Marseille est fermée du côté où le soleil se lève par une pointe rocheuse qui s'avance dans la mer.

C'est une côte basse, brûlée par le soleil et battue en toutes saisons par les vents. Là ne se dresse aucun arbre et seule une broussaille maigre et vite desséchée croît entre les rochers blancs, déchiquetés par les embruns (1) et rongés par les lames.

Le paysage est d'une magnifique simplicité. Il y a le ciel

immense, la mer qui s'étend en demi-cercle, cette pointe d'une blancheur aveuglante et, à son extrémité, deux îlots nus et désolés.

Sur cette côte, le promeneur découvre de rares maisons basses, munies d'une seule porte et d'une seule fenêtre, construites elles-mêmes en débris de rocs et couvertes de tuiles fixées par des pierres. Son habitant vit de la pêche et nourrit son feu du bois échoué qu'il recueille.

A l'extrémité de la pointe, face au sud-ouest, quelques-unes de ces maisons sont groupées en façon de petit hameau le long d'une plage de galets sur laquelle les pêcheurs tirent leurs embarcations et étendent leurs filets.

C'est dans ce hameau que vivait avec sa mère un garçon de huit ans : Edgar Legrand.

Son père était marin ou, plutôt, navigateur; c'est le mot qui était écrit sur tous ses papiers. Mais, lorsqu'on lui demandait quel était son métier, il répondait : charpentier de marine.

La mère travaillait à Marseille. De fort bonne heure, chaque matin, elle quittait la petite maison de la côte, et l'enfant dormait encore. Il se levait seul, s'habillait seul et trouvait tout préparés son déjeuner et le repas de midi. Il n'avait qu'à les réchauffer sur la braise du feu que la mère avait allumé.

Lorsque Edgar avait atteint l'âge de six ans, le père avait écrit qu'il fallait l'envoyer à l'école.

— Oui, avait répondu la mère. Mais comment ferait Edgar pour se rendre à l'école?

Il était infirme. Sa jambe droite s'était mal développée, et il aurait dû parcourir tout seul, chaque matin et chaque soir, un chemin long de trois kilomètres, caillouteux, raboteux, sans abri, qui suivait le bord de l'eau.

— Je te promets, père, qu'Edgar ne sera pas un ignorant. Moi-même, je lui apprendrai à lire. Nous penserons plus tard à l'envoyer à l'école.

Et, chaque soir, la femme prenait son fils contre elle et lui faisait la leçon. Elle lui apprit les lettres, les chiffres, à former les syllabes, à compter.

Le marin, plein de faiblesse pour ces deux êtres qu'il aimait profondément et dont il était presque toujours séparé, n'avait pas insisté.

Dès qu'il avait su lire, Edgar avait ouvert et déchiffré tous les livres que le père laissait à la maison. Son esprit était un peu comme ces bric-à-brac où l'on voit une armure du XIVe siècle à côté d'un appareil de téléphonie sans fil. L'enfant pouvait sans erreur énumérer les diverses voiles d'un trois-mâts-carré (2), mais il ignorait certaines règles d'arithmétique.

Alors qu'Edgar n'avait guère plus de six ans, son père, une nuit d'été, lui avait montré dans le ciel la Grande Ourse, la Petite Ourse et l'Etoile polaire.

— Fais face à l'Etoile polaire, avait-il dit. Etends les bras en croix.

L'enfant obéit.

— L'Etoile polaire marque le nord. Derrière toi est le sud. A ta main gauche l'ouest, à ta main droite l'est.

Pour beaucoup d'enfants ces mots auraient paru vides de sens, mais Edgar savait qu'entre lui et l'Etoile polaire s'étendaient la France; au-delà, la mer du Nord et, au-delà encore, la Norvège, l'océan Arctique et les solitudes du Pôle.

Il savait aussi que l'immense continent africain se plaçait derrière son dos.

Cependant sa connaissance du monde était plus vaste. Grâce aux récits de son père il appréciait les distances, et, son bras gauche étendu vers l'ouest, il « voyait » l'immensité de l'Atlantique, des côtes d'Europe et d'Afrique à celles de l'Amérique.

2

Edgar, extrêmement curieux et avide d'apprendre, demandait à sa mère qu'elle le laissât aller à l'école. Souvent il interrogeait les enfants de son âge. « Que faisait-on à l'école? Comment était le maître? Que disait-il? » Un soir, il raconta à sa mère l'histoire de cette petite

fille qui, une nuit de Noël, avait fait de si beaux rêves et était morte de froid (3).

— Oui, disait la mère. En octobre, tu iras à l'école avec tes petits camarades.

Chaque femme du village considérait Edgar un peu comme son propre fils.

— Viens, tu mangeras la soupe avec nous, aujourd'hui, disait l'une.

— Veux-tu boire une tasse de café? disait l'autre.

— Avez-vous vu Edgar, ce matin?

— Oui, oui, il est entré chez Marie.

Ou :

— Il est sur la plage avec le père Jacques.

Mais, souvent, l'enfant échappait aux unes, aux autres, à Marie et au père Jacques et s'enfuyait dans les rochers.

Il fréquentait les mouettes qui nichaient dans les falaises et un vieux goéland était son ami. Ses ailes perdaient des plumes, son crâne était dénudé et son bec jaune ébréché. Il était si vieux qu'il avait du mal à attraper les poissons. Tous les jours, Edgar lui apportait quelques débris de nourriture. Dès que l'oiseau l'apercevait, il accourait. L'enfant le voyait venir de très loin, volant audessus de l'eau, puis il tournait au-dessus de sa tête, puis il se posait sur les rochers près de lui.



Edgar se disait que, comme son père, le goéland connaissait le monde entier. Oui, il avait suivi les navires,

ceux qui vont en Chine et ceux qui vont en Amérique, et lorsque, au cours de ses voyages, il était fatigué, il se posait et dormait sur l'eau. Mais il était trop vieux pour repartir.

Les mouettes non plus n'étaient pas farouches. Certaines avaient les ailes blanches et teintées de bleu, les autres blanches et teintées de rose. Lorsque l'enfant s'approchait, elles ne fuyaient pas, mais criaient au-dessus de sa tête. Il imaginait qu'elles l'invitaient à les suivre. « Petit Edgar, viens avec nous, viens voir comme la terre est vaste. »

Parfois, elles se moquaient de lui. Elles tournaient en poussant de grands éclats de rire. Mais c'était par amitié. Fatiguées de jouer, elles se posaient sur les rochers les plus hauts et surveillaient la mer. Mais si elles apercevaient un thon (4) ou un marsouin (5) qui sautait au-dessus de l'eau, elles prenaient leur vol, rapides comme des flèches, le rejoignaient, le harcelaient à coups de bec, lui criaient des sottises jusqu'à ce qu'il plonge et fuie dans la profondeur de la mer.

Du haut de leurs rochers elles guettaient aussi les navires qui se montraient à la passe nord du port de Marseille ou entre les îles des Pendus et de Ratonneau, ou encore la fumée au-dessus de l'horizon de ceux qui arrivaient du large. Le charpentier avait dit à son fils que des mouettes de la rade de Marseille avaient accompagné son navire jusqu'à Gibraltar et qu'elles connaissaient les navires où l'on prépare de la bonne nourriture et ceux dont la nourriture est mauvaise.

Edgar leur demandait si elles n'avaient pas rencontré le navire de son père, et le soir il apportait des nouvelles. Oui, les mouettes avaient rencontré dans l'Atlantique un grand quatre-mâts (6), la mer était calme et tout allait bien à bord.

La mère riait et l'embrassait bien fort.

Il y avait aussi les hirondelles de mer, toutes blanches. Elles volaient à quelques mètres au-dessus de l'eau. On aurait dit des danseuses sur des cordes raides ou encore

des gymnastes qui se balancent, vont, les bras étendus, d'un trapèze à l'autre, puis plongent dans le filet fixé au-dessus de la piste. Elles volaient en dansant, puis repliaient les ailes et tombaient dans l'eau comme des pierres. Quelques secondes après, elles sortaient de l'eau, étendaient les ailes et volaient encore.

Souvent en hiver le vent soufflait en tempête et les embruns couvraient la petite maison. Edgar aimait le vent. Il écoutait sa voix. Parfois elle était grave comme celle d'un homme en colère, parfois aiguë et criarde comme celle d'une sorcière. Parfois aussi pleine de cris, de gémissements et de plaintes. Et c'étaient les cris, les gémissements et les plaintes des hommes perdus en mer.

3

Une lettre annonçait l'arrivée du père. L'enfant se montrait fiévreux.

La marche des voiliers dépendant des vents, le navire pouvait atteindre Marseille quelques jours plus tôt ou quelques jours plus tard que la date fixée par la lettre.

Edgar ne dormait plus, perdait l'appétit et passait ses journées, immobile, sur le plus haut rocher pour apercevoir les voiles.

Et il ne regardait plus les mouettes, ni les hirondelles de mer, ni même le vieux goéland.

Mais parfois il quittait son poste d'observation et se dirigeait aussi vite qu'il pouvait vers la maison, car peut-être son père était-il arrivé.

Enfin le charpentier était là. Il serrait son enfant dans ses bras, l'embrassait, puis, le reposant à terre, tenant ses mains dans les siennes, le regardant droit dans les yeux, lui demandait quelle avait été sa conduite pendant son absence.

Il parlait comme si déjà Edgar avait été un homme et celui-ci n'aurait jamais osé lui mentir. Cependant l'enfant,

était bien aise que son père ne lui demandât pas ce qu'il pensait au moment même, car Edgar aurait dû lui faire part du grand amour et de l'admiration qu'il éprouvait pour lui.

Il aurait dû lui dire aussi que tous les soirs avant de s'endormir, il pensait : « Où est mon père à cette heure? Où se trouve son grand voilier? Lutte-t-il contre la tempête? »



Pourtant il ne craignait pas que son père pérît un jour en mer. Il pensait que rien ne pouvait l'abattre et il était pris d'un sentiment de fierté lorsqu'il l'imaginait travaillant sur le pont battu par les lames ou abordant une côte inhospitalière.

S'il l'avait interrogé, son père aurait connu sa peine. Tous les soirs, au moment où ses paupières s'alourdissaient, Edgar ressentait une douleur au cœur; c'était comme une brûlure au profond de lui-même. « Oui, se disait-il, mon père est de nouveau en voyage et combien de jours s'écouleront avant qu'il ne me prenne sur ses genoux? »

Après le repas, tous les soirs de ses séjours à Marseille, le charpentier écartait la chaise de la table et prenait son fils contre sa poitrine.

Il parlait, et Edgar, la tête sur l'épaule de son père, sans perdre un mot du récit, écoutait le cœur qui battait et la voix qui vibrait dans la poitrine de l'homme.

Ou bien, levant la tête, il regardait de bien près ce visage osseux, ce front carré et mordu par des cheveux raides et coupés ras, ce nez droit et charnu qu'il revoyait si souvent dans ses rêves.

Parfois aussi il prenait dans les siennes cette main large, forte et mordue par le sel de la mer.

Les trop rares séjours du père étaient pour la petite famille une grande fête.

Tous trois partaient à la promenade. Le père racontait des histoires et, lui qui était grand et fort, chargeait Edgar fatigué sur son épaule. Les joues de la mère étaient roses, et le vent rejetait en arrière ses épais cheveux noirs.

Parfois aussi, parce que l'enfant aimait les images, les couleurs et la musique, ils allaient tous trois au cinéma et au cirque. Il arrivait qu'Edgar accompagnât son père à bord de son navire. Ils marchaient la main dans la main et on ne peut dire lequel était le plus fier, l'enfant d'accompagner un charpentier de marine ou celui-ci de montrer son fils à ses camarades.

Edgar dressait les yeux et voyait s'élever au-dessus de sa tête de noirs et puissants navires de fer et les fines coques des voiliers. Il pouvait appuyer la main sur ces figures taillées dans le bois, qui ornent les étraves (7). Elles étaient blanchies par le sel et rongées par la mer.

Il se disait que ces figures, pendant des jours et des nuits et encore des jours et des nuits, avaient plongé dans la houle (8), avaient été battues par les lames furieuses.

Il portait la main à ses lèvres et il sentait un goût de sel et d'iode. Les unes s'étaient frayées un chemin à travers les glaces, d'autres étaient fendues jusqu'au cœur du bois par la chaleur des tropiques (9). De lourdes voiles séchaient dans les mâtures et, si Edgar en apercevait une déchirée, il se disait que le navire avait rencontré une bourrasque, peut-être un typhon (10).

Sur les coques il lisait des noms qui faisaient battre son cœur : Pernambouc, Hambourg, Dakar, Panama.

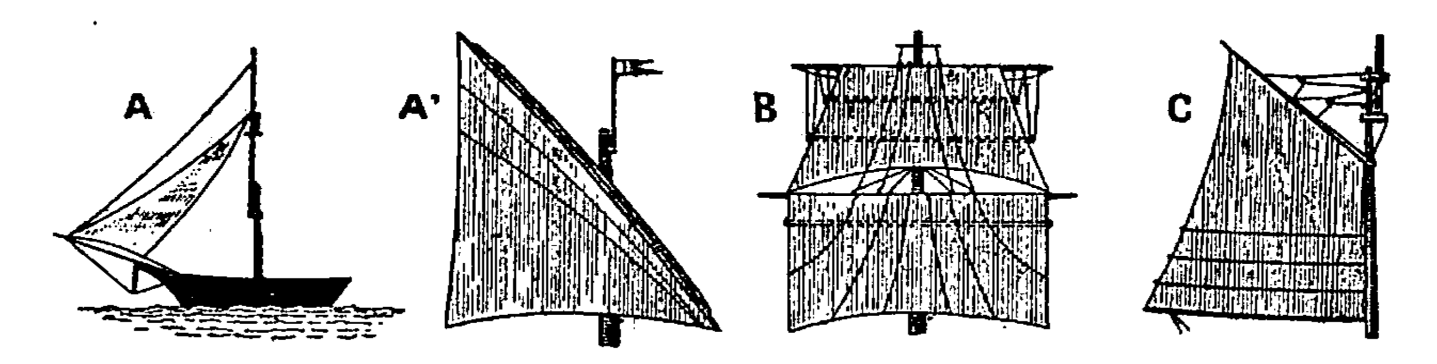
Il ralentissait le pas et écoutait sans les comprendre les hommes de toutes races et de toutes couleurs qui travaillaient.

« Peut-être, se disait-il, là-bas, en Australie, un garçon de mon âge attend ce matelot, et, comme moi, le soir, avant de s'endormir, il sent cette blessure au cœur. »

Oui, ce fut le plus beau temps de l'enfance d'Edgar. Le père reparti, il retournait pendant des journées entières le long de la côte et il racontait au vieux goéland les aventures du charpentier de marine.

Explications. — 1. *Embruns :* Poussière d'eau arrachée à la crête des lames par le vent.

2. *Trois-mâts-carré :* Les voiles sont de formes différentes : latines ou triangulaires, auriques ou à quatre côtés non symétriques, carrées ou à quatre côtés symétriques, etc. Un navire peut employer à la fois



Principales formes de voiles.
A et A'. Voiles triangulaires ou voiles latines ; B. Voiles carrées ; C. Voile aurique.

des voiles de formes différentes. Le nombre des mâts d'un navire et la manière dont sont réparties les diverses sortes de voiles permettent de fixer la variété à laquelle appartient ce navire. Un trois-mâts-carré est un voilier à trois mâts dont toutes les voiles *principales* sont carrées.

3. *La Petite Fille aux allumettes,* conte d'Andersen.

4. *Thon :* Les thons sont de gros poissons comestibles qui vivent

en bandes dans les mers tempérées. En Méditerranée, les pêcheurs cernent les bandes de thons et les dirigent peu à peu vers une anse (petit golfe) où la prise est plus facile.

5. *Marsouin :* Les marsouins sont des cétacés qui, par la taille, la forme, le poids et la couleur se rapprochent des thons. Malgré la ressemblance des deux poissons, on les distingue facilement. Après avoir bondi, le marsouin replonge, la tête en avant. Le thon au contraire retombe lourdement sur l'eau, de tout son corps.

Avant d'un navire.
A. Etrave ; B. Gaillard ; C. Poste d'équipage ; D. Pont ; E. Quille ; F, G. Niveau de la mer.

6. *Quatre-mâts :* Voilier à quatre mâts.

7. *Etrave :* Partie du navire qui se trouve tout à fait à l'avant. C'est la partie de la quille qui, devenant verticale et émergeant, rejoint le gaillard. L'étrave fend l'eau.

8. *Houle et lames :* La mer battue par le vent se creuse et s'enfle. Il se produit une succession de « creux » et de « pleins ». Les « creux » et les « pleins » forment la houle. Les « pleins » sont les lames.



Houle de la mer.
A. Pleins ; B. Creux.

9. *Tropiques :* Cercles fictifs que les géographes placent sur le globe terrestre à 23° 28′ au nord et au sud de l'Equateur. Les régions comprises entre ces cercles sont les plus chaudes du monde.

10. *Typhon :* Violent ouragan de l'océan Indien. Les typhons sont provoqués par une baisse de la pression atmosphérique en un certain point. Le typhon est caractérisé par un mouvement giratoire et se déplace. Les cyclones de l'Atlantique ont la même origine.

Questions. — 1. Comment l'auteur décrit-il le village de pêcheurs où Edgar passe sa première enfance? — 2. Pourquoi n'a-t-on pas envoyé Edgar à l'école? — 3. Que fait sa mère? — 4. Que fait son père? — 5. Qui apprend à lire à l'enfant? — 6. Que lui enseigne son père entre deux voyages? — 7. Comment Edgar devient-il l'ami des oiseaux de mer? — 8. Que paraissent-ils se dire? — 9. Relevez le trait le plus touchant. — 10. A quoi rêve Edgar?

Exercices écrits. — 1. *Décrivez un village de pêcheurs (ou un village de paysans) où vous avez passé vos vacances.* — 2. *Avez-vous observé des oiseaux voler? Décrivez-les : leur manière particulière de voler, leurs allées et venues, leur chant.* — 3. *Votre père, ou votre mère, ou votre oncle, ou... est rentré d'un long voyage. Racontez la scène du retour.*

II. — Naufrage d'un voilier.

1

Edgar était un enfant de petite taille, maigre, traînant la jambe droite. Mais les courses dans les rochers, les baignades dans les eaux claires et fraîches, l'avaient rendu vif et agile. Il nageait, plongeait, courait dans le soleil et sous les embruns, le plus souvent couvert de vêtements de toile.

Sa mère, en caressant ses longs cheveux cendrés, disait qu'il possédait le teint doré et hâlé du père et aussi ses yeux grands et bleu sombre.

— Tu as les yeux couleur de la mer, disait-elle.

Edgar en était fier.

Vers la septième année, l'enfant avait écrit sa première lettre. Voici à peu près ce qu'il avait griffonné :

Mon cher père,

Je vous écris pour vous dire que comme vous je veux être navigateur. J'embarquerai comme mousse sur votre navire.

Le vieux goéland va bien.

Un petit voilier s'est perdu à l'île Maïre.

Ma mère vous embrasse bien fort. Moi aussi.

Votre fils, Edgar.

Oui, un voilier italien s'était brisé sur l'île Maïre. C'était au mois de mai, et un terrible vent d'est soufflait.

Comme d'habitude, la mère était partie dès le matin.

Face à la maison, bâtie sur la côte qui regarde le soleil couchant, la mer était calme, mais au large de la pointe qui s'enfonce au sud, des lames énormes d'un bleu verdâtre couraient en hurlant.

Le ciel était couleur d'ardoise et le vent, puissant, rapide, arrachait au sol une fine poussière de sable.

En sortant de la maison, Edgar fut effrayé. Les lames hurlaient si fort, le vent grondait si fort, le ciel était si sombre qu'il crut à un bouleversement du monde. La terre attaquée par la mer tremblait.

Edgar fut assailli par la poussière de sable, par des cailloux qui passaient au-dessus de sa tête en sifflant et aussi par les embruns qui traversaient le promontoire.

Sa peur ne dura pas; il était l'ami du vent et de la mer. Lui aurait-on promis tout l'or du monde qu'il ne serait pas resté enfermé ce jour-là.

Il serra contre sa poitrine le morceau de pain qu'il avait emporté pour le déjeuner et partit vers le sud, vers la pointe extrême, là où les lames battaient la roche. Pour éviter d'être emporté par les rafales de vent, il se glissait entre les rochers, et parfois il allait sur les genoux et les mains, et, lorsque aucune saillie du sol ne pouvait le protéger, il rampait.

Lutter contre le vent le rendait joyeux. Accroupi, il levait la tête pour être giflé par lui. Par moment, il ne pouvait plus respirer. Par moment, l'eau, le vent et la poussière formaient devant ses yeux un rideau si épais qu'il n'y voyait pas à deux mètres devant lui.

Jamais l'odeur de la mer n'avait été si forte; elle le pénétrait, elle emplissait sa poitrine. Pour libérer la joie qui était en lui, parfois il criait, mais le bruit du vent et des lames était si grand qu'il n'entendait pas ses propres cris.

Lorsqu'il eut atteint la partie de la pointe tournée vers l'est, il s'aperçut que ses genoux saignaient, et du sang aussi coulait de ses lèvres. Mais cela lui importait peu. Jamais il n'avait rien vu d'aussi beau.

Face à lui était le large (1). A un millier de mètres, le ciel gris et la mer noire se confondaient. Non, on ne savait plus où était le ciel et où était la mer.

A gauche, une haute et longue falaise descendait à pic dans l'eau. A droite, deux îles nues et élevées disparaissaient sous les embruns. Entre cette falaise et ces îles, se détachant de l'horizon indistinct et accourant vers l'en-

fant allongé sur les rochers, se dressaient d'énormes barres d'eau.

Leur mouvement paraissait lent, puis il se précipitait, et l'instant arrivait où la haute et large barre se trouvait face à Edgar.

Le dominant, elle demeurait immobile pendant quelques secondes et l'enfant fixait les yeux sur elle. Puis elle se déversait comme une cataracte (2), se brisait et attaquait les rochers.

A droite, à gauche, devant, elle montait à l'assaut, recouvrant tout, et au-dessus du jeune garçon passaient les embruns aussi serrés qu'une pluie violente.

Au moment où la barre d'eau se brisait, c'était une explosion sourde, un bruit pareil à celui du tonnerre, et les rochers tremblaient. Malgré lui, Edgar se reculait, mais, quelques secondes plus tard, il se trouvait obligé de se cramponner ferme aux pointes des rochers, car il lui semblait qu'il allait être emporté vers la mer par l'eau qui était montée à l'assaut et qui se retirait, arrachant des algues, des galets et des rochers.

L'eau tourbillonnait, un gouffre se creusait et des têtes de roches, revêtues de mousses marines et de coquillages, habituellement recouvertes par plusieurs mètres d'eau, apparaissaient, tandis que des plaintes, des gémissements, des cris aigus s'élevaient de ce gouffre. Mais déjà le fils du charpentier levait les yeux vers la barre suivante, immobile et prête à s'écrouler.

2

Edgar était comme fasciné (3) par le mouvement incessant des lames, par la répétition continue des explosions et par ce concert effrayant de plaintes et de sanglots, et il serait resté immobile sous les embruns s'il n'avait aperçu, à quelque cent mètres au large, des dizaines de mouettes volant dans le vent impétueux.

Il en fut étonné, car il savait qu'elles fuient la tempête, que par gros temps elles se réfugient sur la côte.

Face au vent, les ailes étendues, elles s'élevaient jusqu'à une certaine hauteur, puis piquaient vers l'eau comme des flèches, puis de nouveau elles ouvraient leurs ailes et, toujours face au vent, montaient, montaient, légères et blanches dans le ciel d'ardoise. Quelques-unes se laissaient emporter jusqu'à la côte, puis, se glissant à droite, se glissant à gauche dans les couches du vent ou rasant les hautes lames noires, elles rejoignaient les autres.

Qu'est-ce qui les attirait?

Edgar les observait depuis un long moment déjà, lorsqu'il aperçut, au point où elles étaient rassemblées, comme une vapeur blanche qui s'élevait au-dessus de l'eau. Et par moment il voyait cette vapeur blanche et par moment il ne la voyait plus, puis il la voyait de nouveau.

Il faisait toutes sortes de suppositions.

Il se disait que c'était peut-être un rocher sur lequel les lames se brisaient et la tache vaporeuse était sans doute le jaillissement de la mer vers le ciel. Ou bien encore était-ce un énorme oiseau de mer blessé, et les mouettes riaient de sa détresse.

Mais tout d'un coup il distingua les formes d'un petit navire. Un voilier à deux mâts dont plusieurs voiles avaient été déchirées par le vent s'efforçait de s'éloigner de la côte, mais le vent était trop violent, les lames trop fortes, les rochers trop proches pour qu'il pût gagner le large.

De minute en minute il s'approchait et, chaque fois qu'il apparaissait au haut d'une lame, Edgar le voyait mieux.

Grâce à deux voiles, il avançait vers le large, mais il dérivait (4) et les lames le poussaient vers les rochers. Avancerait-il assez vers le large pour ne pas être jeté sur l'îlot de Maïre?

Bientôt le voilier ne fut pas à plus de deux cents mètres du jeune garçon, et celui-ci voyait l'eau écumante qui courait sur le pont (5) et il voyait aussi les hommes, et

le vent lui apportait les cris des centaines de mouettes qui tournaient autour du petit bâtiment.

Edgar tremblait de peur. Il se demandait ce qu'il fallait faire. Il devait, se disait-il, se lever, courir et appeler à l'aide, mais il lui était impossible de bouger.

Et le voilier avançait un petit peu vers le large. Ne réussirait-il pas à éviter l'île? S'il l'évitait, il serait sauvé.

Lorsque le navire plongeait entre deux barres, l'enfant fermait les yeux, car il lui semblait qu'il disparaissait pour



toujours. Cependant il le voyait bientôt reparaître au sommet de la lame suivante. Plus tard il entendit des cris et aperçut des pêcheurs accourus du hameau voisin. Que pouvaient-ils faire? Les uns s'avancèrent le plus possible vers l'eau et d'autres se dirigèrent vers la pointe du promontoire (6).

— Il passera, criaient les uns.

— Il ne passera pas, criaient les autres.

— Il faut appeler le bateau de sauvetage.

Et celui qui avait prononcé ces mots tourna le dos et disparut comme emporté par le vent.

Le cœur d'Edgar battait à grands coups.

Le voilier avait réussi à dépasser la pointe du promontoire, puis le petit bras de mer, pas assez profond pour qu'il pût s'y engager, qui sépare la côte de l'île, et personne encore n'aurait pu dire s'il allait pouvoir dépasser l'île ou s'il s'y briserait dessus.

Les pêcheurs s'étaient groupés et serrés pour mieux résister au vent et l'enfant s'était joint à eux. Ils ne parlaient plus.

Edgar n'entendait plus le vacarme de la mer, il ne voyait plus les hautes lames qui toujours se brisaient, il n'avait plus d'yeux que pour ce petit voilier qui luttait farouchement. Il lui semblait qu'en étendant un bras il aurait pu l'atteindre et le sauver.

Il voyait deux hommes, têtes nues, couverts d'eau, accrochés au gouvernail (7). Deux autres hommes se tenaient près d'eux et un chien noir, attaché au pied du mât et sans cesse renversé par les lames, hurlait.

Edgar comprenait que l'unique espoir de ces marins était les deux voiles tendues, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. C'était grâce à elles que le voilier continuait à avancer.

Brusquement, la voile avant creva, comme fendue d'un coup de couteau. Le petit voilier pivota, fit face aux lames qui le roulaient. On aurait dit un cheval qui se cabre, qui se dresse sur ses jambes de derrière.

Ce fut son dernier effort. Une barre d'eau noire se déversa sur le pont. Les mâts s'abattirent; le bateau, cassé en deux, plia. Puis la lame le saisit, le transporta comme s'il avait été aussi léger qu'un fétu de paille et le jeta sur l'îlot.

L'enfant vit les hommes saisis eux aussi par la mer, culbutés comme des pantins, et le chien noir se débattit avant de disparaître.

Et malgré le vacarme de la mer, il entendit les craquements de la coque brisée et il entendit des cris, mais il ne savait plus si c'étaient les hommes autour de lui qui criaient ou les hommes qui mouraient, ou les mouettes.

3

Le soir, sa mère le trouva grelottant de fièvre et incapable de parler. Son visage et ses membres étaient couverts de sang séché. Ses yeux étaient brûlés par le sel de la mer. Ses vêtements en lambeaux. Contre sa poitrine, elle découvrit écrasée la miche de pain qu'il y avait placée.

Effrayée, elle dut le serrer longtemps contre elle avant



qu'il pût lui raconter le naufrage du petit voilier, et il le lui raconta par morceaux, en sanglotant et en bégayant.

Après lui avoir fait boire une infusion et après avoir lavé son corps, elle le coucha et Edgar se mit à divaguer. Il dit que l'homme qui tenait la barre (8) du petit voilier était son père.

— Tais-toi, dit la mère. Ce n'est pas possible.

Et elle devint toute blanche.

La nuit fut mauvaise. Dès qu'il fermait les yeux, Edgar voyait les hautes lames qui s'écroulaient, les gouffres d'eau tourbillonnante et le petit voilier saisi par l'eau et jeté sur les rochers. Il entendait les cris des hommes, des

oiseaux, les hurlements du chien et les explosions sourdes de la mer.

Sa mère se tint toute la nuit près de lui, serrant ses mains dans les siennes.

Le lendemain, on apprit que les quatre hommes qui conduisaient le voilier avaient péri. Seul le chien, dont l'attache s'était rompue, avait été recueilli vivant. Les pêcheurs l'adoptèrent, mais jamais il n'accepta aucun maître.

Pendant plusieurs jours Edgar ne retourna pas sur la côte et il avait décidé de prier son père, à son retour, de ne plus repartir.

Le dimanche suivant, il voulut montrer à sa mère l'endroit où s'était perdu le voilier et il l'y conduisit. La mer était calme, plate jusqu'à l'horizon et brillante sous un puissant soleil. Il dit :

— Mère... tu vois... là...

Mais il s'arrêta, puis, au bout de quelques secondes, ajouta :

— Non, ce n'est pas possible!

— Qu'est-ce qui n'est pas possible?

— Je ne puis pas te dire, mère, comment c'était.

Peu après qu'Edgar eut atteint sa dixième année, sa mère mourut.

Un soir, on la rapporta à la maison, toute raide et toute blanche, les yeux fermés.

La nuit entière, l'enfant demeura près d'elle, agenouillé, les mains serrant le bras, la bouche sur la main de cette femme qu'il n'avait jamais quittée. Au matin, il s'endormit et il rêva que sa mère n'était pas morte, que le père, elle et lui-même se promenaient au bord de la mer. Les mouettes volaient sans se moquer, le vieux goéland picorait dans le creux d'un rocher, les hirondelles de mer dansaient dans l'air, les joues de la mère étaient roses, ses yeux brillaient de joie, et le vent jouait dans son épaisse chevelure.

Lorsqu'il se réveilla, on avait emporté la mère.

Des voisins recueillirent l'enfant.

Deux jours plus tard, l'un d'eux parla d'un internat perdu dans une de ces collines qui dominent la vallée de l'Huveaune (9). Le père Jacques fut chargé d'y conduire l'enfant et d'écrire au père.

Un matin, la petite maison de la côte fut fermée et Edgar, chargé des quelques livres qu'il aimait, donnant la main à un homme grave et silencieux, partit.



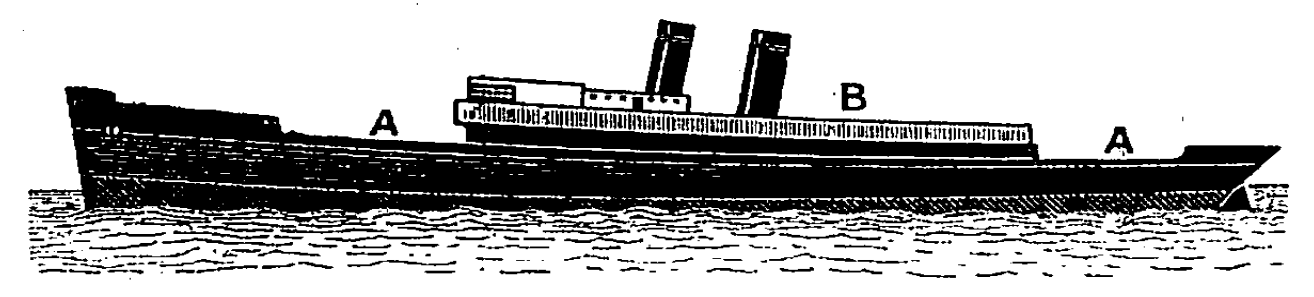
Explications. — 1. *Le large :* Loin de terre. Mais il y a une différence de sens entre se trouver « au large » et se trouver « en pleine mer ». Lorsque, à l'horizon, se dessine la terre de Corse, par exemple, le marin dit qu'il est « au large de la Corse ». Se trouver en pleine mer, c'est être éloigné de *toute* terre.

2. *Cataracte :* Forte chute d'eau qui fait penser à la chute brusque d'une rivière.

3. *Fasciné :* Attiré.

4. *Dériver :* S'écarter de sa route. Un navire dérive lorsque, ses appareils de propulsion (voiles ou machines) étant endommagés et hors d'usage, il est entraîné par les courants ou par la tempête. Cependant, si le courant est très violent ou la mer très mauvaise, même un navire en marche dérive, et le capitaine qui trace la route de son bâtiment tient compte de cette dérive.

5. *Pont :* Plancher d'un navire.

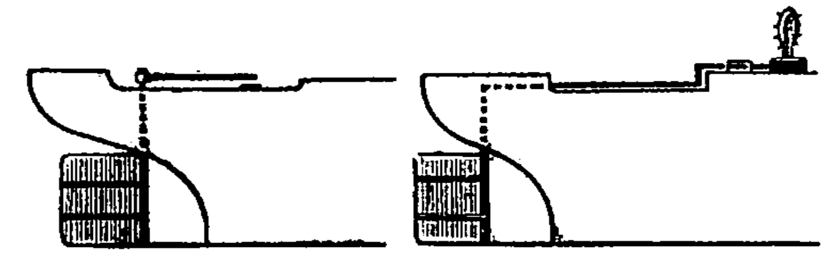


Ponts d'un navire.
A. Pont principal; B. Pont supérieur.

6. *Promontoire :* Cap élevé.

7. *Gouvernail :* Une des parties de l'appareil qui sert à maintenir le navire dans une direction donnée ou à le lancer dans une nouvelle direction. C'est une très forte pièce de bois ou d'acier placée à l'arrière, plongeant dans l'eau et mobile autour de charnières.

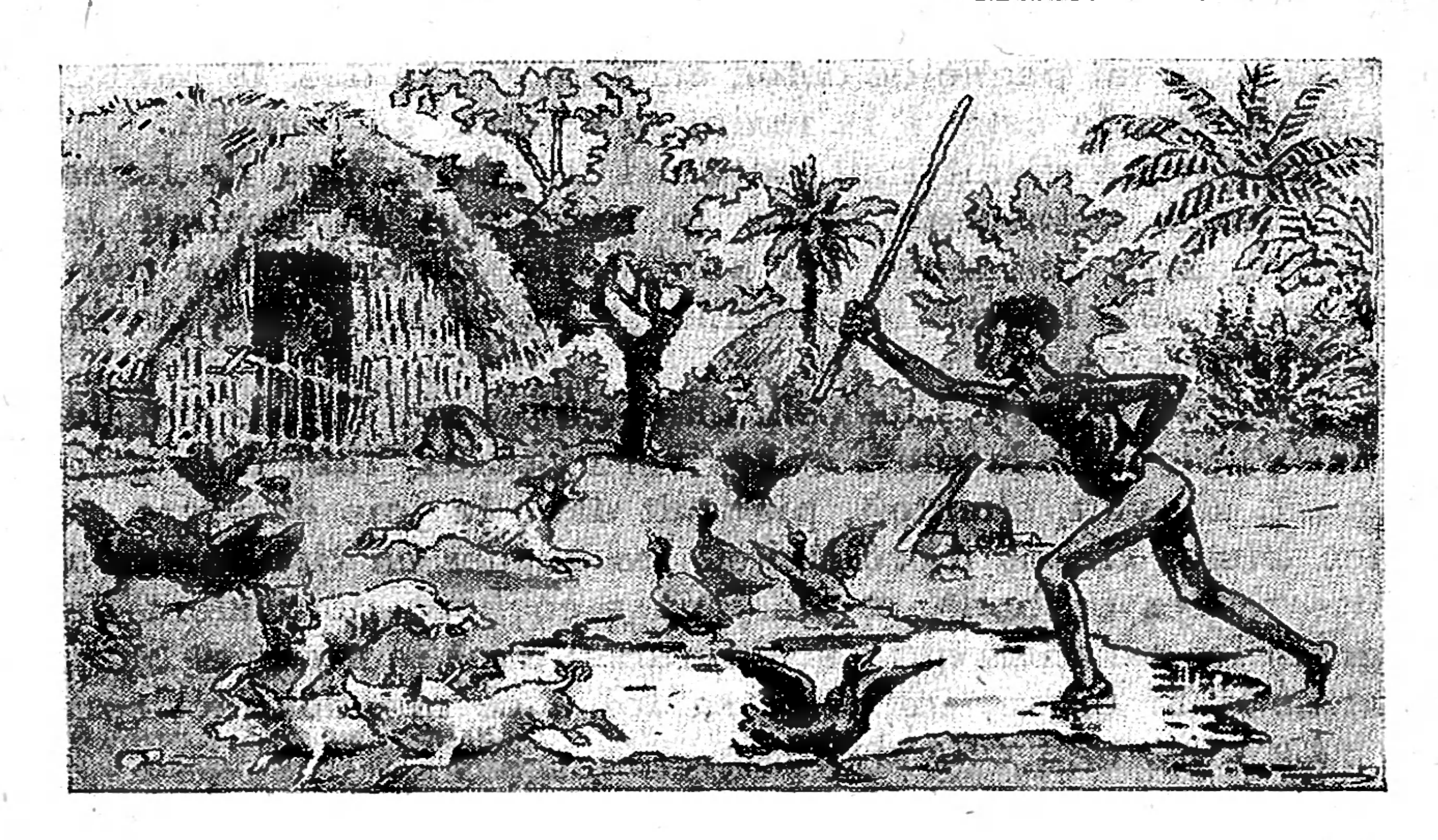
8. *Barre :* La *barre* est une autre des parties de l'appareil à gouverner. A bord des petits bâtiments, la barre est vraiment une barre de bois dans laquelle s'encastre la partie supérieure du gouvernail. Cependant, dès que le bâtiment prend de l'importance et en raison de la pression considérable exercée par la mer sur le gouvernail, on est obligé d'augmenter par des moyens mécaniques la force de l'homme qui manœuvre la barre. A bord des grands navires, la barre devient une roue. Mais l'homme qui manœuvre cette roue est toujours appelé homme de barre.


Gouvernail actionné par une barre ou par une roue.

9. *Huveaune :* Fleuve côtier de Provence qui se jette dans la Méditerranée, à Marseille.

Questions. — 1. Comment s'annonce la tempête? — 2. Comment l'auteur décrit-il la violence du vent? — et la puissance des vagues? — 3. Pourquoi dit-il qu'Edgar est l'ami du vent et de la mer? — 4. Quel danger court Edgar? — 5. Quel est le passage qui vous a le plus frappé dans la description de la tempête? — 6. Que font les oiseaux de mer? — 7. Que font les pêcheurs de la côte? — 8. Comment se produit le naufrage? — 9. Quelle impression éprouve Edgar et dans quel état se trouve-t-il en rentrant à la maison? — 10. Que fait sa mère? — 11. Que devient Edgar à la mort de sa mère?

Exercice écrit. — *Vous avez assisté à un violent orage. Dites comment il s'est annoncé, comment il a éclaté et les dégâts qu'il a causés, enfin l'émotion que vous avez éprouvée?*



III. — Sam dans le jardin clos.

1

Quarante ans plus tôt, au cours de la saison des pluies, un enfant était né dans l'île de Gorée (1).

Son père qui était navigateur et dont le navire se trouvait, le jour où il apprit cette naissance, amarré dans le port de New-York, écrivit qu'il faudrait appeler l'enfant Samuel.

Ce qui fut fait.

Mais dans la lettre suivante le père demanda des nouvelles du nouveau-né qu'il nomma Sam. Ainsi Samuel devint Sam et le demeura toute sa vie.

La mère, dans un petit jardin clos de haies épineuses, cultivait des légumes et élevait des poules, des canards et des cochons.

Certains jours, elle empilait les tomates, les concombres, les haricots et les piments rouges dans un panier, enfermait quelques poules dans une cage de bambou, nouait

Sam dans un pagne de coton et, Sam sur le dos, le panier sur la tête, la cage à la main, se rendait au marché.

Le garçon vivait tout nu dans le jardin clos de haies épineuses, pataugeant dans la mare qui en formait le centre, avec ses amis, les poules, les canetons, les porcelets roses, la vieille chienne jaune et les petits de la chienne jaune.

Pendant le jour, tout cela mangeait le mil (2), le son, la pâtée, picorait le maïs et les vermisseaux, tout cela grognait, aboyait, chantait, piaillait dans la joie de vivre, et les jeunes chiens mordillaient les queues en tire-bouchon des jeunes cochons, et les jeunes cochons poussaient du groin les canetons qui s'aventuraient dans la mare, et Sam, armé d'un bâton, imposait sa loi à ce monde inférieur.

La nuit, tout cela dormait.

Mais, certaines nuits, la lune brillait là-haut dans le ciel, et Sam regardait la lune.

Parfois elle était aussi grosse que le chaudron dans lequel la mère de Sam pilait le mil, toute ronde, cuivrée, et se montrait au-dessus de la maison de pisé (3) à l'heure même où l'enfant mangeait sa pâtée du soir. Mais le lendemain elle était en retard.

Et le surlendemain, elle était en retard encore davantage.

Et le lendemain du surlendemain, Sam s'endormait avant qu'elle n'apparût. Pourtant, si l'enfant ouvrait l'œil au milieu de la nuit, il apercevait dans le ciel, juste au-dessus de sa tête, le gros œil d'or rouge.

La lune, à des heures différentes, suivait toujours la même route, mais elle n'avait pas toujours la même forme. Parfois elle était ronde comme le ventre de la mère cochon et parfois elle avait des cornes, mais tantôt les cornes étaient d'un côté et tantôt de l'autre.

Il arrivait qu'elle se montrât aussi dans la journée tandis que le soleil brillait, mais alors elle était blanche et, quelle que fût sa forme, beaucoup plus petite qu'à l'ordinaire.

Lorsque le garçon ne dormait pas, il avait de longues conversations avec la lune et, dans le gros chaudron de

cuivre qui se promenait dans le ciel, il y avait aussi, se disait-il, des cochons roses, des poussins et des canetons qui pataugeaient dans une mare et un petit enfant noir qui imposait sa loi, un bâton à la main.

Sam voyait la lune apparaître au-dessus de la maison de pisé et disparaître derrière la haie épineuse de la clôture, mais il ne la voyait jamais apparaître au-dessus de la haie et disparaître derrière la maison.

Il pensait qu'elle faisait le chemin de retour tandis qu'il dormait. Aussi, certaine nuit, décida-t-il de ne pas dormir, mais il s'endormit tout de même, et la lune retourna pendant son sommeil.

L'enfant se dit alors qu'il lui fallait suivre la lune.

Il partit une nuit après avoir averti ses amis, mais les cochons, la poule, la vieille chienne et les jeunes chiens lui répondirent qu'il était un jeune sot, que de mémoire de cochon, de poule et de chien, jamais un garçon ne s'était soucié du chemin de retour de la lune.

Après qu'il eût franchi la haie d'épines, quelques gouttes de sang perlèrent sur sa peau satinée, mais la lune était là-haut. Il suivit des ruelles étroites, et son amie était toujours là-haut. Sous sa lumière, les arbres flamboyaient, les murs des cases (4) et la poussière du chemin prenaient la couleur du lait et le corps même de l'enfant noir était comme s'il avait été trempé dans une jatte de lait.

Sam sortit du village et entra dans la campagne, et la lune était toujours là-haut.

Après avoir marché longtemps, le nez en l'air, et après avoir bien souvent trébuché, il arriva au bord d'une grande mare. Il y entra et, comme l'eau était tiède, il avança, et l'eau atteignit ses mollets, ses genoux, son petit ventre rond, sa poitrine, ses épaules.

Sam n'aurait jamais cru qu'une mare pût être aussi profonde. Lorsque l'eau atteignit sa bouche, il la goûta. L'eau était salée, il la cracha et regagna le rivage.

Un peu plus loin, il essaya encore de traverser la mare; elle était aussi profonde. Il essaya d'un autre côté et tout de suite il tomba dans un trou, et l'eau recouvrit sa tête.

Après cette dernière tentative, il s'allongea sur le sable et s'endormit. A son réveil, le ciel était clair et la lune qui avait blanchi se trouvait juste au-dessus de la mare.

L'enfant n'avait jamais vu une mare aussi grande. Elle était plus grande que le jardin de Sam, que le morceau de ciel posé sur la haie épineuse, que tout le village. Jamais il n'avait vu quelque chose d'aussi grand.

Il se disait que, maintenant, la lune allait prendre le chemin du retour. Il allait courir, regagner son jardin et il la verrait apparaître au-dessus de la haie et disparaître derrière la maison.

— C'est tout de même un drôle d'animal, pensait-il.

La lune se trouvait juste au-dessus de la mare, et un bord de la lune toucha le bord de la mare, puis un petit morceau de lune pénétra dans l'eau.

Elle allait se baigner et après s'en retournerait. La lune s'enfonça dans la mare tout doucement. Il n'y eut plus que la moitié de la lune au-dessus de l'eau, puis seulement un petit morceau, puis juste une raie blanche, puis plus rien.

Sam attendait qu'elle reparût comme reparaissent les canards qui plongent. Il attendit longtemps, et la lune ne reparut pas. Sam pensa qu'elle s'était noyée comme il était arrivé un jour à un poussin qui s'était cru caneton.

Il repartit vers sa maison. Avant d'entrer dans le jardin, il entendit des cris et des pleurs : c'était sa mère qui criait et pleurait. Il entendit encore d'autres cris et d'autres pleurs, et c'étaient les femmes, venues pour consoler sa mère, qui criaient et qui pleuraient.

Lorsqu'il se montra, les cris et les pleurs cessèrent, sa mère saisit le bâton avec lequel lui-même imposait sa loi aux chiens jaunes et aux cochons roses et lui en appliqua quelques coups vigoureux sur les fesses.

Ce fut au tour de Sam de crier et de pleurer. Il criait parce que les fesses lui cuisaient et il pleurait parce que la lune s'était noyée.

Mais le soir, au moment où il allait s'endormir, une lumière laiteuse envahit le ciel, et la lune d'or cuivré apparut au-dessus de la maison de pisé.

2

Parce qu'il avait quitté le jardin clos, parce qu'il avait couru maints dangers et parce que, pendant les nuits qui avaient suivi son escapade, il avait eu la fièvre et prononcé des paroles étranges, sa mère décida de conduire l'enfant au grand sorcier.

De bonne heure, elle procéda à sa toilette. D'abord elle nettoya son corps à l'aide d'une fine poussière d'argile, puis elle l'enduisit d'huile de palme (5), ensuite elle massa son crâne de ses longues mains enduites de beurre rance. Enfin elle noua autour de ses hanches un cordonnet de chanvre rouge.

Ainsi vêtu, luisant et attirant les mouches qui voletaient devant les portes des cases, elle le prit par la main.

C'était un jour de grand marché; le sorcier était assis à même le sol, ses amulettes et ses fétiches étalés autour de lui, entre un jeune homme venu des forêts de l'Afrique-Equatoriale, avec une provision d'ivoire et de bois précieux, et un vieux nègre vêtu à l'européenne, coiffé d'un canotier, et qui offrait, à la coquetterie des femmes, des anneaux de fer forgé pour les chevilles, les poignets, les bras, les oreilles et les narines, des colliers de perles de verre rouges et vertes, des peignes en celluloïd et des parfums de Paris enfermés dans de minuscules flacons.

Le sorcier examina les yeux de Sam, palpa sa tête, tâta les muscles de ses jambes et de ses bras et dit que l'enfant deviendrait un homme de grand savoir parce que ses yeux voyaient à la fois ce qui est visible pour tous et ce qui est caché à la plupart des hommes, qu'il acquerrait parmi les siens une grande renommée et qu'il serait un grand voyageur.

Il offrit donc à la mère de Sam, d'abord un sachet de cuir empli d'une fine poudre et il dit qu'elle était composée de la matière séchée et pulvérisée dont est faite la prunelle du lynx (6) et de la fibre d'un arbre dont il tut

le nom et qui conserve la vue aux voyageurs qui s'endorment sous son couvert.

Il offrit encore un minuscule harpon taillé dans l'os frontal d'un requin, et Sam serait un grand pêcheur.

Puis une flèche découpée dans un éclat d'ivoire, et Sam serait un grand chasseur.



UN SORCIER NÈGRE.

Puis la plume pétrifiée d'un goéland, et Sam connaîtrait les vents qui soufflent sur l'océan et conduirait les navires à voiles.

Puis une poudre recueillie certaine nuit sur le sable de la mer et qui était, disait-il, de la lumière d'étoile, et Sam traverserait les déserts et les océans et toujours les astres lui indiqueraient sa route.

Et des poudres encore dans des sachets.

L'une protégeait des mouches qui endorment (7) et rendent les hommes plus faibles que les femmes âgées.

Une autre écartait la fièvre qui donne le délire et fait parler les hommes pendant leur sommeil.

Une autre rendait inoffensives les blessures causées par l'acier.

Une autre faisait de l'enfant l'ami du feu.

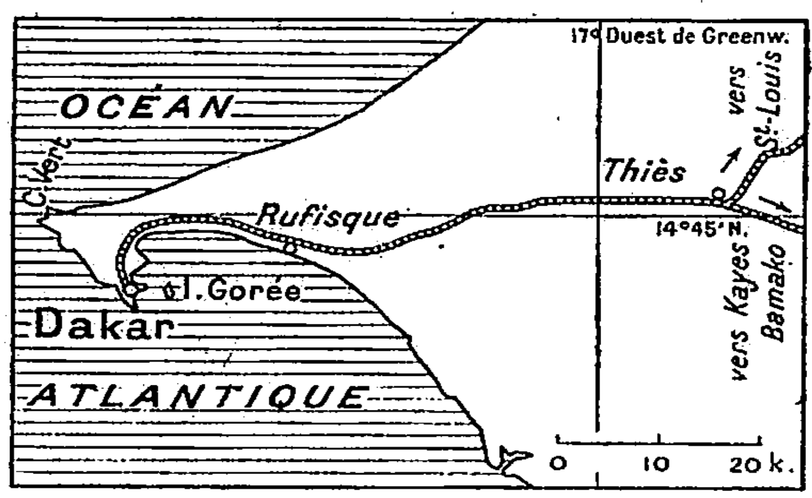
Une autre donnait à l'homme vigueur et longue vie.

Une autre détournait les traîtres et les faux amis.

Après quoi le sorcier examina encore le corps de Sam et dit que son génie était le génie des eaux.

Alors la mère de Sam glissa dans la main du sorcier plusieurs piécettes d'argent et lui fit don de deux poules blanches, les reines du jardin.

Explications. — 1. *Ile de Gorée :* Ile française de l'Atlantique, qui est située à l'entrée de la rade de Dakar (Sénégal).



Dakar et sa baie avec l'île de Gorée.

2. *Mil :* Genre de graminée (millet).

3. *Pisé :* Maçonnerie de terre argileuse.

4. *Cases :* Maisons des indigènes, en Afrique.

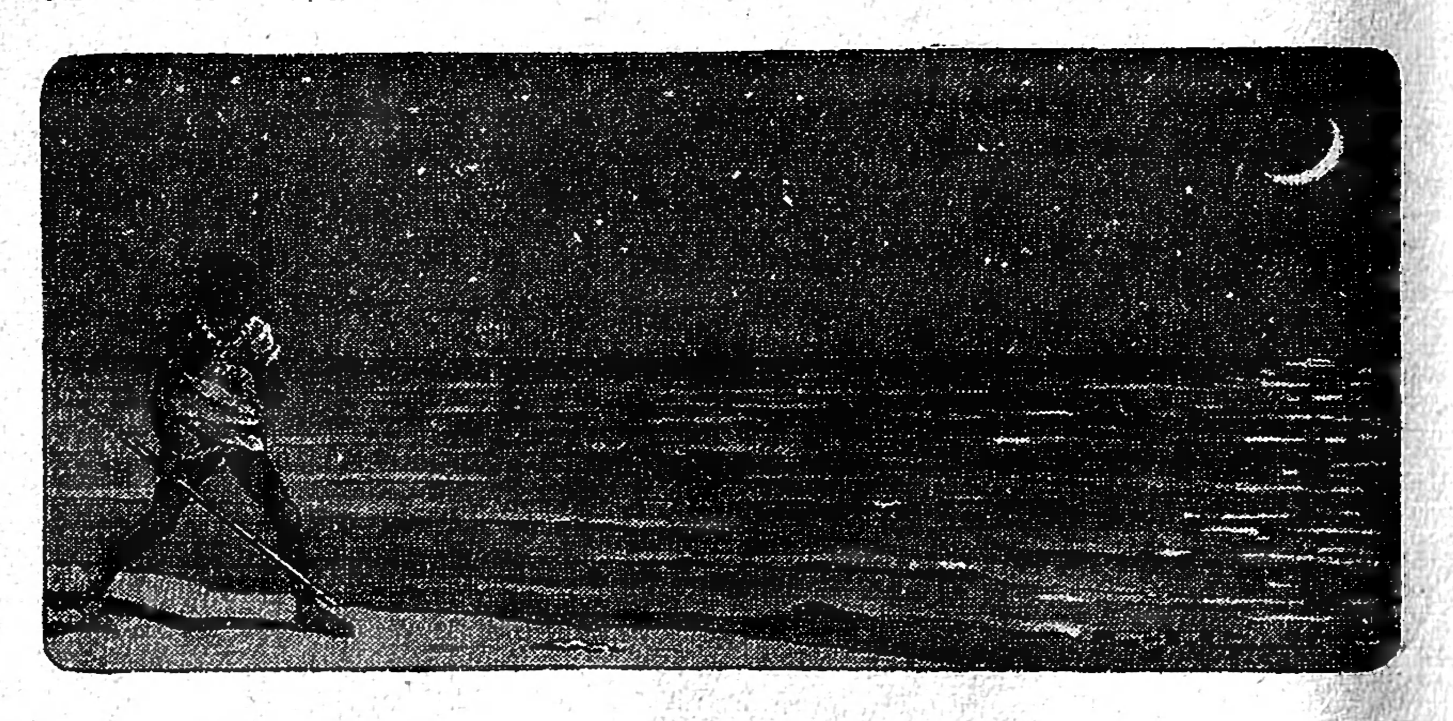
5. *Huile de palme :* Huile extraite d'un certain palmier.

6. *Lynx :* Carnassier qui ressemble à un grand chat et dont la vue est très perçante.

7. *Mouches qui endorment :* Mouches tsé-tsé qui propagent la maladie du sommeil.

Questions. — 1. Comment vivait Sam dans le jardin clos? — 2. Quelle idée lui vient en regardant la lune? — 3. Qu'apprend-il sur la lune et sur la mer, au cours de son escapade? — 4. Comment est-il accueilli en rentrant? — 5. Comment la mère fait-elle la toilette de Sam? — 6. Qu'y a-t-il d'amusant dans la consultation du grand sorcier? — 7. Est-il possible que toutes ses prévisions se réalisent? — 8. Que pensez-vous de ces remèdes?

Exercices écrits. — 1. *Vous est-il arrivé de jouer avec des animaux familiers? Racontez une scène vécue, à votre choix.* — 2. *Racontez une de vos escapades dans le voisinage de votre maison.* — 3. *Avez-vous assisté dans une foire, dans une fête de village, à la consultation d'un charlatan ou d'une diseuse de bonne aventure? Racontez la scène.*



IV. — Sam fait le tour de la grande mare.

1

Plusieurs mois passèrent, et il y avait toujours dans le ciel le double jeu du soleil et de la lune, mais Sam ne s'y intéressait plus. Il avait perdu l'appétit, dormait mal, n'imposait plus sa loi aux bêtes familières et passait ses journées, la tête basse, assis dans l'ombre.

Sa mère l'avait souvent surpris qui, plusieurs fois de suite, faisait le tour de la mare du jardin ou la traversait par son milieu. L'enfant était malade, se disait-elle. Il fallait retourner voir le sorcier. Mais dans la nuit Sam de nouveau partit.

Comme il prévoyait que la route serait longue, il avait entouré ses reins d'un petit pagne (1) rouge dans les plis duquel il avait glissé quelques noix de kola (2) et avait pris en main son bâton pour écarter de lui les bêtes qui rampent sur le sol et les chiens errants.

Puisqu'il n'avait pu la traverser, il avait l'intention de faire le tour de la grande mare découverte la nuit où il était parti à la poursuite de la lune.

Marchant dans l'obscurité et battant de son bâton le sol devant lui, il n'avait aucune crainte, car de la main gauche il caressait les amulettes (3) qu'un cordonnet retenait autour de son cou.

Il atteignit la mare et se mit à marcher sur son bord sans regarder la lune.

Il pensait qu'il était ce grand voyageur dont avait parlé le sorcier et que, lorsqu'il aurait fait le tour de la grande mare, sa mère, les femmes et les enfants qui habitaient les jardins voisins, les cochons roses et les chiens jaunes auraient pour lui une grande considération.

Sans doute deviendrait-il lui aussi un sorcier, et lorsqu'il offrirait aux enfants de la lumière de lune recueillie sur les vagues et mise en sachets, les femmes lui glisseraient-elles dans la main des pièces d'argent.

Et il marchait toujours.

Vers la fin de la nuit, il s'allongea sur le sable et s'endormit.

A son réveil, le jour était venu.

Tout en grignotant une noix de kola qu'il avait tirée de son pagne, l'enfant considéra la mare. Devant lui, sur sa droite et sur sa gauche, l'eau grise s'étendait à perte de vue. En face, elle rejoignait le ciel, semblait-il, et, au-dessus d'elle, une brume mauve flottait.

Il pensa au travail des hommes qui avaient creusé la mare. Combien de fois le soleil, se demandait-il, avait passé au-dessus de leurs têtes tandis qu'ils piochaient et rejetaient la terre?

Et toute cette eau, où l'avaient-ils prise?

Sam poursuivit son chemin. Le soleil montait dans le ciel et la chaleur devenait lourde, mais il ne craignait ni le soleil, ni la chaleur. Pourtant, après quelques heures de marche, il ressentit le besoin de se rafraîchir et, après avoir abandonné son pagne sur le sable (mais il garda prudemment ses amulettes), il s'avança dans la mare.

Lorsque l'eau atteignit ses épaules, il y plongea la tête et en but plusieurs gorgées. Après quoi il rit aux éclats parce qu'il était content et avança encore, mais comme

l'eau était devenue plus profonde que lui n'était haut, il lança les bras en avant et agita les jambes.

Et Sam nagea.

L'eau était claire, le fond fait d'un sable blond. Sam aperçut dans les raies de lumière des poissons qui nageaient en bandes. Il voulut les rejoindre et plongea.

Peu après il remonta à la surface et, voyant toute cette eau autour de lui, il rit encore et son rire chassa une bande de mouettes accourues pour becqueter cette boule noire aperçue sur l'eau.

Le garçon regarda de nouveau au fond et vit un requin qui tournait autour de ses jambes, et il plongea pour saisir le requin, mais le requin s'enfuit. Après quoi Sam regagna le rivage, renoua le pagne autour des reins et reprit sa route.

Peu après, il sentit une brûlure dans le fond de la gorge, sa langue était devenue épaisse et il souffrait terriblement de la soif. Il apprit ainsi que l'eau de la grande mare ne peut être bue.

Une heure plus tard, ses pieds rencontrèrent un ruisseau. Il goûta cette eau et, comme elle n'était pas salée et ne possédait pas la saveur forte de celle de la mare, il en but, et sa soif fut apaisée.

La brume légère et mauve du matin s'alourdit, devint plus sombre, et Sam s'aperçut que le soleil, tout comme avait fait la lune, descendait vers la mare. Au moment où le soleil pénétra dans cette brume, pour la première fois Sam put le regarder en face sans que ses yeux fussent brûlés par son éclat.

Le soleil devint comme la lune un énorme disque d'or cuivré.

Sam ne savait plus ce qui distinguait le soleil de la lune. Il pensa qu'il y avait là un mystère, mais, lorsqu'il aurait fait le tour de la mare, il connaîtrait ce mystère.

Toujours, tout comme la lune, le soleil descendait vers la mare. Il s'y trempa d'abord un tout petit peu, puis davantage, puis disparut complètement.

Le garçon pensa que le soleil nageait au milieu des poissons comme il avait fait lui-même.

Sam s'endormit en riant et il rêva qu'il nageait et plongeait. Au fond de l'eau il retrouvait le soleil et la lune. Les requins fuyaient devant lui et les bandes de poissons se dispersaient à son approche. Et nageaient aussi, dans la belle eau d'or et de lait, porcelets roses, poussins, canetons et chiens jaunes.

2

Le lendemain matin, Sam, après avoir grignoté une noix de kola, reprit son bâton et se remit en route.

Il était joyeux. Sans nul doute il atteindrait avant la fin de la journée le but de son voyage.

Il se mit à chanter. Comme il ne connaissait aucun chant, il en composa un dans lequel était loué le courage d'un enfant qui était parti pour faire le tour de la grande mare, et la mère, à la maison, se lamentait parce que l'enfant était parti, et le soleil, la lune et les hommes qui avaient creusé la mare, avaient leur place dans le refrain. Au milieu de la journée, Sam se baigna de nouveau, nagea, plongea, poursuivit les poissons, mais ne but pas parce que l'eau de la grande mare allume un feu dans la poitrine.

Plus tard, au moment où la brume mauve s'épaississait, l'enfant aperçut plusieurs fumées de l'autre côté de l'eau. Il se dit que c'était les fumées de son village et qu'il l'atteindrait avant la nuit.

Longtemps après, il tourna la tête du côté où il avait vu les fumées et la surprise qu'il éprouva le fit asseoir sur le sable.

Un monstre noir rampait sur l'eau, rejetant une épaisse fumée par deux tuyaux qui jaillissaient de son dos, et dans ce dos encore étaient plantées des antennes fines et pointées vers le ciel, comme en possèdent certaines bestioles que Sam avait capturées dans son jardin. Pendant

un long moment, il fut incapable de bouger, et ses yeux apercevaient dans le fond d'autres monstres en bandes, dont les fumées encrassaient la brume mauve.

Lorsque la nuit fut tout à fait venue, les corps de ces bêtes étranges brillèrent de mille feux comme dans la nuit brille le corps des vers luisants.

Sam pensa qu'il était fort heureux pour lui qu'elles ne l'eussent pas surpris pendant qu'il nageait et plongeait. Là, aplati sur le rivage, caché par la nuit, il était en sécurité.

L'un de ces monstres avançait vers l'enfant, puis il changea de direction, mais il passa si près de Sam que celui-ci en entendit le souffle haletant, et, après son passage, une vague blanche, comme le sillage que font les canards dans la mare, courut sur l'eau et battit la rive. Les autres s'étaient dispersés; les uns couraient à droite, les autres à gauche et d'autres encore s'éloignaient.

Sam eut alors une autre surprise.

Là-bas, du côté où le monstre qui était passé si près de lui s'éloignait, un œil énorme s'était allumé ainsi que s'allument dans la nuit les yeux des chats.

Cependant, il n'y avait qu'un œil, et cet œil s'ouvrait et se fermait, s'allumait et s'éteignait.

Le mouvement était régulier.

L'œil s'ouvrait et se fermait une fois, deux fois, trois fois, autant de fois que le canard a de doigts à une patte. Puis l'œil restait un long moment fermé.

Puis l'œil s'ouvrait et se fermait, une fois, deux fois, trois fois. Et le monstre avançait vers cet œil. Peut-être allait-il dévorer la bête à laquelle l'œil appartenait.

Mais l'œil s'ouvrait et se fermait toujours, et il s'ouvrait et se fermait encore au moment où Sam, lassé, s'endormit, et encore lorsque, au cours de la nuit, il se réveilla pour changer de place.

Cependant, au matin, l'œil avait disparu.

Sam, après avoir pris son frugal déjeuner coutumier, se remit en route. Après une heure de marche, il aperçut son village. Il ne pouvait pas se tromper, il reconnaissait

les maisons de pisé et les jardins aux haies épineuses. De légères fumées bleutées s'élevaient dans l'air, et le cœur de l'enfant était empli de joie. Ainsi, se disait-il, il avait fait le tour de la grande mare. Il était parti d'ici et, toujours marchant devant lui, il était revenu ici. Comme lorsque dans son jardin, partant de la cabane aux canetons, il tournait autour de la mare et revenait à la cabane aux canetons. Il avait appris que l'eau de la grande mare n'est pas bonne à boire. Il avait appris que le soleil comme la lune plonge dans l'eau de la grande mare et ne s'y noie pas.

Il avait appris que lui-même pouvait nager et plonger comme les canards. Cependant tout mystère n'était pas éclairci. Il n'avait pas vu le chemin de retour de la lune. Et ces monstres qui rampaient sur l'eau? Et cet œil qui s'ouvrait et se fermait dans la nuit si régulièrement?

Lorsqu'il se fut glissé dans son jardin, il aperçut un homme assis devant la maison et une voix intérieure lui dit que cet homme était son père qu'il n'avait encore jamais vu et qui était revenu d'un long, très long voyage.

Il s'avança vers lui, lui dit qu'il était son fils Sam et il entreprit tout de suite le récit de son aventure.

Après l'avoir écouté, son père rit bien fort et lui dit qu'il n'avait pas fait le tour de la grande mare que les hommes appellent « mer », mais le tour de l'île de Gorée dans laquelle il était né et dans laquelle il vivait.

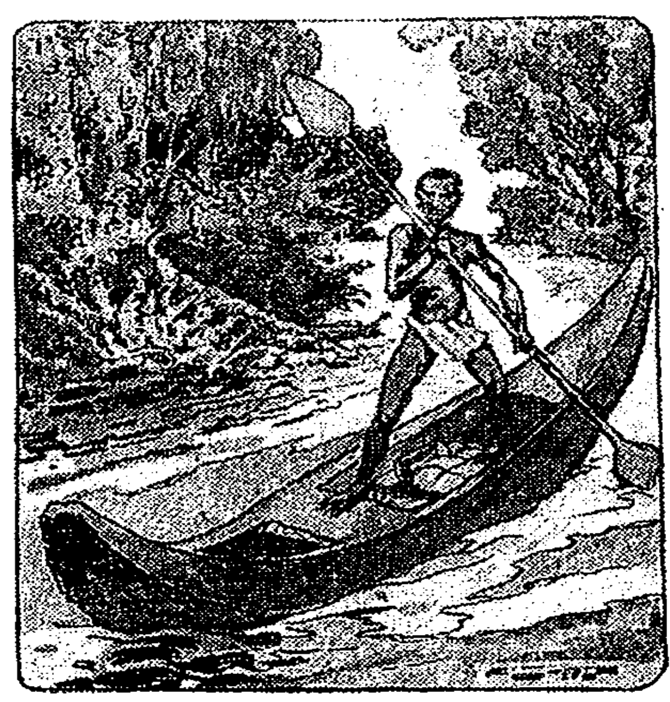
Mais Sam ne comprit pas.

Son père lui dit aussi que le soleil et la lune ne plongent pas dans la mer, mais que la lune fait le tour de la terre qui est ronde, et que la terre, accompagnée de la lune, fait le tour du soleil.

Il lui dit encore que les monstres qu'il avait aperçus étaient des navires, que des hommes vivaient sur ces navires comme lui, Sam, sur son île, et que cet œil qui s'ouvrait et se fermait dans la nuit était un feu allumé par les hommes pour guider les navires, autrement dit un phare.

Sam ne comprit pas davantage.

Dès le lendemain, l'enfant noir quitta seul son jardin, non cette fois pour une exploration, mais pour connaître son village et les enfants de son âge. Dans les jours qui suivirent, il découvrit le port, les pirogues (4) et les embarcations à voiles.



Il devint habile à lancer le harpon et à tenir le gouvernail d'un voilier.

Plus tard, il découvrit le monde.

Comme son père, il devint un grand navigateur.

Il connut toutes les côtes du continent africain. Il connut les deux Amériques, l'Orient et l'Australie.

Il sut que son père n'avait pas menti lorsqu'il lui avait dit que la lune et le soleil ne plongent pas dans l'océan.

Il connut l'Europe et navigua dans les mers glacées.

Il acquit une grande sagesse et devint expert à préparer les aliments, car son emploi à bord des navires était celui de cuisinier.

Vers sa vingtième année, il revint dans l'île de Gorée et retrouva sa mère qui était devenue une vieille femme impotente, le jardin à la haie épineuse, des petits chiens jaunes et des cochons roses, descendants de ceux à qui il imposait sa loi.

Des maisons voisines, des hommes, des femmes et des enfants vinrent l'écouter.

Il raconta ses voyages et dit comment vivent les hommes sur la terre. Mais au moment où la lune, gros disque cuivré, apparut au-dessus de la maison de pisé, il se tut.

Il avait atteint l'âge de trente ans lorsque, à Sydney, il apprit par un homme de son pays que sa mère n'était plus.

Il eut beaucoup de chagrin et pensa à ce matin où elle l'avait corrigé parce qu'il avait suivi la lune.

Le navire de son père avait disparu deux années plus tôt dans les mers du Sud. Sam avait lu la nouvelle dans un journal, sous le titre : « *Un navire perdu corps et biens.* »



Sam navigua encore. Un jour, cependant, il ressentit le besoin d'être seul. Il débarqua à Marseille et s'engagea comme gardien de navires. Mais il dut abandonner son poste. Un homme de sa race lui dit qu'un cuisinier était demandé dans un internat des environs de Marseille. Comme il aimait les enfants, Sam boucla son sac et alla proposer ses services. Il se trouvait depuis trois ans dans cet internat lorsqu'un après-midi Edgar y arriva.

Explications. — 1. *Pagne :* Morceau d'étoffe tombant des reins aux genoux. Unique vêtement de certaines peuplades africaines.

2. *Noix de kola :* Fruit d'une plante africaine. La noix de kola est un excitant du cœur et du système musculaire.

3. *Amulettes :* Objets que l'on porte sur soi et auxquels on attribue un effet préservatif.

4. *Pirogue :* Barque faite généralement d'un tronc d'arbre creusé et qui marche à la rame ou à la voile.

Questions. — 1. Comment Sam a-t-il l'idée de partir une deuxième fois? — 2. Quelles précautions prend-il? — 3. Qu'apprend-il de nouveau sur la mer et le soleil? — 4. Dites ce qui fait son étonnement. — 5. Que lui explique son père? — 6. Comment expliquez-vous ses illusions sur la mer, la lune et le soleil?

Exercice écrit. — *Qu'avez-vous éprouvé lorsque vous avez vu pour la première fois la mer? ou un grand navire? ou un phare?*

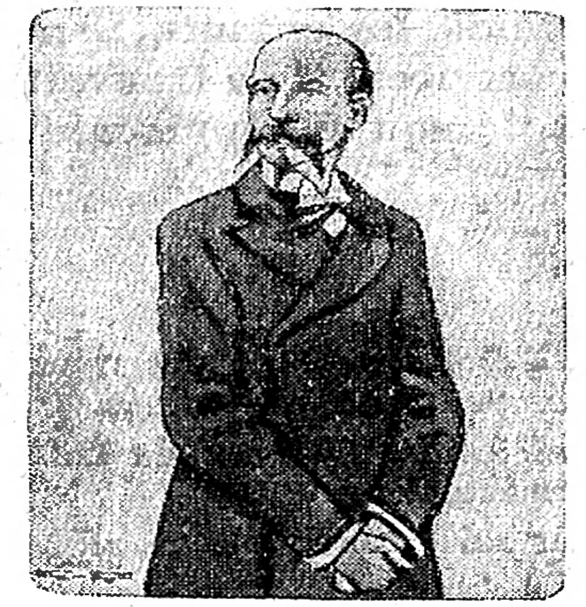
V. — Dans quelles circonstances Edgar et Sam se rencontrèrent.

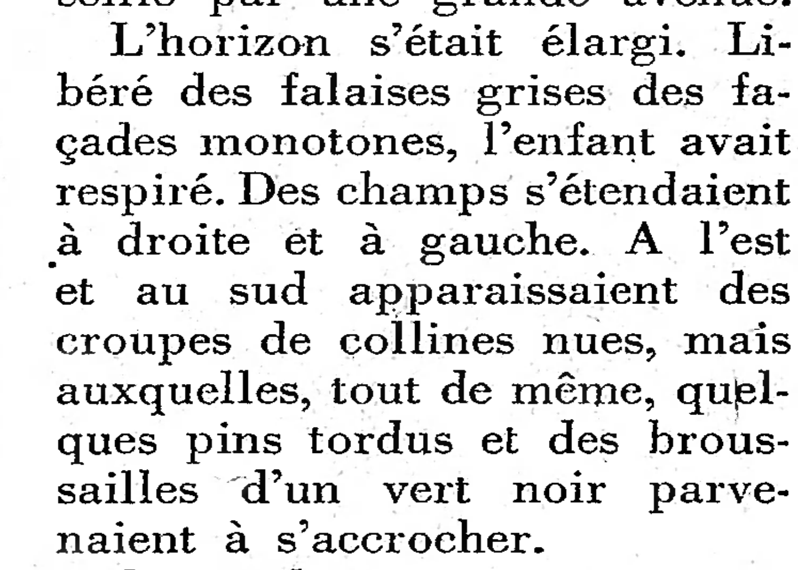
1

Si l'on avait interrogé Edgar sur ce petit voyage qui l'avait conduit de la maison basse de la côte à l'internat, il aurait été incapable de le raconter.

Non, tout était brouillé dans sa tête.

Troublé par son chagrin, qui était grand, il avait traversé des quartiers de Marseille, qu'il ne connaissait pas. A des rangées serrées de maisons avaient succédé des rangées serrées de maisons. Et après une rue, une autre rue, puis une autre rue encore jusqu'à ce que le tramway dans lequel le père Jacques l'avait hissé s'échappât de Marseille par une grande avenue.





L'horizon s'était élargi. Libéré des falaises grises des façades monotones, l'enfant avait respiré. Des champs s'étendaient à droite et à gauche. A l'est et au sud apparaissaient des croupes de collines nues, mais auxquelles, tout de même, quelques pins tordus et des broussailles d'un vert noir parvenaient à s'accrocher.

Cependant aucune image n'avait fixé l'attention d'Edgar. Toutes avaient été imprécises. C'était comme s'il avait aperçu le paysage à travers une glace couverte de buée.

Maintenant le père Jacques l'avait laissé seul en face du directeur de l'internat, M. Cric.

C'était un homme de petite taille, toujours vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon noirs, souvent coiffé d'un chapeau cloche.

Ses mains, son visage et son crâne chauve étaient aussi blancs qu'une feuille de papier blanc.

Mais ses moustaches à la gauloise (1) et sa courte barbe en pinceau étaient noires comme ses vêtements.

Deux profondes rides creusaient ses joues.

Ses yeux étaient gros, ronds, bleus et saillants.

Il arriva, par la suite, qu'Edgar l'appelât l'homme au regard dur, car jamais aucun sourire n'illuminait le visage de M. Cric.

— Quel est ton nom? demanda le directeur pour entendre la voix de son nouveau pensionnaire.



Et sa main fine et blanche pesait légèrement sur l'épaule de l'enfant.

Edgar, debout, absolument immobile, le visage levé vers l'homme, le regard fixé sur les yeux clairs, ne pouvait répondre. Comme un petit animal sauvage pris au piège, il était dominé par une sorte de terreur.

Il s'efforçait de prononcer les quatre syllabes de son nom : « Edgar Legrand », mais il ne le pouvait pas. Tel le chat né en liberté dans un fourré de la colline et que la main de l'homme a saisi, son regard surveillait le directeur et cherchait une issue.

Par la fenêtre entrouverte, il apercevait l'épaisseur d'un bois de jeunes pins et, au-dessus d'eux, un ciel immense, un ciel tout à fait semblable à celui qui s'étendait au-dessus de la petite maison de la côte.

Pourquoi l'avait-on conduit ici? se demandait-il. Pourquoi ne l'avait-on pas laissé là-bas où il connaissait chaque pierre, chaque rocher, chaque oiseau, où il aurait

retrouvé dans l'eau unie comme un miroir l'image de sa mère?

M. Cric s'éloigna de quelques pas, se pencha sur des papiers étalés sur son bureau; alors Edgar bondit vers la porte, l'ouvrit et s'enfuit.

Il n'alla pas loin. Dès qu'il se trouva sous le couvert des arbres, la raison lui revint. Là-bas, la petite maison était fermée. Et comment l'aurait-il atteinte, cette maison?

Il croyait faire un mauvais rêve.

Voilà, sa mère était morte. Il voyait son visage blanc aux yeux clos et il sentait encore cette main froide que sa bouche avait un peu réchauffée. Son père était au loin et lui-même avait été conduit devant cet homme mince et serré dans des vêtements noirs, et il lui avait été impossible de parler.

Il avait abandonné son vieil ami, le goéland au bec jaune. Est-ce que ce cauchemar (2) allait cesser?

Qu'allait faire Edgar? Il regarda autour de lui. Les ombres entre les troncs d'argent des jeunes pins s'épaississaient; la nuit venait.

A quelques mètres s'élevait un vieux poste de chasse, d'une construction très ancienne, en briques rouges et à peine assez large pour que deux hommes pussent y tenir debout.

Edgar y entra. Peut-être pourrait-il y passer la nuit, se disait-il. Au centre avait poussé un lierre qui, devenu un véritable arbre, avait soulevé et éventré la toiture de tuiles plates, puis ses branches étaient retombées sur les côtés et masquaient en partie la construction.

Par de petites ouvertures rectangulaires percées dans les murs et à travers les feuilles du lierre, le jeune garçon apercevait les alentours.

D'un côté, s'étendait une terre plantée de vignes, large et plate, d'un rouge sombre qui devenait à chaque instant plus sombre. Au-delà s'élevaient de grands pins noirs dont les troncs puissants et les branches noueuses paraissaient éclaboussés de sang, et entre les troncs dansaient des flammes vives. Edgar sut que c'était l'ouest.

Au nord et assez loin, derrière des arbres de petite taille au feuillage argenté — sans cesse une faible brise agitait ce feuillage et on aurait dit l'eau écumante de la mer qui court —, la haute et lourde bâtisse de l'internat se détachait sur le ciel encore clair.

A l'est, se creusait une profonde vallée que le poste dominait. C'était un trou déjà noir, profond et large, duquel surgissait la cime de hauts arbres rougie par le reflet du ciel.

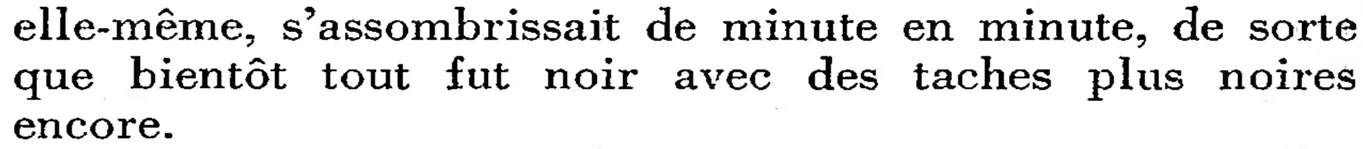


Plus loin, les rayons du soleil couchant fouillaient une haute colline. L'enfant apercevait distinctement les troncs des arbres, des buissons flamboyants et des rochers d'or cuivré et violets.

De jeunes pins dont les pousses tendres semblaient être de petits cierges vert clair jaillissaient du sol, serrés et touffus, jusqu'à la porte du poste, percée elle aussi de meurtrières.

La venue rapide de la nuit étonnait Edgar.

Tout autour de lui : les arbres, les buissons et la terre elle-même, s'assombrissait de minute en minute, de sorte que bientôt tout fut noir avec des taches plus noires encore.



Seul le ciel demeurait clair.

Le cœur de l'enfant était lourd de chagrin et d'angoisse.

Il dressait les yeux vers ce ciel et il se répétait que ce ciel était semblable à celui qui s'étendait au-dessus de la maison de la côte, mais *là-bas*, tant que le ciel restait clair, l'eau et les rochers blancs demeuraient clairs.

Là-bas, l'eau était comme un miroir qui reflétait la lumière du ciel, et l'obscurité venait en même temps du ciel et de la mer.

Ici, la terre entrait dans la nuit avant le ciel.

Et dans cette obscurité vivait l'homme devant lequel il lui avait été impossible de parler.

Là-bas, au pays de la clarté, avait vécu sa mère.

Et maintenant la nuit envahissait le ciel à son tour.

2

Au-dehors, tout près de lui, il lui semblait que des bêtes rampaient.

Il appuya le visage contre le cadre d'une ouverture. Il entendait des frôlements, des glissements.

C'était à droite, c'était à gauche, c'était partout.

Le sol lui-même frissonnait. Les branches des arbres se redressaient comme pour secouer l'engourdissement de la journée.

Oui, c'était bien cela, en y prêtant attention, Edgar put apercevoir, tout près de lui, de hautes herbes qui se dégageaient des autres comme déchargées d'un lourd poids, relevaient leur épi ou leur coupe.

C'étaient comme de vieilles gens qui, le soir venu et le travail achevé, redressent les épaules. Les branches étaient plus légères, les arbres plus sveltes comme si la lumière du jour leur avait été pesante.

Au ras du sol, dans le fouillis des herbes, entre les racines dégagées de la terre sèche, mille bêtes couraient, rampaient et lançaient leur cri, leurs pattes articulées cliquetaient. L'homme s'était caché dans sa retraite, la lumière avait disparu et les bêtes vivaient leur vie dans la nuit.

L'air était imprégné d'une odeur de miel. Ces cris, ce mouvement des herbes, ce parfum agissaient comme un baume sur la blessure de l'enfant.

Il n'avait pas peur. Il était trop habitué à la vie de la mer pour être effrayé par cette vie de la terre qui lui était inconnue.

Brusquement, une note de musique, une seule note, s'éleva.

Elle était d'une telle pureté, plus pure que certaines notes du vent, qu'il ressentit à l'entendre une grande joie, une joie physique, un bien-être en lui-même comme lorsque sa mère posait ses lèvres sur son front.

Quelle bête, se demandait-il, poussait ce cri si beau, cet appel si émouvant?

Et quelques secondes plus tard, le même son encore domina tous les autres bruits.

Il s'étonnait qu'une seule note pût le plonger dans un tel ravissement et il attendait qu'elle se répétât lorsqu'il aperçut, dans la colline qui lui faisait face, des flots d'or couler.

Des ruisselets qui, à chaque minute, devenaient plus larges et plus abondants, se glissaient entre les arbres. L'or éclaboussait les troncs et des gouttelettes du métal précieux demeuraient accrochées dans les branches basses.

Les ruisseaux devinrent des torrents.

Les torrents, un large fleuve qui dévalait la colline, secouait les cimes des pins et s'étendait dans la vallée comme une mer.

Et dans le ciel, qui s'était éclairci, une énorme lune cuivrée se montra. Tout alors parut immobile : les herbes, les branches, les arbres. Toutes les bêtes s'étaient tues.

Cependant une voix grave s'éleva. Un homme chantait une chanson qu'Edgar connaissait :

Grand-mère, ne grondez pas les enfants
Qui cassent leur poupée en s'amusant.
Grand-mère, ne les grondez pas...

Où était-il?

Edgar le vit surgir de cette mer d'or laiteux. Il vit d'abord sa grosse tête noire et luisante, puis ses larges épaules, et de l'or demeurait accroché à ses cheveux, à

ses joues, à ses épaules. Ses bras rayonnaient et ses fortes cuisses écartaient des vagues d'or.

Il chantait toujours.

Grand-mère, ne grondez pas les enfants.

A quelques mètres du poste, il s'arrêta et dit :

— Etes-vous caché dans le poste, jeune garçon?

Un mouvement lui ayant révélé la présence d'Edgar, il ajouta aussitôt :

— N'ayez pas peur. Je suis Sam et je vous cherche.

— Je n'ai pas peur. Mon nom est Edgar et je suis le fils d'un charpentier de marine.

— Sam a longtemps couru la mer, lui aussi, et repartira un jour. Sortez donc.

Quelques secondes plus tard, Sam serrait une main d'Edgar dans son énorme patte.

— Vous êtes un garçon bien courageux, Edgar, et Sam est bien content de vous connaître. Mais comment êtes-vous ici? Asseyez-vous et dites-le-moi.

Face à la vallée envahie par la lumière de la lune, les coudes sur les genoux, le menton appuyé sur les mains, Edgar commença à parler :

— Ma mère et moi, vivions dans une petite maison de la côte...

Lorsqu'il eut terminé son récit, Sam dit :

— Voulez-vous, Edgar, être mon ami?

— Oh! oui, m'sieu Sam.

— Appelez-moi Sam tout court.

— Oui, Sam, vous êtes mon seul ami. Mais, dites-moi (la note pure s'était élevée) quelle est cette bête qui chante?

— Oh! fit Sam en riant, c'est un vieux camarade.

— Un vieux camarade?

— Oui, dit Sam, c'est un crapaud.

— Un crapaud! La bête dont le chant est si beau?

— Mais oui, reprit Sam, tous les crapauds chantent ainsi... Il est là-bas, et c'est le gardien des fraisiers. Il chasse les limaces et les vers de terre. Il est tellement laid

qu'il leur fait peur, ajouta-t-il en riant. C'est un vieil ami.

— J'avais un ami aussi, dit Edgar, c'était un vieux goéland.

— Ah! Un vieux goéland! Est-ce qu'il savait des histoires?

— Oui, répondit le jeune garçon, beaucoup, mais c'est moi qui les inventais.

— Oh! fit Sam, nous croyons les inventer, mais ce sont les bêtes qui nous les soufflent à l'oreille.

— Pourquoi l'air a-t-il ce goût de miel? demanda encore Edgar.

— Les vignes sont en fleur et aussi les chèvrefeuilles sauvages et les oliviers.

— Sam, je ne connais rien que la mer. Vous me montrerez les oliviers en fleur?

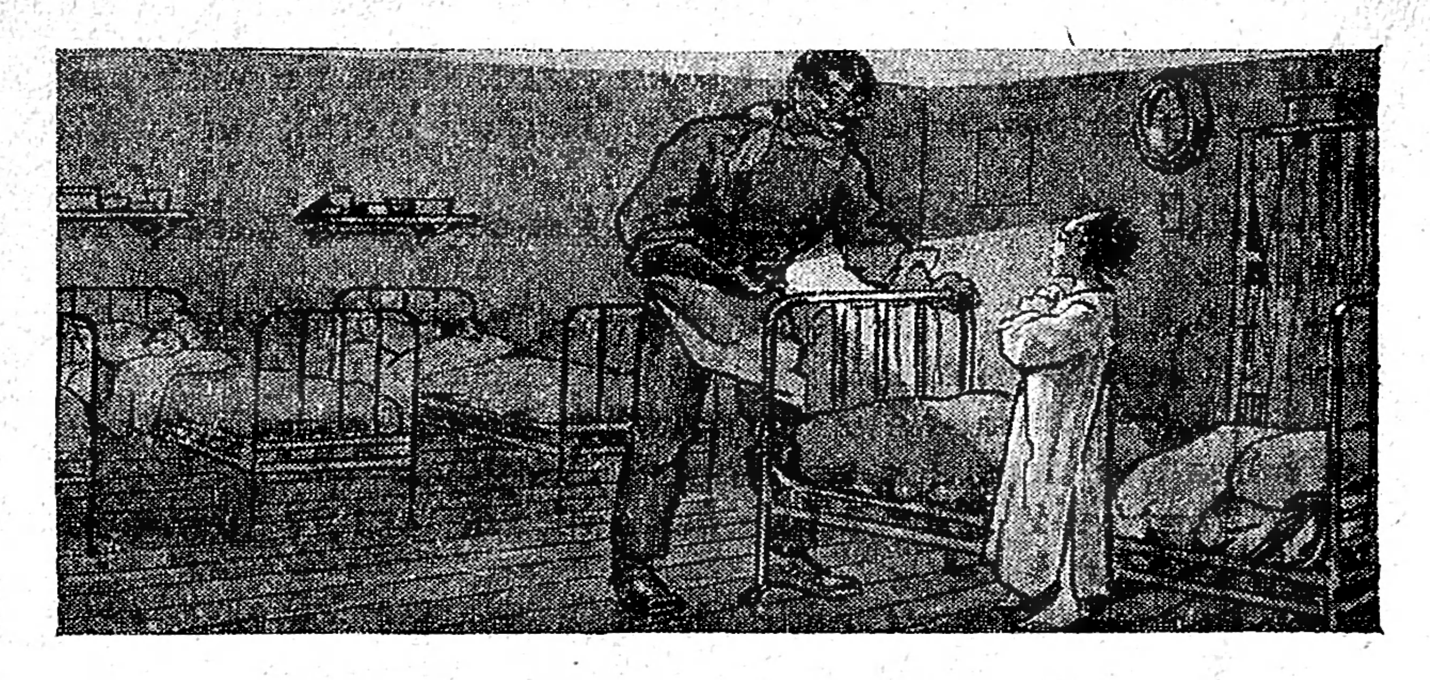
— Oui, vous verrez. Les fleurs sont de minuscules grappes vertes entre les feuilles, puis chaque grain de cette grappe s'ouvre et forme une fleur blanche en forme de croix. Et, le matin, après la légère brise de nuit, vous trouvez sous chaque arbre comme une menue couche de grésil. Mais il faut vous coucher. M. Cric m'a chargé de vous conduire au lit.

Explications. — 1. *A la gauloise :* A la manière des Gaulois. Les Gaulois portaient la moustache longue et retombante.

2. *Cauchemar :* Rêve pénible et oppressant. Pensée affligeante et effrayante qui nous poursuit sans cesse et dont nous ne pouvons nous débarrasser.

Questions. — 1. Comment se traduit la douleur d'Edgar à son arrivée dans l'internat? — 2. Où va-t-il se réfugier? — 3. De qui et de quoi se souvient-il? — 4. Qu'observe-t-il autour de lui? — 5. Comment se transfigure le paysage lorsque la lune apparaît? — 6. Comment Sam découvre-t-il Edgar et comment lui inspire-t-il confiance? — 7. Que lui apprend-il dès le premier moment?

Exercices écrits. — 1. *N'avez-vous jamais été intimidé par quelque personnage important? Racontez la scène.* — 2. *Vous avez assisté un soir au lever de la lune à la campagne, ou sur le bord de la mer. Décrivez ce que vous avez vu et entendu.*



VI — Première nuit à l'internat et premier réveil.

1

Tandis que l'homme né dans l'île de Gorée et l'enfant se dirigeaient vers l'internat, Sam dit :

— Edgar, vous êtes confié à ma garde. Le saviez-vous?

— Non, je ne le savais pas.

— Est-il vrai que vous n'êtes jamais allé à l'école, Edgar?

— Il est vrai, Sam, que je passais mes journées dans les rochers. Mais j'aurais bien voulu aller à l'école. Je sais lire, écrire et compter. Je puis résoudre des problèmes difficiles. Je sais dessiner et je connais la géographie.

Edgar avait tout à fait pris confiance. Cette terreur qui, lorsqu'il s'était trouvé en présence de M. Cric, l'avait empêché de parler et l'avait poussé à fuir, l'avait abandonné. Il osa demander :

— Où êtes-vous né, Sam?

— Je suis né à Gorée. C'est une île qui se trouve à l'entrée de Dakar. Mon père était navigateur et, à cinq ans, je

savais déjà manœuvrer une pirogue et lancer un harpon (1). A dix ans, je suis parti à bord d'un petit voilier pour un long voyage et, à seize ans, j'étais matelot. Je connais l'Amérique du Nord et du Sud et l'Australie.

— Mon père aussi connaît l'Amérique du Nord et du Sud et l'Australie.

— Puis j'ai embarqué comme cuisinier, Edgar, sur des cargos (2) dans le Pacifique.

— Sam, pourquoi avez-vous quitté la mer?

— Je n'ai pas quitté la mer. Je repartirai, peut-être bientôt.

— Bientôt, Sam? Est-ce que je vais être seul de nouveau?

Oui, déjà Edgar s'était attaché à cet homme qu'il ne connaissait pas, une heure plus tôt. Il se disait que Sam était un marin qui n'abandonnerait pas l'enfant d'un autre marin.

Il dit :

— Est-ce qu'il est vraiment terrible, M. Cric? Je n'ai pas pu prononcer un mot en sa présence.

— Non, répondit Sam. Il n'est pas terrible. Ce sont vos camarades qui sont terribles, je ne crains pas de le dire. Ils pourchassent les animaux et les torturent. Ils déterrent les pommes de terre et les betteraves. Ils ont étouffé des poules. Ce sont de jeunes renards et de jeunes loups.

— Je suis bien content que vous soyez chargé de moi, Sam.

— Oui, répondit l'ancien marin. La classe finie et vos devoirs terminés, vous me rejoindrez à la cuisine et vous m'aiderez.

— Oh! je suis bien content.

L'homme et l'enfant avaient atteint le bâtiment, et Sam tira à lui une lourde porte de bois.

— C'est la cuisine, dit-il. Entrez.

Edgar suivit son ami, mais, absorbé par ses pensées, il vit mal les pièces qu'il traversait. A peine s'il aperçut de profondes marmites de tôle et un vaste fourneau de fonte dans lequel rougeoyaient encore quelques charbons.

Puis, ailleurs, de longues tables de bois blanc et un haut pupitre. Mais Sam l'entraînait par la main.

Ils commencèrent à gravir un escalier. Au premier palier, Sam dit :

— Faites le moins de bruit possible, car les appartements de M. Cric sont ici et les classes se trouvent là sur votre gauche.

Mais il ne semblait pas avoir lui-même le moindre souci du sommeil du directeur, car sa voix grave et profonde faisait vibrer les murs rapprochés.

— Venez, venez, dit-il encore, et, comme aux étages supérieurs aucune lumière ne brillait, il sortit de sa poche une lampe électrique.

Edgar posait les pieds dans le petit rond lumineux qui, comme un rat, courait sur le plancher. Les couloirs étroits et les escaliers en vrille se succédaient. L'enfant qui ne connaissait que la petite maison de la côte se disait qu'il s'était introduit dans un vieux château, repaire, peut-être, de bandits.

Peu rassuré, il dit à mi-voix :

— Où me conduisez-vous, Sam?

— Au dortoir. Nous y sommes. J'espère que ces jeunes loups sont plongés dans le plus profond sommeil.

Sam pesa sur une porte qui s'ouvrit sans bruit et le rond lumineux de la lampe courut sur de nombreux visages d'enfants aux yeux clos, avant de s'arrêter sur un lit vide.

— Voilà votre place. Allons, couchez-vous.

Et les solides mains de Sam saisirent l'enfant par le torse et le posèrent sur le lit, puis ces mêmes mains délacèrent ses chaussures, déboutonnèrent ses vêtements et, lorsque Edgar fut revêtu d'une longue chemise de nuit, étendirent les draps sur le corps.

— Allons, dormez, fit Sam. Vous devez être fatigué.

Le jeune garçon eut encore la force de dire :

— Vous, Sam, où dormez-vous?

— Au-dessus, à côté de la grande horloge.

Rompu de fatigue et d'émotions, il s'endormit.

2

Le lendemain, au moment où Edgar ouvrit les yeux, M. Cric se tenait au pied de son lit et les camarades de l'enfant s'habillaient.

— Est-ce que je te fais toujours aussi peur? demanda le directeur. Regarde-moi bien. Je ne suis pas si terrible.

Mais Edgar ne pouvait pas répondre. De nouveau sa gorge était serrée. Il sauta du lit et passa son pantalon. Emu, il voyait mal les garçons qui, autour de lui, s'habillaient dans le plus grand silence. Pourtant il distinguait les moindres détails de la personne de M. Cric qui déjà avait revêtu la longue redingote noire et dont le menton se dressait sous la poussée d'un haut faux col de celluloïd.

Il paraissait si semblable au M. Cric de la veille qu'Edgar se dit que certainement le directeur ne s'était pas couché. Peut-être, se disait-il encore, M. Cric, chaque soir, entrait-il dans une haute armoire, comme on place un pantin dans sa boîte, et dormait-il debout sans quitter ses vêtements. Au matin, quelques coups de plumeau pour chasser la poussière de la nuit devaient être sa seule toilette.

A chaque mot que M. Cric prononçait, sa barbe s'agitait et les veines de ses tempes se gonflaient.

— Monsieur Fil, appela-t-il.

Du fond du dortoir, un homme grand, au visage creux, s'avança. Une vieille redingote verte enveloppait son corps maigre. Il ressemblait à un long cierge vert. Il avait dans un visage jaune de petits yeux et un nez excessivement mince et pointu.

— Monsieur Fil, poursuivit M. Cric lorsque le surveillant se fut placé à côté de lui, voici un jeune garçon que je vous confie. Ne s'est-il pas mis en tête de ne pas répondre à mes questions? Entendez-vous, monsieur Fil?

— J'entends bien, monsieur le directeur.

M. Fil, à quelques pas d'Edgar, qu'il dominait de toute sa hauteur, la tête un peu penchée, regardait l'enfant

comme on regarde un animal curieux, et, sans doute pour mieux voir comment était fait ce garçon qui osait ne pas répondre à M. Cric, de deux doigts, il tenait à l'extrémité de son long nez un lorgnon à monture de fer. Mais, lorsque le directeur s'adressait à lui, il laissait tomber au bout de son cordon ce lorgnon, saisissait son nez entre



l'index et le pouce et l'allongeait autant qu'il pouvait.

— Avez-vous entendu dire, monsieur Fil, poursuivit le directeur, que les élèves sont malheureux dans cet établissement?

— Je ne l'ai jamais entendu dire, monsieur le directeur.

— Vous souvenez-vous, monsieur Fil, de ce jeune garçon qui avait pris la résolution de ne plus manger?

— Je m'en souviens fort bien, monsieur le directeur.

— Et pouvez-vous dire à votre nouvel élève ce qui arriva au garçon dont nous parlons?

L'étroit visage du surveillant se plissa, un fin sourire entrouvrit sa bouche mince et, pour un instant, ses mains demeurèrent immobiles.

— Eh bien! dit-il enfin, pendant deux jours cet enfant s'abstint de paraître au réfectoire. Mais par la suite il se repentit si fort de sa faute, qu'il accourait toujours le premier lorsque la cloche du déjeuner cu du dîner sonnait,

et il devint aussi gras qu'une oie que l'on gave pour le festin de Noël.

Oui, oui, c'était vraiment une excellente plaisanterie. Les garçons poussèrent de petits cris, M. Cric daigna sourire et de la voix apaisa les élèves.

— Je vois, dit-il, que personne n'a oublié cet incident. Descendez en silence et formez les rangs dans la cour. Je vais vous rejoindre.

Puis, s'adressant à Edgar et au surveillant :

— M. Fil va s'occuper de vous. Avez-vous jamais vu des cheveux aussi longs, monsieur Fil?

— Jamais, monsieur le directeur.

— Vous conduirez ce garçon à Sam, monsieur Fil, et il lui coupera les cheveux au numéro zéro. Vous y tiendrez la main?

— J'y tiendrai la main, monsieur le directeur.

— Vous le conduirez ensuite à la lingerie et vous l'habillerez d'une manière convenable et digne de l'établissement dans lequel il est entré. M'avez-vous compris, monsieur Fil?

— Je vous ai compris, monsieur le directeur.

Ces derniers mots prononcés, M. Fil s'inclina profondément devant M. Cric qui tourna les talons et disparut.

Explications. — 1. *Harpon :* Instrument qui sert à piquer les gros poissons dont on fait la pêche. Le harpon est fait le plus souvent d'une hampe de bois dur armée à l'extrémité d'un fer en pointe de flèche.

2. *Cargo* (*cargo-boats*) : Navires robustes spécialement destinés au transport des marchandises.

Questions. — 1. Comment Sam conduit-il Edgar au dortoir? — 2. Quelle impression éprouve Edgar? — 3. Qui se trouve près du lit d'Edgar à son réveil? — 4. Qu'y a-t-il d'amusant dans le portrait que fait Edgar du directeur? — 5. Que dit le directeur à Edgar?

Exercice écrit. — 1. *Au début de l'année scolaire, vous avez changé de classe et vous avez un maître nouveau. Faites part de vos impressions.*

VII. — Edgar le peureux et Edgar l'audacieux.

Une heure après le repas de midi, Edgar entra en classe. A la vérité, il était bien transformé. Sa mère aurait-elle reconnu ce garçon, pâle, amaigri, vêtu d'une longue blouse noire et aux cheveux rasés, qui gagnait, en traînant la jambe, sous les yeux d'une trentaine de garçons aux têtes également rasées, la place que le directeur lui avait indiquée?

Il plaça les livres qu'il avait emportés dans le pupitre dont la partie supérieure se soulevait.

Puis, croisant les bras, il regarda autour de lui.

La classe était vaste et éclairée par deux fenêtres aux contrevents à demi fermés. Les élèves occupaient quatre rangées de pupitres, et M. Fil, assis à une haute chaire, les dominait. Au mur, à droite du maître, étaient accrochées des cartes géographiques, et à sa gauche se dressait un tableau noir.

M. Fil dictait.

Déjà bien des élèves avaient occupé ce banc sur lequel Edgar était assis et avaient appuyé leurs coudes sur ce pupitre. Des noms, des initiales, des dessins avaient été gravés dans la planche.

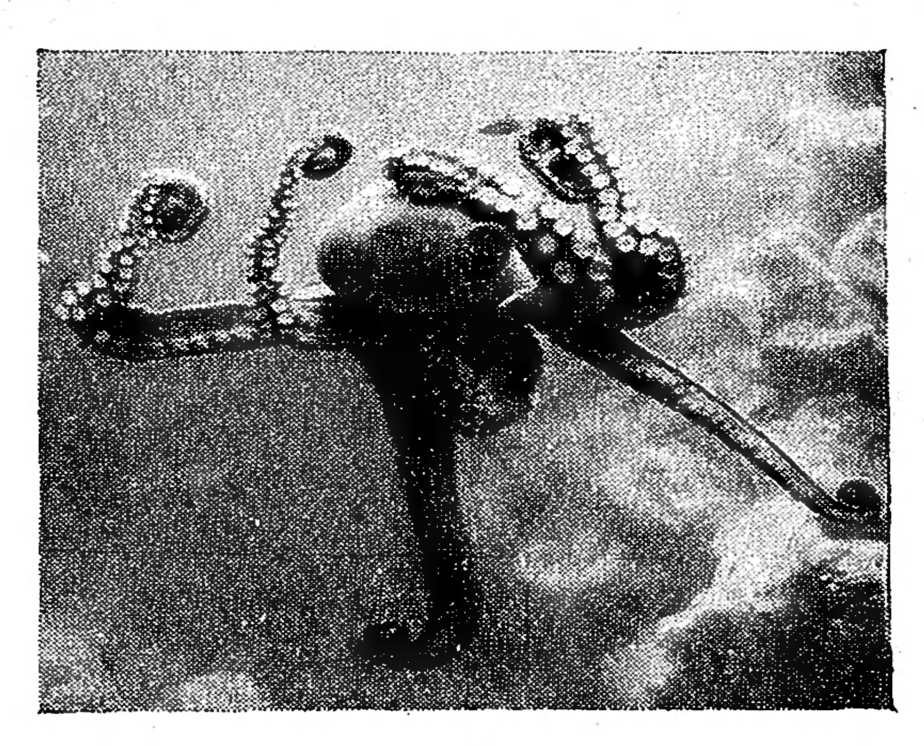
Dans le coin à gauche une locomotive luttait de vitesse avec un avion. A côté, deux élèves avaient buriné leur tête et signé leurs œuvres.

... C'est ici que je dois parler pour la première fois de ce double personnage qui vivait en Edgar. Oui, car il y avait deux Edgar. L'un toujours prêt à se lancer dans les plus folles aventures — et ces aventures, c'était s'éloigner à la nage le plus possible d'un rivage, malgré vents et courants, c'était se faire battre par les embruns, c'était s'avancer vers une maison gardée par un chien hargneux.

L'autre était un peureux. C'est lui qui, lorsque l'enfant nageait, lui faisait observer que, pris d'une crampe, il

coulerait comme une pierre par dix mètres de fond, ou qui, dans la même circonstance, lui murmurait à l'oreille qu'il se pourrait bien qu'un requin affamé lui coupât une jambe.

C'était lui encore, le peureux, qui, juste au moment où Edgar introduisait les mains dans l'eau sous un rocher, lui rappelait l'histoire de cet enfant saisi par une pieuvre (1) — ou bien qui, tandis qu'il approchait du chien, lui faisait remarquer qu'il ne manquait pas une dent à la bête et qu'il avait entendu dire que certains chiens vous attaquaient sournoisement... par derrière.



UNE PIEUVRE.

Les discussions entre Edgar l'audacieux et Edgar le peureux étaient fréquentes et fort longues. Ni l'un ni l'autre ne voulait céder. Elles occupaient l'enfant parfois pendant des journées entières et faisaient rire sa mère lorsqu'il les lui rapportait.

Tandis qu'Edgar, après avoir croisé les bras et relevé la tête, examinait les enfants qui allaient être pendant plusieurs années ses camarades, ces deux garçons étaient de nouveau aux prises.

C'était là, se disait l'enfant, ces jeunes loups dont avait parlé Sam, qui pourchassaient et torturaient les animaux. Edgar le peureux était terrifié. Quel sort lui réserveraient-ils? Peut-être lui voleraient-ils sa nourriture. Peut-être l'attaqueraient-ils lorsqu'il se promènerait dans la colline. Ou bien ils le ligoteraient sur son lit et lui feraient subir les pires supplices.

Mais l'audacieux, en même temps, faisait entendre sa voix. Il se défendrait, déjouerait les ruses, attendrait dans un tournant de l'escalier celui qui le premier l'attaquerait, lui ferait un croc-en-jambe et le précipiterait jusqu'au rez-de-chaussée.

Oui, et lorsque son ennemi serait étalé de tout son long et sans doute brisé en une dizaine de morceaux, Edgar danserait autour de lui une de ces danses de victoire en usage chez les indigènes de la Terre de Feu (2).

Ce fut juste à ce moment où le jeune garçon contemplait en imagination son ennemi terrassé, que M. Fil l'interrogea.

— Legrand, dit-il, quelle école fréquentiez-vous avant de venir ici?

Edgar s'était dressé. Il ne voyait autour de lui que des têtes rasées et des yeux moqueurs.

— Monsieur, répondit-il en s'efforçant de maîtriser son émotion, je ne suis jamais allé à l'école.

— C'est ce que m'a dit M. le directeur, mais je ne voulais pas le croire.

— Oh! monsieur, reprit Edgar, j'aurais bien voulu aller à l'école. Mais nous habitions trop loin et je marche difficilement.

— Que faisiez-vous alors? demanda M. Fil.

— Monsieur, dit encore Edgar, je courais dans les rochers au bord de la mer. Je regardais danser les hirondelles et j'apportais à manger à un vieux goéland.

— Ah! Ah! fit M. Fil.

Les élèves riaient sans contrainte, et le visage d'Edgar était rouge de honte.

— Mais, se hâta d'ajouter l'enfant, ma mère me faisait la classe.

— Sans doute savez-vous lire, Edgar?

— Oui, monsieur. Je sais lire.

— Et écrire?

— Oui, monsieur.

— Et compter?

— Oui, monsieur.

— Est-ce que le vieux goéland savait lire, lui aussi?

L'enfant baissa la tête.

— Peut-être savez-vous aussi additionner, soustraire, multiplier, diviser?

— Je sais aussi, répondit l'enfant.

— Que connaissez-vous encore?

— Je sais dessiner, monsieur.

— Et que dessinez-vous?

— Des bateaux, répondit Edgar ingénument.

Une véritable tempête de rires éclata. Certains garçons gloussaient comme des poules, d'autres ricanaient, d'autres piaffaient comme de jeunes chevaux.

— Taisez-vous, dit M. Fil.

Et lorsque le calme fut rétabli, il poursuivit, en s'adressant à Edgar.

— Mais peut-être connaissez-vous aussi la géographie?

— Oui, monsieur, répondit l'enfant. Je connais la géographie. Mon père, qui est navigateur, me l'a enseignée.

— Est-ce que vous aimez cette science?

— Oh! oui, monsieur, répondit Edgar.

— Eh bien! dit M. Fil, la leçon d'aujourd'hui est une leçon de géographie.

Explications. — 1. *Pieuvre :* Mollusque de forte taille, possédant huit longs bras (tentacules) garnis de ventouses. Les pieuvres sont très dangereuses. L'homme saisi par une pieuvre ne peut très souvent s'en dégager. Il est entraîné et noyé.

2. *Terre de Feu :* Groupe d'îles à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud, dont le sépare le détroit de Magellan.

Questions. — 1. Qu'observe Edgar dans la salle de classe au milieu de ses camarades? — 2. Quelle lutte se produit en lui-même? — 3. Que pensez-vous des rires de ses camarades?

Exercice écrit. — *En présence de quelque danger, ne vous est-il pas arrivé de sentir en vous la lutte de deux tendances contraires? En rapportant une scène vécue, dites quelle est la tendance qui l'a emporté.*

VIII. — La soie, le thé et la porcelaine.

1

— Ecoutez, dit M. Fil. Je vous ai parlé de l'océan Pacifique. Il possède des gouffres où la sonde atteint le fond à 8 000 mètres et de hautes montagnes dont les sommets seuls apparaissent à la surface de l'eau. Ces sommets forment des îles.

A l'ouest du Pacifique se trouvent quelques milliers d'îles qui s'étendent en chapelet du nord au sud, de l'immense presqu'île du Kamtchatka à la hauteur de la mer Jaune : c'est le Japon.

Des hommes sont là, au sommet émergeant de ces montagnes sous-marines. En face d'eux, vers l'ouest, s'étend le continent asiatique habité par les Sibériens, les Mandchous, les Chinois.

Vers ma vingtième année, je suivis en Extrême-Orient des enfants dont j'étais le précepteur. Sur le navire qui nous emportait, je me liai d'amitié avec un commerçant nippon (1) qui rentrait dans son pays et qui était un homme d'une vaste érudition (2).

Au cours de la traversée, il me raconta une légende que je vais vous rapporter et grâce à laquelle vous connaîtrez un peu de la géographie et de l'histoire du Japon et de la Chine. La voici :

Sur une de ces îles qui forment l'empire nippon, vivait un homme si âgé que tous les habitants du Japon se considéraient comme ses descendants. Ses souvenirs remontaient à plusieurs siècles en arrière. Il existait toujours tandis que ses fils naissaient, vivaient et disparaissaient. Il était l'âme du pays.

On l'appelait Buzurevu, ce qui veut dire dragon aux grelots. Ses enfants étaient innombrables, et chacun de ses enfants possédait seulement une barque dont la voile était comme une aile de papillon et une maison à la charpente de bambous et aux murs de papier.

Lorsque les vents étaient favorables, chaque homme sautait dans sa barque. Ainsi, sur le Pacifique, des milliers de papillons, semblait-il, volaient au ras de l'eau. Les uns se dirigeaient vers la baie des Volcans, où l'on capture le hareng; d'autres, plus audacieux, vers la mer d'Okhotsk, au-delà de l'île Sakhaline, pour pêcher le saumon; d'autres vers le sud. Mais quelques-uns ne quittaient pas cette mer intérieure qui semble être retenue prisonnière au cœur même de la plus grande île japonaise.

Au retour des pêcheurs, l'abondance régnait dans la grande famille de Buzurevu, et le vieillard, suivi de ses enfants, de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants, allait remercier les ancêtres auxquels on avait édifié de somptueux tombeaux.

Mais peu après, de nouveau la disette régnait.

Buzurevu se lamentait. Il aurait voulu sa famille riche. Il aurait voulu que la joie transformât le visage des femmes et des enfants, que les yeux de tous fussent brillants et non ternes et tristes.

Ses fils étaient intelligents, ingénieux, habiles. Lui-même avait confectionné de ses mains un appareil à additionner, soustraire, multiplier et diviser, et dans toutes les maisons de papier on trouvait, à côté de l'autel portatif et du brasero, cet appareil.

Cependant à quoi sert une machine à calculer si les coffres à provisions sont vides?

Les Japonais travaillaient la terre et soignaient les plantes avec amour. Derrière chaque maison de papier il y avait, avec sa rivière minuscule, son pont minuscule et ses cèdres et ses arbres fruitiers qui se développaient et vivaient dans des pots à fleurs, un jardin si réduit que les enfants y apparaissaient comme des géants.

La terre était bonne. Chaque parcelle en était utilisée, mais il y a si peu de terre sur ces îles, sur ces sommets de montagne qui émergent de l'océan, que parfois les hommes emplissaient de cette terre des paniers, la transportaient sur le dos et la répandaient dans un creux de rocher. Ainsi était créé un nouveau champ.

Le sommeil fuyait Buzurevu. Tandis que tous dormaient, il se promenait dans son jardin miniature qui faisait face au Pacifique et regardait l'océan.

Son pays était ingrat. Des chaînes volcaniques en formaient l'ossature et souvent la terre tremblait. Parfois, des gueules de la montagne sortait une épaisse fumée, et ces gueules laissaient échapper un flot de lave incandescente.

Les maisons de bambous s'écroulaient et, des papiers crevés, s'enfuyaient les femmes et les enfants.

Les étés étaient chauds, les hivers froids et pluvieux.

Comment rendre riche et prospère ce pays rude? se demandait Buzurevu. Il levait les yeux et voyait le soleil surgir des eaux du Pacifique. Oui, lui Buzurevu, se disait-il, était le premier homme du monde qui voyait apparaître le soleil. Là, derrière son dos, tous les enfants des peuples qu'il connaissait mal dormaient.

D'abord le soleil touchait son pays et ses enfants, puis ses rayons atteindraient le continent asiatique, et chaque homme se lèverait. Le plus haut pic du monde, le mont Everest (3), rosirait. La lumière se répandrait sur les Indes, sur l'Arabie, sur l'Afrique, sur l'Europe, sur l'Atlantique, sur les deux Amérique.

Buzurevu était l'homme qui, soulevant le manteau noir de la nuit, découvrait peu à peu le monde.

Oui, mais son pays devait être grand et riche.

Une nuit, tandis que Buzurevu pensif s'était aventuré sur une plage, il aperçut, assez près de terre, un voilier. Il crut d'abord qu'un de ses fils s'était attardé en mer. Cependant il ne reconnaissait pas les formes des bâtiments japonais. La barque était plus grande et d'une coupe différente, les voiles n'étaient pas semblables à des ailes de papillon, mais plutôt, à cause des membrures (4) qui les tendaient, à des ailes de chauve-souris.

Ce bateau était un bateau étranger et, le vieil homme ne pouvait s'y méprendre, il était égaré. Il allait à droite, à gauche, s'éloignait, se rapprochait de la terre qu'il n'apercevait pas. S'il allait se briser sur les écueils (5) sous-marins qui bordaient la côte!

Buzurevu n'hésita pas. Il courut jusqu'à sa maison, alluma une lanterne de papier et sauta dans sa barque, qu'il lança vers le large.

Son feu fut aperçu. Le voilier changea encore de route, se mit dans le sillage (6) de la barque du vieil homme et, une demi-heure plus tard, entra dans le petit port aménagé dans une baie abritée.

Tandis que les matelots s'occupaient à amarrer (7) le bâtiment, un homme de haute taille en descendit et s'approcha de Buzurevu.

— Vieillard, lui dit-il en s'inclinant, tu m'as sauvé et tu as sauvé mon navire en le guidant.

— Etranger, répondit Bûzurevu, accepte mon hospitalité.

2

Dans la maison de papier, les femmes déroulèrent une natte pour que l'homme venu de la mer pût goûter le repos et, tandis qu'il dormait, elles chauffèrent l'eau pour le bain et préparèrent la nourriture.

Lorsque le marin fut reposé, rafraîchi et réconforté, Buzurevu lui demanda s'il lui serait agréable de connaître les chefs de famille, et des enfants coururent dans toutes les directions pour leur apprendre que l'ancêtre les attendait.

Bientôt de nombreux hommes âgés et graves, surpris par l'arrivée d'un étranger dans leurs îles lointaines, étaient réunis dans la maison familiale. Bien qu'impatients d'entendre le récit des aventures de l'homme que le père de tous avait guidé jusqu'au port, ils se gardaient bien de l'interroger.

Enfin, après que l'étranger se fut informé de la santé de chacun et de la santé des enfants et des petits-enfants de chacun, après qu'il eut remercié le ciel de se trouver en si nombreuse et si agréable compagnie, après avoir vanté la qualité des mets qui lui avaient été servis, il dit son

nom qui était Lao Cheng. Son pays, ajouta-t-il, qu'il avait quitté depuis plusieurs mois déjà, était la Chine.

Buzurevu supplia l'étranger d'excuser son ignorance. La Chine était-elle comme le Japon formée de milliers d'îles semées sur l'océan. Etait-ce un important et vaste pays?

Un fin sourire marqua le visage de Lao Cheng qui se mit à parler. Un jeune villageois de chez lui, dit-il, avant de s'établir et de prendre femme, décida de connaître son pays. Il embrassa ses parents, fit ses adieux à la jeune fille qui devait devenir son épouse, lui demanda d'attendre son retour qui ne tarderait pas et partit.

Trente ans plus tard, un homme vêtu seulement d'une grossière robe couleur de cendre s'arrêta sur la place du village. Son crâne était chauve, ses yeux brûlés par le vent et l'eau du ciel. La peau de son visage rouge collait étroitement aux os. Le corps était décharné comme un squelette, et ses pieds étaient rongés par les pierres des chemins.

Il dut dire son nom pour qu'on le reconnût. C'était celui qui était parti jeune et plein de forces. Ses parents étaient morts, ses frères s'étaient dispersés. Celle qui avait été sa fiancée n'avait pas eu la patience de l'attendre. Elle lui montra l'enfant que venait de mettre au monde sa plus jeune fille.

Il s'excusa. Jamais, dit-il, il n'aurait soupçonné que son pays fût aussi vaste. Il avait visité des centaines de villes, il avait demandé l'aumône aux portes de centaines de temples. Il avait traversé des déserts de sable et des forêts. Il avait péniblement gravi les plus hautes montagnes du monde à la chevelure de glace. La soif avait brûlé sa gorge et la chaleur avait desséché sa chair.

Cependant, ajouta-t-il, il n'avait parcouru qu'une partie de la Chine; il devait repartir. Il reprit la route. Depuis, nul ne l'a revu.

Buzurevu s'inclina et dit :

— Oui, étranger, ton pays est vaste. As-tu de nombreux frères et de nombreux fils?



Dakar et sa baie où se trouve l'île de Gorée. *(Phot. Illustration.)*



« Au Japon la terre est bonne et chaque parcelle est utilisée, mais il y en a bien peu sur ces sommets de montagnes qui émergent de l'Océan... » (p. 61).

Lao Cheng répondit seulement :

— On dit que des millions d'hommes peuplent la terre. Eh bien! sur quatre hommes tu rencontreras un homme de ma race.

Buzurevu s'inclina de nouveau et demanda :

— Connais-tu tes ancêtres?

— Vieillard, répondit le Chinois, lorsque je prends dans le creux de ma main une pincée de la terre de mon pays, cette terre est la poussière même de mes ancêtres. Oui, ajouta-t-il, mes ancêtres ont été aussi nombreux que les étoiles dans le ciel. L'esprit de l'homme n'est pas assez puissant pour les dénombrer. Il y a des milliers d'années, la Chine était telle qu'elle est aujourd'hui. Un de mes frères dont le nom était Cho Hang fixa les règles de la musique et inventa la première gamme. Deux mille ans plus tard, un artisan mélangea le cuivre, le zinc et l'étain et modela dans cet alliage la première statuette de bronze. Peu après, un autre artisan façonna les premières terres-cuites.

3

Buzurevu dit :

— Etranger, tu es le fils d'un vaste et noble pays, mais, dis-moi, cette terre, qui est faite de la poussière même de tes ancêtres, est-elle généreuse?

Le Chinois répondit :

— Cette terre est notre mère. Elle nous donne plus que ce que nous lui demandons. Dans le nord, elle nous offre les fruits et les légumes. Les terres qu'arrose le fleuve Jaune sont d'une fertilité inépuisable. A peine le paysan a-t-il rentré dans sa maison l'orge, le maïs, le seigle, que des épis nouveaux se dressent. Je ne t'ai pas parlé du riz. Il naît de la boue même. Mes frères qui sont des millions en vivent.

— Oui, dit Buzurevu, ton pays est généreux.

Il se leva, s'approcha du Chinois, s'inclina devant lui comme pour lui rendre un plus grand hommage et sa

main s'avança et palpa la robe de l'étranger, qui était faite d'un tissu brillant, léger, souple et si nerveux qu'il échappa aux doigts qui le serraient.

— C'est de la soie, dit Lao Cheng qui avait surpris le geste de Buzurevu.

— Quelle est donc la plante ou la bête qui donne la matière dont est faite cette étoffe?

— Je ne puis te le dire. Ceci est notre secret.

Le lendemain, Lao Cheng, dont le désir était de repartir le soir même, invita Buzurevu et ses fils à visiter sa jonque (8). C'était un navire solidement construit et qui pouvait tenter les plus grandes traversées. Sa poupe (9) était haute et, à l'intérieur de la dunette (10), se trouvait l'appartement de l'étranger.

Buzurevu et ses fils n'avaient jamais vu autant de richesses réunies. Les meubles étaient de bois de teck (11) et de palissandre (12), et les soieries qui les accompagnaient faisaient « chanter » (13) leurs chaudes teintes noires et violettes.

Des armes ouvragées étaient accrochées aux cloisons. Dans un coin, sur un coffre de laque posé lui-même sur une étoffe lamée d'or, un temple miniature taillé dans le jade renfermait l'image de bronze des dieux protecteurs de l'étranger.

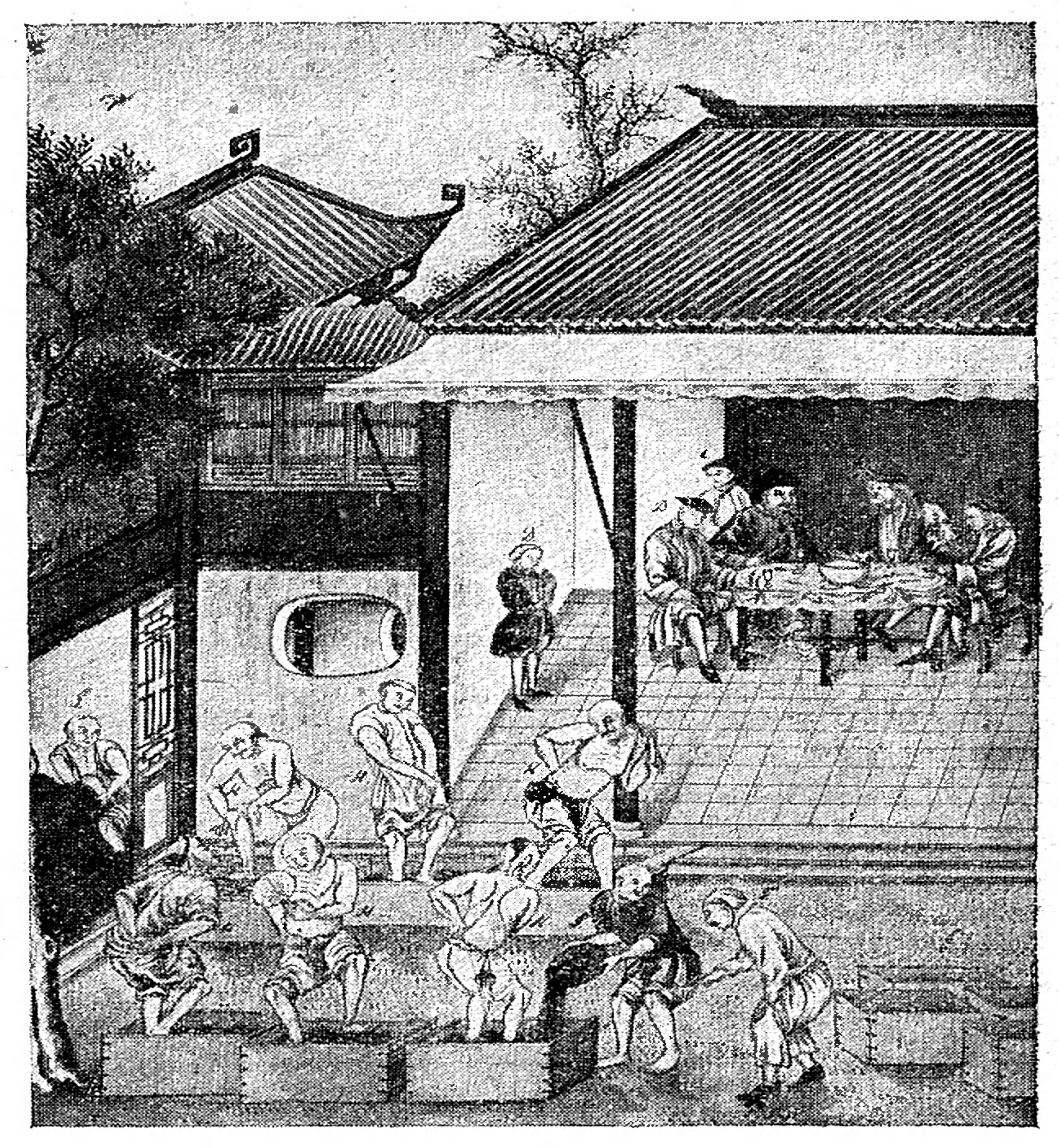
Lorsque les Nippons eurent pris place sur les nattes, Lao Cheng claqua ses mains l'une contre l'autre et, à son appel, un matelot entra et déposa devant son maître des tasses et un pot d'où s'échappait une vapeur parfumée.

Le Chinois lui-même emplit les tasses du liquide blond que contenait le pot.

— Bois, dit-il au vieillard.

Buzurevu et ses fils burent, et les tasses furent de nouveau emplies et de nouveau vidées.

— Etranger, dit le vieil homme, ton pays est vraiment un grand pays, si vaste que la vie d'un homme ne lui permet pas de le connaître complètement. Il est généreux. Il te donne les fruits, le seigle, le maïs et le riz. Il te donne ce tissu que tu nommes soie. Comment appelles-tu



CHINOIS OFFRANT LE THÉ A DES ÉTRANGERS.
Au premier plan, ouvriers emballant le thé. (Ancienne peinture chinoise.)

ce breuvage qui apporte une nouvelle jeunesse à mon sang et qui rend si alerte mon esprit?

— C'est le thé, répondit Lao Cheng.

Le vieillard avait placé entre ses yeux et la lumière la tasse si légère que ses doigts tenaient, et la lumière traversait la tasse.

— Bénis le ciel, étranger, disait-il, de t'avoir fait le fils d'un pays où l'on peut boire un breuvage si parfumé dans une tasse aussi belle.

— C'est de la porcelaine, dit Lao Cheng.

— Et qu'est-ce donc que la porcelaine? demanda le vieil homme.

— Ceci est encore notre secret, répondit le Chinois, qui ajouta, après avoir fait un signe à l'homme qui le servait :

— Pour te remercier d'avoir guidé mon navire et de m'avoir reçu comme ton propre frère, permets-moi de t'offrir d'abord cette étoffe de soie; tes filles t'en feront une robe et tu penseras à moi lorsqu'elle couvrira ton corps. Permets-moi aussi de t'offrir cette tasse que tu tiens entre les doigts, et, chaque fois que tes lèvres s'y poseront, ton esprit priera pour l'étranger qui fut ton hôte. Accepte encore ces graines. D'elles sortiront des arbustes à thé, et les arrière-enfants de tes arrière-enfants garderont mon souvenir.

Et l'homme qui servait Lao Cheng déposa devant le vieillard une étoffe de soie qui était jaune pâle et un panier qui renfermait des graines mêlées à du sable humide.

— Prends garde, dit encore Lao Cheng : cet arbuste qui donne le thé est délicat. Il lui faut une terre argileuse et semée de débris de roches et aussi une terre qui soit à la fois chaude et humide.

— N'aie aucune crainte, répondit Buzurevu. Mes fils ont de l'amour pour les plantes qu'ils soignent.

4

Le lendemain — déjà les voiles de la jonque de Lao Cheng avaient basculé derrière la ligne de l'horizon (14) — Buzurevu fit appeler dans sa maison trois de ses petits-fils. C'étaient des hommes de quarante ans, vigoureux, ingénieux et audacieux.

Il dit au premier dont le nom était Maïko :

— Prends ces graines. Il leur faut de l'argile et des débris de roche. Elles aiment la chaleur et l'humidité. Aie soin d'elles comme tu as soin de la prunelle de tes yeux. Si tu réussis, les hommes n'oublieront pas ton nom.

Au deuxième qu'on appelait Yamanoto, il dit en lui tendant l'étoffe de soie :

— Prépare ta barque pour un long voyage. Tu suivras sur l'océan la route que suit le soleil dans le ciel. Tu atteindras un continent si vaste que la vie d'un homme ne suffit pas pour le parcourir. C'est la Chine. Les fils de la Chine sont vêtus de soie et la soie orne leurs demeures. Pars et rapporte-moi le secret de la soie.

A Yoshié, qui était le troisième, il dit, tandis que ses doigts jouaient une sorte de musique sur la tasse que lui avait offerte Lao Cheng :

— Tu accompagneras ton frère. Les hommes qui s'habillent de soie boivent le thé dans des tasses de porcelaine. Rapporte-moi le secret de la porcelaine.

Des semaines, des mois passèrent. Toutes les nuits Buzurevu errait au bord de l'océan. Chaque matin, il assistait au lever du soleil. Il était toujours l'homme qui retire le noir manteau de la nuit posé sur le monde.

Il pensait à ses deux enfants partis sur l'océan. Est-ce que les dieux de la mer leur avaient été favorables? se demandait-il. Avaient-ils atteint la Chine? Pourraient-ils découvrir le secret de la soie et le secret de la porcelaine?

Souvent il se dirigeait vers les champs où les graines des arbustes à thé avaient été semées. Partout, sauf dans les îles du nord, ces graines avaient germé. Les arbrisseaux possédaient déjà plusieurs feuilles. Lorsque les nuits étaient trop froides ou lorsqu'un banc de brouillard épais et malsain rampait sur le sol, Buzurevu, à genoux, entourait une plante de ses mains et soufflait sur les feuilles son souffle chaud. Puis il s'agenouillait devant une autre plante.

Un matin, tandis qu'il errait, songeur, dans les allées de son jardin minuscule, il aperçut sur mer, dans les der-

niers lambeaux de la brume nocturne que le soleil dissipait, un navire tout à fait semblable par les formes de la coque et la coupe des voiles à la jonque qui avait amené Lao Cheng.

Le voilier, poussé par une brise favorable, se dirigeait vers la terre. Buzurevu, à grands cris, appela ses enfants. Les uns abandonnèrent leurs outils de jardinier, d'autres dévalèrent des montagnes voisines, d'autres sautèrent du pont de leurs barques. Les femmes, toutes à la fois, sortirent des maisons de papier.

Bientôt une foule nombreuse entoura l'ancêtre.

— L'un de vos frères revient, dit-il. Portez-vous à sa rencontre et rendez-lui de grands honneurs, car il a réussi dans ses recherches. Oui, il a réussi, ajouta-t-il, mon cœur ne peut se tromper.

Le cœur de Buzurevu, en effet, ne se trompait pas. Une demi-heure plus tard, Yoshié s'inclinait devant le vieillard.

— Père, dit-il, je te prie de me pardonner d'avoir tant tardé à revenir. Plusieurs fois le soleil se lève et plusieurs fois le soleil se couche avant qu'un voilier atteigne cette terre où tu m'as envoyé, et des tempêtes terribles gardent la mer de Chine.

— Mon fils, répondit le vieil homme, j'ai attendu avec patience.

— Père, reprit Yoshié, mes recherches ont été longues et difficiles, et les Chinois sont jaloux de leurs secrets.

— J'avais confiance en toi.

— Père, dit encore Yoshié, mon frère Yamanoto te prie lui aussi de lui pardonner. Il reviendra dans quelques mois. Ses recherches ont été heureuses, et ma jonque est chargée de boutures et de plants qu'il faudra mettre en terre sans tarder.

— C'est donc un arbre qui donne la soie.

— Non, père, c'est un ver et il se nourrit des feuilles de cet arbre qui est le mûrier blanc. Yamanoto lui-même apportera les vers.

— Toi-même, mon fils, as-tu pu apprendre le secret de la porcelaine?

— Je l'ai appris, père, et le lest (15) de ma jonque est composé de cette terre spéciale dont on fait la porcelaine.

— Ne possédons-nous pas ici cette terre?

— J'en trouverai dans nos montagnes, père.

Un an plus tard, dans les montagnes granitiques, plusieurs carrières de kaolin étaient ouvertes. Dévalant les pentes, courant dans les plaines, des files d'hommes et de femmes, comme des files de fourmis, apportaient aux ateliers, dans des paniers fixés au dos, la terre précieuse.



CHINOISE TISSANT LA SOIE.

Des manœuvres lavaient et purifiaient cette terre blanche. Les potiers en faisaient une pâte épaisse et, sur les tours que leurs pieds manœuvraient, modelaient des tasses, des pots, des vases qui étaient placés dans un four pour une première cuisson. Les propres fils de Yoshié les recouvraient ensuite d'un émail particulier. Enfin tasses, vases, pots étaient livrés au grand feu des fours qui leur donnait la transparence et la limpidité.

Yamanoto lui aussi était revenu. Les vers qu'il avait rapportés avaient dévoré les feuilles des mûriers blancs, puis ils s'étaient enfermés dans leurs cocons et, le temps venu, le fils du vieil homme avait appris à ses filles comment on peut tirer de ces cocons le fil de soie.

Les doigts menus et habiles dévidaient, doublaient les fils, les tordaient, en formaient de lourdes pelotes.

Faire de ces pelotes des pièces de soie était un jeu

pour les Nippons ingénieux qui déjà connaissaient le métier à tisser.

Cependant Buzurevu n'était pas satisfait.

Oui, les teinturiers transformaient la soie écrue en belle soie souple sous les doigts, les chimistes avaient obtenu, des plantes et des minéraux, des couleurs nouvelles, les poètes avaient inventé des noms qui étaient : peau de pêche, émoi de jeune fille, prunelle de chat, et bien d'autres encore.

Oui, les peintres trouvaient des motifs nouveaux pour la décoration de la porcelaine. Ils avaient dessiné des fleurs que nul œil jamais n'avait vues et des poissons qu'aucun pêcheur n'avait jamais trouvés dans ses filets.

Mais les enfants de Buzurevu vêtus de soie ne connaissaient pas l'abondance.

5

Or, devant ces îles où tout, toujours, vient de la mer, un nouveau navire se présenta. La barque qui s'approcha de lui fut contre son flanc comme le plus petit jouet que l'enfant le plus jeune pose sur l'eau de l'étang minuscule du jardin. Trois mâts aux voiles carrées jaillissaient de son pont et des centaines d'hommes en formaient l'équipage.

L'homme qui vint à terre était blanc. Il dit que le nom de son pays était Hollande et que tous ses frères étaient blancs comme lui. Sur le sable il traça la carte du monde.

— Ici, dit-il, est la Hollande.

Buzurevu lui offrit plusieurs rouleaux de soie, de nombreuses pièces de porcelaine, des boîtes de thé.

— Que puis-je faire pour te remercier?

— Montre seulement cela à tes frères, répondit l'ancêtre.

Plusieurs mois s'écoulèrent et pendant ces nombreux mois Buzurevu ne quitta le plus haut sommet de son île

que deux heures chaque nuit pour prendre un court repos. Il surveillait la mer. Enfin, un après-midi d'été, il aperçut plusieurs vàisseaux qui s'approchaient de son pays.

Il leva les bras vers le ciel et s'écria :

— La prospérité arrive pour mon peuple.

Les navires atteignirent le port. Des hommes blancs vinrent s'incliner devant Buzurevu et lui offrirent de l'or s'il voulait bien leur céder ce qu'il avait offert au Hollandais, c'est-à-dire de la soie, des pièces de porcelaine et du thé.

— Je ne veux pas de l'or, répondit Buzurevu.

— Que veux-tu?

— Donnez-moi ce que renferment les flancs de vos navires.

Pendant plusieurs jours, les hommes s'occupèrent à décharger des sacs de céréales, à rouler des tonneaux de vin, des barils d'huile, à transporter des bidons de pétrole.

Lorsque l'échange fut fait, Buzurevu dit :

— J'ai une prière à vous adresser. Mon âge est grand, mais je suis encore hanté par le démon de la curiosité. Je ne puis vous suivre et cependant je voudrais connaître vos pays. Prenez quelques-uns de mes fils avec vous : ils me rapporteront ce qu'ils ont vu.

Dix enfants de Buzurevu partirent. Ils revinrent un an plus tard.

— Les blancs, dirent-ils, habitent de hautes maisons de pierre.

Le vieil homme fit construire de hautes maisons de pierre.

— Les blancs, dirent-ils encore, possèdent des navires en acier.

— Qu'est-ce que l'acier? demanda le patriarche.

— Nous savons comment on l'obtient, répondirent-ils.

— Cette vapeur qui s'échappe de la marmite, ajoutèrent-ils, les blancs l'utilisent pour faire avancer leurs navires d'acier. Ils ont aussi des voitures sans chevaux,

un gaz qui chauffe et qui éclaire, une lumière dans une boule de verre. Les blancs, dirent-ils aussi, volent dans les airs comme l'oiseau, voyagent sous l'eau comme le poisson.

— Connaissez-vous ceci, père vénéré? demanda le plus jeune de ceux qui étaient partis, en tendant une montre au vieil homme.

— Ne t'amuse pas de mon ignorance.

— Ceci marque l'heure, répondit l'homme en s'excusant.

— Construisez, vous aussi, dit Buzurevu, des bâtiments d'acier, des voitures sans chevaux, des machines pour voler dans les airs, des machines pour voyager sous l'eau. Utilisez la vapeur de la marmite. Fabriquez le gaz qui éclaire et qui chauffe. Je veux pour ma maison une lumière dans une boule de verre. Quant à toi, dit-il au jeune homme qui avait rapporté une montre, je te pardonnerai lorsque tu m'offriras un objet semblable à celui-ci, fait de tes propres mains.

Les enfants de Buzurevu se mirent au travail.

Des villes surgirent du sol comme des champignons. Les flancs des montagnes furent ouverts, le sol fut creusé. La terre livra du fer, du pétrole. Des usines s'élevèrent. Sur les voies parallèles, la machine à vapeur courut. La route d'asphalte traversa les plaines et franchit les cols. Des câbles portèrent l'électricité d'une île à l'autre. Les avions relièrent les points extrêmes du pays en quelques heures. Des jetées (16) furent lancées dans la mer. Les vapeurs de commerce et de guerre se dressèrent dans leurs cales (17) géantes. Un premier bâtiment fut lancé. Cent suivirent dont les flancs s'alourdirent de caisses de thé, de ballots de soie, de pièces de porcelaine.

Buzurevu dit :

— Mon pays aussi est un grand pays.

Cependant il advint que, tout comme au temps où les fils du vieil homme n'étaient que pêcheurs et cultivateurs, la terre trembla.

Ce fut Sanyo-San, qui était un descendant de Yama-

noto depuis longtemps disparu, qui vint dire à l'ancêtre combien le cataclysme avait fait de victimes.

— Père vénéré, s'écria-t-il, cent mille de nos frères, de nos sœurs, de nos femmes et de nos enfants sont morts.

— Cent mille! répéta Buzurevu surpris et dont la voix tremblait.

— Oui, père, cent mille. Les hautes maisons de pierre se sont abattues et les ont écrasés. Les conduites de gaz se sont rompues, des incendies ont éclaté. Des milliers d'hommes et de femmes ont péri dans les flammes.

Buzurevu baissait la tête, ses doigts jouaient avec une montre au boîtier d'or. Il pensait au temps où ses enfants, surpris par la colère de la terre, s'enfuyaient en passant au travers des murs de leurs maisons de papier.

Explications. — 1. *Nippon :* La plus grande des îles qui constituent le Japon. Par extension, on appelle Nippons tous les habitants du Japon.

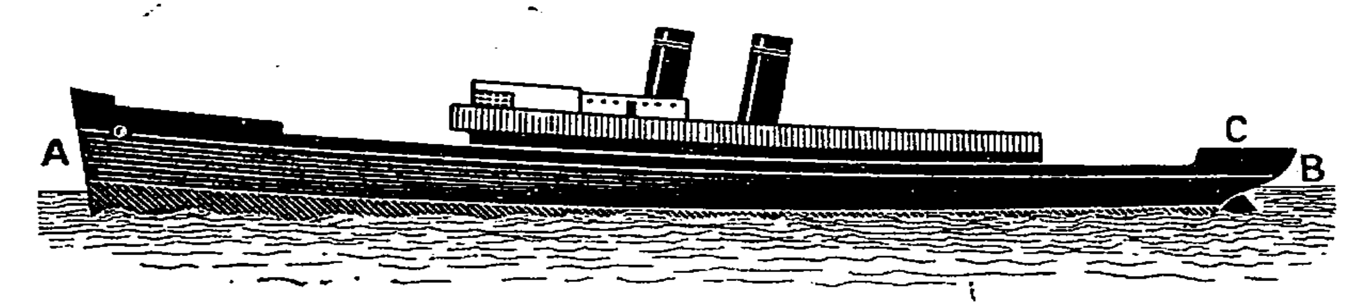
2. *Erudition :* Instruction, connaissances précises et étendues.

3. *Mont Everest :* Le plus haut pic du monde (8 840^{m}) dans l'Himalaya.

4. *Membrures :* Ici, le mot membrure est employé pour vergue : forte pièce de bois qui soutient les voiles.

5. *Ecueils sous-marins :* Rochers situés au-dessous du niveau de la mer. Invisibles par temps calme, ils constituent un grand danger pour le navigateur. Ils sont indiqués sur les cartes marines. Par « gros temps » (mer très mauvaise), certains apparaissent dans les creux de houle.

6. *Sillage :* La trace que laisse sur l'eau le passage d'un navire. Naviguer dans le sillage d'un bâtiment, c'est le suivre.



A. Proue; B. Poupe; C. Dunette.

7. *Amarrer :* Fixer un navire au quai par des amarres, ou câbles.

8. *Jonque :* Bateau à voile en usage en Chine et au Japon.

9. *Poupe :* Partie arrière d'un navire. L'avant est appelé proue.

10. *Dunette :* Partie du pont qui domine la poupe.

11. *Teck :* Arbre de l'Inde.

12. *Palissandre :* Bois exotique d'un noir violet recherché en ébénisterie.

13. *Chanter :* Ici, paraître vibrer, donc émettre un son, un chant. Faire chanter, c'est, ici, faire valoir.

14. *Ligne de l'horizon :* A l'horizon, le ciel et la mer se rejoignent, semble-t-il. La ligne fictive de jonction est appelée ligne de l'horizon. En pleine mer, cette ligne encercle le navire. C'est alors une circonférence.

15. *Lest :* Lorsqu'un navire navigue sans chargement, il est nécessaire d'établir son équilibre par une matière pesante placée à bord : c'est ce qu'on appelle le lest. Il peut être constitué par des pierres, de la terre, du plomb, etc.

16. *Jetées :* Digues de pierres ou d'autres matériaux qui s'avancent dans la mer pour protéger l'entrée d'un port.

17. *Cale de construction :* Sorte de grand berceau, constitué par d'énormes pièces de bois ou de métal, dans lequel s'élève peu à peu le navire en construction.

Questions. — 1. Que sont, en réalité, les îles du Japon? — 2. Comment étaient construites les maisons? — 3. Quel aspect avaient les barques japonaises? — 4. Que représente le vieux Buzurevu de la légende? — 5. Comment le Chinois donne-t-il une idée de l'immensité de son pays? Et du nombre de ses habitants? — 6. Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans le conte du thé, de la porcelaine et de la soie? — 7. Après avoir lu cette légende, quelle idée vous faites-vous des richesses et des productions agricoles, industrielles et artistiques de la Chine et du Japon? — 8. Et de la rapidité des progrès du Japon? — 9. Quelles réflexions faites-vous au sujet des tremblements de terre? — 10. Quel est le passage qui vous plaît le plus dans cette légende?

Exercices écrits. — 1. *Sur le bord de la mer, vous attendez l'arrivée d'un bateau. Il paraît enfin à l'horizon. A partir de ce moment vous décrivez son arrivée jusqu'au moment où les voyageurs débarquent.* — 2. *On vous a expliqué que votre village (ou votre quartier) s'était développé et transformé considérablement depuis quelques années par suite de l'installation d'une grande usine ou de la découverte d'une mine, ou de la construction d'une voie ferrée, ou... Faites le tableau de votre village ainsi transformé.*

IX. — La route des vents.

1

Deux années avaient passé, et Edgar et Sam étaient devenus de grands amis.

Edgar avait un peu grandi et, bien qu'il ne fût jamais malade, il apparaissait maigre et souffreteux, et Sam, à cause de cela, l'aimait davantage.

C'est qu'Edgar avait dans le cœur une grande peine. La mort de sa mère lui avait fait une profonde blessure qui ne se fermait pas.

Bien souvent, il avait l'image de sa mère devant les yeux et il était hanté par le souvenir des jours heureux qu'il avait vécus avec elle dans la petite maison de la côte. Et la blessure secrète saignait.

Le père d'Edgar était toujours au loin.

Peu de temps après la mort de la mère, il était revenu à Marseille et il avait longuement serré son fils dans ses bras. L'homme s'était assis et l'enfant avait retrouvé sa place dans le creux du corps, la tête sur l'épaule. L'homme et l'enfant étaient demeurés silencieux.

Edgar avait écouté battre le cœur de son père dans la vaste poitrine qu'aucune parole ne faisait vibrer. Il avait écouté ce cœur et il entendait en même temps son propre cœur blessé et affolé.

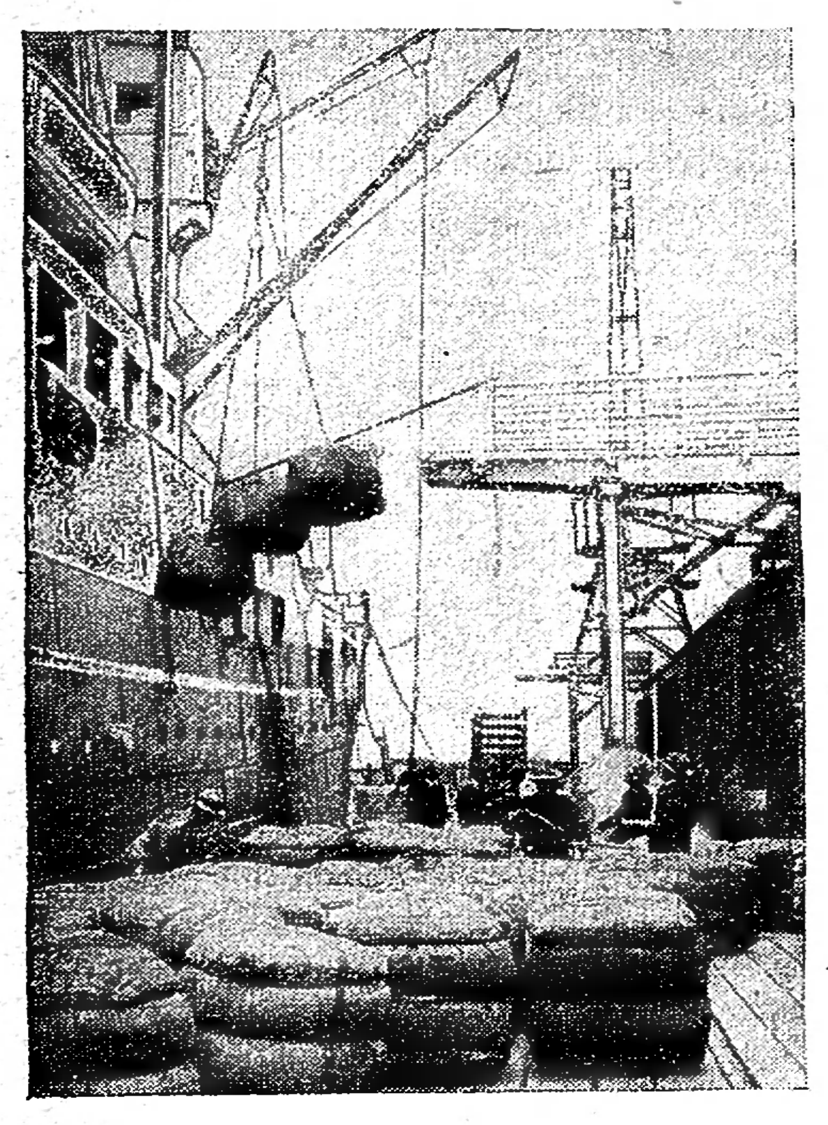
Puis le père était reparti et Edgar vivait dans l'attente des lettres.

Cependant, il faut de nombreux jours pour qu'un voilier parti de Sydney atteigne les côtes de France. Il y a les vents favorables : alors le navire avance rapidement; mais il y a aussi les vents contraires, et le navire qui se dirige vers le nord doit faire route vers le nord-est, puis vers le nord-ouest, et, lorsque le soleil se couche, le navire n'a pas parcouru un grand chemin.

Il arrive aussi que le vent ne souffle pas, et le voilier

est immobile au milieu de l'océan. Ses voiles pendent aux vergues (1). Les hommes, sur le pont, regardent le ciel et la mer. Ils guettent dans le ciel et sur la mer les signes du vent.

Là-haut, c'est un petit nuage perdu qui avance. Les hommes s'écrient : « Voici le vent ! » L'eau se ride, comme se rident le champ de blé et la prairie à la moindre brise. Les marins s'élancent à la manœuvre pour saisir cette brise dans les voiles.



CHARGEMENT DE LAINE SUR LES NAVIRES A DESTINATION DE L'EUROPE, DANS LE PORT DE SYDNEY. (*Phot. Rap.*)

Il y a aussi les tempêtes, et les lames se dressent devant l'étrave, et le navire doit franchir une à une les lames qui submergent son pont. Parfois la tempête l'oblige à fuir.

Et pendant tous ces jours, pendant ces mois entiers, Edgar attendait la lettre que son père écrivait dans le silence de sa cabine.

Il lui disait : « *J'ai passé la nuit sur le pont parce qu'une lame a enfoncé le surbau* (2) *de la cale III. Ce matin, avant de prendre un peu de repos, je pense à toi.* » Ou encore : « *Nous sommes arrivés dans la nuit à Sydney. Lentement, un remorqueur a conduit le* Stella Polaris *dans un bassin, et, ce matin, lorsque je suis monté sur le pont, notre fin voilier était entouré de dix vapeurs d'acier.*

Les treuils (3) *déjà étaient en mouvement. A droite et à gauche, les doigts souples des grues* (4) *saisissaient, à bord des chalands et sur les quais où sans cesse des camions s'arrêtaient, des grappes entières de moutons dépecés, les soulevaient, les amenaient au-dessus des navires, les plongeaient à l'intérieur des cales.*

Là, des hommes se chargeaient des bêtes, les accrochaient dans les chambres frigorifiques et, lorsqu'une chambre était pleine, en fermaient la lourde porte blindée.

Déjà les machines étaient en action, déjà le froid mordait la chair des bêtes, la rendait dure et impénétrable, solidifiait le sang dans les veines.

Deux navires avaient terminé leur chargement et appareillaient. Leurs flancs renfermaient quelques milliers de moutons, et, lorsque ces navires atteindront l'Angleterre, les bêtes seront sorties des chambres frigorifiques, le sang perlera sur leur chair redevenue souple comme si elles avaient été tuées la veille.

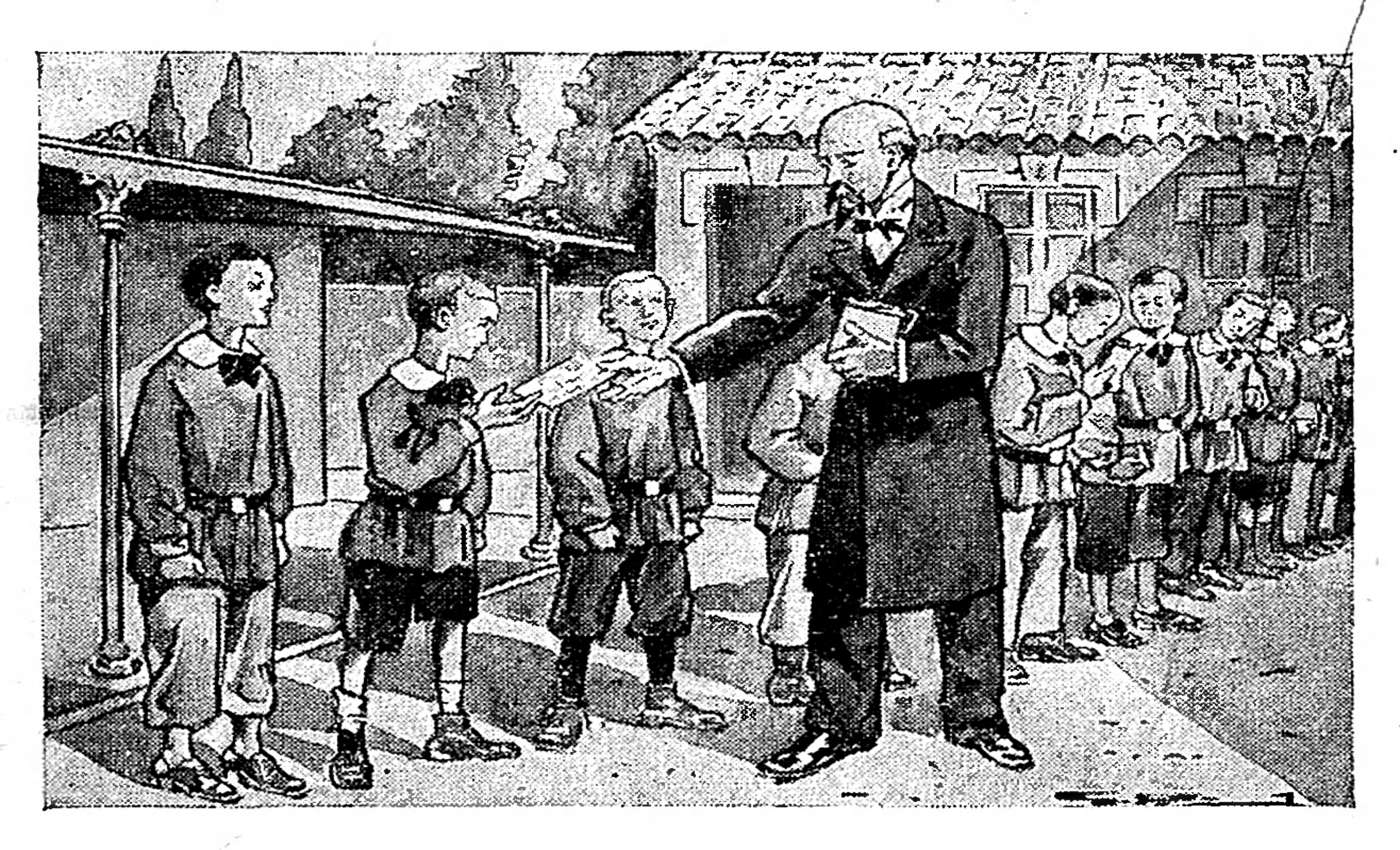
Mais plus loin, d'autres navires recevaient la laine qu'avaient fournie ces mêmes bêtes, et je pensais à l'Européen nourri et habillé par ces moutons qui vivent ici, à des milliers de kilomètres de l'Europe. »

Lorsqu'il avait terminé la lecture de cette sorte de journal de bord, Edgar se disait : « Quand recevrai-je la prochaine lettre? »

Chaque matin, les enfants s'alignaient dans la cour. Ils devaient demeurer immobiles, tous dans la même position, ne remuer ni un doigt ni les yeux, tandis que le directeur, toujours revêtu de la longue redingote noire et coiffé du chapeau melon, inspectait le visage, les mains et les habits de chacun.

Tous les enfants étaient émus. Mais l'émotion d'Edgar était plus intense que celle de ses camarades, car c'était le moment de la distribution des lettres.

Tandis que M. Cric avançait lentement, le gravier de la cour craquant sous ses souliers vernis, Edgar se disait : « Peut-être aujourd'hui y aura-t-il une lettre pour moi? »



Et M. Cric approchait. Puis il était devant Edgar dont il examinait le visage, les vêtements, les mains. Le regard fiévreux de l'enfant ne le quittait pas, ses lèvres tremblaient. « N'y a-t-il pas une lettre pour moi? »

Mais le directeur passait. Edgar l'accusait bien à tort d'avoir deviné son martyre et de garder plusieurs jours la lettre pour prolonger ce martyre.

Mais parfois, oh! si rarement, M. Cric tendait une lettre à Edgar.

Ainsi il la tenait, là, entre ses doigts, il la serrait sous sa blouse noire, contre sa poitrine, contre son cœur, et, dès que le coup de sifflet était donné, il se précipitait à la cuisine pour la lire et la lire à Sam.

C'était plusieurs jours de bonheur.

2

— Oh! Sam. Mon père est arrivé à Rio-de-Janeiro.

Sam quittait son fourneau et ses casseroles et ouvrait son grand atlas.

Les deux têtes, la noire et crépue de Sam, la blonde et

rasée d'Edgar, se penchaient dessus. Deux index couraient sur la carte.

— C'est ici, disait Sam.

D'abord s'étendait un grand espace bleu clair qui était l'océan qu'avait parcouru le voilier de son père. Et il a trouvé sur sa route les Açores, puis les îles du Cap-Vert, et peut-être a-t-il aperçu la côte, à Natal, là où la terre américaine fait cette bosse.

— Non, disait Sam, je ne crois pas qu'il soit allé autant vers l'ouest.

Edgar relevait la tête.

— Peut-être aussi sont-ils passés de nuit.

— Non, non, répétait Sam, ils ont suivi la « route des vents ».

— La route des vents? interrogeait Edgar.

A son tour, le cuisinier dressait la tête et regardait le ciel au-delà des carreaux de la fenêtre, comme si dans ce bleu, lui, marin, apercevait le vent léger qui emporte les voiliers.

— Et vois-tu, sur les côtes de France et d'Espagne, le *Stella Polaris* a filé vers le sud, vent arrière, parce que là, toujours, le vent dominant est le vent du nord. Il est passé au large du Maroc et des côtes d'Afrique, devant Gorée où je suis né. Mais le vent s'était un peu infléchi vers l'est, et le *Stella Polaris* courait grand largue (5). Ce vent du nord-est est devenu l'alizé (6) qui souffle dans l'hémisphère nord. Plus bas en latitude, il a rencontré la zone des calmes plats. Là, peut-être, ton père et ses compagnons sont demeurés de longues journées inactifs. Le *Stella Polaris* a traversé le « pot au noir ».

— Oh! Sam! Qu'est-ce que le « pot au noir »?

Les yeux du nègre étaient toujours perdus dans le ciel, et Sam pensait aux années où, lui aussi, était emporté sur un voilier.

— C'est une région de l'océan où de gros nuages chargés d'eau courent au ras de la mer. L'océan, sous un puissant soleil, est calme. Mais voici qu'un de ces gros nuages avance et déverse son eau sur le voilier immobile. Les

hommes altérés tendent leur visage vers cette eau. Le navire altéré, dont le bois craque, est inondé. Pendant quelques minutes, la pluie est si violente que le navire semble perdu dans l'eau. Il est cerné par un rideau d'eau tissé si serré que les hommes sur le pont demeurent immobiles, car ils n'y voient pas à un mètre d'eux. Puis le gros nuage noir est passé et le soleil, en quelques secondes, sèche les voiles, sèche le pont qui craque de nouveau.

« Mais voici un autre nuage. Non, celui-ci passe à droite. Non, celui-ci passe à gauche.

« Ah! celui-là vient droit sur nous. Et pendant quelques minutes encore c'est un ruissellement d'eau. De nouveau les hommes tendent le visage vers cette eau bienfaisante.

« Demain, ce sera encore la chaleur, ce sera encore le soleil brûlant, ce sera encore, à la montée de la nuit, une brume mauve et épaisse qui s'étendra sur l'eau, qui étouffera. Demain, les hommes guetteront un souffle d'air, le premier souffle des alizés du sud-est qui sont les maîtres de l'Atlantique Sud et qui donneront une nouvelle vie aux voiles et conduiront à Rio le *Stella Polaris*.

— Oh! Sam, disait Edgar, c'est beau.

— Oui, répondait Sam. C'est beau. Et il y a la route des vents pour atteindre l'Australie, et la route des vents pour doubler le cap Horn, la pointe extrême de l'Amérique du Sud. Tous les capitaines de voiliers connaissent les « routes du vent ».

Sam et Edgar, emportés au loin par leurs pensées, se taisaient et de nouveau se courbaient sur l'atlas.

3

... Le *Stella Polaris* avait touché Santos.

— Savez-vous, Edgar, dit Sam, quelle est la terre que j'ai aperçue au terme de la traversée, lorsque pour la première fois j'ai quitté l'Afrique?

— Non, Sam.

— Eh bien! c'est la terre brésilienne et je l'ai atteinte à Santos, justement.

— Oh! dites-moi cela, Sam.

— Que vous dire, Edgar? C'est déjà si ancien et à peine étais-je un peu plus âgé que vous aujourd'hui... J'avais peur.

— Peur? Pourquoi, Sam?

— Il y a bien peu de marins qui pourraient vous raconter ce que je vais vous dire. Beaucoup de ceux qui ont connu la côte brésilienne lorsqu'elle était ravagée par la fièvre jaune sont morts. Les autres ont oublié. Notez bien, Edgar, qu'à l'époque où le vapeur à bord duquel j'étais aide de cuisine entra à Santos, déjà la fièvre jaune était vaincue... J'avais peur tout de même.

« Pendant de nombreuses années, à Gorée, à Dakar et aussi, m'a-t-on dit, dans tous les ports de France, d'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre, les capitaines offraient aux marins une prime élevée pour recruter les équipages des navires qui se rendaient à Santos, et ce n'étaient que les malheureux et les fortes têtes qui s'embarquaient.

« Et voici ce qui se produisait. Le navire, après avoir suivi la route parcourue par le *Stella Polaris,* après avoir traversé le pot au noir, après avoir reçu dans ses voiles les alizés de l'Atlantique Sud, atteignait Santos. Les cales étaient ouvertes, des manœuvres chargés de sacs de café et de ballots de peaux gravissaient la planche qui reliait le navire au quai. Un homme de l'équipage se montrait sur le pont, les yeux hagards, le visage rouge et vomissait un sang noir. Il était emporté à terre et mourait. Le lendemain, plusieurs autres hommes étaient eux aussi emportés à terre et mouraient.

« Cependant il arrivait qu'un navire terminât son chargement sans qu'aucun marin ne parût malade. Aussitôt il appareillait. Mais voilà qu'en plein Atlantique, les matelots s'apercevaient avec terreur qu'un de leurs camarades était touché par le mal. Ils le savaient : ce mal allait les atteindre les uns après les autres. Ils le savaient :

eux-mêmes ne reverraient plus la terre. Une sorte de folie s'emparait d'eux. Chaque jour des hommes étaient jetés à la mer. Bientôt l'équipage n'était plus assez nombreux pour diriger le navire dont le vent et les courants s'emparaient. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, le voilier démâté et désert était rencontré errant loin des côtes.

« Il y a, poursuivit Sam, près de Santos, une île, et dans cette île sont enterrés les marins étrangers morts à cette époque au Brésil. J'y suis allé, Edgar, j'ai écarté les herbes, je me suis penché sur les pierres rongées par les pluies, j'ai lu sur les croix de bois quelques noms que le soleil n'avait pas encore effacés, et parfois je pense à ce Daour qui était un homme de mon pays et qui n'a jamais revu Gorée.

« Mais je n'avais plus raison d'avoir peur. Quelques années plus tôt, un jeune médecin avait dit au maire de Santos :

« Donnez-moi de pleins pouvoirs et je chasserai la « fièvre jaune du pays. »

« Le maire lui donna de pleins pouvoirs.

« Le jeune médecin s'attaque d'abord aux marais et les fait combler. Il s'attaque ensuite à la ville elle-même. Ici, il faut détruire ce pâté de maisons où le mal s'est caché et, là, tous ces taudis qui bordent cette rue. L'ordre est donné d'évacuer les maisons. Aucun habitant ne les quitte. Les soldats arrivent, arrachent les hommes à leurs foyers. Les murs sont livrés aux démolisseurs, les meubles sont brûlés.

« Dans la ville, c'est presque une révolution; une foule furieuse assiège l'hôtel où se sont réfugiés le maire et le médecin.

« Faut-il céder? Ils ne cèdent pas. Les pics et le feu continuent leur œuvre. Quelques mois plus tard, la fièvre jaune avait disparu.

— Et aujourd'hui, Sam?

—Aujourd'hui, Edgar, les Brésiliens ont reconstruit Santos. Partout on trouve des avenues larges, des maisons

neuves, des jardins, des parcs. Des trains entiers apportent aux quais, que des ingénieurs français ont bâtis, le café qui pousse et mûrit dans l'Etat de Sao-Paulo. Et de France, d'Angleterre, de Norvège, des cargos arrivent, chargent et emportent vers l'Europe le café.

... Le *Stella Polaris* avait repris la mer et le lendemain arrivait à Rio-de-Janeiro.

Le charpentier de marine avait écrit : « *Peut-être un jour, Edgar, te tiendras-tu à l'avant d'un navire qui pénètre dans la rade de Rio-de-Janeiro. Le marin a encore devant les yeux la vision de l'océan solitaire. C'est encore l'eau immense qu'il voit, l'eau sans limite. Il entend encore le mugissement du vent. Mais voici qu'une eau nouvelle l'accueille. Une véritable petite mer s'ouvre devant lui, une mer limitée par des plages, des falaises, des forêts, des jardins, et gardée à son entrée par un pic élevé, le Corcovado. C'est une rade majestueuse par ses dimensions (on dit que toutes les flottes de guerre du monde pourraient y mouiller à la fois), mais c'est une rade intime par les contours légers de son cadre et par les couleurs douces et nuancées de son eau et de son ciel. Dans le fond apparaît, rose, blanche et toute scintillante de perles, Rio-de-Janeiro.* »

4

... Regardons encore un peu l'atlas, se disaient Sam et Edgar, regardons cette côte du Brésil toute découpée de ports, regardons cette terre immense et barrée de montagnes et de fleuves. (Sur la carte, la terre était blanche, les montagnes ressemblaient à des chenilles et les fleuves apparaissaient comme des vers qui se tordaient.)

Dans cette terre immense, pensait l'enfant, se trouvent des centaines de villes, des milliers de villages, et à peine quelques milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Oui, là, sur cette terre. Ici, voici une forêt et, dans cette forêt, un village et, dans ce village, une maison qu'habitent un

homme, sa femme et leur enfant. Et cet homme prenait figure de son père, cette femme figure de sa mère. L'enfant était Edgar lui-même. L'homme vivait de la chasse et de la pêche, la femme préparait les aliments et l'enfant passait ses journées au bord du fleuve, car il y avait un fleuve aussi qui traversait la forêt, et c'était l'Amazone.

Ce fleuve, où prend-il sa source? se demandait l'enfant, et son doigt suivait sur la carte le vers filiforme, parcourait tout le Brésil, traversait la frontière du Brésil, entrait dans le Pérou, arrivait tout au bord, semblait-il, de l'océan Pacifique. Et c'est ici que sont les sources de l'Amazone.

Sam, penché au-dessus de l'enfant, lui soufflait quelques mots à l'oreille et, peu à peu, Edgar ne voyait plus la carte. Devant ses yeux des images naissaient, et c'était d'abord l'image de l'énorme barrière rocheuse, les Andes, qui, du nord au sud de l'Amérique du Sud, domine le Pacifique.

Dans ces montagnes volcaniques dont certains sommets dépassent 6000 mètres, des torrents naissaient des glaciers.

C'étaient, sur les flancs exposés au soleil couchant et sur les flancs exposés au soleil levant, mille torrents, chacun semblable à une longue chevelure blanche, qui glissaient rapides et inépuisables.

Pour situer plus précisément le point où apparaît l'Amazone, Sam posait le doigt sur la partie des Andes qui traverse le Pérou.

Là, des torrents que les rayons du soleil couchant affouillaient avaient un avenir limité; deux cents kilomètres plus loin, leurs eaux rencontraient celles du Pacifique. Mais les autres, ceux que les premières flèches du soleil levant transformaient en somptueuses cascades de perles et de diamants, devaient, avant de se perdre dans les eaux salées de l'Atlantique, traverser l'Amérique du Sud dans sa plus grande largeur.

Mais où se trouve la source de l'Amazone?

Nulle part et partout. C'est ce ruisseau qui doit dévaler

une pente de 4000 mètres avant d'atteindre la plaine, c'est aussi cet autre ruisseau bondissant d'un rocher à l'autre comme une chèvre et qui n'est d'abord qu'une poussière d'eau, c'est encore ce long serpent vert, venu d'un lac souterrain et qui apparaît à la lumière du jour dans une conque revêtue de mousse.

Et chacun, chantant sa propre chanson, se précipite, atteint le fond de la gorge et, là, cent ruisseaux se trouvent et mêlent leurs eaux.

Mais, derrière cette crête rocheuse, il y a une autre gorge et au fond de cette gorge un autre torrent formé lui aussi de cent ruisseaux.

Il y a mille gorges et il y a mille torrents qui cherchent la vallée à travers les défilés de la montagne et qui un jour se rencontrent et forment la rivière. Cette rivière est l'Amazone.

Ce n'est encore qu'une petite rivière.

A peine a-t-elle parcouru quelques centaines de kilomètres qu'une autre rivière de même importance, née elle-même de mille torrents, vient la grossir de ses eaux.

Deux cents kilomètres plus loin, un autre cours d'eau lui apporte son tribut. Celui-ci, le rio Ucayali, a déjà une longue histoire. Il a parcouru plus de mille kilomètres et, pendant ces mille kilomètres, il a drainé tous les ruisseaux, tous les torrents. Ces ruisseaux et ces torrents, il les donne à l'Amazone et disparaît.

L'Amazone est maintenant un fleuve, mais un fleuve comme il y en a des centaines à la surface du globe. Quel va être son sort?

Or, l'eau qui naîtra de la glace dans les Andes de la Colombie et l'eau qui naîtra de la glace dans les Andes de la Bolivie et toutes les pluies équatoriales qui tomberont sur des milliers de kilomètres carrés, toutes les eaux des lacs souterrains, toutes les sources, tous les rapides viendront s'ajouter à ses propres eaux.

L'Amazone devient un fleuve large par endroits de plusieurs milliers de mètres.

Oui, Edgar ne voyait plus la carte, mais cet immense

ruban d'eau tantôt gris, tantôt vert, tantôt bleu. Son lent glissement, son bruit monotone et incessant, les taches miroitantes de l'eau plongeaient peu à peu l'enfant dans une sorte de vertige.

Il était entraîné par le fleuve; avec lui, il entrait dans la profondeur de la forêt vierge. Pendant des jours et des jours, le fleuve coulait entre des murailles d'arbres serrés. C'était une partie du monde où seuls quelques rares hommes blancs avaient pénétré. L'Amazone né dans le bruit des torrents rencontrait là le silence.

La vie paraissait être arrêtée, suspendue; la vie, ce n'était que le glissement de l'énorme masse liquide, que la marche lente de quelques nuages dans le ciel, que la houle creusée par le vent dans les frondaisons des hévéas (7), des acajous, des bois de rose. Mais Edgar prêtait mieux l'oreille, regardait avec plus d'attention. Et voici que d'une bande de terre emprisonnée par le fleuve, mille oiseaux s'envolaient, jacassant et criaillant, et l'ombre de leur vol était sur l'eau comme l'ombre d'un nuage. Et voici encore que, sur une plage de sable, des formes jusqu'alors immobiles s'animaient; dix caïmans (8) pataudss plongeaient brusquement. Là, au ras de l'eau, une gueule plate s'ouvrait et une mâchoire claquait.

Qu'était-ce donc? Un cri de terreur avait rompu le silence et maintenant c'était un bruit de branches fracassées et de lianes rompues. Un boa s'était détendu et avait enlacé un jaguar. Le félin luttait, se défendait, mais les anneaux du serpent se resserraient, étouffaient la bête, brisaient ses reins. Des rires, des ricanements, des cris éclataient dans les branches hautes des arbres : une tribu de singes assistait à l'agonie du fauve.

De nouveau c'était le silence.

Dans une clairière, autour de feux dont les fumées légères et ténues s'élevaient verticalement, quelques femmes et quelques hommes cuisaient le gibier et le poisson capturés. Des enfants nus se roulaient sur le sable entre les embarcations tirées à terre. Parfois un homme levait la tête, et il n'y avait autour de lui que la forêt, il



La ville et la baie de Rio-de-Janeiro ; vue prise du sommet du Corcovado [p. 85]. (*Phot. Rap.*)



La Cordillère des Andes : « Sur les flancs exposés au soleil couchant, mille torrents coulaient rapides et inépuisables... » [p. 87]. (*Phot. Claire.*)

n'y avait près de lui que le fleuve, au-dessus de lui que le ciel. Depuis plusieurs semaines, ce petit groupe de chasseurs et de pêcheurs n'avait pas rencontré un autre groupe de chasseurs et de pêcheurs.

Toujours l'Amazone glissait silencieusement et toujours des eaux nouvelles venues de la Guyane et venues des confins du Brésil du sud grossissaient sa masse. Son lit immense s'étalait parallèlement à la ligne de l'Equateur, et les géographes lui avaient donné le nom d'Equateur liquide.

Trois cents kilomètres avant d'atteindre l'Atlantique, le fleuve devenait lui-même une sorte de mer. Des ports avaient été aménagés sur ses rives et les navires de charge remontaient son cours. Son eau profonde et trouble possédait déjà la saveur forte de l'océan.

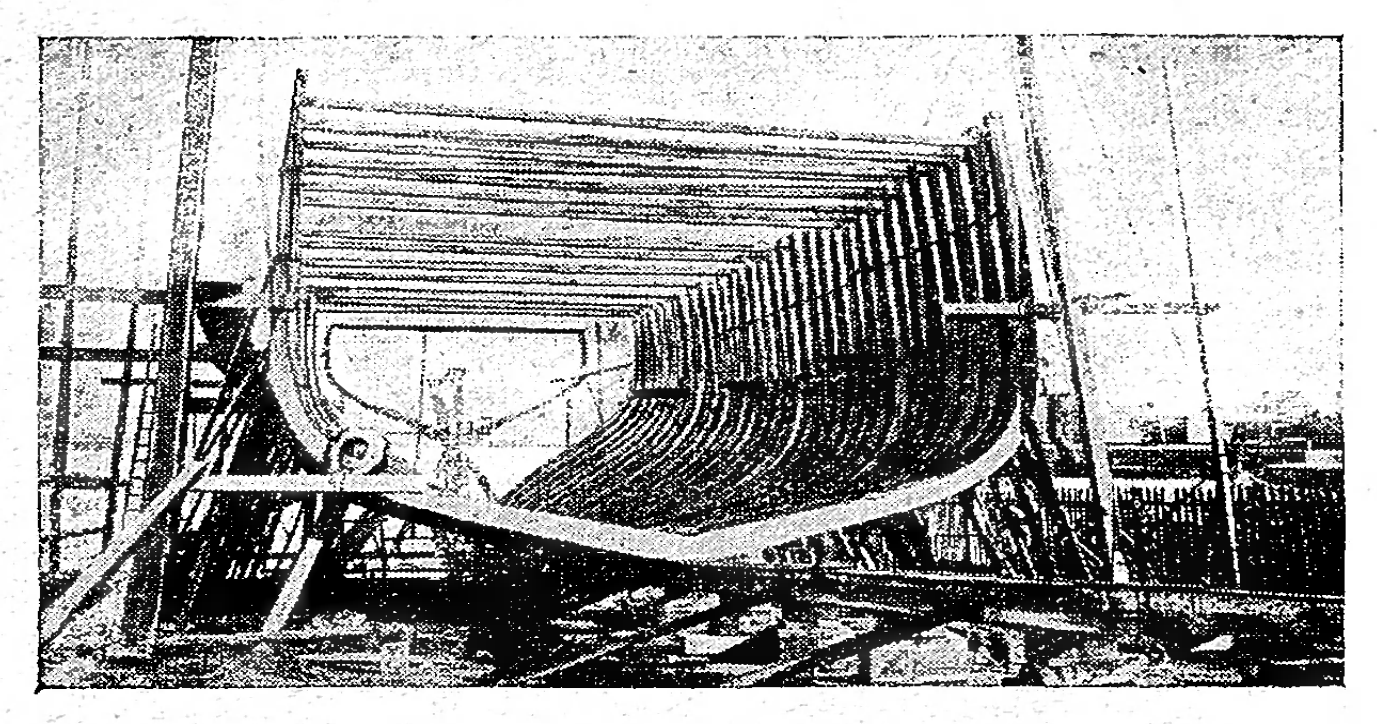
Lorsque Edgar refermait l'atlas, il restait un long moment à ne pas voir ce qui l'entourait et à ne pas entendre les paroles de Sam, ayant encore devant les yeux les eaux de l'Amazone et dans son oreille leur grondement monotone. Mais, peu à peu, il prenait conscience de la grandeur du monde et de sa vie.

Un jour, lui-même partirait. Bientôt peut-être, dès qu'il aurait l'âge d'embarquer comme mousse à bord du *Stella Polaris*.

Et, pendant les journées qui suivaient, Edgar était tout à son rêve. Les oliviers, les lauriers qui jaillissaient à quelques mètres de l'entrée de la cuisine, les grands pins se transformaient en palmiers, cocotiers et arbres à pain. La mer s'étalait dans le creux, là où il y a quelques instants se trouvait la vigne, et le vieux banc de pierre à demi caché dans le massif de lilas blancs devenait l'embarcation qui avait conduit Edgar jusqu'à la plage.

Le jeune garçon regardait le ciel et il y apercevait des aigles. Les perroquets et les singes juchés dans les pins-palmiers se moquaient de son infortune.

Parfois aussi il était un homme grave parcourant, les mains derrière le dos, le pont du voilier qu'il faisait construire et dont il serait le capitaine.



LES MEMBRURES D'UN NAVIRE EN CONSTRUCTION.

Le petit navire aurait trente mètres de long et huit de large, et Edgar sur le sol comptait soixante pas, puis seize. Il recherchait la solidité et la stabilité plutôt que la finesse et la vitesse. Deux mâts et une seule et vaste cale suffiraient.

Il ne fallait pas longtemps pour que ce navire fût devant les yeux de l'enfant, pour que son corps trapu s'élevât dans le chantier, et d'autres voiliers l'entouraient. L'air était parfumé. Des odeurs de goudron, de café, d'arachides, d'huile et de bois frais s'y mélangeaient. Edgar ne voyait plus ses camarades. Ils étaient devenus des charpentiers de marine, les capitaines et les matelots de toutes races qui peuplaient son port.

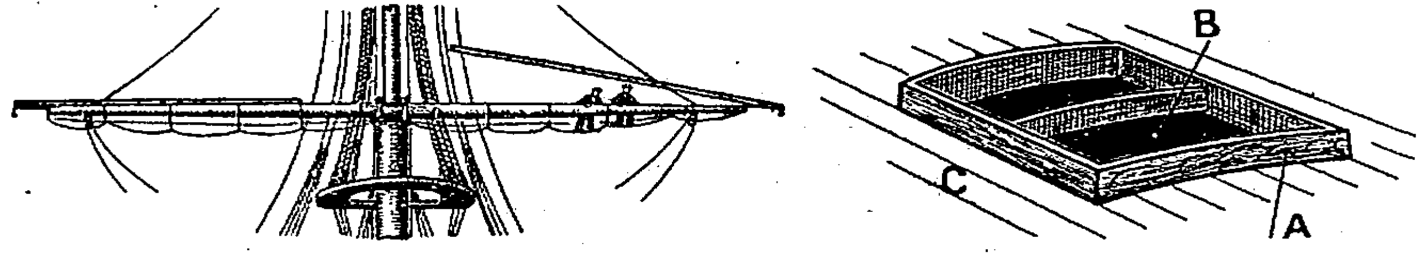
Explications. — 1. *Vergues :* Les vergues sont des pièces de bois qui soutiennent les voiles carrées.

2. *Surbau :* Pièce qui encadre sur le pont les ouvertures des cales.

3. *Treuil :* Appareil actionnant les mâts de charge qui servent à l'embarquement des marchandises.

4. *Grues :* Machines mobiles qui saisissent et déplacent de lourds fardeaux. Tandis que les treuils sont placés à bord même des

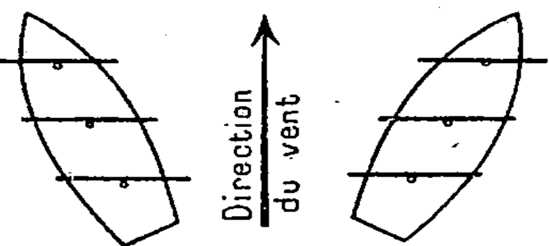
navires, les grues se déplacent sur les quais. C'est par le jeu combiné des treuils et des grues qu'un navire est chargé et déchargé.



Vergue.

A. Surbau; B. Cale; C. Pont.

5. *Grand largue :* On dit qu'un voilier « court grand largue » lorsqu'il reçoit le vent par le travers arrière. C'est une allure très favorable à la marche des navires.



Allure dite « grand largue ».

6. *Alizés :* Vents réguliers de l'Atlantique, entre les Tropiques et l'Equateur. Dans l'hémisphère nord, ce sont des vents de nord-est. Dans l'hémisphère sud, de sud-est.

7. *Hévéas :* Arbres à suc laiteux dont on extrait le caoutchouc.

8. *Caïman :* Crocodile des fleuves de l'Amérique du Sud.

Questions. — 1. Pourquoi Edgar est-il triste? — 2. Qu'éprouve-t-il chaque fois qu'il revoit son père? — puis lorsqu'il attend une lettre de lui? — 3. Quel tableau lui fait son père du grand port de l'Australie? — 4. Comment Sam explique-t-il à Edgar les routes des vents? — le jeu des alizés? — la région des calmes? — le pot au noir? — 5. Qu'apprend Sam à Edgar sur Santos? — 6. Quelle impression éprouve le père d'Edgar en arrivant à Rio-de-Janeiro? — 7. Comment Sam décrit-il l'Amazone et la grande forêt équatoriale? — 8. Quelle impression éprouve Edgar après l'avoir écouté? Et quel est son rêve?

Exercices écrits. — 1. *Une sécheresse exceptionnelle a sévi sur la campagne. Décrivez l'aspect des champs et des bois, l'attente anxieuse des gens... Un orage éclate enfin. Décrivez l'aspect de la campagne après la pluie.* — 2. *Vous avez entendu un parent ou un ami raconter ses nombreux voyages dans des pays lointains. Reprenez le récit qui vous a frappé.* — 3. *Décrivez le paysage, ou le petit port de mer que vous préférez.*

X. — Danse des abeilles dans le soleil.

Mais le soir même, au moment où il s'allongeait dans son lit, une vive douleur déchirait sa jambe malade. Finis les rêves! Jamais il ne pourrait être marin. Et dès que M. Cric avait terminé sa tournée, ses camarades lui criaient : « Oh! le fou! Oh! le fou! »

Deux années passèrent encore. Edgar avait douze ans. Il n'avait pas beaucoup grandi. Mais Sam et lui étaient devenus de plus grands amis encore.

Edgar n'ignorait plus rien de la vie passée de Sam. Il aurait pu décrire sans erreur ce petit jardin de l'île de Gorée dans lequel avaient vécu un enfant noir et luisant, des chiens jaunes et des porcelets, et raconter cette expédition entreprise par le même enfant noir pour faire le tour de la mare.

Edgar maintenant aidait Sam en toutes ses besognes. Il aidait Sam, lorsque Sam travaillait au jardin. Et il arrivait qu'Edgar passât plusieurs heures pour voir comment germe et se développe une graine de haricot, ou bien qu'il demeurât assis longtemps sur une pierre à surveiller les araignées vertes suspendues à leur fil unique, ou à guetter les magnifiques lézards verts qui se chauffaient au soleil sous les oliviers, et chaque lézard vert avait un nom.

Lorsque les provisions étaient épuisées, l'homme et l'enfant attelaient au charreton un gros âne gris et marqué d'une croix noire, que Sam appelait « notre baudet », et ils allaient au marché, à Marseille.

Il arriva à Edgar des aventures merveilleuses.

Ainsi, par un bel après-midi de mai, Sam s'aventura jusqu'à la fenêtre de l'étude et parvint à attirer l'attention d'Edgar, penché sur un livre.

— Viens, viens, lui dit-il dans un souffle.

Le jeune garçon put se glisser sous son bureau, atteindre et franchir la porte sans être remarqué.

Sam lui saisit la main et l'entraîna.

— Viens, viens, lui dit-il encore.

Peu après, ils atteignirent une petite vigne étendue sur un plateau et close de hautes broussailles.

— Regarde, lui dit Sam.

Dans l'air et le soleil, l'enfant aperçut des milliers et des milliers de bestioles qui accomplissaient une sorte de danse. C'étaient des points et des traits de feu qui s'élevaient, s'abaissaient, tournoyaient. Les milliers et les milliers de bestioles dansaient un ballet aérien qui paraissait sans but et sans raison à l'enfant.

C'était aussi beau et beaucoup plus mystérieux que les sauts, les cabrioles et les voltiges des ballerines (1) et des écuyères dans les cirques. Edgar étonné regardait, puis se tournait vers son ami.

Il pensa un moment, et parce qu'il en était encore éloigné, qu'il avait devant les yeux ces insectes légers et aériens qu'on appelle éphémères parce qu'ils ne vivent qu'un jour. Mais ce ballet était beaucoup plus dense et plus ample que le ballet que dansent les éphémères au-dessus des ruisseaux.

Celui-ci avait la hauteur et la grosseur d'un haut et large chêne et il se déplaçait au-dessus de la vigne, s'approchant peu à peu d'Edgar et de Sam. Edgar entendait un bruit léger et confus comme un bruissement et ce bruit augmenta de seconde en seconde, devint un murmure, puis un bourdonnement si intense que tous les autres bruits semblaient avoir disparu.

Sam dit :

— Les abeilles. C'est un essaim qui va se poser.

— Les abeilles? répéta Edgar, et il demeura immobile.

— Il faut faire du bruit, dit Sam, pour qu'elles se posent.

Se déchaussant rapidement, il prit ses sabots et les claqua l'un contre l'autre vivement. En même temps, il sautait d'un pied sur l'autre et, ayant retrouvé la langue de son enfance, il chantait.

— Pourquoi? dit Edgar, et ses yeux ne quittaient pas

l'immense essaim qui, petit à petit, se tassait, diminuait de dimensions et devenait plus dense.

— Elles doivent croire que l'orage approche.

Edgar, faute de sabots, claqua ses mains l'une contre l'autre, sauta d'un pied sur l'autre et répéta le chant que chantait Sam.

ABEILLE BUTINANT SUR UNE FLEUR.

L'essaim descendit vers le sol, s'approcha d'une touffe de hautes broussailles et s'y posa. C'était une énorme grappe bruyante d'abeilles petites et brunes, dont les ailes reflétaient la lumière. Autour de cette grappe, des centaines d'abeilles volaient encore comme si de ce vol elles voulaient faire un rempart à l'essaim sans défense.

Sam s'approcha.

— Viens, dit-il à Edgar. Elles ne te piqueront pas. Aujourd'hui est pour elles un jour de trêve. Viens, elles sont inoffensives.

Edgar, à son tour, s'avança à quelques mètres du grouillement des bestioles.

— Pourquoi ont-elles quitté leur ruche?

— Elles étaient trop nombreuses. Elles sont parties avec une reine.

Puis, prenant l'enfant par la main, il ajouta :

— Viens, nous allons leur faire une ruche.

Dans la loge où Sam rangeait ses outils de jardinage, ses pots à fleurs, les cannes dont il soutenait les haricots

et les pois grimpants, ils découvrirent une caisse qui pouvait, faute de mieux, servir de ruche.

— Mais, d'abord, dit Sam, il faut la réparer un peu, la nettoyer, car les abeilles doivent la trouver confortable; sinon elles n'y demeureraient pas. — Cours jusqu'à la pinède et arrache deux ou trois touffes de thym. Nous la parfumerons.

Sam ne laissa à la caisse que trois petites ouvertures par lesquelles les mouches à miel entreraient et sortiraient. Puis il fit brûler les plantes aromatiques.

— Maintenant, dit-il, il nous faut trouver l'endroit où nous placerons notre ruche.

L'homme noir et l'enfant se mirent à parcourir la campagne. Non, pas ici, la ruche serait battue par le mistral. Non, pas là, l'entrée serait masquée par ces chênes.

Enfin, ils découvrirent à quelques mètres du vieux poste de chasse, sous un petit talus, l'emplacement désiré. Le talus et les jeunes pins serrés protégeraient la caisse des vents du nord-ouest et de l'ouest. Un vieil olivier tout tordu par l'âge, mais qui à la saison donnait encore quelques fruits, serait la sentinelle qui arrêterait la brise du nord. Devant, s'étendrait une petite terrasse fleurie de thym et de primevères, puis se creuserait le vallon profond au-dessus duquel les abeilles s'élanceraient.

— Ici, ce sera bien, dit Sam. Je ne crains qu'une chose, c'est que les pluies d'est ne battent violemment la ruche. Nous la protégerons, cet hiver, par un écran de planches. Maintenant, préparons l'emplacement.

Munis de pics et de pelles, ils commencèrent à aplanir le terrain. Chaque fois qu'Edgar travaillait dans la campagne, aux côtés de Sam, une grande joie l'envahissait. C'était la seule joie tout à fait sans nuages que l'enfant ressentait. C'était une joie pleine qui ne lui laissait jamais aucun regret.

Parfois, il s'arrêtait et regardait le ciel ou la cime des grands pins ou le feuillage argenté des oliviers. Sam voyait le visage de l'enfant transformé et illuminé.

— Pourquoi ris-tu? lui demandait-il.

— Je ne ris pas, Sam. Mais je suis content, je me sens bien.

Oui, l'enfant trouvait son équilibre lorsqu'il défonçait la belle terre rouge — et parfois il en portait une poignée à son visage pour en sentir le parfum — ou lorsqu'il voyait l'eau courir dans la rigole qu'il avait creusée. Et les plantes de haricots se redressaient, ayant puisé de la vigueur dans cette eau.

— Eh bien! dit Sam, nous placerons sur le sol trois grosses briques sur lesquelles nous appuyerons la ruche. Voici des tuiles pour la protéger de la pluie. Maintenant, allons chercher quelques grosses pierres pour fixer les tuiles.

Lorsque tout fut prêt, il fallut capturer l'essaim, et la caisse ouverte — un couvercle de bois devait la fermer — fut placée auprès des broussailles.

Sam et Edgar, la tête couverte, s'approchèrent.

— Ne parle plus, dit Sam. Tiens la bouche fermée, car si une abeille te piquait à la gorge — affolée d'être prisonnière dans ta bouche — tu mourrais étouffé. Mais, n'aie aucune crainte. Toutes les abeilles sont autour de la reine qu'elles protègent de leur corps. Lorsque la reine sera dans la caisse, toutes les abeilles l'y suivront.

Sam, les bras nus, un sécateur à la main, commença à couper les branchettes sur lesquelles l'essaim s'était posé. Edgar se tenait tout à côté de lui, un peu ému.

Des centaines d'abeilles bourdonnant les entouraient, et quelques-unes se posaient sur leurs mains et sur leur visage. Mais Sam, imperturbable, continuait à couper les branchettes et à secouer dans la caisse les petites grappes d'abeilles qui y étaient accrochées.

Au bout d'un moment il se recula et, lorsqu'il fut à quelques mètres des abeilles et de la caisse, il dit :

— Si la reine est dans la caisse, toutes les abeilles vont y aller.

Ils demeurèrent quelques minutes à observer le vol des grosses mouches brunes. Mais les abeilles que Sam



CAPTURE D'UN ESSAIM D'ABEILLES. (*Phot. J. Boyer.*)

avait fait tomber dans la caisse en ressortaient en grand nombre et retournaient vers la broussaille.

— La reine est toujours dans la broussaille, dit Sam. Il faut continuer.

Edgar répondit :

— Je vais le faire, moi, Sam. Donnez-moi le sécateur.

Prenant l'outil des mains de son ami, il s'avança bravement vers l'essaim. Au moment de plonger les mains dans le grouillement des bestioles, il recula un petit peu, mais, matant sa peur, des doigts de la main gauche il souleva l'extrémité d'une branchette toute chargée d'abeilles et, maniant le sécateur de la main droite, il la coupa. Puis, comme avait fait Sam, d'un petit coup il projeta toutes les bestioles au fond de la caisse.

Autour de lui, toujours des centaines d'abeilles voltigeaient en bourdonnant. Quelques-unes se posaient sur ses mains et sur ses bras nus. Edgar n'avait plus peur. De nouveau il était soulevé par cette joie profonde dont il ne cherchait pas le secret.

Ses mains tremblaient encore un peu. C'était de joie qu'elles tremblaient. Bientôt, il ne resta plus aucune abeille dans les broussailles. L'essaim, sauf les quelques centaines de mouches qui dansaient dans le soleil, se trouvait dans la caisse. Edgar rejoignit Sam :

— Oh! dit celui-ci, c'est une belle et bonne journée aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Oui, dit Sam, lorsqu'un essaim se pose chez vous, c'est un bon présage.

— Un présage? interrogea l'enfant.

— C'est un présage d'amitié. C'est un don qu'elles vous font.

A la nuit, toutes les abeilles étaient entrées dans la ruche improvisée, et les deux amis, avec d'infinies précautions, transportèrent la caisse à l'emplacement préparé.

— Souhaitons, dit Sam, qu'elles trouvent la maison à leur goût. Sinon, elles la quitteraient.

Tous les jours qui suivirent, Edgar alla s'asseoir un

moment sur le tronc fourchu du vieil olivier placé en sentinelle du côté du nord et regarda les abeilles. Les premiers jours, les ouvrières n'allèrent pas plus loin que les bouquets de thym encore fleuri qui poussaient à quelques mètres de la ruche, mais bientôt elles s'éloignèrent.

Dans l'air, elles traçaient des traits de lumière blonde qu'Edgar suivait des yeux. Et il les enviait. Pour quelques minutes il aurait voulu être une abeille qui ne connaît aucune clôture et s'élancer au-dessus du vallon, franchir les ruisseaux, les haies, vivre dans ce monde de fleurs et de plantes aromatiques, et vivre aussi dans ce monde mystérieux de la ruche qu'il regardait d'aussi près qu'il pouvait.

Il apercevait par l'étroite fente un étrange grouillement brun et bruyant et, à certaines heures, les cellules d'or que déjà les mouches à miel avaient construites.

Ou bien, face à la vallée, il regardait l'air bleu au-dessus, et voici qu'il apercevait au loin une de « ses » abeilles qui revenait. Bientôt, elle était à l'entrée de la ruche, alourdie par le pollen (2) jaune dont elle avait chargé ses cuisses et ivre de soleil et de parfum.

Explications. — 1. *Ballerine :* Danseuse de théâtre.

2. *Pollen :* Poussière fécondante des fleurs que les abeilles recueillent et dont elles font le miel.

Questions. — 1. Quelles sont les occupations favorites d'Edgar? — 2. Quel spectacle merveilleux lui offre l'essaim d'abeilles flottant dans le soleil? — 3. Comment Sam choisit-il l'emplacement de la ruche? — 4. Comment Edgar réussit-il à capturer l'essaim? — 5. Que fait Edgar les jours suivants auprès de la ruche nouvelle? — 6. Quel est le passage qui vous plaît le plus dans ce récit?

Exercices écrits. — 1. *Si vous avez pris part aux travaux du jardin, quelle est la tâche qui vous a procuré le plus de plaisir? — 2. A la campagne, il vous est arrivé souvent d'observer des abeilles au travail. Décrivez leur activité sur les fleurs, leurs allées et venues, leur retour à la ruche. Si vous avez assisté à la capture d'un essaim, décrivez la scène.*



LE SILLAGE D'UN NAVIRE DANS LES GLACES DE L'OCÉAN ARCTIQUE.

XI. — Edgar apprend le départ de son père pour le Groenland.

Quelques jours après la capture de l'essaim, Edgar reçut, des mains de M. Cric, une lettre de son père, qui lui causa une vive peine et une profonde joie.

Le charpentier s'éloignait pour huit mois. Mais il partait pour l'extrême nord : l'océan Glacial Arctique et le Groenland. Edgar déjà avait ouvert l'atlas et son regard se perdait dans les solitudes glacées.

Et marche, marche, imagination!

Voici la lettre :

Dunkerque, Avril...

Edgar,

*Nous voici enfin arrivés après ce long voyage et je repars. Lorsque je reviendrai, j'espère pouvoir demeurer à Marseille et te reprendre. Je suis embarqué en qualité de maître-charpentier à bord de l'*Aventure, *capitaine*

Jean-François Nau. Nous appareillons, après-demain, pour le Groenland.

Avant-hier, en me rendant à l'Inscription maritime, j'ai rencontré un ancien camarade, Lebœuf, avec lequel j'ai autrefois accompli quatre voyages, aller et retour, Bordeaux-Sydney, à bord de la Grande-Espérance.

Mon ami m'a dit sa joie de me retrouver après plus de dix ans. Moi aussi j'étais très content parce que Lebœuf est un homme franc, dont on garde le souvenir.

Nous avons parlé de ceux qui ont été nos compagnons de joies et de peines et des incidents qui ont marqué nos traversées communes.

Après quoi, Lebœuf m'a dit :

— Te souviens-tu que je voulais devenir capitaine?

— Oui, répondis-je. Je ne l'ai pas oublié.

— Lorsqu'un officier commandait une manœuvre, je me disais : « Pourquoi ne serais-tu pas un jour à sa place? » Car tout ce qui était de la manœuvre des voiles, je le savais, mais j'avais beaucoup de choses à apprendre, pour situer un navire en mer, par exemple. « Tout cela est dans les livres et pourquoi ne l'apprendrais-je pas? » me disais-je. Eh bien! j'ai eu beaucoup de peine. Il m'a fallu beaucoup de patience. J'ai beaucoup travaillé et les camarades ont bien ri de moi. Seulement, après quelques mois d'absence, je suis rentré à bord. Et l'un a dit : « Tiens. Voici Lebœuf qui vient accrocher son hamac dans le poste (1)*. » « Non, ai-je répondu, porte mon sac à l'arrière. J'embarque ici comme lieutenant. » J'étais capitaine de la marine marchande.*

« Aujourd'hui je suis second (2) *sur l'*Aventure.

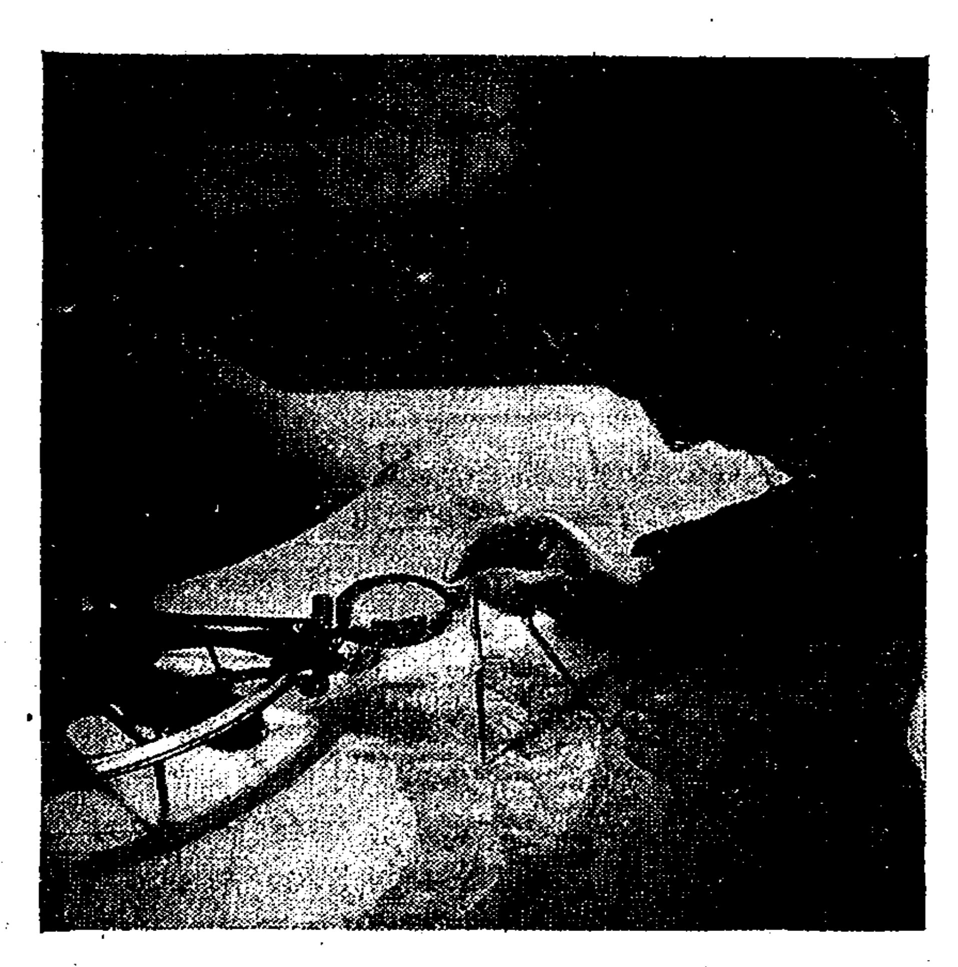
Brusquement, Lebœuf a ajouté :

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous? Il nous faut un homme comme toi, capable de retaper la mâture et le bateau lui-même si jamais il se cassait le museau ou s'il était un peu écrasé.

— Où allez-vous?

— Sur la côte est du Groenland. Le capitaine achète des fourrures de loups, de renards, d'ours blancs. Il chasse

*aussi, pour le propre compte de l'*Aventure, *les phoques et les morses. La campagne finie, chacun a sa part des bénéfices. Toi, tu seras chef de quart, tu posséderas ta cabine à l'arrière et, à l'arrivée, on te comptera deux parts* (3). *Viens, je te présenterai à Jean-François Nau. Tu te décideras après.*



« ... J'AI EU BEAUCOUP DE PEINE, IL M'A FALLU BEAUCOUP DE PATIENCE... »

J'ai accepté, Edgar, après avoir parlé pendant une heure avec Nau.

*Ah ! je voudrais que tu le voies comme je l'ai vu en mettant le pied à bord de l'*Aventure. *La petite goélette était mouillée* (4) *dans l'avant-port et, comme le vent soufflait en rafales* (5), *il fallait placer une seconde ancre. Ils étaient six hommes à l'avant, bottés, vêtus de caoutchouc, dans le vent, dans la pluie, et l'on ne voyait pas à vingt mètres autour du navire, tant la pluie était serrée, tant elle tombait dru.*

Lebœuf m'a dit :

— Nau, c'est le plus grand.

Je le voyais. Ce n'était pas par la taille qu'il était remarquable, mais par son allure. Aucune rafale ne lui faisait courber la tête, ni fermer les yeux. Malgré les mouvements du navire, malgré le pont rendu glissant par la pluie et les embruns, il allait à grands pas de l'un à l'autre.

J'aurais voulu que tu l'entendes, Edgar, un moment plus tard.

Il nous a entraînés, Lebœuf et moi, dans la petite salle à manger, à l'arrière. En entrant, il a quitté sa casquette de mer et son manteau.

Du même geste des mains, il a essuyé son visage et rejeté en arrière ses cheveux.

J'avais juste en face de moi, bien éclairé, son fin visage, son front haut et ses yeux noirs et brillants comme des flammes.

Il m'a questionné. Je lui ai dit quel était mon passé de marin, sur quels navires j'ai été embarqué, quels voyages j'ai accomplis. Je lui ai montré mes certificats. Mais Lebœuf a dit :

— Remets ces papiers dans ton portefeuille.

Et il a ajouté pour Nau :

— Je réponds de lui, capitaine.

Nous avons parlé de la mer et des navires. J'étais étonné de la science et de la sagesse de cet homme jeune. Nous avons discuté de manœuvres. A un moment il a sorti un crayon de sa poche et, sur la page blanche d'un cahier, a expliqué comment, sur un voilier du tonnage de l'Aventure, il avait pu, près de terre, éviter l'échouage (6).

De minute en minute je prenais confiance en lui. Je me disais que je ne connaissais pas le Groenland et surtout que la somme que me rapporterait un tel voyage me permettrait de me fixer à Marseille et de vivre avec toi.

J'ai accepté.

Je te l'ai dit, nous partons après-demain. Nous naviguerons tout ce printemps, tout l'été, et une partie de l'automne. Et lorsque nous apercevrons de nouveau les côtes de France, ce sera déjà l'hiver.

N'attends pas de lettre de moi et sois sage, mon fils. Je t'embrasse.

Ton père.

Lorsqu'il en eut terminé la lecture, Edgar serra la lettre avec ses autres papiers. Oui, il était content. Dans un an son père reviendrait, se fixerait à Marseille et, lui, il quitterait l'internat.

— Sam, dit-il, vous viendrez habiter avec nous.

Mais tout de suite il ajouta :

— C'est bien long, huit mois. Voyons, les feuilles des chênes sont tendres, les amandes ne sont pas durcies dans leurs coques, les vignes ne sont pas encore en fleur. Et le raisin doit se former, les grains doivent grossir, et le raisin mûrira.

« Certains bourgeons des figuiers n'ont pas encore éclaté pour que les feuilles s'en dégagent et elles seront d'abord comme des mains d'enfants nouveau-nés.

« Les plants des tomates sont petits et frêles et ils doivent devenir hauts comme de jeunes arbres.

« Et la sécheresse viendra, la terre se craquellera, et nous passerons nos soirées à arroser, Sam.



LES VENDANGES EN PROVENCE. (*Phot. Delius.*)

« Ce sera septembre. Les boutons des chrysanthèmes se formeront. Nous cueillerons le raisin, l'écraserons, ferons le vin.

« La rouille commencera à attaquer les feuilles. La vigne vierge rougira. Le vent fera des trouées dans les arbres.

« Viendront les pluies, les brumes d'automne, les premiers froids.

« Ce sera long, Sam, très long, et pendant tout ce temps mon père sera loin de moi.

Explications. — 1. *Accrocher son hamac dans le poste :* Embarquer comme matelot. A bord des voiliers, les officiers ont leur cabine à l'arrière. Le hamac est un rectangle de filet dont les matelots se servent comme de lit.

2. *Second :* Second capitaine. Le second capitaine est particulièrement chargé de la conduite de l'équipage, de l'entretien du navire et de la cargaison.

3. *Parts :* L'équipage qui navigue *à la part* ne touche pas une solde fixe. Il participe au bénéfice réalisé par l'armateur. Ce sont généralement les navires de pêche qui naviguent à la part.

4. *Mouiller :* C'est jeter l'ancre au fond pour immobiliser le navire. On dit un navire mouillé. On dit aussi mouiller une ancre.

5. *Rafale :* Coup de vent violent.

6. *Eviter l'échouage :* Un navire s'échoue lorsqu'il se pose sur un écueil, un banc sous-marin, etc. La plupart de ces accidents sont dus à la violence du vent et de la mer ou au manque de visibilité.

Questions. — 1. Pourquoi la lettre de son père cause-t-elle à Edgar « une vive peine et une profonde joie »? — 2. Pourquoi le père d'Edgar s'est-il décidé à rester si longtemps éloigné de son fils? — 3. Comment Edgar voit-il, dans son imagination, les saisons se dérouler jusqu'au retour de son père?

Exercices écrits. — 1. *Décrivez les aspects successifs de la campagne que vous habitez, du printemps à l'hiver.* — 2. *Votre père a été appelé au loin pour plusieurs mois par son travail ou ses affaires. Vous lui écrivez pour lui donner des nouvelles de la famille.*

XII. — Dorothée.

1

Edgar vécut les trois mois qui suivirent dans un état continu d'exaltation. La terre était couverte d'herbes nouvelles, de mille fleurs des champs, tendres et éclatantes. La terre, comme un bûcher, flambait soudain.

Il arriva au jeune garçon de mordre dans une grappe de lilas, de se rouler dans la pourpre d'un champ envahi par les coquelicots.

Tous les soirs, il ouvrait l'atlas. Et, se disait-il, l'*Aventure* est ancrée (1) dans une de ces petites baies de la côte est du Groenland. Lorsqu'il levait la tête, il ne savait plus où il se trouvait. Car ses yeux avaient gardé l'image d'une immense terre avancée vers le pôle, mais sa poitrine était pleine des lourds parfums des nuits d'été de Provence.

Un matin, Sam lui dit :

— Venez, Edgar. Je vais vous présenter à Dorothée.

— Qui est Dorothée? demanda Edgar.

— Dorothée est une belle dame blonde qui m'honore de son amitié et qui vit dans l'amandier.

Edgar regarda son ami. Ne se moquait-il pas de lui ou n'était-il pas devenu fou subitement. Mais Sam poursuivit :

— Dorothée est une araignée presque aussi grosse que votre pouce, Edgar, et toute en or, en bel or à peine teinté de vert.

— En or? fit Edgar. En or vrai, Sam ?

— Je crois, répondit l'homme noir, qu'elle est vraiment en or.

— Et il y a longtemps que vous la connaissez?

— Oh! il y a une quinzaine de jours qu'elle a tendu sa toile. Je tremble, ajouta-t-il, qu'un de vos petits camarades ne la découvre et ne la détruise.

Cependant, Sam, arrivé à quelques pas de l'arbre qui était placé tout contre la buanderie, s'était arrêté et sou-

levait très poliment son chapeau et s'inclinait légèrement.

— Que faites-vous? dit Edgar étonné.

— Edgar. Regardez bien cet arbre. Il n'est pas comme les autres amandiers. Je soupçonne qu'il se trouve là par la volonté de quelque magicien.

Et, comme le jeune garçon surpris ne répondait pas, Sam poursuivit.

— Peut-être est-ce un homme de grande race qui a été frappé d'immobilité pour avoir commis une faute. Peut-être aussi est-ce un fier coursier condamné à demeurer immobile pour avoir désarçonné et tué son cavalier.

Edgar demeurait toujours sans répondre, ne sachant pas si Sam parlait sérieusement ou s'il se jouait de lui. Alors l'homme de Guinée lui demanda d'examiner attentivement la « structure » de l'arbre, ajoutant qu'il n'avait jamais vu tant de finesse ni de « nervosité » dans un amandier.

Sam aurait parlé la langue de son pays qu'Edgar n'aurait pas moins compris. Il connaissait le mot « finesse » et le mot « nervosité », mais jamais il n'aurait cru que l'on pût parler de la finesse et de la nervosité d'un arbre. Quant au mot « structure » il dut en demander l'explication à Sam.

Le cuisinier lui dit de regarder comment l'arbre sortait du sol, de regarder le tronc et comment le tronc se divisait en branches. La structure, ajouta-t-il, c'était cela.

Le tronc plus puissant que gros s'élevait jusqu'à deux mètres du sol sans aucun nœud. A cette hauteur, trois branches maîtresses jaillissaient en s'écartant, en formant une espèce de coupe. Elles étaient contournées, mais non pas difformes comme cela se voit souvent, et elles-mêmes, deux ou trois mètres plus haut, se divisaient, chacune en trois autres branches plus fines et qui reproduisaient à peu près le même dessin.

Le tronc, les branches maîtresses étaient d'un brun sombre, tandis que les branches hautes étaient lisses et argentées.

En regardant l'arbre, Edgar pensait aux poignets « nerveux » de Sam et à ses bras creusés et renflés par les

muscles. Oui, c'était bien cela, se disait-il. Il comprenait pourquoi son ami avait parlé de la nervosité de l'arbre. Que cet amandier fût un noble seigneur ou un de ces fins chevaux qu'il avait vus au cirque, le garçon n'en doutait plus.



Il le dit à Sam, qui sourit.

— Mais, ajouta-t-il, où se tient Dorothée?

Sam le fit monter sur une grosse pierre placée à côté de la porte de la buanderie, à peu près à trois mètres de l'arbre, et lui dit de fixer le regard sur deux branches de moyenne importance à mi-hauteur de l'amandier et sur la droite.

D'abord Edgar ne vit rien, puis penchant la tête un peu à droite, puis un peu à gauche, il aperçut une fine dentelle.

C'était la première fois qu'il observait une toile d'araignée avec attention. Sam, en lui montrant de quelle manière le tronc de l'amandier sortait du sol, de quelle manière ses branches se divisaient, lui avait appris à regarder.

Les toiles d'araignée qu'Edgar jusqu'alors avait vues étaient poussiéreuses, souvent en forme de poches, parfois détruites en partie. Celle qu'il avait devant les yeux, était remarquable par sa finesse et sa transparence. Un rayon de soleil la traversait, et si l'enfant se déplaçait un tout petit peu, il ne la voyait plus.

Pourtant, cette toile si fine était d'une solidité merveilleuse, car le vent qui agitait les branches auxquelles elle était fixée ne la rompait pas.

Sam dit à Edgar de s'approcher et d'examiner la toile de plus près.

Et le garçon se disait : « Voyons un peu comment elle est faite? »

Huit fils, dont trois soudés à de fines branches de l'amandier, en formaient la charpente. Trois autres, sur la droite, se prolongeaient jusqu'à une vigne dont le cep atteignait le toit de la buanderie. Le septième fil était fixé au mur même de cette construction. Quant au huitième, Edgar n'en voyait pas l'extrémité.

Le piège lui-même était fait de fils concentriques qui prenaient appui sur cette charpente.

La régularité de l'enroulement emplissait Edgar d'admiration. Il s'étonnait qu'une araignée pût placer ses fils avec une telle précision. S'il avait essayé lui-même d'effectuer un tel ouvrage, en une minute tout aurait été emmêlé. Il se disait qu'il ne parviendrait même pas à établir la charpente d'une manière convenable.

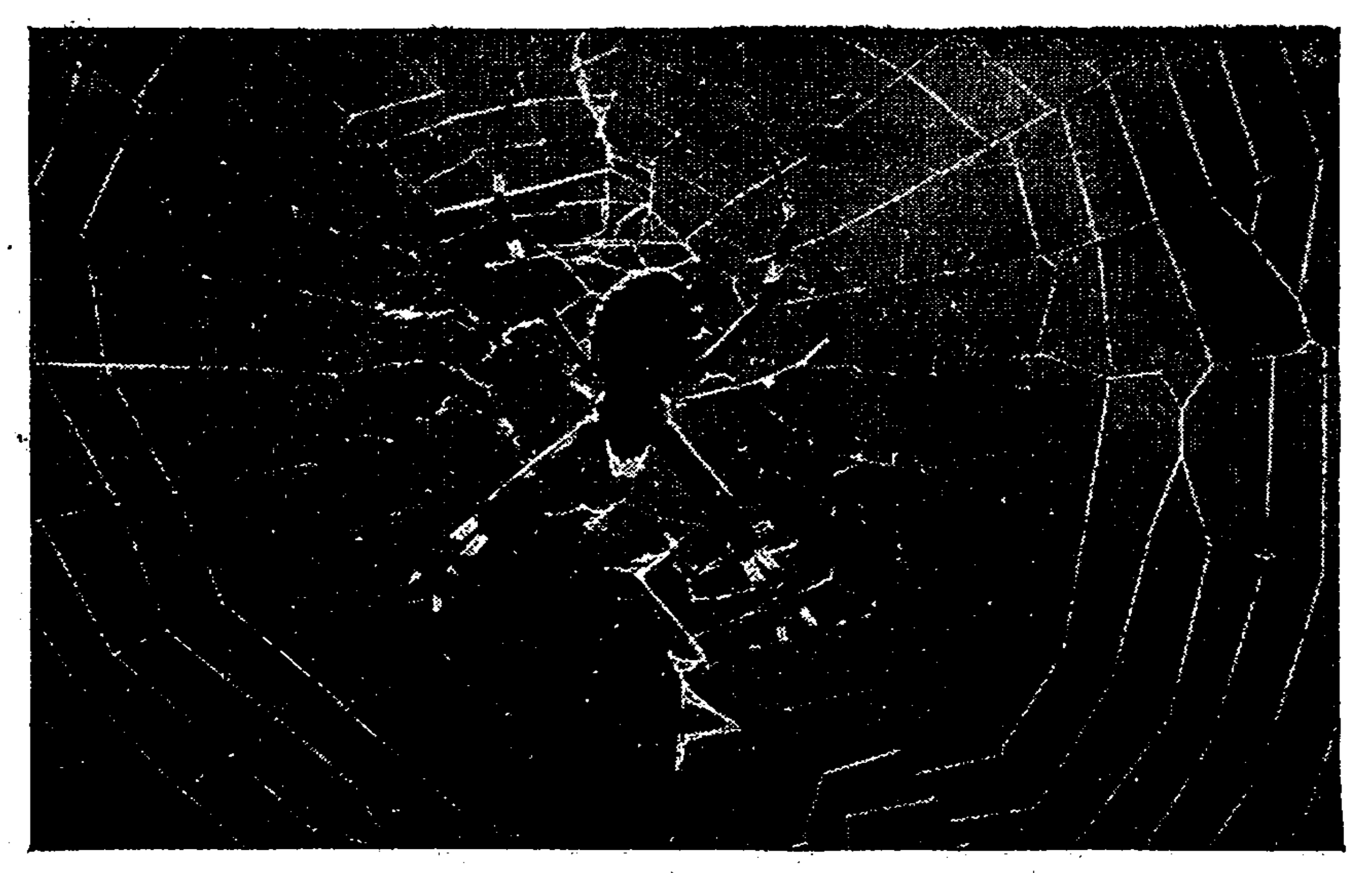
A cet instant, les paroles de Sam qui, un jour, avait comparé les araignées à des pêcheurs tendant leur filet, lui revinrent à l'esprit. Devant ses yeux, la scène se transforma.

L'air léger devint l'eau dense de la mer. La toile fut vraiment un filet tendu, et les mouvements qui l'agitaient étaient produits non par des vagues d'air, mais par des vagues d'eau. Quant aux mouches, insectes ailés et autres bestioles qui voletaient autour, ils prirent nom marsouins, thons, sardines et maquereaux; tandis qu'un taon (2), qui vrombissait et bondissait comme un avion d'acrobatie, lui parut être une baleine qui, en un instant, aurait détruit l'ouvrage si par malheur elle avait foncé dedans.

2

Mais où était le pêcheur, où se tenait Dorothée?

Sam, tout près de la toile et les yeux levés vers elle, posait des questions à quelqu'un qu'Edgar ne voyait pas.



UNE ARAIGNÉE SUR SA TOILE. (*Cliché du Dr Pringault, Marseille.*)

Il demandait si la nuit n'avait pas été trop humide, si la souris qui vole et dont les ailes sont armées de griffes n'avait pas frôlé le repaire de Mme Dorothée, si le bourdon (3) maladroit n'avait pas fait un trou dans la toile.

Après chaque question, Sam inclinait la tête vers le sol. Edgar était surpris de voir combien son ami parlait avec sérieux. Il le fut davantage lorsqu'il aperçut, sortant de dessous une feuille de l'amandier où elle se tenait à l'abri et en observation, la maîtresse des lieux.

Ses huit hautes pattes glissant rapidement et légèrement sur la fine dentelle, elle accourut jusqu'au centre du piège. Sam lança alors une mouche dans la toile. L'araignée se précipita et en un instant l'enveloppa de liens serrés.

Jamais Edgar n'avait vu une araignée aussi belle. Son corps était semblable par la forme — mais plus petit — à un œuf de serin et brillait de l'éclat de l'or. Beaucoup plus petite et noire avec un reflet verdâtre était la tête.

Les pattes hautes et fines s'attachaient immédiatement après la tête, au point où celle-ci était elle-même attachée au corps.

— Oh! Sam, dit Edgar. Croyez-vous vraiment que le corps de Dorothée soit en or?

— Je le crois, Edgar. Mais regardez comme elle est agile, malgré le poids qu'elle porte.

Edgar s'aperçut alors qu'à ce huitième fil dont il n'avait pu voir l'extrémité était suspendue une pierre. Il le fit remarquer à Sam et lui en demanda la raison.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, lorsque les deux amis furent rentrés dans la cuisine et assis devant une table chargée de légumes qu'ils devaient préparer pour le repas de midi, que Sam lui répondit :

— Les araignées sont très sages et très savantes. L'homme, parce qu'il les voit immobiles, les croit uniquement occupées à guetter l'insecte qui viendra se jeter dans leur toile. Mais l'homme est souvent bien sot. En réalité l'attente de l'araignée est occupée par de longs calculs et de profondes réflexions. La plus petite, celle dont le corps n'est pas plus gros que la tête d'une épingle, en sait plus en mathématiques et en physique que le professeur le plus instruit.

« Voyez-vous, Edgar, il faut que l'araignée sache d'abord où elle placera son piège. Dorothée l'a attaché aux branches de l'amandier parce qu'elle a remarqué que les mouches dansent au-dessus du ruisselet qui s'écoule de la buanderie. D'autres le tendent près des fleurs qui attirent les guêpes et les abeilles, d'autres dans un courant d'air qui entraîne les insectes.

« Ce choix fait l'objet dans la petite tête de l'araignée de longs et importants débats. L'endroit déterminé, la bête reconnaît les points où elle fixera la charpente de la toile. Il faut que la distance à laquelle ils se trouvent les uns des autres permette l'établissement d'un dessin rigoureusement géométrique.

— Pourquoi, Sam, ce dessin doit-il être rigoureusement géométrique?

— Je crois que la précision géométrique de la toile a un double but : d'abord elle lui donne plus de solidité, ensuite elle la rend moins visible.

« Vous m'avez demandé pourquoi Dorothée avait suspendu une pierre à sa toile. C'est bien simple. Parce que le huitième point d'appui lui manquait. Si Dorothée avait prolongé ce huitième fil jusqu'à terre, le premier lourdaud venu n'aurait pas manqué de le briser.

« Cependant cette pierre, elle a dû la choisir et la peser.

— La peser? dit Edgar.

— Oui, poursuivit Sam. Si la pierre était trop légère, elle n'assurerait pas son rôle qui est de tendre la toile. Trop lourde, elle risquerait de la déchirer ou, tout au moins, elle ne lui donnerait pas cette élasticité qui lui est nécessaire pour qu'elle ne se rompe pas au moindre choc ou à la moindre brise.

« Vous voyez, Edgar, que l'araignée est une personne bien sage et bien savante, car pour peser elle ne se sert pas de balance, mais tout se passe dans sa tête. Et deux pierres de la même grosseur n'ont pas le même poids : l'une est légère, l'autre lourde.

« J'ai connu, poursuivit Sam (il disait connu comme s'il s'agissait d'une personne), une araignée qui avait construit son piège dans le placard d'une cuisine, et c'était un piège comme jamais je n'en avais vu. Elle avait remarqué que la nourriture déposée dans ce placard attirait les mouches et les guêpes... Et, dites-moi, Edgar, à quel moment les mouches pénètrent-elles dans les placards de cuisine?

— Je n'en sais rien, Sam.

— Comment? Vous n'en savez rien? répondit Sam en éclatant de rire. Y a-t-il moins de science dans votre grosse tête que dans la petite tête de l'araignée grise? Eh bien! les mouches s'introduisent dans les placards lorsque leur porte est ouverte.

— Bien sûr.

— Oui, mais... tantôt la porte est fermée, tantôt elle

est ouverte un peu, tantôt à moitié, tantôt complètement, et le piège devait être tendu au passage des bestioles. Voyez-vous la difficulté? Mon araignée, qui était grise, de race commune, savait tout cela. Pendant de longues heures immobile, elle avait observé, médité, calculé. Et voici ce qu'elle avait décidé et exécuté. Elle avait fixé un côté de sa toile, qui en possédait trois, à un mur du placard et un autre côté à l'un des battants de la double porte, de telle sorte que lorsque ce battant était ouvert la toile se trouvait complètement tendue et lorsqu'il était fermé la toile se pliait en deux comme un mouchoir.

« Que pensez-vous de la sagesse et de la science de cette petite araignée grise, Edgar? Car il avait fallu qu'elle prît des mesures exactes à un millimètre près pour que le piège ne fût jamais rompu.

— Est-ce possible, Sam? Et qu'arriva-t-il par la suite?

— Je demeurai trois mois le gardien de cette araignée, puis, un jour, mon maître inspectant la cuisine aperçut cette toile, la détruisit, écrasa la bête et me dit que je ne tenais pas proprement la cuisine. Alors je quittai ce maître.

— Parce qu'il vous avait réprimandé?

— Non. Parce qu'il avait tué l'araignée plus sage que lui et qui protégeait sa nourriture des souillures de mouches.

Sam se leva et précipita les légumes dans l'eau bouillante. Puis, après avoir replacé le couvercle sur l'énorme marmite, il ajouta :

— Vous connaissez, Edgar, les araignées qui pêchent au filet. D'autres pêchent à la ligne.

— Oh! Sam. Ne vous moquez pas de moi.

— Les hommes sont des aveugles, Edgar, ils vivent avec les bêtes et ne les voient pas. Ou bien, ils passent leurs journées enfermés entre quatre murs, le nez plongé dans les livres et ils ignorent tout de la vie du monde.

« Cet après-midi, je vous conduirai à ce bosquet de chênes verts qui se trouve tout en haut du champ d'oliviers et où vivent les araignées qui pêchent à la ligne.

— Mais comment sont-elles? Comment font-elles? Est-ce qu'elles possèdent un hameçon et un appât au bout de leur ligne?

— Je vous dis qu'il y a plus de sagesse dans la petite tête d'une araignée que dans la grosse tête de Sam.

— Et moi je vous dis qu'il y a plus de science dans la tête de Sam que dans toutes les têtes d'hommes que j'ai connus, mon père excepté.

— Ces araignées, poursuivit Sam, sont toutes petites et d'une blancheur à peine teintée de vert. Elles sont elles-mêmes l'appât et l'hameçon. Elles attachent leur fil à une branche et se suspendent à l'extrémité de ce fil. Elles sont là, tout en bas, recroquevillées sur elles-mêmes, les pattes repliées sur le ventre.

« La brise les agite, les balance, de sorte que l'araignée elle-même semble être un insecte emporté par le vent. La mouche aperçoit cette proie, se précipite et est saisie par l'araignée qui l'enroule dans son fil et l'emporte. Et, maintenant, ajouta Sam, après avoir regardé l'heure, il est temps de dresser le couvert pour le déjeuner.

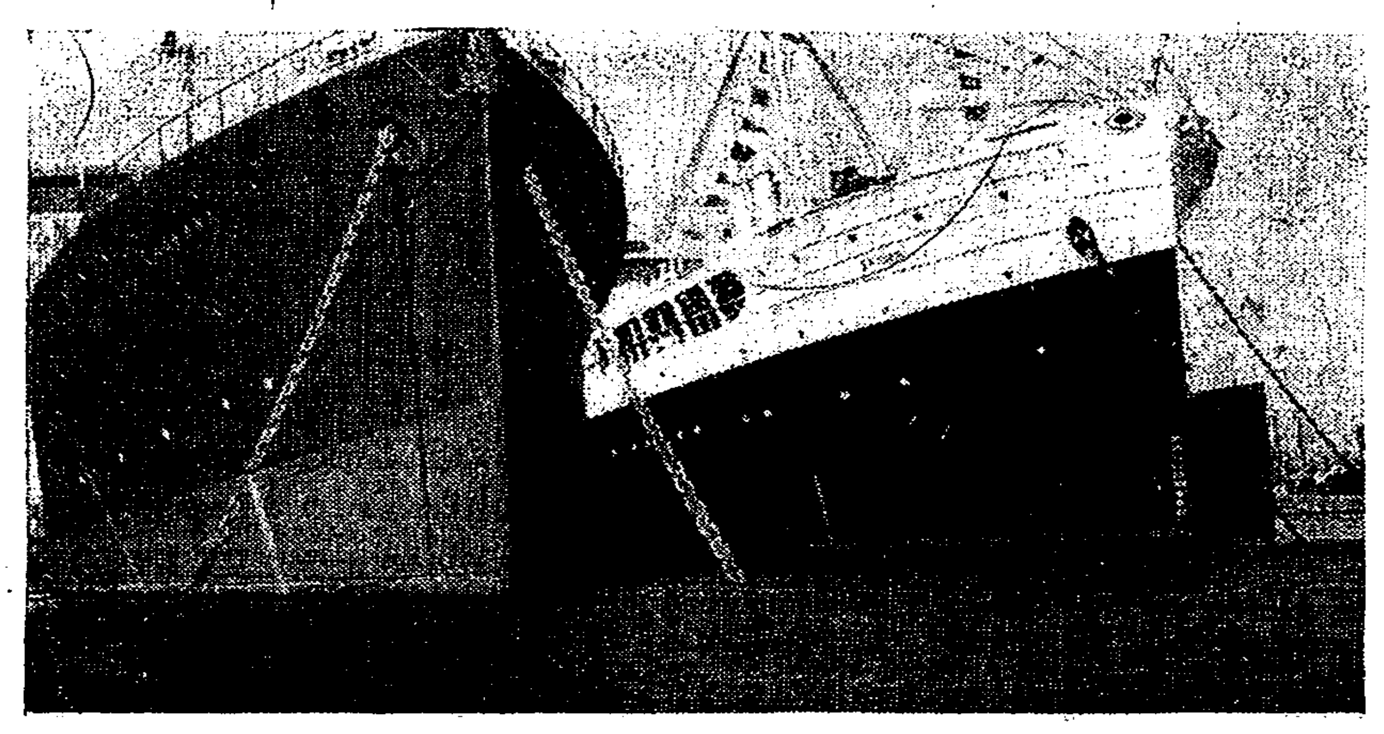
Explications. — 1. *Ancré* ou mouillé : Tenu au fond par son ancre.

2. *Taon :* Grosse mouche qui suce le sang des mammifères après les avoir piqués.

3. *Bourdon :* Insecte à ailes membraneuses, ressemblant à l'abeille, mais dont le corps est plus gros, noir et velu.

Questions. — 1. Dans quel état vit Edgar pendant que son père navigue vers le nord? — 2. Essayez de dessiner le bel amandier qui fait l'admiration de Sam et d'Edgar. — 3. Comment Sam observe-t-il la toile d'araignée? — 4. Qu'admirent Sam et Edgar dans la toile d'araignée? — 5. Essayez de dessiner cette toile. — 6. Qu'y a-t-il d'amusant dans l'admiration de Sam pour les araignées?

Exercices écrits. — 1. *Décrivez une araignée que vous avez observée en embuscade près de sa toile.* — 2. *Faites le portrait d'un insecte ou d'un autre animal que vous avez vu au travail et dont vous avez admiré l'habileté.*



UN VIEUX CARGO DÉSARMÉ A CÔTÉ D'UN PAQUEBOT DES PLUS RÉCENTS...

XIII. — Histoire des navires.

1

Comme l'avait dit Edgar, le raisin mûrit, les vendanges furent faites, le vin fut mis en tonneau et les vents frais attaquèrent le feuillage desséché des amandiers et des chênes tandis que les oliviers montraient leur orgueil de ne pas subir la loi de l'hiver.

Et ce fut l'époque où Edgar attendait la lettre qui lui annoncerait le retour de son père.

Tous les matins, une sorte d'émotion anxieuse le paralysait lorsque, aligné dans la cour, avec ses camarades, il apercevait M. Cric, toujours strictement vêtu de noir, qui, sortant de l'armoire où il avait passé la nuit et après le coup de plumeau quotidien, apparaissait à l'entrée de l'internat et refermait la porte derrière lui.

Peut-être la lettre était-elle dans les basques de la redingote et, lorsque M. Cric s'arrêterait auprès d'Edgar, son bras, comme un long serpent noir, s'enroulerait-il le long de son corps et sa fine main blanche se glisserait-elle dans la poche pour y saisir la missive?

« Oh! se disait Edgar, pourquoi, dès qu'il franchit le seuil de la maison, ne crie-t-il pas : « Non, Edgar, je n'ai « pas encore reçu la lettre. »

M. Cric ne criait pas. Ses yeux ne laissaient pas échapper leur secret. Il avançait lentement suivi de M. Fil — et toujours ce gravier qui gémissait sous les bottines hautes qu'aucune poussière ne ternissait —, s'arrêtait devant chaque élève, regardait ici une main, là un front, rectifiait une position, palpait l'épaisseur d'une chevelure, chassait de l'index une feuille accrochée à la blouse d'un garçon, disait un mot à celui-ci, tapotait la joue de celui-là et d'un coup de sifflet libérait les enfants impatients.

Non, aujourd'hui encore le long bras ne s'était pas enroulé autour du corps et la fine main blanche ne s'était pas glissée dans les basques de la redingote.

2

Un après-midi, Sam attela « notre baudet » pour aller prendre à la gare de Saint-Marcel la malle d'un nouvel élève.

— Sam, lui dit Edgar tandis que l'âne trottait, vous m'avez promis une histoire.

— Oh! répondit l'homme de Gorée, ce n'est pas précisément une histoire. Je voulais seulement vous poser quelques questions.

— Posez-moi donc ces questions, dit Edgar.

— Je voudrais savoir, reprit Sam, comment vous appelez un navire qui pendant quarante ans a navigué.

— Je l'appelle un vieux navire, Sam.

— Eh bien! Edgar, vous répondez comme un étourneau. Et comment appelez-vous un navire qui prend la mer pour la première fois?

Et comme les lèvres du jeune garçon s'entrouvraient déjà, Sam ajouta :

— Non, ne répondez pas. Votre réponse serait aussi sotte. Moi, Edgar, le navire qui pendant quarante ans a couru la mer, je l'appelle un navire plein de sagesse et

d'expérience. Cependant il arrive quelquefois que ce soit aussi un vieux navire radoteur tout comme Sam. Tandis que celui qui appareille pour la première fois, je l'appelle sot, fat, vaniteux et ignorant. Voilà ce qu'il fallait que je vous dise d'abord.

« Maintenant, apprenez que dans tous les grands ports, les vieux navires incapables de tenir la mer sont réunis dans un bassin où ils attendent le départ pour leur dernière traversée.

« Lorsque celui-ci est fixé, Edgar (et c'est l'homme qui le fixe), le navire est sorti de ce bassin et conduit dans un autre port où il sera démoli tôle à tôle, membrure (1) par membrure, boulon après boulon, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ce qui a été l'orgueil des hommes qui l'ont construit et de ceux qui l'ont commandé.

« Si, la nuit, vous traversez un de ces bassins, vous êtes étonné du nombre de mensonges et du nombre de plaintes que vous entendez. Car les navires se plaignent toujours et mentent souvent.

« Ce vieux paquebot qui a vécu de nombreuses années dans les mers du sud maudit le froid qui contracte ses tôles. Ce cargo souffre toujours de la déchirure qu'a faite dans sa coque, à la hauteur de la chambre des machines, un écueil en forme de dent de requin et immergé quelque part là-bas dans le nord de la côte anglaise.

« C'est un concert de lamentations et de gémissements. Ils se roulent lentement d'un bord sur l'autre, ils tirent sur leurs chaînes, sur leurs amarres, se frottent le flanc contre le quai à cause d'une espèce de lèpre qui les ronge.

« Ils s'épaulent, se soutiennent. Et l'un commence une histoire. A l'en croire, il a atteint les plus hautes latitudes qu'il soit possible à un navire d'atteindre. On le fait taire pour écouter ce paquebot qui dit avoir battu tous les records de vitesse sur la ligne Le Havre-New-York. Pourtant il n'a pas beaucoup de succès. Voilà qu'un misérable cargo se vante de n'avoir pas eu son pareil pour se débattre dans la tempête. Il a vaincu des lames, oh! hautes comme des montagnes.

« Le concert de mensonges et de lamentations ne s'apaise qu'à l'aube, au moment où les premiers rayons du soleil réchauffent un peu toutes ces vieilles carcasses.

« Voilà, Edgar, ce que font et disent les vieux navires dans les bassins de remisage.

« Quant aux jeunes, ignorants et vaniteux, il faut que je vous en dise un mot.

« Lorsqu'un bâtiment prend l'eau pour la première fois, paré de neuf, il pense être le plus beau bâtiment qui soit jamais sorti de la main des hommes. En parcourant les bases d'essai (2), il croit aussi que jamais aucun navire ne le battra à la course. Son sort pour lui ne fait aucun doute. Il est destiné, croit-il, à être la demeure marine d'un grand chef, peut-être même d'un roi. Il est net, luisant. Il répand une bonne odeur de peinture et s'en va, en dressant le nez, sans un regard pour ces navires sales et puants qui le croisent, ne s'apercevant même pas que, parfois, ils sont deux fois plus gros et plus puissants que lui et que leur vitesse est supérieure à la sienne.

« Il arrive souvent que, pour sa première traversée, il soit écœuré par la mer. Il est jeté à droite, à gauche, couché sur un flanc, puis sur l'autre. Devant son étrave, il trouve des murailles d'eau qui recouvrent son gaillard d'avant (3). Il se débat à demi étouffé et, lorsqu'il atteint enfin le premier port d'escale, il y entre en triomphateur. Il a subi, dit-il, une tempête comme jamais pareille n'a bouleversé l'océan.

« Cependant il est accueilli par des éclats de rire.

« D'où arrive, dit l'un, ce gamin dont la peinture n'a « pas eu le temps de sécher? » Et il se trouve toujours un mauvais plaisant pour serrer contre le quai notre benjamin, de telle manière que son flanc est tout de suite déformé par une bosse de belle importance.

« Un an plus tard, le navire fait montre déjà de moins d'arrogance. Faute d'un prince de sang royal, ses aménagements reçoivent une clientèle à quatre pattes : moutons ou cochons. Les marchandises dont ses cales sont bourrées alourdissent sa marche.

« Il a souffert de la pluie, il a souffert du froid et de la sécheresse. Une nuit, en naviguant à l'aveuglette dans la brume, il a cogné son étrave contre une autre étrave. Il sait bien que les courriers lui passent devant, et, les véritables tempêtes, il les fuit pour ne pas sombrer.

« Quelques années plus tard, il n'est plus tout à fait aussi sûr de sa machine. Elle, qui possédait la régularité d'un chronomètre, s'est arrêtée une fois juste comme le vent et la mer emportaient le navire sur les rochers. Il avait été en danger de mort, et cela ne s'oublie pas.

« Après, vient la vermine qui s'installe dans les boiseries. Des chancres rongent la tôle. Les rats se multiplient dans les cales. Et toujours le navire navigue, dans le nord, dans le sud, dans l'océan Indien et dans l'océan Pacifique. Souvent, il change de maître, parfois il change de nationalité, et chaque année il a un peu moins de force, un peu moins de puissance que l'année précédente.

« Tout comme nous, Edgar, tout comme nous. Puis, un matin, on le conduit à ce bassin dont il ne sortira que pour se rendre au chantier de démolition. Voilà comment un navire vieillit, Edgar.

Explications. — 1. *Membrures :* Fortes pièces de bois dont l'ensemble constitue la carcasse du navire.

2. *Bases d'essai :* Un navire étant achevé, pour connaître la vitesse qu'il pourra atteindre et sa tenue à la mer, on lui fait parcourir en mer certains itinéraires jalonnés de bouées. Ces itinéraires sont les bases d'essai.

3. *Gaillard :* Partie avant du pont, généralement surélevée. Dans la plupart des navires, le logement des matelots et des hommes de la machine se trouve sous le gaillard. (Voir *étrave,* page 16.)

Questions. — 1. Qu'est-ce qui frappe Edgar dans ce que lui dit Sam des vieux navires? — 2. Et des navires neufs? — 3. Ce que dit Sam ne pourrait-il s'appliquer aux hommes?

Exercices écrits. — 1. *Vous avez vu un vieux navire inutilisé (ou une vieille barque). Décrivez-le en évoquant les courses qu'il a dû faire.* — 2. *Vous avez fait une petite promenade (en mer ou en rivière) sur une barque neuve. Un petit accident s'est produit. Racontez la scène.*

XIV. — L'*Aventure* a été trouvée chavirée.

Cependant, un matin, M. Cric s'arrêta devant Edgar immobile et le regarda longuement, sans parler, puis sa main gauche se posa sur l'épaule de l'enfant tandis que la droite portait aux lèvres le sifflet de corne.

De longs cris joyeux jaillirent de la poitrine des jeunes garçons rompant les rangs, et M. Cric dit à Edgar :

— Suis-moi.

Que s'était-il passé la veille? se demandait Edgar. Avait-il manqué gravement à la discipline? « Peut-être, se disait-il encore, père est-il arrivé ce matin sans avoir pu écrire et je vais le trouver dans le cabinet de M. Cric. » Mais aucun homme n'attendait l'enfant dans le cabinet où M. Cric fit entrer Edgar à sa suite.

Le jeune garçon, troublé, regarda rapidement les deux bibliothèques de bois ciré et les reliures de quelques livres qui apparaissaient entre les rideaux verts, tendus derrière les vitres, puis ses yeux, comme toujours, cherchèrent le ciel et le rayon de lumière qui glissait par l'étroite fente des persiennes.

Ils suivirent ce rayon qui s'écrasait sur le bureau devant lequel M. Cric était assis et, dans ce rayon de lumière, il aperçut seulement les deux mains blanches du directeur qui jouaient avec une lettre décachetée. Etait-ce une lettre de son père et pourquoi, alors, ne lui avait-elle pas été remise dans la cour, comme toujours?

— Edgar, dit enfin M. Cric.

Maintenant l'enfant ne voyait plus que les yeux clairs du directeur, ses joues ravagées par les rides, sa moustache noire tombant à la gauloise et qui masquait les lèvres.

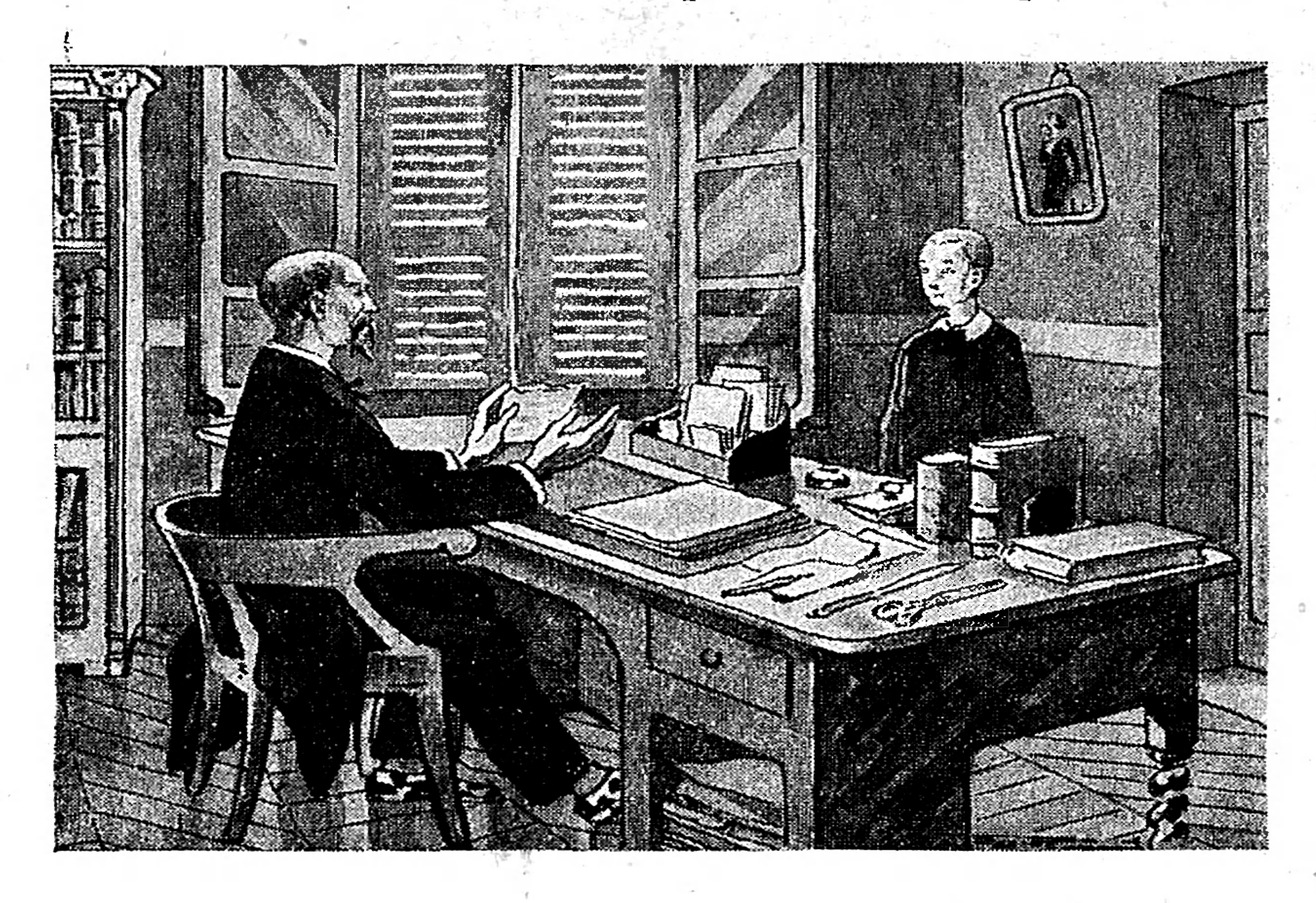
— Edgar, ton père ne viendra plus te voir.

M. Cric se tut, sortit lentement la lettre de l'enveloppe et la déplia. Edgar n'avait pas bougé et n'avait pas com-

pris. Un cri était dans sa poitrine : « Pourquoi? »

— Le navire de ton père a disparu. L'Inscription maritime m'en informe.

Edgar, le visage pâle, le regard perdu, un froid dans le corps entier comme s'il avait été exposé durant de nombreuses heures au vent le plus froid et le plus violent,



ne bougeait pas. Son attitude marquait une si profonde douleur, que M. Cric s'approcha de lui, posa les deux mains sur ses épaules et ajouta :

— Cela ne veut pas dire que ton père ne viendra plus jamais... jamais. Peut-être les hommes ont-ils été... sauvés par un autre navire. Peut-être...

Mais Edgar ne l'entendait pas. Où, quand et comment l'*Aventure* avait-elle disparu? Avait-elle disparu « corps et biens »? Comment avait-on appris cette disparition?

— Monsieur le directeur, dit l'enfant, dites-moi tout ce qu'il y a dans cette lettre.

— Edgar, le navire de ton père était attendu à Dun-

kerque depuis un mois, et, ces jours-ci, un cargo russe a signalé qu'il avait rencontré dans le Canal Danois, entre l'Islande et le Groenland (voir la carte, page 168), des épaves de l'*Aventure :* un mât, puis, plus loin, la coque retournée et écrasée, et le nom et le port d'attache étaient encore lisibles sur le tableau arrière.

Edgar baissa la tête et murmura :

— Je suis tout seul.

Pendant des jours et des jours, Edgar ne parla plus. Il errait dans la campagne, s'asseyait auprès des abeilles. Sam lui-même ne parvenait pas à lui faire prononcer un mot. Il semblait que, dans son désespoir infini, le garçon pût seulement supporter la présence des bêtes silencieuses.

Etendu sur le sol, il regardait le ciel. Et c'est un matin, tandis que de fins nuages blancs étaient emportés par une brise d'est, qu'il douta pour la première fois de la mort de son père.

L'*Aventure* avait été brisée par la tempête ou écrasée par les glaces dérivantes. Mais les hommes? Peut-être avaient-ils fui dans la baleinière. Peut-être avaient-ils gagné la terre et attendaient-ils un secours.

Oui, oui, c'était cela. Son père n'était pas mort. Avec ses compagnons, il vivait dans un refuge taillé dans l'épaisseur de la neige.

Edgar avait lu le récit de deux ou trois expéditions arctiques (1) et ces lectures suffisaient à son imagination pour qu'elle improvisât de toutes pièces l'existence dans les solitudes glacées des compagnons de l'*Aventure*. Lorsqu'il revint une heure plus tard pour aider Sam à préparer le repas du soir, son visage était transformé, ses yeux possédaient une expression nouvelle.

Sam, réjoui, y lut la naissance d'un espoir.

— Edgar, lui dit-il, — et il savait que l'enfant lui répondrait — qui avez-vous rencontré dans votre promenade?

— Mon père n'est pas mort. Il vit, il vit, répondit le garçon avec exaltation.

— Oui, il vit, dit Sam. Edgar, il faut croire que votre

père vit. Et, et... ajouta-t-il en hésitant, j'ai une proposition à vous faire.

Sans doute le ragoût risquait-il de brûler, car, pendant la conversation qui suivit, Sam ne cessa de tourner une grande cuiller de bois dans la profonde marmite. Pas une fois il ne regarda l'enfant.

— Oui, Sam a une proposition à vous faire (lorsqu'il était ému, le cuisinier parlait de lui-même comme s'il s'agissait d'une autre personne)... et c'est pour votre bien que Sam parle, Edgar, c'est parce que Sam a beaucoup d'affection pour vous.

— Parlez donc, Sam. Je suis content, Sam.

— Mais si cette proposition ne vous convient pas, Edgar, il ne faudra jamais en reparler.

— Je ne vous en reparlerai jamais, je le promets.

— Eh bien! voilà, dit-il, et toujours la grosse cuiller tournait dans la profonde marmite. Je voudrais, Edgar, que vous vous considériez un peu comme le fils de Sam.

Emu et surpris, l'enfant ne répondit pas.

— Je sais bien, dit Sam, que vous ne pouvez pas être mon fils.

— Oh! Sam, mais mon père vit.

— Oui, oui, je sais, dit Sam, toujours remuant le ragoût, mais je voulais dire que Sam vous aime comme s'il était votre propre père et qu'il a bien souffert de votre silence.

— Oh! Sam, je suis bien content. J'ai deux pères.

Alors Sam lâcha sa cuiller et saisit l'enfant dans ses bras.

— Edgar, dit-il, Sam est bien content. Il y a longtemps qu'il se dit : « Voilà, Sam, que tu as encore ta place dans ce monde, que tu es encore utile, puisque ce petit homme a besoin que tu l'écoutes et que tu lui parles. Oui, il est encore bien petit et il ne peut tout seul supporter sa peine. Il faut que tu l'aides, il faut que tu lui donnes la main. » Mais Edgar ne venait plus dire sa peine.

Une heure plus tard, Edgar se disposait à s'asseoir au réfectoire, lorsque M. Cric s'approcha de lui.

— Edgar, lui dit-il, je vois sur ton visage que tu es plus raisonnable ce soir. Veux-tu parler?

— Oui, monsieur le directeur.

— Veux-tu lire pour tes camarades, pendant le repas?

— Oui, monsieur le directeur.

— Je pense, Edgar, que tu ne diras plus que tu es tout seul dans la vie.

— Je ne le dirai plus, monsieur le directeur.

— Tu ne le penses plus?

— Je ne le pense plus.

— Tu es un homme, maintenant. N'est-ce pas? Un petit homme?

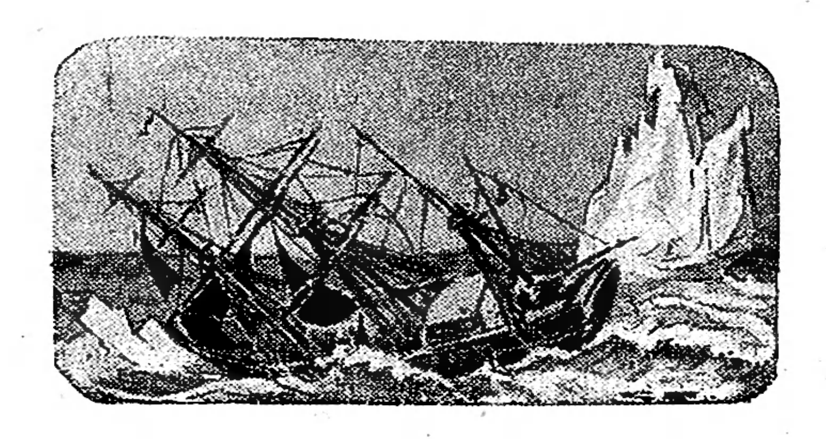
— Oui, monsieur le directeur.

— Eh bien! prends place et lis.

Explications. — 1. *Arctiques :* Dans les régions du pôle nord. L'Antarctique est la région du pôle sud.

Questions. — 1. Qu'éprouve Edgar lorsqu'il apprend que le navire de son père a disparu? — 2. Comment est-il conduit à croire que son père n'est pas mort? — 3. Quels sont les sentiments de Sam pour Edgar et ceux d'Edgar pour Sam?

Exercice écrit. — *En pensant à son père qu'il croit vivant quelque part dans les terres glacées, Edgar imagine de quelle manière il doit vivre jour après jour. Faites le récit détaillé de la vie du marin naufragé.*



XV. — Sam repart en mer.

1

Lorsque Sam, ce mercredi soir, entra dans la cuisine en revenant de la ville, déjà tout était en train pour le repas du soir.

L'eau dans les vastes récipients bouillait et les pommes de terre étaient épluchées, les carottes raclées, les choux dépouillés de leurs plus grosses feuilles.

Edgar s'attendait à être complimenté pour le travail accompli, mais à peine Sam daigna-t-il inspecter la cuisine d'un regard de maître. Puis il dit qu'il était l'heure de jeter les légumes dans l'eau bouillante et il ajouta que lui-même allait décharger la voiture de « notre baudet ».

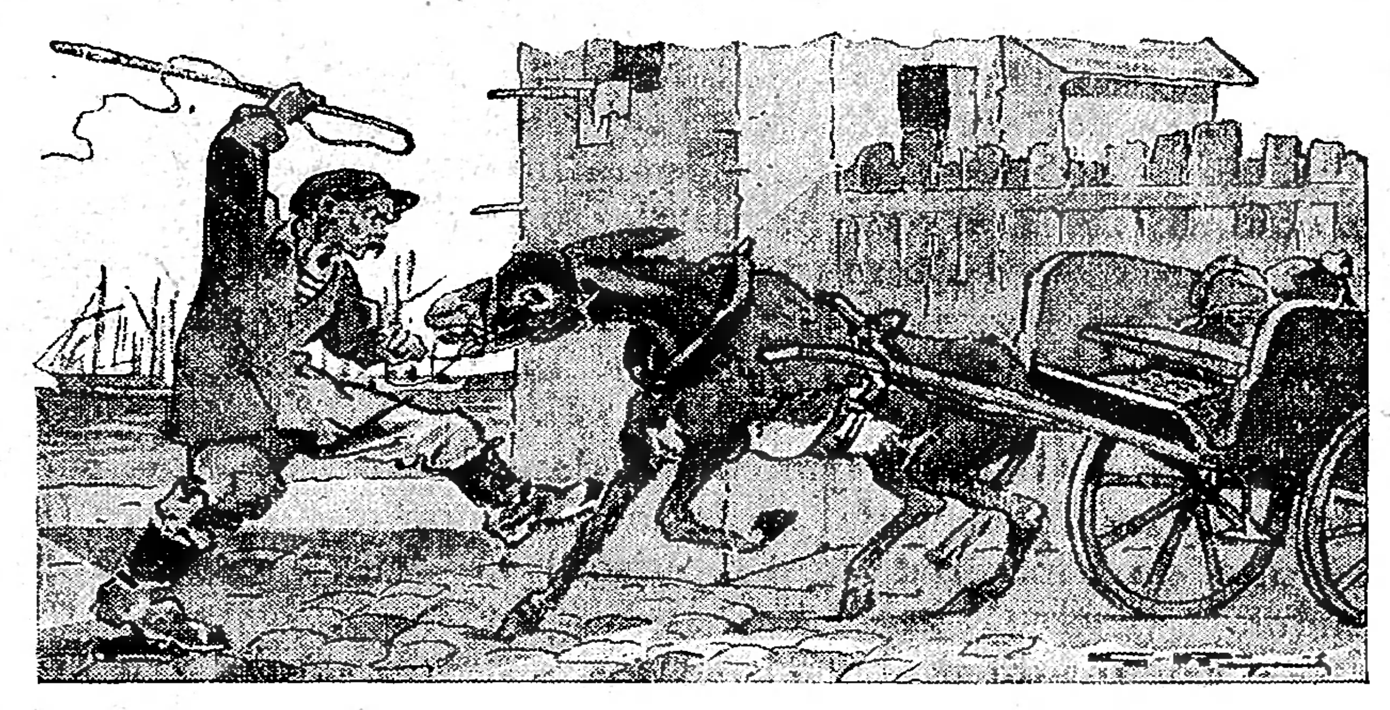
Peu après, il avait transporté dans la cuisine trois sacs de pommes du Canada, trois sacs de pommes de terre (la récolte de l'internat était épuisée) et deux caissettes de sucre.

— Edgar, dit-il, accompagnez « notre baudet » à son écurie, ôtez-lui son harnais, essuyez-le bien et couvrez-le, car la journée a été rude pour lui, donnez-lui un morceau de pain dur, une bonne ration de foin. Ne négligez pas de mettre un peu de paille fraîche à sa litière et méfiez-vous de ne pas glisser un doigt entre ses dents, car il le croquerait comme un sucre.

Ces derniers mots, Sam ne manquait jamais de les dire en manière de plaisanterie. En réalité « notre baudet » était doux comme un agneau et le pain qu'Edgar lui tendait, il le saisissait délicatement entre ses babines.

« Notre baudet » brossé, couvert et laissé devant un râtelier bien empli d'avoine, Edgar revint à la cuisine et s'assit, attendant que Sam voulût bien lui raconter ce qu'il avait fait et vu à la ville. Bientôt celui-ci dit :

— Edgar, lorsque je suis entré dans cette maison, il m'a été dit que « notre baudet » était méchant comme un diable. Il n'y avait pas de mauvais tours dont il ne fût capable. Il parvenait à ouvrir la porte de son écurie et s'enfuyait dans les champs, déterrait les betteraves et en mangeait à s'en rendre malade. Ou bien, de sa large mâchoire, il rasait les massifs de fleurs, ou bien il dansait dans le clair de lune pour effrayer les petits messieurs. Il refusait de se laisser atteler, de reculer. Et son maître était obligé de se battre avec lui pour le faire entrer dans



les brancards du charreton. Oui, de ses gros souliers cloutés, son maître le frappait sur le devant de ses jambes fines. Oui, j'ai vu ça, Edgar.

— Oh! Sam, cet homme était une brute et « notre baudet » avait peur de lui. Voilà ce qu'il en était. Et s'il lui avait donné à manger suffisamment, « notre baudet » n'aurait pas dévoré les betteraves.

— Oui, et maintenant je me demande en quelles mains va tomber « notre baudet ».

— Qu'est-ce qui se passe donc, Sam? Est-ce que M. Cric a décidé de le vendre.

— Sûrement non. Mais il me sera impossible d'emmener « notre baudet », quoique je l'aime bien. Non, c'est

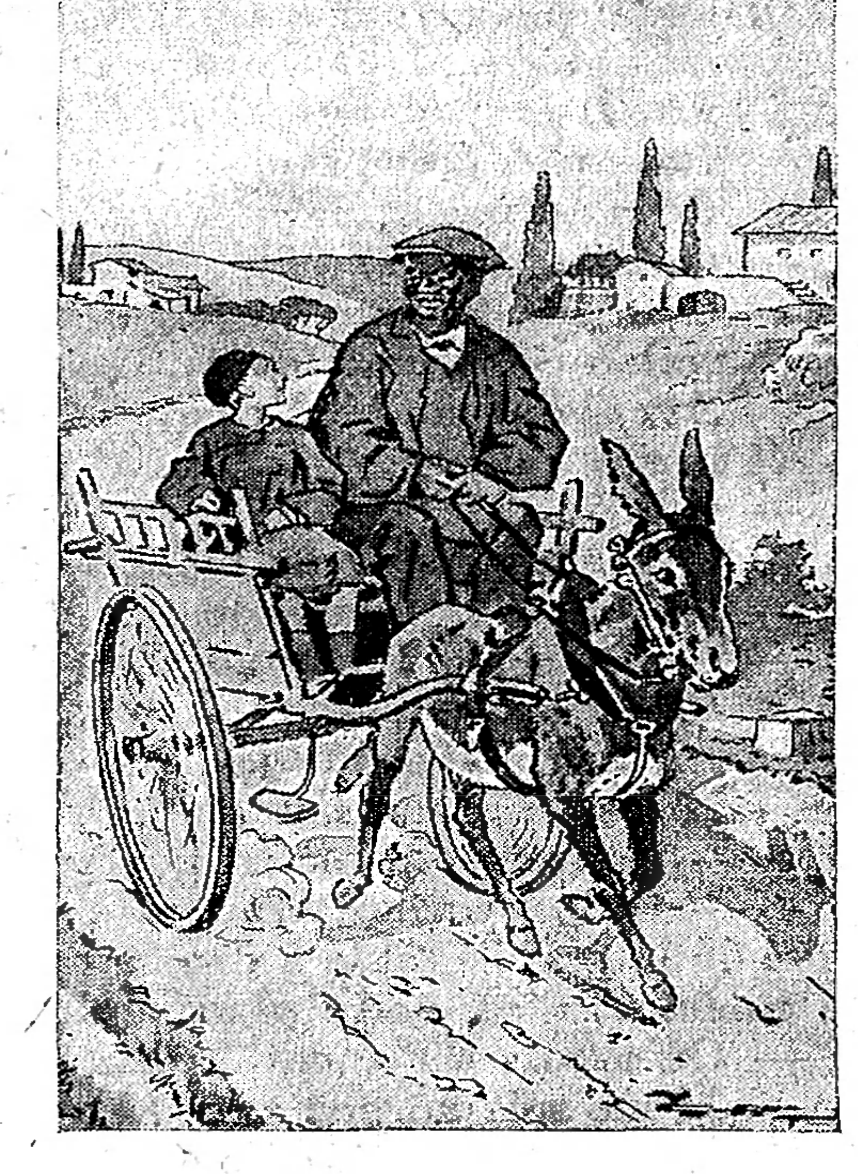
tout à fait impossible. Le capitaine ne le laisserait pas monter à bord.

Edgar était devenu rouge d'émotion. Il dit vivement.

— Oh! Sam. Est-ce que vous allez quitter cet établissement?

— J'en ai pris la résolution.

— Sam, poursuivit Edgar, il faut donc que votre grosse tête noire soit aussi creuse qu'une calebasse (1) pour vous soucier du sort de « notre baudet » et ne pas penser au mien lorsque vous m'aurez quitté. Il faut que vous soyez bien léger, Sam, car il n'y a pas plus de huit jours vous m'avez demandé de voir en vous mon second père.



Et après avoir prononcé ces mots, Edgar fondit en larmes.

Sam se tourna vers l'enfant.

— Si je pouvais vous emmener, Edgar, je le ferais.

— Sam, partons demain et emmenons « notre baudet ».

Déjà Edgar voyait l'âne trotter sur la grand-route et Sam et lui-même juchés sur le charreton.

— Savez-vous où coucherait Sam demain soir s'il avait la folie de vous écouter?

— Je ne sais pas, répondit l'enfant. Peut-être un paysan nous permettrait-il de coucher dans son écurie

après nous avoir régalés d'une bonne soupe. Je veux dire vous et moi, Sam. Quant à « notre baudet », il trouverait bien quelques chardons sur le bord de la route.

— Eh bien! Si j'avais la folie de vous écouter, « notre baudet » coucherait dans son écurie; vous, là-haut, au dortoir après avoir grignoté un morceau de pain sec, et moi-même en prison, levant le regard vers les barreaux et accusé du rapt (2) d'un enfant. Il est bien possible que vous-même quelques jours plus tard soyez traduit devant un tribunal pour fuite et complicité. Seul « notre baudet » trouverait grâce. Mais il n'est pas question de ça. Ecoutez-moi bien. Il faut que nous nous séparions.

— Pourquoi donc, Sam?

— Ce n'est pas moi qui l'ai décidé, Edgar.

— Qui l'a décidé?

— C'est lui, fit Sam en jetant un regard expressif dans la direction du cabinet de M. Cric. Il ajouta aussitôt :

— Avez-vous vu, hier, ce grand homme vêtu de noir qui a été invité à dîner?

— Oui, je l'ai vu.

— C'est votre nouveau maître.

— Comment le savez-vous, Sam?

— Sam n'a pas l'habitude de regarder par les serrures ni d'écouter aux portes, et cependant il l'a fait pour vous, Edgar. Hier, tandis que je présentais les plats à la table des maîtres, le grand homme noir disait à M. Cric :

« — Pouvez-vous me le montrer, maintenant?

« — Oui, regardez. C'est celui qui se trouve à l'extrémité de la grande table à droite, tout à côté de la porte de la cuisine... C'est votre place, Edgar.

— Qu'ont-ils dit encore? demanda le garçon anxieux.

— Je me suis un peu attardé, faisant mine de ramasser quelques miettes de pain. Voici ce que j'ai entendu :

« — Quel âge a-t-il? a demandé l'homme noir.

« — Douze ans.

« — Il est petit pour son âge. Mais il a une bonne figure.

« J'ai voulu en savoir davantage et, après le repas, je

suis allé m'asseoir au-dessous de la fenêtre de M. Cric.
« Il disait :
« — Voici tous ses papiers. L'administrateur de la marine m'a écrit que le bâtiment sur lequel son père était embarqué s'est perdu. Vous pourrez l'utiliser, lui apprendre un métier.
« — Eh bien! dit l'homme, c'est entendu.
« J'ai compris que l'établissement que dirige cet homme est loin d'ici, qu'il faut prendre le train pour s'y rendre.
— Quand donc irai-je, Sam?
— Dès le mois prochain.
— Seul?
— Non. Il est entendu que je vous y conduirai, Edgar. Mais Sam ne vous y conduira pas.
— Pourquoi?
— Parce que Sam sera parti d'ici là.
Ayant entendu ces derniers mots, Edgar fut pris d'une violente crise nerveuse. Il cria. Il pleura. N'était-il pas assez malheureux ainsi? Son père avait disparu. Fallait-il encore qu'il fût privé de l'affection de Sam!

2

Sam s'efforçait de le calmer. Il lui disait que si lui-même n'avait pas quitté l'internat de M. Cric, ils auraient été séparés par le départ d'Edgar. Il lui disait encore qu'il avait décidé de repartir en mer pour recueillir des nouvelles de l'équipage de l'*Aventure*, qu'il écrirait de chaque port touché par le navire.
Non, jamais il ne l'abandonnerait. Il allait travailler, gagner de l'argent et, dès qu'Edgar serait majeur, ils vivraient ensemble.
— Mais Sam, d'ici là, mon père sera retrouvé.
— Oui, oui, répondait Sam, votre père sera retrouvé.
Mais Edgar devait apprendre un bon métier, celui de

charpentier, puisqu'il avait du goût pour le travail du bois. Ils achèteraient une boutique à Marseille, et tous les trois — oui, le père serait retrouvé — ils feraient leur ouvrage sans jamais plus se quitter. Et si « notre baudet » vivait encore, il serait avec eux. Il aurait son écurie derrière l'atelier, et lui, Sam, attellerait « notre baudet » pour livrer le travail d'Edgar.

— Votre départ est-il fixé, Sam? Où irez-vous?

— Oui, j'ai prévenu M. Cric. Après-demain, je quitte cette maison. Oh! J'ai le cœur gros, Edgar, à cause de vous. J'embarque comme cuisinier sur le *Neptune* qui quitte Marseille dimanche pour Londres.

— Vous allez partir en mer, et je ne serai pas avec vous, Sam!

— Soyez courageux comme le fils d'un marin doit l'être.

— Je suis courageux, Sam. Mais il ne faudra pas m'oublier. Parlez-moi de ce navire. Est-ce un jeune navire ou un vieux navire? Est-il fou et vaniteux ou plein de sagesse? poursuivit l'enfant en essuyant ses larmes.

« Peut-être, Sam, allez-vous rencontrer à son bord des fantômes et vous n'oserez plus quitter votre cabine. Dites-moi, est-ce que le fils du capitaine sera à bord. Dans ce cas vous m'oublierez vite, grosse tête vide.

Le visage de Sam s'était illuminé d'un sourire.

— Oui, vous êtes courageux, petit Edgar. Je suis content qu'un garçon comme vous ait un peu d'affection pour moi. Eh bien! sachez que le *Neptune* est un navire qui a déjà de l'expérience. Voilà dix ans qu'il court la mer. Il est plein de prudence, et l'on dit que son maître est un homme calme qui n'élève jamais la voix.

— L'avez-vous vu, Sam?

— Non. Je ne l'ai pas encore vu. Mais si c'est un bon capitaine, je lui ferai de la bonne cuisine, Edgar.

Déjà, dans sa tête, le jeune garçon avait construit tout un plan. Il ne voulait pas quitter Sam. Il ne voulait pas connaître un nouveau maître ni subir de nouveaux camarades. Eh bien! il suivrait Sam, à son insu. Il se cacherait

et, lorsque le navire serait en mer, il se montrerait à son ami.

— Est-ce que vous connaissez Londres, Sam? lui demanda-t-il.

— Je connais Londres aussi bien que je connais Marseille.

— Est-ce une plus belle ville que Marseille?

— Peut-on dire que l'Atlantique soit plus beau que la Méditerranée? Marseille, c'est la clarté, c'est la joie. Londres, c'est la brume, mais c'est le premier port d'Europe.

— Dites-moi où est amarré le *Neptune?*

— Pourquoi?

— J'ai souvent accompagné mon père dans le port.

— Il est amarré au quai Wilson.

— Une fois aussi le navire de mon père était amarré au quai Wilson.

A ce moment, la cloche sonna la fin de l'étude et la dernière récréation avant le repas du soir.

— Il faut mettre le couvert, Edgar.

— Après-demain, vous m'aurez quitté, Sam.

Explications. — 1. *Calebasse :* Fruit de diverses espèces de courges. Les calebasses, vidées et séchées, servent à contenir les liquides.

2. *Rapt :* Enlèvement.

Questions. — 1. Pourquoi Sam emploie-t-il un détour pour annoncer son départ à Edgar? — 2. Que répond Edgar? — 3. Pourquoi s'abandonne-t-il ensuite à la douleur? — 4. Quel projet forme-t-il aussitôt sans le dire?

Exercice écrit. — *Votre meilleur ami a dû vous quitter pour suivre ses parents appelés dans une autre région. Vous lui écrivez pour lui dire ce que vous avez éprouvé et ce que vous avez fait depuis son départ.*

XVI. — Fuite d'Edgar.

1

Sam, dans la matinée, avait quitté Edgar. Il lui avait remis un papier sur lequel était écrit :

Monsieur Samuel
Navigateur
Aux bons soins d'Ignace Jacobsen.
13, John Street
LONDRES (*Angleterre*).

Et il lui avait compté vingt piécettes d'un franc pour acheter des timbres.

— Ecrivez-moi à cette adresse. Vos lettres m'atteindront toujours. Il se pourrait, Edgar, que vous n'ayez plus d'argent pour affranchir vos lettres, mettez-les tout de même à la poste. Elles me rejoindront malgré cela.

— Oui, je vous écrirai toujours.

— Et maintenant, Edgar, qu'allez-vous faire?

— Tant que je serai ici, je ne manquerai pas de donner mes soins à « notre baudet ».

— Vous êtes un *homme* bien courageux.

Sam embrassa Edgar, puis, ayant jeté son sac sur l'épaule, s'en alla. Le garçon savait que deux jours plus tard il le retrouverait.

Dans la journée, il donna son aide au successeur de Sam. Le nuit venue, il transporta dans l'écurie ses papiers et ses livres, même l'atlas que Sam lui avait laissé en guise de souvenir. C'était un gros paquet, mais l'enfant se sentait plein de force.

Il le cacha avec sa pèlerine sous un tas de foin. Il fit manger au baudet cinq morceaux de sucre l'un après l'autre, puis l'embrassa sur le front entre les deux oreilles.

Enfin il rejoignit ses camarades qui se disposaient à se rendre au dortoir. A neuf heures, tous les enfants étaient

couchés, et à neuf heures dix, comme de coutume, toutes les lumières furent éteintes.

Edgar devait attendre la ronde quotidienne du directeur.

L'horloge sonna dix coups. Et ce fut au moment même où la vibration du dernier coup cessa que la porte du premier dortoir s'entrouvrit lentement et que se fit entendre la plainte des souliers de M. Cric, ce gémissement du cuir qui toujours faisait battre follement le cœur du garçon.

Le lit de celui-ci se trouvait dans le plus petit des deux dortoirs qui se faisaient suite, perpendiculairement, en forme de T, et placé en face de l'ouverture qui faisait communiquer les deux pièces, de sorte qu'Edgar voyait les lits de ses camarades qui couchaient dans le grand dortoir et aussi la porte par laquelle entrait le directeur. Il se disait que, pour fuir, il lui faudrait passer entre ces lits et passer aussi devant le lit de M. Fil, qui était semblable aux autres lits, mais le dernier et enveloppé de rideaux, et ouvrir cette porte.

Le directeur entra. L'enfant était bien couché sur un côté, le drap et la couverture remontés jusque sur le menton. Aussitôt, il ferma les yeux, mais il lui suffisait de soulever très légèrement les paupières pour apercevoir la lumière de la lampe électrique que le directeur portait à la main et qu'il dirigeait tantôt vers un lit et tantôt vers l'autre.

Sauf cette plainte des chaussures à chaque pas de l'homme, c'était le silence absolu. C'était l'obscurité totale, sauf ce rayon de lumière qui, comme un rat, courait sur le sol et grimpait au lit, qui révélait des visages d'enfants aux yeux clos.

Le directeur avançait et bientôt il fut au pied du lit d'Edgar, braquant la lampe sur lui. En traversant les paupières closes, la lumière prenait une couleur rougeâtre. Il semblait à l'enfant qu'elle brûlait ses yeux. Un moment, il crut qu'il ne pourrait pas résister, qu'il allait rejeter sa couverture, s'asseoir sur le lit et dire :

— Je l'avoue, monsieur le directeur, j'avais l'intention de m'évader cette nuit.

Allons, si cette lumière demeurait fixée sur ses yeux encore quelques secondes, il allait avouer. Mais une voix en lui-même murmurait : « Ne bouge pas, Edgar, la douleur va cesser. »

Il répondait : « C'est trop cruel, je vais ouvrir les yeux. »

Il ouvrit les yeux, mais la lumière avait rampé de son visage à un autre visage et, quelques minutes plus tard, cette même porte qu'il avait vu s'ouvrir se refermait sur le dos du directeur.

Pour s'enfuir, il fallait qu'Edgar fût certain du sommeil de tous ses camarades et de celui de M. Fil. Il entendit sonner la demie de dix heures, puis onze heures. Chaque fois, quelques secondes avant que le marteau de bronze de la grande horloge qui dominait le bâtiment frappât la cloche, il se produisait là-haut un bruit si fort qu'il semblait que douze diables se battaient.

Ce bruit effrayait fort Edgar, tenté de renoncer à son projet, de demeurer bien tranquille dans son lit et qui se disait :

« Ici, tu as peur de ce bruit, que sera-ce lorsque tu seras seul dans la nuit? »

Mais son évasion lui apparaissait comme une délivrance et aurait-il eu la certitude de rencontrer sur sa route les douze diables qui se battaient dans l'horloge qu'il serait parti tout de même.

2

L'horloge sonna la demie de onze heures. « Eh bien! c'est le moment, se dit-il. Que risques-tu? Si tu es surpris, ton sort sera le même que celui qui t'attend si tu ne bouges pas de ton lit. Allons, du courage! Père, donnez-moi du courage. » Car il ne doutait pas que son père l'aurait approuvé s'il avait pu connaître sa résolution.

Il se glissa hors du lit et comme il avait gardé sur le corps sa chemise et son caleçon, il n'eut qu'à enfiler son pantalon, à endosser sa veste. Quant à ses souliers, il les suspendit à son cou par les lacets noués entre eux.

Il se mit à ramper sur le parquet. Lorsqu'il eut ainsi franchi quatre mètres, déjà il se trouvait à l'entrée du second dortoir, et avoir réussi à s'habiller et à atteindre cette porte sans avoir fait le moindre bruit lui donna du courage. Et toujours rampant, il avança.

Le but était proche, mais le plus périlleux restait à accomplir. Il lui fallait se glisser le long du lit de M. Fil. Un Indien sur le chemin de la guerre n'aurait pas été plus silencieux que lui. Le parquet ne gémissait pas, aucun bruit ne trahissait ses mouvements et déjà il était dressé contre la porte qui allait le libérer, lorsque M. Fil alluma sa lampe.

Edgar se trouvait debout contre la porte, à un mètre à peine de cette cage faite de toile blanche dans laquelle se retirait le surveillant. Cette cage était devenue lumineuse et, sur la toile, le garçon apercevait l'ombre du torse de M. Fil.

Le jeune fuyard se posait des questions.

« M'a-t-il entendu? se demandait-il. Ne va-t-il pas faire une dernière ronde? »

Il vit alors l'ombre du bras se détacher du corps du surveillant et s'avancer vers lui, Edgar, comme si la main allait le saisir à la gorge. Et sa bouche s'ouvrait pour pousser un cri lorsque cette main saisit un livre.

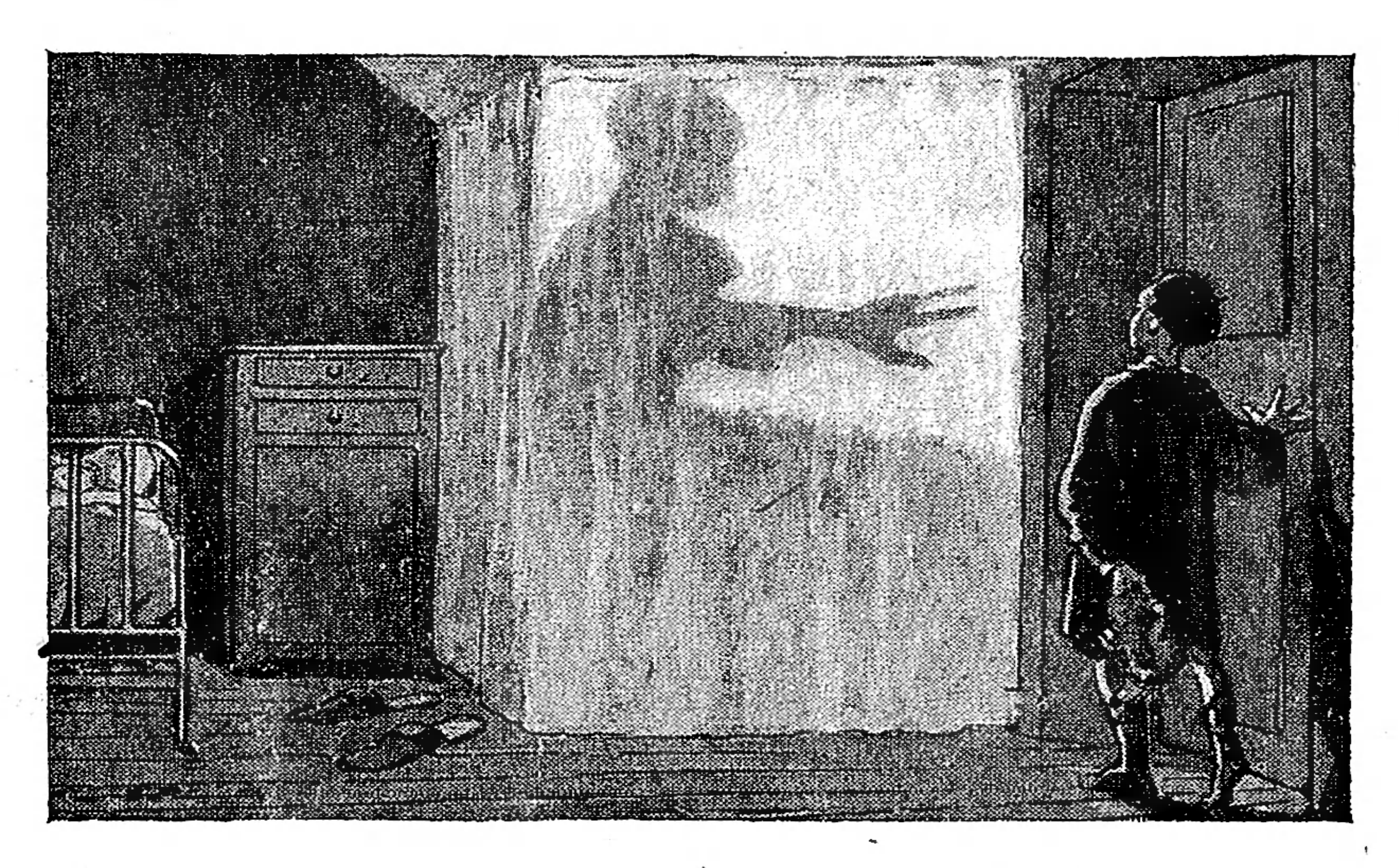
M. Fil commençait une lecture, et il lut longtemps.

Toujours précédés de ce bruit effrayant, Edgar entendit sonner les douze coups de minuit. Debout, absolument immobile, la tête et le dos appuyés contre la porte, il tremblait de peur et de froid.

Le froid avait commencé à gagner ses pieds à peine protégés par les chaussettes, puis il avait envahi ses jambes, ses cuisses, sa poitrine. Il était comme un serpent qui aurait grimpé lentement le long de son corps. Maintenant ce serpent l'étouffait. Son corps entier était glacé. Edgar entendait le bruit de ses dents qui s'entrechoquaient. C'était un bruit presque aussi... important que celui de la bataille là-haut, dans l'horloge. Certainement M. Fil devait l'entendre, certainement tous ses camarades allaient se réveiller et Edgar tomberait évanoui sur le parquet.

Il se raidissait. Enfin M. Fil posa son livre et éteignit. Quelques minutes plus tard, il ronflait.

Mais Edgar ne pouvait bouger. Il essaya de déplacer une jambe, impossible. L'autre, impossible. Ses bras étaient comme deux bâtons raides. Ses jambes, ses bras, ses doigts, son corps entier, il ne les sentait plus. En faisant un effort, il faillit tomber comme une planche.



« Allons, se dit-il, il faut commencer par ton bras droit. »

Et, malgré la douleur, malgré les mille épingles qui semblaient être plantées dans sa chair, il parvint à l'écarter un peu du corps. Il lui fallut plusieurs minutes avant d'arriver à le plier. Ensuite, ce fut le tour du bras gauche. Lorsque les bras furent libres, il porta une main à son nez. Est-ce que vraiment il le touchait? Ses doigts tenaient un morceau de glace. Il le serra jusqu'à sentir une souffrance. « Maintenant, ta jambe gauche, puis la droite. »

La porte qu'il avait à franchir était seulement maintenue fermée par un contrepoids. Heureusement! Il n'aurait pas eu la force de peser sur une poignée. Mais quel effort il dut faire pour l'entrebâiller un tout petit peu, pour

glisser entre elle et son encadrement d'abord un pied, puis un genou, puis la cuisse, puis la tête!

Et toujours ce froid dans le corps, cette ankylose (1), mais aussi en lui-même la volonté inébranlable de s'échapper.

Lorsqu'il eut réussi à passer les épaules, il fut sauvé. Une espèce de rage prit possession de lui et, manquant de prudence, il s'élança. Si quelqu'un, maintenant, se trouvait au milieu de sa route, eh bien! tant pis, il se battrait. Il était affolé. Oui, on le tuerait plutôt que de le retenir prisonnier. Dans cet état, il descendit l'escalier, parcourut les couloirs, traversa le réfectoire. Il ne se calma que lorsqu'il eut atteint la cuisine.

Dans l'énorme fourneau le feu vivait encore, des flammèches dansaient au-dessus des charbons rougis et leurs lueurs créaient sur le dallage un jeu mouvant d'ombres et de lumières et allumaient des reflets dans la tôle et le cuivre des grosses marmites et des casseroles. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer dans l'imagination d'Edgar tout un monde de lutins (2) qui lui étaient familiers.

— Hello, dit-il surexcité, et sa voix était à peine étouffée. Je me sauve. Je vais rejoindre Sam.

De menues voix lui répondirent, crut-il :

— Méfie-toi, petit Edgar, le monde est plein de dangers. Méfie-toi, demeure avec nous.

Il fit la sourde oreille.

— Bon! Au revoir. Sam me protégera.

3

Quelques minutes plus tard, la porte repoussée et fixée extérieurement par une grosse pierre, son lourd paquet retrouvé, jeté sur l'épaule et recouvert par la pèlerine, il prenait le chemin qu'avait suivi Sam, quelques heures plus tôt.

Si, à ce moment-là, Edgar s'était vanté d'être fier et

plein de courage, il aurait menti. A la vérité, ce démon de la peur qui s'était installé en lui au moment où M. Fil avait allumé sa lampe ne l'avait pas quitté.

En imagination, Edgar avait vécu bien des aventures, il avait échappé, grâce à son habileté, à son ingéniosité (toujours en imagination), à bien des dangers, mais c'était la première fois qu'il se trouvait sur un chemin à une heure du matin et, qui plus est, seul.

Un croissant de lune répandait dans le ciel une faible lueur et la lumière jaune d'un reverbère à gaz qui se dressait à une centaine de mètres de l'internat rendait plus profonde l'obscurité immédiate.

Quel chemin prendre pour atteindre Marseille? se demandait Edgar. Traverserait-il les collines? Il risquerait de s'y égarer. Suivrait-il la route nationale qu'il avait souvent parcourue avec Sam? Il y ferait de nombreuses rencontres, même à cette heure.

Par où passer? Oh! non. Il n'était pas fier.

Tandis que, marchant, il réfléchissait, il aperçut une ombre à côté de lui. Il vit d'abord une grosse tête dépasser ses pieds, puis une énorme bosse suivre la tête, puis une espèce d'aile comme celle d'une chauve-souris. Et le tout s'allongeait, s'allongeait devant lui, le précédait. Holà! Qu'est-ce que c'était? Quel monstre horrible s'abattait sur lui?

D'un coup, il se retourna. Personne derrière lui. Il releva la tête. Personne au-dessus de lui. Il regarda de nouveau à terre. L'ombre était toujours là, maintenant immobile. C'était la sienne.

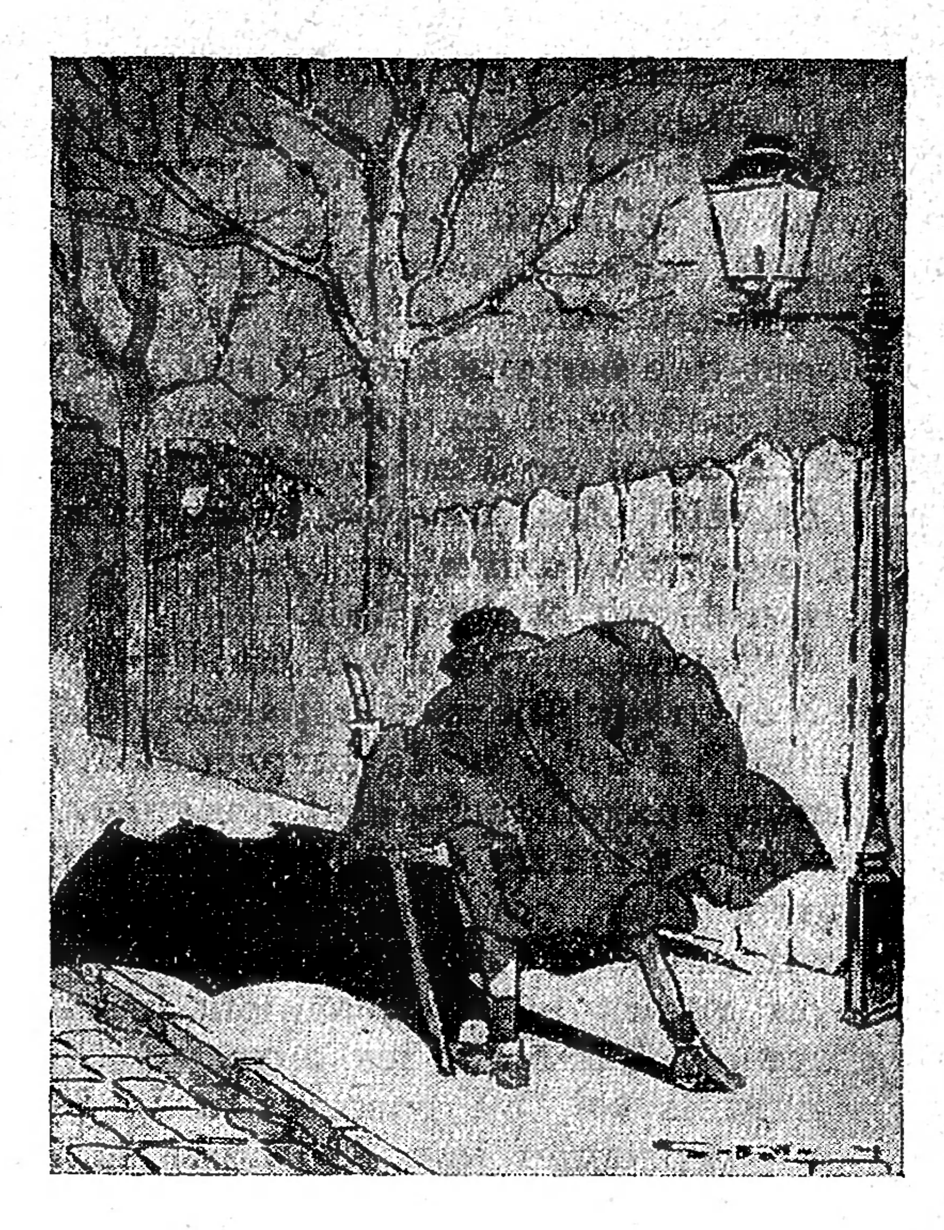
« Oh! toi qui pars à l'aventure, se dit-il, voilà que tu as peur de ton ombre. C'est toi qui es ainsi. Ce gros paquet que tu portes sur l'épaule te rend bossu et cette aile de chauve-souris, c'est le pan de ta pèlerine. »

Il se remit en marche et pendant un moment observa le jeu de cette ombre bossue, ailée, claudicante, qui tantôt le précédait, tantôt le suivait, tantôt marchait à côté de lui.

« Eh bien! dit-il à haute voix, cette fois, nous avons

du chemin à faire tous les deux. Et toi, tu cours comme un jeune chien qui accompagne son maître. Quelle route choisir? Dis-le-moi, toi?

Mais il se tut. Là-bas, à cent mètres à peine, un homme avait tourné le coin de la ruelle, et l'homme et l'enfant allaient se trouver face à face. Qu'allait-il dire, l'inconnu, en rencontrant ce gamin chargé qui se sauvait? Tout près d'Edgar s'arrondissait un tas de chiffons. Il s'y précipita, il se courba dessus et le fouilla rageusement. Lorsque l'homme passa, l'enfant marmonna comme un vieux qui radote.



Voilà qui avait été une bonne leçon. Edgar suivrait la route nationale, et, à la moindre alerte, vite il se pencherait sur le sol comme un de ces malheureux qui ramassent les chiffons.

Dans sa pèlerine il déposa son paquet, puis, prenant cette pèlerine par le col et les deux pans, il jeta cette sorte de sac sur son dos. Quelques mètres plus loin il arracha d'une clôture un piquet, et en route vers Marseille.

La route nationale est bordée d'arbres dont l'ombre favorisait sa fuite. Il marchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorsqu'il entendait un pas ou lorsqu'il apercevait

la silhouette d'un homme, vite il traversait la route et se courbait sur le ruisseau, fouillant, grattant du bout de son bâton.

Il avait relevé le col de sa veste et jusqu'aux yeux et aux oreilles enfoncé la tête dans son béret. A plus de deux mètres, personne n'aurait pu dire s'il était un enfant ou un vieillard ratatiné par l'âge et une vie misérable.

Il allait de l'avant. Parfois il parcourait un long bout de chemin sans rencontrer personne. Alors il redressait le torse et sifflotait ou chantait une chanson de Sam, ou bien il imaginait ce que dirait Sam lorsqu'en pleine mer il se présenterait à lui. Ou bien il faisait des projets, se disant que certainement il retrouverait son père. Et celui-ci se mettrait-il en colère lorsqu'il apprendrait qu'Edgar s'était enfui de l'internat?

Et, clic! clac! une fois en avant la bonne jambe, une fois en avant la mauvaise jambe. Parfois il trébuchait, mais il se relevait et repartait.

A Saint-Loup, déjà il était fatigué. Pourtant il n'avait parcouru qu'une petite partie de la route. Quelle heure était-il? L'aube ne le surprendrait-elle pas? Pour ne pas penser aux obstacles qui pouvaient se présenter, il continua à se raconter des histoires. Non, bien sûr, des hommes comme père, comme Lebœuf, comme Nau, ne pouvaient avoir disparu. Leur bateau avait sombré, mais eux, après avoir atteint la terre, avaient creusé une maison dans la glace et chassaient les ours.

« Mais toi, où passeras-tu la journée? » Son projet, pour ce premier jour de liberté, était de se cacher dans les rochers de la grande jetée. Il ne devait monter à bord du *Neptune* que la nuit suivante.

Cependant il comprenait qu'il avait mal estimé la distance. Pour atteindre cette jetée avant le lever du soleil, il lui aurait fallu être un homme et marcher beaucoup plus vite. Ses forces le trahissaient et il avait été retardé par le réveil de M. Fil. Il devait trouver un autre abri. « Peut-être, se disait-il, pourras-tu te reposer et dormir sur la côte, avant de traverser les ports. »

A l'entrée du Vieux-Port, il connaissait une crique dans laquelle est installé un chantier de réparations pour les petits voiliers et les chalutiers (3). « Allons, du courage! C'est là qu'il faut aller. Tu trouveras quelques débris de bois rejetés par la mer et tu allumeras un feu. »

Il tâta dans sa poche les allumettes dérobées à la cuisine et le voilà parti dans un autre rêve. Il allait être un naufragé jeté à la côte, guettant les épaves de son navire brisé sur un écueil et se nourrissant de coquillages.

— Eh! toi! Si tu trouves des pièces d'or, il faudra partager.

Sans relever la tête et sans répondre, Edgar demeura immobile jusqu'à ce que l'homme qui l'avait interpellé eût disparu.

Il fallait se hâter. La nuit se faisait moins épaisse, les rencontres devenaient plus nombreuses. Edgar avait atteint un important faubourg aux hautes cheminées d'usine, aux noires maisons ouvrières. Des fenêtres lumineuses trouaient les façades. Dans un vaste bâtiment, des tramways, ceux qui devaient assurer les premiers départs, manœuvraient. Edgar ne pouvait plus maintenant jouer à l'homme qui cherche des chiffons. Il fallait marcher d'un bon pas s'il voulait atteindre la côte sans être arrêté et interrogé.

4

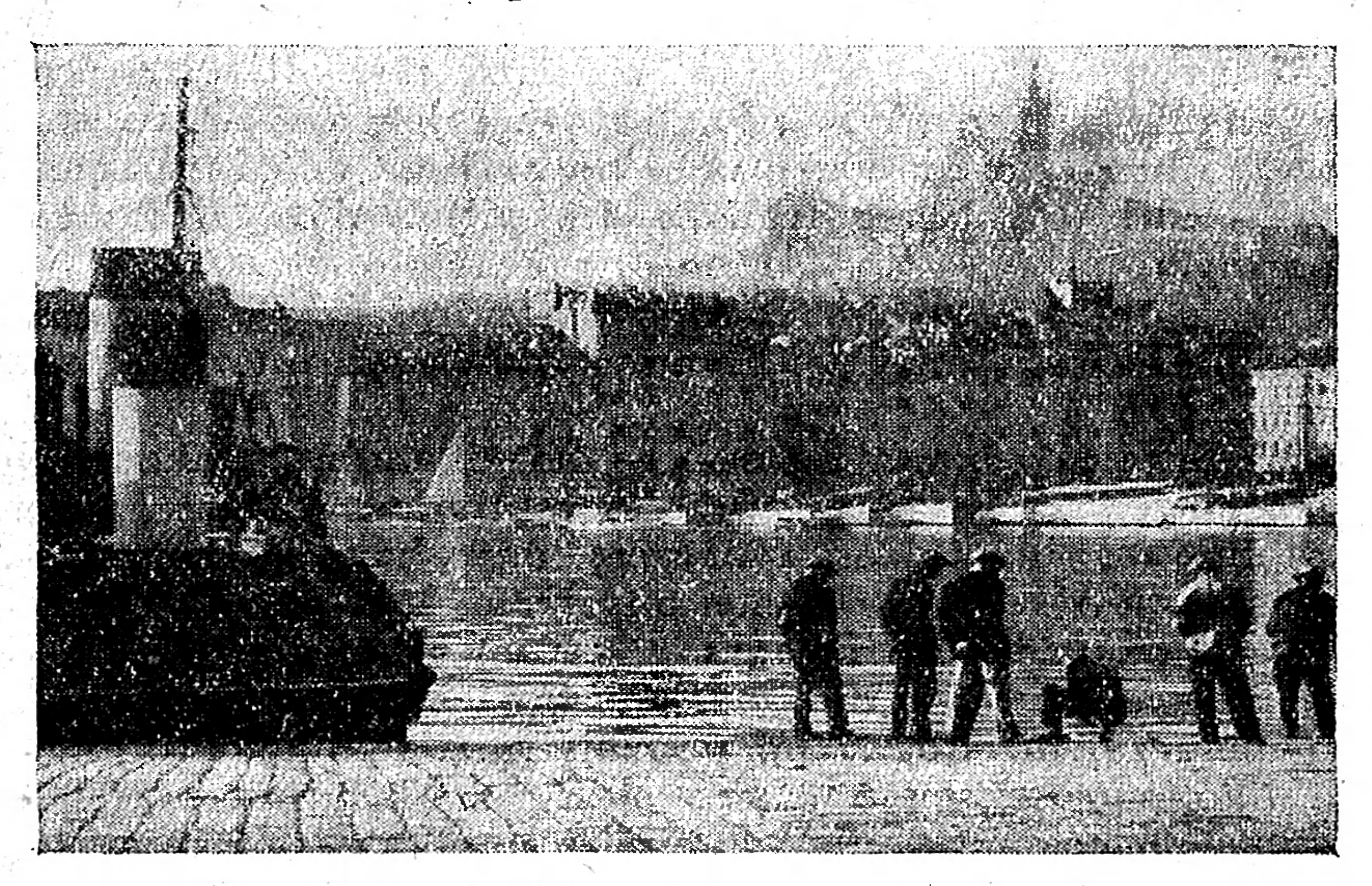
Une demi-heure plus tard, il apercevait devant lui la place Cantini. Elle brillait de cent lumières; cependant elle paraissait encore déserte. Après l'avoir traversée, quelle direction lui faudrait-il prendre?

Mais déserte, la place ne l'était pas. Comme il l'atteignait, le garçon aperçut deux silhouettes noires et immobiles. Il s'arrêta net; c'étaient des agents de police et ils le regardaient.

Edgar posa à terre sa pèlerine et se tint prêt à fuir en abandonnant ses vêtements et ses livres s'il le fallait. Mais presque aussitôt ils lui tournèrent le dos et s'éloi-

gnèrent. Son paquet de nouveau jeté sur l'épaule, Edgar se remit en marche, avec précaution.

Les agents contournaient la place par la gauche : il les suivit, se glissant le long des murs, s'immobilisant derrière un arbre lorsque eux-mêmes s'arrêtaient. Rusant



LE VIEUX-PORT DE MARSEILLE. (*Phot. J. Roubier.*)

ainsi, il parvint à atteindre une rue dans la direction de la côte et il s'élança, pris de ce même affolement qui l'avait saisi au moment où il avait quitté le dortoir.

Il lui était impossible de se calmer. Il souffrait mille douleurs, il était essoufflé, ses pieds étaient en feu, sa mauvaise jambe souvent s'affaissait sous lui, mais, sauf de tomber mort, rien n'aurait pu l'arrêter.

Après avoir dévalé une rampe raboteuse et caillouteuse, il atteignit le Vieux-Port. Avant de le voir, il avait senti son odeur et sa fraîcheur. Maintenant, son eau, son ciel et ses maisons de l'autre côté de l'eau, toutes roses du jour qui se levait, étaient devant lui. Edgar s'était arrêté, avait posé son espèce de sac à ses pieds et, courbé en

deux, il appuyait le corps à un large parapet fait d'une pierre froide. Sa tête tournait, et, des deux mains, il tenait son cœur qui lui arrachait des cris de souffrance. Non, il ne pouvait aller plus loin.

Un peu calmé, il s'aperçut qu'il dominait de quelques mètres un petit bassin. Là, reposaient sur l'eau morte trois remorqueurs qui montraient un énorme ventre rouge, plusieurs chalands, une goélette (4) dont quelques voiles séchaient au vent et, pour le moins, une centaine de barques de toutes tailles et de toutes dimensions, qui paraissaient abandonnées. D'autres barques, sur les dalles mêmes du quai, reposaient la quille en l'air.

Il pensa à cet autre bassin que Sam appelait l'hôpital des navires. Celui qu'il avait sous les yeux était l'hospice des petites embarcations.

Eh bien! puisqu'il ne pouvait atteindre ce chantier de réparations, c'est ici qu'il passerait la journée.

L'odeur de la mer et le petit vent qui venait du large le réconfortaient. Qu'elle était bonne cette odeur! Il la retrouvait enfin. Elle lui rappelait avec tant de précision les journées où son père le conduisait dans les ports, qu'il crut que celui-ci allait brusquement se montrer à lui, le prendre par la main et le conduire à bord de son navire.

« Allons, finis les rêves! Il faut te cacher », se dit-il.

La lumière était maintenant suffisante pour qu'Edgar distinguât les détails les plus importants des embarcations. Avant de descendre sur le quai, il devait choisir sa cachette.

Une grande barque dont une partie était occupée par une petite construction de bois, une espèce de cabine, se dandinait sur l'eau. Elle paraissait abandonnée depuis longtemps. La peinture avait presque complètement disparu. Le bois était fendillé. Elle était un peu penchée sur un côté. Comme deux autres barques se trouvaient entre elle et le quai, Edgar serait plus à l'abri. Mais c'était cette cabine, dont l'ouverture se trouvait au-dessus, qui le tentait. Enfermé, il pourrait se déchausser, manger, s'étendre et dormir.

Bon! Un seul point noir : est-ce qu'il pourrait facilement ôter cette espèce de volet de bois posé sur l'ouverture?

Personne n'était en vue; il se décida. Il courut jusqu'au quai. Sous son poids, les embarcations balancèrent. Il s'élança sur « son » bateau. Le volet de bois — ce n'était qu'une planche — céda facilement. Edgar était sauvé. Par l'ouverture, il laissa tomber son baluchon, puis lui-même se glissa, les pieds les premiers. Ceux-ci n'avaient pas atteint le fond que le garçon était saisi au corps par deux grosses mains. Il vit devant ses yeux une lumière et entendit :

— Tiens! tiens! Mais c'est un gosse!

Et il s'évanouit.



Explications. — 1. *Ankylose :* Impossibilité absolue de mouvoir une articulation naturellement mobile.

2. *Lutin :* Démon familier et taquin.

3. *Chalutier :* Bateau qui traîne le chalut, filet de pêche en forme de poche.

4. *Goélette :* Voilier à deux mâts et à voiles auriques.

Questions. — 1. Comment Edgar fait-il ses préparatifs de départ? — 2. Qu'éprouve-t-il au moment où la lumière de la lampe du directeur frappe ses yeux clos? — 3. Dans quelle agitation se trouve Edgar durant le long moment qu'il met à quitter le dortoir? — 4. De quoi souffre-t-il? — 5. Comment s'efforce-t-il et arrive-t-il à la cuisine? — 6. Est-il pleinement rassuré, seul la nuit, sur la route de Marseille? — 7. Quels incidents marquent son trajet, puis son arrivée à Marseille? — 8. A qui pense-t-il? et quels projets divers s'agitent en lui?

Exercice écrit. — *En visite chez votre grand-père (ou...), vous avez manqué le premier train et vous êtes rentré par un train de nuit. Vous avez dû vous rendre seul de la gare jusqu'à la maison de vos parents. Racontez ce trajet dans la nuit en faisant part des impressions que vous avez éprouvées successivement.*

XVII. — Le bassin de carénage (1).

1

Lorsque Edgar se réveilla, il fut un long moment avant de savoir où il se trouvait. Il était allongé sur une étroite planche de bois dont la dureté était à peine atténuée par quelques hardes jetées sur elle. Il ressentait une sorte de malaise. Sa tête tournait et parfois elle semblait s'enfoncer comme plus lourde que le corps. Parfois au contraire c'était son corps entier qui s'enfonçait comme si la planche avait cédé.

Par une fente large de trois doigts, il apercevait des nuages qui couraient dans un ciel bleu, tandis qu'il entendait tout près de lui comme des sanglots et des gémissements.

Il avait mal à la tête, mal au cœur. Sa mauvaise jambe et sa hanche le faisaient horriblement souffrir. Il se sentait si malade qu'il fit un effort pour se redresser, pour appeler à l'aide, mais il ne put soulever un bras; il était étroitement attaché.

Alors il se souvint de son aventure, de son évasion et de sa capture par un homme dont il avait seulement senti les grosses mains autour de la taille.

Voilà, il était tombé dans un piège comme il arrive au tigre, dans la forêt. Eh bien! Tant pis! Il avait échoué, il avait accompli tout ce que ses forces lui permettaient. Il avait été pris absolument épuisé. Il n'aurait pu aller plus loin. Il avait été fou de penser atteindre le quai Wilson.

Sa mauvaise jambe l'avait servi tant qu'elle avait pu; il ne fallait pas lui demander un tel effort. Il aurait dû ménager ses forces. Qu'on le ramène à l'internat et qu'on l'enferme, qu'on lui donne un croûton de pain dur. Mais un pas, non, il lui serait impossible de le faire.

Quel était l'homme dont il était le prisonnier?

Ses yeux s'étaient habitués à la demi-obscurité de la

cabine. Sur le côté il voyait maintenant une couchette semblable à celle sur laquelle il était étendu, et, sur cette couchette, au milieu d'objets et de vêtements qu'il distinguait mal, était posé son baluchon enveloppé toujours dans la pèlerine qui n'avait pas été dénouée.

Il entendait tout près de lui, en dehors de la cabine, dans cette autre partie du bateau qui n'était pas pontée (2), l'homme qui l'avait capturé. Il cassait du bois sous ses pieds, maniait des ustensiles de cuisine et, par moment, le sifflement des flammes qui dévoraient le bois parvenait jusqu'à Edgar affamé.

Sans doute, l'homme préparait-il son déjeuner.

Enfin, par les fentes de la construction, une fumée bleutée et lourde d'une odeur d'huile brûlée et de poisson frit se glissa. Le garçon appela :

— Monsieur, monsieur, détachez-moi, je ne fuirai pas.

Tout de suite, en face de lui, une porte qu'il n'avait pas vue s'ouvrit et l'homme se montra. Edgar supplia :

— Détachez-moi, monsieur, je ne fuirai pas et laissez-moi prendre un morceau de pain dans mon paquet.

— Ah! Ah! fit l'homme en s'approchant. Il s'est réveillé le gosse qui est entré ici comme un voleur.

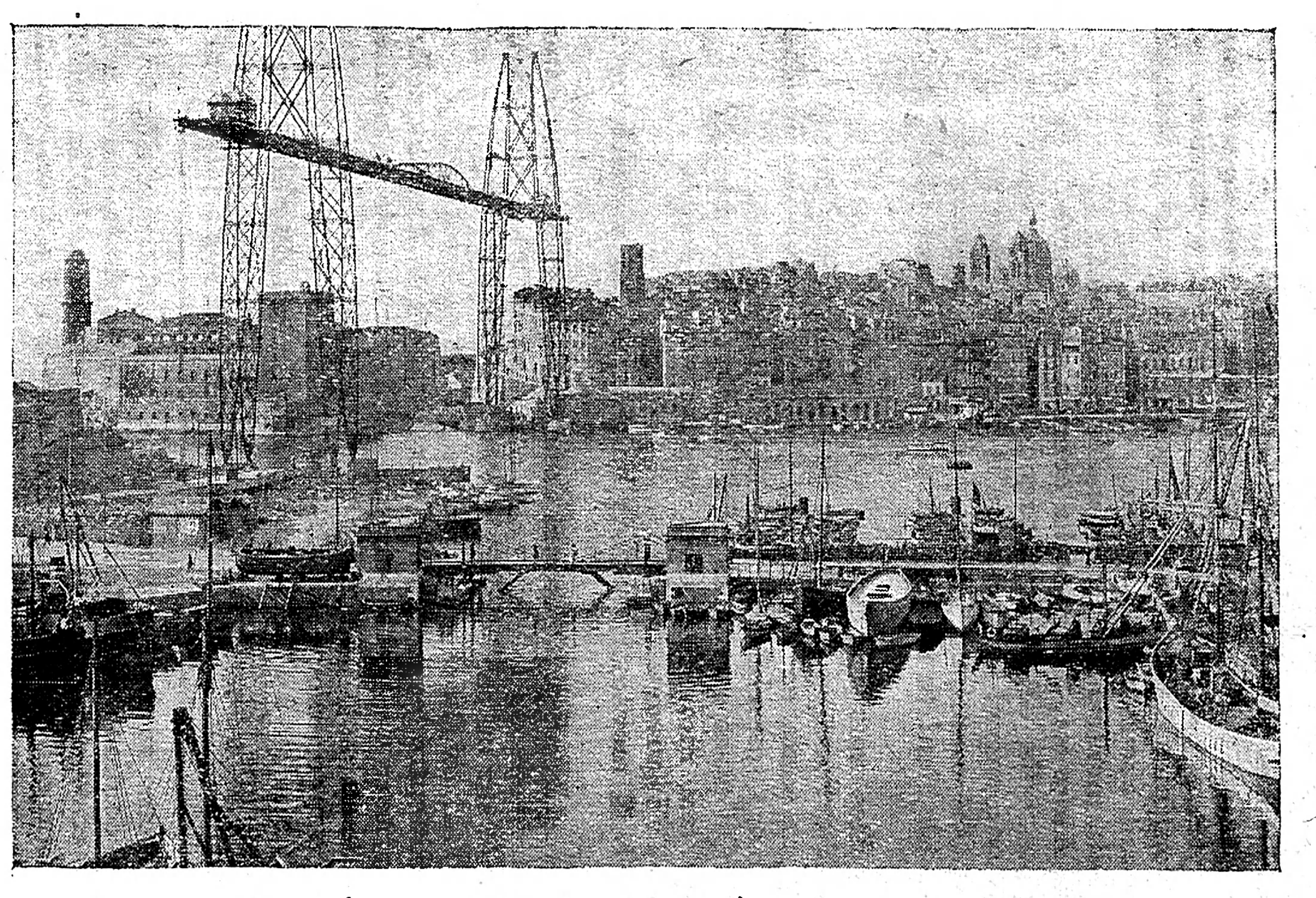
Il ajouta : « Tu n'es pas attaché. » Et d'une seule main il ôta les sacs qu'il avait jetés sur Edgar en guise de couverture et qui, serrés sous la planche, ne permettaient pas à l'enfant de faire un mouvement.

— Tu m'as fait peur, toi, dit-il encore. Est-ce que ça t'arrive souvent de t'évanouir? Et si tu étais mort, ici? Qu'est-ce que j'aurais dit au commissaire de police?

Le garçon avait réussi à s'asseoir sur la couchette et, des deux mains, il soutenait sa tête si lourde et si douloureuse.

— Oh! monsieur, dit-il, donnez-moi quelque chose à manger.

L'homme le regardait en souriant. Edgar ne pouvait pas dire l'âge de son ravisseur. Mais il était vieux, lui semblait-il. Certainement plus vieux que Sam. Une barbe grise entourait comme un collier ses joues et son menton. Il était coiffé d'une casquette de marin. Son nez était gros,



LE BASSIN DE CARÉNAGE ET LE PETIT PONT QUI LE SÉPARE DU VIEUX-PORT DE MARSEILLE.

(*Phot. Auclair-Melot.*)

rouge, rond, et ses mains étaient grosses aussi et toutes couvertes de poils. Mais il n'était pas méchant, non, Edgar le voyait à ses yeux clairs comme la mer, tout plissés et qui souriaient. L'homme regardait bien en face. Non, il ne ferait aucun mal au jeune évadé.

Il dit, montrant de grandes dents en riant :

— Alors toi, tu entres ici comme si tu tombais du ciel, tu t'évanouis, tu dors, tu prends mon lit, et, maintenant, tu veux manger! Qu'est-ce qu'il te faudra encore?

— Oh! monsieur, j'ai du pain dans mon sac.

— Eh bien! tu tombes bien. J'ai fait bonne pêche, cette nuit.

— Etes-vous pêcheur?

— Ne t'occupe pas de ce que je suis. Viens manger.

Edgar sauta de la couchette, mais sa mauvaise jambe, longtemps immobilisée, le trahit et il s'affaissa.

— Qu'est-ce que tu as? dit l'homme. Es-tu blessé?

— Non, monsieur. C'est ma mauvaise jambe.

— Ta mauvaise jambe?

— Oui, monsieur, je suis boiteux et j'ai marché toute la nuit.

Le vagabond prit l'enfant dans ses bras et le porta dans l'autre partie du bateau, celle qui était en plein vent. Là, il l'assit sur un sac, en disant :

— Oh! toi, tu es un drôle de gosse!

Il mit entre les mains d'Edgar une assiette dans laquelle il fit glisser quelques poissons qu'il piquait de la pointe du couteau dans une poêle posée sur le fourneau.

— Mange, mange, disait-il.

Et il tendait à l'enfant un gros morceau de pain blanc, de sorte que, la main droite tenant l'assiette, la gauche serrant le pain, Edgar ne savait plus comment faire pour manger.

L'homme avait ôté sa casquette, et ses cheveux s'étaient dressés comme un diable hors de sa boîte. Ils étaient noirs, courts et frisottants. On aurait dit une broussaille, mais une broussaille un peu claire, car à travers on voyait luire la peau du crâne.

Edgar posa l'assiette entre ses pieds et, tout en mangeant avec avidité, il observait son compagnon.

Il était vêtu, comme un marin, d'un pantalon bleu et d'un tricot de laine dont le col roulé montait jusque sous le collier de barbe. Ses pieds étaient chaussés de souliers de toile. Il mangeait lui aussi de bon appétit, tout en regardant au loin.

Lorsque l'assiette d'Edgar fut vidée, il la remplit encore de poisson. Puis il coupa un autre morceau de pain, et, entre deux bouchées, il fit avaler un verre de vin plein jusqu'au bord à l'enfant qui n'en avait jamais autant bu d'un coup.

2

Edgar se sentait mieux. La douleur dans sa tête avait disparu. Une bonne chaleur coulait dans tout son corps. Que c'était bon de manger ainsi et d'être assis! Peu à peu il reprenait confiance. Peut-être, se disait-il, cet homme le laisserait partir. Peut-être pourrait-il, la nuit suivante, atteindre le *Neptune*.

— Où vas-tu comme ça? demanda brusquement le vagabond.

Ne voulant pas encore parler de Sam et ne voulant pas mentir non plus, Edgar dit tout simplement :

— Je vais à Londres, monsieur.

— Avec ta mauvaise jambe?

— Oui, monsieur.

— Et comment vas-tu à Londres?

— Sur un bateau?

— Quel bateau?

— Le *Neptune*.

— As-tu un billet de passage?

— Non, monsieur. Je me cacherai à bord.

L'homme sourit et fit mine de ne plus s'occuper d'Edgar. Il s'était de nouveau assis sur un des bancs du bateau et, après avoir attiré à lui un petit panier plat dans lequel était enroulée une longue ligne de pêche, il se mit à la

garnir d'appâts. Il était très habile. Tout en détachant de la pointe de son couteau des moules de leur coquille et en les fixant aux hameçons, il regardait la partie du Vieux-Port qui s'étendait sous le pont de fer placé à l'entrée du petit bassin dans lequel se trouvait l'embarcation.

Edgar aussi regardait autour de lui. Personne ne pouvait le voir, mais lui voyait tout. Quelques marins et quelques pêcheurs passaient sur le quai. Une barque glissait sur l'eau. Un ouvrier réparait le pont d'un petit yacht (3) tiré à terre et posé sur un échafaudage.

C'était le calme.

Cependant, se disait Edgar, depuis plusieurs heures déjà M. Cric s'était aperçu de sa fuite. Le garçon s'imaginait que tous les policiers de la ville étaient lancés à sa poursuite. Dès qu'un homme sur le quai dirigeait le regard vers lui, il rentrait la tête dans les épaules et se faisait aussi petit que possible.

Puis, il reprenait confiance.

La grande aventure avait commencé, et bien commencé. Il avait imaginé qu'il serait, au cours de cette première journée, un naufragé jeté à la côte. Il s'était trompé. Il était un pêcheur à bord de son propre bateau. Ce tuyau qui perçait le toit de la cabine était le tuyau de *son* poêle. Ici étaient *sa* couchette, le manteau de cuir qu'il endossait pendant les tempêtes et *ses* hautes bottes de caoutchouc. Voici les avirons que le frottement de ses mains avait creusés. Voici l'ancre, souillée d'algues, qu'il jetait à la mer lorsqu'il avait atteint le lieu de pêche.

Brusquement, il dit :

— Je voudrais avoir un bateau comme celui-ci.

L'homme se tourna.

— Dis-moi, petit, tu t'es sauvé.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que ta mère vit?

— Non, monsieur.

— Et ton père?

— Mon père est marin comme vous, monsieur, et il a disparu depuis un an.

— Et pourquoi vas-tu à Londres?

— Je vais retrouver Sam.

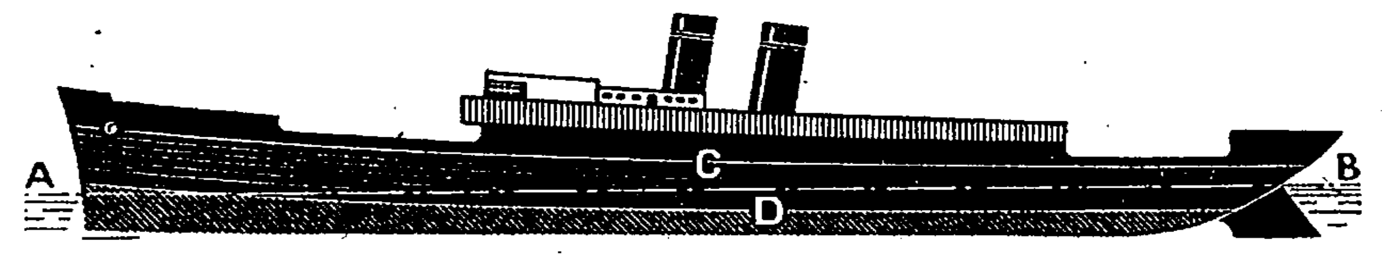
— Dis-moi, petit. Ne ferais-tu pas bien de tout me raconter?

Et Edgar raconta tout, sans rien omettre, même pas l'histoire de l'araignée qui avait fait sa toile dans le placard de Sam.

L'homme l'écoutait attentivement. Lorsqu'il eut appris comment Edgar s'était, dans la nuit, transformé en chiffonnier pour éviter les mauvaises rencontres, il dit :

— Maintenant, va te coucher, petit. Je te réveillerai et je te conduirai moi-même à bord du *Neptune*.

Explications. — 1. *Bassin de carénage :* Dans la coque d'un navire, on distingue les œuvres vives et les œuvres mortes. Les



A, B. Niveau de l'eau ou ligne de flottaison; C. Œuvres mortes; D. Œuvres vives ou carène.

œuvres vives sont la partie de la coque qui se trouve dans l'eau. On appelle aussi cette partie carène.

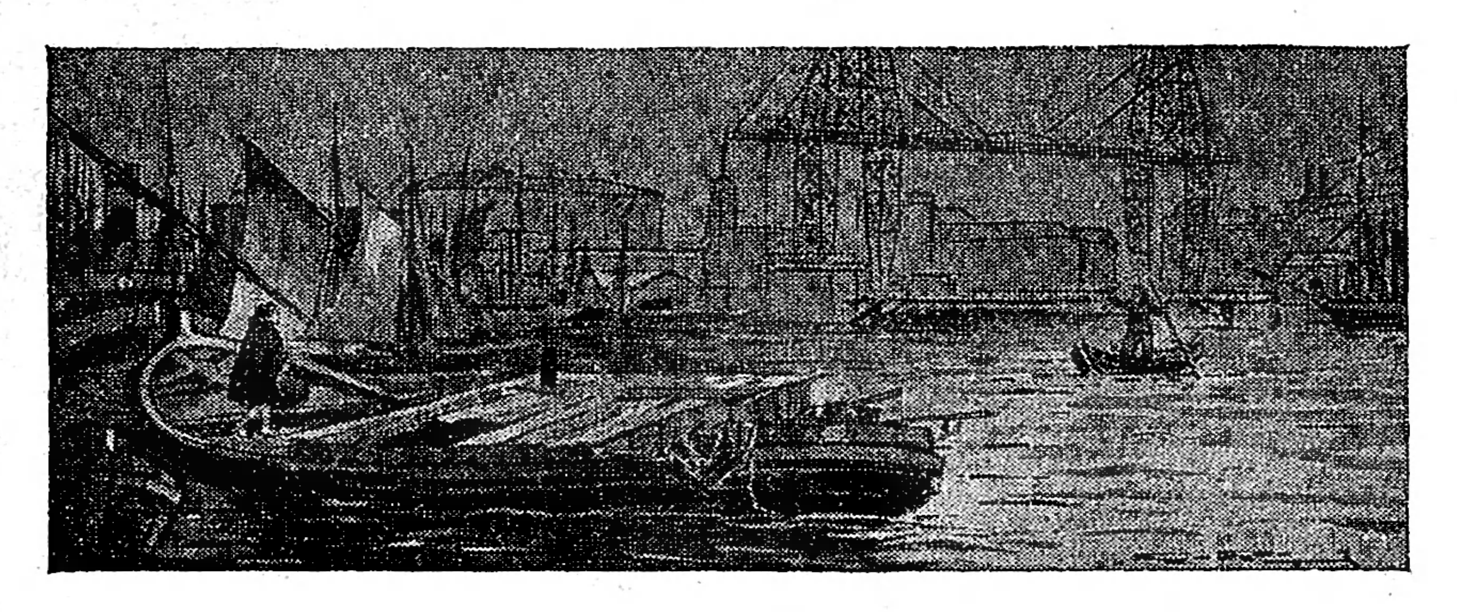
Caréner, c'est nettoyer ou réparer les œuvres vives. Les navires sont conduits dans des bassins spéciaux ou bassins de carénage, introduits dans une « forme » que l'on ferme par une énorme porte blindée. L'eau est pompée et le navire se trouve au sec.

2. *Ponté :* Qui est muni d'un ou plusieurs ponts.

3. *Yacht :* Navire de plaisance.

Questions. — 1. Qu'observe autour de lui Edgar à son réveil? — 2. Quelle impression produit sur lui le vieux marin qui l'a recueilli? — 3. Quel bon repas fait-il dans la vieille barque? — 4. Comment doit-il mettre le vieux marin au courant de sa situation? — 5. Quel risque aurait couru Edgar si le vieux matelot n'avait pas été bon?

Exercice écrit. — *Au cours d'une longue promenade à la campagne, vous êtes arrivé affamé près d'une ferme où l'on vous connaissait. On vous fait goûter copieusement. Décrivez la scène.*



XVIII. — Nuit sur le Vieux-Port.

1

Edgar se réveilla. Il était seul, et la nuit était venue.

Par la fente du panneau il apercevait un ciel violacé, et dans ce ciel, suivant les mouvements de l'embarcation, paraissait et disparaissait une étoile mystérieuse, car, isolée, il n'était pas possible de la nommer, ni même de savoir à quelle constellation elle appartenait.

La souffrance avait abandonné Edgar. Mais il ressentait dans tout le corps une grande lassitude. Qu'il se trouvait bien, ainsi allongé! Il avait atteint un port sûr. Il était un de ces pêcheurs isolés qui pour tout bien possèdent leur embarcation et leurs engins de travail. La nuit précédente avait été rude. Oui, il avait dû lutter contre une violente tempête. Il avait failli périr. Mais aujourd'hui il se reposait et personne ne le troublerait.

L'embarcation roulait (1) légèrement, elle cognait son bordage contre celui de sa voisine et celle-ci cognait aussi contre la suivante qui, elle, raclait son flanc contre le quai. Edgar entendait d'autres bruits et comme le murmure d'une foule immense et éloignée.

Mais pourquoi était-il seul? Où était l'homme qui lui avait donné l'hospitalité? Pourquoi n'était-il pas là, prêt à

l'accompagner à bord du *Neptune?* Et quelle heure était-il? Si cet homme était parti pour le trahir!

Oui? Eh bien! Ils ne l'atteindraient pas ainsi. Il allait fuir.

Aussitôt il sauta de la couchette et sortit sur le pont, traînant son paquetage.

Attention, il ne fallait pas partir à l'aveuglette, se jeter dans les jambes d'un gardien ou d'un douanier. La fuite devait être organisée.

Edgar s'accroupit sur le pont dans la position de l'araignée qui, elle, calcule à quel endroit elle tendra sa toile et pèse la pierre qu'elle y suspendra.

Cependant il lui fut impossible de penser tout de suite à cette fuite. Il était bien trop occupé à regarder devant lui, et il se disait que ce qu'il voyait, jamais il ne l'oublierait, même s'il était repris. Dans son lit, le soir, il n'aurait qu'à fermer les yeux pour le revoir. On pourrait tout lui ôter, lui reprendre ses livres, cela on ne pourrait le lui voler.

D'abord s'étendait ce grand ciel violacé, un ciel comme jamais il n'en avait vu, même les nuits d'orage. C'était un écran de nuages sur lequel jouaient les feux de la ville, et sur cet écran encore se dessinait la mâture d'un brick-goélette (2).

Bien que le bateau ne fût pas très important, cette mâture vue ainsi, de bas en haut, apparaissait immense; elle barrait le ciel d'une croix triple.

Derrière, c'était l'obscurité presque complète à cause d'un grand mur qui dominait le quai. Devant, cent embarcations, presque toutes hors d'usage, s'élevaient sur l'ondulation de l'eau, s'abaissaient lorsque celle-ci était passée, se redressaient encore, se heurtant de l'épaule et tirant sur leurs amarres. L'eau, en jouant, déformait les lignes de celles qui étaient à demi coulées.

Tout près du pont métallique, trois ou quatre fins voiliers de course, à la coque blanche, roulaient légèrement. Leurs mâts tendus par les haubans (3) penchaient tantôt à droite, tantôt à gauche.

L'eau violacée se glissait entre les embarcations. Des

flammes souples léchaient les flancs, s'arrondissaient derrière les poupes, s'amincissaient aux étraves.

Là où Edgar aurait affirmé que tout était mort, tout vivait, même ces trois remorqueurs immobiles et imposants. Sans s'y mêler, ils dominaient, ces gros messieurs au gros ventre rouge barré de leur chaîne d'ancre, tout ce menu peuple frétillant d'éclopés et de bohémiens du port.

Tout cela jacassait, criaillait, se disputait.

« Oh! Sam, pensait Edgar, quelle histoire tu me raconterais si tu étais ici! »

Mais il fallait songer à fuir et à rejoindre le *Neptune*. Comment?

Si mal qu'Edgar connût le port, il savait que pour atteindre le quai Wilson, tout au bout de la grande jetée, il lui fallait contourner le Vieux-Port. Oui, il devait aller là-bas, tout au bas de la Canebière, puis suivre le quai de l'autre côté, en face.

Mais, se disait-il, il avait mal réfléchi. Ce chemin, il aurait dû le faire en plein jour; personne n'aurait pris garde à lui.

Dans la nuit, il serait sûrement remarqué. Au pont d'Afrique, les douaniers arrêteraient ce gosse traînant la jambe (car on a dû signaler qu'un enfant boiteux s'était échappé) et chargé d'un lourd paquet.

« Eh! Où vas-tu, le gosse, à cette heure, avec ton baluchon sur l'épaule? »

Edgar ne se sentait pas le courage d'affronter ce danger. Il valait mieux attendre l'homme qui avait promis de le conduire à bord. Peut-être ne l'aurait-il pas trahi.

C'est alors qu'il vit, juste devant lui, une barque s'engager sous le pont métallique. Pas un bruit ne décelait sa marche. L'homme qui maniait les avirons était debout au centre, et les avirons entraient dans l'eau et en ressortaient sans aucun bruit, sans qu'une seule goutte rejaillît.

C'était seulement une ombre.

Edgar se dissimula autant qu'il pût, et la barque avançait silencieusement, mais hardiment, sur les flammes

violacées du bassin. Le garçon allait s'enfuir vers le quai au moment où il entendit :

— Allons, petit, viens avec moi. C'est l'heure.

2

Edgar était ému. Il avait plusieurs fois accompagné son père à bord de ses navires. Il venait de passer une journée entière et avait dormi dans cette petite embarcation, mais c'était la première fois qu'il se trouvait dans une barque se déplaçant sur l'eau.

Il s'était agenouillé à l'avant, à côté de son paquetage, les deux mains appuyées au bordage. Il avait devant lui cette espèce de bec que formait la proue de la barque dont la forme, pointue aux deux extrémités, lui rappelait celle des bateaux qu'il fabriquait autrefois avec une feuille de papier.

L'homme, debout, maniait les avirons.

Dès que l'embarcation se mit à glisser sur l'eau, Edgar apprit combien la mer est différente de la terre, combien elle est mouvante et puissante. Aussitôt il sut comment elle peut porter sans effort les plus lourds navires. Il la sentit sous lui, comme il sentait autrefois les épaules de son père lorsque celui-ci par jeu le portait sur le dos, les jambes de l'enfant entourant le cou de l'homme.

Il sentit sa force.

Et aussitôt tout ce qui, jusqu'à ce jour, lui avait paru ferme et inébranlable sembla perdre toute solidité.

Les maisons du quai se penchèrent un peu, puis s'étalèrent en largeur. Le brick-goélette se mit à glisser et pivota, tandis que son bout-dehors (4) acéré se tendit comme une épée d'escrimeur. Toutes les embarcations à la fois firent face et aussi les yachts de course et les trois gros remorqueurs qui tiraient sur leurs chaînes comme des chiens à l'attache, montrant un peu plus leurs ventres revêtus de longues barbes d'algues dans lesquelles roulaient des pierres précieuses.

Devant Edgar qui, des deux mains, serrait fort le bordage du petit bateau, car la tête lui tournait, s'étalaient de larges plaques d'eau, reflets du ciel.

Il lui semblait, tant l'eau au-dessous de lui et les nuages au-dessus de sa tête étaient semblables de formes et de couleurs, « naviguer » en plein ciel.



Il étouffait, serré par cette odeur puissante de mer qu'il respirait.

Mais au moment où la barque franchit l'arche du pont qui sépare le bassin de carénage du Vieux-Port, Edgar eut peine à retenir un cri. Il se rejeta en arrière, surpris et ébloui.

Dans la nuit et dans le ciel s'était ouverte brusquement une grande tranchée. Et c'était une tranchée de lumière et de feux qui s'écoulaient jusqu'à l'enfant, qui disparaissaient seulement au-dessous de l'embarcation. C'étaient des feux de toutes couleurs et de toutes formes, des embrasements, des coulées de poussières d'or, des éclatements de braises.

L'eau n'était aussi que ruisseaux de feux verts, rouge sang, jaune éclatant et jaune cuivré. Les avirons plongeaient dans l'eau comme dans une pâte d'or en fusion ou de sang qui se caille, et lorsqu'ils ressortaient de l'eau, ils entraînaient avec eux cette pâte d'or ou de sang.

A droite et à gauche de cette tranchée lumineuse, les

navires, aux vergues, cheminées, coques et mâts phosphorescents, s'alignaient comme des navires fantômes. Ils ne reposaient plus sur l'eau, mais naviguaient dans cette mer de feu.

Edgar s'attendait à ce que se produisît quelque chose d'encore plus merveilleux. La rumeur de la foule qui venait jusqu'à lui était une musique. Il entendait des sonneries de trompettes, des appels de clairons, des coups de gongs. Certainement dans ce ruissellement de feux, se disait-il, un être magnifique allait apparaître.

Peut-être serait-ce une princesse d'une beauté éblouissante, revêtue d'une robe de satin blanc et couverte de bijoux et de pierreries.

Ou bien un dieu dont la barbe et les cheveux seraient d'algues vertes coulant jusqu'à ses pieds, portant une couronne de coquillages, et des marsouins bondissants accompagneraient sa marche.

Ce qu'il vit fut sans doute plus beau encore.

L'eau du port se mit à bouillonner comme de l'argent en fusion. Soudain cette eau qui jusqu'alors n'avait fait que refléter les lumières, se mit à vivre d'une vie propre. Ce n'étaient qu'éclats d'argent et soubresauts de feux.

Le vagabond avait abandonné les rames. Il souffla à l'oreille d'Edgar :

— Les sardines.

— Comment? fit le garçon qui ne comprenait pas.

— Un banc de sardines est entré dans le Vieux-Port et il en cherche la sortie.

Il y en avait des centaines de mille. Se heurtant aux quais, elles avaient brusquement fait surface et, affolées, se précipitaient. Elles nageaient, elles bondissaient hors de l'eau, toutes dans la même direction, comme si elles obéissaient à un ordre donné. En traversant les lumières, elles devenaient des flèches jaunes, vertes et rouges.

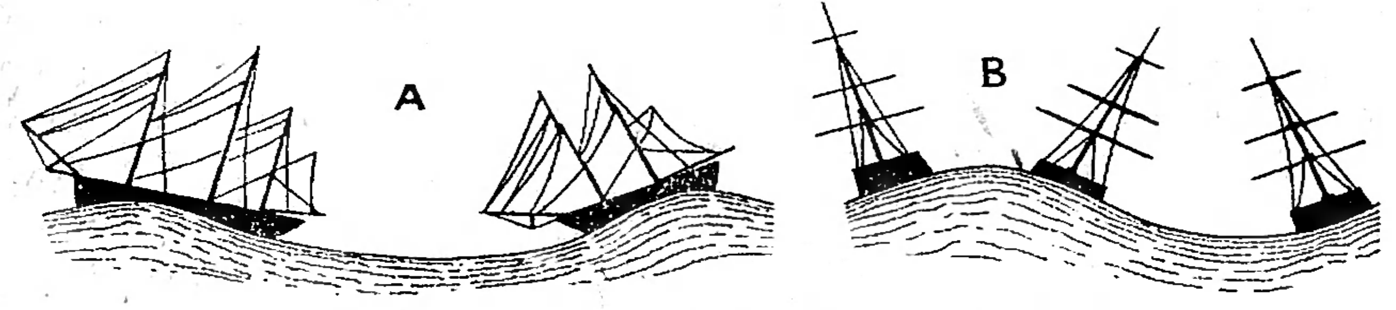
L'homme avait saisi une épuisette, la plongeait dans l'eau et, à chaque coup, jetait au fond de l'embarcation une bonne douzaine de sardines longues et larges, aux écailles irisées, qu'Edgar saisissait dans ses mains.

— Allons, petit, dit l'homme, il faut filer au quai Wilson.

Et, d'un coup d'aviron, il fit pivoter la barque. Tous les jeux de lumière disparurent, basculés sur le côté, et, quelques minutes plus tard, la petite barque se trouva à l'entrée d'un canal sombre, dans le reflet noir qu'une haute muraille et une tour carrée projetaient dans l'eau.

— Ecoute-moi, petit, dit l'homme. Ce que nous allons tenter est difficile. Pendant que tu regardais les lumières, moi, je surveillais le port. L'entrée en est gardée par une embarcation de la Douane. Donc, rien à faire pour sortir par là sans être accosté. Je n'ai pas de contrebande à bord, mais on pourrait me demander ce que tu fais là, toi, avec ton baluchon. Il me serait bien difficile de l'expliquer. Il y a deux autres embarcations des Douanes qui gardent les ports. Où se trouvent-elles en ce moment? Je n'en sais rien. Peut-être tout près de nous. Peut-être du côté de l'Estaque (5). Je vais traverser le canal Saint-Jean (6). Toi, allonge-toi bien au fond. Ne fais aucun bruit, ne parle pas. Tu te redresseras lorsque je te le dirai. Je voulais te conduire par mer jusqu'au quai Wilson, mais c'est trop dangereux, trop dangereux pour toi parce qu'il faudrait passer sous le pont d'Afrique qui est gardé. Alors, nous accosterons tout de suite à la grande jetée, avant le pont, et je te conduirai par terre jusqu'à ton bateau. Allons, cache-toi.

Explications. — 1. *Rouler :* La mer imprime des mouvements au navire : le roulis et le tangage. Le roulis est un mouve-



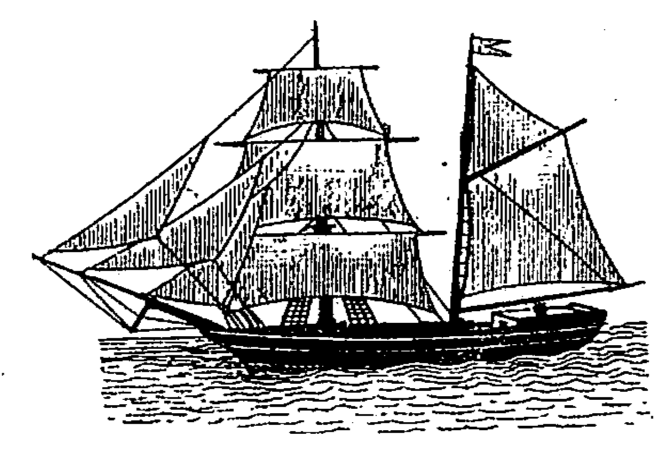
A. Mouvement de tangage; B. Mouvement de roulis.

ment d'un bord sur l'autre, de droite à gauche. Le tangage est au contraire un mouvement d'avant en arrière et d'arrière en avant. On dit le navire roule et le navire tangue.

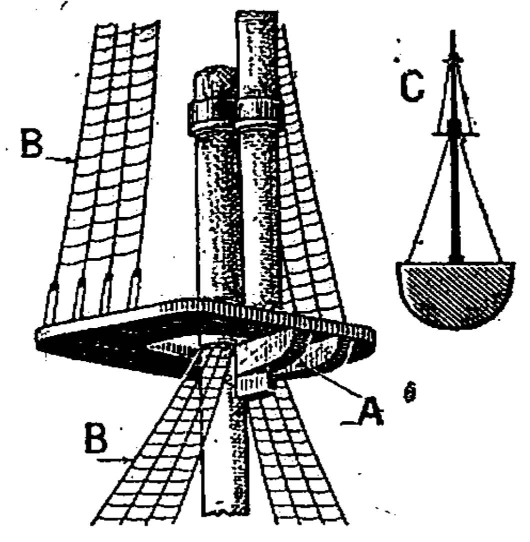
2. *Brick-goélette* : Voilier à deux mâts, qui possède des voiles carrées à son mât avant.

3. *Haubans* : Cordage qui étaye les mâts d'un navire.

4. *Bout-dehors* : Partie extrême du beaupré. Le beaupré est un mât



Brick-goélette.



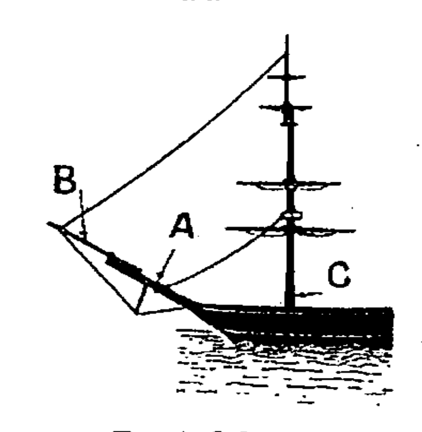
Haubans.

A. Hune; B. Haubans; C. Coupe transversale d'un navire, montrant l'ensemble des haubans d'un mât.

qui sort à l'avant des voiliers. Entre le beaupré, le bout-dehors et le mât de misaine sont tendues des voiles triangulaires appelées focs.

5. *L'Estaque* : Etait primitivement un petit village de pêcheurs situé à quelques kilomètres de Marseille, vers l'ouest. Aujourd'hui, en raison de l'extension considérable prise par les ports de Marseille, la petite agglomération est devenue un gros faubourg populeux. Le grand peintre aixois Cézanne a peint plusieurs vues de l'Estaque.

6. *Canal Saint-Jean* : Canal qui reliait le Vieux-Port de Marseille au port dit de La Joliette. On y voyait de beaux bricks-goélettes italiens qui prenaient là des chargements de ferraille. Il vient d'être comblé.



Bout-dehors.

A. Beaupré; B. Bout-dehors; C. Mât de misaine.

Questions. — 1. Quelles sont les impressions d'Edgar à son réveil? et ses rêveries? — 2. Quels merveilleux jeux de lumière peut-il observer lorsque sa barque traverse le Vieux-Port envahi par un banc de sardines? — 3. Quelles précautions prend le vieux matelot?

Exercice écrit. — *Décrivez la fête de nuit (à la campagne, à la ville ou au bord de la mer) dont les jeux de la lumière sur les choses et sur les êtres vivants vous ont laissé la plus vive impression.*

XIX. — Comment Edgar se cacha à bord du *Neptune*.

I

Un sentiment de sécurité qui venait de ce que ce n'était plus à lui, comme la nuit précédente, de décider, s'était emparé d'Edgar. Il était entre les mains de cet homme fort et il avait confiance. Il savait que tout ce qu'il était possible de faire pour le conduire à bord du *Neptune*, cet homme le ferait. Sans doute lui-même n'aurait-il pas eu la force d'atteindre seul le navire. Il n'aurait pas eu la force de veiller de tous côtés, de se cacher toujours, au moment où le danger se serait présenté. Il n'aurait pas eu la force de fuir. Toute son énergie, il l'avait dépensée la veille.

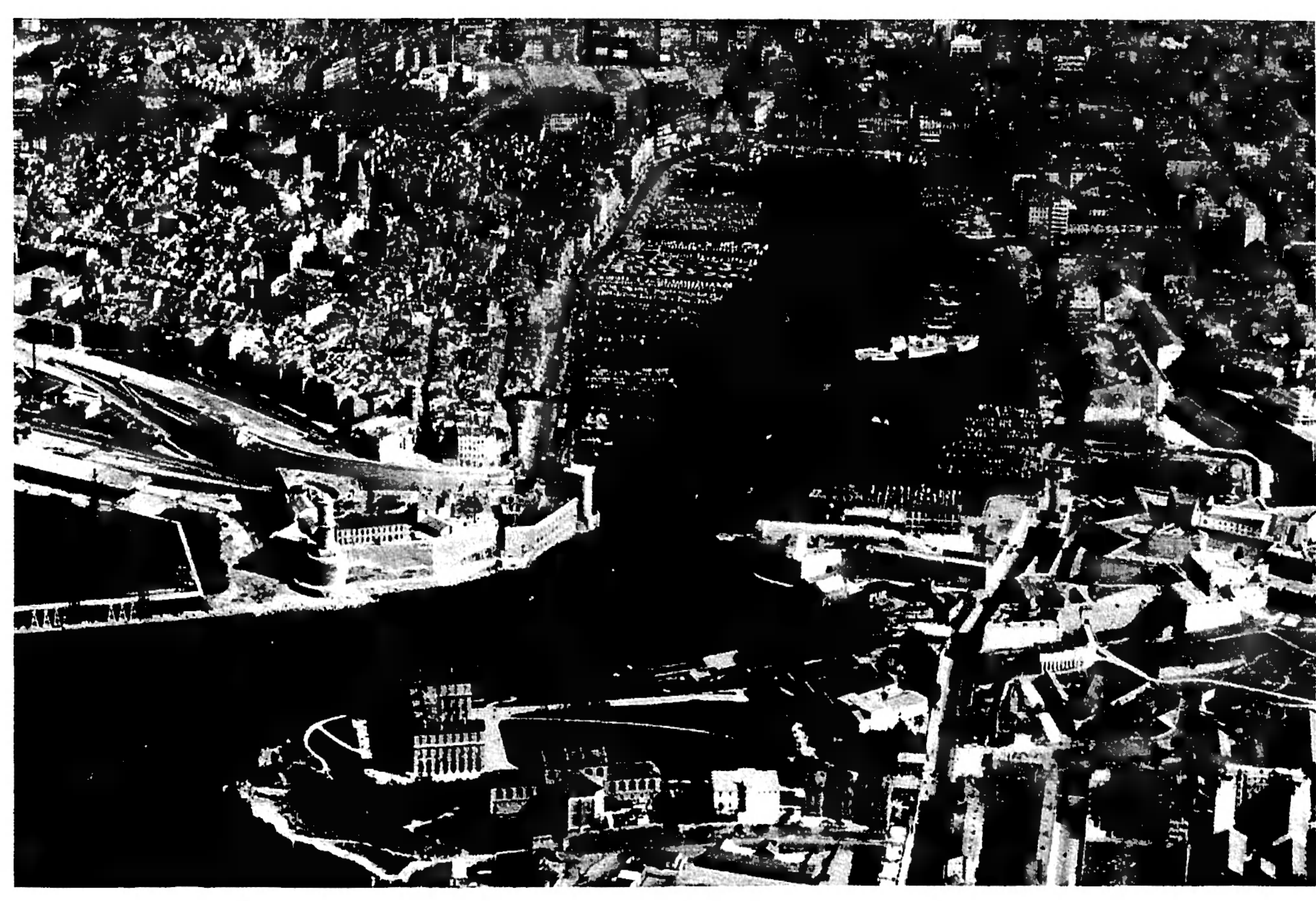
Il voyait seulement le ciel et cette étoile qu'il avait entrevue par la fente du rouf (1). Oui, elle brillait, elle était toujours là. C'était son étoile. Il ne la quittait plus des yeux.

Pour la première fois, il essayait de se représenter ce qu'allait être cet embarquement, de quelle manière il parviendrait à se glisser à bord et comment il se cacherait jusqu'à ce que le navire eût pris la mer et que lui-même eût rejoint Sam. Ensuite? Lorsqu'ils arriveraient à Londres, que déciderait Sam?

Que de questions à résoudre! Mais là-haut, l'étoile brillait toujours.

Parfois, la petite embarcation se trouvait dans l'ombre d'un énorme chaland dont la coque noire et le chargement la dominaient. Parfois, au contraire, elle était fouillée par la grande lumière d'un globe électrique. Mais bientôt ce jeu d'ombre et de clarté céda la place à un autre jeu d'ombre et de clarté.

A intervalles réguliers, un reflet lumineux balayait le bordage de l'embarcation et, sans atteindre Edgar couché



Vue aérienne du Vieux-Port de Marseille ; à droite, le bassin de carénage : « hospice des petites embarcations... » [p. 143]. *(Phot. Chambre de commerce de Marseille.)*



Vue aérienne du quai Wilson, dans le port de Marseille [p. 131]. *(Phot. Chambre de commerce de Marseille.)*

dans le fond, éclairait le vagabond qui maniait plus puissamment et plus rapidement les avirons.

La barque avait quitté le canal et traversait un bassin, se dirigeant vers la grande jetée.

Edgar se releva et s'agenouilla. A sa gauche était le phare Sainte-Marie; à cent mètres devant, la jetée; derrière lui et sur la droite, se dessinaient les masses des grands courriers (2). A sa gauche encore, la sortie sud des ports de Marseille apparaissait.

Une brise chargée de l'odeur du large soufflait.

Sans bruit, l'homme fit glisser la barque entre deux grands chalands amarrés à la jetée.

— Attends, dit-il à Edgar. Il faut voir ce qui se passe, savoir si nous n'avons pas été aperçus.

Un quart d'heure s'écoula.

Comme rien n'avait bougé, le vagabond, chargé du paquet d'Edgar, sauta sur le chaland et aida le garçon à y grimper.

— Lorsque j'avancerai, tu avanceras, dit-il. Lorsque je me cacherai, tu te cacheras. Evite de faire du bruit et ne parle pas.

Il partit en avant.

La manière dont il suivait l'ombre des marchandises entassées sur le quai et des bâtiments qui y sont élevés, la rapidité avec laquelle il franchissait les passages éclairés, le soin qu'il apportait à demeurer absolument immobile parfois plus d'un quart d'heure et surtout la connaissance qu'il paraissait avoir des moindres recoins, des moindres saillies permettant à un homme de se cacher, firent dire à Edgar que ce n'était certainement pas la première fois que son compagnon traversait la grande jetée en prenant soin de ne pas attirer l'attention. Etait-il donc un voleur, un pilleur de quai, un détrousseur de navires et d'épaves, un contrebandier?

Il avait presque honte de le suivre. « Mais, se disait-il, sans lui, où serais-je? Il m'a donné son lit, il a partagé avec moi sa nourriture. Maintenant, il me conduit. »

— N'aie plus aucune crainte, lui dit le vagabond. Le poste de garde du pont d'Afrique est contourné. Nous arriverons au but. Mais il y a encore trois kilomètres à parcourir.

Et il entraîna Edgar au haut de la jetée, sur le chemin central balayé par l'éclat de Planier (3) et qui domine d'un côté le large, de l'autre les ports et les navires.

— En route, dit encore l'homme. A la moindre alerte, nous nous cacherons, soit dans les blocs, soit derrière les marchandises. D'ici, nous voyons tout.

D'alerte, il n'y en eut qu'une. Parfois, le vagabond s'arrêtait et, le visage plissé par le souci, regardait en arrière.

A un moment, il posa la main sur l'épaule d'Edgar.

— Ecoute, dit-il.

L'homme et l'enfant n'étaient pas seuls. Quelqu'un les suivait, quelqu'un qui dissimulait sa marche. Car ce n'était pas un bruit de pas net qu'Edgar entendit, mais plutôt un glissement.

Le bruit cessa. Edgar et le vagabond reprirent leur marche et de nouveau ils entendirent le glissement.

— Oh! fit l'homme. Il faut que je sache ce que c'est, et il entraîna Edgar vers l'un des nombreux escaliers qui conduisent à la partie basse de la jetée.

Là, il s'arrêta, se plaqua contre le mur et, d'un geste, plaça derrière lui Edgar qui saisit l'avant-bras de l'homme.

Cet avant-bras était durci, contracté, le poing fermé et prêt à frapper.

Oh! pensait l'enfant. Il va frapper, tuer peut-être.

Cela, il ne le voulait pas. De toutes ses forces, il serra dans ses mains ce poing, préférant être repris, être frappé lui-même.

Le bruit était plus précis. Non, ce n'était pas le bruit que fait un homme en marchant. C'était toujours ce glissement, accompagné maintenant d'un souffle rauque. Qu'était-ce donc? Edgar tremblait, serrant toujours ce

poing crispé. L'homme ou le diable qui les suivait allait apparaître.

Deux yeux jaunes brillèrent au haut de l'escalier, arrêtés sur l'homme et l'enfant cachés.

— Ce n'est qu'un chien, dit le vagabond. Tiens, mange, ajouta-t-il en lançant à la bête un morceau de pain qu'il sortit de sa poche. Tu peux te vanter de nous avoir fait peur. Ce garçon-là tremblait comme la feuille d'un orme et il ne voulait pas que je frappe.

Ils avaient repris leur marche et le chien les suivait.

— Dis-moi, tu t'es échappé aussi? Tu n'aimes pas les chaînes? Tout comme ce garçon.



Et il lançait des morceaux de pain que la bête happait au vol.

Puis, s'adressant à Edgar :

— C'est bien décidé, tu pars pour Londres?

— Oui, c'est bien décidé, monsieur.

— Eh bien! voilà ton navire.

— Etes-vous sûr, monsieur?

— C'est ici le quai Wilson et nous allons nous approcher pour lire le nom. Ne vois-tu pas, ajouta-t-il en riant, que tu te trompes de navire et partes pour l'Australie?

Mais c'était bien le *Neptune*. Edgar lut le nom qui était écrit en lettres d'or sur la proue.

« C'est donc là qu'est Sam », se dit-il.

2

Son compagnon l'entraîna dans l'ombre des marchandises, à une vingtaine de mètres du navire, et le fit asseoir sur un sac.

Ils apercevaient le *Neptune* sur toute sa longueur. Comme avait dit Sam, ce n'était plus un navire fou et vaniteux de sa jeunesse et ce n'était pas un vieux navire. Il donnait une impression de confiance et de sécurité.

— Eh bien! dit le vagabond, où vas-tu te cacher à bord?

— Je ne sais pas, monsieur, je chercherai.

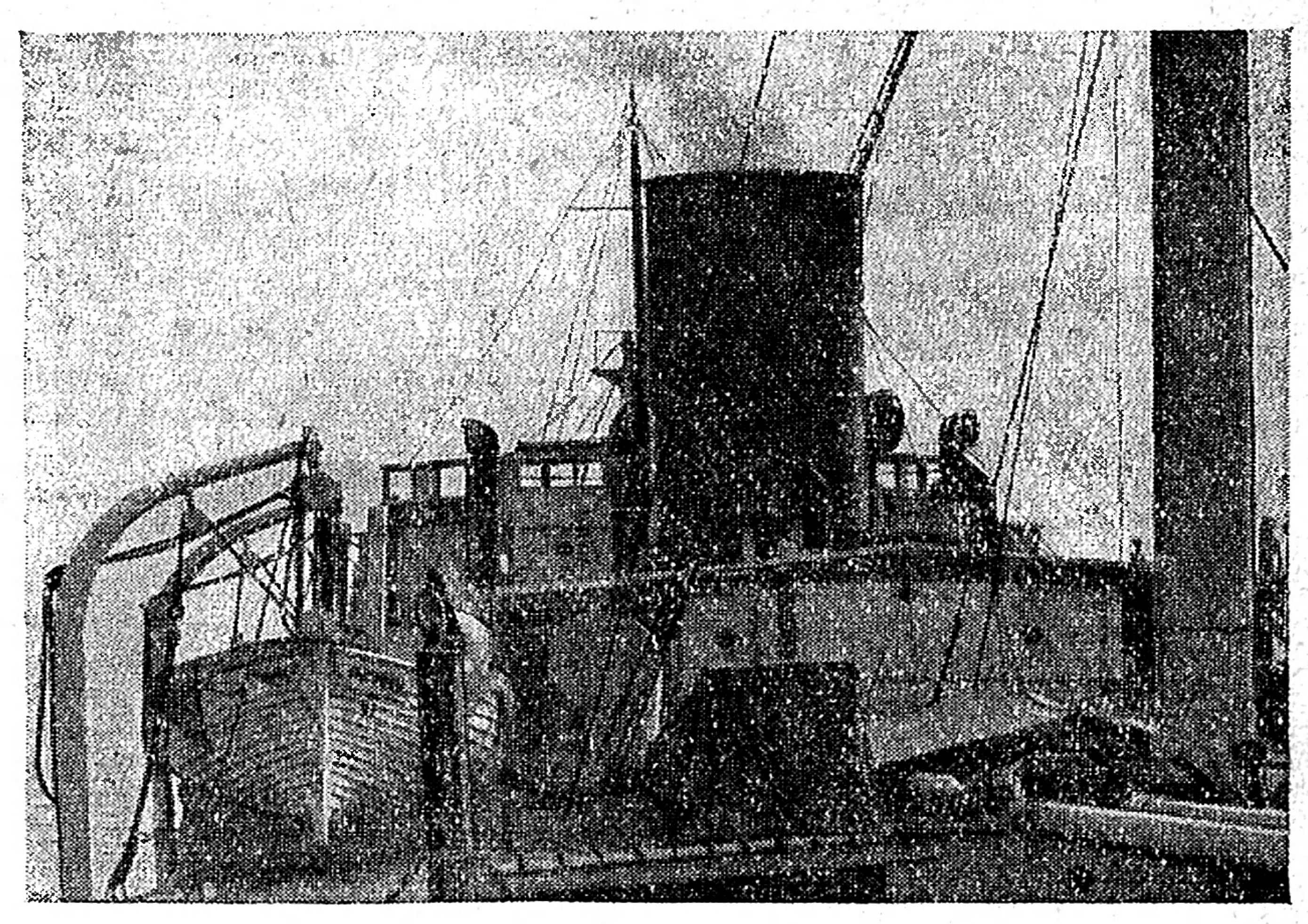
— Crois-tu que ce soit si facile de se cacher à bord d'un navire, si l'on n'a pas un ami? Vois-tu, il n'y a que deux cachettes à peu près sûres : une embarcation ou, là-haut, ce que tu aperçois au haut du mât d'avant, la hune (4), qu'on appelle encore le nid de pie ou le tonneau, et dans laquelle on fait grimper un homme par temps de brume. L'embarcation, c'est bien. Elle est recouverte d'une toile ficelée à l'extérieur. Tu peux y entrer. Tu ne peux pas replacer la toile telle qu'elle est. Alors, demain, un matelot s'en aperçoit et te cueille par le collet.

« La hune, c'est mieux dans un sens, mais dans un autre sens c'est pire. Si l'on n'envoie pas un matelot dans la mâture avant le départ, ce qui est rare, tu pourras partir, mais tu ne pourras pas rester longtemps là-haut, accroupi. Il te faudra descendre dès la première nuit si tes jambes ont encore la force de te soutenir. L'officier qui veille sur la passerelle t'aperçoit et, lorsque tu atteins le pont, tu tombes entre les bras de l'homme qu'il a envoyé au pied du mât pour te recevoir.

— Alors, monsieur?

— Si je n'étais pas là, tu risquerais bien, la nuit prochaine, de dormir dans ton lit de l'internat. Mais je suis là.

« Regarde bien le bateau. Tu vois l'avant. C'est là que dorment les matelots et les hommes de la machine. Puis il y a une cale. Vois-tu toute cette partie qui est au centre



« VOIS-TU LES EMBARCATIONS ?... »

du navire ? C'est ce qu'on appelle le château, et à l'intérieur sont les cabines des officiers. Au-dessus est la passerelle. Souviens-toi bien : de jour et de nuit, des hommes veillent sur la passerelle (5). Vois-tu les embarcations qui y font suite ? Il y en a deux de chaque bord. Il faudra te cacher dans une des deux qui sont le plus éloignées de la passerelle.

— Mais, monsieur, puisque vous m'avez dit...

— Laisse-moi parler. Vois-tu ce tuyau à l'arrière du pont des embarcations ? Sais-tu ce que c'est ?

— Non, monsieur.

— C'est le tuyau de la cuisine. La cuisine est dessous, face à l'arrière. Voici ce que tu feras : la première nuit en mer, tu quitteras ton embarcation, tu te glisseras sur ce pont, jusqu'à ce coffre. Le vois-tu ?

— Oui, monsieur.

— Lorsque tu verras Sam tout seul qui sortira sur ce

petit balcon, tu l'appelleras, tout doucement : « Eh! Sam. Voici votre petit ami qui est venu vous rejoindre. »

— Oui, monsieur, fit Edgar en riant. C'est ainsi que je ferai.

— Ensuite, Sam est assez grand garçon pour te tirer de ce mauvais pas. Maintenant, gosse, tu vas te déchausser, et fais vite. Le quai est désert. Le gardien vient de rentrer dans sa baraque, tu vas traverser ce planchon qui relie le bateau à la terre. Tu vois d'ici l'échelle de fer que tu dois grimper pour atteindre le pont des embarcations. Vois-tu, là, sur la droite?

— Oui, monsieur.

— Quand tu seras sur le pont des embarcations, marche doucement, sinon tu risquerais de trébucher sur les tuyaux qui le traversent et sur la drosse (6). Tu viendras là, entre les deux embarcations, et tu m'attendras.

— Comment? Est-ce que vous venez aussi?

— Je vais te ficeler dans ton embarcation. Allons, file! Laisse, je t'apporterai ton baluchon.

Boitillant, réprimant un cri de douleur à chaque pas et pourtant rapide comme une flèche, Edgar traversa le quai et le planchon. A bord, il alla avec plus de précaution. Son cœur battait à grands coups. Il ne respira un peu que lorsqu'il fut allongé sur le pont.

Il vit le vagabond traverser le quai. Puis il ne sut plus rien de lui jusqu'au moment où une main pesa légèrement sur son épaule.

Quelques minutes plus tard, la toile d'une embarcation était soulevée.

— Sais-tu, dit le vagabond, que j'ai été obligé d'attacher le chien en bas, sinon il m'aurait suivi?

— Qu'allez-vous faire de lui, monsieur?

— Je crois bien que je le garderai en souvenir de toi. Allons, grimpe, ajouta-t-il en tendant ses bras, et il déposa Edgar dans l'embarcation.

— Et comment l'appellerez-vous?

— Eh bien! je l'appellerai Fantôme. Veux-tu?

— C'est ça, monsieur.

— Maintenant, au revoir. Donne le bonjour de ma part à Sam. Allonge-toi dans le fond et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

La toile était rabattue. Edgar ne voyait plus son compagnon d'un jour.

— Au revoir, monsieur, dit-il. Dites-moi votre nom.

— Je l'ai oublié, fit l'homme. Bonne chance!

Explications. — 1. *Rouf :* Petite construction élevée sur un pont.

2. *Grands courriers :* Paquebots qui prennent le courrier postal.

3. *Planier :* Le grand phare placé au large du port de Marseille. Par les nuits très claires, on peut apercevoir le reflet de ses éclats sur les nuages à plus de 150 ^{km} au large.

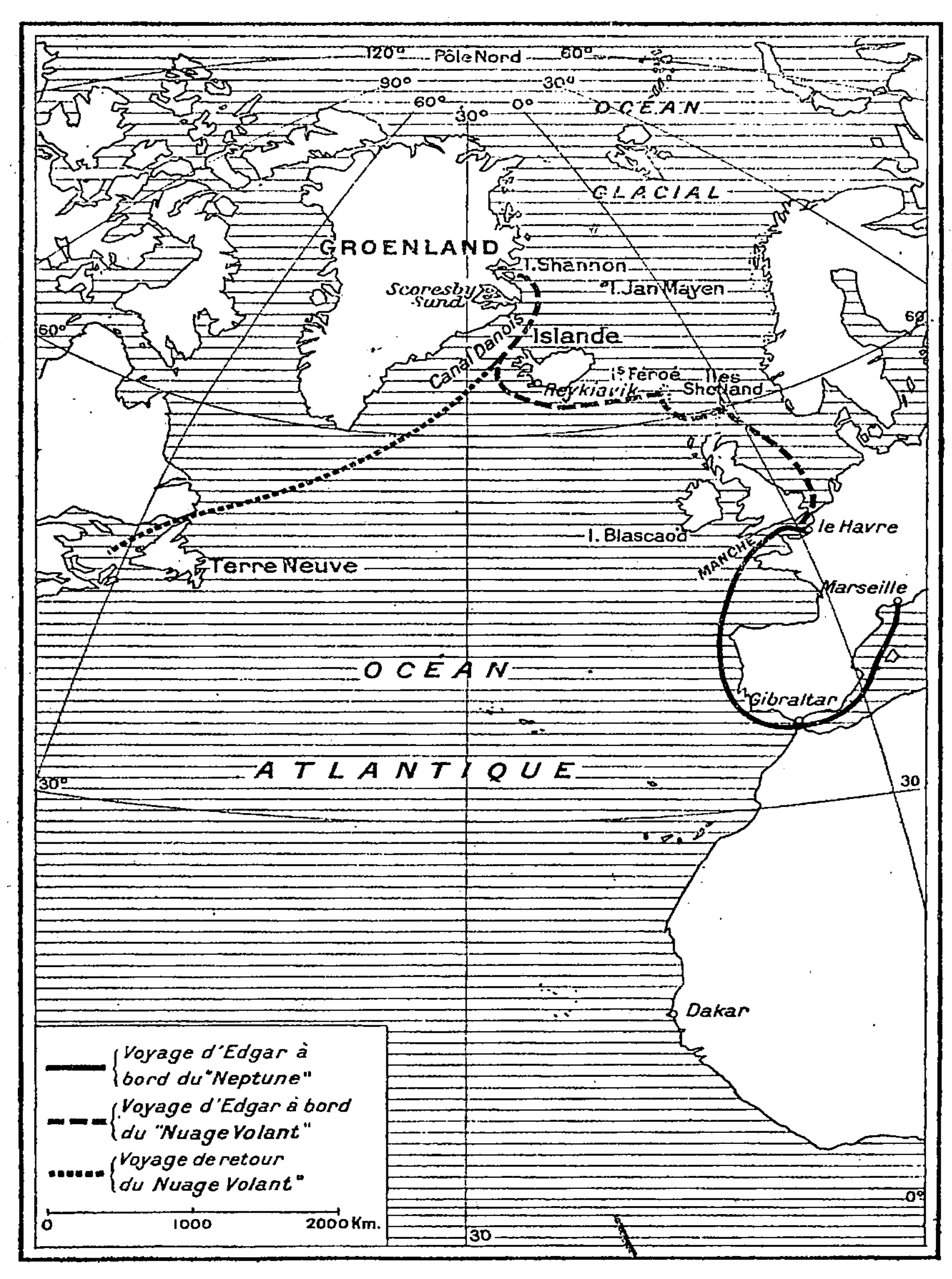
4. *Hune :* Plate-forme en saillie placée dans la mâture des voiliers. A bord des vapeurs, la hune, sous une autre forme, a été conservée. C'est une sorte de demi-tonneau métallique dans lequel par temps de brume on place un matelot qui, à cette hauteur, a une vue plus étendue.

5. *Passerelle :* Voir *Banc de quart* (page 183). La passerelle, la timonerie et la chambre de navigation forment le banc de quart.

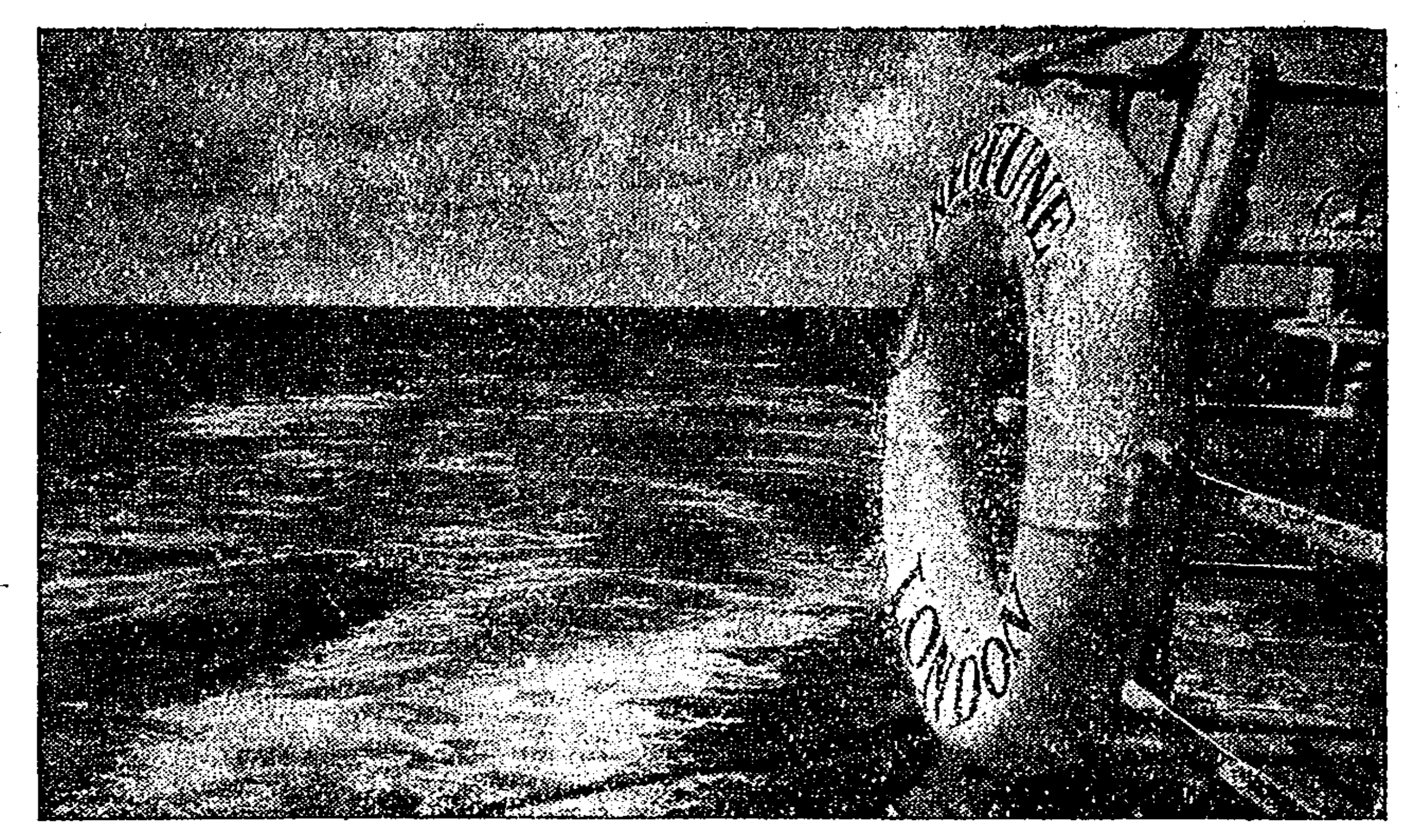
6. *Drosse :* Appareil qui transmet au gouvernail les mouvements de la barre.

Questions. — 1. Quelles précautions prend le matelot vagabond pour conduire Edgar au « Neptune »? — 2. Qu'observe Edgar en longeant les bassins du port de Marseille? — 3. Qui cause la fausse alerte? — 4. Comment Edgar est-il caché à bord du « Neptune »?

Exercice écrit. — *Vous avez visité un port de mer. Décrivez-le en insistant sur les aspects des différentes sortes de bateaux.*



ITINÉRAIRES DE VOYAGE D'EDGAR.



Phot. Th. Le Prat.

DEUXIÈME PARTIE

I. — A bord du *Neptune*.

Edgar avait écouté décroître le bruit du pas de son compagnon de rencontre. Lorsqu'il ne l'entendit plus, son courage l'avait abandonné.

Il se trouvait seul, en pleine nuit, caché au fond d'une embarcation elle-même fixée sur le pont d'un navire qui, quelques heures plus tard, allait quitter le port.

Tout ce qui l'entourait lui était inconnu. Il ne pouvait dire le nom des objets que ses mains touchaient. Et l'obscurité était devant ses yeux comme un mur.

Il ressentait l'angoisse de quitter un monde où il pou-

vait donner un nom aux hommes bons et méchants qu'il rencontrait, un monde pour lui empli de souvenirs heureux et malheureux.

Mais demain? Comment seraient les hommes qu'il rencontrerait?

La seule chose qui le retint de sortir de sa cachette, de descendre sur le quai et de retourner à l'internat était que son ami Sam dormait à bord de ce navire.

Demain, il retrouverait Sam. Voilà ce qu'il pensait.

Mais Edgar le poltron s'était réveillé et lui murmurait à l'oreille cent raisons d'abandonner son entreprise.

— Ne serais-tu pas mieux dans ton lit? lui disait-il. Avant que tu puisses rejoindre Sam, des matelots te découvriront, le capitaine te fera jeter à la mer et les requins feront un bon déjeuner.

Edgar aurait reconnu tous ses torts si, à cet instant, M. Cric avait soulevé la toile qui recouvrait l'embarcation.

Oui, c'était Edgar l'audacieux qui le poussait à l'indiscipline, c'était lui qui, lorsque l'enfant s'appliquait à apprendre une leçon, brouillait le texte du livre. Les lettres disparaissaient et, à leur place, sur la page, surgissait un grand voilier toutes voiles dehors ou une immense houle verte qui battait la plage d'une île du Pacifique. Et il n'était plus question de comprendre une règle de grammaire, mais de suivre la lutte d'un naufragé qui s'efforçait d'atteindre la côte.

C'était ce garçon audacieux qui avait dressé le plan de l'évasion. Où se cachait-il à cette heure? Il avait disparu dès qu'Edgar avait sauté du lit. Et, boitillant et craintif, l'enfant s'était trouvé seul sur la route.

Edgar possédait une énergie farouche, une grande volonté et, jusqu'à la limite fixée, le poltron exécutait ce que l'audacieux avait décidé.

Puisqu'il ne pouvait reculer, il lui fallait voir comment était faite cette embarcation qui l'abritait. De peur que la lueur n'en fût aperçue par un matelot rentrant de terre et traversant le pont, il ne pouvait frotter une allumette. Il

se mit donc, après avoir déposé ses hardes, à reconnaître avec les mains sa prison.

Rampant, il avançait lentement, prudemment, retirant le bras lorsque ses doigts heurtaient un objet qu'ils identifiaient mal. Il craignait de rencontrer sous sa main un rat. Sam lui avait raconté sur ces bêtes des histoires terrifiantes. Ne lui avait-il pas dit qu'elles rongeaient la chair des matelots endormis? Mais Edgar reconnut vite qu'il était le seul être vivant enfermé dans la baleinière (1).

Il alla d'abord de l'avant à l'arrière, puis il en fit le tour; enfin, se servant de son propre corps comme mesure, il découvrit qu'elle était longue de huit mètres à peu près et large de deux.

Sur les côtés, le dessous des bancs était occupé par des caissons de tôle vides (il y avait frappé dessus du doigt replié). Les deux caissons qui se trouvaient à l'arrière, plus larges et plus hauts que les autres, au contraire, étaient pleins. Sans doute renfermaient-ils, pour les cas de naufrage, les vivres et l'eau douce de réserve.

La toile qui recouvrait l'embarcation était tendue en son centre par deux mâts couchés horizontalement et dont il avait trouvé les emplantures (2) en allant de l'avant à l'arrière. Des gaffes (3) et des avirons reposaient dans le fond, et la pointe avant de l'embarcation renfermait un grand coffre plein de gilets de sauvetage. C'était tout.

Que faire? Edgar était fatigué. Le mieux n'était-il pas de dormir en attendant l'heure où il pourrait quitter sa cachette et rejoindre Sam? Il sortit du coffre quelques gilets de sauvetage, les disposa l'un à côté de l'autre, les recouvrit d'une voile qu'il avait trouvée pliée à l'arrière sous un banc, de manière qu'elle fût sous lui et qu'elle l'abritât et, après avoir placé sous sa tête sa pèlerine roulée en boule, s'étendit sur ce lit improvisé.

Les gilets de liège n'étaient pas bien souples. Presque aussitôt après s'être couché, Edgar se déplaça. « Ainsi je serai mieux », pensait-il. Mais il y avait encore ce coin qui pénétrait entre ses côtes. Peut-être ne le sentirait-il plus s'il s'allongeait sur le côté droit? Croyez-vous? Là,

il y avait encore un petit cube de liège qui tenait absolument à pénétrer dans la chair de sa cuisse. Eh bien! Il allait voir s'il ne pourrait dormir allongé sur le dos.

Longtemps encore, Edgar aurait continué ce manège si, subitement, il n'avait ressenti un malaise si profond qu'il crut sa mort prochaine. Et toute l'horreur de sa situation lui apparut. Il allait mourir tout seul, se disait-il. Quel sort tragique était le sien! Si tragique que des larmes coulèrent de ses yeux. Les rats viendraient et commenceraient à se régaler de sa chair avant qu'il ne fût mort. Déjà, ils rôdaient. N'étaient-ce pas eux qu'il entendait. N'était-ce pas leur odeur qu'il sentait?

Il se mit à rire tout doucement. Le poltron se montrait de nouveau. Non, il n'allait pas mourir. Il avait tout simplement mal au cœur, et c'était l'odeur forte du navire, des quais, de cette embarcation, des gilets de sauvetage sur lesquels il était couché, qui l'avait rendu malade.

Mais peut-être allait-il étouffer? Ah! folle imagination!

Il fallait réagir, penser à demain, à la manière dont il découvrirait Sam.

Mais Edgar s'endormit.

Explications. — 1. *Baleinière :* Embarcation longue et pointue à ses deux extrémités et servant à la poursuite des baleines. A bord des navires de commerce, on appelle aussi baleinières des embarcations de forme analogue et qui sont utilisées en cas de naufrage pour le sauvetage des passagers et de l'équipage.

2. *Emplanture :* Sorte de socle dans lequel est placée la base des mâts.

3. *Gaffe :* Perche à pointe métallique servant à la manœuvre des canots.

Questions. — 1. Montrez comment la tendance à la peur et la tendance à l'audace se disputent chez Edgar. — 2. Est-ce par le moyen des yeux qu'Edgar observe sa barque? — 3. Comment le sens de l'odorat contribue-t-il à le renseigner?

Exercice écrit. — *Au cours d'une promenade en forêt, vous vous êtes écarté de votre groupe. Vous apercevez soudain, sur un chemin du bois, un groupe de vagabonds qui se dirige vers vous. Vous vous cachez hâtivement. Les vagabonds passent. Décrivez la scène.*

II. — La mer.

1

A son réveil, l'enfant comprit tout de suite que le navire, qui roulait doucement, avait pris la mer.

Il se laissa aller à sa joie. Ainsi, il était en mer. Et pour une fois, Edgar le poltron et Edgar l'audacieux étaient d'accord.

Ainsi, il avait rompu définitivement avec le passé. Il réalisait son rêve. Il était au début d'une vie nouvelle.

« Est-ce si merveilleux de se trouver en mer, se demandait-il, que je suis transporté d'une aussi grande joie? Mais comment est-ce? »

Toujours allongé sur les gilets de sauvetage, baigné par la lumière blonde qui traversait la toile tendue à moins d'un mètre de lui, il écouta et fut étonné du silence qui entourait le navire. Non pas que ce silence fût absolu, car il entendait distinctement deux bruits continus et bien différents l'un de l'autre, mais dans le silence il n'entendait que ces deux bruits.

L'un était comme un murmure et Edgar pensa d'abord au léger murmure des ruisselets qui courent dans la campagne, où l'eau roule rapide et claire entraînant dans sa profondeur des herbes longues et fines.

Mais quoi ou qui pouvait produire ce murmure?

Il l'entendait du côté de son oreille gauche, du côté de la mer, et, brusquement, il comprit. C'était l'eau qui courait le long de la coque, c'était « elle », la mer, qui chantait si finement.

L'autre bruit, bien qu'il ne l'eût jamais encore entendu, Edgar le connaissait. Sam lui en avait souvent parlé. C'était encore un chant, celui régulier et monotone de la machine.

« Pendant des jours et des jours, lui avait dit Sam, tu l'entendras. Il t'accompagnera partout. Il sera ton compagnon. Quand tu seras joyeux, quand tu seras triste, tu l'entendras. »

Le cœur du navire battait. Edgar n'était plus seul.

Dans le corps, il éprouvait une certaine lourdeur. Mais ce malaise dont il avait souffert la veille, avant de s'endormir, avait disparu. Cette lourdeur n'était plus une gêne. Il se sentait bien et le léger balancement du navire ne le fatiguait pas.

Par moment aussi, le cargo « piquait du nez », et Edgar était fier de se rappeler cette expression qu'il avait entendue si souvent dans la bouche de son père. Par moment, l'avant du navire s'enfonçait un petit peu dans la mer.

« Bonjour », disait-il — comme un homme qui salue de la tête — en rencontrant un petit creux entre deux lames.

Edgar riait doucement. « Bonjour », « Bonjour ». C'est Edgar le marin qui salue la mer.

L'enfant se mit alors à penser à la surprise de Sam lorsque, quelques heures plus tard, celui-ci le verrait apparaître devant lui. Pourvu qu'il ne se mette pas à crier de frayeur, qu'il ne rassemble pas tout l'équipage. Oh! bon! Il va lever les bras au ciel, il écarquillera les yeux, son visage deviendra cramoisi et sa voix tremblera d'émotion. Edgar baissera la tête sous l'orage, avant de lui raconter comment il s'est évadé et de lui dire par où il est passé et comment était fait cet homme qui l'avait recueilli.

Tout en écoutant, Sam préparera une bonne soupe. Et de penser à la grande assiette blanche emplie d'une soupe chaude et parfumée fit penser Edgar à sa faim.

Il défit son paquet.

La lumière du soleil parvenait à traverser la toile pourtant épaisse qui recouvrait l'embarcation. Le refuge était éclairé par une belle lumière, mais éclairé seulement en partie, c'est-à-dire que le soleil frappait tout le côté gauche du canot, de l'avant à l'arrière. Le côté droit au contraire était dans l'ombre. Edgar lui-même était assis dans l'ombre, la limite de l'ombre et du soleil s'arrêtant à ses pieds. Mais, à tout moment, à cause du balancement du navire, le soleil brûlait ses pieds, qu'il n'avait pas rechaussés, et cette brûlure dans sa chair meurtrie était bonne.

Qu'avait-il à manger? Seulement un peu de pain durci

et un morceau de fromage. Il s'en contenterait, en attendant la bonne soupe chaude.

Il chercha au fond de son paquet, et voilà qu'il sentit sous ses doigts un pain souple, presque frais, qu'il n'y avait pas placé.

C'était donc le vagabond qui l'y avait glissé.

Il le saisit, le regarda, et, dans la fente du pain, couché sur la mie imprégnée d'huile dorée, il vit un beau poisson grillé.

Le vagabond avait pensé à sa faim.

Tandis qu'il mangeait, tantôt un morceau de pain, tantôt un morceau de poisson, Edgar se demanda pourquoi seulement une partie du canot, justement la partie gauche, était éclairée par le soleil.

Il se dit que cette particularité pourrait sinon lui indiquer l'heure, du moins à peu près le moment de la journée.

Ses lectures lui revenaient à la mémoire. N'était-il pas un évadé, caché à bord d'un navire? Il découvre les vivres que lui a glissés un ami et, par l'observation du soleil, il mesure le temps.

Le navire, se disait-il, pour atteindre Gibraltar se dirige vers le sud-ouest. Si donc le soleil frappe le côté gauche du canot, c'est qu'il se trouvait dans la partie ouest du ciel.

C'était donc l'après-midi.

Non seulement Edgar n'avait pas entendu les bruits du départ, à l'aube sans doute, mais encore il avait dormi une grande partie de la journée.

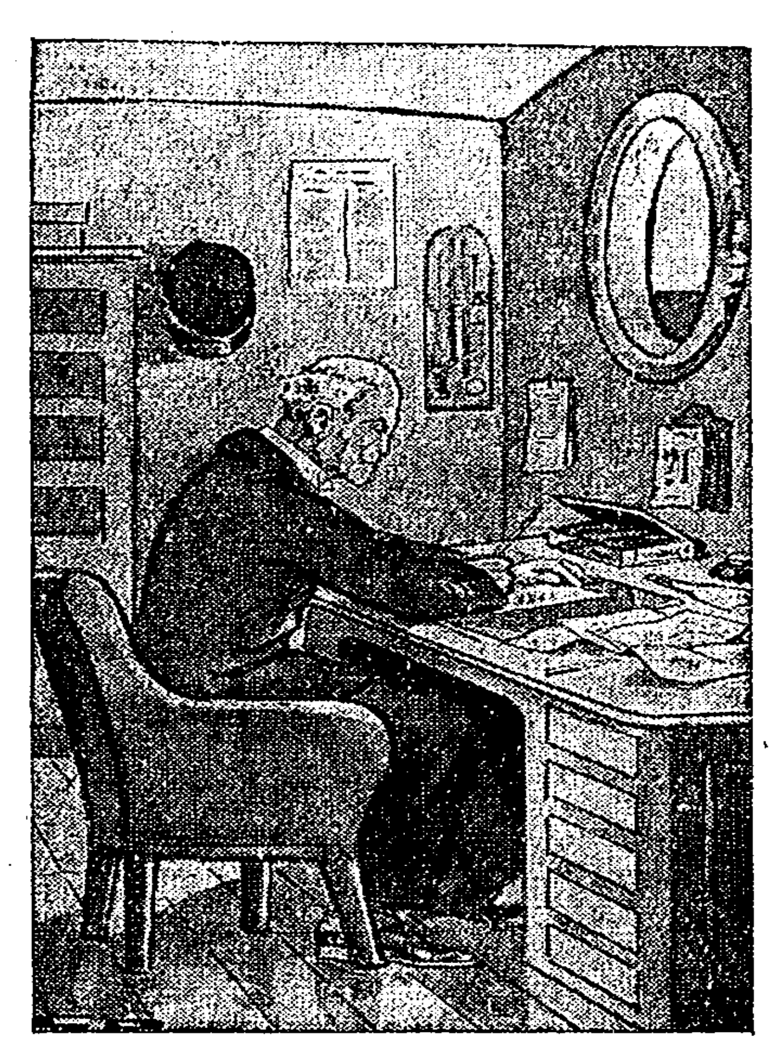
— Je n'aurai pas longtemps à attendre la nuit, se dit-il.

Sa faim calmée et pour écourter encore l'attente, l'enfant se mit de nouveau à explorer le canot. Il ouvrit quelques-uns des caissons de tôle. Ceux de l'arrière renfermaient, l'un de grandes galettes carrées et épaisses d'un doigt, des biscuits de mer, l'autre de l'eau.

« Ah! non! Si tu étais obligé de rester ici, tu ne mourrais pas de faim. »

Il avait soif, mais cette eau, il hésitait à la boire. Il y trempa un doigt et la goûta; elle était tiède et saumâtre.

Ayant refermé les caissons, il rampa sur les gilets de sauvetage, les avirons et les gaffes, évitant de faire le moindre bruit. Mais combien ce navire paraissait tranquille! Edgar n'entendait toujours rien autre que le bruit de l'eau et celui des machines. Un plus grand silence n'aurait pas régné à bord d'un navire déserté par son équipage.



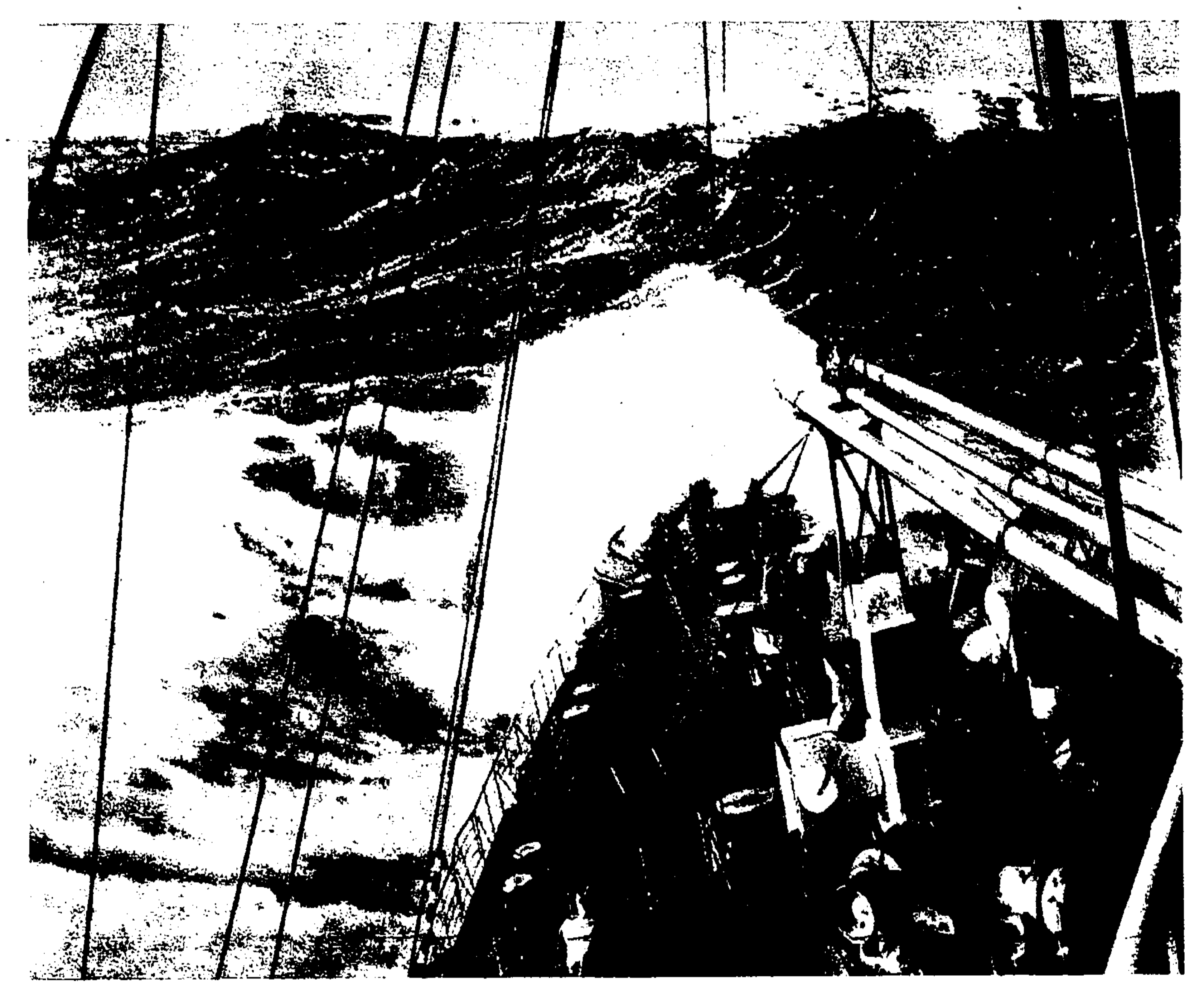
Est-ce qu'il ne pourrait pas, sans se faire remarquer, jeter un regard à l'extérieur? Il s'aperçut alors que tout à fait à l'avant, à la pointe du canot, un baril posé sur un banc soulevait la toile et ménageait un petit espace entre cette toile et le bordage.

Il s'en approcha et découvrit une partie du pont. C'était à peine une vingtaine de mètres carrés de ce pont, mais il voyait aussi une construction dont la porte était ouverte sur un côté, tandis que de l'autre côté une échelle de fer était fixée verticalement.

Il apercevait aussi, entre cette construction et une épontille (1), un petit triangle d'un bleu laiteux. La mer.

Elle était devant lui, et de petites vagues blanches couraient sur ce bleu laiteux.

Tandis qu'il la regardait — et il se disait qu'il était au large et que tout autour du navire elle s'étendait ainsi — il vit le capitaine. Il était assis devant son bureau, au-delà de cette porte ouverte dans la construction, et il écrivait sans se douter qu'à quelques mètres seulement, l'œil d'un enfant caché à bord l'épiait.



Navire dans la tempête. *(Phot. Wide World.)*



Vergue avec sa voile ferlée (roulée), haubans, drisses, étais d'un grand voilier. *(Phot. N. Y. T.)*

Bientôt, le capitaine se leva, quitta son bureau et, se coiffant de sa casquette de mer, vint jusqu'à la porte. C'était un homme de petite taille, mince, aux cheveux blancs. Des rides profondes marquaient son visage maigre et tout rasé.

Il regardait vers l'arrière.

Edgar s'efforçait de ne pas respirer, car sa respiration aurait pu le trahir, croyait-il.

Le capitaine franchit le seuil de la porte, fit quelques pas sur le pont, grimpa à l'échelle et disparut.

Presque aussitôt une cloche sonna, et des matelots descendirent l'échelle.

Edgar demeura là, longtemps, et d'autres hommes traversèrent cette partie du pont et parfois passèrent si près de lui qu'il se reculait vivement.

Tout ce qu'il parvenait à apercevoir lui paraissait mystérieux. Il s'efforçait de comprendre en faisant appel au souvenir de ses lectures et des paroles de son père et de Sam.

Cette échelle de fer, se disait-il, conduisait sans doute à la passerelle et au banc de quart (2). Il se demanda si, au cours de cette traversée, il pourrait apercevoir cette partie du navire où, il le savait, se tenaient, de jour et de nuit, le timonier, un guetteur et l'officier de quart.

« Oh! certainement non, se disait-il. Je vais être enfermé dans la cabine de Sam. »

2

Le soleil disparut et un grand calme et un grand silence envahirent la mer. Le navire cessa de rouler et l'obscurité peu à peu cloîtra Edgar dans sa prison.

Il attendit un long moment, puis il se dit qu'il était temps de quitter sa cachette et de rejoindre Sam.

Au moment de couper la cordelette qui retenait la toile tendue sur l'embarcation, il fut repris par la peur. Il comprit la folle témérité de son entreprise. Le canot était

si près de la passerelle qu'il y avait bien peu de chances pour que l'enfant en sortît sans être aperçu. Mais même n'y aurait-il eu qu'une chance sur mille, il devait la tenter, se disait Edgar.

Il enferma son baluchon dans sa pèlerine et, d'un coup sec de son couteau, coupa la cordelette. L'instant d'après sa tête surgissait du canot.

« Et maintenant, il faut attendre », pensa-t-il.

Le pont était désert. Un rideau masquait la porte du capitaine. Edgar regarda à gauche, personne. À droite, c'était l'obscurité profonde qui s'étendait sur l'eau. Dans le ciel ne brillait aucune étoile. Quelques gouttes d'eau chaude frappèrent le front de l'enfant.

La nuit absolue et le ciel chargé de nuages favorisaient sa sortie. Bientôt, il y vit mieux. En se tournant, il aperçut à quelques mètres de lui une construction isolée, et d'une claire-voie s'échappait une lueur.

« L'officier et les matelots doivent veiller attentivement, se dit-il. Je puis quitter ma cachette. » Après avoir écarté encore un peu la toile, il se hissa sur l'embarcation, puis se laissa glisser sur le pont et tira à lui son baluchon.

Un long moment, il demeura accroupi. Le silence persistait, aucun appel n'avait suivi son évasion.

Après s'être redressé comme il put, il remit en place la toile et noua la cordelette. Il se pourrait, se disait-il, qu'on s'aperçût qu'elle avait été coupée, il se pourrait aussi que l'on ne s'en aperçût pas. Mais personne n'irait chercher Edgar dans la cabine de Sam.

Et le garçon se mit à ramper sur le pont vers le point où il savait dominer la cuisine. Il était sans crainte, car des coffres et une espèce de forte tôle qui recouvrait des tuyaux le protégeaient. Les légers bruits qu'il faisait, couverts qu'ils étaient par la chanson de la machine, ne pouvaient le trahir.

Enfin, son baluchon traîné derrière lui, il parvint au point que lui avait indiqué le vagabond. Au-dessous de lui s'étendait le pont inférieur, et la cuisine projetait sur ce pont une tache de lumière régulière qui formait un

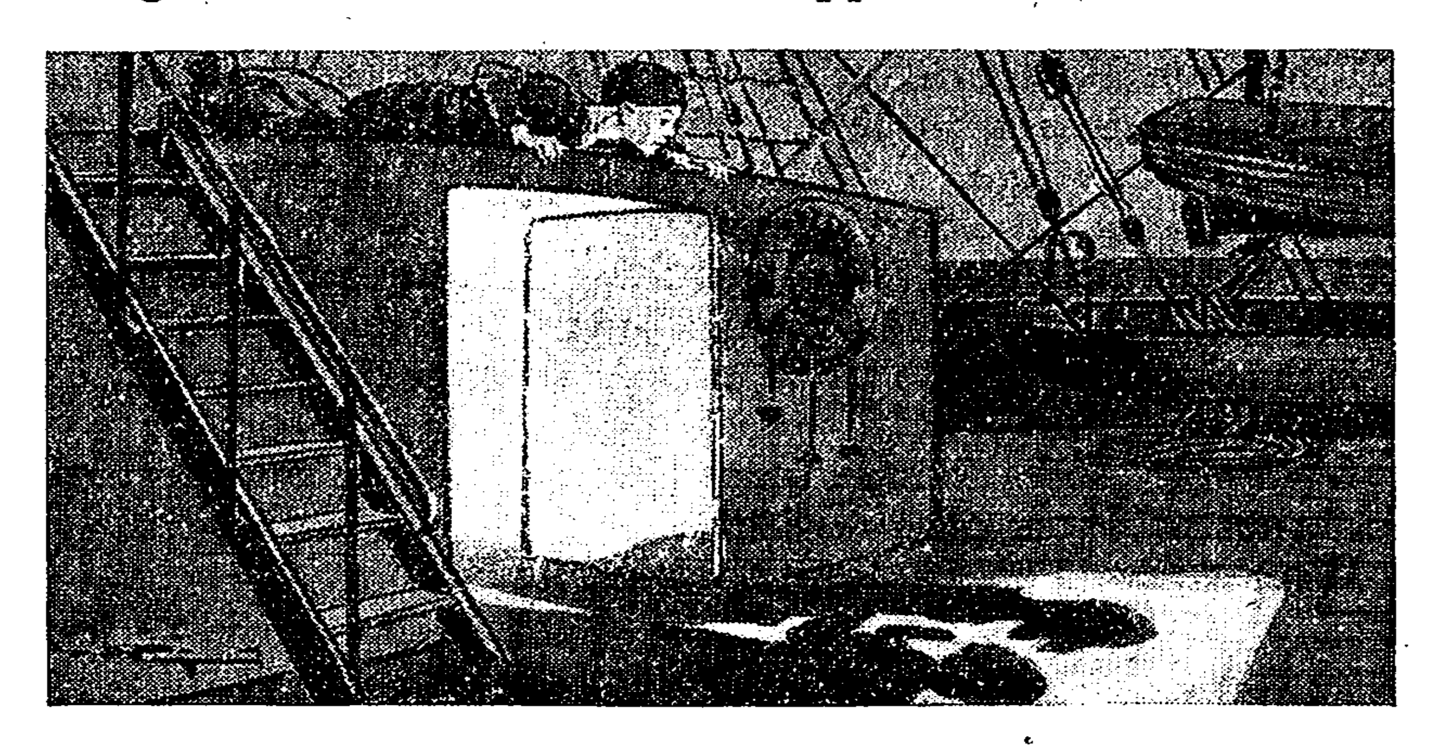
vaste rectangle. Et dans cette lumière s'agitaient les ombres de deux hommes : l'un grand et maigre, l'autre court et gros. Celui-ci, sans nul doute, était Sam.

Combien de fois Edgar n'avait-il pas ri de ses larges dimensions?

Devant les yeux d'Edgar, c'était comme un dessin animé.

A tout instant les silhouettes des personnages se déformaient. Parfois, celle de l'homme grand et maigre était brusquement cassée en deux. Parfois la tête de Sam — oh! c'était Sam, Edgar ne pouvait se tromper — s'arrondissait et devenait de la grosseur d'une belle courge.

Ou bien, elle s'allongeait et prenait la forme d'un ballon de rugby, et parfois son nez devenait aussi long que le museau d'un espadon (3). Les jeux d'ombre donnaient aux gestes des deux hommes l'apparence d'une véritable



jonglerie. Les assiettes, les verres, les marmites voltigeaient entre leurs mains.

Ils ne parlaient pas, mais l'un d'eux sifflait : Sam, sans doute, encore, qui connaissait de si beaux chants.

Pourtant le jeu des ombres cessa vite d'amuser Edgar. Les gouttes d'eau qui l'avaient surpris au moment où il quittait le canot devenaient de plus en plus nombreuses

et serrées, elles s'alourdissaient et commençaient à pénétrer ses vêtements.

Un nouveau souci aussi, petit à petit, prenait forme dans sa tête. « Comment ferait-il pour se montrer à Sam si son compagnon ne le quittait pas? »

Mais Edgar fut vite rassuré. Quelques minutes plus tard, l'homme grand et maigre sortit sur le pont, dit un mot à son camarade et s'éloigna vers l'arrière.

Bon! Maintenant Sam était seul. Il fallait attirer son attention. Edgar ne voulait pas l'appeler. Que faire? A son tour il se mit à siffler tout doucement, à imiter les cinq ou six notes du chant du pinson. Ce chant connu de Sam le ferait penser à l'internat et à Edgar. Ainsi sa surprise et son émotion en découvrant le jeune garçon seraient moins grandes.

Tout d'abord, le cuisinier ne prit point garde au sifflement. Edgar prit de l'audace et siffla plus fort.

L'homme l'entendit et se tint immobile (son ombre le trahissait), dressa la tête, puis, comme Edgar s'était tu, reprit son ouvrage.

Edgar siffla plus fort encore.

Alors, le cuisinier, sans quitter l'assiette qu'il essuyait, sortit sur le pont, et son visage fut inondé de lumière.

Edgar, aplati sur le pont, se garda bien de bouger... Ce n'était pas Sam.

L'homme enfin rentra dans la cuisine. Il en ressortit quelques minutes plus tard et en ferma la porte de fer.

D'un coup, l'écran lumineux disparut.

3

Puisque cet homme n'était pas Sam, où était Sam?

Edgar se trouvait isolé, perdu dans une nuit épaisse, et la pluie était maintenant si violente qu'il ne distinguait aucune forme à deux mètres de lui. L'eau déjà ruisselait sur le pont. Edgar la sentait sur le visage, contre la poitrine, sur les lèvres.

Mais où était Sam et comment parviendrait-il à le rejoindre au cours de cette nuit? Et vraiment il fallait qu'il y parvînt.

Il ne pouvait retourner dans l'embarcation et y retourner ne l'aurait pas avancé, car il aurait dû, la nuit suivante, effectuer les mêmes recherches.

Ah! Edgar le poltron accablait de reproches Edgar le courageux.

— Eh bien! maintenant, va de l'avant, lui disait-il. Tu nous as mis dans cette situation. Il faut en sortir. Il n'y a pas moyen de reculer. Ouvre les portes des cabines. Secoue les dormeurs. Appelle : « Sam. Oh! Sam. »

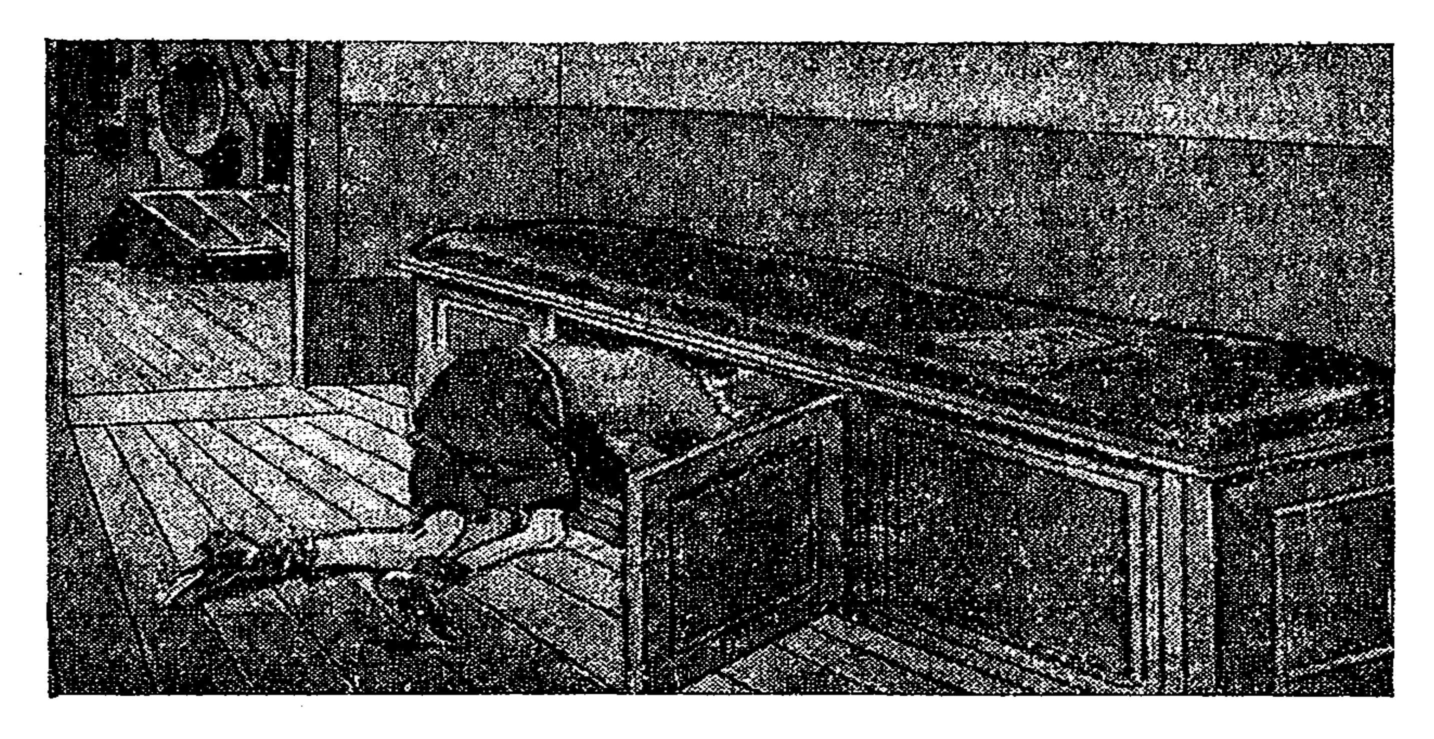
Mais c'est qu'Edgar le courageux n'avait plus beaucoup de courage. Il tremblait de froid et de peur aussi. L'obscurité le terrifiait et le bruit de la mer toute proche ne lui semblait plus une aussi belle chanson.

Quelques minutes après avoir quitté son poste d'observation, Edgar fut perdu.

Oui, tout de suite il fut pris par la nuit. Enveloppé par elle, cerné par l'eau du ciel qui tombait abondamment, il n'y voyait pas à un mètre de lui.

En rampant, à peine eut-il parcouru quelques mètres qu'il ne sut plus de quel côté se trouvait cette embarcation qui avait été son abri. Mouillé jusqu'aux os, le visage inondé, les cheveux collés sur le visage, il avançait tantôt à droite, tantôt à gauche, ses mains cherchant en avant, son front heurtant des obstacles inconnus. Et il pleurait comme jamais de sa vie il n'avait pleuré. A toutes ses terreurs s'ajoutait la peur d'arriver brusquement tout au bord de ce pont et de trouver le vide devant lui; le vide, c'est-à-dire la mer. Et il suffirait d'un tout petit mouvement du navire pour qu'il tombât à la mer.

Ses larmes le soulageaient un peu, mais combien était affreuse sa solitude! Il tournait le visage vers le ciel qu'il ne parvenait pas à apercevoir. Cette lumière qui s'échappait du pont ouvert, il ne la voyait plus. Ce n'était que la nuit épaisse et c'était l'eau aussi qui toujours ruisselait. Il n'y avait donc pas de pitié pour lui?



Un trou s'ouvrit devant lui et ses mains rencontrèrent les échelons d'une échelle de fer. Il descendit sur un autre pont. Il se glissa, toujours rampant, le long des constructions. Il trouva une autre échelle de fer et monta. Puis ce fut un obstacle qu'il contourna, ses doigts tâtant des cordages, ses mains trempant parfois dans des flaques d'un liquide épais et gras.

Son seul réconfort était d'entendre toujours cette chanson régulière de la machine et, parfois, de sentir contre le corps la chaleur d'un tuyau. Il rampait, lui semblait-il, sur le corps d'une énorme bête qui l'emportait dans sa course; une espèce de dragon de la mer rugissant et empli d'un feu intérieur. Mais la chanson de l'eau maintenant l'effrayait. Il s'efforçait toujours de s'en éloigner. Parfois, elle était à sa droite, parfois à sa gauche. Il tournait, retournait et, lorsqu'il trouvait une ouverture qui lui aurait permis de pénétrer dans le monstre, malgré son dessein de trouver Sam, il s'en éloignait.

Cependant, il fallait rejoindre Sam. Cependant, il ne pouvait demeurer sur ce pont. Le jour viendrait et il serait pris.

Et Edgar continua à errer. Tantôt, il fut à l'avant du navire, tantôt à l'arrière. Il était fatigué, terriblement fatigué. Ses mouvements étaient plus lents. Il se traînait avec

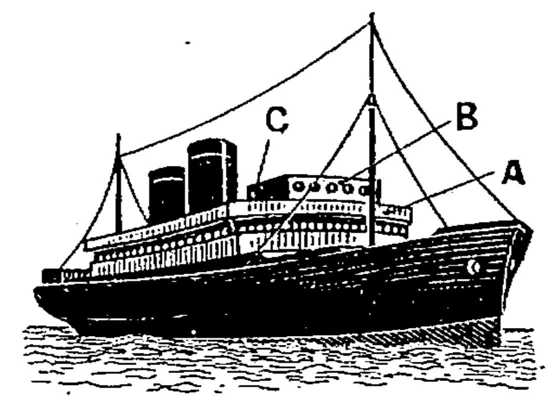
peine, et cette lassitude lui donna le courage de franchir le seuil d'une porte ouverte sur le pont.

Quelques mètres plus loin, il se heurta à une autre porte qu'il ouvrit. C'était une espèce de coffre vide et juste assez grand pour loger un enfant. Ses doigts en palpèrent le fond, les côtés, le plafond. Il y pénétra et referma la porte derrière lui.

Explications. — 1. *Epontille :* Barres épaisses de bois ou de métal placées sous un pont pour le soutenir (ou sous une construction).

2. *Banc de quart :* Le banc de quart est une sorte de pont supérieur allant d'un bord à l'autre du navire et long de quelques mètres. Là se trouvent la roue à gouverner et certains instruments de navigation. Des matelots se succèdent nuit et jour à la roue à gouverner, tandis que les officiers se tiennent à tour de rôle sur le banc de quart, d'où, non seulement ils dominent le navire, mais encore aperçoivent l'immense surface de mer circonscrite par la ligne d'horizon.

3. *Espadon :* Poisson dont la mâchoire supérieure est allongée en forme d'épée.



Banc de quart.
A. Passerelle; B. Timonerie; C. Chambre de navigation.

Questions. — 1. Comment Edgar, à son réveil, reconnaît-il que le navire a pris la mer? — 2. Quels bruits différents — et quel chant — arrivent à son oreille? — 3. Comment Edgar fait-il son premier repas en mer? — 4. Etendu dans l'embarcation, qu'aperçoit-il du navire? — 5. Quelles précautions prend-il pour sortir de sa cachette? — 6. Comment Edgar découvre-t-il que Sam n'est pas sur le « Neptune »? — 7. Comment Edgar affolé voit-il dans l'obscurité sur le navire?

Exercice écrit. — *Ne vous est-il pas arrivé de vous trouver brusquement dans l'obscurité, soit dans votre appartement, soit au dehors? Vous avez dû vous conduire à l'aide du toucher, de l'ouïe, de l'odorat. Racontez une scène vécue.*

III. — Le repas des ogres.

1

Il rêvait qu'un policier l'avait enfermé dans une caisse grillagée et si étroite qu'il lui était impossible de relever la tête inclinée sur la poitrine et d'étendre les jambes. Il le voyait ricaner. « Ah! disait le policier, il s'est échappé. Eh bien! nous le laisserons dans ce cachot noir mourir de faim et de soif. » Et, pour ajouter à sa souffrance, l'homme assis à une table buvait de grands verres d'eau et mordait dans un pain doré.

« Oh! père et Sam viendront me délivrer », pensait Edgar. C'est alors qu'il se réveilla.

Il lui était impossible de se déplacer. Un petit mouvement lui causa dans le cou une forte douleur. Ses jambes étaient froides, raidies, et sa bouche en feu. Il avait soif. Mais c'était une lourdeur générale dans la tête qui le faisait le plus souffrir. Les efforts pour se rappeler ce qui lui était arrivé lui étaient pénibles.

Il était malade. Il aurait voulu être étendu sur un lit et qu'on le laissât seul, tout seul, oui, après lui avoir donné à boire.

Il dormit encore un peu, puis il entendit de nouveau la chanson de la machine et la mémoire lui revint. Il était à bord du *Neptune*, dans cette espèce de coffre qu'il avait trouvé devant lui.

Il souffrait trop de la soif pour pouvoir y demeurer plus longtemps. C'est alors, après s'être déplacé un tout petit peu, qu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Un homme passait tout près de lui dont il entrevit les jambes par la fente assez large que laissait la porte sur deux de ses côtés. Curieusement, Edgar approcha les yeux de cette fente et ce qu'il vit augmenta la torture de la faim et de la soif qu'il éprouvait, de la soif surtout.

Le coffre était placé dans un coin d'une salle à manger. Juste en face d'Edgar se trouvait une table à laquelle trois



hommes étaient assis. Sur la gauche se dressait un large buffet couvert de verres étincelants et d'assiettes blanches. Le temps avait changé; par deux hublots (1) ronds comme des yeux, le soleil pénétrait, allumant mille feux dans une belle suspension de cuivre et inondant la nappe qui recouvrait la table.

L'un des trois hommes faisait face à Edgar; le deuxième, c'était le capitaine, se trouvait à sa droite, le troisième à sa gauche.

Ils mangeaient et buvaient. Et la faim et la soif d'Edgar étaient telles qu'il ne regardait pas leurs visages, mais seulement leurs mains saisissant les verres et maniant les fourchettes.

La table était chargée de bouteilles, de carafes, de plats emplis de légumes et de viandes dont l'odeur parvenait jusqu'à l'enfant qui devint la proie d'une sorte de délire.

Le bruit de l'eau coulant d'une carafe dans un verre prenait l'ampleur du bruit d'une cascade, et cette cascade, claire et brillante, l'enfant la voyait. Il se reprochait

d'avoir parfois gardé son verre plein sur la table. Il pensait surtout à ce puits de l'internat, dont Sam tirait de si grands seaux. Il voyait l'eau débordant des seaux, se répandant sur le sol, et il se voyait, lui, y plongeant le visage et buvant longuement, profondément, s'emplissant d'eau.

Mourir, mais boire avant de mourir! Penser que la nuit précédente, tandis qu'il rampait sur le pont, il aurait pu tourner le visage vers le ciel et recevoir cette eau abondante que les nuages déversaient, et il ne l'avait pas fait!

Qu'ils étaient heureux ces trois hommes de boire à leur soif, de manger à leur faim! Le délire d'Edgar était si violent qu'ils lui parurent des ogres. Il les voyait piquer de leurs fourchettes non plus de vulgaires morceaux de viande, mais des animaux entiers, des agneaux rôtis à la broche, des jambonneaux arrachés à des cochons cuits à même la braise, des lièvres, des lapins, des volailles. Et leurs grandes bouches d'ogres se refermaient sur l'animal, et leurs grosses dents d'ogres broyaient, tout ensemble, chair et os d'agneaux, de cochons, de lapins. Puis leurs grosses mains d'ogres saisissaient les verres, et l'eau claire et la forte bière coulaient entre leurs lèvres épaisses.

Oui, mourir, mais, avant, s'asseoir à cette table et mordre aussi dans ces gigots, dans ces cuissots, dans ces jambonneaux, et boire aussi de cette eau claire, boire de cette bière, saisir à deux mains le seau du puits de l'internat!

Il était si faible qu'il s'endormit de nouveau.

2

Au moment où il se réveilla, le soleil avait disparu et, au-delà des deux hublots, la nuit obscurcissait peu à peu le ciel. La table était nue et la salle à manger vide, mais presque aussitôt un homme entra et donna de la lumière à la suspension.

C'était un matelot au visage rasé, aux cheveux courts et roux. Les sourcils en broussaille, roux aussi, cachaient presque complètement deux petits yeux qui, à la lumière, paraissaient brillants et verts comme des billes de jade. Les manches du tricot bleu rayé de blanc dont il était vêtu étaient relevées sur des avant-bras dorés et musclés.

Il sifflotait.

Edgar allait attirer son attention (peut-être est-il un ami de Sam, se disait-il) lorsqu'il s'aperçut que ce matelot disposait des assiettes, des verres et des carafes d'eau sur la table. Déjà, dans la tête du garçon, s'était formé le projet de voler une de ces carafes d'eau. Le projet fut vite réalisé. Dès que l'homme quitta la salle à manger, Edgar bondit hors de sa cachette. Mais son bond ne le mena pas loin; il s'étala de tout son long. Ses jambes longtemps immobiles lui avaient refusé leur service. Pourtant, la peur d'être surpris lui donna la force de se relever. Il se traîna jusqu'à la table et saisit une carafe.

Peu après, il était de nouveau caché, et l'eau enfin coulait entre ses lèvres, baignait sa langue, pénétrait sa gorge. Oh! il pouvait être pris maintenant, peu importait. Il buvait! L'eau ruisselait sur son menton, sur sa blouse. Une sorte de chanson heureuse montait de sa poitrine.

Lorsqu'il abaissa la carafe, le matelot était de retour et regardait la table de laquelle avait disparu une des carafes qu'il y avait placées quelques minutes plus tôt. Il ouvrait aussi grands qu'il pouvait ses tout petits yeux. De deux doigts il tirait le bout de son nez, charnu et déjà long. Il sortit, revint, se gratta la tête, sortit de nouveau et revint encore, mais cette fois en apportant une nouvelle carafe.

Edgar étouffait une folle envie de rire.

Peu après, le matelot disposa sur la table des corbeilles de pain de seigle, des pots de confiture, du fromage, et, sur chaque assiette, il déposa deux œufs. Dès qu'il eut

tourné le dos, de nouveau Edgar quitta sa cachette. En un instant il eut caché entre sa blouse et sa chemise quelques tranches de pain et de fromage. « Etait-ce suffisant? » « Non » pensa-t-il, et sa main s'abattit sur deux œufs, puis sur un pot de confiture.

Il ne prévoyait pas que ce geste amènerait une petite catastrophe.

De nouveau le matelot entra. Il avançait lentement, tenant entre ses mains une magnifique soupière de métal argenté, fumante. S'apercevant soudain du vol, il lâcha la soupière qui s'abattit avec un bruit de tonnerre sur le parquet, puis il s'enfuit en criant à tue-tête : « Master, master. »



C'était le premier mot d'anglais qu'Edgar comprenait. Il appelait le capitaine.

Bientôt celui-ci vint, et d'autres hommes aussi : des officiers, des matelots, des mécaniciens. Ah! Edgar s'était mis dans une belle situation. Il lui semblait impossible que tous ces hommes-là ne pensent pas que le voleur ne pouvait être caché que dans ce coffre placé si près d'eux. Eh bien! Il était si heureux de manger qu'il ne se faisait aucun souci sur la suite de l'aventure. Il mordait dans le pain, dans le fromage, et, avec ses doigts, il retirait du pot de confiture des morceaux entiers de fruits confits qu'il mâchait lentement (jamais il n'en avait mangé d'aussi bons). Puis il buvait à grands traits au goulot de la carafe.

Par moment, il regardait par une fente. Il ne voyait que des jambes, des souliers. Mais tous les hommes parlaient. Et, dans la discussion, un mot revenait sans cesse. « Peter... Peter. » C'était le nom du matelot que le larcin avait si effrayé.

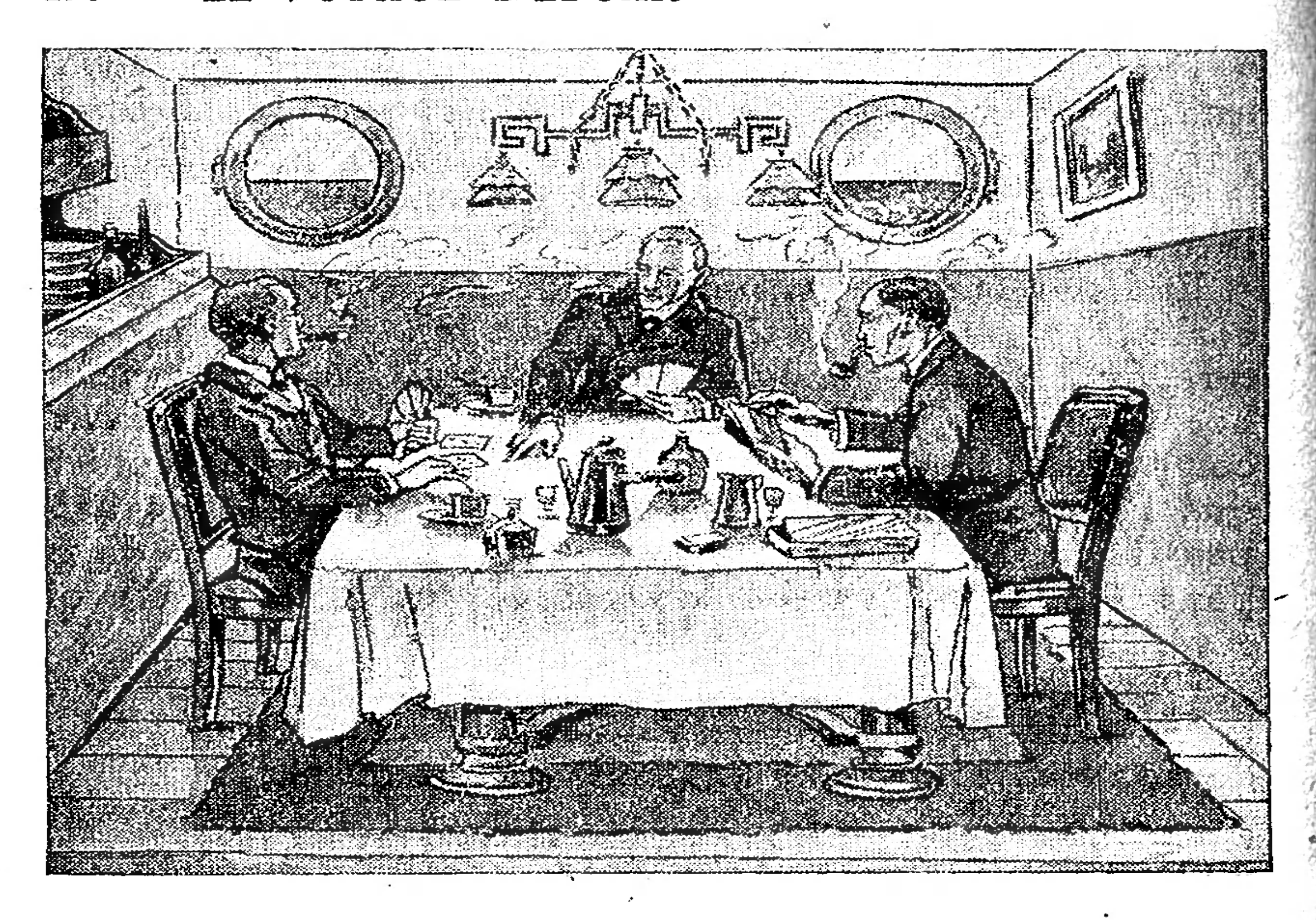
Et Peter expliquait, montrait du doigt une carafe, une corbeille de pain, l'assiette à fromages, un pot de confiture, la soupe répandue sur le parquet, et le capitaine hochait la tête et les hommes riaient. Edgar ne pouvait comprendre les paroles, mais les rires lui apprenaient que Peter n'était pas cru. Certainement, on ne l'accusait pas de mentir, mais sans doute lui reprochait-on de ne pas savoir ce qu'il disait, d'avoir perdu la tête ou d'avoir rêvé.

Edgar lui-même riait tout doucement de ce bon tour qu'il avait joué à ce brave Peter, dont le visage était devenu écarlate comme une belle tomate mûre.

Les uns après les autres, les hommes quittèrent la salle à manger et peu à peu tout redevint calme. Peter continua à disposer le couvert et peu après les trois officiers vinrent prendre leur place à table.

Sa faim et sa soif apaisées, Edgar se repentait de les avoir transformés en ogres, de leur avoir fait dans son délire broyer et avaler des agneaux entiers. Il les regardait attentivement et il lui sembla que l'un d'eux, cet homme aux cheveux grisonnants qui lui faisait face, ressemblait à son père. Certes, cet homme et son père étaient différents par des traits essentiels. Le visage de son père était plus fin, plus allongé, mais l'expression des yeux était la même. Et il lui sembla voir son père assis aussi dans la salle à manger d'un navire, le front chargé des soucis de son métier, parlant avec ses camarades du temps qu'il faisait ou des incidents qui marquaient la navigation du navire.

Les trois officiers demeurèrent longtemps assis. Ils burent le café, se firent apporter des cartes, jouèrent, fumèrent. Et chaque fois que Peter entrait, il recommençait l'histoire des vivres volés. Mais chaque fois



aussi que Peter sortait, les trois hommes riaient de lui.

Lorsque enfin ils quittèrent la salle à manger, Peter vint une dernière fois et éteignit la suspension.

Bon, c'était maintenant qu'Edgar devait se mettre de nouveau à la recherche de Sam.

Explications. — 1. *Hublot :* Ouverture ronde pour éclairer et aérer l'intérieur du navire.

Questions. — 1. Qu'aperçoit Edgar de sa cachette? — 2. Quelle impatience éprouve-t-il en voyant les trois officiers attablés? — 3. Quels sont les incidents comiques qui se produisent?

Exercice écrit. — *Quelle aventure personnelle amusante vous rappelle celle d'Edgar?*

IV. — Le capitaine Edgar.

I

Il poussa la porte du coffre, mais, avant d'en sortir, il demeura un moment immobile et silencieux à écouter. Il n'entendait plus aucun bruit, sauf toujours cette chanson de la machine. La salle à manger n'était pas tout à fait obscure. Une très faible lumière rendait visible chaque objet. Edgar distinguait les fauteuils disposés autour de la table et cette table elle-même. En levant les yeux, il voyait le cuivre de la suspension. Ainsi il pourrait diriger ses pas et quitter sa prison.

Son corps était tout meurtri de cette longue immobilité. Edgar ne pouvait tenir la tête droite, et il se demandait si toute la vie il ne serait pas obligé de marcher ainsi. Et ses jambes! Il n'arrivait plus à les faire obéir. « Allons, toi, la droite, en avant. » Mais la droite demeurait fixée au sol comme « notre baudet » lorsqu'il ne voulait pas faire un pas.

Edgar était joli, la tête courbée en avant, les jambes comme mortes! « Ah! c'est ainsi que tu te présenteras à Sam! Bon! Bon! Et si Peter te trouvait là? » se demandait-il.

La nécessité de rechercher Sam lui donna la force d'avancer et peu à peu le sang circula dans ses jambes. Mais il fallut longtemps avant qu'il pût tourner la tête, même un tout petit peu. Il était obligé de tourner tout le corps d'un bloc.

Il remarqua d'abord combien était confortable cette salle à manger dans laquelle il se trouvait maintenant debout, combien elle était propre. Le parquet était recouvert de nattes épaisses, les fauteuils étaient capitonnés. Contre une cloison était placé un divan sur lequel il s'assit un instant, tellement le meuble parut souple à son corps meurtri. Le bois de la table était clair et verni. Sur le buffet il y avait un baromètre et une paire de jumelles. Mais Edgar ne pouvait s'attarder s'il ne voulait pas être

surpris tenant dans les mains un objet qui ne lui appartenait pas.

Il chercha la porte. Il voyait sur la droite le commencement d'un escalier conduisant sans doute à une construction supérieure, et par cet escalier parvenait la lumière qui éclairait discrètement la salle à manger.

Bien entendu, il ne pouvait être question de quitter la salle à manger par cet escalier. La lumière laissait supposer qu'il conduisait à un appartement habité. Il fallait donc rechercher une autre sortie. Edgar en trouva vite une, placée à quelques mètres du coffre, mais, hélas, la porte, celle-là même par laquelle la veille il s'était introduit, était fermée.

Tout en secouant avec précaution la serrure, il pensait qu'il était pris au piège. Oui, Peter lui-même, craignant que les vols de la carafe et du pot de confiture ne se reproduisent dans la nuit, avait dû emporter la clef.

A côté de cette porte, une autre céda. Là, il faisait nuit. C'était une espèce de grand placard (plus tard il apprit que c'était l'office), sans autre issue que la porte qu'il avait ouverte.

Les mains d'Edgar (depuis les heures passées dans l'embarcation, elles avaient acquis une certaine habileté à reconnaître les objets qu'elles touchaient) rencontrèrent des étagères, des boîtes rondes et carrées, des pots, des cloches, des verres, des assiettes, des bouteilles. Eh bien! s'il était prisonnier ici, il ne manquerait plus de vivres ni de boissons, se disait-il. Ses doigts soulevèrent des couvercles, caressèrent des biscuits, des fromages, saisirent des fruits dans des corbeilles. Et il mordit à pleines dents dans une poire juteuse.

Mais il fallait continuer l'exploration et retrouver Sam. Quittant l'office, Edgar retourna dans la salle à manger, la traversa et se heurta dans un couloir, deux mètres plus loin, à une autre porte également fermée. Pour s'échapper, il ne lui restait plus maintenant que deux issues : l'escalier et une dernière porte qu'il avait aperçue juste derrière le fauteuil du capitaine.

Il se dirigea d'abord vers cette porte, l'ouvrit et reconnut bien vite que par là toute fuite était impossible. Il se trouvait dans un vaste cabinet de toilette avec évier, baignoire, glaces, robinets nickelés et lampes couvertes de verre demi-opaque qui, un bouton ayant cédé sous sa main, donnèrent une faible lumière.

D'un regard Edgar parcourut les cloisons de fer: aucune ouverture ne les perçait. Il était là bien tranquille. Pourquoi n'en profiterait-il pas pour faire un peu de toilette? Car ce garçon aux joues pâles et noires, aux yeux cernés, aux cheveux emmêlés et plaqués sur le front, qu'il apercevait en face de lui dans la glace, c'était lui, Edgar, et il ne se reconnaissait pas. Vite il fit sauter ses vêtements, ouvrit un robinet et enjamba la baignoire. Il savonna son visage, ses épaules, ses bras, sa poitrine. Alternativement, l'eau froide et l'eau chaude ruisselaient sur son corps. Le bien-être qu'il ressentait était tel qu'il ne pensait pas qu'il pourrait être surpris. L'eau en coulant emportait sa lassitude. Il demeura un long moment dans l'eau très chaude, et ses meurtrissures disparaissaient. Le seul point noir était qu'il lui fallait remettre ses vêtements tachés et froissés qui formaient un tas informe sur le parquet.

Habillé de nouveau, il replaça tout en ordre. Et maintenant il devait se risquer dans cet escalier. Peut-être n'aurait-il que quelques pas à faire, après l'avoir franchi, pour se trouver sur le pont.

Les souliers d'une main, le baluchon de l'autre, il le gravit avec la patience et la ruse d'un Indien sur le sentier de la guerre.

Au moment où ses yeux arrivèrent à la hauteur de la dernière marche, il s'arrêta, pris de peur, et tout espoir de rejoindre Sam l'avait quitté. Il apercevait le vaste appartement du capitaine. A droite, se trouvaient un divan et une haute couchette; à gauche, un bureau et un fauteuil. Près d'une porte, des manteaux, de hautes bottes de caoutchouc et, rangés sur des rayons, des livres. Edgar voyait aussi des instruments de cuivre, des appareils dont il ne connaissait pas le nom, des téléphones.

2

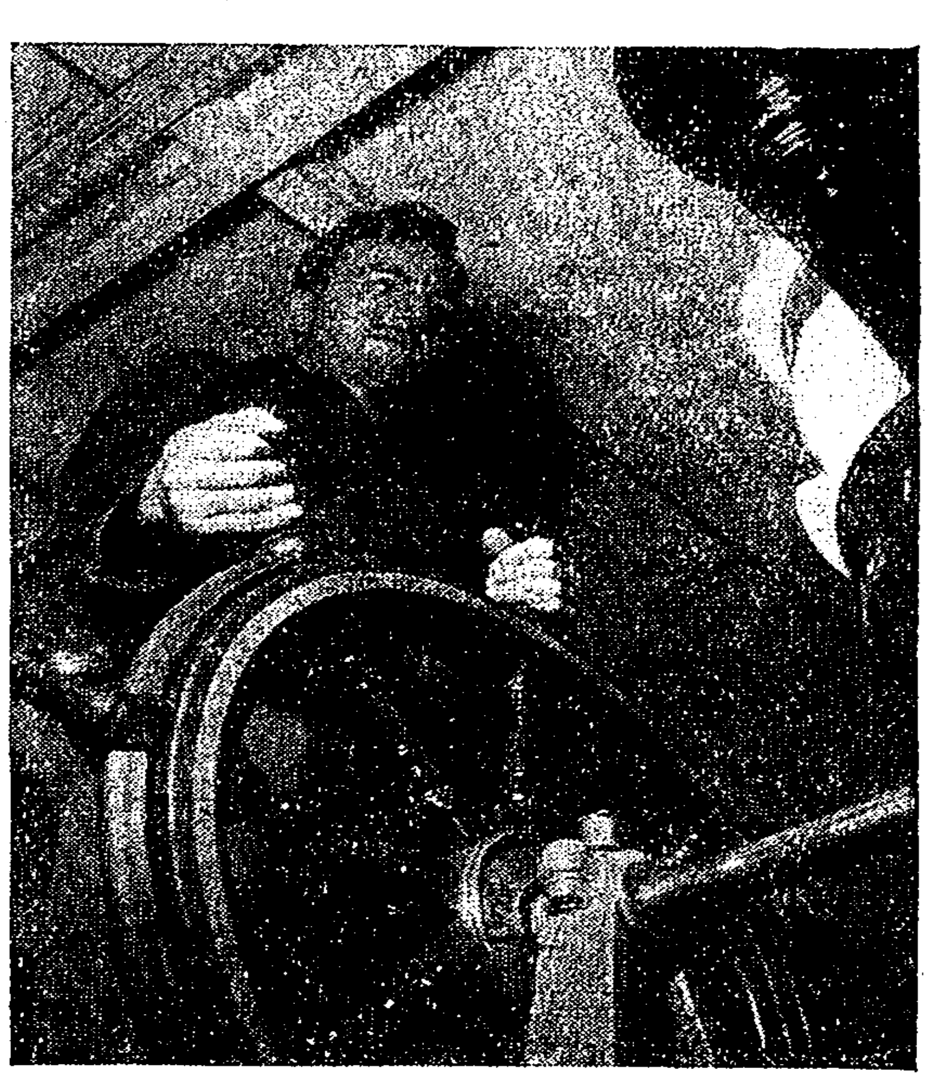
Ainsi, se disait-il, c'était là que vivait le maître du *Neptune*. Ainsi, si un jour il devenait capitaine, il aurait un appartement semblable à celui-ci. Revenant de la passerelle, il trouverait là le calme et le repos. Il s'assiérait à ce bureau et il lirait tandis que les soucis de la conduite du navire ne quitteraient pas son esprit.



OFFICIER FAISANT LE POINT AVEC LE SEXTANT.

Peut-être les trépidations de la machine, sa chanson et le léger mouvement de roulis (1) facilitèrent-ils la vision qu'il eut alors. Il se vit, lui, capitaine, pénétrant dans cet appartement. Pendant quarante-huit heures, il avait dans la brume cherché la route de son cargo. Enfin, un phare était apparu et bientôt il allait entrer au port. Il regardait son visage grave, ses yeux qui ne s'étaient pas fermés de deux nuits. Il était grand, fort, il se trouvait beau. Et à quoi pensait le capitaine Edgar tandis qu'après avoir suspendu son manteau il se dirigeait vers son divan pour prendre un peu de repos? Qu'à douze ans il s'était introduit à bord d'un navire, qu'il s'était caché dans une

embarcation, qu'il avait erré toute une nuit sous la pluie, qu'il avait volé une carafe d'eau parce qu'il avait soif, des vivres parce qu'il avait faim, et qu'enfin il avait entrevu l'appartement d'un capitaine semblable à celui qu'il occupait aujourd'hui. Oui, lui, le capitaine Edgar, et tout cela pour suivre Sam et retrouver son père. Il vit le regard du capitaine Edgar s'éclairer d'un sourire. Oui, et savez-vous ce qu'il avait fait, le capitaine Edgar? Il avait fait sa toilette tout nu, dans la baignoire du capitaine anglais.



TIMONIER A LA BARRE. (*Phot. Th. Le Prat.*)

Il croyait si bien voir le capitaine Edgar assis sur le divan (la fatigue sans doute!) qu'il se mit à siffler entre ses dents, tout doucement comme pour attirer son attention.

Mais à ce moment, une porte sur la gauche s'ouvrit, et le capitaine anglais entra.

Edgar était prisonnier. Il ne lui restait plus qu'à redescendre dans la salle à manger, ce qu'il fit le plus silencieusement possible, et à regagner son coffre après avoir fait provision de vivres et d'eau pour la journée à venir. Dans l'office il prit une nouvelle carafe et un verre pour boire commodément. Mais comme il avait faim, il grignota quelques biscuits de mer et confectionna deux sandwichs

avec du pâté et du pain. Après cela, il découvrit de la viande rôtie et, il faut l'avouer, il n'en laissa pas le plus petit morceau. Enfin, pour terminer, il but une grande tasse de café froid et bien sucré trouvé au fond d'une cafetière que Peter avait négligé de vider.

La faim calmée, il voulut dormir. Oh! certes, il n'avait plus beaucoup d'espoir de s'échapper et de trouver Sam avant l'arrivée à Londres, à moins que Sam, dans la journée, ne fît un tour dans la salle à manger et qu'Edgar ne parvînt à lui révéler sa présence. Il aurait été tout à fait satisfait s'il n'avait pas dû passer la nuit dans ce coffre, la tête courbée et les jambes pliées.

L'idée lui vint alors qu'il pourrait dormir chaque nuit, pendant quelques heures, sur le divan. Oui, seulement pendant quatre ou cinq heures. A l'aube, il regagnerait sa cachette. Vraiment, le sort lui était favorable. Et, l'estomac plein, reposé par la grande toilette, il s'étendit sur le divan.

Oui, un jour tu seras capitaine, Edgar, et peut-être un pauvre gamin malheureux se cachera-t-il à bord de ton navire. Tu le découvriras et que feras-tu?

Explications. — 1. *Roulis* (Voir page 158).

Questions. — 1. Que découvre Edgar en continuant son exploration à bord? — 2. De quelle manière plaisante est-il amené à prendre un bain dans la baignoire du capitaine?

Exercice écrit. — *Quel événement de votre vie vous rappelle ce récit?*

V. — Pris.

1

Quatre hommes entouraient Edgar : le capitaine, Peter et les deux officiers. Tout de suite, l'enfant sut qu'il ne rêvait pas. Il avait dormi profondément, longtemps, et s'était laissé surprendre.

Mais, il était si bien reposé, il éprouvait un si grand bien-être dans le corps qu'il n'avait pas peur. Tout allait s'expliquer. Il retrouverait Sam, et le navire était bien trop loin des côtes de France pour qu'on l'y ramène.

Les quatre hommes regardaient Edgar et ils ne bougeaient pas. Le capitaine lui parla :

— Vous, Français?

— Oui, monsieur.

— Vous, embarquer Marseille?

— Oui, monsieur.

— Votre nom?

— Edgar Legrand.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

Edgar expliqua qu'il était un ami de Sam, le cuisinier, et qu'il s'était caché à bord pour le rejoindre. Mais le capitaine répondit :

— Pas comprendre.

Le jeune garçon se mit alors à parler à la manière du capitaine.

Il dit :

— Moi, chercher Sam, cuisinier.

— Vous, être cuisinier?

— Non, non, fit Edgar en souriant. Sam, cuisinier.

Le capitaine hocha la tête et parla aux deux autres officiers, tandis que Peter expliquait, ses grands gestes le laissaient comprendre à Edgar, que le voleur de la confiture, des deux œufs et de la carafe, c'était ce garçon trouvé endormi sur le divan. Un instant le matelot disparut dans

l'office et revint, apportant en témoignage des derniers vols la boîte de biscuits de mer, le pâté dont Edgar avait coupé quelques belles tranches, le plat dans lequel il ne restait plus aucune trace de la viande rôtie. Il était furieux, tendait un doigt vers l'enfant, un doigt vers la table, puis levait les deux bras vers le ciel, et ses cheveux rouges se hérissaient sur son crâne.

Le capitaine souriait. Edgar répéta :

— Moi, chercher Sam, cuisinier.

Et ajouta :

— Sam, tout noir (de ses mains il touchait ses joues et son front). Sam nègre, cuisinier ici.

Le capitaine répondit :

— Pas noir ici. Personne noir à bord.

Un soupçon traversa l'esprit du gosse : Ne s'était-il pas trompé de navire?

— Bateau *Neptune?*

— Oui, *Neptune.*

— Personne noir à bord?

— Non, personne.

Le capitaine prit Edgar par la main et le fit mettre debout. Puis ce fut Peter qui le saisit par la main et l'entraîna sur le pont. « Qu'allait-on faire de lui? » se demandait Edgar. Il était rouge de honte d'être ainsi conduit. Et Peter marmottait entre ses dents et l'entraînait vers l'avant aussi rapidement qu'il pouvait. Enfin le matelot s'arrêta devant un escalier par lequel on pénétrait à l'intérieur du navire et dit :

— Vous, méchant, méchant.

Et le poussa devant lui.

Qu'allait-on faire d'Edgar? L'enfermer encore? Peut-être lui mettre des chaînes aux jambes et aux poignets.

L'escalier conduisait au poste d'équipage. Il y avait là une vingtaine de couchettes, des placards, une grande table et des escabeaux de bois. Des matelots dormaient dans leurs couchettes; d'autres, assis à table, mangeaient; d'autres écrivaient, d'autres jouaient aux cartes.

Peter leur dit quelques mots, et l'un d'eux désigna une

couchette basse vers laquelle Peter conduisit l'enfant.

Sa capture avait tellement surpris Edgar qu'il était incapable d'en prévoir toutes les conséquences. Maintenant qu'il savait qu'on ne l'emprisonnerait pas, que le capitaine ne le ferait pas enfermer dans une cale ou dans une cabine inoccupée, il était presque content d'avoir dormi si longtemps sur le divan du carré. Il est vrai qu'il était tout de même prisonnier du navire et, qu'à l'arrivée au port, le capitaine le remettrait sans doute entre les mains de la police. Mais, pour l'instant et pendant les jours qui allaient suivre, il lui fallait profiter de sa liberté.

2

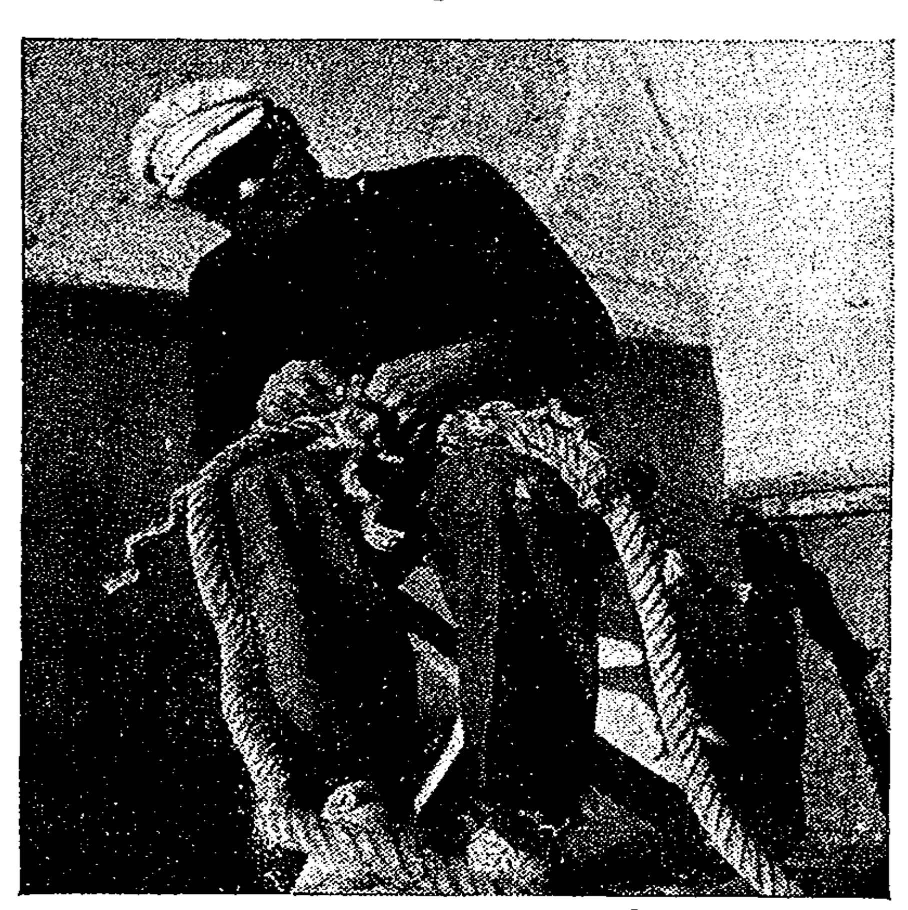
Ce qu'il y avait d'extraordinaire pour Edgar qui depuis 48 heures se cachait, qui depuis 48 heures vivait comme un rat, presque dans l'obscurité, c'était de se trouver brusquement au milieu de tant d'hommes, de tant de marins qui l'entouraient et le regardaient avec curiosité.

Une dizaine lui posaient des questions qu'il ne comprenait pas. Il y en avait de grands et de petits. Il y en avait des bruns et des blonds, des roux, des maigres, des ronds. Ils le regardaient et ils riaient. Lorsque l'un d'eux, grâce aux quelques mots de français qu'il connaissait entre tous, parvenait à l'interroger, Edgar répondait aussi clairement qu'il pouvait.

Ce qui le tracassait, c'était l'affaire de Sam, mais, les matelots le lui firent comprendre, Sam n'était vraiment pas à bord. Est-ce que son grand ami l'avait trompé? Non, ce n'était pas possible, se disait-il.

Parmi les matelots, un, mieux que les autres, connaissait le français. Edgar pensait qu'il était très vieux, beaucoup plus vieux que ne l'était son père. Ses cheveux étaient complètement blancs, la peau de son visage semblait être de cuir tanné, oui, il avait la couleur du cuir, et ses yeux étaient grands et bleus comme un ciel d'été à Marseille.

Assis, il regardait Edgar comme si depuis longtemps il n'avait pas vu un enfant. Par moment il prenait une de ses mains et l'examinait d'un côté, puis de l'autre, et si Edgar paraissait un peu effrayé, de deux doigts il lui donnait une tape sur une joue. Edgar se disait que, s'il avait connu l'anglais, le matelot lui aurait raconté des histoires de marins, ses aventures, comme son père lui racontait les siennes. A un moment, surmontant sa timidité, lui aussi prit une des mains du vieil homme et l'examina. La couleur en était d'un brun plus clair que le brun du visage. Elle était large, forte et sur le dos était tatouée une ancre bleue. Edgar garda longtemps entre les siennes cette main qui connaissait tant de choses, qui savait conduire un bateau, coudre des voiles, manœuvrer un aviron, cette main qui avait couru le monde. Ainsi, autrefois, il tenait la main de son père.



UN VIEUX MARIN RÉPARAIT UN FILIN.

Le vieux matelot en était tout ému; tantôt il regardait l'enfant, tantôt il regardait ses camarades, et tous riaient.

— Votre nom? dit-il.

Le garçon répondit :

— Edgar.

Et il ajouta :

— Votre nom?

— Shaw. Vous, faim?

— Non, répondit Edgar, qui poursuivit :

— Mon père marin, perdu, pas mort.

Le matelot répéta :

— Votre père marin perdu, pas mort.

— Oui, fit Edgar.

— Perdu en mer?

— Oui, bateau parti, perdu.

Le vieux marin se mit debout et traduisit ces derniers mots à ses camarades qui entourèrent l'enfant de plus près.

Un matelot dit :

— Bateau votre père, quel nom?

— *Aventure*.

— Perdu où?

— Groenland. Moi chercher Sam et moi chercher mon père.

Après ces paroles, tous les marins devinrent les amis d'Edgar. Les uns lui apportèrent du café, les autres des biscuits de mer, les autres de la confiture, et Edgar dut boire un peu de café, grignoter un biscuit de mer et goûter à la confiture. Mais Shaw ne le quittait pas. Il semblait l'avoir adopté.

Comme Edgar n'avait rien à faire, il pensa qu'il pourrait mettre un peu d'ordre dans ses vêtements, les nettoyer, laver sa chemise peut-être. Il essaya de faire comprendre son désir à Shaw. Le vieux marin et ses camarades comprirent mal. Ils crurent qu'Edgar voulait d'autres vêtements. Quelques minutes plus tard il y avait près de l'enfant dix chemises, des caleçons, des pantalons, des tricots de laine, et lui-même était dépouillé de sa blouse et de sa culotte et enveloppé dans une épaisse couverture.

Edgar n'avait jamais vu un tel entrain au travail. Il n'aurait jamais cru que des matelots fussent aussi habiles. Une chemise fut choisie, un caleçon, un pantalon de drap et un épais chandail. Aussitôt, ciseaux et aiguilles entrèrent en danse.

Ils étaient quatre à travailler, et c'était Shaw qui les dirigeait. A l'aide d'une ficelle, il prenait la hauteur, la

longueur des jambes, des bras, le tour d'épaules, le tour de taille, et il parlait à ses camarades. Edgar n'avait rien à faire qu'à les regarder. Et ciseaux couraient dans le drap et la toile. Et aiguilles piquaient et repiquaient, entraînant le fil. Parfois, Edgar était obligé de se prêter à un essayage. En un tournemain, il était dépouillé de sa couverture et obligé de passer les jambes dans le pantalon pour voir s'il aurait assez de fond comme ça. Puis, de nouveau, il était roulé dans la couverture.



L'ouvrage était déjà bien avancé lorsqu'un jeune marin apporta la plus petite paire de sabots qu'on ait pu trouver à bord, mais ils étaient encore bien trop grands.

Shaw pensa que ces sabots pourraient tout de même servir si l'on taillait des chaussons dans une couverture, et ce fut lui-même qui s'en chargea.

Une heure plus tard, Edgar était habillé de neuf des pieds à la tête et ses amis le faisaient tourner et retourner pour l'admirer et admirer leur ouvrage. Ils riaient. Ils bousculaient un peu l'enfant, bien content, bien au chaud, bien à l'aise dans ses sabots, dans ses chaussons, dans son épais pantalon de drap bleu, le torse vêtu d'un magnifique pull-over de laine et la tête protégée par un passe-montagne.

Il faisait vraiment un joli petit matelot et ne regrettait qu'une chose : que Sam ne fût pas à bord.

Il ne savait comment les remercier. Une idée lui vint :

il lui fallait travailler et il le dit. Mais Shaw, lorsqu'il eut compris le désir d'Edgar, ne voulut absolument pas. Il dit :

— Toi, aller voir le bateau.

L'échelle de fer que gravit Edgar le conduisit sur le gaillard d'avant (1).

De là, il dominait la moitié du navire et la mer. Elle s'étendait calme et d'un gris bleu sous un ciel immense, gris bleu lui aussi.



Non, jamais le ciel n'avait été aussi grand devant les yeux de l'enfant. Jamais il n'avait vu une telle étendue d'eau. Là même où la mer finissait, le ciel s'élevait. Il était au-dessus d'Edgar, puis s'abaissait et rejoignait l'horizon. De quelque côté que l'enfant se tournât, il voyait le ciel et il voyait la mer. Il n'y avait que le ciel, la mer, le navire et quelques goélands qui suivaient le navire, qui tournaient autour du mince filet de fumée s'échappant de la cheminée, qui plongeaient vers l'eau, se posaient un moment sur l'eau, puis remontaient dans le ciel, battaient des ailes et accompagnaient encore le navire.

Et quelle forte et saine odeur de mer! Edgar était heureux; ses peurs, ses peines, ses souffrances l'avaient conduit à cette grande joie.

Explications. — 1. *Gaillard d'avant :* Voir *étrave* (page 16).

Questions. — 1. Comment Edgar est-il découvert? — 2. Qu'y a-t-il d'amusant dans son premier dialogue avec le capitaine? — 3. Et dans l'attitude du garçon de cuisine? — 4. Comment est-il accueilli par l'équipage? — 5. Quelle joie éprouve-t-il?

Exercice écrit. — *Quelle réflexion vous suggère la lecture de ce chapitre?*

VI. — Edgar joue la pantomime.

1

Un strident coup de sifflet le fit tourner vers l'arrière et dresser la tête. Le capitaine, debout au centre de la passerelle, l'appelait.

Une minute plus tard, après avoir franchi le pont avant et gravi deux échelles, Edgar était devant lui.

L'amitié que lui avaient manifestée les matelots avait chassé sa timidité. Face au capitaine, il le regardait sans être troublé et sans ressentir le moindre remords pour s'être introduit à bord du navire et avoir volé de la nourriture. La joie était trop grande en lui pour qu'il baisse la tête. Il aurait voulu connaître la langue anglaise pour exprimer au capitaine cette joie.

S'il l'avait connue, voici à peu près ce qu'il aurait dit :

— Capitaine. Il ne faut pas me punir. Pour le prix de cette nourriture que j'ai prise et de celle que vous me donnerez, je travaillerai. Envoyez-moi à la cuisine et j'aiderai les cuisiniers, ou bien (combien, à cet instant, Edgar était présomptueux!) donnez-moi l'ordre de descendre dans les soutes (1) et je transporterai le charbon jusqu'à la chaufferie (2). Mais je préférerais que vous me laissiez ici; je suis capable (comme toutes ces phrases ne sortaient pas de sa tête, il ne risquait rien à se vanter ainsi; au reste, il était sincère) de faire le lavage de la passerelle, de faire briller les cuivres. Je puis aussi me tenir immobile, sans parler, et avertir l'officier de quart lorsqu'un navire apparaîtra ou lorsque la terre se montrera.

« Mais, ne m'enfermez pas. Longtemps j'ai été comme un oiseau prisonnier et maintenant je puis voler dans le grand ciel, je puis plonger dans les profondes vallées. Ne m'enfermez pas. Comme l'oiseau libéré, je puis danser

dans le soleil et me rafraîchir à l'eau de la source, puis dresser la tête et chanter ma joie. Ne m'enfermez pas.

« Si souvent, pendant de longues années, j'ai pensé à la mer qui s'étend sur les trois quarts du monde, à la mer libre, qui n'est pas enserrée par les rochers des rivages, j'ai pensé aux nuages qui sont comme de grands voiliers qui naviguent dans le ciel, et maintenant je vois la mer libre, je sens son odeur, et maintenant je vois les grands voiliers dans le ciel, et maintenant je sens le vent de la mer. Ne m'enfermez pas, je suis content.

Voilà ce qu'Edgar aurait dit s'il avait pu se faire comprendre.

Quant au capitaine, pendant ce long discours intérieur dont les yeux d'Edgar reflétaient l'essentiel, il riait. Lui et l'officier qui surveillait la marche du navire examinaient l'enfant des pieds à la tête. L'un tâtait le chandail tandis que l'autre palpait les chaussons. Et l'homme qui maniait la barre expliqua comment les matelots avaient confectionné ce costume.



— Venez, dit enfin le capitaine.

Il entraîna Edgar dans cet appartement que l'enfant avait entrevu la nuit précédente et s'assit devant son bureau.

— Votre nom? dit-il. Où êtes-vous né? En quelle année?

Le capitaine qui avait saisi son stylo écrivait les réponses sur une grande feuille blanche. Puis il posa d'autres questions qu'Edgar ne comprit pas.

L'enfant eut alors l'idée de raconter ses aventures en les mimant, en jouant une sorte de pantomime. Et tout aussitôt il commença.

Se désignant lui-même, il dit : « moi. » Puis plaçant sa main à un mètre du parquet, il indiqua qu'il fallait le voir lorsqu'il était plus petit. Enfin, imitant le mouvement

que font les mères pour endormir leur enfant, il dit : « morte. »

Le capitaine comprit tout de suite.



— Votre mère morte, vous, petit?

— Oui, répondit Edgar.

Ensuite il se dressa autant qu'il put sur la pointe des pieds, gonfla la poitrine, releva la tête et dit, en rendant sa voix grave :

— Mon père, marin, très grand, très fort.

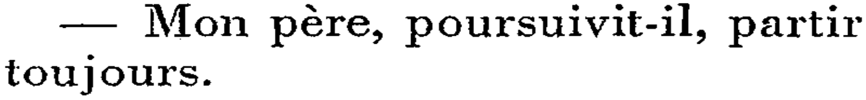
— Yes, yes, faisait le capitaine.

Puis il fit les mouvements d'un homme qui manie le rabot, qui scie, qui frappe avec le marteau, accompagnant chaque mouvement du bruit du rabot qui enlève les copeaux, de la scie qui mord le bois, du marteau qui enfonce les clous.

— Votre père, marin, carpenter.

— Yes, yes, fit Edgar, carpenter, sans remarquer que pour la première fois de sa vie il parlait anglais.





— Mon père, poursuivit-il, partir toujours.

Et jetant sur le dos un sac de marin, qui en l'espèce n'existait pas, il faisait trois pas dans une direction et disait : « Norvège », trois pas dans une autre direction et disait : « Canada », trois pas dans une autre direction encore et disait : « Australie ».

— Yes, yes, faisait le capitaine qui ne pouvait contenir son rire.

— Moi, poursuivit Edgar, courbant les épaules et se faisant plus petit qu'il n'était, enfermé. Crac! Crac! Il donna un tour de clé.

— Vous enfermé, asylum?

— Oui, moi, asile.

Et voilà Edgar imitant M. Cric. D'un geste, il indiqua sur sa tête le chapeau cloche, d'un autre la longue redingote. Puis, croisant les mains derrière le dos, il marcha lentement, gravement, la tête haute, les sourcils dressés, le regard dur.

Sans doute le capitaine ne comprenait-il pas dans tous ses détails la pantomime que le jeune garçon jouait devant lui, mais il s'amusait comme depuis longtemps il ne s'était amusé. Maintenant il fallait introduire Sam.

Edgar dit seulement :

— Il y avait Sam aussi.

A quoi le capitaine répondit :

— Who Sam?

La manière même dont il prononça ces deux mots, l'expression de son visage, l'étonnement de ses yeux arrondis, firent comprendre sa question : «Qui est Sam? »

— Qui est Sam? répéta Edgar émerveillé de la facilité avec laquelle lui et le capitaine se comprenaient. Sam noir, homme noir, noir comme ça, ajouta-t-il, se baissant et touchant du doigt un soulier du capitaine.



— Yes, yes, dit celui-ci. Sam homme noir. Black man.

— Yes, yes, répéta Edgar. Sam black man.

Et le voilà installé devant le bureau qu'il a décidé de transformer en fourneau, ses mains actives maniant des objets et des ustensiles invisibles. Il ouvre les portes du fourneau, introduit dans le fourneau des brindilles de bois, du charbon, frotte une allumette, enflamme un papier, souffle le feu, place sur le fourneau casseroles et marmites, plonge une louche et goûte la soupe.

C'en était assez. Le capitaine s'écria :

— Sam cook asylum.

— Oui, fit Edgar. Sam cook. Sam cuisinier asylum. Sam ami à moi.

— Yes, Sam, homme noir, cuisinier, votre ami. Your friend.



Edgar avait montré les uns après les autres tous les personnages de son aventure. Maintenant, il lui fallait raconter cette histoire. Y parviendrait-il?

Il ne fit pas languir le capitaine qui patiemment attendait la suite. Il saisit sur le bureau une feuille de papier et la plia. Puis il redevint M. Cric, s'avança et tendit le papier plié.

— Edgar, dit-il.

Et Edgar reçut la lettre des mains du directeur, la déplia, la lut et se mit à sangloter.

— Mon père perdu...

Le capitaine ne dit pas un mot, il avait compris.

Le garçon abordait maintenant la scène du départ de Sam. Celui-ci fit ses paquets, les chargea sur son dos, donna un peu d'argent à Edgar, l'embrassa et s'éloigna. Après avoir fait quelques pas, l'homme noir se retourna et de la main fit un geste d'adieu à Edgar qui répondit et s'affaissa.



Le capitaine s'écria :

— Père perdu, Sam parti.

Le garçon répondit :

— Moi, tout seul.

— Yes, yes, fit le capitaine.

— Moi, partir aussi, dit Edgar.

Le capitaine avait fort bien compris.

— Vous partir aussi, répondit-il seulement.

— Oui, fit Edgar, et il ne lui fut pas difficile de retracer toutes les péripéties de son évasion. Après s'être allongé

sur le divan, il se releva, écouta à droite et à gauche, marcha silencieusement, ses sabots à la main. Puis courut, puis marcha encore longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'il tombât évanoui. Un homme, c'était le vagabond, se pencha sur l'enfant, lui donna à manger, l'aida à sauter dans une embarcation.

Pendant quelques minutes, debout sur ses jambes écartées, Edgar mania des avirons invisibles et silencieux. Enfin, l'homme et l'enfant coururent et brusquement l'homme dressa les bras et cria : « Neptune. »



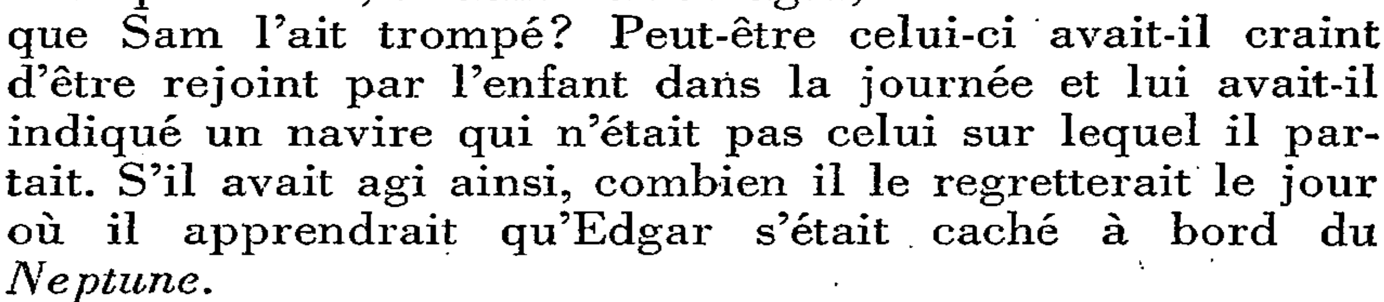
Le capitaine quitta alors son fauteuil et, posant les mains sur les épaules d'Edgar, demanda :

— Pourquoi *Neptune?*

— Sam, cuisinier *Neptune*. Sam, cook *Neptune*.

— Non, fit le capitaine, et plusieurs fois il agita la tête de gauche à droite et de droite à gauche.

Se pouvait-il, se demandait Edgar,



que Sam l'ait trompé? Peut-être celui-ci avait-il craint d'être rejoint par l'enfant dans la journée et lui avait-il indiqué un navire qui n'était pas celui sur lequel il partait. S'il avait agi ainsi, combien il le regretterait le jour où il apprendrait qu'Edgar s'était caché à bord du *Neptune*.

Le capitaine avait repris sa place devant son bureau et, après avoir appuyé sur un bouton, déjà il couvrait de son écriture la grande feuille blanche placée devant lui lorsque Peter se montra en haut de cet escalier qu'Edgar avait gravi pendant la nuit.

— Peter, dit le capitaine qui parla un long moment, désignant plusieurs fois l'enfant.

— Yes, master. Well, master, répondait le matelot qui souvent portait la main à la tête et s'efforçait en vain d'aplatir ses courts et raides cheveux rouges.

— Yes, master. Well, master.

A un moment, Edgar crut voir se détendre le visage du marin et se dessiner un sourire à ses yeux et au coin de ses lèvres. Mais il dut se tromper, car, lorsque le capitaine se tut, Peter avança vers l'enfant un main énorme et dit d'un ton qui aurait fait fuir le garçon le plus courageux :

— Come on.

Eh bien! malgré le ton et la flamme des yeux, Edgar comprit et suivit Peter. Certainement, se disait-il, quelque chose était changé, puisque le capitaine ne le renvoyait pas au poste d'équipage.

Explications. — 1. *Soute :* Partie du navire réservée aux provisions. Soute aux vivres, soute aux poudres. Mais la soute la plus importante est la soute à charbon. L'ensemble de la machinerie d'un navire comprend : les soutes à charbon, la chaufferie où l'eau est transformée en vapeur, et la machinerie proprement dite. Les hommes de la machine sont : les soutiers qui transportent le charbon, les chauffeurs qui allument et entretiennent les feux de la chaufferie, et les graisseurs chargés de la surveillance et de l'entretien de la machine. Ces hommes sont, bien entendu, guidés par les officiers mécaniciens.

2. *Chaufferie :* Voir *soute.*

Questions. — 1. Qu'est-ce qu'Edgar voudrait bien dire au capitaine? — 2. Par quels moyens se fait-il comprendre? — 3. Quelle est l'attitude du capitaine?

Exercice écrit. — *Vous avez rencontré un étranger qui vous a demandé, par signes, un renseignement, comment lui avez-vous répondu?*

VII. — De quelques personnages qui hantent Gibraltar.

1

Le coin sud-ouest de la Méditerranée est un endroit du monde fort important. Deux continents et deux mers s'y rencontrent.

Il y a, d'abord, une vieille dame fort bien conservée, c'est madame Europe. Il y a ensuite une jeune dame au corps long, délié et à la peau noire, c'est madame Afrique.

Vient ensuite une petite princesse jolie et gracieuse, toute menue. Les années ont passé et elle est toujours aussi jeune, ses yeux sont toujours aussi bleus et son regard aussi limpide. Son nom est Méditerranée.

Enfin, il y a un homme grand, puissant, pas souvent bon voisin, aux colères soudaines et violentes, il s'appelle Atlantique.

Ils sont là tous les quatre autour de Gibraltar.

Souvent ils parlent de leurs richesses et de leur passé.

Madame Europe est très collet monté, très aristocrate, très conservatrice. Elle porte encore des robes fort longues. Un ruban cache son cou ridé, elle se coiffe d'un chapeau du temps de la reine Victoria et regarde madame Afrique à travers un face-à-main.

Elle possède de nombreuses propriétés, des joyaux inestimables. Ses enfants, dit-elle, sont les plus beaux du monde.

Il arrive que, pendant une soirée entière, elle parle de Paris, des toilettes de Paris, des monuments de Paris, des arts de Paris. Mais le lendemain, elle est pleine d'enthousiasme pour Berlin. Mais, deux jours plus tard, ce sera Londres qui aura sa faveur.

— Et Londres, dit-elle, est la capitale d'un immense empire qui s'étend sur le monde entier.

Cependant, quelques jours plus tard, elle dira :

— Je voudrais que vous connaissiez ma fille Rome,

que vous voyiez les bijoux anciens de ma fille Rome et que vous sachiez l'histoire de ma fille Rome.

Et c'est vraiment une histoire captivante.

Madame Europe remonte très, très loin dans le passé, jusqu'au jour où deux enfants perdus, Romulus et Remus, furent allaités par une louve, et Romulus fonda Rome.

Madame Europe connaît toute la suite des empereurs qui dirigèrent l'empire romain et elle ne fait grâce d'aucun, et elle parle des femmes et des frères et des cousins des empereurs romains.

L'Atlantique qui, lui, ne connaît pas l'art de bien parler, se demande comment il peut s'intéresser à ces ragots de famille.

Mais si le lendemain madame Afrique pose une question sur Rome, madame Europe fait un geste dédaigneux de son face-à-main.

Il lui est arrivé des nouvelles des pays du Nord et des pays centraux qui touchent aux confins de l'Asie et, ma foi, la moderne Helsingfors ou la blanche Moscou, ou Varsovie en Pologne, ou Oslo en Norvège valent bien Rome.

Madame Europe et la Méditerranée ne sont pas toujours d'accord. La Méditerranée est une toute petite princesse, mais elle a une langue bien pendue.

Elle regarde madame Europe de ses grands yeux bleus et ce regard suffit.

— Oui, oui, dit-il, tu as de très beaux fils, tu possèdes Paris, Londres, Berlin, mais as-tu d'aussi beaux yeux que les miens? Oui, oui, regarde-les. Possèdes-tu une aussi belle lumière, une lumière aussi pure que la mienne?

« Ne sais-tu pas que d'Helsingfors, d'Oslo, de Moscou, de Vienne et de Paris même, les hommes fuient la brume, les longues nuits, et viennent à moi, pour mes yeux, pour ma lumière.

« Oh! toi, Europe. Ta robe est belle, mais, permets-moi de te le dire, ta robe est toute rapiécée. Oui, oui, tu as des forêts par ici, des montagnes par là, et là-bas, tout à fait à l'extrémité de la traîne, cette pièce, ce sont les



ALGER ET SON VIEUX PORT. (*Phot. aérienne Moreau.*)

steppes. Je ne crains pas de te le dire : ta robe est même tachée.

« Regarde dans le sud-ouest de Londres, et en Belgique, et dans l'Est, ces taches-là, ce sont des mines, des charbonnages, des usines.

« Regarde mes toilettes. J'ai des robes de soie, de satin, de velours, de faille, d'hermine. Elles sont roses, bleues, vertes, orange.

« Tu as parlé de tes richesses. Connais-tu mes pierres précieuses? Connais-tu les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, la Crète, Chypre, les Cyclades et les Sporades?

« Et ces pierres précieuses se transforment selon la toilette que je porte, selon mon humeur aussi, car un jour ce sont des jades, un jour des opales et un jour des améthystes.

« Mon collier de perles? As-tu admiré mon collier de perles toutes différentes et toutes aussi belles?

La Méditerranée ouvre sa petite main et montre ses perles.



L'ACROPOLE D'ATHÈNES. (*Phot. Boissonnas.*)

— Voici Marseille, dit-elle. Voici Gênes. Voici Barcelone, Tunis, Alger, Oran. Voici Alexandrie, Port-Saïd, Smyrne. Voici Le Pirée, qui est la porte d'Athènes.

— Oh! dit madame Europe, Marseille, Gênes et Barcelone m'appartiennent.

— Oh! dit madame Afrique, Oran, Alger, Tunis, Alexandrie, Port-Saïd sont à moi.

— Non, répond la petite princesse. Ce sont des perles de la Méditerranée. Elles sont nées de mes eaux. C'est ma lumière qui leur donne leur éclat.

« Tu as parlé, madame Europe, de l'ancienneté de Rome, mais les dieux sont nés chez moi, là-bas, dans l'Est, et je suis moi-même une fille des dieux.

Sur ce, la Méditerranée se tait, pose son menton sur ses deux petits poings fermés et laisse admirer son lumineux regard.

Mais la belle et jeune dame Afrique, à la peau luisante, se met à raconter une longue histoire.

— Je suis plus riche que vous deux, dit-elle. Je possède

ce que tu ne possèdes pas, toi Europe, et la preuve en est que tes fils viennent puiser dans mes trésors.

« Regarde les navires qui quittent mes ports. Ils emportent de l'or, de l'ivoire, des diamants, des bois précieux, des peaux de bêtes, des plumes d'oiseaux. Et c'est pour parer tes fils et tes filles, c'est pour parer tes villes et les habitations de tes fils et de tes filles.

« Ils emportent aussi de l'huile, du sucre, des arachides, du caoutchouc, et c'est pour que la vie soit plus facile et plus belle chez toi.

« J'ai entendu dire aussi, madame Europe, que tes fils ne font pas tout à fait fi de mes arts. Des hommes sont, paraît-il, venus chez moi tout exprès pour rechercher les sculptures anciennes que mes propres fils ont taillées dans le bois et l'ivoire.

« Ne m'a-t-on pas dit aussi que tes filles ont dansé pendant des années sur des rythmes composés par mes musiciens.

— Oh! fi! faisait madame Europe, se cachant la face, c'était une mode stupide et elle est passée. Comme si nous n'avions pas, nous autres, nos propres musiciens.

— J'ai de belles robes aussi et des bijoux, poursuivait Afrique. Tu connais l'Egypte, toi, Méditerranée, et ce ne sont pas tes eaux qui en font la richesse : c'est mon fils le Nil, le Nil mystérieux, source de prospérité, né au centre de moi-même. Je possède de hautes montagnes, des déserts, des forêts vierges, d'immenses lacs, des fleuves qui roulent leurs eaux sur des milliers de kilomètres et des fleuves souterrains.

— Trêve de bavardage, disait soudain l'Atlantique.

Il se dressait sur ses pieds, et la Méditerranée n'était qu'une toute petite princesse qu'il prenait délicatement entre le pouce et l'index de la main droite et posait sur la paume de la main gauche.

Il la regardait en souriant, car la Méditerranée est vraiment une magnifique petite fille des dieux avec son regard de pure lumière, ses robes de velours et de soie, ses pierres précieuses étalées sur ses robes et son collier de perles.

Elle ouvrait davantage les yeux, arrondissait les lèvres et criait son étonnement de voir la splendide chevelure de glaces et de neige qui couvre le chef et les épaules de l'Atlantique.

Il disait :

— Je suis éternel, car je n'ai ni commencement ni fin. Là-haut, dans le Nord, se trouve l'océan Glacial Arctique. Mais ce sont encore mes eaux, les mêmes eaux qui te dispensent la chaleur et la fraîcheur à toi Europe, qui t'apportent la pluie, fécondité des terres. Mes pieds sont posés sur le pôle sud, car, dis-moi, où est la limite qui sépare l'Atlantique de l'océan Glacial Antarctique. Dis-moi aussi où se trouve la barrière que je ne puis franchir du côté de l'océan Indien et du côté de l'océan Pacifique.

« Vous êtes sous ma dépendance, toi, Europe, et toi, Méditerranée. Un souffle soulève ma poitrine et ton ciel s'obscurcit, Europe, et tes eaux s'agitent, Méditerranée.

« Dis-moi, Afrique, tu te vantes de tes fleuves, mais en possèdes-tu un aussi important que ceux que je porte dans ma poitrine?

« Il en est un, le Gulf-Stream, qui, né sur tes propres côtes, Afrique, rejoint l'Amérique, monte vers le nord, se love comme un serpent dans la vasque immense que forme le Mexique, monte encore vers le nord, se dirige vers toi, Europe, t'atteint et fait des côtes qu'il baigne des pays privilégiés.

« Sais-tu que parfois il est plus large et plus profond que ce détroit de Gibraltar qui nous unit?

« Il reçoit d'autres courants comme un fleuve reçoit des affluents, mais lui-même se divise, et, Méditerranée, petite princesse lumineuse, l'un d'eux te pénètre et t'apporte sa douceur.

« Vous vous vantez de vos montagnes, toi, Europe, et toi, Afrique. Et mes gouffres insondables? Mes tourbillons, le Malström (1), mes tempêtes, mes cyclones, mes marées?

« Tu es fille des dieux, Méditerranée, moi je suis un dieu.

« Tu as de belles robes, Méditerranée. Regarde mes manteaux gonflés de houles. Le plus beau que je possède est d'argent pur. Lorsque je le revêts, malheur aux hommes qui s'aventurent dans leurs coquilles de noix.

« Regarde mes ciels, Méditerranée. N'ont-ils pas un autre caractère que tes ciels d'arc-en-ciel ?

« Regarde ce défilé de nuages gris ardoise qui s'étend sur des centaines de kilomètres carrés.

« Je possède la clarté ici, l'obscurité là.

« Je tends devant l'homme des rideaux de brume impénétrables. Je perds l'homme, je le détourne de sa route. Je joue avec le soleil et l'arrête dans sa course, car, dans le nord et dans le sud, il brille pendant plusieurs mois et, pendant des mois aussi, il disparaît.

— Oh! répondait madame Europe, tu es un être grossier et brutal, sans aucune finesse. Pose cette petite princesse, sinon tu vas la briser entre tes doigts.

— Ah! Ah! ricanait l'Atlantique.

Et pendant trois jours, il envoyait ses vents les plus violents et ses houles les plus puissantes à l'assaut des côtes d'Europe.

2

Cependant, d'autres personnages fréquentent Gibraltar.

Une énorme pointe rocheuse, jaillie des eaux et de la terre, domine le détroit et, à son sommet d'où l'œil découvre d'innombrables lieues terrestres et marines, l'une des filles d'Europe, l'Angleterre, a placé un guetteur.

Une longue-vue à portée de la main, il surveille le trafic du détroit et une partie de la grande route maritime qui conduit aux Indes.

La pipe aux dents, il est assis bien tranquillement au sommet de la pointe, et son regard plonge à droite jusqu'à l'Atlantique, à gauche jusqu'à la Méditerranée.

Par les nuages, une voix arrive de Londres, qui lui dit :

— Eh! là-bas, vous le guetteur de Gibraltar, je vous

signale que l'*Ariadne* a quitté les docks hier, à la marée du soir, à destination de Calcutta. Surveillez son passage.

— Bien, bien, répond-il. Soyez tranquille, il n'échappera pas à ma vigilance. A moins qu'il ne fasse le tour du continent noir, et c'est vraiment trop long, il ne peut passer que par ici. Je l'attends.

Lorsque, deux ou trois jours plus tard, tanguant dans la houle, apparaît le navire, le guetteur pose un instant sa pipe et, à son tour, interpelle Londres.

— Oh! vous, là-bas, dans la brume, soyez tranquille sur le sort de l'*Ariadne*. A l'instant même il montre son museau noir à l'entrée du détroit. A la vérité, il est un peu secoué, mais tout va bien à bord. Les machines tournent rond, et déjà l'équipage a oublié l'Angleterre.

« Maintenant écoutez autre chose. Ne savez-vous pas qui j'aperçois venant de l'est? Eh bien! c'est l'*Etoile-des-Mers*. Voilà bien trois ans qu'il ne s'était montré par ici. Cependant, j'ai beaucoup entendu parler de lui. Des navires qui passaient m'apportaient de ses nouvelles. On l'a rencontré sur la côte orientale d'Afrique, et beaucoup plus tard dans les mers du Japon, se dirigeant vers Vladivostock. Il s'est débattu, paraît-il, dans un typhon, pendant plusieurs heures, et y a échappé. Mais il s'est échoué un mois plus tard sur un grain de cette poussière d'îlots dont est couverte la mer de Chine et a failli s'y perdre corps et biens.

« Le voilà retapé. Cependant, il a l'air de souffler beaucoup et n'avance pas vite. Dites donc, vous, Londres, savez-vous quel âge il a, l'*Etoile-des-Mers?* C'est un vieillard. D'après ce que j'ai entendu dire, après cette aventure il a touché Shangaï, Hong-Kong, Singapour, Calcutta, Madras. Et le voici enfin, chargé de thé, de riz, de porcelaines et de soie. Mais ne vous préparez pas à le recevoir avant cinq jours; il avance bien lentement.

Le guetteur tire un moment sur sa pipe qui menace de s'éteindre, puis, se tournant vers le côté où le soleil apparaît au-dessus de la Méditerranée, il interpelle son confrère, le guetteur assis, lui, sur les bords du canal de

Suez, pêcheur à la ligne, et qui surveille une autre partie de la grande route des Indes.

— Eh! toi, là-bas, dit-il. La pêche a-t-elle été bonne, aujourd'hui? Ecoutez-moi un instant. Voici que le *Mount-Everest* se trouve juste au-dessous de mes pieds, et, à la manière dont ses deux tuyaux crachent une épaisse et lourde fumée noire, j'estime qu'il ne lui faudra pas longtemps pour arriver jusqu'à toi et te demander la libre pratique du canal. Mais ce n'est pas tout. Dès l'aube, ce matin, est passé un tout petit cargo qui a nom *Breivin*. C'est la première fois qu'il prend la mer, il est plein d'innocence et de naïveté. Prends bien soin qu'il ne s'égare pas. J'ai eu aussi en passage le *Kurmark* et le *Gotnia*. Rappelle-moi à leur souvenir lorsqu'ils troubleront l'eau où tu trempes ta ligne. Allons, bonsoir, c'est tout pour aujourd'hui, la nuit s'épaissit, et il faut que je fasse bonne veille.

Et le guetteur de Gibraltar se tait. Mais, quelques minutes plus tard, voici qu'il se tourne de nouveau vers l'est.

— Attention, vous tous, navires qui naviguez en Méditerranée et qui vous dirigez vers l'Atlantique. Un tourbillon d'une très grande violence m'est signalé sur la côte ouest de France et sur la côte sud de l'Angleterre. Plusieurs navires sont en détresse. Le golfe de Gascogne est bouleversé par une profonde houle. Prenez vos précautions. Fermez bien vos hublots. Doublez les amarrages de vos pontées (2). Vérifiez la fermeture de vos cales. Et bonne chance!

Cependant le guetteur anglais isolé sur la roche entend un léger sifflement qui vient d'en bas, de la terre qui se trouve au ras de l'eau, baisse la tête et s'efforce d'apercevoir qui, à cette heure si tardive, l'appelle.

— Toi, là-haut, ne peux-tu pas descendre, ne peux-tu t'absenter pendant quelques minutes?

— Qui m'appelle?

— C'est moi, Espagne.

— Non, je ne puis.

— Pourquoi surveilles-tu toujours la route des Indes?

Descends un petit moment, un tout petit moment. Mes jardins sont frais, la nuit, mes fruits savoureux. Viens écouter ma musique.

— Non, je ne puis, Espagne.

— Viens goûter à mes oranges, à mes figues, à mes raisins, à mon vin. Viens.

— Non, je ne puis. Je dois surveiller les feux des bâtiments qui traversent le détroit. Voici trois navires qui ont doublé le cap Spartel et que je n'ai pas vus. En voici d'autres à Pointe d'Europe, et en voici une bonne douzaine au beau milieu du détroit, et deux encore au large d'Algésiras. Eh! eh! Est-ce que tous les navires du monde se seraient donné rendez-vous ici, ce soir?

— Regarde plutôt les feux qui sont dans le ciel, guetteur. Regarde la Grande Ourse, la Petite Ourse et l'Etoile polaire. Connais-tu le nom de cette étoile à l'éclat bleu?

— Non, je ne sais. Le connais-tu toi, Espagne?

— Non, mais toi, marin anglais, as-tu vu briller la Croix du Sud?

— Tais-toi, Espagne. Voici un nouveau navire qui double la Pointe d'Europe. Oui, il m'a été signalé pour avoir quitté Marseille avant-hier, à l'aube. C'est le *Neptune*, capitaine Davis, et un jeune garçon s'est caché à bord.

Explications. — 1. *Malström :* Grand tourbillon de l'Atlantique nord, au large des côtes de Norvège. L'Américain Edgar Poe a écrit une très belle nouvelle intitulée : « Dans le Malström. »

2. *Pontée :* Chargement placé sur le pont du navire.

Questions. — 1. Comment l'auteur fait-il parler l'Europe, l'Afrique, l'Atlantique et la Méditerranée? — 2. Que savez-vous sur chacune des villes, des îles, des fleuves qu'évoquent ces personnages? — 3. De ces quatre personnages, quel est celui dont les paroles vous intéressent le plus? — 4. De quoi chacun s'enorgueillit-il le plus? — 5. De quelle manière plaisante l'auteur montre-t-il l'importance du poste anglais de Gibraltar?

Exercices écrits. — 1. *Faites parler l'une des villes, ou l'une des îles, ou l'un des fleuves cités.* — 2. *Quel est le passage qui vous plaît le plus et pourquoi?*

VIII. — Passage du détroit.

Juste comme le guetteur de Gibraltar se taisait, Edgar, à la suite du matelot Shaw, atteignait le banc de quart (1) du *Neptune.*

Il était ému. Pour la première fois, il posait les pieds sur un banc de quart et son plus intime désir était d'y vivre toujours. Oui, s'il le pouvait, si sa « jambe folle » ne constituait pas un obstacle insurmontable.

Il savait que se tenaient là l'officier qui veillait au large et le matelot qui manœuvrait le gouvernail. De là, le capitaine adressait ses ordres à la machine. Placés sur ce banc de quart, les officiers observaient le soleil, les étoiles. Puis, ils entraient dans la chambre de navigation pour consulter les instructions nautiques et les cartes.

Ainsi, se disait-il, peut-être un jour il serait le maître d'un banc de quart exactement semblable à celui-ci. Il serait ce capitaine dont il apercevait la silhouette avec assez de netteté et qui, accoudé à la lisse (2), les jumelles devant les yeux, examinait minutieusement le large. Quelle longue étape à parcourir, que d'heures à passer devant les livres ouverts, les coudes sur la table pour apprendre tout ce qu'il fallait savoir!

Le banc de quart apparaissait éclairé d'une douce lumière. Le parquet était visible. Certains objets de cuivre brillaient dans l'obscurité. Les hommes étaient, semblait-il, habillés d'un velours phosphorescent.

Edgar leva la tête, et ses yeux furent éblouis. Mille étoiles, groupées en constellations inconnues à l'enfant, étincelaient. Le ciel était un gouffre insondable, un véritable brasier. Il vivait d'une vie palpitante, profonde, silencieuse. C'était déjà un ciel du sud.

Mais sur le banc de quart, devant lui, Edgar aperçut un autre point lumineux, comme si une étoile au faible éclat fût tombée de ce ciel. Qu'était-ce donc?

Il s'en approcha et vit, abritée sous une coupole de

cuivre, oscillant sur un pivot, la rose des vents (3).

C'était, tendu sur une légère monture, un simple morceau de toile bistre, cerclé de noir, qu'une lampe cachée rendait transparent. Elle était marquée de chiffres, de signes, de lettres. Des losanges et des triangles noirs formaient les pétales de cette fleur mystérieuse frémissant aux moindres vibrations du navire, sensible à la moindre pesée de la main du matelot sur la barre.

Edgar la regarda longtemps. Il se souvint que son père lui en avait souvent parlé, qu'il lui avait dit qu'elle était l'âme du navire, que c'était elle qui, jour et nuit, guidait le navire.

Le capitaine donna un ordre, le timonier appuya sur la barre, le navire tout entier pivota autour de la rose des vents et une grande ombre éteignit du côté nord toutes les étoiles dans le ciel.

Edgar leva les yeux. Le *Neptune* se trouvait au-dessous du rocher de Gibraltar.

Gibraltar! se dit l'enfant, et il courut jusqu'à la lisse et passa le nez au-dessus de la toile tendue autour du banc de quart.

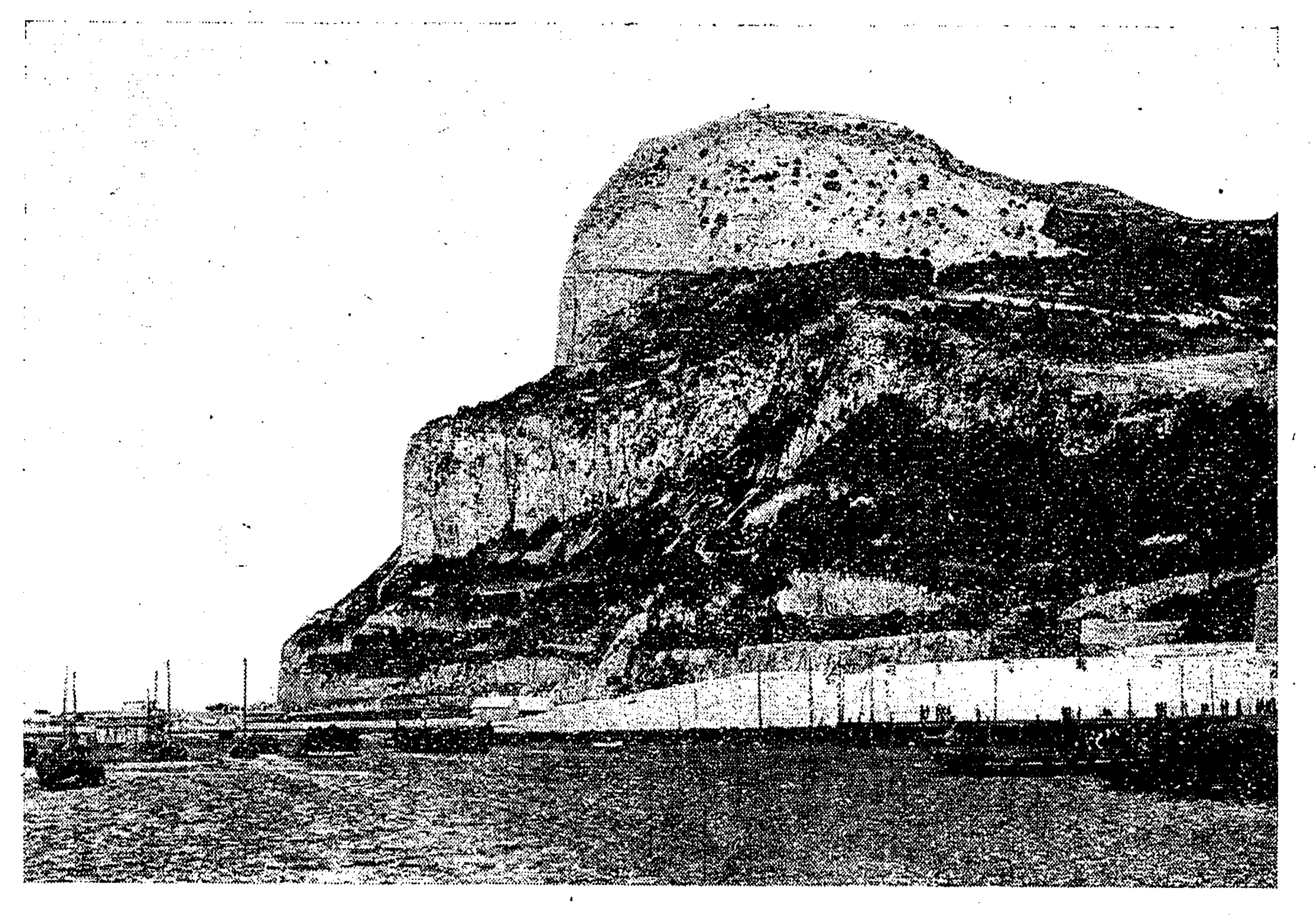
Il revit par la pensée une carte de l'atlas. Sur cette carte, le détroit n'était qu'un mince trait bleu qui reliait la Méditerranée à l'Atlantique. C'était une porte étroite.

Il avait devant les yeux Gibraltar, et c'était ce grand ciel, cette eau large et frémissante, ces terres basses dont il apercevait les silhouettes et ce roc qui écrasait le navire de sa masse trapue.

C'était cela Gibraltar, et dans la nuit, à droite et à gauche, scintillaient mille lumières.

« Celles-ci à gauche, se disait Edgar, qui brillent et étincellent comme la braise d'un foyer, ce sont les lumières d'Afrique, et celles-là, à droite, dispersées sur la terre comme des vers luisants dans la lande, ce sont les lumières d'Europe.

« Mais est-ce une fête, se demandait-il encore en apercevant des guirlandes de feux rouges, verts, blancs, droit



LE ROCHER DE GIBRALTAR. (*Phot. N. Y. T.*)

devant lui? » Et, comme si quelqu'un lui avait soufflé la réponse à l'oreille, il ajouta : « Ce sont les navires qui franchissent le détroit. »

Il n'avait jamais vu que des navires au port, enfermés dans des jetées, fixés au quai par des amarres et au fond par leurs ancres. Il n'avait jamais vu que des navires prisonniers et enchaînés comme si l'homme avait peur qu'une nuit, pris par la nostalgie du large, ils s'enfuient. Il n'avait jamais vu que des navires privés de vie ou dont le cœur bat au ralenti, de grandes carcasses de fer et des coques de bois que l'homme, comme une fourmi noire, dépouillait de ses trésors.

Et voici enfin des navires vivant leur propre vie, libres, courant la mer.

L'un d'eux s'approche du *Neptune*. De l'obscurité, sa silhouette se détache. Il se place comme un écran devant les feux allumés sur la côte de l'Afrique et la lumière de ces feux dessine la coque lourde et l'unique cheminée d'un navire de charge.

Edgar se recule un petit peu, car ce navire, lui semble-t-il, va aborder le *Neptune*. Il regarde le capitaine Davis, mais le capitaine demeure impassible et, les jumelles aux yeux, continue à regarder au loin quelque chose que l'enfant ne voit pas.

Le cargo passe tout près du *Neptune*, si près qu'Edgar entend pendant quelques secondes la chanson que chante sa machine et distingue la forme des hommes sur le banc de quart. Déjà il disparaît.

En voici un autre plus important, plus rapide qui vient de la Méditerranée. Il était d'abord derrière le *Neptune*, puis il a été au côté du *Neptune*, suivant la même route, et maintenant, peu à peu, il le dépasse.

Sous la lumière des étoiles, il apparaît blanc comme un lis et sa coque bien découpée, fine et ample à la fois, se développe au-dessus de l'eau comme se développe la coupe d'une fleur.

Sur les ponts illuminés, des passagers se promènent. D'autres sont accoudés aux lisses et regardent le *Neptune*.

La chanson de sa machine possède un rythme rapide et son étrave découpe une vague puissante.

Voici d'autres navires encore. Voici au loin de nouveaux feux. Voici aussi une faible brise qui vient de l'ouest et court sur l'eau. Edgar la respire, s'en imprègne et se dit : « C'est le souffle de l'Atlantique. Le *Neptune* navigue dans l'Atlantique. »

Explications. — 1. *Banc de quart :* Voir page 183.

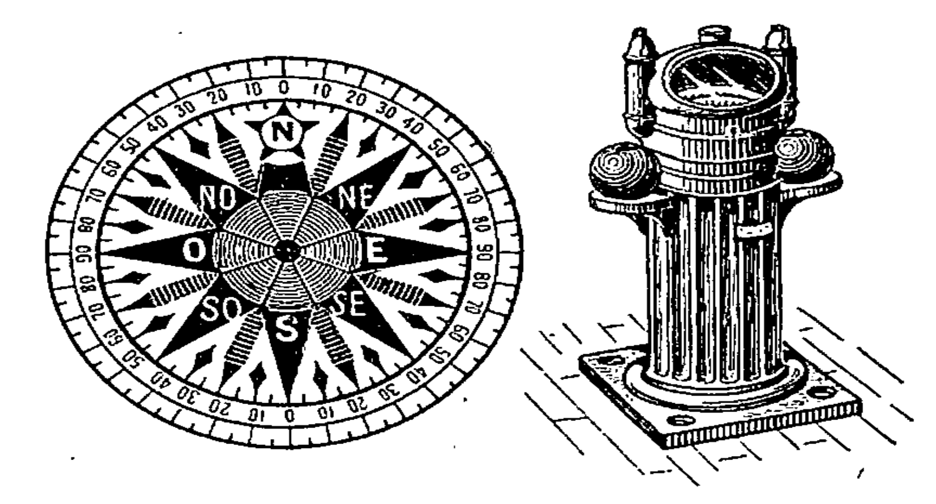
2. *Lisse :* Tringle de bois servant d'appui, placée sur la rampe (bastingage) qui entoure le pont du navire.

3. *Rose des vents :* La boussole dont on se sert à bord des navires et que les marins appellent compas apparaît au premier examen assez différente des autres boussoles.

Elle est constituée essentiellement de deux parties :

1° D'une cuvette autour de laquelle sont marqués, de 0 à 360, les degrés de la circonférence. Cette cuvette, fixée sur un haut socle qui fait corps avec le navire, porte en son centre un pivot ;

2° D'une rose des vents, toile de soie tendue sur une très légère carcasse. Sur cette rose des vents sont indiqués deux fois les points cardinaux : Nord, Est, Sud, Ouest, et les points intercalaires : Nord-Est, Sud-Est, etc. Elle est bicolore et marquée de deux étoiles, de losanges et de triangles noirs. Dans la nuit, éclairée en transparence, elle apparaît bien comme une fleur mystérieuse, ainsi que la voit Edgar.



Rose des vents et compas ou boussole.

La rose des vents, au-dessous de laquelle sont fixées les aiguilles aimantées, est posée sur le pivot de la cuvette.

Questions. — 1. Qu'est-ce que la rose des vents admirée par Edgar? — 2. Qu'est-ce qui frappe surtout Edgar au passage de Gibraltar?

Exercice écrit. — *Décrivez d'après ce que vous avez vu le va-et-vient des barques et des bateaux, la nuit, sur une rivière ou dans un port.*

IX. — L'île de Blascaod.

Pendant trois jours, Edgar vécut libre à bord. Il dormait et mangeait avec les matelots, et, le matin, les aidait tandis qu'ils faisaient la propreté du navire. Pendant ces trois jours, son imagination fut satisfaite. Oui, s'il n'y avait pas eu la pensée de son père prisonnier, croyait-il, des terres glacées et la pensée de la disparition de Sam — « Qu'est devenu Sam? » se demandait l'enfant — il aurait été parfaitement heureux.

Pieds nus, il frottait énergiquement le pont qu'un homme, muni d'une lance, inondait d'eau, et il était un matelot dont le navire une fois encore se trouvait en mer à destination de Londres. Ou bien il s'acharnait à faire briller le cuivre du compas.

Son cœur chantait : « Notre vie, à nous matelots, n'est-elle pas belle ? Hier la France, demain l'Angleterre, et après-demain nous appareillons pour l'Australie. Venez tous, vous qui vivez enfermés dans les villes, qui étouffez dans vos bureaux. Venez voir ce grand ciel au-dessus de nos têtes et cette large mer étalée devant l'étrave du *Neptune.* »

Ou bien, sur le banc de quart, l'œil dépassant juste la toile imprégnée du sel de la mer, il était un capitaine soucieux; les nuages annoncent un vent violent et les lames grossissent d'une heure à l'autre. Il quittait son poste de veille, entrait dans la chambre de navigation (1), regardait le baromètre et le thermomètre et se penchait sur la carte.

A certaines heures, Edgar descendait avec précaution l'échelle de fer de la machine et, assis sur le dernier échelon, regardait longuement ce bel animal de bronze et de cuivre qui animait le *Neptune.* Les volants tournaient, les bras des pistons plongeaient et replongeaient. La grande lumière reflétée par les parois blanches, la répétition des mouvements et le ronronnement monotone lui donnaient

une sorte de vertige. Tour à tour, il était le mécanicien qui veillait, le graisseur qui allait et venait, mettant un peu d'huile ici et un peu d'huile là, le soutier qui transportait le charbon et le chauffeur qui alimentait le foyer de la chaudière.

Oui, tour à tour, il était ce vieil homme à cheveux gris qui bientôt allait quitter la mer, et ce jeune garçon de vingt ans, qui, le mois suivant, allait subir son examen de mécanicien.

« Je voudrais bien savoir, se disait-il, ce qu'il y a dans ta tête, vieil homme à cheveux gris. Ah! si tu pouvais me parler comme me parlait mon père. Dis-moi, possèdes-tu une petite maison sur une côte de l'Angleterre, que les embruns balayent? Parle-moi de tes voyages. As-tu fait naufrage? Ce doit être terrible, un naufrage. Le navire de mon père s'est perdu, et des hommes en ont retrouvé la coque chavirée et fracassée. Crois-tu que mon père soit sauvé? »

Edgar souvent aussi aidait Peter, et il était devenu l'ami de Peter. Cependant, tandis qu'il parvenait toujours à échanger quelques paroles avec les autres membres de l'équipage, ses conversations avec Peter... étaient silencieuses.

Le premier soir, ainsi qu'il l'avait fait pour le capitaine Davis, Edgar avait commencé à mimer son histoire devant Peter, mais, peine perdue, l'homme ne comprenait pas. Il secouait sa grosse tête rouge et, suçant sa pipe, enveloppait son visage d'un épais nuage de fumée.

L'enfant n'alla pas plus avant. Cependant, il devinait dans les gestes et les attitudes du marin une sympathie naissante. Certainement Peter connaissait par ses camarades l'histoire d'Edgar et il ne lui en voulait plus d'avoir, étant affamé, volé quelque nourriture.

Au reste, Edgar s'ingéniait à rendre à Peter le plus grand nombre de services. Il dressait la table des officiers, allait à la cuisine (vraiment, Sam ne s'y trouvait pas) chercher les plats, essuyait la vaisselle. Puis, lorsque assiettes, verres, couverts, étaient rangés en bon ordre dans

l'office, il s'asseyait un long moment aux côtés de l'Irlandais qui, la pipe aux lèvres, se perdait dans une longue rêverie.

Mais, le troisième soir, Peter fit signe à Edgar de s'asseoir sur le divan de la salle à manger et de l'attendre. Il sortit du carré et revint quelques minutes plus tard, un gros livre à la main, qu'il posa sur la table devant l'enfant, et lui-même, Peter, prit place sur le divan.

Voici ce qu'Edgar vit dans ce gros livre illustré d'images et de photographies.

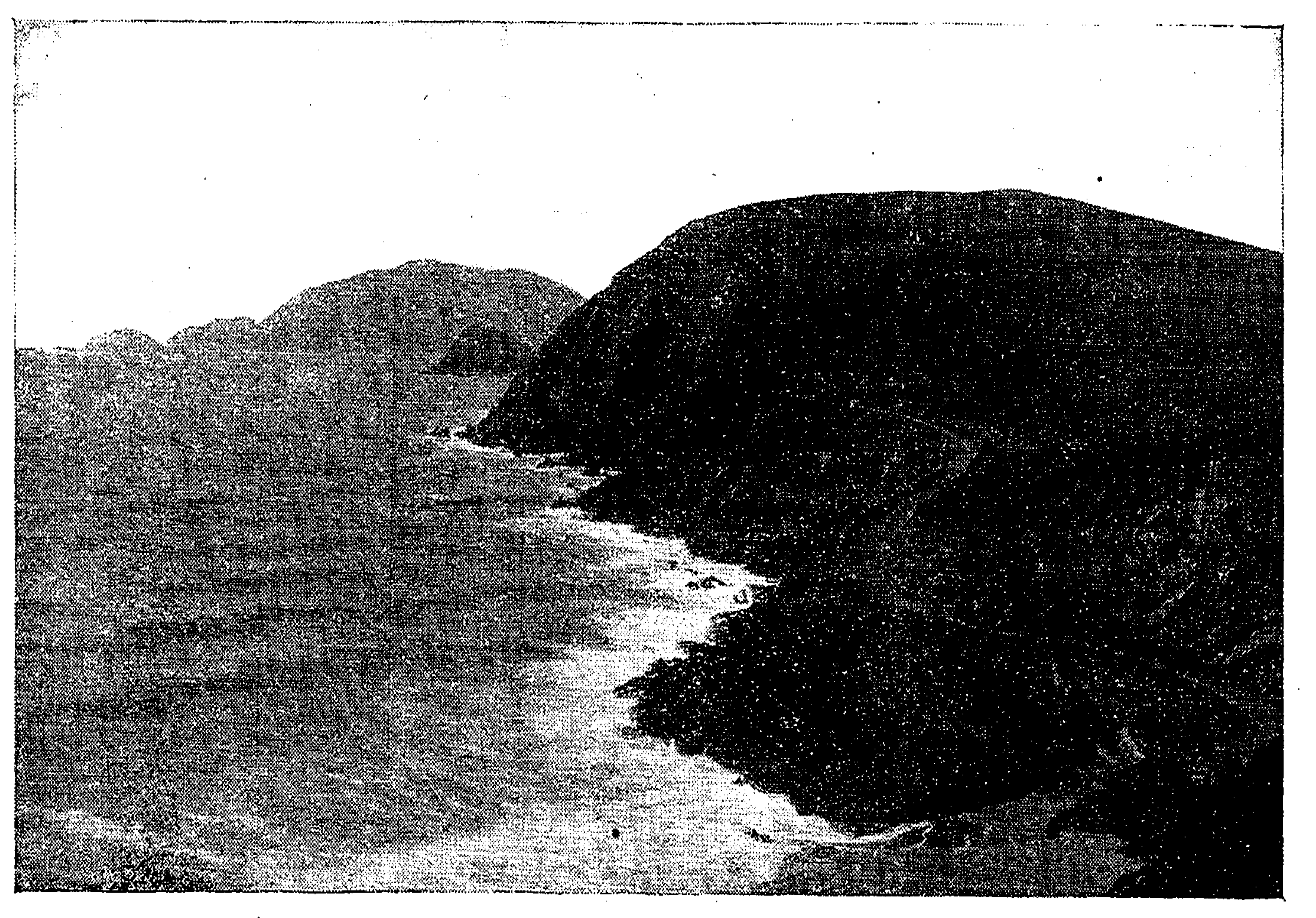
D'abord une carte, et il sut que l'île de Blascaod, où était né Peter, se trouve perdue en plein Atlantique, dans le sud-ouest des îles Britanniques.

Elle était comme un rocher que la tempête aurait arraché de la terre d'Irlande et emporté, ou encore comme un minuscule canot ayant rompu ses amarres, et à bord de ce minuscule canot menacé par les lames, quelques hommes et quelques femmes vivaient.

Et voici encore ce qu'Edgar vit en feuilletant une à une les pages de ce livre.

Dans la nuit des temps, déjà Blascaod était ce rocher arraché à la terre d'Irlande et déjà des hommes et des femmes s'y étaient accrochés malgré la violence de la mer et du vent. Déjà ils avaient élevé quelques maisons, cachées dans les creux des roches pour qu'elles ne fussent pas emportées par les tourbillons. Ils s'aventuraient en mer lorsqu'elle n'était pas trop mauvaise, dans de souples canots faits de peaux de lapin cousues ensemble. Ils recueillaient la tourbe pour allumer le feu. Les portes des maisons, les quelques meubles qui garnissaient leurs murs étaient faits du bois des navires que la tempête jetait sur l'îlot.

Blascaod était un des repaires des oiseaux de mer qui nichaient dans ses falaises. Et les pétrels, les goélands lassés de longs voyages au-dessus de l'Atlantique se retrouvaient à Blascaod, et les canards sauvages qui venaient de l'est savaient, lorsqu'ils apercevaient l'îlot, que l'immensité de l'océan s'étendait devant eux.



LA CÔTE D'IRLANDE AU VOISINAGE DE L'ÎLE DE BLASCAOD. *(Phot. W. Lawrence, Dublin.)*

Déjà Blascaod était balayé par les cyclones nés sur la côte américaine. Pendant de longs hivers, l'océan couvrait ce roc de ses embruns, le rongeait, s'acharnait à le détruire. Déjà, c'était ce bruit incessant de ressac, le mugissement incessant du vent.

Des centaines d'années avaient passé, les étés avaient succédé aux hivers, les tempêtes aux tempêtes, des milliers de tourbillons avaient secoué l'île et quelques hommes et quelques femmes vivaient encore à Blascaod comme vivaient leurs pères et leurs mères dans les maisons basses accrochées dans les creux des rochers. Toujours ils s'aventurent en mer à la chasse au poisson dans les légers canots de peau. Encore ils recueillent la tourbe pour se chauffer et le bois des épaves pour fermer leurs maisons et façonner leurs meubles.

Blascaod est encore le repaire des oiseaux de mer et les enfants escaladent les falaises pour dénicher leurs œufs.

Tout et tous à Blascaod ont le goût et la forme de l'océan. Tout et tous subissent sa loi. Et toujours ce mugissement de l'eau, et toujours ce ressac, ce grignotement du roc par l'eau.

Ici était la maison de Peter, face au vent d'ouest. Voici la barque de Peter et la femme de Peter, ses enfants, son chien, son vieux chat. Voici Peter lui-même assis devant sa maison et fumant sa pipe, le regard perdu vers l'océan. Le vent chargé de sel et de poussière de roc a façonné la maison de Peter, sa barque, sa femme, ses enfants, son chien, son chat et Peter lui-même.

Voilà, le livre est terminé. Edgar a tourné la dernière page, regardé le dernier dessin et la dernière photographie, et il lève les yeux vers son nouvel ami.

Il ne sait plus si ce Peter assis à côté de lui et qui allume une nouvelle pipe est bien ce Peter à qui il a volé des œufs et quelques tranches de viande rôtie ou ce roi de Blascaod qui vivait il y a six cents ans et s'aventurait en mer sur une barque exactement semblable à celle de Peter.



UNE PETITE FERME IRLANDAISE. (*Phot. W. Lawrence, Dublin.*)

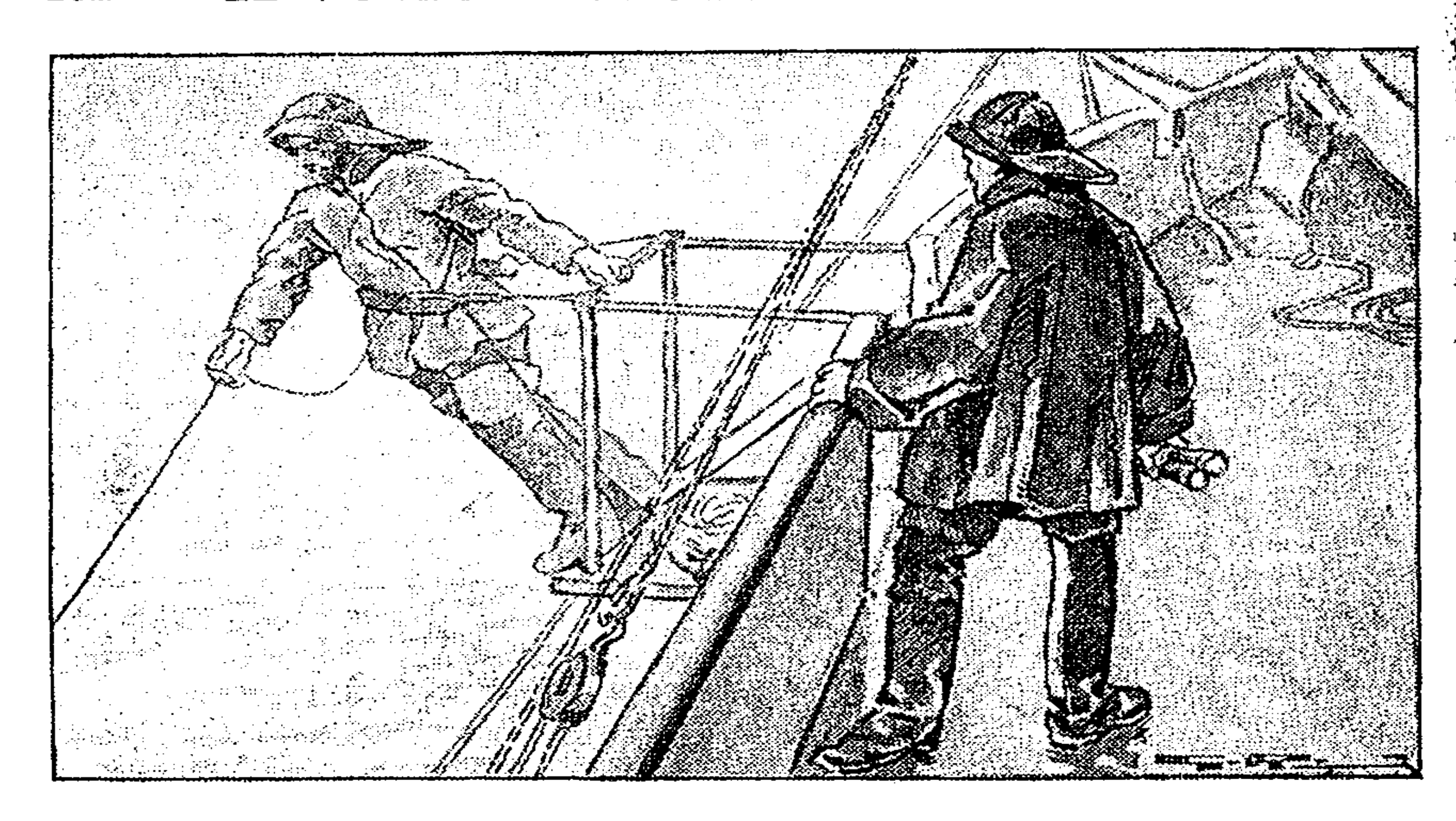
Edgar pose la main sur l'avant-bras robuste du marin et il lui semble toucher les avant-bras de tous ces hommes qui se sont succédé dans l'île; qui, dans la tempête, tiraient sur les avirons mal dégrossis, plongeaient les filets dans la houle, recueillaient la tourbe et les épaves.

Alors, Peter se penche sur l'enfant et sourit.

Explications. — 1. *Chambre de navigation :* Elle peut être placée sur le banc de quart ou au-dessous. C'est une pièce réservée aux officiers et dans laquelle sont réunis les appareils, les instruments, les livres et les documents qui servent à la navigation.

Questions. — 1. Quelles étaient les occupations d'Edgar à bord du « Neptune »? — 2. Dites ce qu'il aimait à imaginer. — 3. Quels services rendait-il à Peter? — 4. Que lui dit Peter de l'île de Blascaod?

Exercice écrit. — *Vous avez rêvé que vous étiez marin (ou aviateur, ou...). Racontez ce rêve.*



X. — Edgar disparaît.

Un matin, le *Neptune*, qui avait suivi au large la côte du Portugal et la côte de l'Espagne du nord et traversé le golfe de Gascogne, pénétra dans la brume.

Edgar, dans un coin du banc de quart, regardait avec curiosité ces bancs épais, faits de vapeurs couleur de cendre, qui flottaient au-dessus de l'eau.

Au reste, le ciel, la mer, les nuages, tout était de cette couleur blanchâtre. Le navire naviguait, semblait-il, dans un monde irréel, dans un monde peuplé de fantômes. A quelque cent mètres devant l'étrave du *Neptune* qui avançait lentement, des navires de charge et des paquebots aux formes indistinctes, aux lignes brouillées par le jeu de la brume, apparaissaient et disparaissaient à l'instant.

Il arrivait qu'un tunnel creusé dans une de ces vapeurs ou une tranchée ouverte entre deux bancs permissent d'entrevoir une langue d'eau argentée qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Il arrivait aussi qu'à un seul endroit, un seul rayon de soleil parvînt à atteindre et à incendier un point

unique de la mer. Mais, à la seconde suivante, à la suite d'un léger déplacement des masses brumeuses, tunnel, tranchée et point incandescent de l'eau avaient disparu.

Vers dix heures, la brume se fit plus épaisse et s'assombrit. Elle serra la coque du *Neptune* jusqu'à l'isoler complètement. A bord même, elle enveloppait tout objet. Du banc de quart, Edgar distinguait mal la pointe du gaillard et la hune d'où son ami Shaw surveillait le large.

Le capitaine Davis et ses officiers, vêtus de caoutchoucs, la tête couverte d'un chapeau de cuir, bottés — blocs noirs dans la cendre blanche —, surveillaient avec une attention extrême la marche du *Neptune*.

Toutes les minutes, la sirène jetait son cri rauque, et, parfois, le cri rauque d'une autre sirène, à quelque cent mètres à peine, lui répondait. Alors, Davis arrêtait la marche du *Neptune* pour relancer le navire en avant quelques minutes plus tard, lorsque le silence s'était fait.

A onze heures, Edgar quitta le banc de quart pour aider Peter à préparer la table des officiers. Il prit ensuite son repas avec son nouvel ami et, à une heure, il était de nouveau dans son coin, sur le banc de quart.

Les officiers montraient une certaine agitation. Ils essayaient, munis de leurs jumelles, de percer l'opacité de la brume. Ils parlaient avec animation et souvent pénétraient dans la chambre de navigation et consultaient la carte. L'un d'eux, accompagné d'un matelot, alla à l'arrière du navire et sonda (1). Il y retourna un moment plus tard et sonda de nouveau. Plus souvent le navire stoppait et les cris de la sirène étaient plus fréquents.

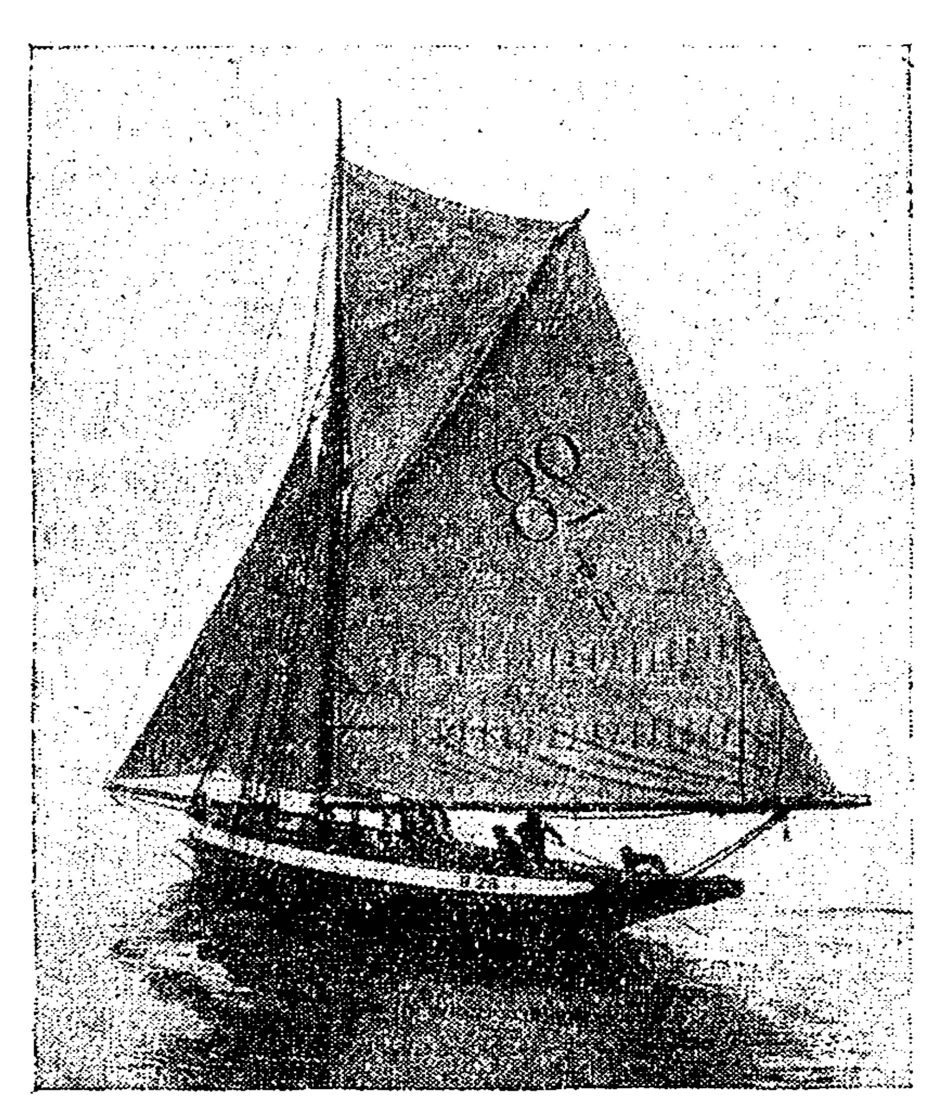
Edgar aurait bien voulu comprendre ce qui se disait, connaître les motifs de cette agitation. Il pensait que dans l'obscurité le *Neptune* s'était égaré. Ces cris de la sirène n'étaient-ils pas un appel de détresse?

Et brusquement Shaw, dans cette espèce de nid d'oiseau de proie où il se trouvait, se dressa, étendit vers le large ses puissants bras noirs et lança sur deux tons une sorte de cri qu'il répéta plusieurs fois :

— Pilot... Pilot...

Le capitaine arrêta une fois encore le *Neptune*, donna un ordre aux matelots et se porta rapidement avec l'officier de quart sur le côté gauche de la passerelle.

Que se passait-il donc? Etait-ce un navire aperçu par Shaw qui se montrait sur la gauche et dont l'étrave allait fracasser la coque du *Neptune?*



UN BATEAU PILOTE DU HAVRE.

Edgar le poltron qui, depuis quelques jours, n'avait pas fait parler de lui, se montrait déjà, commençait à regretter le sol et le ciel lumineux de l'internat, au moment où un petit voilier noir à la voile rouge surgit de la brume à quelques mètres seulement du cargo.

Un homme manœuvrait la barre, un autre abattait la voile sur le pont, le troisième disposait des ballons de chanvre tressé pour que le flanc de la petite embarcation ne heurtât pas trop violemment le *Neptune*. Enfin, un quatrième homme, aussi noir que les trois autres, sauta sur l'échelle que les matelots du cargo avaient disposée le long du bord, dès qu'il en fut à portée.

Edgar se posait maintes questions : « Que signifiait tout cela? » encore au moment où ce quatrième homme atteignit le banc de quart.

L'homme dit :

— Brou... Maudit temps!

Puis, tout de suite, ajouta :

— Good evening, master (2).

Et aussitôt donna un ordre au timonier, et le *Neptune* reprit sa route.

Avoir vu cet homme monter à bord et l'avoir entendu prononcer en français deux mots avait donné de l'inquiétude à Edgar. Non, cette vie heureuse ne pouvait durer. Bientôt, se disait-il, le *Neptune* atteindrait Londres. Que ferait de lui le capitaine Davis? Pourquoi cet homme, en pleine mer, était-il monté à bord du *Neptune?*

Edgar jugea bon de ne pas se montrer. Sans bruit, aussi prudemment qu'un rat qui traverse une pièce éclairée, il quitta le banc de quart et rejoignit Peter à l'office.

Il ne pouvait interroger celui-ci, mais il se croyait en sûreté avec celui qu'il appelait, depuis qu'il avait feuilleté le livre aux belles images, le roi de l'île Blascaod.

Peter, déjà, disposait la table du carré pour le repas du soir, et Edgar remarqua tout de suite qu'il avait ajouté aux trois couverts habituels un quatrième.

— Pour qui? demanda Edgar.

Son visage fut si expressif que Peter comprit. Il leva son long bras musclé et du doigt désigna, au-dessus de la salle à manger et de la chambre du capitaine, la passerelle.

— Pilot...

— Pilot, répéta Edgar. Pilot répéta-t-il encore une fois. C'était ce cri qu'avait lancé Shaw.

Il comprit : cet homme qui était monté à bord était un pilote (3).

Est-ce que déjà le *Neptune* se trouvait à l'entrée de la Tamise? Pourquoi cet homme avait-il dit en français en arrivant sur la passerelle : « Maudit temps »? Mais si le *Neptune* avant d'atteindre Londres faisait escale dans un port français, le capitaine Davis le débarquerait, lui Edgar, et le remettrait à la police.

Edgar voulait savoir. Il n'eut pas à attendre. A l'instant

où, venant de la cuisine, la soupière entre les mains, il pénétrait dans la salle à manger par une porte, le pilote précédant le capitaine y entrait par l'autre.

— Eh bien! lui dit l'homme tout de suite en prenant place et en étalant sa serviette sur les genoux. C'est toi, le jeune garçon dont m'a parlé le capitaine, qui s'est enfui d'un internat et caché à bord?

— Oui, monsieur.

— Il faudra te préparer à me suivre, mon petit.

— Pourquoi donc, monsieur?

— Je te conduirai au commissaire de police.

— Au commissaire de police? Est-ce que le *Neptune* ne va pas à Londres, monsieur?

— Il va à Londres, mais il fait escale au Havre, et nous y serons dans trois heures.

Edgar n'en voulait pas savoir davantage. Il alla à l'office et, un moment plus tard, posa devant le pilote un plat de légumes. Puis il retourna à l'office et profita d'une absence de Peter pour glisser un gros morceau de pain contre sa poitrine. Il vint encore une fois à la salle à manger, une assiette de biscuits entre les mains. Ensuite il fit comprendre à Peter qu'il allait à la cuisine chercher la cafetière.

Mais dix minutes après, il n'avait pas encore apporté le café à l'office et le « roi de Blascaod » alla lui-même à la cuisine.

— Non, lui répondirent les cuisiniers, Edgar n'est pas venu réclamer la cafetière.

Une heure plus tard, Edgar n'était pas encore revenu à l'office, et Peter crut bon d'en aviser le capitaine.

Celui-ci donna l'ordre à Shaw et à Peter de visiter toutes les embarcations, tous les placards, tous les coffres, tous les coins et recoins du navire. Les deux matelots, une lampe électrique à la main, se mirent donc à la recherche d'Edgar. Toutes les embarcations, tous les placards, tous les coffres, tous les coins et recoins du navire — machines comprises — furent fouillés. Mais Shaw et Peter ne trouvèrent Edgar nulle part.

Et Peter dit à Shaw que si l'enfant, de désespoir, s'était jeté à la mer, lui Shaw tordrait le cou à ce pilote.

A minuit, le *Neptune* s'amarra à un quai du port du Havre. Le pilote descendit tout seul à terre. Lorsqu'il se fut éloigné, le capitaine dit encore aux matelots de surveiller le navire jusqu'à l'aube et d'empêcher Edgar de s'enfuir s'il le tentait. De plus, il raconta l'affaire à deux douaniers, et ceux-ci promirent de faire bonne garde.

Mais lorsque le capitaine Davis, à sept heures du matin, les interrogea, Shaw, Peter et les deux douaniers lui dirent que l'enfant ne s'était pas montré.

Explications. — 1. *Sonder :* C'est rechercher la profondeur de la mer à l'endroit où se trouve le navire. Loin des côtes, on sonde par l'arrière (c'est le cas ici) et sans arrêter le navire. Près de terre, au contraire, on stoppe le bâtiment et on sonde de l'avant ou de l'aplomb de la passerelle. On peut, par des sondages fréquents, faits à des intervalles réguliers, connaître la position du navire et modifier sa route en conséquence. Il existe des sondeurs par le son.

2. *Good evening, master :* Bonsoir, capitaine.

3. *Pilote :* Le capitaine ne peut connaître par le détail les abords de tous les ports que son navire fréquente. Il ne lui est pas possible de connaître l'emplacement de tous les écueils, de tous les bancs de sable qui parfois se déplacent, de tous les feux, des courants locaux, etc. Il lui faudrait à tout instant consulter les « instructions nautiques ».

Devant chaque port et parfois bien au large, on trouve des marins dont le travail consiste uniquement à guider les navires à l'entrée et à la sortie du port. Ce sont les pilotes.

Autrefois les pilotes se faisaient une redoutable concurrence; aujourd'hui ils sont groupés en sociétés.

Questions. — 1. Comment le « Neptune » voyage-t-il dans la brume? — 2. Qui Shaw appelle-t-il? Pourquoi? — 3. Que dit le pilote à Edgar? — 4. Qu'éprouve Edgar en apprenant qu'on doit le débarquer au Havre?

Exercice écrit. — *Vous avez voyagé par un temps d'épais brouillard. Décrivez une scène vécue.*

XI. — Le jugement des bêtes.

1

M. Frédéric Aymon, professeur de sciences naturelles au lycée du Havre, membre correspondant de l'Institut, faisait un rêve affreux.

Voici ce qui lui arrivait.

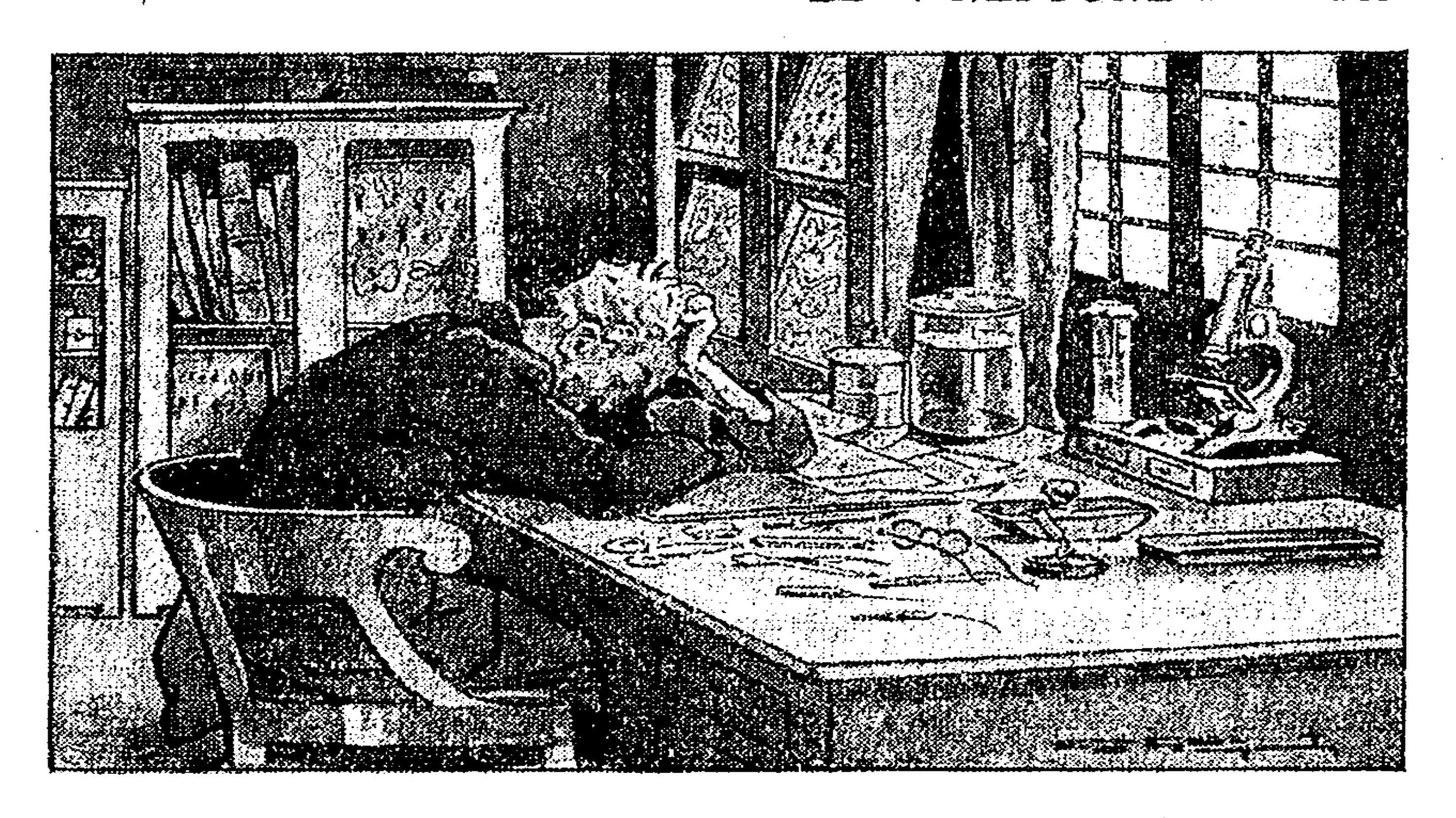
Après avoir préparé son cours pour le lendemain, il s'était endormi dans son laboratoire aux murs garnis de vitrines dans lesquelles il conservait mille bêtes séchées et stérilisées, et de livres dont les planches reproduisaient des poissons, des espèces les plus rares aux espèces les plus communes.

Un léger murmure l'avait réveillé. Il s'était dit : « Il doit être bien tard, je vais aller au lit. » Il avait fait un léger effort pour quitter son siège, mais, à sa grande surprise, il n'avait pu bouger.

Et le murmure autour de lui persistait. C'étaient des chuchotements, des rires étouffés et aussi d'autres bruits légers comme lorsqu'on frotte du doigt un velours et aussi comme lorsqu'on froisse une étoffe de soie. C'étaient aussi des cliquetis et des sons métalliques.

M. Frédéric Aymon se souvenait fort bien qu'au moment où le sommeil l'avait surpris, il était assis dans son fauteuil, devant son bureau. Sa main avait posé le stylo à côté de l'encrier, et, peu à peu, sa tête s'était inclinée sur la grande feuille de papier qu'il avait entièrement noircie.

Or, maintenant, il se trouvait allongé sur un meuble, et son regard apercevait, placée à une hauteur vertigineuse, la lampe électrique fixée au plafond, et cette lampe était énorme. M. le professeur Aymon ne trouvait pas d'autre mot. Il pouvait la comparer pour la grosseur à un ballon sphérique d'un très fort volume, mais à un ballon sphérique qui aurait été lumineux.



Le professeur fit un nouvel effort pour se mettre debout, mais les liens qui le maintenaient allongé étaient solides. Il ne pouvait plus se leurrer : de fortes cordes immobilisaient ses pieds, ses mains, son torse. Il lui était seulement possible de relever la tête sans bouger le corps et aussi de la tourner d'un côté et de l'autre.

Il la tourna sur la droite et ce qu'il vit le plongea dans la plus profonde stupéfaction.

Près de lui se trouvait son stylo, ce même porte-plume que, quelques instants plus tôt, sa main engourdie avait posé sur le bureau. Et ce stylo était aussi grand que lui-même étendu sur le dos. Ce stylo possédait l'épaisseur et la longueur d'un fort tronc d'arbre. Et cet encrier placé tout à côté, et ce tampon buvard, et cette feuille de papier, épaisse comme un parchemin, étaient proportionnés au stylo.

Son regard alla un peu plus loin, s'étendit sur le bureau, se heurta au dossier du fauteuil placé devant ce bureau. Oui, tout était comme si cette gomme, ces crayons, ce gratte-papier que son regard avait rencontrés eussent appartenu à un géant.

Il tourna encore un petit peu la tête et s'aperçut qu'il

était ligoté sur son propre plumier, sur ce plumier en bois d'ébène orné d'incrustations de cuivre que lui avait donné sa vieille gouvernante Marie et dans lequel il renfermait les mines de rechange de son crayon.

Le professeur Aymon ferma les yeux, mais ce murmure qu'il entendait toujours, ces chuchotements, ces cliquetis s'amplifiaient. On aurait dit qu'une porte avait été ouverte ou une tenture soulevée et qu'il n'y avait plus aucun obstacle entre lui-même et les personnes qui parlaient : des dames, sans doute, en toilette de soirée ; sans doute encore, se disait le professeur, dont les robes en glissant l'une contre l'autre produisaient ce froissement d'étoffes.

Il tourna la tête vers la gauche d'où venait ce remous bruyant de réunion mondaine et il vit un personnage terrifiant, immobile, tout près de lui, et il vit aussi, mais sans pouvoir les détailler, à quelques mètres derrière cet être irréel, d'autres êtres aussi irréels, vêtus de sobres habits noirs et d'éclatantes robes.

Ce personnage au torse moulé dans une sorte de cuirasse dressait au-dessus du professeur un corps excessivement fin, vêtu d'un long habit vert et serré à la taille, et balançait une tête triangulaire, aux yeux saillants, ornée de longues cornes ténues et armée d'une gueule meurtrière. Prêt à bondir sur ses pattes défendues de dards acérés, il agitait dans un geste de bénisseur deux bras musculeux.

Le professeur devant ce monstre de sa taille esquissa un mouvement de recul, et l'être irréel dit :

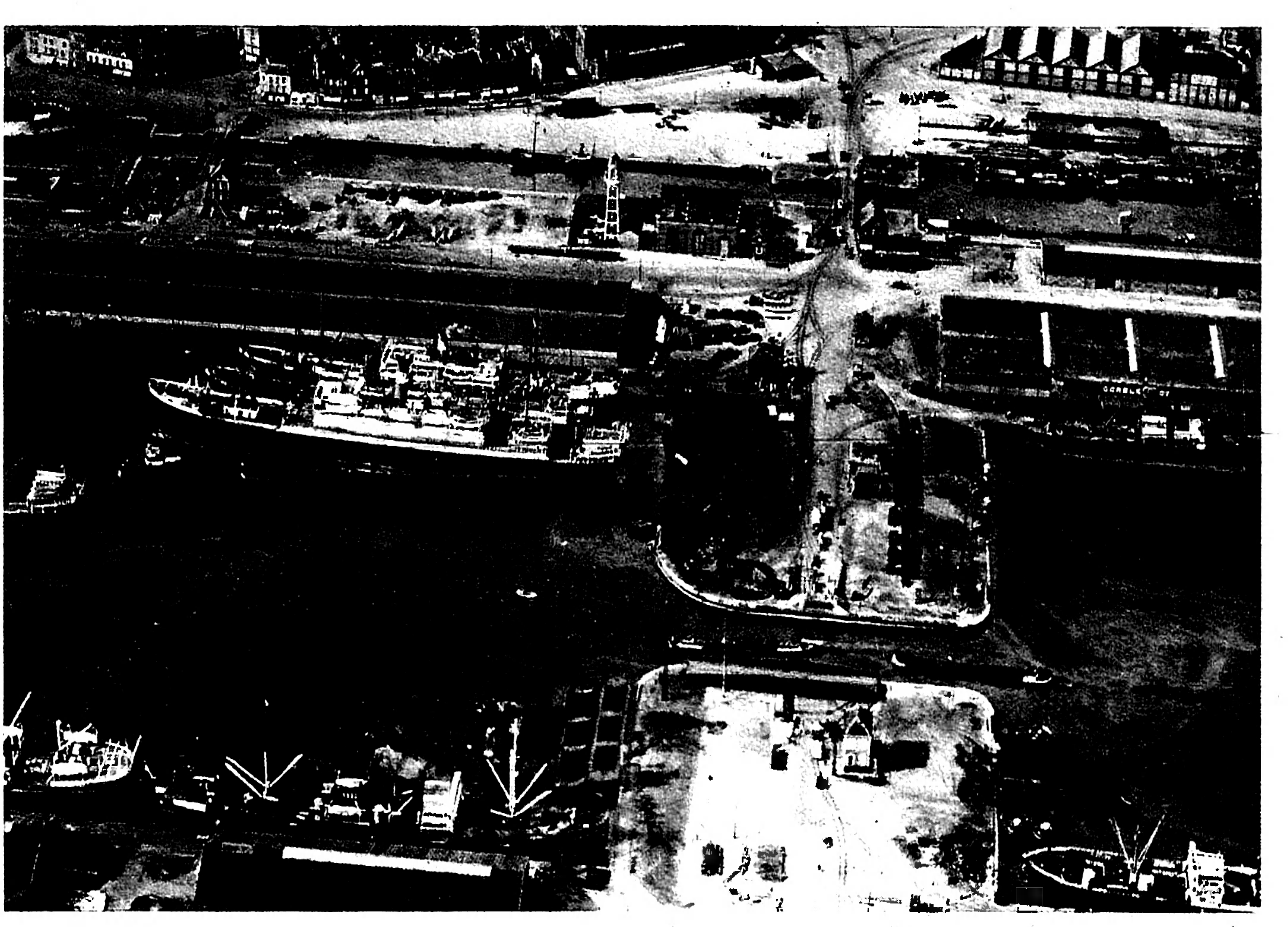
— Vous êtes solidement attaché, monsieur le professeur. Nous nous sommes servis du fil qu'a oublié votre fidèle Marie.

— Qui êtes-vous donc?

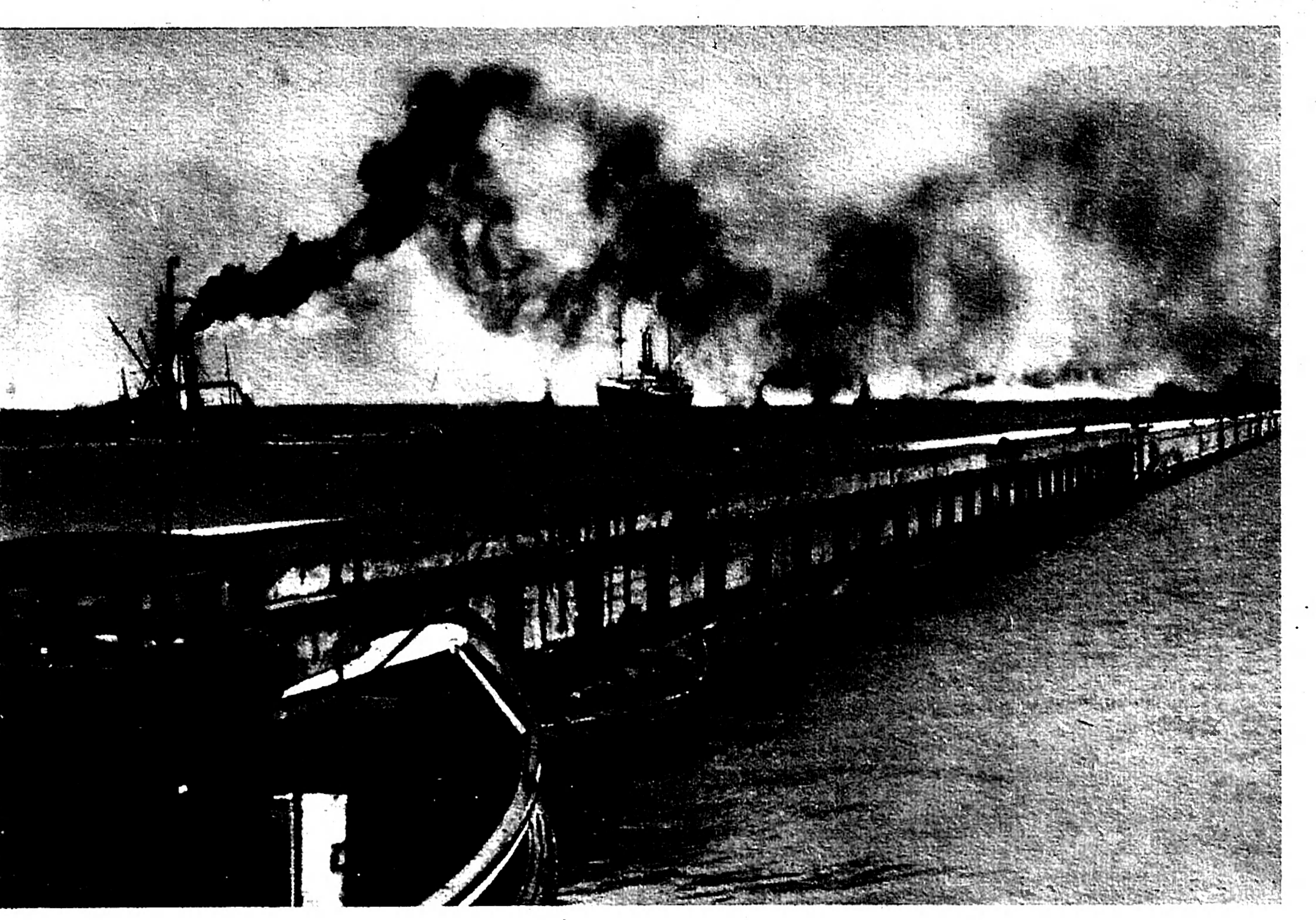
— Comment, vous ne me reconnaissez pas?

Le monstre, ouvrant la gueule, écartant ses mandibules, faisait mille grâces.

— Pourtant vous m'avez assez longtemps tenue entre les doigts, vous m'avez tournée et retournée, examinée à la loupe lorsque vous avez ouvert la petite boîte dans laquelle m'avait enfermée votre ami le professeur Bancal,



« Le " Neptune " s'amarra à un quai du port du Havre » [p. 237]. (*Phot. Cie Aérienne française.*)



Le port polonais de Gdynia au cours de travaux d'aménagement : à gauche, une dragueuse; au premier plan, un môle d'embarquement [p. 276]. *(Phot. Rap.)*

de Marseille. Vos doigts tremblaient de plaisir, monsieur le professeur, de me sentir prisonnière. Tenez, je porte encore ici, à la cuisse droite, la trace de ce coup d'aiguille que vous m'avez donné maladroitement. Et, finalement, vous m'avez tuée, monsieur le professeur, et avez enfermé mon cadavre dans une petite vitrine.

— Vous êtes la mante religieuse (1) ?

— Ah! vous voici bien étonné, monsieur le professeur, vous voici en notre pouvoir, vous voici à notre taille, immobilisé, incapable de fuir. Regardez vos vitrines; elles sont vides, et tous et toutes qui étions prisonniers, nous voici libres.

— Que me voulez-vous?

— Nous allons vous juger, monsieur le professeur.

De la foule, une véritable clameur s'éleva. C'étaient des cris, des exclamations : « Oui, il faut le juger, il faut le punir. A mort le tortionnaire! à mort le professeur! »

Les êtres irréels s'approchèrent et entourèrent le malheureux qui reconnut tous les insectes et tous les petits carnassiers qu'il gardait précieusement dans ses vitrines, des poissons même échappés des planches de ses livres.

Il y avait dans leurs cuirasses brillantes, brandissant leurs longs bras noirs et armés de crochets, maints scarabées, maints papillons aux ailes de velours et de soie et aux antennes frémissantes, maintes sauterelles, maints grillons. Il y avait là des lézards gris et des lézards verts, des guêpes dans leur fourreau pelucheux, des abeilles et des libellules aux ailes diaphanes, d'énormes araignées d'or, des grenouilles, un caméléon, des fourmis à tête rouge, des hannetons.

Il y avait encore des poissons venus de Chine et du Japon, à l'œil énorme, à la gueule ronde, s'éventant d'un geste de grande dame de leurs longues nageoires faites de plumes souples.

Des vers et des chenilles énormes rampaient vers le professeur étendu. Un papillon à grandes ailes noires et marquées d'une cocarde rouge voletait au-dessus de son

corps. Un mille-pattes avançait avec le bruit d'une escouade en marche.

Il y avait là, debout, énigmatiques, immobiles, posés sur l'extrémité de leurs corps recourbés en crosse, des hippocampes (2).

Ce n'étaient que scies, épées, casse-tête, dards, poignards tendus vers le professeur, dont le visage se reflétait dix mille fois dans mille yeux à facettes. De fortes mâchoires, des ciseaux, des pinces, des tenailles claquaient.

C'étaient aussi les couleurs les plus tendres; des poussières d'or sur des soies, de fines poudres vert amande et carmin sur des voiles. C'étaient à la fois des mouvements souples et des mouvements saccadés.

Et les cris sortis de mille gorges se mêlaient. Le grillon et la cigale méditerranéenne dominaient le concert:
— Il faut le juger, juger ses crimes. A mort, le professeur!

2

— Silence, cria la mante religieuse. Nous allons le juger. Avance, toi, scorpion et délivre-le de ses liens. Et vous, guêpes, entourez-le. Aiguisez vos dards et poignardez-le sans pitié s'il tente de s'enfuir.

Les papillons s'écartèrent et, revêtu de son épaisse cuirasse noire, le scorpion venu du Languedoc avança. Aux articulations des pattes et du cou, sa cuirasse grinçait comme une roue mal graissée, et il accompagnait sa marche triomphale du claquement de ses énormes pinces comme d'un bruit de castagnettes.

Pendant quelques secondes, il les agita aux oreilles du prisonnier et termina ce concert à l'espagnole d'un immense éclat de rire qui fit frissonner l'assemblée.

— Ah! ah! dit-il. Vais-je enfoncer le dard empoisonné de ma queue (et ce dard dressé frétillait) dans ton cœur et glacer le sang dans tes veines ou broyer ta tête frêle et chauve dans une de mes pinces?

— Allons, délivre-le, dit la mante, toujours dressée

sur ses puissantes pattes et agitant les frêles antennes de son front pour capter les moindres murmures de l'assemblée. Tu auras la parole à ton tour.

De quatre coups d'une pince (véritable sécateur), les liens furent tranchés, et le professeur, libéré, courbant la tête sous le vol des guêpes vrombissant comme des avions de chasse, put se relever et s'asseoir sur le plumier.

— Il faut, dit la mante, constituer un tribunal. J'en serai le président, toi, scarabée, et toi, araignée d'or, serez mes assesseurs. Mais qui défendra l'accusé?

— Moi, dit le grillon. Je possède une belle voix.

Et il vint se placer au côté droit du professeur.

— Atterrissez, dit aux guêpes la mante, et entourez le prisonnier. Maintenant, que le premier accusateur avance et parle.

Un papillon se détacha de la foule, se dandinant et voletant comme une belle dame qui fait des manières. Lorsqu'il fut tout près du prisonnier, il rejeta en arrière ses deux grandes ailes d'or frangées de crêpe.

— Je porte le deuil, dit-il d'une voix fluette, de tous mes frères et de toutes mes sœurs que cet homme a tués. Il nous poursuit et nous capture dans des filets. Puis il nous saisit maladroitement et ses doigts grossiers meurtrissent notre tendre chair, froissent nos ailes et brisent nos antennes. Ensuite, il nous transperce le corps d'une longue épée et nous fixe sur du liège. C'est un lent et terrible supplice. Parfois notre agonie dure huit jours, et nos efforts pour nous délivrer agrandissent notre plaie. Et lui se réjouit de nos souffrances, il les suit d'un œil impassible. Il se réjouit de nous voir nous débattre et nous admire. Qu'il soit condamné à mort!

— Bien, dit la mante, retire-toi. Notre vengeance sera terrible.

— Que l'araignée s'avance.

Haute sur pattes, silencieuse, une araignée africaine, dont le corps rond était une agate aux reflets verts et rouge sang, prit la place du papillon.

— Vous savez, dit-elle, quels soins nous prenons à

construire nos pièges qui sont faits de notre propre substance. Vous savez combien d'heures il nous faut pour tendre nos fils, pour les disposer avec cet art qui fait l'admiration de tous. Notre nom est synonyme de patience. Eh bien! l'homme vient, en un instant détruit notre piège et écrase notre corps sous son épaisse semelle. Celui-ci nous capture et nous laisse périr de faim dans une cage vitrée.

— Oh! oh! dit une grenouille verte. Moi, il m'a dépecée vivante. D'un fin scalpel, il a fendu ma peau, il l'a écartée de deux pinces et, pour mieux voir ma souffrance, m'a placée sous la lentille d'un microscope.

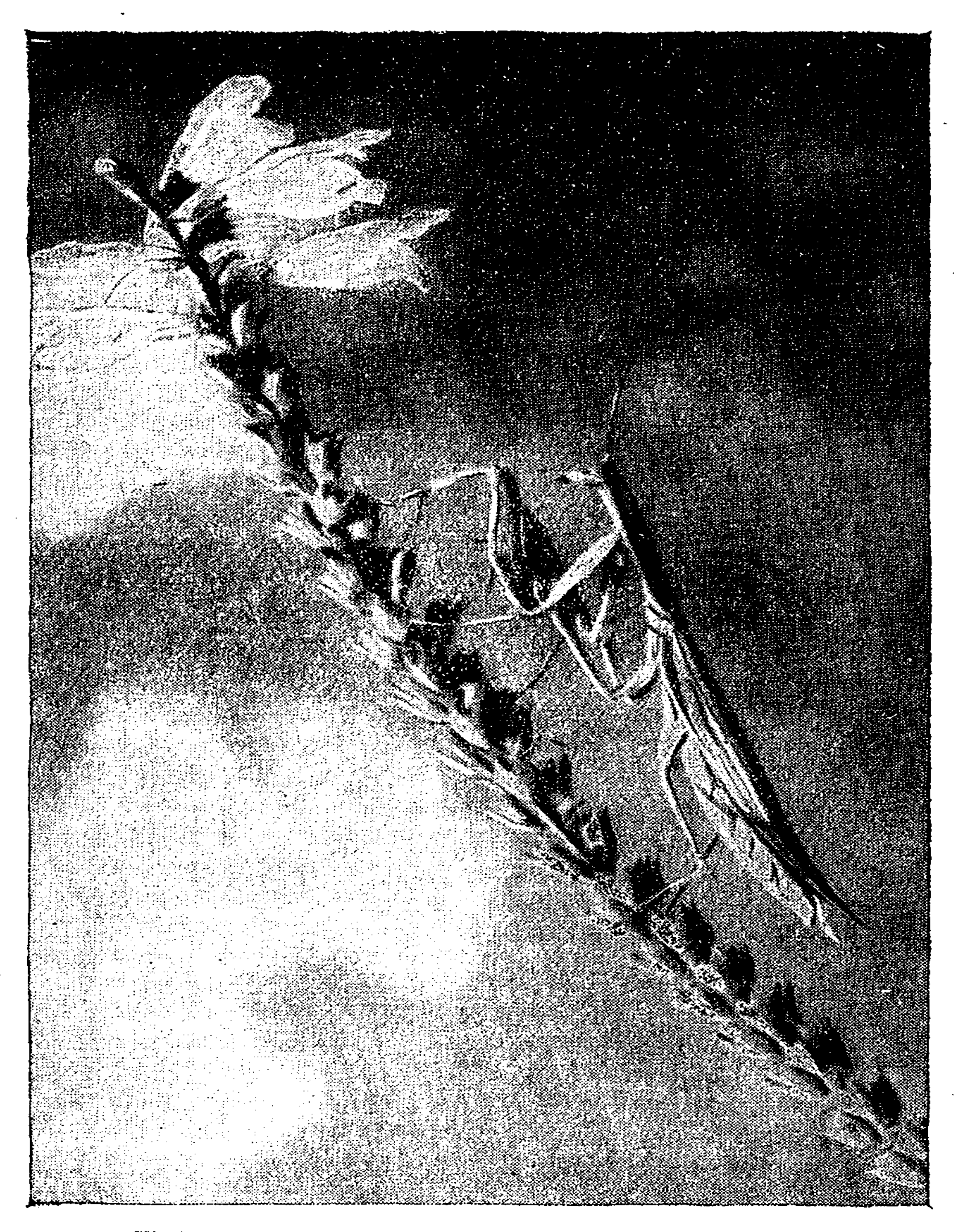
— C'est un tortionnaire, crièrent cent voix. Il nous découpe en tranches comme du saucisson. Il désarticule nos membres, il nous décapite. A mort! A mort!

Le professeur vit écarter les rangs serrés de la foule et ramper vers lui un être terrifiant. Son corps allongé et plat, d'un brun noirâtre, porté par vingt-deux paires de pattes, oscillait comme le corps d'un serpent. Deux dards aigus se dressaient à son arrière-train. C'était la scolopendre.

Elle dit :

— Je suis un animal des ténèbres. Je vis sous les pierres et je m'enfonce au plus profond de la terre. Je suis inoffensive, quelques racines suffisent à assurer ma vie. Pourquoi cet homme me poursuit-il de sa haine? Dès qu'ils m'aperçoivent, ses enfants poussent des cris de terreur. Lui vient à leur appel et fait de mon corps une pâte informe et rougeâtre. A mort!

— Ah! ah! monsieur le professeur, dit la mante, je crois que votre sort ne fait aucun doute. Mais je veux parler à mon tour. Je vous ai entendu lorsque vous racontiez mes « crimes » à vos collègues. C'est un animal carnassier, disiez-vous, sans pitié, ajoutiez-vous. Il attaque et tue les grillons, les araignées, les papillons, les abeilles même, et il les dévore. Et l'homme, monsieur le professeur, n'est-il pas un animal carnassier ? Ne commet-il pas maints crimes, ne tue-t-il pas moutons, bœufs, agneaux, lapins, pigeons, et ne les dévore-t-il pas?



UNE MANTE RELIGIEUSE. (*Phot. du Dr Pringault, Marseille.*)

— Il tue ses propres frères, cria la scolopendre qui était demeurée au premier rang. Regardez-le, il ne porte aucune arme. Ses mains sont blanches et molles. Aucun dard ne rend dangereuses ses pattes. Sa bouche est petite et sa mâchoire faible. Eh bien! il s'est forgé des armes terribles : des épées, des baïonnettes, des fusils, des canons. Il donne la mort à distance, il lance le feu à distance, il détruit ses propres villes.

— Il s'est donné des ailes, dit une libellule, et lutte avec l'aigle dans le ciel.

— Il s'est fait poisson, dit un hippocampe, et nous poursuit jusqu'au plus profond de la mer.

— C'est un pillard, dit une toute petite abeille brune venue d'Italie. Il a volé ma provision de miel.

— Il nous réduit en esclavage.

— C'est un hypocrite. Aujourd'hui il caresse le pigeon et demain lui tordra le cou.

— Et il est laid, ajouta une chenille pelucheuse au cou orné d'un magnifique collier de brillants. Il est nu et enveloppe sa laideur dans la laine du mouton et dans la soie que file le ver. Il craint le froid, la chaleur, la pluie. C'est la plaie de la terre.

— A mort! à mort! criait la foule. Et les antennes s'entrechoquaient, les ailes palpitaient, les pinces claquaient. Des guêpes repassaient leur dard et des sauterelles aiguisaient leur scie.

— Mais, comment allons-nous le tuer? dit la mante.

— Qu'on l'écrase sous nos pattes, crièrent ensemble l'araignée et la scolopendre.

— Qu'on le découpe, murmura le ver de terre.

— Non, qu'il soit transpercé d'une épée et fixé sur le plumier. Nous assisterons à son agonie qui sera longue, insinua le papillon.

— J'ai tout entendu, s'écria un rossignol qui s'était attardé et accourait à tire-d'aile. Crevons ses yeux, enfermons-le dans une cage et écoutons-le chanter.

— Il y a mieux que ça, dit le scorpion. Allumons un feu autour de lui et donnons-lui un poignard. Lorsque les

flammes attaqueront sa chair, lui-même plongera le poignard dans son cœur.

— Pêchons-le à la ligne, suggéra un poisson.

— A mort ! A mort !

Mais la voix puissante du grillon domina le tumulte.

— Eh bien! Eh bien! dit-il. Vous l'avez condamné sans m'entendre, sans entendre l'avocat que vous lui avez donné. Ecoutez-moi.

2

Et il commença, agitant ses fines pattes brunes :

— Monsieur le président, messieurs les accusateurs. Je ne vous le cacherai pas, ma tâche de défenseur sera difficile et je n'essaierai pas de vous faire croire à l'innocence de l'homme. Il a commis tous les crimes dont vous l'accusez. Mais il n'est pas entièrement responsable. Il est poussé à tuer par l'orgueil et par la curiosité.

— Est-ce que la Curiosité et l'Orgueil sont ici, demanda un escargot qui portait sur son dos une maison de nacre, allongeant et tournant de tous côtés ses périscopes (3). C'est la première fois que j'entends parler d'eux. Quelle partie du monde habitent-ils?

Des rires moqueurs fusèrent, et le grillon poursuivit :

— Oh! toi, mon frère qui rampes sur le ventre dans la poussière des chemins, tu ne connais, certes non, ni l'orgueil, ni la curiosité. Ce sont deux démons qui vivent dans le crâne de l'accusé. Deux démons qui le guident, qui le conduisent. L'orgueil lui souffle à l'oreille qu'il est le maître du monde. Regarde, lui dit-il, ce ciel, cette mer, cette étendue de campagne t'appartiennent, et t'appartiennent aussi les animaux qui peuplent ce ciel, cette mer et cette campagne. Alors l'homme tue. N'est-il pas le maître ? Il chasse les fauves des forêts, il poursuit les requins, pourfend les baleines pour en tirer la graisse, pêche les morues pour en tirer l'huile, déboise les forêts pour semer du blé. Et si un malheureux mulot vient ronger

une betterave ou si un renard saigne une poule dans la maison de l'homme, il tue le mulot et le renard. Ils l'ont « volé », dit-il.

« Et la curiosité aussi lui dit de tuer, pousuivit le grillon.

— Si ce n'est une de nos sœurs, qu'est-ce que la curiosité? demanda de nouveau l'escargot à la maison de nacre.

— C'est le désir de savoir. Lorsque l'homme rencontre un insecte dans l'herbe, il veut savoir comment est fait cet insecte, comment sont faites ces pattes puissantes qui permettent à l'insecte de bondir si haut, tandis que lui, l'homme, est incapable de sauter sa propre hauteur. Il veut savoir comment sont attachées au corps ces ailes si fines et si résistantes qui emportent l'insecte à des distances considérables. Lui dont le corps est terne et nu, il examine ce corps revêtu d'une magnifique armure, armé de défenses redoutables, paré de mille grâces, parfois semblable à une fleur vivante.

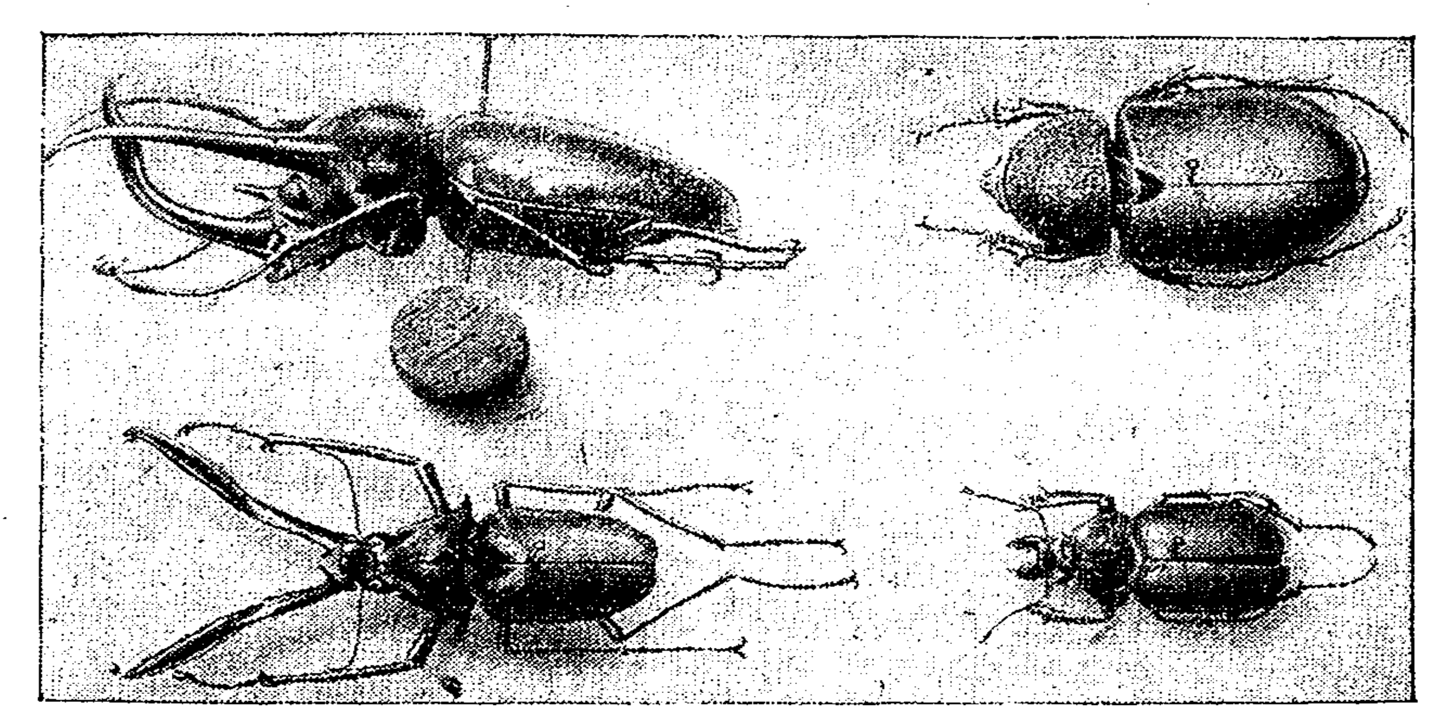
« Et la curiosité murmure à son oreille : « As-tu vu cet « œil à facettes, ces mandibules qui permettent de broyer « les proies les plus coriaces, ô toi, pauvre homme dont « les dents sont branlantes et souvent fausses ? Mais si tu « pouvais voir à l'intérieur de ce corps, peut-être là est le « secret de cette force et de cette beauté. Et l'homme, « faible animal, ne peut résister à la curiosité, prend son « fin bistouri et éventre l'insecte. »

— Oh! dit la mante, interrompant l'avocat, tu as fort mal plaidé, grillon. Et sans doute ce démon de curiosité, prisonnier du crâne de l'accusé, s'est-il échappé et s'est-il logé dans mon propre crâne.

Une sinistre joie brillait dans l'œil fixe de la mante religieuse qui joignait benoîtement ses fines pattes.

— Moi aussi, je veux savoir, ajouta-t-elle. Je veux savoir comment est fait l'homme. Je veux connaître le secret de sa laideur et de sa faiblesse.

— Nous voulons savoir, crièrent, dans un frémissement de colère, papillons, scarabées, escargots, scorpions et lézards. Eventrons-le.



SCARABÉE ET GROS COLÉOPTÈRES DE LA FAMILLE DES LUCANES OU CERFS-VOLANTS.

Toutes les bestioles libérées se précipitèrent vers le prisonnier. En un instant, il fut renversé, culbuté, piétiné, maintenu sur le plumier. Des vrilles pénétrèrent dans son crâne, des scies attaquèrent ses os, des couteaux plongèrent dans son cœur, de fines aiguilles transpercèrent ses yeux, des pinces et des tenailles mordirent sa chair.

— Nous allons savoir, nous allons savoir, criaient les poissons de Chine d'une voix éclatante.

— Combien a-t-il de cœurs? demanda le ver de terre.

M. le professeur Aymon, membre correspondant de l'Institut, fit un effort désespéré pour se libérer, pour appeler au secours avant que le scorpion qui s'était attaqué à son cou ne l'ait complètement sectionné.

Et ce fut une main de femme caressant son front qui le réveilla.

— Oh! monsieur, disait la vieille gouvernante Marie, il ne faut pas veiller si tard. C'est l'arrivée de cet enfant qui vous a troublé.

— Où sont-ils? demanda le professeur, tout étonné de se retrouver assis dans son fauteuil. Où sont-ils?

— Mais qui donc?

Le professeur regarda autour de lui. Les livres étaient

en place, les insectes alignés dans les vitrines. Il se leva, fit quelques pas, se pencha sur un petit casier vitré... et la mante religieuse, fixée par une épingle, perdait peu à peu sa tendre couleur verte et tombait en poussière.

— Marie, Marie, dit-il. J'ai fait un rêve affreux. Mais l'enfant? Comment est-il?

— Il dort. Allez donc, vous aussi, vous reposer un peu.

3

En s'allongeant dans son lit, quelques minutes plus tard, le professeur Aymon pensait que la journée écoulée avait été pleine de surprises. Ainsi, la vie est parfois bouleversée.

Il y avait eu ce cauchemar dont à peine il parvenait à se libérer. Mais il y avait eu surtout, dans l'après-midi, l'arrivée de ce jeune garçon enfermé dans une caisse.

Il attendait depuis longtemps ces collections d'insectes et de petits mammifères d'Egypte que son ami, le professeur Star, avait promis de lui envoyer, et il avait appris que ces collections avaient été embarquées à Port-Saïd sur le vapeur anglais *Neptune*.

Quinze jours plus tôt, il avait lu dans la chronique maritime de l'*Eclaireur Havrais* que le *Neptune* avait fait escale à Marseille. Plus tard, le guetteur de Gibraltar avait signalé le passage du cargo dans le détroit, et, la veille, ce même *Eclaireur Havrais* annonçait l'arrivée dans la nuit précédente du navire qui lui apportait les collections si impatiemment attendues.

Or, dans l'après-midi, Marie, la fidèle Marie aux cheveux d'argent, avait ouvert sans ménagement la porte du laboratoire et s'était écriée :

— Monsieur, voici des hommes qui apportent encore des petites bêtes, comme s'il n'y avait pas déjà assez de bêtes ici.

Deux hommes étaient entrés et avaient déposé sur le parquet une caisse qui paraissait assez lourde et en mauvais état, et le professeur et Marie s'étaient mis en train d'ouvrir cette caisse.



— Oui, disait Marie, tout en arrachant de longues pointes, monsieur n'en sait-il pas assez? Pourquoi toujours apprendre? J'ai rencontré ce matin la bonne de M. le proviseur, et elle m'a encore répété que son monsieur disait de monsieur que monsieur était un « puits de science ». Oui, « un puits de science ».

— Mais, Marie, nous n'en savons jamais assez. Je suis un « puits de science », mais aussi un « gouffre d'ignorance ».

C'est à l'instant même où le professeur Aymon prononçait ces derniers mots que Marie avait poussé un cri d'admiration.

— Oh! monsieur, qu'il est beau! C'est un enfant. C'est un petit Egyptien, le fils d'un pharaon, peut-être.

Parmi les boîtes, dans la sciure et les copeaux, Edgar était allongé, les yeux clos, le visage pâle, les membres rigides.

— Mais il est mort, avait dit le professeur.

Avec de grandes précautions, le professeur et Marie avaient sorti l'enfant de la caisse, l'avaient déposé sur le profond divan du laboratoire.

— Non, il n'est pas mort, avait dit le zoologue après

l'avoir longuement ausculté. Son cœur bat. Mais depuis quand est-il enfermé?

Peu après, un médecin ami, appelé par téléphone, était parvenu à ranimer Edgar. Les joues s'étaient colorées, les paupières s'étaient soulevées, enfin le corps avait légèrement tressailli.

— C'est un petit marin, avait dit Marie. Regardez ce tricot bleu, ce bonnet, ces sabots.

— Dis-moi, petit, comment t'appelles-tu, d'où viens tu?

— Chut! chut! avait dit le médecin. N'essayez pas de le faire parler, il en est incapable. Déshabillez-le, couchez-le. Faites-lui absorber quelques cuillerées de bon café et, ce soir, un léger bouillon. Faites le silence autour de lui et l'obscurité dans sa chambre. Demain, il parlera.

C'est ainsi qu'Edgar était entré dans la maison du professeur Aymon.

« Oui, oui, se disait celui-ci en s'endormant enfin, cette journée a été surprenante. Voici un enfant qui m'est apporté dans une caisse et voici des bêtes qui me jugent. Mais le grillon avait-il raison lorsqu'il disait que deux démons, l'Orgueil et la Curiosité, habitent le crâne de l'homme ? »

Explications. — **1.** *Mante religieuse :* Insecte de forte taille des régions tempérées.

2. *Hippocampe :* Cheval marin. Petit poisson à tête de cheval.

3. *Périscope :* Les yeux des escargots sont placés à l'extrémité des tentacules rétractiles dont ces gastéropodes sont munis. C'est par analogie avec l'appareil qui permet au sous-marin en plongée de voir au-dessus de la surface de la mer que ces tentacules sont appelés ici périscopes.

Questions. — 1. Quel est le passage qui vous a le plus frappé dans le récit du rêve du professeur? — 2. Quelle surprise cause l'ouverture d'une grande caisse dans le cabinet du professeur?

Exercice écrit. — *Il vous est arrivé de faire souffrir des insectes ou d'autres animaux. Imaginez un rêve dans lequel ces animaux vous expriment leurs plaintes.*

XII. — Comment Edgar a été débarqué du *Neptune*.

Le lendemain matin, de graves pensées occupaient Edgar au moment où, précédé de Marie, il pénétrait dans le vaste cabinet du professeur Aymon.

Il avait la révélation de ce qu'avait été Sam pour lui : son unique compagnon depuis la mort de sa mère. Sam n'avait pas remplacé le père toujours absent, mais il avait été le frère d'Edgar. Son grand frère. Il l'avait guidé. Edgar lui avait confié chacune de ses peines et chacune de ses joies.

Pourquoi Sam l'avait-il abandonné?

Seul, Edgar avait pris la décision de quitter l'internat. Il s'était trouvé seul pendant cette affreuse fuite. Oh! oui, affreuse! Lorsqu'il y pensait, il revivait un cauchemar : toutes ces ombres dans la nuit, et sa terreur, et sa souffrance, cette brûlure dans la chair de son pied.

Certes, Sam n'avait pas prévu que l'enfant fuirait, qu'il passerait une nuit dans une embarcation du Vieux-Port, qu'il se cacherait sur le *Neptune*, qu'il serait obligé de voler pour apaiser sa faim. Si Sam avait imaginé les transes d'Edgar, cette nuit que le garçon avait passée à ramper dans la pluie sur le pont du navire, il ne serait pas parti.

Et, maintenant encore, devant le professeur Aymon assis devant son bureau et qui le regardait, Edgar était seul. Il allait avoir à répondre, à choisir ses mots. Et qu'allait-on faire de lui?

Il se trouvait dans cette même pièce où la caisse qui lui avait servi de cachette avait été apportée, dans cette même pièce où le professeur avait subi le jugement des bêtes.

Deux très larges ouvertures permettaient d'apercevoir le ciel et la cime des arbres qui entouraient la maison. Les cloisons étaient revêtues de haut en bas de vitrines, de casiers et de rayons chargés de centaines de livres. Le

centre était occupé par plusieurs tables et bureaux, vastes et couverts de papiers, d'albums, de livres encore, de microscopes, de loupes et de balances.

D'abord, Edgar ne vit que les yeux très grands et sombres et le sourire du professeur qui avait quitté son fauteuil et s'avançait. Oui, le professeur souriait. Il posa une main sur une épaule d'Edgar et le conduisit jusqu'à une table. Là, il s'assit lui-même sur un haut escabeau et, tournant le visage de l'enfant vers la lumière, il le regarda longuement.

Edgar ne redoutait plus d'être interrogé.

Pourtant le sourire avait disparu du visage du professeur. Son regard, tant il fixait l'enfant, s'était durci, de grosses rides apparaissaient sur le haut front dégarni, les joues s'étaient creusées.

Mais le visage attentif n'exprimait que la bonté.

— As-tu peur? demanda le professeur.

— Non, répondit Edgar.

Maintenant, le professeur avait placé les mains derrière la tête de l'enfant, la serrant très légèrement. Puis, les mains se déplacèrent, palpèrent le front, les tempes, les joues. Elles soulevèrent le menton.

Oh! cet homme, déjà Edgar l'aimait. Personne ne l'avait touché ainsi, avec tant de délicatesse. C'était mieux qu'une caresse.

Edgar dit :

— Monsieur. Est-ce que vous allez m'abandonner?

Le professeur ne répondit pas à la question. Il dit seulement :

— Est-ce que tu es suffisamment reposé?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! raconte-moi ton histoire.

Et, avançant un autre escabeau, il fit asseoir l'enfant près de lui.

Il arriva un moment où Edgar fut obligé d'expliquer comment il avait trompé la vigilance du capitaine Davis, de Shaw et de Peter.

— Je croyais, dit-il, que le *Neptune* allait directement à

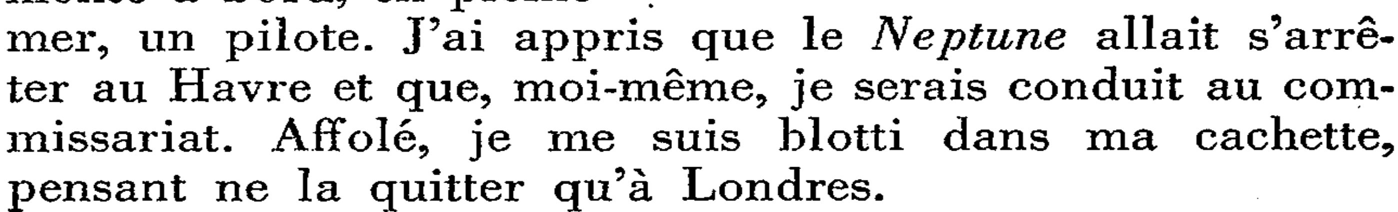
Londres et je savais qu'arrivé à Londres, le capitaine ne me laisserait pas libre. Non, n'est-ce pas? Cela n'était pas possible. Il devait me conduire à la police.

« J'avais donc pris la résolution, à l'arrivée à Londres, de me cacher à bord jusqu'à la nuit. On m'aurait cherché, on ne m'aurait pas trouvé et je me serais enfui. J'avais déjà découvert ma cachette. C'était une caisse placée avec beaucoup d'autres sur le pont même du *Neptune*. J'avais remarqué qu'elle était en mauvais état, et certaines nuits, tandis que l'on me croyait couché dans le poste avec les matelots, je la préparais. En écartant une latte de bois je pouvais m'y introduire et, une fois à l'intérieur, il m'était facile de remettre la latte en place.



« Ma couchette était prête pour... Londres.

« Mais, un soir, est monté à bord, en pleine


mer, un pilote. J'ai appris que le *Neptune* allait s'arrêter au Havre et que, moi-même, je serais conduit au commissariat. Affolé, je me suis blotti dans ma cachette, pensant ne la quitter qu'à Londres.

« Pendant la nuit, j'ai un peu dormi, et, au matin, j'étais content de ma ruse lorsque des matelots se sont approchés de ces caisses amarrées sur le pont et se sont mis à les débarquer. C'étaient des marchandises pour Le Havre.

« Ma caisse avec d'autres a été posée sur le quai, puis chargée sur un camion. J'ai été secoué, mis la tête en bas, à moitié écrasé. J'étais étouffé, j'ai perdu connaissance...

et je suis revenu à moi, ici, dans cette pièce... Voilà, monsieur. Qu'allez-vous faire de moi?

Le professeur ne répondit pas.

Il s'était dressé, marchait de long en large et parfois s'arrêtait devant une vitrine et regardait longuement la mante religieuse ou la scolopendre, ou le scorpion languedocien qui avait manifesté l'intention de le brûler vivant. Puis il se dirigeait vers son grand bureau et saisissait entre ses mains le plumier :

« Oui, oui, se demandait-il, qu'allait-il faire de cet enfant? »

Est-ce qu'il ne pourrait pas le garder, s'occuper de lui, le guider? Le récit d'Edgar lui avait dévoilé la sensibilité extrême du jeune garçon, son intelligence ouverte. C'était une belle terre vierge qu'il aurait fallu ensemencer, et la récolte aurait été belle.

Il y avait autre chose. Voilà que la jeunesse d'Edgar était dans l'austère maison comme une fleur flamboyante. Voilà que tout était transformé ici, que la vie s'était introduite ici.

M. Aymon ne pourrait-il garder cette fleur vivante?

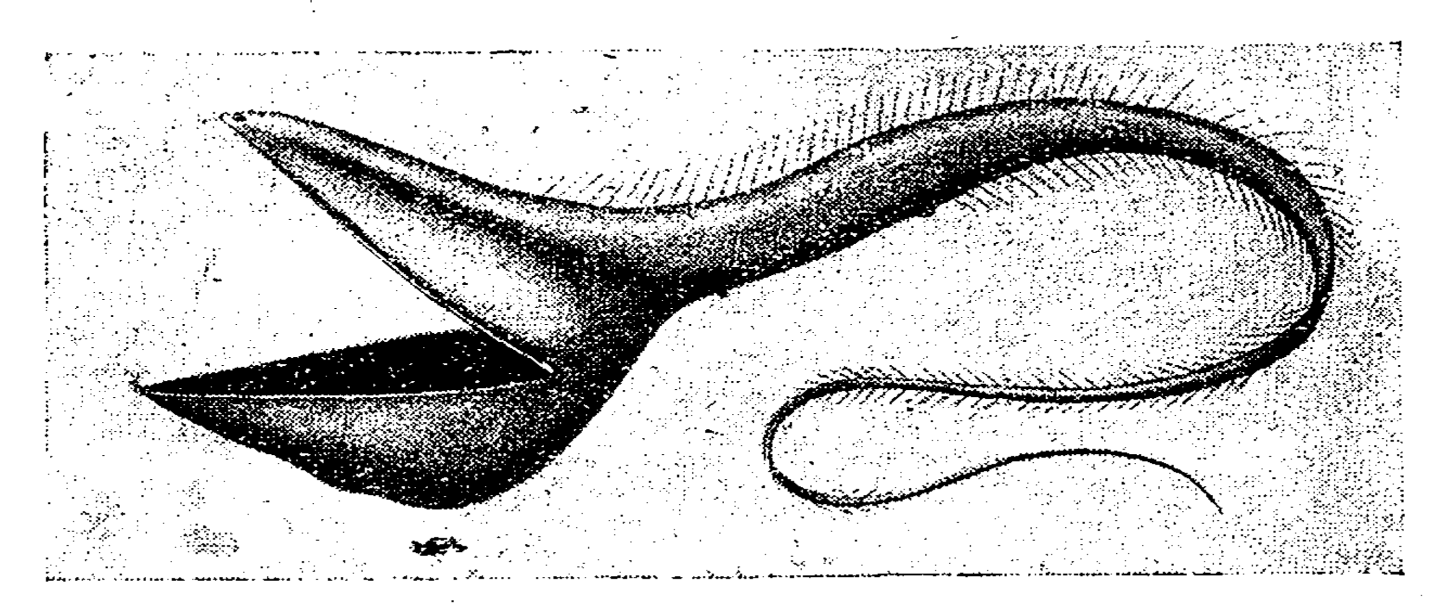
Il répondit enfin à la question :

— Nous parlerons de cela plus tard. Je dois sortir. Tu m'as dit que tu aimais à dessiner. Eh bien! assieds-toi à ce bureau. Voici du papier, des crayons, des couleurs, et voici des images, ajouta-t-il en posant devant Edgar un gros livre. Dessine, lis, regarde les images, fais ce qui te plaît.

Ce livre ouvert, c'était comme si le professeur possédant un pouvoir magique eût brusquement écarté les eaux de la mer.

Ici étaient des cabillauds (1), des files serrées de harengs, de sardines, de maquereaux. Ailleurs des murènes (2), des thons, des requins, des soles, des raies énormes, des pieuvres.

Chaque poisson était représenté à l'endroit même de la mer où il vit. On le voyait de dos, de face, de profil et toujours comme si la bête vivait.



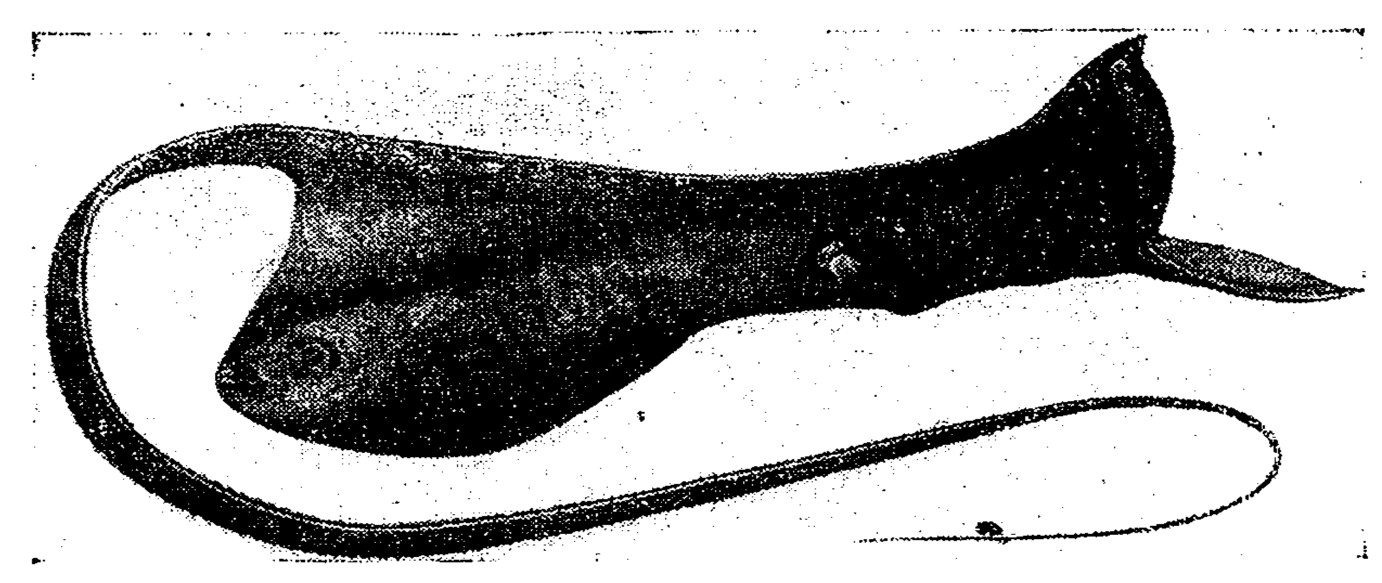
POISSON DES GRANDES PROFONDEURS : SON NOM SCIENTIFIQUE SIGNIFIE LARGE-GOSIER.

Ainsi la murène au corps marron, très long, épais, du repaire obscur qu'elle avait choisi, s'élançait vers un naïf poisson argenté qui se glissait le long de la roche brune aux reflets d'or pâle et fouillait du museau les longues algues minces. Le drame, se déroulant dans l'eau à demi opaque des profondeurs, n'en était que plus tragique.

Ici apparaissait cet énorme requin, appelé vulgairement pèlerin parce qu'il erre sans cesse du nord au sud, allant d'un océan à l'autre, d'une mer à l'autre.

Voici, à demi enfouies dans le sable, des bêtes terrifiantes aux yeux ronds, proéminents et protégés par un repli de la peau, à la gueule ouverte toujours prête à happer et à déchirer. Des taches rouges en forme de pleine lune couvraient leurs corps arrondis, et lorsqu'elles quittaient leur cachette on aurait dit des sortes de montgolfières à moitié dégonflées qui s'élevaient péniblement dans une eau verdâtre.

Et ici, était ce poisson que Sam appelait « vieille femme ». Sa tête est comme enveloppée d'un foulard. Ses traits sont ceux d'une femme usée et édentée. Sa curiosité cause sa perte. Dès que l'appât cachant un hameçon lui est lancé, il fuit jusqu'au plus proche trou du rocher. De là, il guette. A travers l'eau claire on voit seulement la petite tête enveloppée du foulard, on voit les yeux fixant avec envie



POISSON ÉTRANGE EN FORME DE SAC : ON VOIT PAR TRANSPARENCE LA PROIE QU'IL A AVALÉE.

la proie offerte. Enfin, le poisson se risque hors de son abri, se précipite et se fait prendre.

Est-ce que tous les livres du professeur renfermaient de telles images? se demandait Edgar.

— Oui, dit M. Aymon qui avait aperçu le regard d'Edgar balayant les livres rangés sur les rayons, il y a encore là beaucoup d'images. Je m'occupe en ce moment de la vie des poissons, de leurs mœurs. J'ai fait des croisières pour capturer des poissons. Lorsque j'en ai pris un d'une espèce rare, je dois le reproduire d'une manière très exacte pour que tout le monde puisse savoir comment il est fait. Eh bien! puisque tu aimes le dessin, exerce-toi pendant mon absence, reproduis un de ces poissons.

Et il sortit.

Explications. — 1. *Cabillaud :* Nom donné, dans les marchés, à la morue fraîche.

2. *Murène :* Poisson de mer très vorace qui ressemble à l'anguille.

Questions. — 1. Comment la peur d'Edgar se dissipe-t-elle peu à peu dans le laboratoire du professeur? — 2. Par quelle ruse Edgar a-t-il échappé aux recherches de l'équipage du « Neptune »? — 3. Quel monde peut observer Edgar dans le laboratoire et qu'apprend-il?

Exercice écrit. — *Vous avez visité un musée d'histoire naturelle, ou un aquarium, ou... Décrivez quelques-uns des animaux qui vous ont particulièrement frappé.*

XIII. — Les Anguilles.

La petite maison, entourée d'un jardin, qu'habitait le professeur Aymon, apparaissait à Edgar comme une grande et belle maison, un peu mystérieuse aussi. Les appartements se trouvaient tous au rez-de-chaussée, et le premier étage était uniquement occupé par cette pièce aux vastes dimensions que le professeur appelait son laboratoire.

Pour la première fois de sa vie, Edgar possédait une chambre pour lui tout seul, une chambre bien petite à la vérité, mais si douce, si chaude, qui l'abritait et le défendait.

Marie elle-même, Marie aux cheveux d'argent, l'accompagnait chaque soir dans sa chambre, le déshabillait et le couchait. Oui, Marie s'agenouillait devant lui, assis sur le lit, délaçait ses souliers, et souvent levait vers l'enfant son visage lumineux. N'étaient-ce pas les mains de sa mère qu'Edgar sentait sur son corps, le dépouillant de ses vêtements, le couvrant, bordant le drap?

Et, dès le deuxième soir, Edgar avait parlé.

— Ma mère, avait-il dit, avait d'épais cheveux noirs. Ses yeux étaient grands comme les vôtres, et elle m'aimait beaucoup.

Puis :

— Le professeur est-il votre fils, madame Marie?

— Non, mais je l'aime comme s'il était mon fils. Allons, dors maintenant.

Et la vieille femme éteignait la lumière, puis posait ses lèvres sur le front de l'enfant.

Trois jours après l'arrivée d'Edgar, M. Aymon lui avait dit :

— Cet après-midi, après mon cours, je suis allé rendre visite à un de mes amis qui est un haut fonctionnaire de l'administration. Je lui ai raconté ton histoire et je lui ai

dit que j'avais l'intention de te garder. Seulement, voilà...

Le professeur avait posé les mains sur les épaules d'Edgar et l'avait regardé droit dans les yeux.

— Seulement, voilà, il paraît que je ne puis pas. C'est M. Cric qui est chargé de toi. On va lui faire savoir que tu es retrouvé. S'il te réclame, il faudra retourner à l'internat. S'il ne te réclame pas, tu seras confié à l'Assistance Publique et je devrai faire des démarches pour que l'Assistance Publique te remette à moi.

« Cependant, j'ai obtenu que tu restes ici, dans ma maison, jusqu'à ce qu'une décision soit prise, et mon ami m'a promis de ne pas trop se presser.

Edgar passait ses journées dans le laboratoire, et le professeur l'avait laissé libre de tout regarder, d'ouvrir tous les livres. Il lui avait dit comment, lorsqu'il avait longuement examiné un insecte dans une vitrine, il pouvait retrouver, grâce aux indications écrites sur la petite étiquette fixée au-dessous, la description précise de cet insecte.

Edgar, bien qu'il fût souvent arrêté dans ses lectures par des mots inconnus, usait largement de cette permission. Les heures passaient pour lui avec une rapidité effrayante.

« Encore une journée écoulée, se disait-il. Peut-être ce sera demain matin que le facteur apportera la réponse de M. Cric, et il me faudra repartir. »

Déjà, semblait-il à Edgar, des hommes approchaient de la maison. Ils frappaient à la porte du professeur, ils parlementaient avec Marie, ils gravissaient l'escalier, ouvraient la porte du laboratoire.

« Oh! Non, monsieur, ne les laissez pas m'emmener. Gardez-moi. »

Edgar était décidé à s'enfuir encore. Personne ne pourrait le retenir contre sa volonté. Dès que la porte s'entrebâillerait, il s'enfuirait comme l'oiseau quitte sa cage. Il était habitué à la souffrance, aux privations, il savait qu'on peut vivre un jour entier avec un peu de pain dur

et de l'eau. Il savait se cacher à bord d'un navire et connaissait la mer.

Au reste, son père vivait, se disait l'enfant. De plus en plus il en portait la certitude en lui-même. Il devait aller vers le nord, se rapprocher le plus possible du Groenland. Il devait aussi savoir ce qu'était devenu Sam.

« Mais où est-il, Sam, mon ami au large visage souriant, né dans l'île de Gorée qui, petit négrillon, était parti pour faire le tour de la grande « mare »? Que lui est-il arrivé? M'a-t-il menti en me disant qu'il embarquait sur le *Neptune?* Non, Sam n'a pas menti. Je ne crois pas que, de sa vie, un mensonge soit sorti de sa bouche. Est-il malade? »

Il avait écrit à Sam. Il lui avait longuement raconté sa fuite, la course dans les rues, la rencontre du vagabond, la nuit au Vieux-Port, cet extraordinaire voyage en mer et son arrivée chez le professeur.

La lettre était partie, mise à la poste par M. Aymon et portant sur l'enveloppe cette mention :

Monsieur SAMUEL
aux bons soins d'Ignace Jacobsen
13 John Street
LONDRES (Angleterre).

Maintenant Edgar attendait la réponse de Sam et il attendait aussi la lettre de M. Cric.

Il était soucieux. Souvent une ombre troublait la clarté de ses yeux, ombre que le professeur s'efforçait d'écarter en racontant à l'enfant une belle histoire.

Un soir, tandis que Marie, assise dans un fauteuil, tricotait, il lui dit ce cauchemar qu'il avait eu ce même jour où lui, Edgar, était entré dans la maison.

— Oui, oui, poursuivit-il, le grillon a été pour moi un mauvais avocat. Pourtant, ce qu'il a dit au sujet de l'orgueil de l'homme est juste. Mais notre curiosité à nous, savants, est-elle un démon? Si nous n'étions pas curieux, si nous n'avions pas ce désir de connaître, eh bien! nous

n'aurions jamais rien trouvé. Nous serions aussi ignorants que nos ancêtres.

Il se leva, saisit dans un rayon un livre qu'il ouvrit sur les genoux.

— Connais-tu ce poisson? dit-il à Edgar, en lui montrant une espèce de serpent brun, muni d'une seule nageoire dorsale. C'est une anguille, et son histoire est une histoire merveilleuse. Si nous, savants, n'avions pas été curieux, nous l'ignorerions encore.

« Ecoute. Il y a cent ans encore, l'anguille qui vit dans les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les mares, les étangs, dans les eaux claires et dans les eaux troubles, était un poisson mystérieux. On la considérait comme une sorte de dieu. Peut-être, se disait-on, ces anguilles vivaient avant l'apparition de l'homme même. Car on n'avait jamais trouvé d'anguilles enfants, ni des œufs d'anguilles.

« Sans ce démon de la curiosité, nous en serions toujours restés à cette croyance. Jamais on ne rencontrait que des anguilles adultes. Et pourtant, se disaient les savants, les œufs et les jeunes anguilles doivent bien exister. Mais où se trouvent-ils?

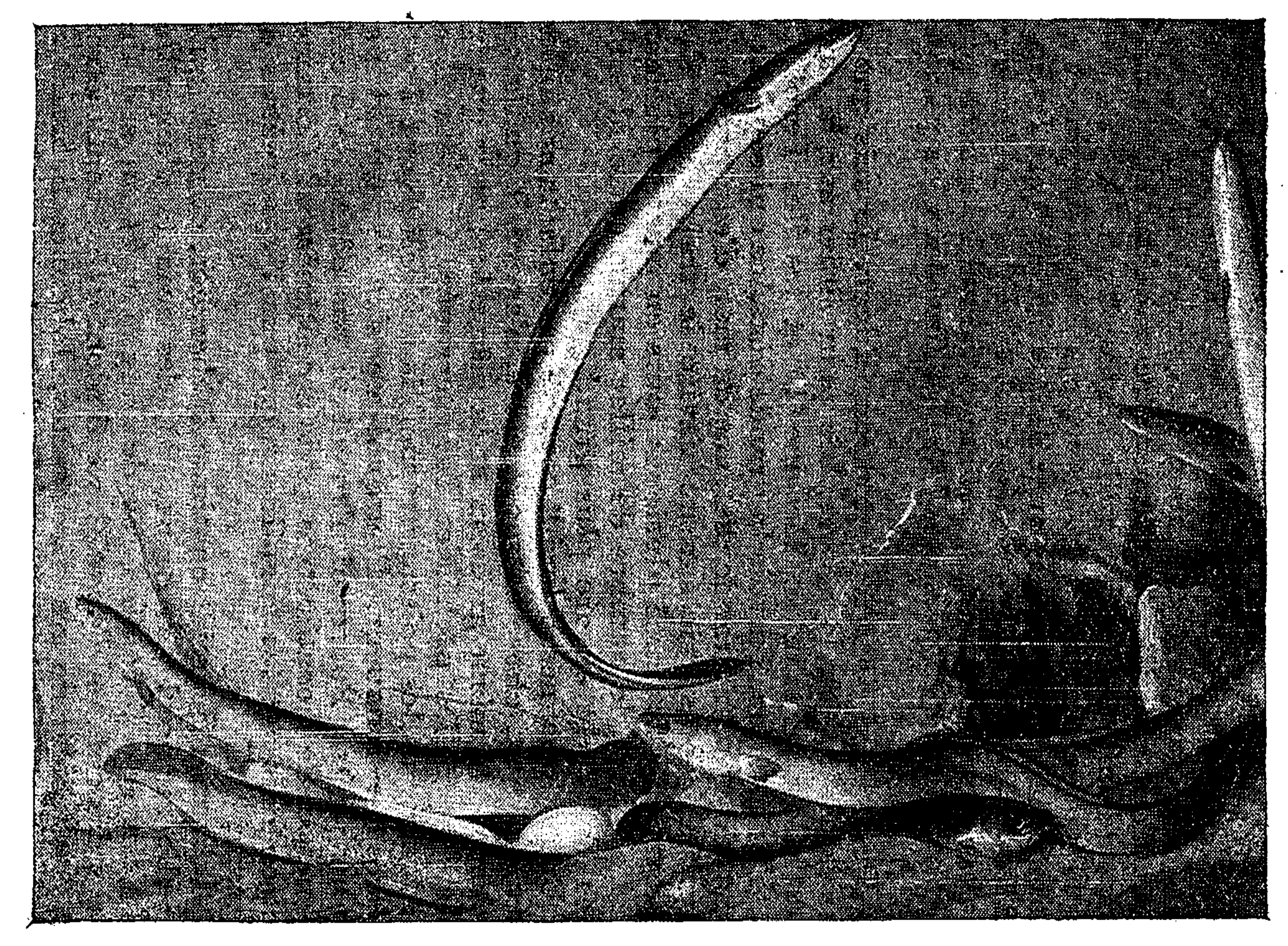
« C'était un problème qui troublait notre sommeil.

« Nous gardions des anguilles dans des aquariums. On les surveillait le jour, on les surveillait la nuit. Parfois nous nous levions, endossions une robe de chambre, allumions une lampe et surprenions l'anguille dans sa prison de verre. Jamais cette anguille ne pondait des œufs.

« Un Américain, Gill, ramena un jour dans ses filets aussi légers que des voiles, qu'il avait jetés en pleine mer, de minuscules poissons fins comme des aiguilles, aussi transparents que le verre et qu'il ne connaissait pas, qui appartenaient à une espèce inconnue de poissons. Il les enferma dans un aquarium, mais ces petits poissons dépérirent.

« En 1884, un autre savant, français celui-ci, Delage, pêcha lui aussi de ces minuscules poissons, les mit dans des vases, et l'un de ces poissons se développa et devint un congre. Or, le congre est l'anguille de mer.

« Les savants se sont dit que, peut-être, la jeune anguille



ANGUILLES DANS UN AQUARIUM. (*Phot. L. Le Charles.*)

se trouvait, elle aussi, dans la mer. Que si l'on arrivait à pêcher en mer un tout petit poisson mince comme une aiguille et transparent comme le verre et si ce poisson devenait une anguille, tout le mystère qui entourait la naissance et l'enfance de l'anguille disparaîtrait.

« D'autres savants font leurs ces suppositions et se mettent à la recherche des anguilles enfants. Deux Italiens en découvrent en Méditerranée, dans le détroit de Messine. Plus tard, un Hollandais, Johannes Schmidt, trouva plusieurs de ces petits poissons longs et fins dans les parages des îles Feroë.

« Donne-moi bien ton attention, Edgar. Je sais que tu connais assez bien la géographie pour situer sur la carte du monde le détroit de Messine (1) et les îles Feroë (2) dans l'Atlantique. Tu vois la grande distance qui sépare ces deux points, cette grande distance de mer, d'eau profonde. Toi-même, tu as fait sur un navire le trajet Marseille-Le Havre. Tu as passé plusieurs jours en mer et plusieurs nuits. Eh bien, le nombre de milles marins entre Messine et les Feroë est encore plus grand.

« Donc, Johannes Schmidt capture ces enfants anguilles, les examine et, chose extraordinaire, s'aperçoit qu'ils ont exactement la même grosseur et la même longueur que les enfants anguilles pêchés en Méditerranée. Un jour il se dit : Mais tous les poissons recueillis à Messine ont 7 centimètres de longueur. Pourquoi ne s'en trouve-t-il pas de plus petits? Pourquoi n'en a-t-on pas pêché de 5 centimètres, et de 4 centimètres, et de 3 centimètres? Certainement en naissant les anguilles n'ont pas 7 centimètres de longueur.

« Johannes Schmidt continue à chercher, et voilà qu'il recueille au nord des Açores (3), des enfants d'anguilles qui n'ont que 5 centimètres de longueur, et au sud des Açores des enfants d'anguilles qui n'ont que 3 centimètres.

« A chacune de ces découvertes, Johannes Schmidt se réjouissait. Il comprenait qu'il allait découvrir la vérité. Ces petits poissons lui indiquaient la route dans l'océan du lieu où se reproduisent les anguilles.

« Tu comprends, Edgar, les anguilles augmentant de taille au cours de leur voyage, au fur et à mesure qu'elles approchent d'Europe, le savant qui pêchait des poissons de 7 centimètres, puis de 5 centimètres, puis de 3 centimètres, approchait peu à peu de ce lieu mystérieux.

« Schmidt eut alors une nouvelle idée. Il se dit que ces petits poissons étaient peu faits pour accomplir, uniquement par leurs propres moyens, de longs voyages, qu'ils devaient être favorisés par ces courants qui, comme de grands fleuves, parcourent l'océan, et il se pencha plus attentivement encore sur les cartes marines.

« Le Gulf-Stream était là, cet immense courant dont les eaux chaudes venant des côtes américaines traversent l'Atlantique et baignent les rivages européens. Schmidt supposa qu'il charriait dans sa masse, avec d'innombrables autres petits êtres vivants, les enfants anguilles. Et il chercha encore. Il eut à sa disposition, les uns après les autres, plusieurs navires, il subit des tempêtes, il s'échoua, accomplit des milliers de sondages et finalement mourut épuisé après avoir obtenu la certitude que les anguilles naissaient dans la profondeur de l'Atlantique au sud-ouest de ce point qu'on appelle mer des Sargasses (4).

— Mais, dit Edgar ayant oublié ses soucis et suivant avec un intérêt passionné le récit du professeur Aymon, mais, et les enfants anguilles trouvés en Méditerranée?

— Eh bien! répondit le professeur. Ils sont eux aussi apportés par un courant dérivé du Gulf-Stream, qui traverse dans la direction de l'est le détroit de Gibraltar.

« N'est-ce pas une belle histoire, Edgar? Mais ce n'est pas tout. Ecoute. Un certain jour de printemps, les anguilles adultes qui vivent dans la vase des eaux douces sortent de cette vase. Oui, toutes à la même époque, les anguilles des grands fleuves qui se jettent dans la Méditerranée, toutes celles des rivières, toutes celles des mares, toutes celles des étangs d'Europe entendent un appel que nous autres hommes n'entendons pas. Elles se préparent à un grand voyage. Toutes, elles se dirigent vers l'océan et vers la mer.

« L'anguille adulte de la mare isolée du village traverse la prairie comme un serpent, plonge dans ce ruisseau que le paysan a creusé, atteint le torrent qui dévale des pentes abruptes et se laisse emporter par son eau. Le torrent se jette dans la rivière, dans le fleuve, et le fleuve s'étale dans les grasses plaines.

« Et l'anguille adulte de la mare isolée du village rencontre dans le flot épais du fleuve mille anguilles adultes qui ont elles aussi quitté la mare isolée de leur village.

« Elles n'ont qu'à suivre le grand chemin d'eau, qu'à livrer leur corps au courant et un jour arrive où l'eau du fleuve n'est plus tout à fait aussi douce. Ce n'est plus le fleuve et ce n'est pas encore l'océan ou la mer.

« Le courant du fleuve est troublé par des courants de fond qui viennent de l'océan. Devant le fleuve se dresse la barrière de la houle marine ou du flot de la marée.

« Alors pour l'anguille adulte commence la grande aventure. Au cours des semaines qui ont précédé, elle s'est transformée, elle a pris du poids, de la puissance, ses nageoires se sont développées. C'est qu'elle aura à parcourir des centaines de milles marins avant d'atteindre le rendez-vous qui lui est fixé par cet instinct qui demeure encore mystérieux.

« Elle quitte la terre, semblable au navire qui quitte le port. Elle s'enfonce dans la profondeur de la Méditerranée et dans la profondeur de l'Atlantique.

« Elles sont des centaines de mille à lutter contre les courants sous-marins. Elles, qui ne connaissent que la vase molle et tiède des mares, résistent au froid. Elles, dont la vie vagabonde est limitée par les berges de la rivière, qui ont passé des années dans le même creux, sous la même pierre, sont livrées à l'illimité, à l'obscurité. Elles sont la proie des monstres marins.

« Dans la Méditerranée elles doivent trouver Gibraltar et lorsqu'elles ont franchi le détroit (le guetteur assis sur le roc ne les aperçoit pas) leur route converge avec celles

des anguilles qui ont pris contact avec l'océan, à Pauillac, au Havre, à Saint-Nazaire, à Liverpool, à Hambourg, ailleurs encore.

« Tout se passe comme si, là-bas, dans la profondeur de l'océan, au sud-ouest de la mer des Sargasses, un phare mystérieux était allumé, comme si, là-bas, une voix puissante les appelait, cette même voix qui un jour les a tirées de leur somnolence dans la vase de la mare. Mais nous autres hommes ne voyons pas ce phare, n'entendons pas cette voix.

« Leur voyage, toujours guidé par ce phare, par cette voix, dure des semaines, des mois et, un jour, elles atteignent le rendez-vous.

« Edgar, personne ne les a jamais vues. Mais ne les vois-tu pas, toi? Ne vois-tu pas ces milliers de corps bruns et qui sont enfin satisfaits? Oui, car elles sont comme l'homme altéré qui trouve enfin la source où il peut boire. Elles sont comme le voyageur qui, à la fin de sa vie, retrouve sa ville ou la ferme paternelle. Car, ne l'oublie pas, Edgar, cette anguille qui atteint le rendez-vous mystérieux est née là. Ce voyage qu'elle vient d'accomplir en luttant et dans la force de l'âge, elle l'a effectué en sens inverse et emportée par les courants alors qu'elle n'était qu'un poisson long comme une aiguille et transparent comme le verre.

« L'anguille pond ses œufs et sa vie est finie. Elle mourra là, dans la profondeur de l'océan, où elle est sortie de l'œuf. Maintenant ce sont d'autres petites anguilles qui vont recommencer. Le Gulf-Stream les emportera, pendant deux ou trois ans elles seront livrées à son flot. Lorsqu'elles atteindront la terre, elles posséderont une taille suffisante pour lutter contre le courant du fleuve.

« Et un jour une jeune anguille s'installera dans la vase de la mare isolée du village.

Sur ce, le professeur Aymon se leva et replaça dans la bibliothèque le livre qu'il y avait pris, puis, revenant vers Edgar, il lui demanda :

— Que penses-tu de tout cela?

— Je ne puis pas dire, monsieur. C'est une belle chose que la vie du monde.

— Oui, c'est une belle chose, Edgar, mais tu ne sais encore rien. Où que tu sois, regarde, observe, penche-toi sur la plus petite bête et regarde-la vivre.

« Assieds-toi devant un arbre, examine son tronc, ses branches, ses feuilles, réfléchis. Lève les yeux vers le ciel, vois ce nuage que le vent emporte. Arrête-toi au sommet de la colline et regarde la forme de la vallée et pose-toi des questions. Demande-toi : « Pourquoi ici y a-t-il ce « mamelon, et pourquoi là, la rivière fait-elle ce détour au « lieu de poursuivre droit sa route. »

— Oh! Monsieur, je voudrais tant demeurer avec vous.

— Ecoute-moi bien, Edgar. Sans doute ne pourrai-je pas te garder. Mais je sais que tu ne seras jamais malheureux. Car dans ton petit crâne vit ce démon de la curiosité dont a parlé le grillon. Tu veux savoir. Et l'ignorance, c'est comme un voile épais autour de l'homme. C'est un nuage de brume. Tu sais bien? Cette brume dans laquelle s'est débattu le *Neptune*.

Explications. — 1. *Détroit de Messine :* Entre l'Italie et la Sicile, réunit la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne.

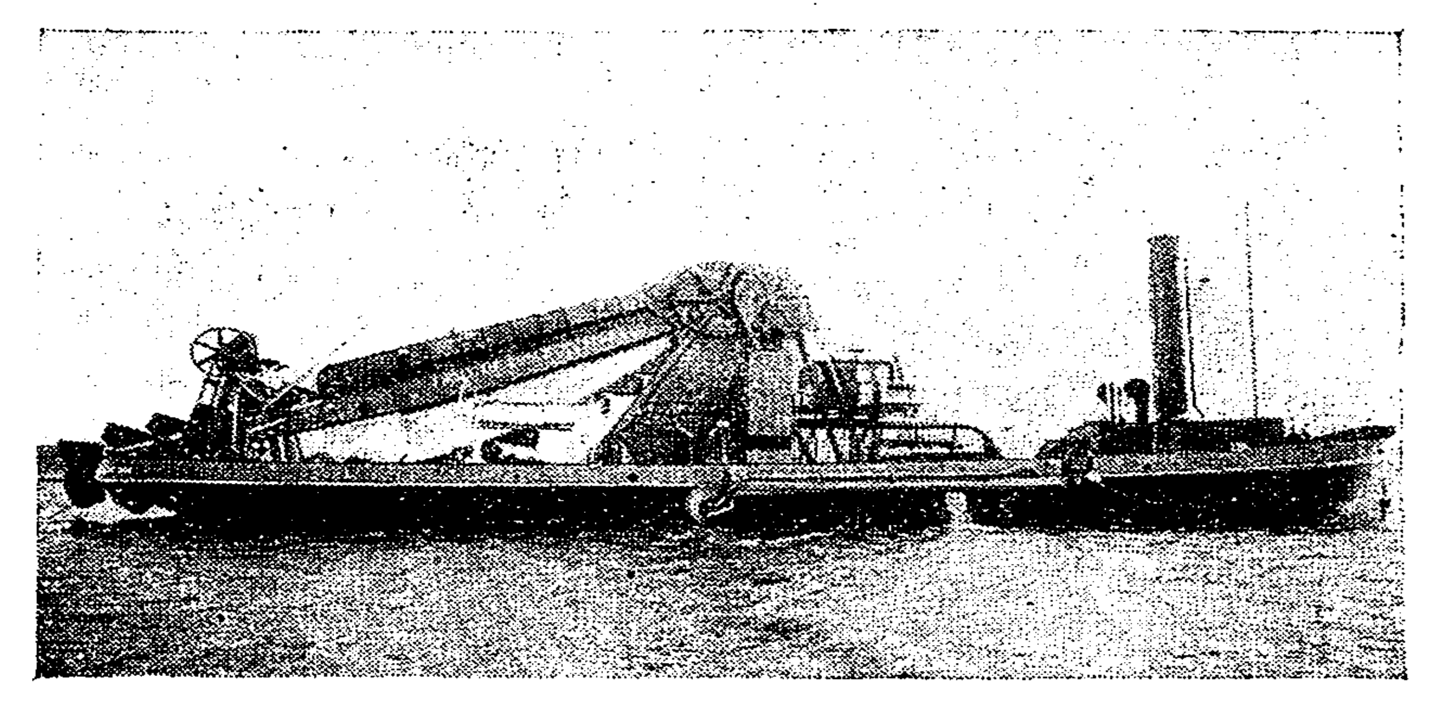
2. *Iles Féroé :* Archipel danois, de la mer du Nord, au nord de l'Ecosse.

3. *Açores :* Archipel portugais de l'Atlantique.

4. *Mer des Sargasses :* Partie de l'Atlantique située au N.-E. des Antilles et couverte d'algues appartenant au genre sargasse.

Questions. — 1. Comment Edgar est-il traité dans la maison du professeur? — 2. Comment s'instruit-il en observant? — 3. Quelle belle histoire vraie lui raconte le professeur? — 4. Que trouvez-vous de plus remarquable dans les voyages des anguilles? — 5. De quelles qualités fait preuve Edgar en écoutant le professeur?

Exercice écrit. — *Connaissez-vous des poissons voyageurs autres que les anguilles? — ou des oiseaux migrateurs? Dites en un bref récit ce que vous savez sur eux.*



DRAGUE TRAVAILLANT A L'APPROFONDISSEMENT D'UN PORT.

XIV. — Le Port de Gdynia.

1

Cet après-midi là, Edgar était sorti avec Marie. En rentrant à la maison, après avoir, à la cuisine, mangé quelques tartines de pain beurré et bu une tasse de lait chaud, il se dirigea avec hâte vers le cabinet du professeur. Mais au fur et à mesure qu'il gravissait l'escalier conduisant au premier étage, il ralentit le pas.

Là-haut, dans le laboratoire, un homme parlait à M. Aymon. Qui était-ce?

Les mains d'Edgar devinrent humides, son cœur se mit à battre à grands coups dans sa poitrine. Cet homme ne venait-il pas le chercher?

Il franchit les dernières marches aussi silencieusement que le lui permettait sa « patte folle » et posa en tremblant la main sur la poignée de la porte. Mais cette porte n'était pas fermée. Entre elle et son encadrement une fente était ménagée, à laquelle, sans scrupule, Edgar plaça un œil.

Ne devait-il pas savoir? Si cet homme était envoyé par

M. Cric, il s'enfuirait. C'était un vieil homme à courte et mince barbe, aux cheveux blancs et fournis, à l'œil vif, à la démarche souple, au corps svelte dans un costume gris de fer, que l'œil d'Edgar aperçut.

Il allait et venait dans le vaste cabinet, de sorte que le jeune garçon ne le voyait que par moment, mais il ne perdait pas un de ses mots.

— Oui, disait l'homme aux cheveux blancs, ce fut une rude affaire que la création de ce port. Enfin elle est terminée depuis longtemps. Quant à moi, je me suis un peu reposé, et comment mieux se reposer que de courir le monde? Je suis allé voir ce fameux canal que les Russes ont construit pour relier la Baltique à la mer Blanche. Puis je suis allé en Norvège utiliser quelques chutes d'eau pour en tirer de l'électricité, mais ce sont jeux d'enfant. Il est vrai, Aymon, que je ne vous ai pas vu depuis longtemps. Dites-moi un peu ce que vous avez fait, vous.

A entendre la réponse du professeur, il semblait que ses recherches étaient négligeables. Non, non, cela ne comptait pas. Il fallait que l'homme aux cheveux blancs racontât comment, là-bas, sur la mer Baltique, lui et quelques autres ingénieurs avaient « créé » le port de Gdynia (1).

Edgar était tout à fait rassuré. Mais son envie d'écouter était tout aussi grande. Pas un instant, il ne pensa à quitter son poste d'écoute. Il se disait seulement : « Où se trouve donc la mer Baltique? »

Sa mémoire était bonne. Il ferma les yeux pour mieux voir dans sa tête. Et ce fut comme si la carte d'Europe s'était étalée devant lui. Voici l'ensemble des terres, voici les divers pays dont les frontières sont soulignées d'un trait de couleur et voici l'ensemble des eaux d'un bleu uniforme.

La Baltique est là-haut dans le nord-est. C'est une mer presque fermée qui baigne les côtes de Suède, de Finlande, des Pays Baltes, d'Allemagne, de Russie et du Danemark. Elle ne communique avec la mer du Nord que par le Skagerrak entre le Danemark et la Norvège et que par le canal de Kiel qui appartient à l'Allemagne.

Edgar rouvrit les yeux, mais l'homme aux cheveux

blancs avait disparu. Il s'était assis dans un fauteuil masqué par la porte.

Alors le jeune garçon prit place sur la dernière marche de l'escalier. Dans l'obscurité, il était mieux pour écouter. Immédiatement, les paroles que prononçait l'ingénieur créaient des images devant ses yeux.

— Vous comprenez, disait celui-ci, c'était pour les Polonais une situation intenable. Un si grand pays et aucun débouché par mer. S'ils voulaient expédier leurs produits à l'extérieur ou en recevoir de l'étranger, ils se trouvaient obligés de faire appel à leurs voisins et cependant ils possédaient cette langue de terre — entre l'Allemagne et la Prusse — qui s'allonge vers le nord jusqu'à la Baltique.

« Un homme de chez eux dit donc : « Là, tout à fait au nord de cette région qui s'appelle pays de la mer, il nous faut créer un port. »

« Je suis parti un des premiers. Cela est déjà ancien maintenant, mais je revois le pays tel qu'il était alors. J'ai parcouru les quarante kilomètres de rivage, et où, ma foi, allait-on créer ce port? Là, c'était un rivage plat; là, des dunes; ici, une étroite presqu'île derrière laquelle, à Puck, quelques caboteurs (2) à voiles de la Baltique venaient se réfugier lorsque le vent du nord soufflait trop violemment.

« Nous étions quatre ingénieurs, et, le soir de notre première randonnée, nous nous abritâmes dans un petit hameau, plus au sud, qui portait le nom de Gdynia. Des pêcheurs nous reçurent à leur table, nous parlèrent de leur côte sauvage, et nous dirent comment leurs aïeux avaient été chassés de Puck. Ils avaient creusé pour leurs barques un petit port et voilà que quelques mois plus tard leurs barques ne pouvaient plus entrer ni sortir du port; la vase l'envahissait.

« Une première fois ils avaient dragué cette vase, mais quelques mois après, de nouveau elle avançait lentement sous l'eau. Ils avaient creusé un chenal dans la vase, mais ce chenal s'était vite comblé. Alors, ils avaient fui, et s'étaient réfugiés ici.

« Comme nous voulions savoir quelle était d'après eux la raison de cet envahissement par la vase, ils nous répondirent que certainement la mer ne voulait pas que la présence des hommes troublât ce rivage.

« — Et pourquoi? leur demandâmes-nous.

« — Les pêcheurs, nous répondirent-ils, avaient découvert à Puck une sépulture très ancienne, sans doute celle d'un grand marin et il fallait que ce marin reposât en paix.

« Bien entendu, cela nous donna beaucoup à réfléchir. Non pas à cause de cette sépulture et de cette défense de la mer, mais parce que la vase envahirait notre port si nous le creusions à Puck. Et le lendemain nous continuâmes à interroger nos hommes.

« — Oui, dirent-ils, du côté de Puck un courant entraînait les embarcations. Certains jours il était extraordinairement violent, et c'est toujours cette volonté de la mer de s'opposer aux projets des hommes. Au large de Gdynia, au contraire, aucun courant ne gênait la navigation, et les eaux n'étaient pas traîtresses. Elles ne recélaient aucun écueil ni aucune langue de sable.

« Notre décision fut prise; nous creuserions notre port à Gdynia, puisque les dieux de la mer étaient favorables.

L'ingénieur s'arrêta pendant quelques secondes, puis poursuivit :

— Mais les hommes de la mer n'étaient pas favorables. Nous avions eu le tort de parler un peu trop à voix haute devant eux, d'exposer trop nettement nos projets. Comment? Comment? Ils avaient vite compris que leur petit port de pêche allait disparaître, que nous allions creuser le fond. Mais eux, où iraient-ils? Le poisson fuirait la côte et il faudrait qu'ils partent très loin à sa poursuite dans leurs frêles embarcations à voiles.

« Il y eut une espèce de complot contre nous, et celui qui excitait les autres était Rocho, un géant barbu et roux.

« Un soir que nous étions tous réunis dans la mauvaise auberge du pays, un ouragan se lève, et c'est la colère du ciel contre nous, disent les pêcheurs. Brandissant des

torches résineuses, Rocho en tête, ils entourent notre auberge, et c'est tout juste si nous n'avons pas été grillés, mais enfumés nous l'avons été, comme des jambons. Puis, pour nos sondages, nous n'avons plus trouvé une embarcation. Les pêcheurs refusaient de nous les louer, et celles que nous fîmes venir à grands frais, nous les trouvions, le matin, coulées ou échouées.

2

« Que faire? Passer outre? C'était facile, nous avions la force. Mais ces pêcheurs étaient de braves gens. Il fallait les convaincre qu'ils avaient tout à gagner à ce que leur village devienne un grand port maritime.

« Nous expliquâmes à Rocho qu'il faudrait des pilotes pour faciliter les entrées et les sorties des navires dans le futur port, et qui, mieux que les pêcheurs du pays, connaissait la côte? Voilà ce qu'ils seraient tous, eux les pêcheurs, les pilotes de Gdynia. Ils partiraient dans leurs petites embarcations et iraient chercher au large les vapeurs venant à Gdynia.

« Oui, ils connaissaient la Baltique. Rien qu'à voir la course des nuages, la couleur du ciel à l'horizon, au moment du lever et du coucher du soleil, ils savaient quel vent allait balayer la mer. Ou bien c'était la teinte de l'eau qui les renseignait. Et parfois, elle était comme du lait à peine bleuté, et parfois comme de la crème fouettée, et parfois de hautes et rondes murailles d'argent s'élevaient devant la proue des navires.

« Ils connaissaient les courants et les écueils.

« Rocho, qui avait été le plus acharné à nous combattre, mais qui était intelligent et qui avait couru le monde comme matelot, comprenait. Lui et ses camarades seraient donc pilotes. Ils formeraient une société des pilotes de Gdynia et, chaque fois qu'ils entreraient ou sortiraient du port un navire, ils verseraient l'argent dans la caisse de la société.

« — Bon, bon, disait Rocho, en caressant des doigts sa barbe rousse. Cela pourrait aller. Mais est-ce que vraiment messieurs les ingénieurs croient qu'ils pourront réaliser leur projet.

« Moi-même j'étale sur la table une grande feuille de papier et je dessine devant Rocho, penché et attentif, le nouveau port.

« Voici d'abord la grande digue qui protégera Gdynia de la mer et des vents. Ici, nous creuserons à dix mètres le bassin extérieur où pourront accoster trente navires, et là les vapeurs de charge embarqueront le charbon polonais. Sur cette petite langue de terre, entre ces deux bassins, je construirai une jetée. Ce sera la jetée de pilotage, et à son extrémité, le poste où Rocho et ses camarades se tiendront.

« Dans le sud du bassin charbonnier, j'aménagerai un port de pêcheurs, car, bien sûr, il y aura encore des pêcheurs et il y aura des appareils spéciaux qui prendront dans l'eau et déposeront sur le quai leurs barques lorsqu'il faudra débarrasser les coques des algues et des coquillages et les peindre à nouveau. Et ces barques seraient pourvues de moteurs à essence.

« Mon crayon courait toujours sur le papier, devant les yeux émerveillés de Rocho qui, le poing fermé, écrasait sa barbe. Nous aménagerions ici un petit port pour les voiliers qui courent la Baltique de Kiel à Helsingfors et de Gotland à Stettin.

« Oui, ils posséderaient un refuge à l'écart des paquebots et des énormes vapeurs de charge. Aucune fumée ne souillerait leurs voiles blanches et l'eau qui les baignerait serait pure. Hé! Rocho, ce sera là le refuge des fins matelots.

« — Ouais... ouais, grognait l'homme, et je voyais bien qu'il était séduit. « Mais, tout cela est sur le papier, et « vous qui venez de la ville êtes si grands menteurs. »

« Mais ce n'est pas fini, il nous faut de la place encore pour les steamers (3) qui relieront la Pologne à l'Amérique du Nord. Il nous faut de la place pour les chantiers

navals, car ici, à Gdynia, la Pologne construira ses navires. Il nous faut un bassin où les éclopés viendront se faire soigner. Il nous faudra recevoir et réparer les voiliers démâtés par un ouragan, les cargos dont la coque aura été défoncée par une étrave, ceux qui se seront écrasé le nez sur un écueil. Ce bassin, je le creuserai, à l'ouest, dans la terre même, et la mer le remplira.

« Rocho hochait la tête et ses yeux fixaient les miens. « Oh! toi, tu es fou, pensait-il. Mais qu'importe? Moi, je serai le pilote en chef. »

« Et voilà que mon crayon dessine une espèce de grande pieuvre dont les nombreux tentacules s'étendent sur ce port dont je viens en quelques minutes de dresser le projet. Rocho ne comprend pas. Ses yeux m'interrogent.

« Eh bien! Rocho. Et les voies ferrées?

« L'homme se lève, se coiffe de sa casquette et quitte la pièce à grandes enjambées. Sur le seuil, et la porte encore ouverte, il dresse les bras et appelle ses camarades.

« Ceux-ci accourent et Rocho parle. Il crie que nous sommes des magiciens, que nous allons défoncer la terre, creuser le fond de la mer, et des trains entiers de charbon viendront à Gdynia, et les cargos appareilleront pour tous les ports du monde. Sa langue est plus imagée que la mienne. Il lui suffit de quelques mots et voilà des locomotives qui manœuvrent, voilà des bâtiments qui se présentent à l'entrée du port, d'autres qui laissent tomber leur ancre, d'autres qui larguent (4) leurs amarres. Les grues pivotent, mordent dans les marchandises, des wagons entiers de charbon basculent dans les cales ouvertes. Et les fumées et les vapeurs en gros bouillons s'élèvent dans un ciel gris tout rayé de fils électriques, de flèches, de transbordeurs aériens, de mâts de charge, d'antennes. Tout est noir, sauf les couleurs des pavillons que le vent agite. Et quelle rumeur! Quel bruit intense que celui de ce port en activité! Cris des hommes, halètements des moteurs, gémissements des coques, hurlements des sirènes, coups de sifflets.

« Voilà. Il a suffi de quelques mots de Rocho, et cette

plage, sur laquelle seules quelques petites barques couchées attendent l'heure de partir au large, n'existe plus. Les yeux bleus de Rocho, agrandis, brillants, aperçoivent ce port que nous n'entrevoyons nous-mêmes qu'avec peine. Et ses camarades le voient aussi. D'enthousiasme, ils crient, sautent, se bousculent.

« Voilà, voilà. Ils seront pilotes du port de Gdynia.

« Oui, mais il fallait construire ce port, et nous mîmes sept ans. Sept ans d'un travail acharné pendant lesquels sans cesse les dragues, les perforeuses, les bétonnières (5) travaillèrent. Nous jetâmes contre la mer un barrage de blocs agglomérés, et parfois, la mer, en une nuit, détruisait l'ouvrage d'une semaine. Nous étendîmes sur le sol des kilomètres de voies ferrées. Des immeubles, des magasins, des silos (6), des docks, des réservoirs à gaz et à pétrole s'élevaient. Gdynia petit port de pêche cédait peu à peu la place à Gdynia grand port marin.

« Ce fut Rocho qui commanda la manœuvre du premier grand navire qui entra à Gdynia. D'orgueil, sa poitrine soulevait sa magnifique tunique ornée d'ancres et de boutons dorés. Ses yeux étincelaient de joie, sa belle barbe frisée était plus rousse que jamais et ses pommettes étaient rouges comme des pommes du Canada. Lorsque le bateau fut accosté, il vint à moi, m'embrassa et dit : « Voilà « l'homme qui a fait le grand miracle. »

L'ingénieur se tut. La porte du cabinet s'ouvrit lentement et Edgar, les yeux éblouis par la lumière, s'avança. Lorsqu'il se trouva devant l'homme qui avait « créé » un port, devant cet homme qui, semblait-il, cachait dans ses poches des trains entiers, des maisons, des jetées, des navires et les posait là où il fallait des trains, des maisons, des jetées et des navires, il dit :

— Ensuite, monsieur, qu'arriva-t-il ?

— C'est tout, répondit l'ingénieur. Aujourd'hui, des centaines de navires fréquentent le port de Gdynia, et les Polonais possèdent une marine marchande. Mais, ajouta-t-il en s'adressant au professeur, quel est ce jeune garçon ? Vous ne m'en aviez pas parlé, Aymon.

— Il m'est arrivé dans une caisse avec une quantité de petites bestioles. Mais le dîner doit être prêt. Je vous raconterai son histoire à table.

Explications. — 1. *Gdynia :* Port de Pologne sur la mer Baltique.

2. *Caboteur :* Navire qui, au cours de ses voyages, ne franchit pas certaines limites. Ces limites sont, pour les navires français, tous les pays européens et, au sud, Dakar et Port-Saïd. Ainsi un navire partant de Port-Saïd, touchant Marseille, Gibraltar, Dakar, puis l'Angleterre, franchissant le cap Nord et faisant escale à Arkhangelsk en mer Blanche est un navire armé au cabotage. Le vapeur assurant le service entre Le Havre et New-York est au contraire un navire armé au long cours.

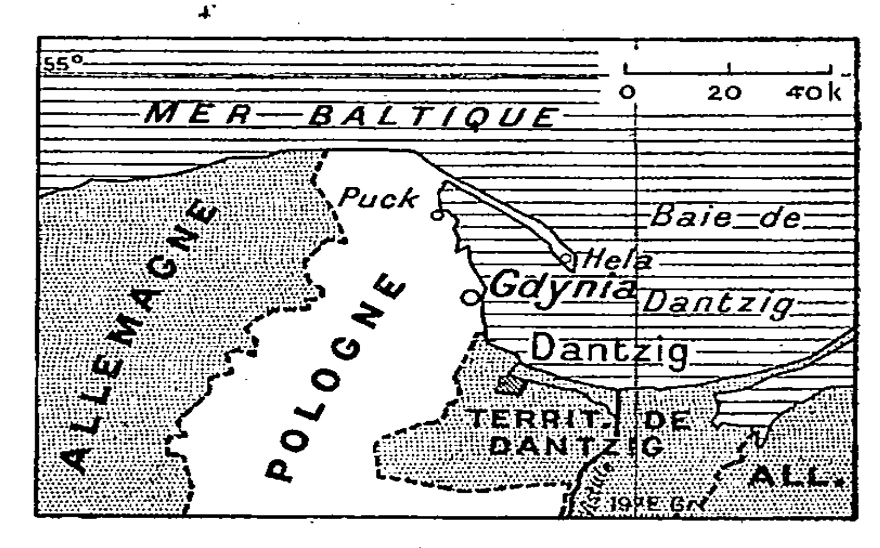
3. *Steamer :* Bateau à vapeur (de l'anglais steam, vapeur). On peut voir souvent deux S précéder le nom d'un navire : S/S Oceania. Cela signifie steam ship (bateau à vapeur) Oceania.

4. *Larguer :* Larguer les amarres ou « détacher » les épais cordages qui fixent le navire au quai. Larguer les amarres, c'est partir, quitter la terre.

5. *Bétonnière :* Machine à fabriquer le béton, mélange de chaux, d'eau, de sable et de cailloux.

6. *Silo :* Réservoir à grains.

Questions. — 1. Quel beau récit fait un ingénieur dans le cabinet du professeur? — 2. Qu'est-ce qui intéresse surtout Edgar dans ce récit? — 3. Pourquoi le port de Gdynia a-t-il été créé? — 4. Quelles difficultés rencontrèrent les ingénieurs? — 5. Que pensez-vous de l'hostilité des pêcheurs? — 6. Comment les ingénieurs eurent-ils enfin raison? — 7. Quels bassins furent créés et abrités sur cette côte ingrate? — 3. Quel fut le premier pilote du port polonais?



Situation du port de Gdynia.

Exercice écrit. — *Avez-vous assisté dans votre village à l'aménagement d'un terrain d'atterrissage? d'un terrain de jeux ou.... Dites comment cet aménagement a été réalisé.*

XV. — Un homme coiffé d'un chapeau melon vert rôde autour de la maison du professeur.

1

Ce matin-là, dès huit heures, Edgar s'était assis à sa table de travail et s'appliquait — à la vérité, il faut dire qu'il s'y appliquait mal — à résoudre un problème que lui avait dicté le professeur.

Quant à celui-ci, il était lui-même assis devant son bureau et préparait son cours.

Edgar était distrait. Il lui était bien difficile de rechercher combien il rentrerait d'arbres dans ce champ dont il connaissait la longueur et la largeur, en supposant que chacun de ces arbres fût planté à un mètre cinquante de son voisin.

Deux semaines s'étaient écoulées, et aucune lettre n'était arrivée. L'ami du professeur avait tenu sa promesse; l'enquête entreprise par l'administration était longue. Quant à Sam, il n'avait pas encore répondu à la longue missive de l'enfant.

Mais une grande transformation s'opérait en Edgar.

Jusqu'alors il n'avait admiré que les marins, les aviateurs hardis qui s'élancent au-dessus des mers et ces découvreurs de mondes qui parcourent le continent africain, les solitudes glacées du pôle ou les forêts vierges de l'Amérique du Sud.

Il les enviait. Pourquoi, se demandait-il parfois, ne possédait-il pas l'usage de ses deux jambes? Oh! comme il aurait voulu devenir le capitaine donnant des ordres pour vaincre la tempête, ou comme il aurait voulu voler là-haut dans la tourmente et craindre que le givre alourdissant son appareil ne le contraignît à amerrir (1) sur les flots déchaînés, ou suivre une piste pendant des jours et des

jours tandis que le tam-tam hallucinant des sauvages le poursuivrait.

Maintenant, il se demandait s'il n'existait pas d'autres aventures aussi belles.

Voyons, se disait-il, n'est-ce pas une aventure merveilleuse que vit le professeur? Il a recherché et appris les conditions d'existence d'un grand nombre d'animaux. Il sait comme ces animaux sont constitués, les différences qui existent entre eux et pourquoi ils sont constitués ainsi et pourquoi ils ne sont pas semblables.



N'est-ce pas une prodigieuse aventure que celle de ces savants qui se sont demandé comment se reproduisent les anguilles?

Leur émotion à chaque erreur et à chaque découverte n'est-elle pas aussi profonde, se demandait Edgar, que l'émotion du capitaine qui cherche une éclaircie dans la brume ou que celle de l'aviateur qui survole l'Atlantique?

Non, non, se disait-il, il ne pourrait jamais comme son père être marin. Mais apprendre et connaître tout ce qu'il y a de merveilleux sur la terre! Etre cet homme à qui l'on dit : « Voici une côte nue et inhospitalière. Il faut y créer un port. » Les mois se passent, des centaines d'ouvriers lancent à la mer les blocs qui formeront les jetées. Les dragues creusent le sable, arrachent les roches. Les rails sont alignés, les carcasses de fer sont revêtues de ciment, les dynamos sont montées, les fils allongés. Eh bien! tout cela est tel que l'ingénieur l'a dessiné sur son papier.

Oh! Oui, cela aussi est une belle aventure pour l'homme.

Mais Edgar ne voyait pas du tout comment lui-même pourrait devenir un savant. Certes, s'il avait pu demeurer ici entre M. Aymon et Marie, il aurait été conduit tout doucement vers la grande aventure scientifique. Mais aujourd'hui peut-être, demain peut-être, arriverait la réponse de M. Cric. Et ne s'était-il pas donné comme but de retrouver son père?



Oui, il lui était bien difficile de s'intéresser au nombre d'arbres qui pourraient entrer dans ce champ de sept mille deux cent cinquante mètres carrés.

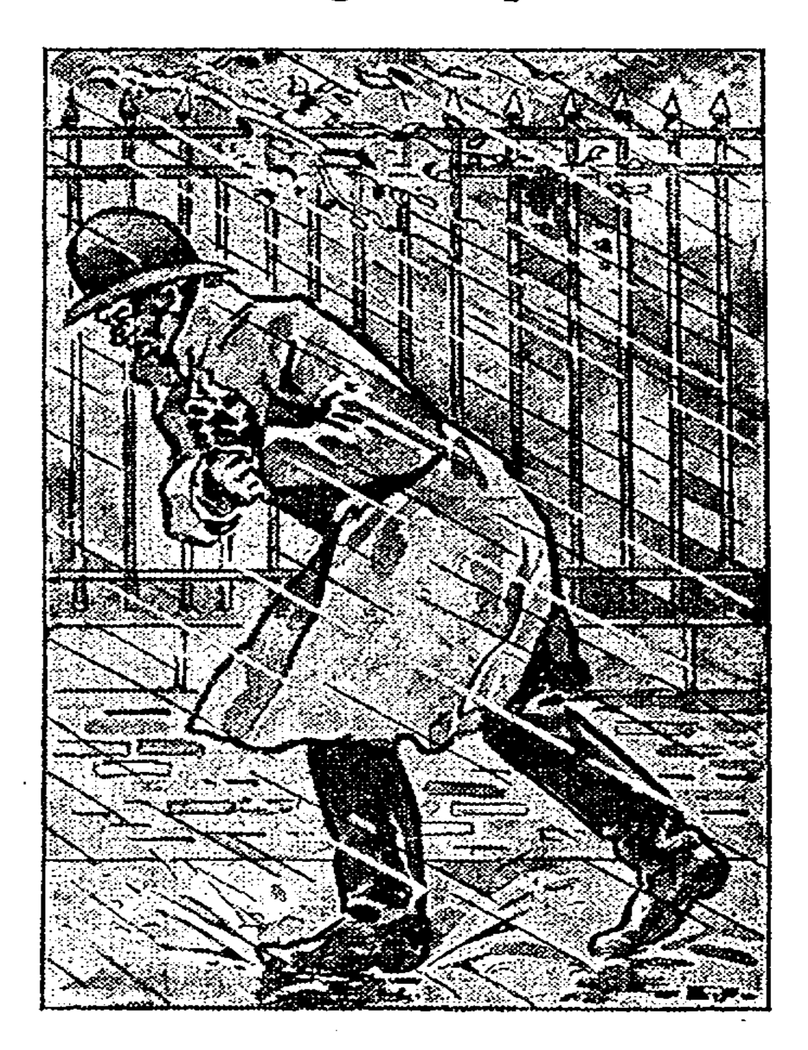
Il regardait au-delà de la grande baie devant laquelle sa table de travail était placée. Il pleuvait, les arbres étaient tordus par la tourmente de vent d'ouest, et l'eau transformait les allées du jardin en ruisseaux rapides.

Il attendait avec impatience le coup de sonnette du facteur qui passait toujours, pour remettre le premier courrier de la journée, entre huit heures et demie et neuf heures.

« Voici quelqu'un, se dit Edgar qui s'était laissé glisser de son haut escabeau et appuyait le front contre une vitre de la baie. Mais ce n'est pas le facteur. »

Au-delà de la grille du jardin, un homme marchait, courbé sous la pluie. L'eau ruisselait sur l'étrange chapeau melon verdâtre dont il était coiffé et claquait sur le manteau caoutchouté dont il était couvert.

Il baissait la tête sans doute pour préserver son visage de la pluie, et marchait lentement sans éviter les profondes flaques d'eau dans lesquelles le feuillage des platanes se reflétait et que ses hautes bottes noires traversaient impunément.



Edgar se troubla.

Jamais, se disait-il, un homme de la ville ne se serait habillé ainsi. Et ne venait-il pas de surprendre — sans que l'enfant ait pu apercevoir son visage — un regard jeté par l'inconnu à la villa du professeur.

Mais le trouble d'Edgar fut plus grand lorsque l'homme, après s'être caché un instant derrière un arbre, refit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru. Cependant il s'était approché de la maison et longeait le mur du jardin surmonté d'une grille.

Edgar se disposait à appeler le professeur Aymon au moment où l'homme mystérieux dressa la tête. Non, il ne pouvait se tromper : ce large visage noir et luisant, rompu par l'éclair blanc des yeux appartenait à...

L'homme, c'était Sam.

Ainsi Sam était vivant. Sam était venu.

2

Edgar aurait voulu crier, appeler, mais il ne pouvait pas. Comme dans certains rêves, sa bouche était ouverte, mais aucun son n'en sortait.

« Pourvu qu'il ne reparte pas, se disait-il. Sam est ici. Il va venir. Dans quelques minutes, il me serrera sur sa vaste poitrine. Mais que fait-il? Il s'éloigne. Non, le voici qui revient, il s'approche de la porte. Sa main saisit le cordon de la sonnette. Il sonne. »

Edgar regagna son haut escabeau. Le professeur, absorbé par son travail, n'avait pas entendu le coup de sonnette. Mais Marie avait ouvert la porte.

Sam était dans la maison et Edgar se disait : « En admettant que chaque arbre soit placé à un mètre cinquante de son voisin et qu'entre la première rangée et la clôture... Oh! Mais que fait donc Sam? Pourquoi ce silence, en bas? S'il ne se montre pas, je vais... Pourvu que Marie qui veut me garder ne dise pas à Sam que l'on m'a renvoyé. Oui, il faut diviser la superficie du champ par...

Marie ouvrit la porte et dit :

— Il y a, en bas, un marin, un affreux homme noir, et il dit qu'il est Sam, l'ami d'Edgar.

— Oui, oui, c'est Sam, s'écria Edgar. Je l'ai vu par la fenêtre.

Et il renversa son escabeau, se précipita tête baissée dans l'escalier et quelques secondes plus tard se jeta dans les bras de Sam au risque d'écraser l'étrange chapeau melon vert que l'homme noir faisait rouler entre ses doigts.

— Oh! Sam, criait-il. Vous êtes bien vivant. Et il l'embrassait et il palpait ses bras musclés.

— Oh! Oui, Edgar, répondait le cuisinier, Sam est encore bien vivant.

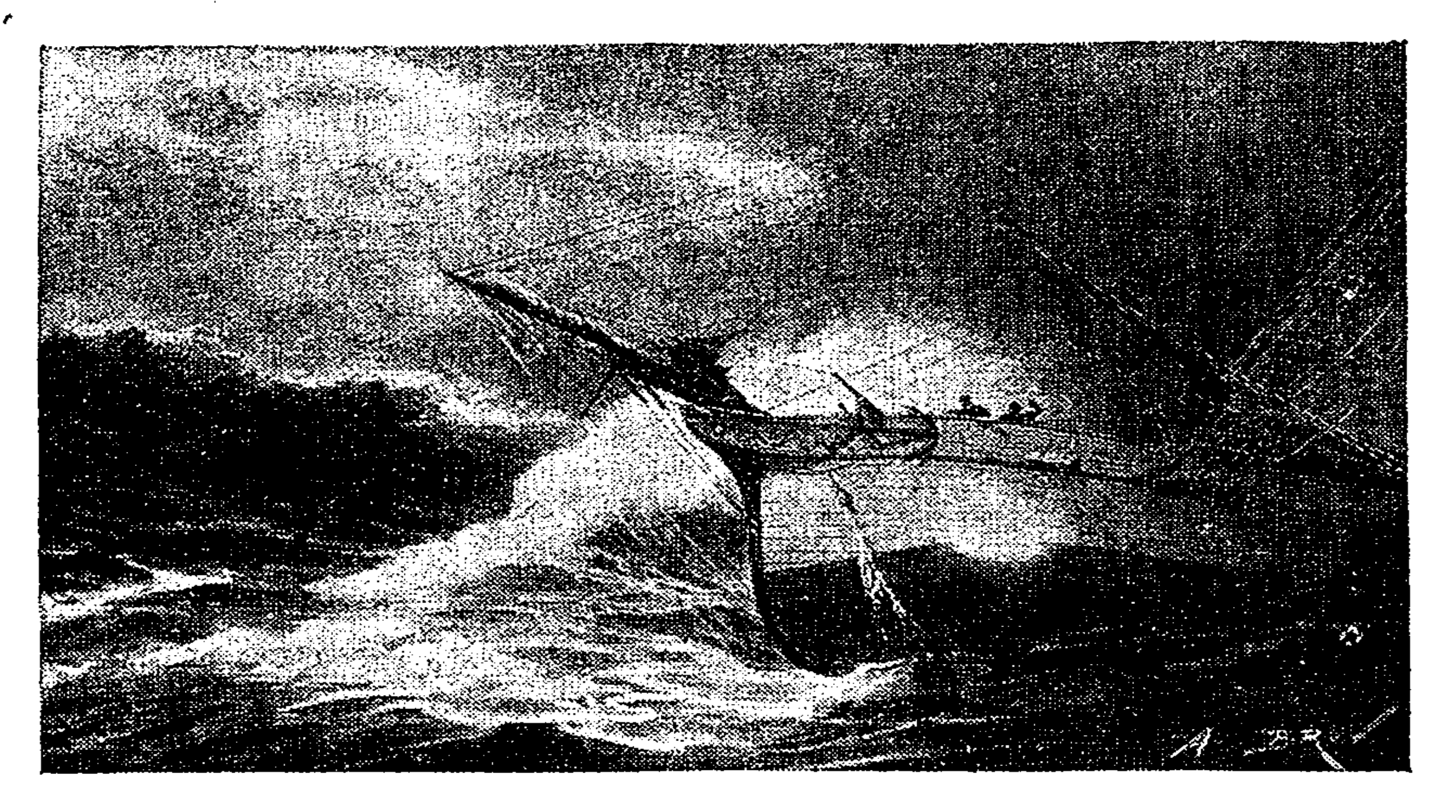
— Avez-vous reçu ma lettre, Sam?

— Oui, Edgar, Sam a reçu votre lettre et Sam est venu ici pour vous dire que vous avez été un méchant garçon de fuir l'internat.

Ah! Il était bien question de reproches. Enfin Sam était là.

— Sam. Est-ce qu'à Londres vous avez pu avoir des nouvelles de mon père?

— Non, Edgar, je ne suis pas allé à Londres. Mais j'ai



PERSONNE N'A PU ME DIRE CE QU'ÉTAIT DEVENUE L'« AVENTURE »...

interrogé beaucoup de marins. Aucun n'a pu me dire ce qu'était devenue l'*Aventure*.

— Ah! fit Edgar déçu, et il baissa la tête.

— Mais, reprit Sam, j'ai décidé d'aller y voir moi-même.

Sam se tenait debout dans la cuisine, un peu gêné par le regard du professeur qui avait suivi Edgar. L'eau dégouttait de son manteau et formait une petite mare sur les carreaux dont Marie prenait tant de soins.

— Sam, dit Edgar qui pensait aux derniers mots prononcés par son ami, voulez-vous dire que vous avez décidé d'aller vous-même au Groenland?

— C'est bien ce que je veux dire, Edgar.

Cependant le professeur s'était avancé.

— Monsieur, dit-il en tendant la main au marin, Edgar m'a beaucoup parlé de vous, et je suis bien content de vous connaître. Mais dites-nous pourquoi vous n'étiez pas à bord du *Neptune*.

— Ah! répondit Sam, brusquement mis dans l'embarras par cette question, c'est que Sam a été malade, monsieur.

— Vous avez été malade?

— C'est-à-dire, monsieur, que Sam a rencontré des amis de chez lui, qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, monsieur, et Sam n'a pas pu refuser d'aller boire un verre avec eux. Alors Sam a été malade pendant deux jours, et le *Neptune* était parti, monsieur.

— Un verre vous a rendu malade?

— A la vérité, monsieur, il faut dire que Sam a bu plus d'un verre.

Edgar intervint :

— Oh! monsieur le professeur, Sam ne boit jamais.

— Non, Sam ne boit jamais, reprit le cuisinier dont le visage noir était devenu tout violacé.

Le professeur riait. Il n'était pas fâché que Sam, à l'occasion de la rencontre de ses amis, eût bu plus d'un verre.

— Eh bien! Sam, dit-il, vous déjeunerez avec nous aujourd'hui et, comme vous devez avoir beaucoup d'histoires à raconter à votre jeune ami, je vous le laisse pour la matinée.

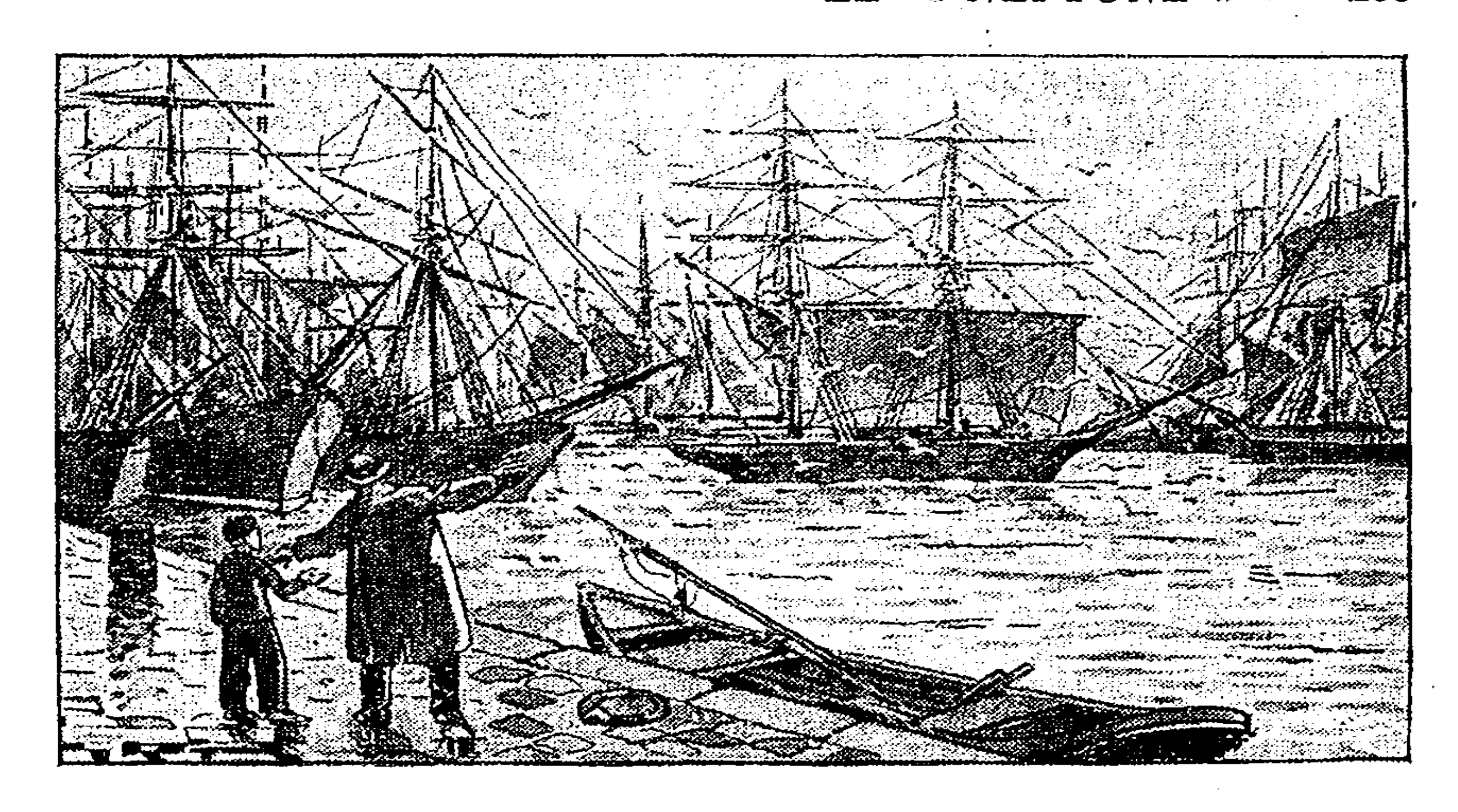
— C'est que, monsieur, répondit Sam, je dois moi-même préparer le déjeuner pour l'équipage du navire à bord duquel je suis embarqué. Mais si vous voulez bien le permettre, je montrerai ce bâtiment à Edgar.

— Entendu, Sam, et faites un bon voyage.

Explications. — 1. *Amerrir :* Se dit d'un hydravion qui se pose à la surface de l'eau.

Questions. — 1. Qu'y a-t-il d'amusant dans la façon dont Sam se présente à Edgar? — 2. De quel sentiment font-ils preuve l'un envers l'autre?

Exercice écrit. — *Vous retrouvez un ami que vous n'avez pas vu depuis longtemps. Racontez la scène.*



XVI. — Un navire de forbans (1).

I

Quelques minutes plus tard, Edgar se trouvait dans la rue, une main prise dans une main de Sam.

La pluie avait cessé, le soleil parvenait à se glisser entre les énormes nuages gris qui roulaient encore dans le ciel, et le jeune garçon pensait que l'arrivée de son ami noir, qui chassait momentanément ses soucis, était un peu comme ces rayons de soleil, lorsque Sam prit la parole :

— Edgar, dit-il, savez-vous ce que je vous dirais si j'avais quelque droit sur vous? Si j'étais votre père par exemple, ou si j'étais seulement votre frère aîné, ou encore votre grand ami, ou si encore vous aviez quelque amitié et quelque respect pour moi?

— Oh! mais Sam, répondit Edgar, vous savez bien que vous êtes mon grand ami et que j'ai beaucoup de respect pour vous.

Sam marchait vite et il poursuivait son discours comme s'il n'avait pas entendu la protestation du garçon.

— Je vous dirais que vous vous êtes conduit déloyalement envers moi. Oui, je vous dirais que vous avez manqué de franchise; vous aviez arrangé votre fuite et vous ne m'en aviez pas dit un mot. Mais je n'ai aucun droit sur vous et je sais bien que vous me considérez comme un vieux radoteur.

Edgar parla à son tour sur le même ton :

— Et moi, Sam, savez-vous ce que je vous dirais si j'avais quelque droit sur vous? Si j'étais votre fils par exemple ou si j'étais seulement votre frère cadet, ou encore votre petit ami? Je vous dirais que c'est une honte pour un homme de votre âge, dont les cheveux blanchissent, de boire des verres jusqu'à s'en rendre malade pendant deux jours, mais je n'ai aucun droit sur vous, et je sais bien que vous me considérez comme un petit être sans cervelle.

— Savez-vous ce que je vous dirais encore? reprit Sam. Et il marchait toujours sans regarder Edgar. Je vous dirais que c'est de la plus grande imprudence pour un enfant de votre âge de courir tout seul pendant la nuit sur une route nationale. Qu'il n'est pas du tout convenable de se transformer en chiffonnier, ni de donner son amitié à des hommes sans aveu qui vivent dans les embarcations abandonnées du Vieux-Port et qui sont certainement des voleurs, ni à des Peter et des Shaw que l'on voit pour la première fois.

— Et savez-vous ce que je vous dirais encore? reprit Edgar. Je vous dirais que c'est de la plus grande imprudence pour un homme de votre âge de boire jusqu'à s'en rendre malade, parce que vous auriez pu être la proie de voleurs, parce que vous auriez pu être dépouillé de votre portefeuille, blessé, tué peut-être, et si moi-même j'ai commis une imprudence, c'est celle de donner mon amitié à un marin qui ne sait pas résister aux propositions de quelques camarades...

Sur ce, le cuisinier noir et le fils du charpentier éclatèrent de rire et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, à la grande stupéfaction des passants.

— Eh bien! dit enfin Sam, lorsque cette effusion se fut calmée, je suis bien content de vous avoir retrouvé. Je dois vous le dire, mais jusqu'au moment où j'ai eu terminé la lecture de votre lettre, j'ai été dans le plus grand souci à votre sujet.

Edgard se mit alors à faire le récit complet de ses aventures, avec toutes sortes de détails qu'il n'avait pu écrire à Sam. Il s'appliqua à refaire la tête de Peter lorsque celui-ci s'était aperçu de la disparition de la carafe, des œufs et de la confiture. Il raconta ce voyage qu'il avait fait dans la caisse.

Il parla du cauchemar de M. Aymon, et de cet ingénieur qui tirait de sa poche, semblait-il, des jetées, des maisons, des locomotives et des bateaux. Il dit l'admiration qu'il ressentait pour les savants, et qu'il s'efforcerait lui aussi de devenir un homme avec des jetées, des locomotives et des bateaux dans les poches.

Sam ouvrait toutes grandes ses oreilles et, au moment où Edgar se tut, il dit que Sam n'était plus digne de son jeune ami.

— Ou bien, ajouta-t-il en riant, monsieur le professeur Edgar consentira-t-il à prendre à son service le vieux cuisinier Sam.

— Mais vous, Sam, qu'avez-vous fait lorsque vous vous êtes aperçu que le *Neptune* était parti sans vous?

— J'ai trouvé un autre navire qui a touché Naples, Alger, Oran et Bordeaux, et c'est à Bordeaux que mon ami Jacobsen de Londres m'a fait suivre votre lettre.

— Et comment comptez-vous vous rendre au Groenland?

— A Bordeaux se trouvait une goélette canadienne dont le capitaine fait le commerce des fourrures, et je me suis engagé à bord comme cuisinier. J'ai signé un contrat ni timbré, ni enregistré et j'ai touché une avance de trois cents francs. Mais la vérité m'oblige à vous dire que mes compagnons m'apparaissent plutôt comme des forbans que comme d'honnêtes commerçants et chasseurs de phoques et de morses. Mais je n'avais pas le choix.

Le *Nuage-Volant* étant à Bordeaux le seul navire en partance pour le Groenland.

— Le *Nuage-Volant?* fit Edgar.

— Oui, reprit Sam, c'est le nom de ce voilier à bord duquel votre ami Sam a l'honneur d'être, à la fois, chef cuisinier, maître d'hôtel et garçon particulier du capitaine. Il a été en outre entendu que le même Sam ne refuserait pas, si le capitaine le jugeait utile, d'aider l'équipage à la manœuvre des voiles ou à la poursuite des morses ou à leur dépeçage. Pour quoi ledit Sam en plus de sa solde mensuelle de cinq cents francs, recevra un quart de part sur la totalité des prises du *Nuage-Volant*.

— Mais, Sam, ce navire se trouve donc ici?

— Ici même, Edgar. Il a fait escale au Havre pour compléter son approvisionnement.

— Et quand appareille-t-il (2)?

— Ce soir.

— Oh! Sam, déjà vous allez me quitter?

— Mais j'espère être de retour dans cinq mois et vous rapporter de bonnes nouvelles. Savez-vous, ajouta-t-il, que le capitaine du *Nuage-Volant* est un homme extraordinaire?

— Comment ça?

— Oui, fit Sam, savez-vous que son ami le plus intime est un requin blanc?

— Un requin blanc?

— Oui, c'est un requin entièrement blanc qui s'est lié d'amitié avec le capitaine du *Nuage-Volant* et qui accompagne son navire.

— Oh! fit Edgar, cela est invraisemblable.

— Oui, oui, reprit Sam, cela paraît invraisemblable, mais c'est vrai. De Bordeaux ici, le requin blanc ne nous a pas quittés, et tantôt on l'apercevait précédant le *Nuage-Volant*, et tantôt le suivant, dans son sillage. Malheur à qui s'aviserait de lui tirer un coup de carabine ou de lui tendre un hameçon, le capitaine le tuerait sans hésiter et jetterait son corps à la mer.

— Vous avez raison, Sam. C'est un forban.

— Ce sont les matelots qui sont des forbans. Lui, je ne sais pas. Tous les soirs il s'assied à l'arrière du navire et joue d'une sorte de musique, alors le requin blanc s'approche et nage à quelques mètres du navire et ainsi ils demeurent plusieurs heures, et cette musique c'est une façon à lui de parler à son ami. Je les ai vus, Edgar, vus de mes yeux, et il suffit que le capitaine se montre pour que les mouettes et les goélands s'abattent sur le pont à ses pieds. Oui, c'est un homme extraordinaire.

— Il vous arrivera malheur, Sam.

— J'ai signé un contrat. J'ai encaissé un mois d'avance. Je ne puis débarquer, et c'est le seul navire qui appareille pour le Groenland.

— Comment est-il, ce capitaine?

— C'est un vieil homme, très grand, mais tout voûté, et il porte de longs cheveux blancs, roulés derrière les oreilles. En dehors du service il ne parle jamais à personne.

2

Les deux amis avaient atteint un petit bassin au nord des ports et réservé aux navires à voiles de petites dimensions.

— Voyez-vous cette goélette grise à vingt mètres du quai, dit Sam en posant la main sur une épaule d'Edgar.

Voyez-vous, ajouta-t-il, ces mouettes qui volent au ras du pont?

— Oui, fit Edgar.

Le doigt tendu de Sam désignait un voilier à deux mâts mouillé au centre du bassin.

— C'est le *Nuage-Volant.*

— Il n'est pas grand, dit Edgar.

— Non, répondit Sam. C'est un vieux navire qui parle et gémit comme parlent et gémissent tous les vieux navires, mais il est encore solide et résistant, et de Bordeaux ici nous n'avons pas eu une goutte d'eau dans la cale, bien que la mer ait été mauvaise.

Edgar regardait le petit navire, essayant de découvrir la silhouette du capitaine sur le pont. Mais le pont était désert et le navire semblait abandonné.

— Sam, dit-il, le requin blanc, où se trouve-t-il en ce moment?

— Il nous attend au large, sans doute. Mais, je vais vous raccompagner à la maison du professeur et je vous quitterai. N'oubliez pas de me donner toujours de vos nouvelles. Ecrivez, comme vous l'avez fait, à Ignace Jacobsen. Ayez toujours bon espoir. Je reviendrai et peut-être ne reviendrai-je pas seul.

« Tous les mois, glissez une lettre ou une simple carte dans une boîte aux lettres. Avez-vous de l'argent encore? Oui?

« Ecrivez, même si vous allez dans une prison plus sombre, même si vous n'avez plus d'argent pour acheter des timbres, même si vous ne recevez pas mes réponses. Et espérez. Un jour, le vieux Sam reviendra, vous verrez de nouveau sa grosse tête noire et il vous emmènera.

Sur ce dernier mot, Sam se tut et n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce que fût atteinte la petite maison du professeur.

Il tira sur la sonnette et lorsque la porte du jardin s'ouvrit, il dit :

— Eh bien! Edgar, au revoir.

Et sans embrasser l'enfant il s'enfuit à toutes jambes.

Quelques minutes plus tard, Edgar était assis de nouveau dans le cabinet de M. Aymon, avait repris son porte-plume et s'efforçait de calculer combien d'arbres pourraient entrer dans ce champ dont les dimensions lui étaient connues.

Mais pouvait-il résoudre ce problème ce jour où Sam était venu et était reparti? Non, ce n'était pas possible. Ce rapide passage de son ami était, lui semblait-il, un rêve. Sam, coiffé de cet étrange chapeau melon vert, s'était-il montré dans la rue, sous la pluie? Etait-il entré, avait-il amené l'enfant jusqu'au *Nuage-Volant?* Et ce capitaine ami du requin blanc existait-il? Ou cela n'était-il qu'un jeu de l'imagination d'Edgar?

L'enfant, mordillant son porte-plume, le regard posé, au-delà des carreaux, sur les nuages gris qui couraient dans le ciel, rêvait, lorsque le professeur qui était entré tout doucement lui posa la main sur le front.

— Edgar, lui dit-il. Tu resteras huit jours encore dans cette maison, puis il faudra retourner à Marseille. Oui, la réponse est arrivée. M. Cric te réclame.



Explications. — 1. *Forban :* Corsaire, pirate.
2. *Appareiller :* Se préparer à partir.

Questions. — 1. Comment finissent les reproches amicaux que s'adressent Sam et Edgar? — 2. Qu'est-ce qui vous frappe surtout dans ce que dit Sam à Edgar du capitaine du « Nuage-volant »?

Exercice écrit. — *Vous avez vu un chien savant, ou tout autre animal apprivoisé. Dites ce qu'il savait faire.*

XVII. — Edgar s'enfuit pour la seconde fois.

1

Est-ce qu'il n'était pas écrit sur le visage d'Edgar qu'une fois encore il allait fuir? Est-ce que ses yeux, au cours du dernier repas qu'il prenait à la table du professeur et de Marie, ne le trahissaient pas? Il n'osait pas regarder ses amis en face.

Sans doute attribuaient-ils sa tristesse à cette lettre qu'ils avaient reçue, et le déjeuner s'acheva sans que le professeur fût parvenu à faire sourire Edgar qui roula sa serviette et la passa dans l'anneau d'argent que Marie lui avait acheté et avait fait marquer à ses initiales.

Peu après une heure, le professeur sortit et Edgar, assis sur un tabouret, commença à faire la lecture à Marie.

C'était décidé, dès que la gouvernante s'endormirait, et bien qu'elle s'en défendît il ne fallait pas longtemps pour qu'elle dormît d'un sommeil profond, Edgar monterait dans sa chambre et se préparerait à fuir. Il aurait tout le temps qu'il lui fallait, un cours devant retenir ce jour-là le professeur jusqu'à quatre heures.

Depuis une semaine, l'enfant lisait à Marie cette belle histoire de Rudyard Kipling (1) dans laquelle il est question d'un jeune Américain tombé à la mer et recueilli par des pêcheurs de morue.

... Et deux matelots avaient fixé leur doris (2) juste au-dessus du rocher de la Vierge... La mer devenait de plus en plus mauvaise. D'un instant à l'autre la petite embarcation pouvait être brisée sur le rocher...

C'était trop passionnant, Marie ne pouvait se laisser aller au sommeil. Dès que ses yeux se fermaient, vivement elle relevait la tête. Elle voulait savoir si, oui ou non, le doris s'écraserait sur le rocher... Et deux autres

matelots s'approchent de l'embarcation en péril et coupent le filin... Allons, maintenant, Marie pouvait dormir; les deux imprudents étaient sauvés.

Edgar, peu à peu, parlait plus doucement. Sa voix devenait un faible murmure et enfin la tête de sa grande amie s'inclina et s'appuya sur l'oreillette du vaste fauteuil.

Aussitôt Edgar posa son livre et, sur la pointe des pieds, quitta le salon. Dans la chambre, il ne lui fallut pas longtemps pour sortir du coffre, où ils étaient rangés, ces vêtements que lui avaient confectionnés si rapidement les matelots du *Neptune*.

Il était ému et cependant bien calme. Oui, il quittait ses grands amis, sa chambre où il avait dormi en paix.

Mais il devait fuir, se disait-il. Il ne pouvait retourner à l'internat. Il allait de nouveau vivre avec Sam et ensemble ils navigueraient vers ces régions glacées où, croyait-il, son père vivait encore. Peut-être serait-il le sauveur de son père.

Edgar le poltron semblait avoir disparu.

C'était Edgar le courageux qui décidait.

Dans le coffre, avec le pantalon de toile grossière, l'épais chandail de laine et ces chaussons que Shaw avait taillés et cousus, étaient enfermés l'odeur de la mer et le souvenir de son aventure depuis l'instant où, à l'internat, Edgar s'était laissé glisser de son lit, pour fuir.

Tandis que le jeune garçon passait les bras dans le chandail, les jambes dans le pantalon, il sentait l'odeur du Vieux-Port, l'odeur du large, il revoyait le visage souriant du vagabond et la face furieuse de Peter lorsqu'il s'était aperçu de la disparition de la carafe. Il lui semblait que les jours vécus chez le professeur n'existaient plus et, lorsqu'il fut complètement habillé, il crut sortir de la caisse dans laquelle il s'était volontairement enfermé.

Maintenant, il partait pour une nouvelle et grande aventure. Ici, il avait seulement fait escale, mais ici son cœur s'était enrichi.

Comme il lui fallait expliquer sa fuite, sur une grande feuille il écrivit :

« Cher professeur et vous chère Marie,

« Je vous aime beaucoup. Pas tout à fait autant que mon père, mais autant que mon ami Sam. Je pars pour ne pas retourner à l'internat. Ne me cherchez pas et ne me faites pas chercher. Je reviendrai plus tard pour vous embrasser. Merci.

Edgar. »

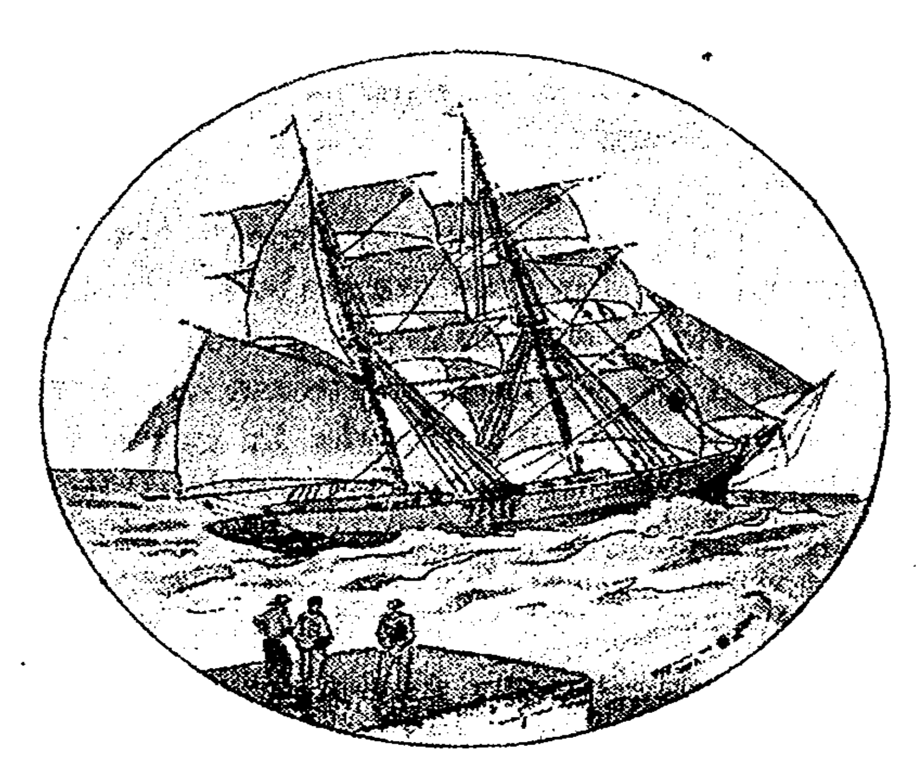
Cette lettre, il la laissa bien en vue sur le lit. Puis, ses sabots d'une main, son baluchon de l'autre, il descendit sans bruit l'escalier.

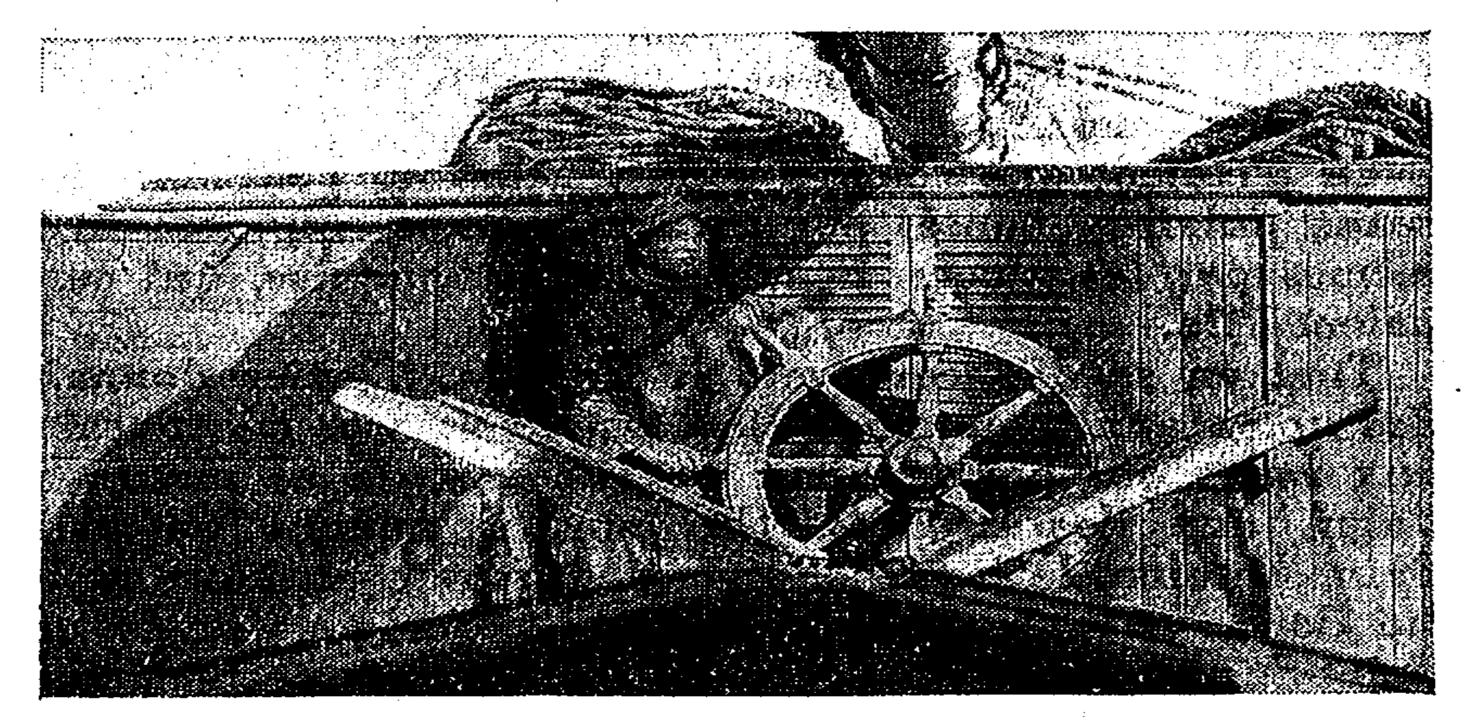
Explications. — 1. Histoire tirée des *Capitaines courageux*, roman de Rudyard Kipling sur la vie des pêcheurs de Terre-Neuve.

2. *Doris :* Petite embarcation dont se servent les pêcheurs de Terre-Neuve.

Questions. — 1. Comment Edgar fait-il ses préparatifs? — 2. Quels sentiments éprouve-t-il pour le professeur et sa vieille servante? — 3. Qui poussa Edgar à s'enfuir?

Exercice écrit. — *Cette fuite d'Edgar ne vous rappelle-t-elle pas telle aventure de votre vie ou celle d'un de vos camarades?*





TIMONIER À LA BARRE D'UN TERRE-NEUVA.

TROISIÈME PARTIE

I. — La pêche à la morue.

1

Dans le nord-ouest de l'Atlantique, face au vaste estuaire du fleuve canadien Saint-Laurent, se trouve un morceau de terre détaché du continent américain : c'est Terre-Neuve.

Tout autour, Belle-Isle, Anticosti, La Madeleine, Saint-Pierre, Miquelon et des centaines d'autres îles et îlots sont disposés comme un collier.

C'est le navigateur Sébastien Cabot qui découvrit Terre-Neuve, en 1497.

Lorsque, par ordre de François I[er], Jacques Cartier y alla à son tour, à bord d'un petit navire appelé l'*Eléphant*, il trouva un pays si désolé, si aride, qu'il dit que certai-

nement c'était la terre donnée par Dieu à Caïn lorsque celui-ci eut tué Abel.

Ce n'étaient que rochers sans végétation, peuplés d'oiseaux polaires, hantés par les ours blancs emportés eux-mêmes par les glaces détachées de la banquise, qui cernaient l'île.

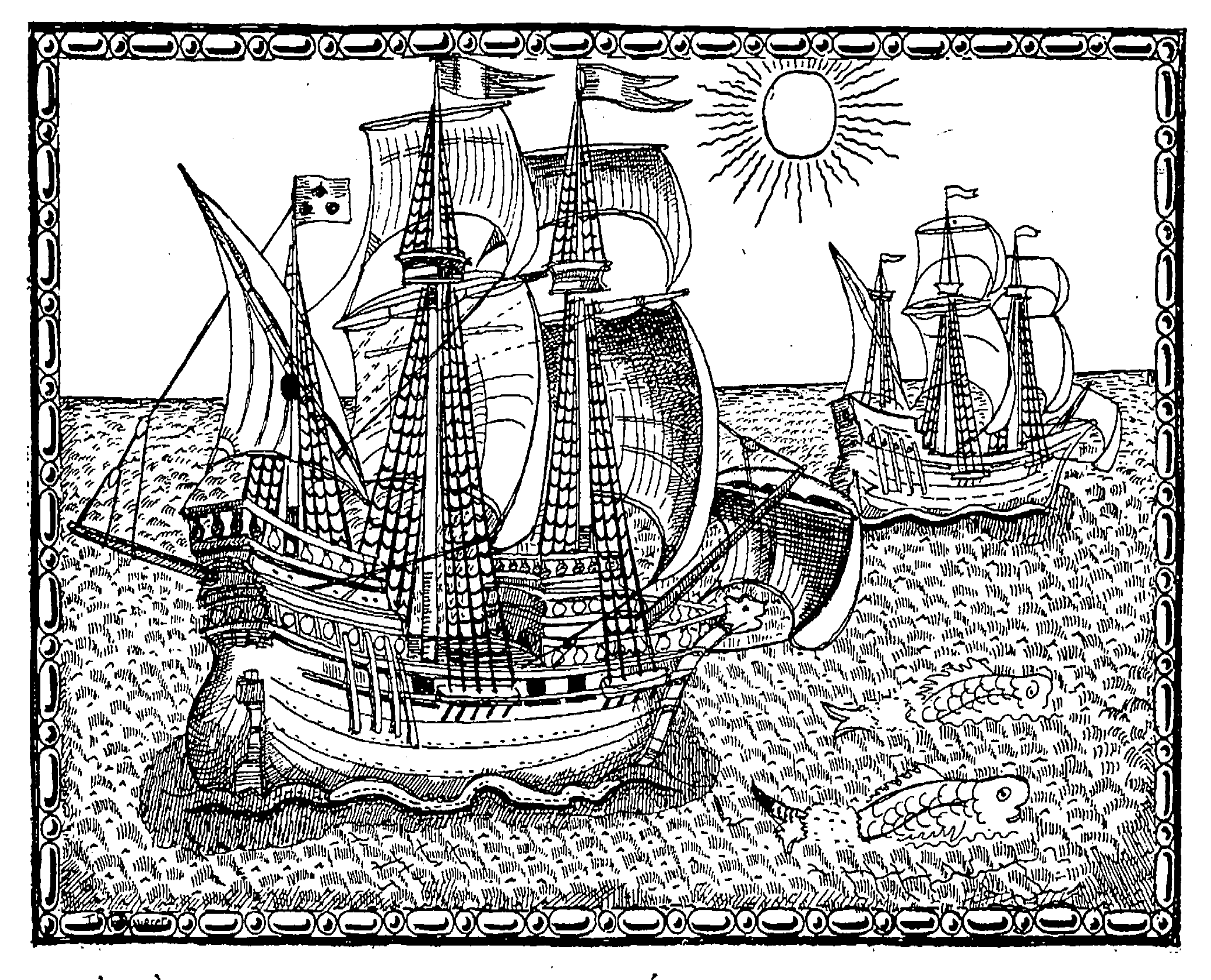
Tout en se dirigeant vers le Canada, Cartier donnait des noms aux montagnes élevées que sa vue découvrait, aux rades qui permettaient aux navires de se mettre à l'abri, aux îles et îlots. Un jour, il nomme un abri Saint-Antoine, le lendemain il en découvre un autre et il lui donne le nom de Saint-Servan. A quelques lieues de Saint-Servan coule un fleuve où ses hommes pêchent une grande quantité de saumons : il baptise ce fleuve Saint-Jacques. Ici, cette île entourée de plages de sable blanc, il l'inscrit sur la carte comme étant l'île de Blanc-Sablon. Plus loin, il aperçoit deux caps jumeaux appartenant à la terre ferme, il les appelle Cap Double et, un autre, Cap Pointu parce qu'il se termine en une fine pointe.

Le jour de la Saint Jean, il appelle de ce nom un cap aperçu dans la brume et que le mauvais temps ne lui permet pas d'approcher. Un matin, l'*Eléphant* se trouve au centre d'un golfe plein d'îles rondes comme des colombiers, et il leur donne le nom de Colombaires.

« *Près de là,* écrit Cartier dans le rapport qu'il présenta au roi, *on trouve le fond à vingt brasses et il y a la plus grande pêcherie de morues qu'il est possible de voir. Nos hommes prirent cent morues en moins d'une heure.* »

Lorsqu'on se penche sur la carte des courants qui parcourent les océans, on en voit un qui, lové dans l'Atlantique comme un énorme serpent, écume les eaux des côtes de Guinée, de l'Amérique du Sud, du golfe du Mexique. Il se divise : une de ses branches se dirige vers l'Europe, une autre passe au grand large de l'Islande et de la pointe nord-ouest de l'Angleterre. Il s'appelle tour à tour *Courant Equatorial* et *Gulf-Stream.* C'est un courant chaud.

Il en est un autre qui, venant des régions polaires, se



C'EST À BORD DE DEUX BATEAUX DE CE TYPE, APPELÉ CARAQUE, QUE JACQUES CARTIER ACCOMPLIT SON PREMIER VOYAGE AU CANADA. *(Dessin de R. Rouveret.)*

glisse entre la Terre de Grant et la côte ouest du Groenland, traverse la baie de Baffin et le détroit de Davis et se dirige vers le sud en suivant les côtes de la péninsule du Labrador dont il prend le nom. C'est un courant froid.

Ces deux grands fleuves marins se côtoyent sur plusieurs centaines de milles sans mélanger leurs eaux (1), *là-même* où les hommes de Jacques Cartier pêchèrent cent morues en moins d'une heure.

PRINCIPAUX COURANTS MARINS.

A. Courant du Groenland; B. Courant du Labrador; C. Gulf Stream; D. Courant Nord Equatorial; E. Courant Sud Equatorial; F. Courant du Brésil; G. Afflux général des eaux vers l'est.

Là, sur la plate-forme rocheuse immergée, par l'apport et l'accumulation, depuis des milliers d'années, de terres et de sables venus des continents, de vases et d'algues, ils ont formé les bancs de Terre-Neuve.

Là, le *Gulf-Stream* a déversé des milliards d'animalcules, des poussières innombrables de crustacés qu'il a charriés pendant des milliers de lieues marines.

Ces animalcules, ces poussières de crustacés se développent et ce sont proies faciles et nourritures abondantes pour capelans (2), phoques, baleines et morues.

Et la morue attire l'homme.

A chaque début de printemps, de petits voiliers venus d'Amérique et d'Europe atteignent les bancs et jettent leur ancre au fond. Les voilà pour plusieurs semaines dansant

sur la houle et perdus dans la brume qui hante presque sans cesse ces parages.

Les doris sont descendus à la mer, et les matelots vêtus de caoutchouc, chaussés de hautes et lourdes bottes, attendent que la mer les mette à leur portée pour, les jambes légèrement écartées, sauter dedans, d'un seul coup. Ce sont des cavaliers, semble-t-il, qui enfourchent leur monture.

Ils partent, deux hommes seuls loin du petit voilier, dans ce canot si bien équilibré qu'il peut résister aux plus fortes lames sans chavirer.

La brume les enveloppe. Ils sont perdus sur l'océan, cavaliers encore chevauchant la houle même, montant sur ses crêtes, plongeant dans ses creux.

Ils lancent la ligne plombée et appâtée.

Non, la morue ne mord pas, la morue n'est pas ici. Il faut aller plus loin, et ils s'éloignent à force de rames.

Encore une fois, ils jettent leur ligne au fond, mais aucun poisson ne mord et il faut reprendre les avirons. Enfin voici la morue : affamée, elle a dévoré l'appât. Celui des deux hommes qui commande parce qu'il est le meilleur pêcheur, parce qu'il a plus d'expérience, lance un grappin (3) qui fixe l'embarcation au fond et la pêche commence.

A chaque coup les deux hommes remontent leur ligne; une morue au bout. Ils arrachent le poisson à l'hameçon et le jettent à leurs pieds. L'appât file de nouveau par dessus bord et voici une autre morue qui se précipite, la gueule ouverte.

Autour des deux hommes, c'est la brume; au-dessus d'eux, c'est la brume. Ils se voient à peine, ils voient à peine la lame qui se joue d'eux, qui les lance vers le ciel, qui les attire vers le fond de la mer. La tête basse, le dos courbé, le corps glacé, la chair des mains à vif, ils lancent leur ligne, la remontent, la relancent encore, et le tas de de morues frétillantes monte autour de leurs jambes.

Où sont-ils? Dans quel monde vivent-ils? Existe-t-il autre chose au monde que cette brume, que le mouvement

incessant et furieux du doris? Existe-t-il d'autres visages que le visage broussailleux, à la chair bleuie par le froid, qui vous fait face?

Là, tout près, est l'océan, la grande puissance du monde.

Mais la brume s'est encore obscurcie, le doris, sous le poids du poisson, s'est enfoncé dans l'eau. Il faut rentrer. Le grappin est retiré du fond. Les avirons sont repris en mains. « Tire dessus, marin! »

Où se trouve le petit voilier?

— Entends-tu la cloche (4), camarade?

— Oui. C'est là, juste derrière nous. Souque (5) dur.

Dos courbés, dans la brume, les deux hommes tirent sur leurs morceaux de bois.

— La journée a été bonne. Entends-tu la cloche?

— Oui, oui, la journée a été bonne. Nous aurons de la besogne en rentrant. La cloche est juste derrière nous. Nous y allons droit dessus. Souque dur.

Un long moment encore, les deux hommes nagent (6), puis l'un dit :

— Voici les amis qui rentrent eux aussi.

Il crie au doris qui apparaît tout à côté dans la brume :

— Ohé! les gars. La journée a-t-elle été bonne?

— Oui, oui, crient les autres. Entendez-vous la cloche?

— Juste derrière nous.

Dépouillés de leurs voiles, tendant leurs vergues et leurs mâts nus, les voiliers ancrés apparaissent comme de grands squelettes. Les cloches tintent, à droite, à gauche.

— Allons garçons. Souquez dur, disent-elles.

Ils arrivent enfin. On hisse un doris à bord et son chargement est vidé sur le pont. On en hisse un autre, et voilà encore des morues. Voilà dix doris et le tas de morues arrive à la hauteur des cuisses des hommes.

— Maintenant, à l'ouvrage.

Les couteaux fendent le poisson. Le foie est arraché et jeté à droite. Le poisson éventré et salé est jeté à gauche.

— Du cœur au travail, les hommes! Vous mangerez et irez dormir plus tard.

Les lourdes bottes glissent dans le sang, les mains sont

faites de sang, et toujours les couteaux s'enfoncent dans les ventres mous, et le foie est jeté à droite et le poisson ouvert et salé est jeté à gauche.

Enfin, voici la chambre commune, la table commune et le novice apporte le café bouillant.

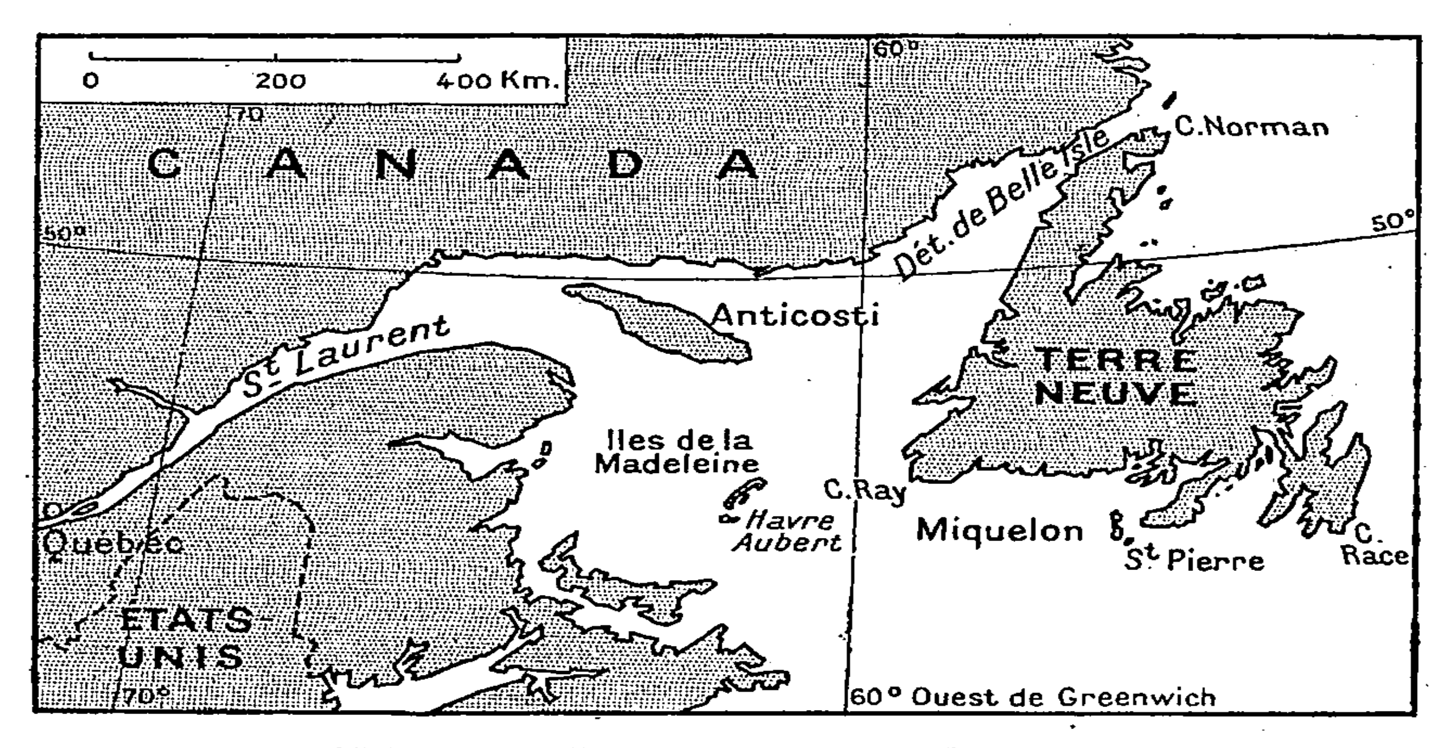
— Allons, les hommes, mangez, buvez et dormez maintenant.

Ils se couchent, et le petit voilier, dans la brume, continue sa danse sur la houle.

Y a-t-il cinq minutes ou quatre heures qu'ils dorment, habillés et bottés, lorsque la voix dit :

— Les doris sont parés (7), les hommes. Il faut repartir.

Encore endormis, ils se laissent glisser de leur cou-



TERRE-NEUVE ET LA BAIE DU SAINT-LAURENT.

chette, avalent un quart de café, enfilent leur manteau de cuir et, lorsque la houle leur présente le doris, enfourchent leur monture. Les voici partis pour une nouvelle course sur le dos même de l'océan.

Cependant, tandis que le doris fixé au fond saute d'une lame à l'autre, il arrive que la mer devienne de plus en plus creuse. Le vent souffle et emporte la brume, les crêtes des lames blanchissent, et c'est la tempête.

— Coupez le filin du grappin et sauvez-vous.

Ils tirent sur les avirons, le dos courbé, la tête basse.

— Tu penses, dit l'un, aux gosses qui sont à la maison?

— Oui, oui, fait l'autre. J'en ai un qui ne rêve qu'à venir sur le Banc. Ah! pauvre de lui!

Le vent hurle, les gouffres se creusent sous le doris, l'océan est balayé par une poussière d'eau, et dans cette poussière apparaît un des grands squelettes, roulant, tanguant, gémissant, criant sa souffrance de navire livré à la tempête!

— Ce n'est pas le nôtre, dit celui qui commande. Mais qu'importe? Attention à l'aborder (8).

Quelques minutes plus tard, ils avalent un verre d'eau-de-vie.

— Ce n'est pas pour cette fois-ci encore, disent-ils.

Explications. — 1. *Sur le banc de Terre-Neuve,* un navire a pu avoir à son avant +13° et à son arrière 0°.

2. *Capelan :* Poisson de mer, à chair délicate, qui sert d'appât pour la morue.

3. *Grappin :* Sorte d'ancre légère servant à immobiliser les petites embarcations.

4. *Entends-tu la cloche? :* Lorsque la brume recouvre les bancs de Terre-Neuve, à bord de chaque bateau on sonne la cloche pour guider les pêcheurs qui se sont éloignés dans les doris.

5. *Souquer, souquer dur :* Tirer avec force sur quelque chose. Pour avancer plus vite, le matelot qui manie les rames d'une embarcation « souquera dur ». Noter que les marins ne disent pas « ramer », mais « nager ».

6. *Nager :* Voir *Souquer.*

7. *Paré :* Prêt. On dit qu'un navire est paré à appareiller.

8. *Aborder :* Accoster. On aborde une côte. Mais on dit aussi que deux navires se sont abordés lorsqu'ils se sont heurtés.

Questions. — 1. Où se fait la pêche à la morue? — 2. Quels sont les grands courants marins chauds et froids qui se croisent dans le voisinage de Terre-Neuve? — 3. Comment se pratique la pêche à la morue? — 4. Quels risques courent les doris dans la brume ou la tempête? — 5. Relevez les détails qui montrent que la pêche à la morue est très dure et exige une rare énergie.

Exercice écrit. — *Vous connaissez plusieurs sortes de pêche. Quelle est celle qui vous paraît la plus pénible? Quelle est celle qui vous paraît la plus agréable? Décrivez une scène à votre choix.*

II. — L'enfant aux oiseaux.

I

Lorsque les goélettes ont leur chargement complet de morues éventrées et de foies de morues, elles rentrent en France, en Amérique, en Espagne ou en Angleterre.

Mais certains voiliers gagnent un port de Terre-Neuve ou encore une des îles du golfe de Saint-Laurent où sont établies des sécheries de morues et repartent en mer pour une nouvelle saison de pêche.

A Havre-Aubert, dans une de ces îles du golfe de Saint-Laurent, vivait un médecin d'ascendance française.

A peu près à l'époque où Sam était né dans l'île de Gorée, il lui arriva une singulière aventure.

C'était la nuit du 31 décembre, et la mer autour de l'île était glacée.

Sa femme et ses deux fils, qui étaient de grands garçons de vingt et dix-huit ans, avaient attendu que sonnât minuit pour lui souhaiter une heureuse année, puis ils étaient allés se coucher.

Souffrant d'insomnie, il lisait encore, les pieds au feu, lorsque trois coups légers furent frappés à la porte.

« M'appelle-t-on pour que j'aille visiter un malade? » se demanda-t-il en quittant son fauteuil.

Il alla jusqu'à la porte, l'ouvrit. La neige s'étendait pâle sous la clarté de la lune, et il n'y avait personne devant la porte.

« Je m'étais peut-être endormi, se dit le médecin, et c'est en rêve que j'ai entendu frapper les trois coups. »

Il allait refermer la porte lorsqu'une légère pression sur un pan de sa robe d'intérieur lui fit baisser la tête, et il vit devant lui un garçon pas plus haut qu'une botte, qui tremblait.

— Qui es-tu et que veux-tu? lui demanda-t-il. Qui t'a conduit ici?

L'enfant, les yeux levés vers lui, ne répondit pas.

— Allons, entre, dit-il encore. Le thermomètre est à moins vingt-cinq. Tu vas attraper la mort et moi aussi.

Et empoignant l'enfant par la main, il l'emmena bien vite à l'intérieur.

Les flammes du foyer éclairèrent un tout petit visage blanc aux yeux bleus et souriants. De la toque en fourrure qui le coiffait, dépassaient de longues mèches de cheveux soyeux et presque blancs qui dissimulaient mal un front haut et large.



L'enfant — il n'avait pas plus de deux ans — était chaussé de mocassins (1) et chaudement vêtu d'un manteau en peau de phoque.

Il avait arraché ses gants et présentait ses mains aux flammes.

— Ne fais pas ça, dit vivement le médecin. Et prenant les petites mains dans les siennes, il les frotta et les battit.

L'enfant se mit à rire comme s'il s'agissait d'un jeu.

— Qui es-tu? demanda encore le médecin.

Le garçon, tête levée, regardait sans crainte le médecin.

— Ne sais-tu pas parler encore?

Le petit bout d'homme plongea la main dans l'ouverture de son manteau, en sortit un portefeuille en peau de porc et le tendit au médecin qui l'ouvrit, le fouilla et en retira un paquet de bank-notes (2). Il le fouilla encore, mais il n'y avait pas autre chose dans ce portefeuille que ce paquet de billets de banque crasseux.

Il appela alors sa femme et ses deux fils et leur dit :

— Regardez un peu ce qui nous arrive.

Les pêcheurs partent deux par deux dans les doris, seuls, loin du petit voilier (p. 299).

Au retour de la campagne de pêche on débarque et l'on pèse les poissons séchés. *(Phot. Wide World.)*

— Oh! le joli petit enfant, dit la mère. Mais comment est-il ici?

Le père raconta : il était assis et lisait et trois coups avaient été frappés à la porte, mais devant la porte il n'y avait que ce gosse.

— En êtes-vous bien sûr, père? dit le fils aîné.

— Oui, oui, répondit le médecin, et comme il avait fini de compter les billets, il ajouta :

— Il y a deux mille livres. Pas une de plus, pas une de moins. C'est une véritable fortune.

— Il faut battre les alentours, dit le fils cadet. Peut-être la mère, malade ou blessée, est-elle tombée et n'a pu atteindre la maison.

Les deux fils se chaussèrent de souliers ferrés pour la glace, se couvrirent de leurs manteaux fourrés et sortirent.

L'enfant n'éprouvait aucune frayeur, ni aucune timidité. Debout devant le feu, il regardait le médecin, puis il regardait la femme du médecin et souriait.

La mère s'était agenouillée devant lui et, de ses mains, elle caressait ses cheveux et son visage. Elle l'interrogeait.

— Comment t'appelles-tu? D'où viens-tu?

L'enfant ne répondait pas. Il semblait ne pas entendre ou ne pas comprendre.

Le père lui posa les mêmes questions en français, en anglais et en allemand. L'enfant ne répondit pas davantage.

— Il est trop petit pour parler déjà, dit la mère. Regarde comme il est beau et bien soigné. Ce n'est pas un enfant qui a souffert. Es-tu sûr qu'il n'y a pas d'autres papiers dans le portefeuille?

— Non, non. Il n'y avait que ces deux mille livres. Lorsqu'il est arrivé, tout de suite il m'a présenté ce portefeuille comme si on le lui avait dit. Mais qui le lui a dit?

— Regarde ces menottes comme elles sont blanches et bien faites, dit la mère, et d'un pouce elle écartait les petits doigts.

L'enfant, regardant l'un, regardant l'autre, souriait à ce nouveau jeu.

— Il faut lui ôter ce manteau, dit la mère, et le faire manger. Je vais vite lui préparer une soupe.

Lorsque les fils revinrent, l'enfant était assis à table et mangeait de bon appétit.

— Nous avons, dit le fils aîné, battu la neige sur un kilomètre autour de la maison et nous n'avons vu âme qui vive. Nous avons retrouvé les traces de ce petit bonhomme, et, c'est extraordinaire, il n'y a que ses traces à lui, les trous dans la neige de ses deux petits pieds. Personne ne l'a accompagné. Il est venu seul. Et savez-vous d'où il venait, père? De la mer glacée.

— Comment? De la mer? dit le père.

— Oui, de la mer. C'est là que nous avons perdu ses traces.

— Eh bien, il faut le coucher, dit la mère. Peut-être demain tout cela s'éclaircira-t-il.

Une demi-heure plus tard, l'enfant, qui pas une fois n'avait ouvert la bouche pour parler, dormait.

La mère disait au médecin :

— Pas une marque à ses vêtements. Et je t'assure qu'on ne trouve pas de linge pareil ici. C'est du linge acheté à Paris ou à Londres, ou peut-être aux Etats-Unis. Oui. Touche cette petite chemise, c'est aussi fin que du voile, et regarde-le dormir. On dirait un ange, avec ses cheveux blancs.

Quinze jours plus tard en se mettant à table pour le repas de midi, le père dit :

— Il faudra lui donner un nom.

Le fils aîné était placé à la droite du père, le fils cadet à sa gauche et, entre le fils cadet et la mère, sur la chaise haute qui avait servi aux deux enfants, était assis le garçon qui était venu de la mer. Il n'avait pas encore dit un mot, mais, dès qu'on l'interrogeait, il vous regardait et souriait.

— Oui, dit la mère. Comment l'appellera-t-on?

— Tombé du ciel, dit le fils aîné.

— Sauvé des eaux, dit le fils cadet.

— Non, dit le père. Il est arrivé dans la nuit du 31 décembre. On l'appellera Sylvestre.

— Il faut lui trouver encore un autre nom, dit la mère. Allons, toi, père, trouve-lui un autre nom.

— Il est arrivé tout seul. Il sera Sylvestre Tousseul. Mais n'apprendra-t-on jamais rien sur lui?

— Ce n'est pas un enfant d'ici, dit le fils aîné. J'ai interrogé les aubergistes et lès pêcheurs, personne n'a mis les pieds sur l'île depuis que la mer est glacée.

— Sylvestre, Sylvestre, dit la mère. D'où viens-tu?

Alors l'enfant dit :

— Mama.

— Avez-vous entendu? Il a parlé, il n'est pas muet. Il a appelé sa mère.

— C'est toi qu'il a appelé « mama ». C'est toi sa mère.

2

Et Sylvestre Tousseul grandit dans la maison du médecin.

Toutes les recherches qui furent faites pour connaître ses parents, pour savoir comment il était parvenu à Havre-Aubert, pourquoi il s'était dirigé vers la maison du médecin, pourquoi il avait frappé à sa porte, n'aboutirent pas.

Quant à l'enfant qui apprenait à parler, il était bien trop jeune pour exprimer ses souvenirs, s'il en avait.

Souvent, à la veillée, le médecin pensait aux deux mille livres sterling que Sylvestre en arrivant lui avait présentées et qu'il avait soigneusement enfermées dans un coffre. Il se disait que les parents de l'enfant étaient peut-être originaires de l'Angleterre. Mais des Norvégiens, des Canadiens, des Français peuvent aussi posséder de l'argent anglais.

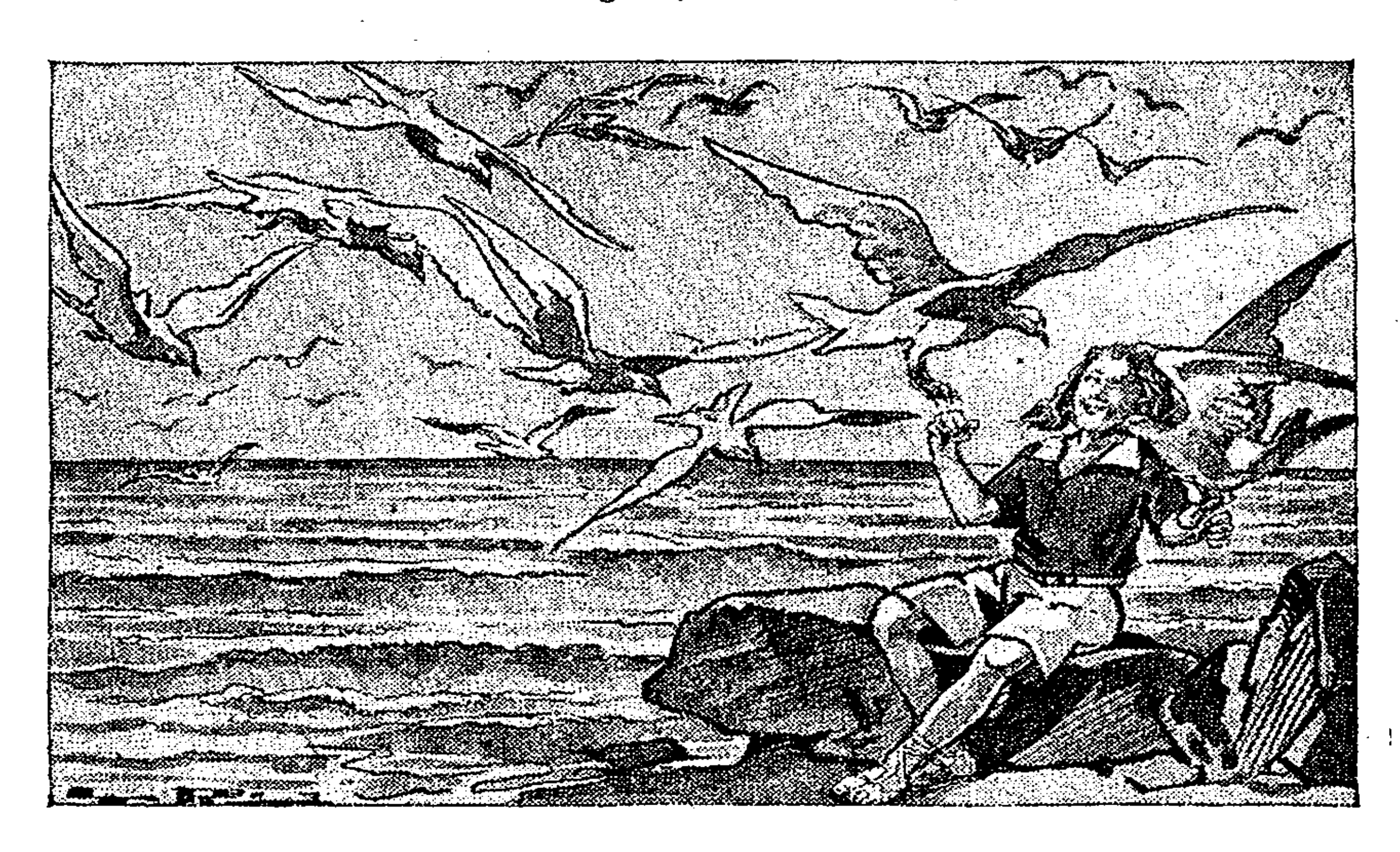
Il pensait aussi à sa jeunesse et se demandait si un ami de ce temps-là n'avait pas voulu lui confier son fils.

Oui, peut-être. Mais comment Sylvestre était-il arrivé à Havre-Aubert?

Le garçon grandissait et il se distinguait des enfants de l'île, même des plus beaux, par une grande beauté. Elle faisait l'étonnement de tous. Son corps ambré était svelte et souple comme un jeune peuplier, et le visage encadré des cheveux presque blancs, éclairé par le regard bleu, émettait une sorte d'attraction.

Il n'était pas rare de voir des femmes, dans la rue, arrêter et caresser l'enfant.

Cette attraction s'exerçait, semblait-il, sur les animaux



eux-mêmes. Dès que Sylvestre se montrait sur la plage, les oiseaux de mer accouraient vers lui et l'entouraient de leur vol.

Parfois ils étaient plusieurs centaines et suivaient l'enfant sans être effarouchés ni par ses gestes, ni par ses cris de joie, allant jusqu'à se poser sur son corps s'il était couché, sur ses bras s'il les tendait. Mais si un autre enfant s'approchait de Sylvestre, ils s'enfuyaient.

Dans le pays on l'appelait l'enfant aux oiseaux.

Le médecin ne savait que penser de cela. En le regar-

dant courir sur la plage avec les oiseaux, courir dans l'eau, nager et plonger (il avait à peine cinq ans) toujours suivi des oiseaux, il disait à sa femme.

— C'est un enfant du ciel et c'est un enfant de la mer. Nous ne saurons jamais d'où il vient.

Sylvestre ne pouvait supporter d'être enfermé. Dès que la porte s'entrouvrait, il s'enfuyait, malgré la glace et malgré la neige en hiver. Il disparaissait pendant des journées entières, et sa mère adoptive errait dans la ville et disait aux uns, disait aux autres :

— N'avez-vous pas vu Sylvestre?

L'un répondait :

— L'enfant aux oiseaux? Oui, il est là-bas dans les falaises avec ses amis, les goélands.

Il rentrait, les vêtements en lambeaux, les bras déchirés par les arêtes des rochers, les pieds en sang, mais avec une telle joie dans les yeux que le médecin et sa femme n'osaient le punir.

Au reste, jamais personne n'aurait osé punir Sylvestre. Il y avait dans son regard le reflet d'un monde qui n'est pas le monde de l'homme. Il y avait dans ce regard le reflet des nuages, le reflet de l'océan. Sylvestre possédait le regard lourd d'inconnu et d'innocence du grand oiseau qui traverse les mers d'un continent à l'autre.

L'enfant était demeuré un silencieux, répondait à peine aux questions qu'on lui posait, ne disait jamais ce qui l'attirait dans les rochers, ne racontait jamais ses courses.

A dix ans, il quitta la maison et n'y revint que plusieurs jours plus tard. A son retour, il dormit pendant dix heures, puis mangea avidement.

— Où es-tu allé? lui demanda la mère.

— Là-bas, dans la montagne, répondit-il simplement.

— Qu'as-tu mangé?

— Je n'ai pas mangé, dit-il.

Le soir même il repartit et demeura cinq jours dans les rochers.

3

Il devint une sorte d'oiseau sauvage, une sorte de goéland familier venant chercher sa pâtée et s'abriter parfois dans la maison du médecin.

Il lui arrivait de demeurer plusieurs jours à la maison sans sortir, et il écoutait avec une sorte d'avidité les leçons du médecin. La mère se disait : « Peut-être ne partira-t-il plus ». Mais un soir, il s'asseyait près de la fenêtre et regardait le ciel, et le lendemain il s'asseyait sur le seuil de la porte, sortait de sa poche sa « musique » qui était une flûte à quatre trous qu'il avait faite lui-même d'un roseau, et en tirait des chansons que personne, jamais, n'avait entendues.

Sa mère disait : « Voilà Sylvestre qui va partir. » Elle l'appelait, le caressait, essayait de rompre le charme qui l'appelait au loin. Elle se penchait sur son ouvrage, plantait l'aiguille dans l'étoffe, tirait l'aiguille, relevait la tête : Sylvestre était parti.

Un jour, l'enfant avait alors treize ans à peine, Laureck, un vieux pêcheur, frappa à la porte du médecin.

— Bonjour, dit-il. Je viens pour cette douleur dans le dos. Tantôt elle est dans l'épaule droite, tantôt dans l'épaule gauche et tantôt au creux des reins.

— Oh! oh! répondit le médecin en faisant asseoir le vieux pêcheur dans son fauteuil. Cela n'est pas grave. Une douleur qui se déplace n'est pas un signe bien mauvais. Vous avez longtemps couru la mer, vieil homme. Vous vous êtes courbé sous bien des orages, et les mains du médecin caressaient les mains déformées du marin. Vous avez connu le froid. Il vous faudra garder le coin du feu, et cet alcool que vous buvez, dites à votre femme qu'elle s'en serve pour vous frotter le corps.

— Oui, oui, dit le vieil homme, je resterai au coin du feu. Mais je viens aussi pour autre chose. Ce petit animal sauvage que vous avez recueilli une nuit de nouvel an m'a volé ma barque.

— Sylvestre? demanda le médecin en quittant son siège.

— Oui, l'enfant aux oiseaux. Il a dénoué les amarres, hissé la voile, et il est parti.

— Quand ça?

— Il y a une heure à peine.

— Et le vent, comment est-il?

— Il souffle en tempête.

— Et la mer?

— Les plus hardis de l'île ne sont pas sortis.

Le médecin alla jusqu'à la fenêtre de son cabinet et, pendant un long moment, regarda le ciel, puis il revint auprès du pêcheur.

— Dites-moi, Laureck, combien vaut votre barque?

— A la vérité, c'est une vieille barque. Voilà plus de vingt ans que je m'en sers pour placer les lignes de fond, et lorsque je l'ai trouvée, échouée sur la plage (vous savez bien, c'était le youyou de l'*Elisabeth* qui s'est perdue sur le Rocher aux Oiseaux), elle n'était pas neuve. Mais solide, elle l'est. Neuve, elle vaudrait dans les vingt dollars. Il faut dire qu'elle ne m'a rien coûté. Et, moi, n'est-ce pas? il faut que je reste au coin du feu! Eh bien! je vous la cède pour cinq dollars.

Le médecin tira cinq dollars de son portefeuille et dit :

— Entre nous, pas besoin de papiers. Ta barque est à moi, et, maintenant, tais-toi.

Sylvestre revint le soir même, et lorsqu'il entra dans la salle à manger, le médecin, sa femme et ses deux fils étaient déjà à table. Des perles d'eau se trouvaient encore prises dans ses cheveux. Le sel marin blanchissait son visage aux pommettes saillantes, ses lèvres et ses cils, et soulignait ses yeux étrangement élargis et brillant d'une joie surnaturelle. La poitrine lisse et ambrée se voyait dans l'entrebâillement de la chemise.

Dans ses vêtements en loques et mouillés d'embruns, les cheveux tordus comme des flammes, il apparaissait comme le génie de la mer furieuse.

Il se tint un moment immobile, souriant, en proie à une émotion profonde.

— D'où viens-tu, Sylvestre? dit la femme.

— Mère, répondit-il (il avait pris cette habitude de l'appeler mère), je viens de courir la mer.

— Et le vent souffle en tempête, dit la femme.

— Et les plus hardis marins de l'île ne sont pas sortis, dit le médecin.

— C'était si beau, mère, répondit Sylvestre.

— Allons, mange, maintenant.

L'enfant, les avant-bras nus, prit sa place à table et se mit à manger. Mais son regard fixe ne quittait pas la nappe blanche, et il y avait là sur la nappe blanche, un léger canot qui bondissait sur les lames argentées. Le vent mugissait, les goélands criaient : « Voici l'enfant aux oiseaux qui court la mer ».

A la fin du repas, le père dit :

— Sylvestre, j'ai vu le père Laureck, ce matin, et je lui ai acheté son canot. Il est à toi.

— Pourquoi as-tu fait cela, père? dit la femme du médecin.

Et Sylvestre tout seul se mit à courir la mer. Il revint un jour, son petit canot chargé à couler bas. Les pêcheurs se précipitèrent à sa rencontre.

— Qu'est-ce que tu as dans le fond de ton canot, Sylvestre?

— Oh! C'est un petit ours, répondit le garçon. Je l'ai trouvé sur un bloc de glace qui dérivait, sa mère voulait chavirer mon canot.

Explications. — 1. *Mocassins :* Chaussures de Peaux-Rouges, faites de peaux de bêtes.

2. *Bank-notes :* Billets de banque anglais.

Questions. — 1. Qu'y a-t-il de touchant et de poétique dans la légende de l'enfant aux oiseaux? — 2. Relevez les traits qui vous ont le plus vivement intéressé. — 3. Qu'est-ce qui vous rappelle certains traits de l'enfance d'Edgar, dans cette légende?

Exercice écrit. — *Retracez le portrait de « l'enfant aux oiseaux ».*

III. — Le *Nuage-Volant*.

1

A dix-huit ans, Sylvestre était devenu l'un des meilleurs pêcheurs et chasseurs non seulement de Havre-Aubert, mais encore des îles de la Madeleine. Plusieurs fois déjà, il s'était embarqué comme matelot sur de petits voiliers, et les capitaines le recherchaient, car le navire sur lequel il se trouvait était sûr de revenir avec son complet chargement de morues, de maquereaux ou de phoques.

A dix-huit ans déjà, il avait couru toutes les côtes de Terre-Neuve, du cap Race au cap Norman et du cap Norman au cap Ray. Il connaissait les baies abritées et celles qu'il faut éviter, car un navire surpris par un coup de vent y est en danger de mort.

Il s'était aventuré à l'intérieur de la grande île, avait parcouru ses forêts, chassé le caribou (1) dans les vallées, pêché le saumon dans les torrents, et il était devenu un jeune dieu de la mer dont le fin visage émacié et pur était enveloppé de l'auréole blanche de son épaisse et longue chevelure.

Un jour qu'il était à la maison, le médecin lui dit :

— Sais-tu, Sylvestre, que tu n'es pas notre fils?

— Je le sais, père.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai toujours su.

— Tu es arrivé ici, une nuit de nouvel an, et personne ne t'accompagnait. Tu m'as présenté un portefeuille, et dans ce portefeuille se trouvaient deux mille livres sterling. C'est une somme considérable, Sylvestre. Qu'en feras-tu lorsque je te la remettrai?

— Je ferai construire un voilier, et jamais voilier aussi beau n'aura jeté l'ancre dans le port de Havre-Aubert.

— Oui, dit le père, ce sera de l'argent bien employé. Mais, pourquoi veux-tu ce voilier?

— Pour courir la mer, père. Je veux aller vers le nord. Je veux poursuivre la baleine, chasser le phoque, chasser l'ours. Je l'appellerai le « *Nuage-Volant* ». Ne trouvez-vous pas que c'est un beau nom? Il sera aussi rapide que le vent.

— Je voudrais te poser encore une question, Sylvestre. N'as-tu aucun souvenir des jours qui ont précédé ta venue ici?

Le jeune homme baissa la tête, demeura un long moment silencieux, puis dit :

— Je n'ai pas de souvenir. Cependant, lorsque je suis entré dans votre maison, c'était la première fois que j'entrais dans une maison. Tout m'y était inconnu. Tandis que lorsque pour la première fois, je suis parti en mer dans le canot de Laureck, tout m'était connu. J'ai retrouvé la mer, ce jour-là, père. J'ai retrouvé son goût, son mouvement, le goût du vent. Je suis né sur un navire...

Quatre ans plus tard, le *Nuage-Volant* était construit et Sylvestre Tousseul, son capitaine, n'avait pas menti; jamais voilier aussi beau n'avait jeté l'ancre dans le port de Havre-Aubert. C'était une goélette à hunier (2), extrêmement maniable, à doubles membrures (3) et à doubles bordages pour résister à la pression des glaces, mais malgré cela très fine de coupe.

Et pendant vingt ans, chassant la baleine et le phoque, poursuivant les bancs de morues, le *Nuage-Volant* courut la mer.

— Avez-vous rencontré le *Nuage-Volant?* demandait-on.

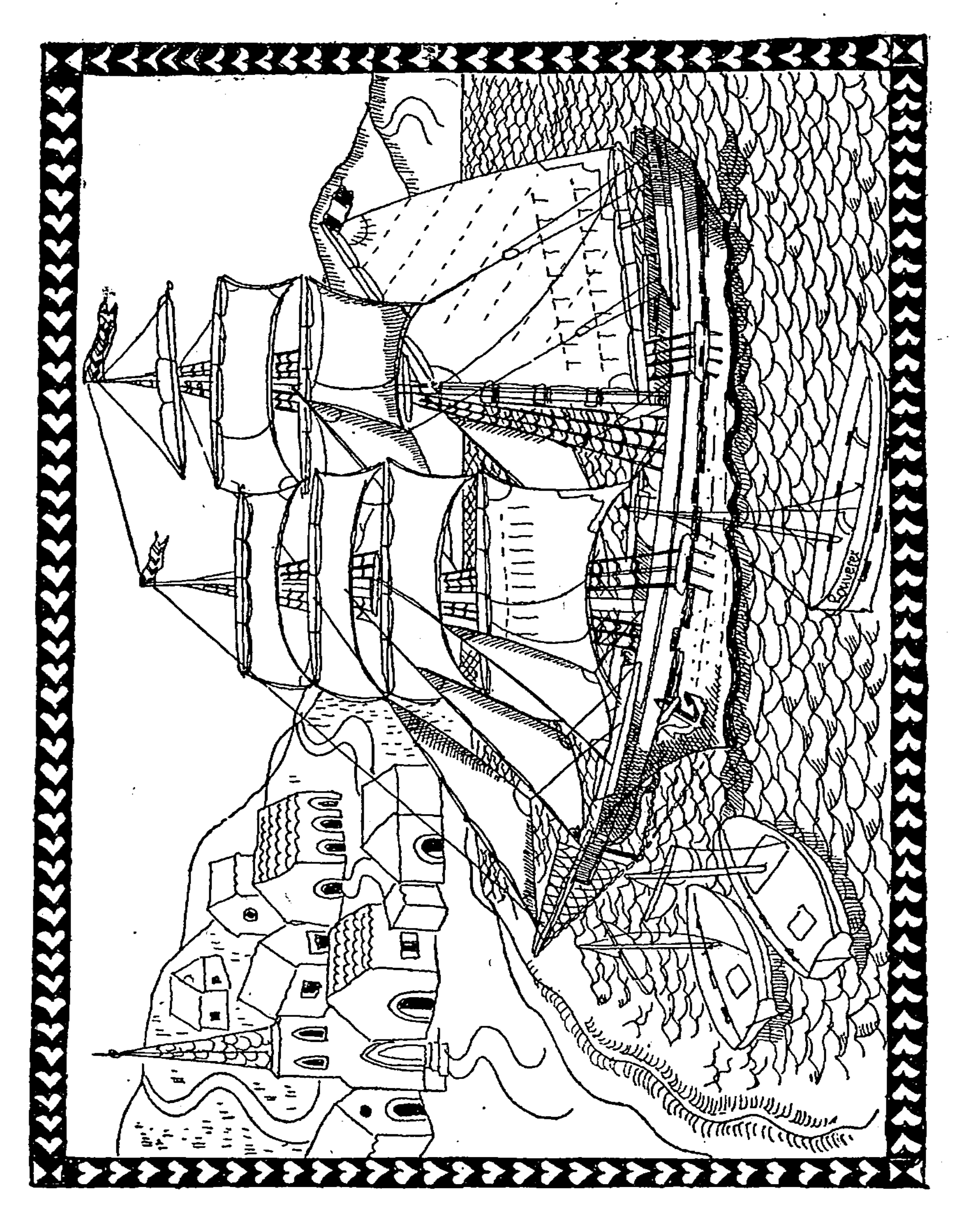
— Oui, nous l'avons rencontré dans l'ouest des îles Lofoten, et il y a eu une grande bataille entre son équipage et celui d'un norvégien.

— Pas de nouvelles du *Nuage-Volant?*

— Oui, il venait du détroit de Davis, et sa coque portait les traces de l'hivernage dans la glace.

— Ne savez-vous pas où se trouve le *Nuage-Volant?*

— On l'a vu il y a deux mois, quelque part dans les parages de l'île des Ours, et l'on disait que ses cales



étaient emplies de fourrures achetées aux esquimaux.

Toujours le voilier revenait à Havre-Aubert. Le médecin était mort, le fils aîné avait pris sa succession. Quant à la mère, c'était une vieille femme, toute menue, toute ridée, la tête alourdie par une épaisse chevelure blanche.

— Sylvestre. Viens mettre la tête sur mon épaule, disait-elle. Bon, comme ça. Maintenant ne parle pas.

Et elle posait l'oreille sur le large front de Sylvestre. Ils demeuraient ainsi longtemps, et l'oreille entendait dans le front de l'homme le chant du monde. Elle entendait le souffle du vent qui emporte les nuages, le mugissement de la tempête, les chocs des lames, le fracas des glaces, les cris des bêtes pourchassées et les cris des hommes qui les pourchassaient.

Puis la vieille femme regardait les yeux clairs de l'homme, et elle disait :

— Tu es ainsi fait, toi qui es venu de la mer. Quand repars-tu?

— Demain, répondait Sylvestre.

— Bon, bon. Peut-être me trouveras-tu encore quand tu reviendras.

2

Mais Sylvestre Tousseul ne revint pas, et pourtant lorsque le fils cadet du médecin, qui était propriétaire d'une sécherie, demandait au capitaine d'un navire qui arrivait :

— Avez-vous rencontré le *Nuage-Volant?*

— Non, mais je sais qu'il a été aperçu dans le nord de l'Islande.

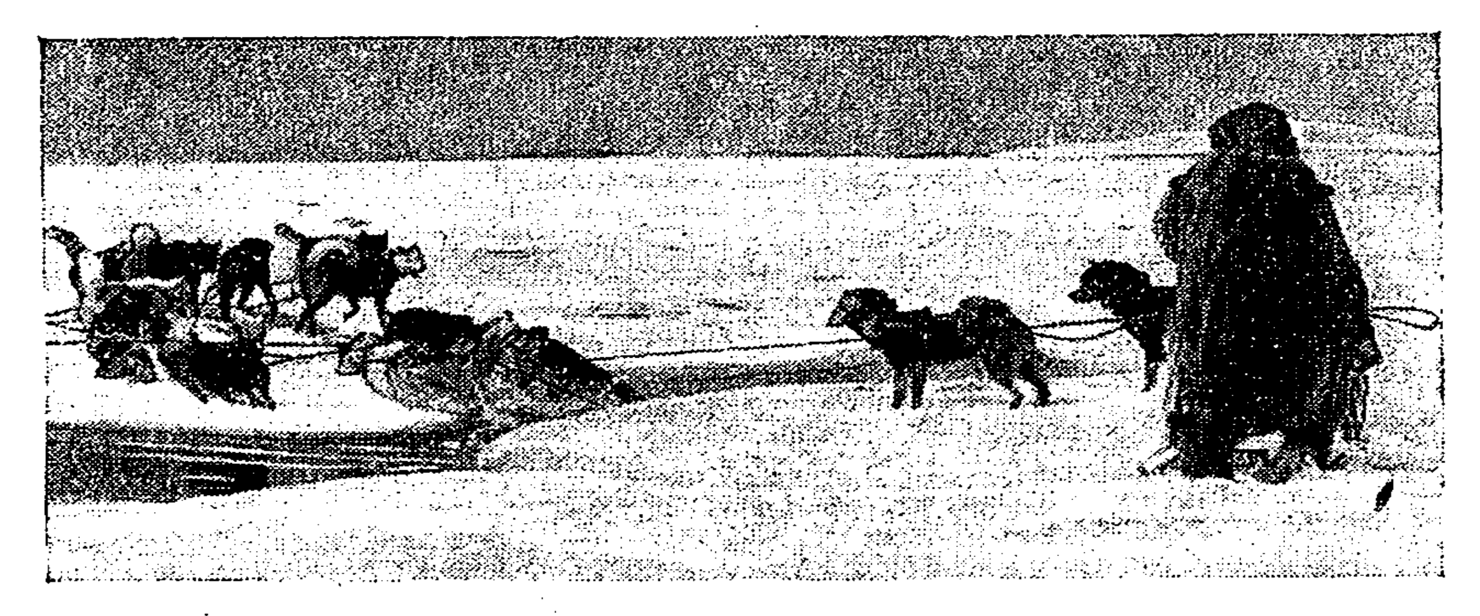
Ou :

— Oui, il est à Londres, et en bien piètre état.

— Bon! Si vous le rencontrez encore, dites à Sylvestre que la mère n'est plus.

Et voici ce qui était arrivé.

Le *Nuage-Volant* avait appareillé de Havre-Aubert et s'était glissé dans le bras de mer qui sépare Terre-Neuve



UN TRAPPEUR ET SON ATTELAGE DE CHIENS.

de la côte américaine. Voilà que la mer libre s'étendait encore une fois devant son étrave tournée vers le nord.

Sylvestre Tousseul, celui qui avait été l'enfant aux oiseaux, avait longuement regardé les cartes marines.

Quelle direction donnerait-il au *Nuage-Volant?* Pèserait-il sur la barre pour voir apparaître l'Islande plusieurs semaines plus tard ou dirait-il au timonier « Gouverne au nord »?

Il sortit sur le pont et regarda le ciel, comme il faisait, enfant, après avoir quitté la maison du médecin. Ce nuage qu'emporte le vent, c'est lui qui indique la route que prendra l'enfant aux oiseaux, c'est encore lui aujourd'hui qui trace la route que suivra le capitaine Sylvestre Tousseul.

Les nuages ont un rendez-vous, là-bas, quelque part dans le nord-est, Sylvestre Tousseul une fois encore ira visiter les trappeurs de la baie d'Hudson. Il achètera des fourrures de renards blancs et de renards bleus et chassera les morses.

Les jours passent. La goélette à hunier remonte la côte du Labrador, puis la côte de la terre de Baffin. Voici la baie d'Hudson. Et c'est l'été. La terre est dégagée de la neige, la mer de la glace. Quelques fleurs se montrent. Dans le ciel, les oiseaux qui reconnaissent Sylvestre crient leur joie. Leurs journées sont longues, le soleil est chaud.

Le capitaine Tousseul achète des fourrures, visite cette baie, puis cette autre, descend lentement vers le sud, dans la vaste mer intérieure.

Déjà un trappeur lui dit : « Vous avez encore un long trajet à parcourir avant de retrouver l'océan. Hâtez-vous. L'hiver vient vite ici. » Mais Sylvestre doit visiter une autre côte, doit s'arrêter ici et là, aux embouchures de chaque fleuve. Il a un rendez-vous au cap Esquimau. Et il arrive à ce rendez-vous lorsque la saison est bien avancée et que la glace déjà se forme sur la mer.

Sylvestre va trouver dans le poste les vingt gaillards qui forment son équipage et leur dit :

— Nous nous sommes un peu attardés par ici. Nous pouvons naviguer encore un jour ou deux, mais il nous sera impossible d'atteindre l'océan.

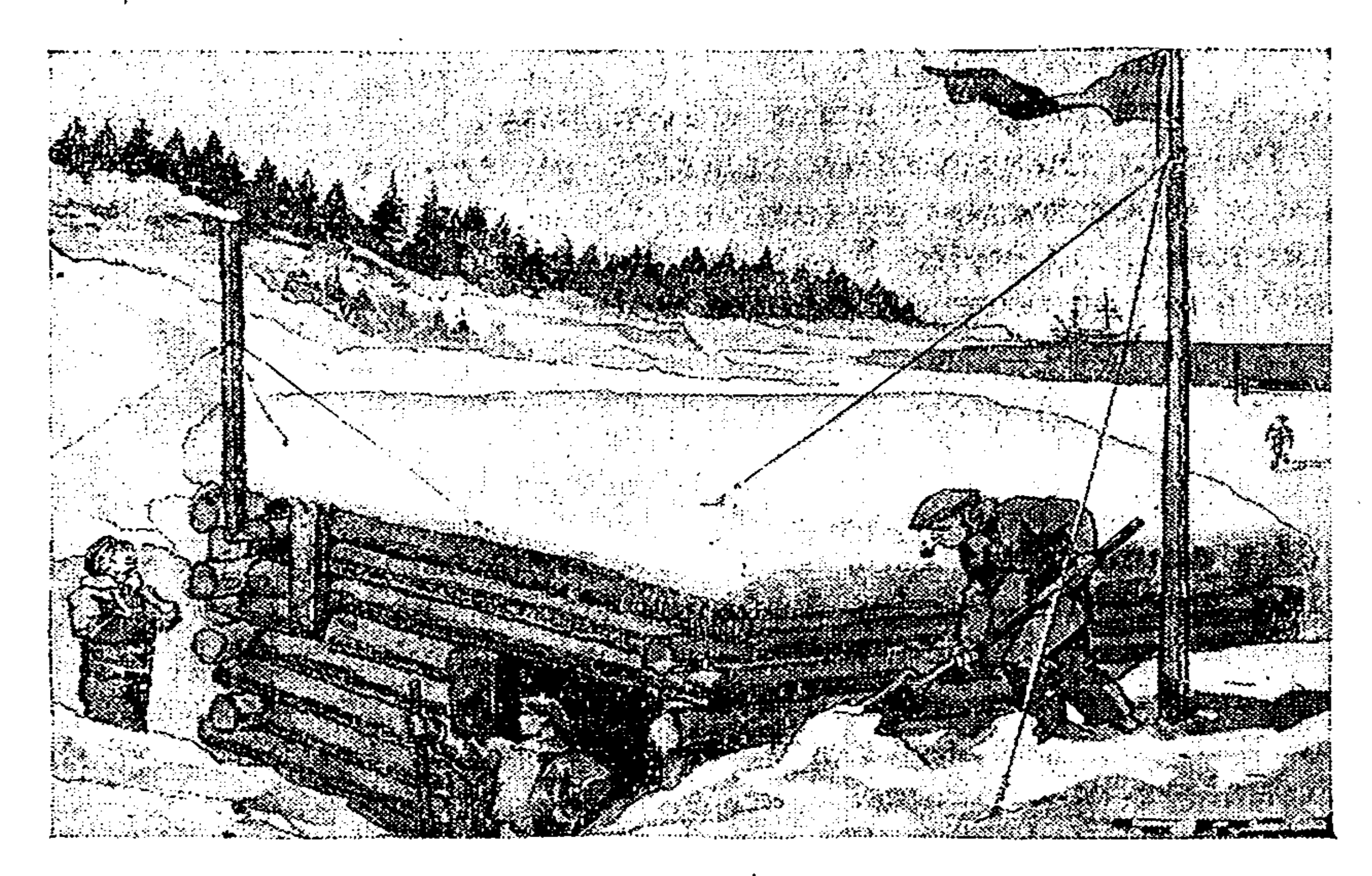
« Les glaces cerneront et écraseront le *Nuage-Volant*. Il y a, à quelques milles d'ici, un bon abri. Nous pourrions y conduire le navire, construire autour de lui des défenses contre la glace et hiverner. Nous possédons assez de café, de thé, de haricots secs et de pommes de terre pour vivre tout l'hiver. Et, d'ici les grands froids, nous pourrons tuer et mettre en salaison quelques caribous et ours. Nous attendrons la fonte des glaces en posant nos pièges et en chassant. Quel est votre avis?

— Bien, patron, répondirent les hommes. On ne peut pas faire autrement. »

Le *Nuage-Volant* fut conduit dans la petite baie abritée et pendant quelques jours, les hommes abattirent des sapins dans la forêt. D'abord, ils construisirent autour du navire une résistante barricade que jamais les glaces ne parviendraient à briser, puis une maison de bois sur un petit mamelon, à deux kilomètres de la plage.

Les murs, faits d'une double rangée de troncs d'arbres équarris à la hache et le toit constitué par de solides madriers, étaient garnis de branches. Jamais le vent le plus froid ne pourrait se couler dans la petite maison où, au centre, fut dressée une haute cheminée de pierres.

Les hommes installèrent des couchettes, transportèrent



les vêtements, les armes, les pièges à bêtes, y roulèrent les tonneaux de haricots et de pommes de terre. Et, tout à côté de la cabane, aussi haute et aussi large qu'elle, s'élevait la provision de bois pour chauffer le poêle.

Maintenant les tornades de neige, les tourbillons de vent pouvaient arriver.

Comme la mer était encore libre, le canot du *Nuage-Volant* partit à la chasse aux morses, et les hommes revinrent avec trente peaux qu'ils enfermèrent dans la cale du navire. Puis ils s'enfoncèrent dans les terres et dix jours plus tard, trois énormes caribous furent dépouillés, découpés et salés.

Le thermomètre descendit un petit peu et la vaste baie d'Hudson ne fut plus qu'un champ de glaces chaotiques. La neige commença de tomber sans se lasser. Déjà elle montait tout autour de la cabane, de sorte qu'il semblait que celle-ci s'enfonçait dans la terre. Elle était comme une vieille femme qui se courbe peu à peu vers le sol.

Puis, le thermomètre descendit encore un petit peu. La neige cessa de tomber et le soleil brilla quelques heures

dans le milieu de la journée. Les hommes partirent placer les pièges pour les bêtes à fourrures.

Puis le thermomètre remonta un tout petit peu et la neige recommença de tomber. C'était un tourbillon blanc, incessant, un voile épais, et lorsque la chute cessait, le ciel était couleur de cendre noire.

3

La chute dura deux semaines, trois semaines, un mois, cinq semaines, et les hommes ne furent plus ce qu'ils étaient lorsqu'ils couraient la mer : de violentes disputes éclataient entre eux. Ils s'accusaient mutuellement — chacun chassant pour soi — de se voler les bêtes qu'ils prenaient aux pièges.

Quant à Sylvestre Tousseul, il vivait dans une sorte de rêve, abandonnant la cabane malgré le froid et malgré la neige, pendant des jours entiers. Il était redevenu l'enfant aux oiseaux de Havre-Aubert, et, lorsqu'il revenait d'une course lointaine, guidé par un sens inconnu aux autres hommes, ses yeux inondés de lumière ne voyaient pas les visages haineux des matelots et ses oreilles n'entendaient pas leurs querelles.

Il rentra un soir, s'assit à la table commune, mangea et but avec les hommes, puis les regarda les uns après les autres et dit :

— Pourquoi Guirec et Gobert ne sont-ils pas ici?

Aucun des hommes ne répondit.

Sylvestre demanda encore :

— Guirec et Gobert sont-ils allés placer des pièges, aujourd'hui?

Un homme dit :

— Est-ce que nous sommes chargés de veiller sur Guirec et Gobert? Ne sont-ils pas assez grands pour faire ce qui leur plaît?

Sylvestre Tousseul baissa la tête, mais, lorsqu'il eut bu



le café, il se couvrit de son manteau et de sa toque de fourrures, chaussa des raquettes et partit.

La neige tombait drue. Le capitaine du *Nuage-Volant* n'en avait nul souci. Ses raquettes glissaient rapidement sur l'épais tapis.

Il marchait du pas précis d'un homme qui sait où il va.

Deux heures plus tard, ses pieds se heurtèrent à une bosse sur le sol. Il gratta la neige et découvrit les corps de Guirec et Gobert. Une balle en plein front avait mis fin à leur vie.

Sylvestre Tousseul rentra à la cabane, et les hommes étaient toujours à table, au-dessous de la faible lampe où brûlait de l'huile de phoque, guettant son arrivée.

Le capitaine les regarda les uns après les autres comme il avait déjà fait mais ne dit rien et se coucha. Il ne dormait pas encore lorsque deux coups furent frappés à la porte.

— Allez ouvrir, cria Sylvestre. C'est Guirec et Gobert.

Personne ne quitta sa place.

Mais la porte s'ouvrit toute seule. Les deux hommes entrèrent et, sans prononcer un mot, quittèrent leurs vêtements de fourrures, se versèrent et burent un grand

quart de café et gagnèrent leurs couchettes. Seulement, au matin, leurs couchettes étaient vides.

Le lendemain soir ils vinrent encore, mangèrent de la viande salée et se couchèrent.

Ainsi, tous les soirs. Mais leurs camarades au réveil ne les trouvaient plus.

Guirec et Gobert n'étaient pas revenus seuls. Un troisième personnage, invisible celui-ci, était entré avec eux dans la cabane. Il s'appelait Silence et avait fait une croix sur la bouche de chaque homme sauf sur celle de Sylvestre, et la langue de chacun avait été comme paralysée.

Les soirées pendant lesquelles les matelots du *Nuage-Volant* attendaient Guirec et Gobert avaient été plus longues. Les cartes à jouer n'étaient plus lancées sur la table. Plus de cris, plus de rires, plus de chants. Aucun matelot n'ouvrait la bouche pour raconter telle aventure qui lui était advenue dans tel coin du monde, et il ne se trouvait plus personne pour parler de Havre-Aubert, du port et des maisons de Havre-Aubert et des vieux parents qui attendaient à Havre-Aubert.

Autour de ce silence, les mugissements du vent étaient plus puissants et plus sinistres les craquements des arbres qui formaient les murs et la toiture de la cabane. Cependant les matelots connurent une nouvelle torture. Ce fut — les jours où le vent se taisait — le bruit léger et incessant du glissement de la neige dans l'air. Il les entourait comme si des colonnes de rats trottant menu avaient battu la cabane comme l'eau de la mer bat un rocher isolé.

Les hommes, joues creuses, yeux fixés et dilatés, écoutaient. Le soir, Guirec et Gobert entraient, quittaient leurs vêtements fourrés, mangeaient, buvaient et se couchaient. Vingt paires d'yeux dans la nuit guettaient leurs couchettes.

Mais, au matin, les deux hommes avaient disparu.

Seul, maintenant, Sylvestre Tousseul continuait ses courses sur la neige et sur les blocs de la baie d'Hudson glacée.

Le thermomètre commença à remonter, les journées

à devenir plus longues. Sylvestre demeurait des heures entières à regarder la glace, à chercher en elle les signes de la fin de l'hiver.

Le ciel avait perdu cette couleur de cendre grise. La neige ne tombait plus (enfin, ce léger trottinement des rats autour de la cabane avait cessé) et certain jour, Sylvestre surprit sur la baie d'Hudson la chute de quelques blocs de glace.

Mais il fallut encore un mois pour que des chemins d'eau apparaissent entre les banquises.

Alors, Sylvestre courut à la cabane et cria :

— Allons, les gars, à l'ouvrage. Il faut dégager le *Nuage-Volant* et partir.

Ce furent des hommes vieillis, décharnés, aux cheveux blancs, qui quittèrent la cabane.

Six semaines plus tard, après une navigation pénible, la goélette à hunier, après avoir franchi le détroit d'Hudson, longé la côte du Labrador, se trouvait devant le détroit qui sépare la côte américaine de l'extrémité nord-ouest de Terre-Neuve.

Sylvestre espérait bien, quelques jours après, poser la tête sur l'épaule de la femme qui lui avait servi de mère. Il monte sur le pont pour donner des ordres, mais... c'est Gobert qui tient la barre, c'est Guirec qui s'occupe des amures (4) et des écoutes (5). Les deux hommes ont fait pivoter le *Nuage-Volant* et l'ont lancé vers l'est, et le vent l'éloigne furieusement de Terre-Neuve et des îles de la Madeleine.

Le lendemain, les matelots ont disparu et Sylvestre manœuvre pour se rapprocher de Havre-Aubert, mais, à la nuit, ils prennent la barre et détournent de nouveau le *Nuage-Volant* de son port d'attache.

C'est toujours le silence à bord, les bouches marquées par la croix ne s'ouvrent plus pour parler.

Dix matins de suite, Sylvestre prit lui-même la barre en main et dirigea son navire vers Havre-Aubert, mais dix soirs de suite, Gobert et Guirec se montrèrent sur le pont et arrêtèrent la course du navire.

Le patron de la goélette mit le cap sur l'Angleterre, atteignit Liverpool, débarqua et vendit sa cargaison de fourrures, embarqua de nouveaux vivres et se dirigea vers le Spitzberg.

Au printemps suivant, il revint, le *Nuage-Volant* chargé de nouveau à couler bas, et Sylvestre Tousseul se demandait si la mère vivait toujours.

Cependant lorsque le navire fut à deux journées de Terre-Neuve, Guirec et Gobert se montrèrent sur le pont. Le patron n'insista pas et dit :

« Nous débarquerons notre cargaison à Londres. »

L'été suivant trouva le voilier sur la côte de la Nouvelle Zemble et l'hiver le surprit à Arkhangel en mer Blanche. A la débâcle, Sylvestre fit une nouvelle tentative pour regagner Havre-Aubert, mais dès que Guirec et Gobert se montrèrent, il lança le voilier en direction d'Oslo où il trouva acquéreur pour sa graisse de baleine.

A bord du navire, c'était toujours le silence. Les hommes étaient semblables à des vieillards et Sylvestre ne prononçait jamais un mot. Ses traits s'étaient durcis. Son visage était devenu comme de la pierre. Le beau voilier lui-même, depuis longtemps délaissé, montrait des marques de défaillance. Son bastingage était rongé par le sel de la mer, ses mâts fendillés, ses ferrures rouillées.

Lorsque, pour la quatrième fois, Sylvestre eut tenté sans succès d'atteindre Havre-Aubert, il prit un grattoir et effaça sur la carte Terre-Neuve et toutes les îles qui l'entourent.

C'était fini.

Souvent, avant le coucher du soleil, Sylvestre Tousseul s'asseyait à l'arrière du navire et regardait la mer. Il sortait de sa poche une « musique » toute semblable à celle dont il jouait enfant, assis sur le seuil de la maison du médecin, et en tirait des chants à lui. Les goélands volaient autour de sa tête, et, un soir, un énorme poisson blanc apparut à quelques mètres du navire et tant que Sylvestre joua de sa flûte de bambou, resta là.

Le lendemain, il revint, et ainsi tous les soirs.

C'était un de ces requins de grande taille qui ne connaissent aucune limite à leurs voyages, familiers des courants, ces grandes routes marines. Il était vieux, et sa peau rugueuse si rongée par le sel de la mer qu'elle en paraissait blanche.

Il arriva qu'un homme armé d'un fusil le guetta. Sylvestre dit seulement :

— C'est peut-être de ce fusil que sont sorties les balles qui ont tué Gobert et Guirec.

L'homme abaissa son arme et alla se cacher dans le poste.

Le *Nuage-Volant* continua à courir l'océan. On le vit partout, sauf à Terre-Neuve. On le vit, toujours plus décrépit, en Baltique. On le vit en Angleterre, dans les ports français de la Mer du Nord, de la Manche et de l'Océan.

C'est à Bordeaux que Sam était monté à bord et avait été accepté comme cuisinier.

Explications. — 1. *Caribou :* Renne du Canada.

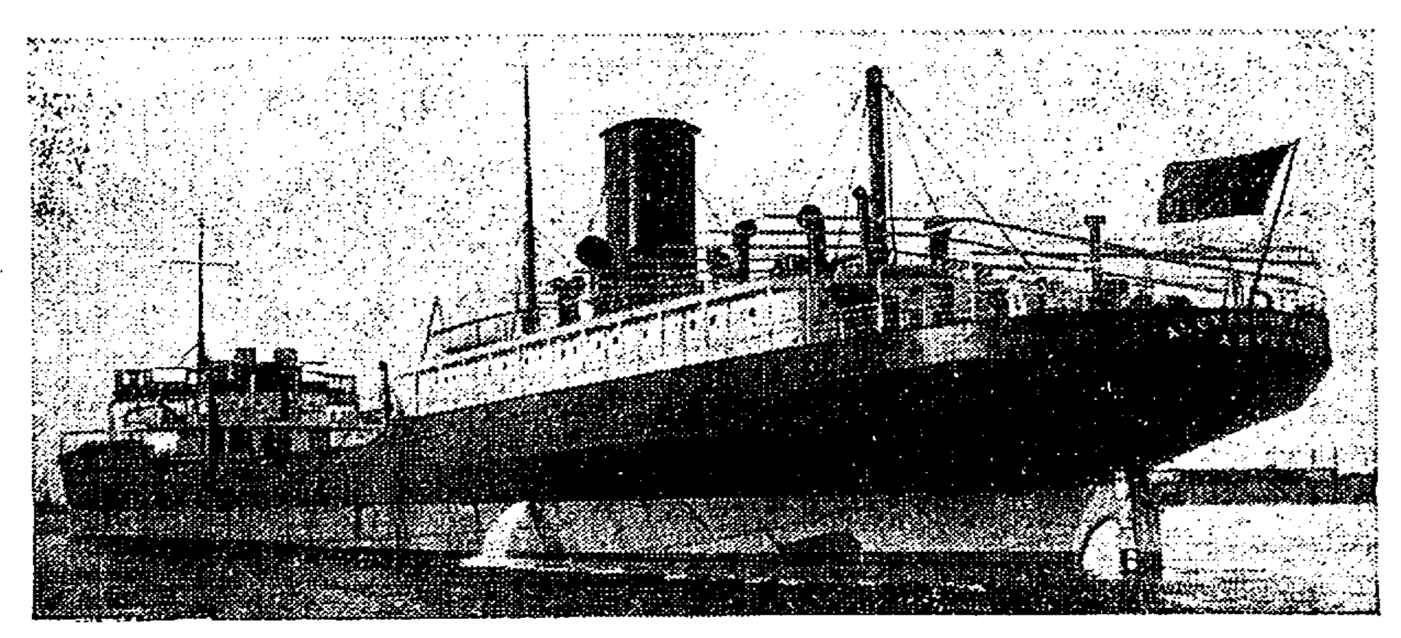
2. *Goélette à hunier :* Goélette qui, outre ses voiles auriques, emploie une voile carrée appelée hunier.

3. *Membrures :* Voir page 103.

4 et 5. *Amures et écoutes :* Cordages qui servent à la manœuvre des voiles.

Questions. — 1. Qu'est-ce qui distingue le « Nuage volant » des autres navires du même genre? — 2. Avec quel soin particulier a-t-il été construit? — 3. Dans quel but? — 4. Quel usage fait le jeune capitaine de son bateau? — 5. Où se trouve-t-il surpris par l'hiver du Grand Nord? — 6. A quoi s'occupe l'équipage? — 7. Quel ennui malsain pèse à la longue sur les hommes? — 8. Quel crime est commis un jour? — 9. Comment les hommes sont-ils ensuite harcelés par le remords? — 10. Qui croient-ils voir apparaître chaque jour? — 11. Comment sont-ils amenés à vivre?

***Exercice écrit.** — Ce récit vous rappelle-t-il une histoire que vous avez lue ou entendu raconter? Résumez-la brièvement.*



UN NAVIRE PÉTROLIER.

IV. — La course des navires sur les mers.

1

Une demi-heure après avoir quitté la maison du professeur Aymon, Edgar, sans s'être soucié des hommes et des femmes qui s'arrêtaient pour regarder ce garçon vêtu étrangement, chargé d'un lourd paquet et qui marchait la tête basse, avait atteint ce petit bassin où Sam l'avait conduit, le matin même.

Le *Nuage-Volant* s'y trouvait toujours.

Oh! vraiment, c'était un bien petit bateau pour entreprendre un aussi grand voyage, le plus petit et le plus vieux des cinq voiliers qui attendaient l'heure du départ. Il faisait face au large et s'inclinait doucement sur une eau couleur de cuivre jaune. Le ciel était roux, et au-delà de la ligne d'horizon commençait un monde mystérieux.

Le jeune garçon dressa l'oreille. C'était Edgar le poltron qui se réveillait et avait prononcé ces quelques phrases. C'était toujours lui qui remarquait combien un bateau était petit et vieux et combien dangereux le voyage qu'il allait entreprendre. C'est lui qui disait mystérieux ce monde qui commençait à l'horizon.

Si le fils du charpentier l'avait écouté, il lui aurait dit que le *Nuage-Volant*, sitôt hors du port, s'ouvrirait comme une grenade mûre ou que la première grosse vague l'engloutirait aussi facilement qu'une coquille de noix.

Mais Edgar ne l'écoutait pas. Il suivait des yeux les mouvements des quatre hommes qu'il apercevait à bord de la petite goélette. L'un d'eux grimpait dans la mâture, les trois autres travaillaient sur le pont même, à l'avant.

Edgar devait-il appeler pour que l'un d'eux vînt le chercher? Mais cet appel, se disait le jeune garçon, pourrait être entendu de Sam qui le verrait et l'obligerait à retourner chez le professeur.

Comment pourrait-il se rendre à bord?

Il vit seulement alors, presque à ses pieds, un petit canot, sur les joues duquel étaient écrits ces mots : « *Nuage-Volant* » et que le mouvement de l'eau soulevait et abaissait. C'était le youyou (1) de la goélette. Sans doute, un homme de l'équipage était-il descendu à terre. Edgar n'avait qu'à attendre le retour de cet homme.

Il posa son baluchon à ses pieds, s'assit sur un vieux canon fiché entre les dalles du quai et qui servait à retenir les amarres des navires et, tournant le dos au *Nuage-Volant*, regarda le port du Havre.

2

Dans un bassin fermé par des jetées, plusieurs grands vapeurs étaient amarrés à quai.

Ils étaient noirs avec le ventre rouge, et leurs cheminées étaient noires et rouges aussi, ou noires et cerclées d'une bague blanche avec des étoiles jaunes dans la bague, ou jaunes avec des bagues noires. A leurs mâts flottaient des pavillons multicolores.

Certains de ces navires étaient hauts sur l'eau parce que leurs cales avaient été vidées, d'autres au contraire s'enfonçaient profondément dans la mer.

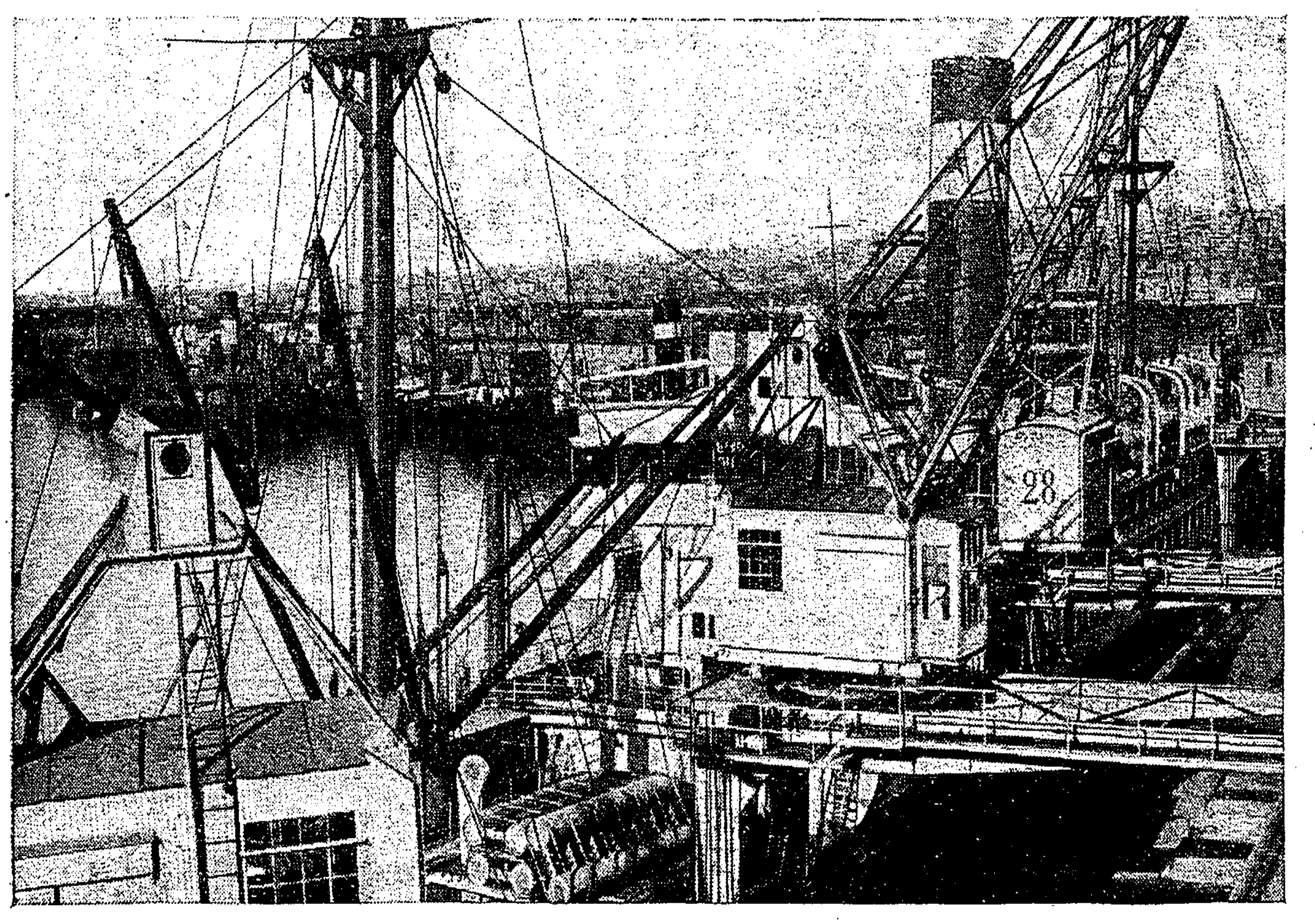
Juste devant Edgar, le bras unique d'une puissante grue électrique plongeait dans la cale avant d'un bâtiment gris de fer marqué sur l'étrave d'une étoile et dont le port d'attache, écrit en lettres d'or sur la poupe, était Helsingfors. Quelques minutes plus tard, au bout d'un filin minuscule, apparaissait une énorme pierre rougeâtre qui oscillait un instant au-dessus du navire, mais bientôt avec précision et silencieusement la pierre était posée sur un camion trapu. D'autres grues aussi précises et aussi silencieuses saisissaient sur le quai du fer en barres et le posaient à l'arrière de ce même navire.

A quelques mètres de là, toute la partie supérieure d'un cargo portant le pavillon de la Norvège, disparaissait sous des rondins de bois amoncelés d'où émergeaient seulement les mâts et le haut de la cheminée.

Sur la gauche de ces deux bâtiments, des sortes de grands serpents secoués par les pulsations de moteurs à essence, jaillissaient d'un quatre mâts australien et crachaient sur le quai même, dans un nuage de poussière blonde, un flot ininterrompu de grains de blé. En quelques secondes un sac était empli qu'un homme chargeait sur les épaules. C'était une file ininterrompue de dockers accourant puis s'enfuyant, le dos courbé, comme des voleurs. Et peu à peu le voilier devenait plus léger, se relevait et retrouvait sa fière allure de coureur des mers.

Edgar tourna la tête à droite, puis à gauche, et, à sa droite et à sa gauche, les bras des grues plongeaient, pivotaient et replongeaient. Ici, une puissante mâchoire après avoir disparu pendant quelques minutes dans les flancs d'un navire noir arrivé de Cardiff lâchait d'un seul coup sur une petite montagne de charbon une tonne d'anthracite. Et là, voici encore des serpents vissés à même les cales-réservoirs de plusieurs navires et vissés aussi à des citernes automobiles et à des wagons-réservoirs que les rails ont conduits jusqu'aux quais. Et de ce navire c'est du vin venu d'Algérie qui jaillit et de cet autre navire c'est du pétrole venu des Etats-Unis.

Et ce voilier qui avait apporté du blé australien avait



« LES BRAS DES GRUES PLONGEAIENT, PIVOTAIENT, REPLONGEAIENT... » (*Phot. Rap.*)

fait escale sur la côte occidentale d'Afrique où il avait chargé ces billots de bois précieux que des camions emportaient.

Edgar voyait les navires mais il voyait aussi les hommes qui, là-bas, en Algérie, avaient cueilli le raisin et avaient fait le vin, et ceux qui à Grand Bassam avaient chargé ces billes de bois précieux.

Et ces bois précieux avant d'atteindre la Côte avaient flotté en larges trains sur les fleuves africains. Bien avant encore, ils étaient de hauts arbres orgueilleux sur lesquels les jours et les nuits avaient passé pendant des dizaines d'années.

Edgar leva la tête et regarda le ciel. Il pensait que la terre était une vaste ruche. Des hommes défrichent le sol du Canada et d'autres labourent en Afrique. D'autres encore élèvent les moutons en Australie. Il y a les troupeaux de bœufs de l'Amérique du Sud et les immenses étendues de blé de la Russie et les lacs souterrains de pétrole de l'Amérique du Nord et de l'Asie Mineure.

Un grand vapeur arrive à New-York ou à Providence et dit : « Eh! Les hommes sur le quai, emplissez-moi de pétrole parce que les Européens n'en ont pas. » Les hommes sur le quai vissent à même la coque du vapeur des tuyaux, énormes serpents noirs, et le remplissent de pétrole.

« Merci, dit le cargo, il faut que je me hâte parce que là-bas leurs autos et leurs avions attendent le pétrole. » Il s'enfonce dans la brume tandis que déjà d'autres pétroliers prennent sa place à quai.

Dans le même temps, en Amérique du Sud et en Australie, on enferme les bœufs et les moutons dans les vastes chambres des navires frigorifiques, et à Barry, Cardiff, dans tous les ports de la côte ouest de l'Angleterre, des wagons entiers de charbon basculent dans les cales de petits navires noirs. Sitôt les cales pleines, les petits navires noirs quittent le port, dès qu'ils montrent le nez dans le canal de Bristol, ils disent : « Pouah, la mer est aussi mauvaise que lorsque je suis arrivé », et cou-

rageusement ils plongent le nez dans l'eau. Mais en voici un qui arrive et il dit : « Là-bas, dans la Manche, on n'y voit pas à un demi-mille devant soi. Méfie-toi. Un de ces lourdauds de norvégiens chargé de bois jusqu'au dessus de la cheminée m'a frôlé de si près qu'il m'a coupé ma ligne de loch (2). »

Car il y a les Norvégiens aussi et les Suédois et les Finlandais. Les hommes mettent dans leurs cales de la cellulose, des blocs de pierres et, sur le pont, des rondins de bois, et les expédient vers le sud.

Ils sont des milliers qui, lourdement chargés, courent l'océan du nord au sud, de l'est à l'ouest. Ils se croisent, se dépassent, se perdent de vue, se retrouvent, s'enfoncent dans la brume et arrivent au port.

Quelques jours plus tard, ils en repartent. L'homme n'a-t-il pas besoin de blé, de viande, d'huile, de café, de tabac, de pétrole? Croyez-vous que les navires aient droit au repos?

Les voilà avec une autre charge dans les flancs. Ils ont juste le temps de siffler un petit salut aux voiliers des pêcheurs qui ne quittent pas la côte, la brume se referme sur eux et la vague se dresse devant leur étrave.

Explications. — 1. *Youyou :* Toute petite embarcation.

2. *Ligne de loch :* Le loch est un appareil qui sert à mesurer la vitesse du navire. Il est essentiellement constitué par une petite hélice de cuivre ou de bronze jetée à la mer et entraînée par le bâtiment. La corde, (mais il ne faut jamais parler de corde sur un bateau) tressée d'une manière spéciale, qui relie cette hélice a un compteur fixé à l'arrière du navire est la *ligne de loch.* Le loch n'est plus employé que sur les voiliers ou les anciens vapeurs de charge (cargos).

Questions. — 1. Quel spectacle s'offre à Edgar sur les quais du port du Havre? — 2. De quels pays viennent les divers navires? — 3. Dans quels pays se rendent-ils? — 4. Quels produits transportent-ils? — 5. Comment l'auteur donne-t-il une idée de leur activité incessante? — 6. Quel tableau fait-il des échanges entre les hommes?

Exercice écrit. — *Qu'arriverait-il si les navires cessaient brusquement de sillonner les mers?*

V. — Edgar s'engage à bord du *Nuage-Volant*.

1

Et Edgar pensait — mais ce n'était pas Edgar le poltron, — Ainsi tu vas partir toi-même, à bord d'un petit voilier. Il n'y aura pas tant et tant de milles pour atteindre le Groenland, mais le vent l'emportera vers l'ouest puis vers l'est et peut-être s'opposera-t-il à la marche du navire. Peut-être aussi ne soufflera-t-il pas pendant des jours et des jours et le *Nuage-Volant* sera la proie des courants, perdu dans la brume. L'eau et les vivres manqueront. Le capitaine s'assiéra à l'arrière et jouera un air de sa musique pour son requin blanc. Ou bien, la goélette poursuivra-t-elle une baleine jusqu'aux côtes américaines.

Et au bout du voyage découvriras-tu ton père?

Edgar s'était de nouveau tourné vers le *Nuage-Volant*. L'homme monté dans la mâture libérait quelques voiles. Les trois autres, aperçus à l'avant, après avoir placé les barres du cabestan (1), remontaient une ancre du fond. La goélette se préparait à partir. L'homme descendu à terre ne tarderait pas à revenir.

Edgar se tourna et le vit. C'était le capitaine dont lui avait parlé Sam. Très grand, voûté, il marchait la tête basse et n'aurait pas vu le garçon si celui-ci, résolument, ne s'était dressé sur son passage.

Tenant son bonnet à la main, Edgar dit :

— Monsieur, êtes-vous bien le capitaine du *Nuage-Volant?*

Les lèvres minces de l'homme se desserrèrent à peine pour répondre :

— Oui. Que me veux-tu?

— Capitaine, dit Edgar.

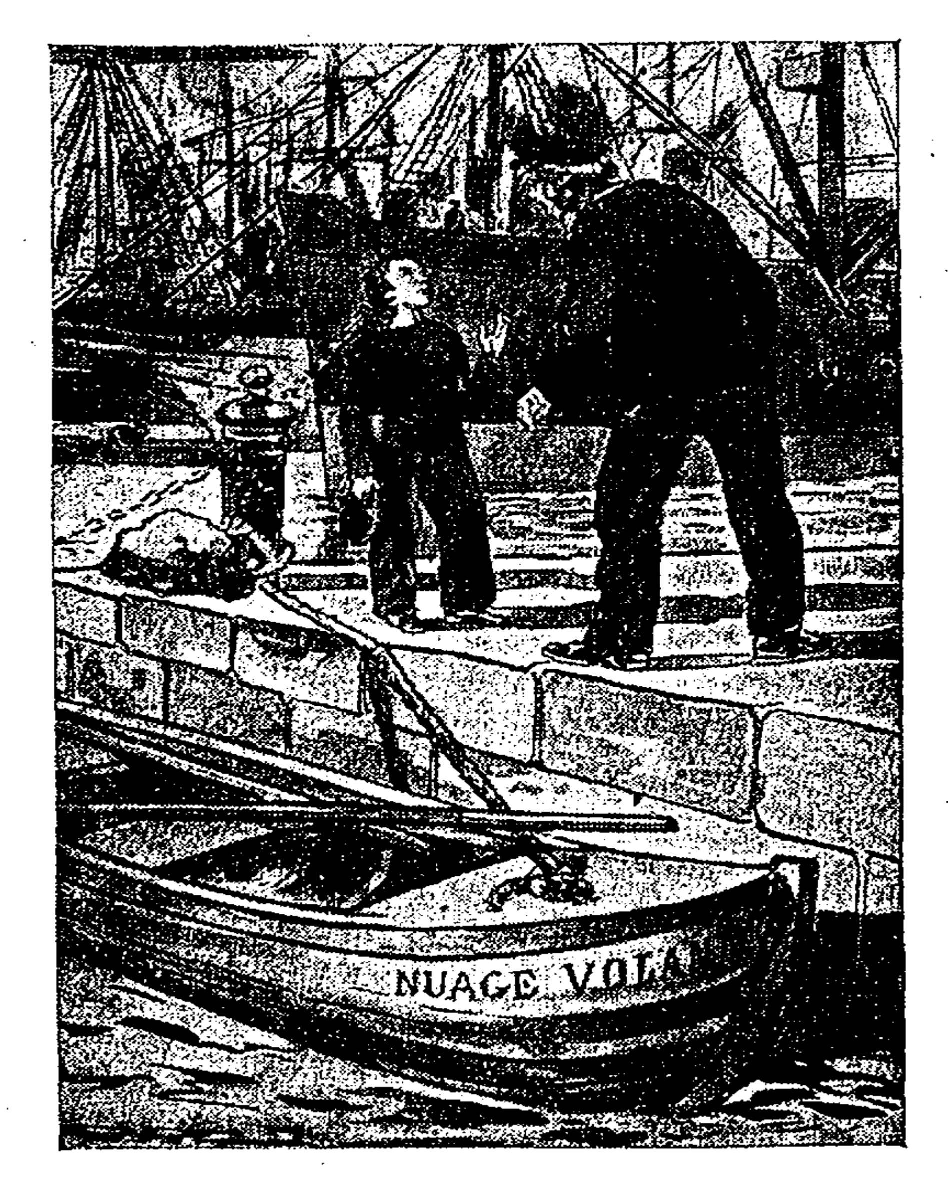
Mais de voir ce visage blanc, long, osseux, comme taillé

dans une pierre, il fut tout d'un coup empli d'épouvante.

— Allons, fit l'homme.

Et il allait sauter dans le canot.

— Capitaine, dit encore Edgar, je sais préparer les légumes pour la cuisine, je sais tailler la viande, servir à table. Je sais lire et écrire, et peux tenir les registres du bord. Je m'engage en outre à aider l'équipage si vous me le demandez. Je puis aussi prendre part à la poursuite des baleines...



Pas un trait du visage de pierre n'avait bougé.

— Capitaine, poursuivit le jeune garçon, n'aurez-vous pas pitié d'un enfant seul ?

Ayant entendu ces derniers mots, Sylvestre Tousseul ne vit plus Edgar devant lui, mais il se vit lui-même, enfant vêtu de fourrures, une nuit de nouvel an, levant les yeux vers le médecin de Havre-Aubert.

— Que veux-tu? dit-il.

— Être embarqué comme aide de cuisine à bord du *Nuage-Volant*.

— Quel âge as-tu?

— Treize ans.

— Quel est ton nom?

— Edgar.

— Es-tu seul?

— Je suis seul.

— Jette ton paquet au fond de ce canot, saute dedans et détache l'amarre.

Lui-même d'un vigoureux coup d'aviron écarta le youyou du quai.

Ainsi, le sort d'Edgar se décida. Il osa tandis que la petite embarcation atteignait le *Nuage-Volant* poser encore une question.

— Quand partons-nous, capitaine?

— Tout de suite, répondit Sylvestre Tousseul en se hissant à bord de la goélette.

Et il dit aux hommes qui accouraient vers lui.

— Tout le monde au poste d'appareillage (2).

Puis, à Edgar :

— Suis-moi.

Le garçon, son baluchon sur l'épaule, traînant la jambe, à la suite du capitaine traversa le pont de l'arrière à l'avant.

Au pied même du mât de misaine (3) s'élevait une étroite construction de bois dont le toit plat était percé d'un tuyau. D'un geste brusque, le capitaine en ouvrit la porte et Edgar aperçut... Sam. De la main droite le cuisinier tenait un énorme couteau et serrait de la gauche l'os d'un morceau de viande qu'il découpait.

— Sam, dit le capitaine, voici un jeune garçon qui vous aidera. Son nom est Edgar. Vous lui ferez une place dans votre cabine.

D'une main, il prit Edgar par le chandail, le déposa d'un seul effort devant l'homme de Gorée et fit claquer la porte derrière lui.

Edgar, son sac à ses pieds, demeura absolument immobile. Quant à Sam, le visage gonflé, les yeux dilatés, il tremblait.

Est-ce que ce jeune garçon vêtu comme un marin et qui venait de faire irruption dans sa cuisine, était bien son jeune ami? se demandait-il.

Il se mit à examiner Edgar de la tête aux pieds, tou-

chant sa tête, ses cheveux, ses épaules, ses jambes. Il tourna trois fois autour de lui. Enfin, il dit :

— Edgar, est-ce bien vous?

Le jeune garçon dit seulement :

— Sam.

Le cuisinier s'écria :

— Vous allez m'écouter comme si j'étais votre père, Edgar, et retourner immédiatement chez le professeur.

— Il est trop tard, Sam, le *Nuage-Volant* appareille.

En effet, il était trop tard. La deuxième ancre avait été arrachée à la vase du fond et le petit voilier déjà se penchait sous l'effort du vent. Sam se tourna vers le seul hublot qui éclairait la cuisine et il vit dans le cadre de bronze, la goélette voisine du *Nuage-Volant* qui glissait en arrière, puis un petit feu élevé à l'extrémité de la jetée qui fermait le bassin. Des goélands dansaient sur l'eau couleur de cuivre.

— Sam, dit Edgar, est-ce que je vais voir le requin blanc?

Mais Sam ne répondit pas à la question. Reprenant en main l'os du gigot qu'il taillait, il dit :

— Prenez ce seau et allez chercher du charbon, vous en trouverez sur l'avant, au pied du gaillard.

La porte ouverte, Edgar fut aussitôt assailli par une rafale de vent et un paquet de mer. Il baissa la tête et bravement alla de l'avant. Sous ses pieds, le pont s'enfonçait, puis se relevait. Et les voiles claquaient au-dessus de lui. Son visage était mouillé, comme par une pluie violente, et le sel de la mer brûlait ses lèvres et ses yeux. Jamais il n'avait été aussi près de l'eau. Il lui semblait qu'en étendant la main, il aurait pu toucher ces lames jaunes au-dessus desquelles le *Nuage-Volant* bondissait. Il respirait une violente odeur d'iode. Le vent l'enveloppait, le serrait comme aurait fait une main énorme. Et cette poussière d'eau qu'il arrachait à la crête des lames était le soufflet même de la mer. Edgar se sentait heureux comme jamais encore il ne l'avait été.

Il regarda un peu autour de soi et fut frappé tout de

suite par l'apparence de délabrement du navire. Les pieds des hommes avaient en maints endroits creusé le pont, le bordage était rongé par la mer, les voiles avaient été bien souvent rapiécées, une profonde fente partageait le pied même du mât de misaine.

— Si mon père était ici, pensait Edgar, le travail ne lui manquerait pas.

Seule paraissait solide et capable de résister aux plus fortes houles, la grande embarcation qui, à droite, gisait, la quille en l'air. Outre cette embarcation, il y avait sur ce pont un nombre considérable d'objets dans le plus grand désordre : des poulies, des filins et des cordages enroulés, des caisses et des barils que des chaînes empêchaient de rouler, et le jeune marin dut se frayer un chemin à travers ces objets pour atteindre le pied du gaillard où il trouva en effet, retenu dans un encadrement de planches, le charbon.

Tout à côté, il remarqua une porte ouverte et une échelle de bois qui pénétrait dans le gaillard. L'expérience qu'il avait acquise à bord du *Neptune* lui fit penser que ce devait être là le logement des matelots, et, tout en puisant dans le charbon à pleine pelle, il y jeta un coup d'œil. A sa grande déception, il n'aperçut aucun homme, mais il vit des manteaux suspendus au plafond, des bottes de mer, des vêtements jetés sur les couchettes et des coffres entr'ouverts. Là encore, le plus grand désordre régnait.

Le seau empli, il s'en retourna à la cuisine. Avant d'y rentrer, il regarda vers l'arrière et aperçut le capitaine enveloppé dans un manteau de caoutchouc, debout sur la dunette, bien droit, à côté d'un matelot qui manœuvrait la barre. Son visage était dressé vers le ciel et son regard suivait la course des nuages. Derrière lui, dans le lointain, apparaissait une haute falaise légèrement voilée par une brume mauve.

— Sam, dit-il, en rentrant dans la cuisine, la mer est terriblement mauvaise.

Mais Sam répondit seulement :

— Allons, garçon, garnissez le fourneau.

Sam, debout devant la table fixée contre une cloison, prononçait à mi-voix d'étranges paroles. Il y était question d'un jeune garçon qui aurait dû être enfermé et attaché et aussi d'un certain Sam à qui le cuisinier reprochait d'avoir donné son affection à un certain Edgar.

2

Une heure passa ainsi. Le petit navire roulait et tanguait avec violence, gémissait, et le vent hurlait terriblement. Edgar s'était assis dans un coin, sur un petit escabeau, et... il ne se trouvait pas bien à son aise. Il admirait Sam qui, sans souci des mouvements désordonnés du *Nuage-Volant,* poursuivait son ouvrage avec une adresse telle qu'aucun ustensile ne tombât sur le parquet.

Voici, pensait Edgar, que Sam et lui-même se retrouvaient. Ils étaient de nouveau réunis. De nouveau l'un préparait la cuisine, de nouveau lui-même était l'aide de Sam. Cependant tout était changé. Ils se trouvaient à bord d'un petit voilier qui se dirigeait vers le Groenland.

Est-ce possible? se demandait Edgar. Oh! Comme tout serait bien, si seulement Sam n'était pas fâché.

Et il dit :

— Sam, pardonnez-moi.

Le cuisinier se retourna et saisit le garçon dans ses bras.

— Edgar, dit-il, Sam donnerait son avant-bras droit pour que vous ne fussiez pas venu à bord de ce navire. Ce sont des barbares, ajouta-t-il en tendant un bras vers l'arrière, et nous allons dans l'océan Glacial. Mais pourquoi avez-vous quitté la maison du professeur et comment êtes-vous venu ici? Sam était si heureux de vous savoir en si bonne compagnie.

S'il n'avait pas fui, lui dit Edgar, il aurait dû, huit jours plus tard, retourner à l'internat. Et cela, non, il ne le pouvait pas. Il devait rechercher et retrouver son père.

Enfin Sam se calma. Le navire était en mer, et le vieux

marin était ému par cette confiance que possédait Edgar.

— Maintenant, dit-il, il faut aller à l'arrière et préparer la table. Ce soir, je vous aiderai, mais demain, ce sera votre fonction, et il faudra vous passer de moi.

La dunette tenait toute la largeur du navire et se terminait par une sorte de balcon qui dominait la mer.

On y pénétrait, à l'avant et à l'arrière, après avoir franchi une courte échelle, par deux portes tenues verrouillées lorsque la mer devenait trop mauvaise.

Les hommes appelés à l'arrière par leur service ne la traversaient pas, mais passaient par-dessus, où était fixée la roue du gouvernail.

A l'intérieur de la dunette se trouvait la chambre de navigation, large et profonde, qui communiquait avec le balcon. La salle à manger faisait suite à cette chambre.

Trois cabines, dont celle du capitaine, et le magasin où devaient dormir Sam et Edgar, ouvraient dans un étroit couloir.

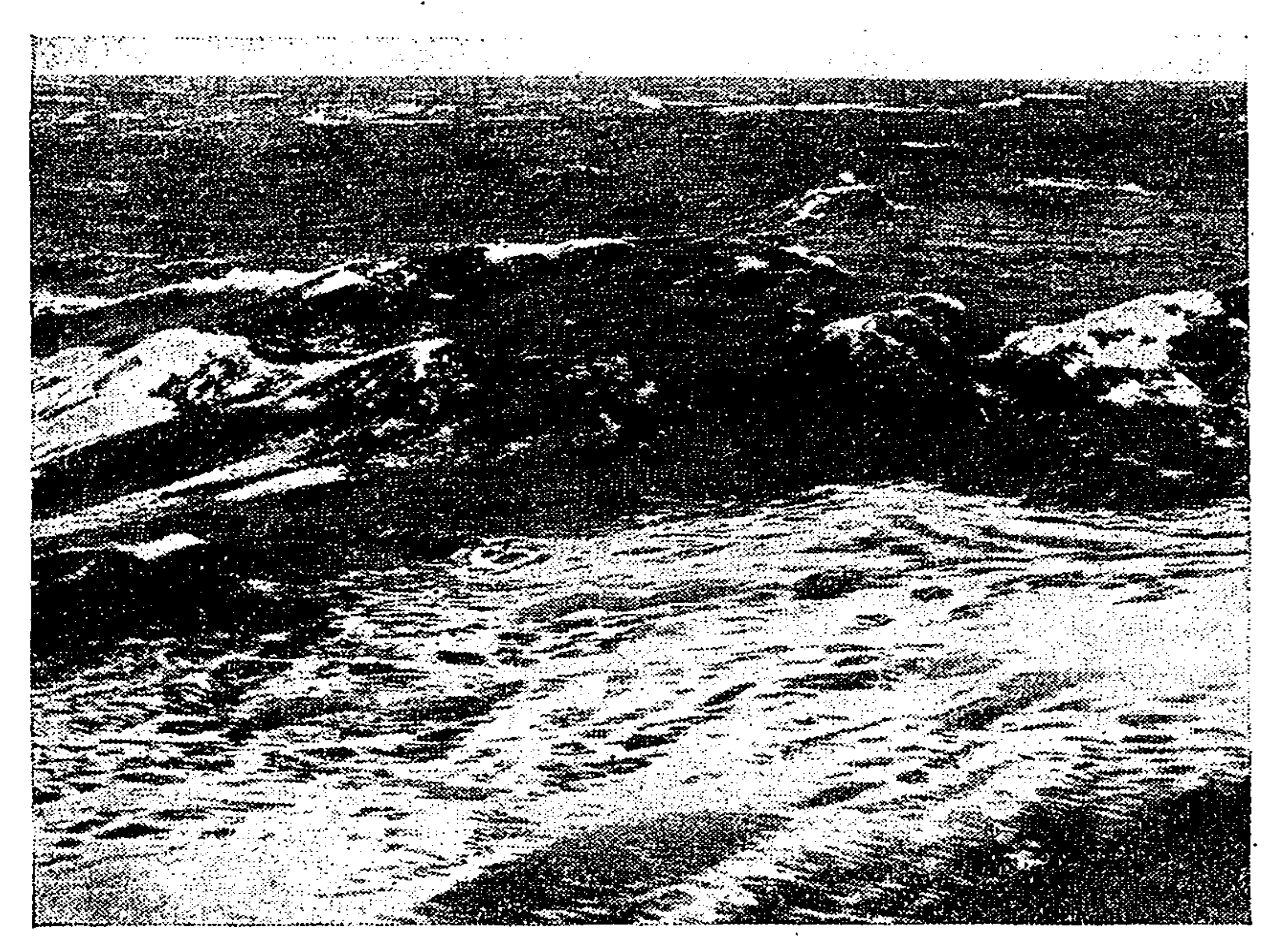
Le plus grand désordre régnait dans cette dunette. Tout y était délabré. Des planchettes manquaient aux cloisons, la peinture avait disparu. Les lampes à pétrole avaient noirci et rongé le plafond.

A chaque mouvement du navire, la construction entière gémissait et fléchissait comme si elle allait s'abattre sur le pont.

Le rôle d'Edgar était simple. Le matin, à sept heures, il devait préparer la table et apporter le café. A onze heures, il servait le déjeuner et à sept heures le dîner. Il devait aussi garnir les lampes, laver la vaisselle, tenir la salle à manger aussi propre que possible et s'occuper de la cabine du capitaine.

Pendant les repas, sa place était dans un petit réduit attenant à la salle à manger et où se trouvaient assiettes, soupières, théières, couverts et tous autres ustensiles de table, à la vérité, en fort mauvais état.

Sam l'aida à fixer sur la table tout un jeu de planchettes et de cordelettes qu'il appelait un « violon » et dont le rôle était de maintenir en place, à cause des mou-



MER QUI MOUTONNE, VUE PRISE AU LARGE.

vements désordonnés du navire, les assiettes et les verres.
Il lui dit :
— Dès que les aiguilles de cette horloge marqueront sept heures, vous agiterez cette grosse cloche et vous viendrez à la cuisine chercher la soupe.

3

Trois heures plus tard, Sam rejoignit Edgar dans la dunette et lui dit :
— Eh bien! garçon, comment cela s'est-il passé?
— Très bien, répondit l'enfant. Le capitaine est venu dès le premier coup de cloche, s'est assis et a mangé sans prononcer un mot. Mais, ajouta-t-il, et il mettait en place dans l'office, assiettes, plats et couverts, mais croyez-vous,

Sam, que cet homme soit bien vieux? Je l'ai regardé et ses cheveux sont blancs, mais pas tout à fait blancs, et son visage n'est pas ridé.

— Je ne sais pas, ce que vous voulez dire, Edgar. A bord, tous les hommes sont des vieillards et, écoutez-moi bien, jamais, en dehors des ordres que donne le capitaine, vous n'entendrez une parole. Deux ou trois fois, je suis entré dans le poste des matelots et je n'ai jamais surpris une conversation. Jamais je ne les ai vu jouer aux cartes. Voulez-vous que je vous dise ma pensée, Edgar? Eh bien! c'est un très vieux bateau et ce sont de très vieux hommes. Peut-être y a-t-il mille ans qu'il court la mer et... il courra la mer pendant encore mille ans.

— Oh! Sam, dit Edgar, que racontez-vous là? Ce n'est pas possible! Votre vieille tête vide invente des histoires pour me faire peur. Je suis terriblement fatigué, Sam, allons dormir.

Le magasin où ils couchaient était tout encombré de fusils, de harpons, de filets, de lignes de pêche, de cordages, de barils de poudre, de bidons de pétrole et de voiles de rechange.

Exactement au-dessus, sur le pont de la dunette, se trouvaient la roue que maniait le timonier et, à côté, séparée seulement par une mince cloison fendillée, la chambre de navigation.

— Sam, dit Edgar, en se glissant tout habillé sur la mauvaise paillasse qui garnissait sa couchette, je suis bien content et je suis triste en même temps. Pensez un peu à tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui. D'abord je vous ai retrouvé. Mais, dites-moi, Sam, où avez-vous trouvé cet affreux chapeau vert dont vous étiez coiffé ce matin?

— Pourquoi affreux? dit Sam qui, assis sur sa couchette, quittait ses sabots et ses chaussons. Il y a dix ans, à Sydney, je l'ai acheté pour cinq sous à un camarade qui l'avait gagné au jeu à San-Francisco. Mais, savez-vous, Edgar, que c'est un chapeau qui a valu un dollar et qui porte une marque de New-York! Oui, oui, mais pourquoi êtes-vous content?

— Je vous ai retrouvé, Sam. Puis, une fois encore, j'ai échappé à M. Cric. Et maintenant je suis couché ici, dans le magasin de ce vieux voilier. Il y a autour de moi tous ces fusils, tous ces harpons, toutes ces lignes, Sam. Nous allons chasser le morse, et peut-être retrouverons-nous mon père.

— Oui, oui, dit Sam qui, vêtu d'une longue chemise de nuit toute blanche, soufflait la lampe à pétrole suspendue à une poutre. Mais je ne m'en dédis pas, je donnerais mon avant-bras droit pour que vous fussiez loin d'ici. Croyez-vous que Sam n'est pas capable de retrouver tout seul votre père? Maintenant, dites-moi, pourquoi êtes-vous triste aussi?

— Parce que je pense au professeur et à Marie.

Sam à son tour s'était couché, et l'obscurité régnait dans le magasin, mais pas le silence. Au-dessus, la barre gémissait. Chaque fois que le matelot appuyait d'un côté ou de l'autre, on aurait dit qu'un nouveau-né poussait un cri. Le bordage du voilier, ses membrures et chaque pièce de bois de la dunette craquaient sinistrement. Parfois des plaintes déchirantes s'élevaient.

— Sam, dit Edgar, après un moment de silence (c'était Edgar le peureux qui parlait), croyez-vous vraiment que ce voilier court la mer depuis mille ans?

— Je ne sais vraiment pas Edgar. J'ai seulement dit... peut-être.

Et après quelques minutes :

— Est-il vrai, Sam, que des navires se soient ouverts brusquement comme des grenades trop mûres?

— On le dit, Edgar, mais je n'ai jamais vérifié personnellement l'exactitude du fait. Vous feriez bien de dormir maintenant, Edgar. Il vous faudra être levé demain matin à six heures, pour préparer le café du capitaine.

Le jeune garçon s'efforça de suivre le conseil de son ami, cependant un moment plus tard il dit encore :

— Et les rats, Sam? Ne les sent-on vraiment pas lorsqu'ils vous dévorent les doigts de pied?

— On ne les sent pas. Cela je puis l'affirmer. Je les ai

observés. Ils soufflent sur les doigts, Edgar, qui deviennent insensibles.

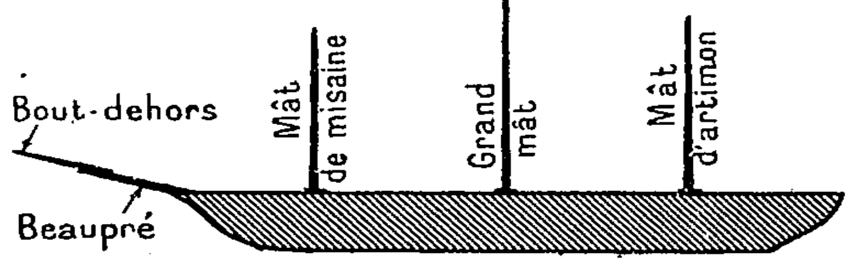
— Croyez-vous qu'il y ait des rats à bord du *Nuage-Volant?*

— Oh! certainement. Ce sont sans doute des rats vieux de mille ans, Edgar, tout blancs, avec de longues moustaches blanches et des yeux rouges.

Explications. — 1. *Cabestan :* Treuil vertical manœuvré à l'aide de barres et employé à bord des voiliers pour hisser l'ancre à bord. Sur les vapeurs et pour le même travail, on se sert du *guindeau,* appareil du même genre.

2. *Poste d'appareillage :* C'est la place de chacun au moment de l'appareillage. A bord des vapeurs, le capitaine se tient sur la passerelle, le second à l'avant avec une équipe de matelots, un lieutenant à l'arrière avec l'autre équipe.

3. *Mât de misaine :* Mât avant.



Mât de misaine et autres mâts du navire.

Questions. — 1. Comment Edgar réussit-il à s'embarquer au dernier moment sur le « Nuage Volant »? — 2. Comment est-il accueilli par Sam? — 3. Que lui apprend Sam sur l'équipage? — 4. Dans quel état Edgar trouve-t-il le navire? — 5. Montrez qu'Edgar est toujours poussé par l'ardent désir de retrouver son père. — 6. Quelles sont ses occupations sur le bateau?

Exercice écrit. — *Vous avez découvert en rivière ou dans l'arrière port, un vieux bateau hors d'usage. Décrivez-le en faisant connaître vos réflexions.*



VI. — Peste Rouge.

I

Quelques minutes plus tard, Edgar dit encore :

— Sam, ne pouvez-vous pas me parler, me raconter une histoire?

— Est-ce que je ne vous ai pas dit comment ce bandit que les hommes appelaient Peste Rouge avait trouvé le repos?

— Vous ne me l'avez pas dit.

— Eh bien, écoutez... Il avait commis tant de meurtres, pillé et brûlé tant de villes que les hommes lui avaient donné le nom de Peste Rouge. A la veillée, les vieilles femmes racontaient que les traces de son cheval sur la terre étaient rouges.

Lorsque sa bande quittait une région, ne demeuraient que ruines et désolation. Les fermes fumaient comme des torches, les châteaux et les monastères étaient éventrés,

les forêts saccagées et les champs si profondément ravagés que, de plusieurs années, ils ne pouvaient donner une récolte.

Au nom seul de Peste Rouge, les hommes les plus valeureux tremblaient et les femmes et les enfants pleuraient.

Des rois s'étaient ligués pour le combattre, mais il avait vaincu et réduit en esclavage tous ses adversaires.

Certains disaient qu'il était le diable fait homme.

Dans un pays que baigne la mer Baltique, au sommet d'une montagne, il s'était fait construire une énorme forteresse. D'une tour, des hommes surveillaient le nord, d'une autre le sud, d'une autre l'est, d'une autre l'ouest. Et des cavaliers revêtus d'armures parcouraient sans cesse les chemins de ronde placés au haut des murs épais de plus de dix mètres qui reliaient les quatre tours.

A l'intérieur, s'élevait la demeure la plus somptueuse que l'on puisse imaginer. Les murs étaient faits de cette pierre rouge que l'on trouve en Scandinavie. Les salles immenses étaient pavées de marbres rares. Les sculpteurs les plus réputés avaient taillé les colonnades et les encadrements des baies et des portes, tandis que les meilleurs ouvriers avaient façonné les bois précieux venus d'Asie et d'Afrique. Toutes les salles étaient ornées de velours aux teintes chaudes et d'étoffes brochées d'or et d'argent.

Là, se reposait, entre deux campagnes, celui que les hommes appelaient Peste Rouge. Parfois, il arrivait à la tête d'une armée innombrable encadrant des centaines de chariots chargés de ses rapines. Parfois, il venait de la mer, et ses navires avaient attaqué, pillé et coulé d'autres navires, ou assiégé des villes maritimes, vidé les riches magasins et capturé pour en tirer rançon les marchands opulents.

Et les trésors enlevés allaient accroître les trésors de la forteresse. Les lourds coffres emplis de pierres précieuses, de vaisselle d'or et de vermeil, de colliers, de bracelets ciselés, d'armes ouvragées, allaient dans les salles immenses augmenter le nombre des coffres qui recélaient dans leurs flancs plats, chandeliers d'or, calices, armures

de prix, bagues ornées d'améthystes, d'opales et de lazulites (1).

Une nuit, tandis que l'homme était assis seul devant la lourde table de chêne, dévorant des quartiers de viande saignante, buvant de pleins verres d'un épais vin espagnol parfumé de miel, une clameur faite de milliers de voix s'éleva autour de la forteresse, et ces voix criaient : « Peste Rouge. Peste Rouge. »



Le brigand fit appeler son lieutenant et lui dit :

— Fais taire ces gens.

Une demi-heure plus tard, le lieutenant revint.

— Mais cette clameur?

— Maître, dit-il, j'ai parcouru les murs de ronde. J'ai visité les quatre tours. Il n'y a personne autour de la forteresse.

— Cette clameur, ces cris?

— Maître, je n'entends pas de cris. Ce bruit, ajouta le lieutenant ouvrant largement une baie, c'est la neige qui tombe.

Mais l'homme entendait toujours les cris : « Peste Rouge. Peste Rouge. »

Il fit signe. Le bourreau vint, brandit sa large épée et trancha la tête du lieutenant.

— Appelez Julius, dit le brigand.

C'était un homme magnifique, né en Afrique-Equatoriale, si puissant qu'il pouvait de la seule force de ses bras, étouffer un lion adulte.

— Julius, dit Peste Rouge, fais taire ces gens.

L'homme noir répondit :

— Maître, je n'entends aucun cri.

— Mais cette clameur?

— C'est le vent qui hurle, maître.

Et la tête de Julius tomba.

Toujours les cris : « Peste Rouge! Peste Rouge! » entouraient la forteresse.

— Appelez mon fils, dit le bandit.

C'était un svelte garçon de douze ans, aux yeux bleus, aux cheveux longs et bouclés.

— Mon fils, dit Peste Rouge, entends-tu ces cris?

— Oui, père, je les entends.

— Prends mon cheval, mon fils, mets-toi à la tête de mille cavaliers et fais taire cette foule.

— Je ne pourrai pas, père.

— Pourquoi?

— Ce sont les cris des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants que vous avez torturés et tués, père.

Ayant entendu, l'homme s'arma de son poignard et le plongea dans le cœur de son fils. Après quoi, il revêtit son armure, prit en main son épée de combat et fit seller son cheval. Puis, à la tête de mille cavaliers, il s'élança hors du château.

Les cris venaient de l'est, et Peste Rouge fonçait au galop de son cheval dans la nuit, la neige et le vent, entouré de la clameur comme d'un manteau. Il était empli de rage et ne rêvait que bûchers, échafauds et potences, imaginant les tortures les plus cruelles qu'il infligerait aux hommes qui criaient ce nom exécré.

« Je couperai leurs langues », se disait-il et il enfonçait les éperons dans les flancs ouverts du cheval. « Je coulerai du plomb fondu dans leurs bouches » et son épée traçait des moulinets dans la neige ou pointait en avant comme pour pourfendre un ennemi.

Tandis qu'il galopait toujours, l'obscurité s'éclaircit. Maintenant, le bandit avait devant les yeux un rideau blanc qui, de minute en minute, devenait moins épais. Mais la clameur était aussi puissante.

« Peste Rouge! Peste Rouge! »

« Je les atteindrai bientôt », pensait l'homme. Mais

plus tard, tandis que le jour était tout à fait venu et que quelques rares flocons flottaient seuls dans le ciel gris, il se disait : « Ne les atteindrai-je donc jamais? »

Et son cheval s'abattit.

— Holà! dit-il, en se relevant et en plongeant son épée dans le cou de la bête. Que l'on me donne un autre coursier!

Personne ne répondit à son appel. Il était seul. Les mille cavaliers avaient disparu.

Cependant aussi intense, aussi nourrie, la clameur s'élevait : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Il partit en avant.

— Ma vengeance sera si terrible, se dit-il, qu'elle ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes.

Après plusieurs heures de marche, il atteignait la rive d'un large fleuve et s'y pencha pour boire, mais l'eau roulant impétueusement, criait : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Il la frappa de son épée, mais l'eau criait toujours : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Sur un pont, il traversa le fleuve et, une heure plus tard, aperçut les fumées d'un village.

« Il ne restera plus une pierre de ce village. Les champs ne donneront plus de récolte de dix ans. Je ferai grâce à un seul enfant pour qu'il puisse rapporter aux hommes combien ma vengeance a été prompte et implacable. »

A l'entrée du village, douze petites filles vêtues de blanc et couronnées de lys des prés, se tenant par la main, dansaient en rond et chantaient : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Il s'élança sur elles, faisant de terribles moulinets avec son épée, mais les fillettes continuaient à danser et à chanter : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Il s'enfuit, et il pensait qu'il lèverait une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, qu'il allumerait un foyer aux quatre coins d'une grande ville, et plus aucune petite fille vêtue de blanc et couronnée de lys des prés, ne chanterait : « Peste Rouge! Peste Rouge! »

Peu avant la tombée de la nuit, il atteignit une forêt, et les hauts arbres agités par le vent criaient le nom exécré.

Le tortionnaire s'élança, frappant d'estoc et de taille. Plus il frappait, plus la clameur devenait puissante. « Peste Rouge! Peste Rouge! » criaient mille arbres séculaires. « Qu'as-tu fait de ton enfant? Peste Rouge! Peste Rouge! qu'as-tu fait de Julius? »

La large lame faite de l'acier le mieux trempé ne parvenait pas à entailler les arbres les plus jeunes. Dans un accès de rage, tenant ferme des deux mains la croix de l'épée, le bandit s'élança, pointe en avant, de toute sa force qui était grande, sur un énorme chêne. L'épée pénétra le cœur de l'arbre jusqu'à la garde et y resta plantée. Aucun effort de l'homme ne parvint à l'ébranler. L'arbre la gardait.

Et de toutes parts, c'étaient des ricanements et des cris : « Oh! Peste Rouge! Peste Rouge! »

2

Plusieurs mois plus tard, un homme à la barbe et à la chevelure longues et blanches, aux yeux rouges comme le sang, dont les vêtements en lambeaux laissaient voir un corps squelettique, errait à travers l'Inde.

Il avait traversé les steppes de la Russie du sud, et le vent qui court dans l'herbe haute criait : « Peste Rouge. » Il avait dormi sur le bord de maints ruisseaux, et l'eau criait : « Peste Rouge ». Il avait traversé les montagnes du Tibet, et les aigles clamaient : « Peste Rouge. »

La bête qui rampe, la bête qui court, l'oiseau, l'arbre, le vent, l'eau criaient : « Peste Rouge. »

La terre sur laquelle il s'endormait criait : « Peste Rouge. »

Il allait, une pierre dans la main, lançant la pierre à la bête qui rampe, à celle qui court, à l'oiseau, à l'arbre, au vent, à l'eau. Ou bien il marchait les deux poings sur

les oreilles pour ne pas entendre et il suppliait : « Taisez-vous. »

Il traversa l'Inde, embarqua sur un navire, et les mouettes qui volaient à l'arrière et les marsouins qui bondissaient hors de l'eau criaient : « Peste Rouge. »

Il mit pied en Afrique, et les singes l'accueillirent et, pendant des jours et des jours, pendant des nuits et des nuits, le poursuivirent. « Peste Rouge! Peste Rouge! » L'éléphant barrit : « Peste Rouge. » Le lion rugit : « Peste Rouge. »

En pleine forêt, il rencontra un enfant noir et lui demanda :

— Sais-tu qui je suis?

L'enfant répondit :

— Qu'as-tu fait de Julius, notre frère?

Il poursuivit sa route et atteignit, une nuit, l'Atlantique. Sur le rivage, un vieillard accroupi jetait quelques morceaux de bois d'échouage dans le feu qu'il avait allumé. Le bandit s'approcha de lui et humblement lui demanda la permission de chauffer ses membres tremblants.

Le vieillard lui fit signe de s'asseoir, lui donna à manger quelques poissons qu'il avait pris dans ses filets et lui offrit à boire.

— Vieillard, lui dit le bandit, tu es le premier homme que je rencontre sur ma route, qui me donne à manger et à boire. Qui es-tu?

— Je suis l'Oubli.

— D'où viens-tu?

— Je ne sais plus.

— Où vas-tu?

— Je ne sais pas encore.

— Vieillard, dit encore le bandit, tu es le premier homme rencontré sur ma route qui ne me reproche pas mes crimes. Ne me connais-tu pas?

— Non, répondit l'homme.

— Regarde-moi bien. Regarde mes yeux.

— Peut-être t'ai-je vu autrefois. Mais j'ai oublié.

— Je suis celui que les hommes appellent Peste Rouge.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Oh! vieillard, ne peux-tu me délivrer? Le monde entier me poursuit et me chasse. Entends-tu ce que sanglote ce bois dévoré par la flamme? Entends-tu ce que siffle cette flamme, ce que murmure cette vague sur le sable?

— J'entends, mais déjà j'ai oublié.

— Vieillard. Ecoute le chuchotement de la forêt. La feuille morte qui tombe, la pousse tendre qui se redresse, le serpent qui rampe, la bête de proie qui guette, la bête qui meurt, le ver qui creuse le bois, entends-tu? tous crient : « Peste Rouge. »

— J'ai oublié.

— Entends-tu le lent cheminement des fourmis? Entends-tu le vol des insectes nocturnes? Délivre-moi, vieillard. J'ai parcouru l'Europe du nord au sud, j'ai parcouru l'Asie de l'ouest à l'est. J'ai abordé la côte orientale de l'Afrique et me voici sur sa rive occidentale, et à tout instant le cri a résonné dans ma tête. Oh! Vieillard, pendant mon repos même le brin d'herbe que ma tête froisse, murmure à mon oreille : « Peste Rouge ». Délivre-moi, toi qui es l'Oubli.

Le vieillard, tout en jetant du bois sur le feu, répondit :

— Ecoute-moi, homme. Dis-moi ce que tu as fait de bien dans ta vie.

Le bandit baissa la tête et répondit :

— Je n'ai rien fait de bien dans ma vie.

— Comment? Tu n'as jamais accompli une bonne action?

— Jamais.

— N'as-tu jamais donné un peu d'eau à un mendiant ou à une bête altérée.

— Je pendais les mendiants et je brûlais les bêtes dans leurs terriers.

— N'as-tu jamais offert un morceau de pain à un enfant?

— Non. J'affamais des villes entières et j'arrachais les nouveau-nés au sein de leur mère.



« SAUTE DANS CETTE BARQUE, HISSE LA VOILE ET PRENDS COMME DIRECTION CETTE ÉTOILE. »

— Peut-être as-tu aimé un fils?

Peste Rouge dressa la tête et le reflet des flammes dansa dans ses yeux.

— Oui, j'ai aimé un fils, répondit-il.

— Qu'as-tu fait de ton fils?

— Je lui ai enfoncé mon poignard dans le cœur.

— Peut-être as-tu aimé une bête?

— J'ai aimé mon cheval de bataille. Il s'est abattu sous moi, et mon épée lui a ouvert le cou.

— Homme, je ne puis te donner l'oubli. Mais, écoute. Saute dans cette barque, hisse la voile et prends comme direction cette étoile, et, dans la journée, le soleil allant de ta droite à ta gauche guidera ta course. Tu aborderas une terre. Tu marcheras les yeux toujours fixés sur cette étoile. Peut-être alors connaîtras-tu le repos.

3

Pendant plusieurs semaines le vent emporta la barque.

Et les puissances de l'océan avaient composé une terrible chanson. La vague chantait :

« Là-haut, dans le nord de l'Europe, un enfant maudit a vu le jour. Quel est son nom? »

« C'est Peste Rouge. Peste Rouge », répondaient les goélands.

Et la vague :

« Son premier cri a été : A mort! Quel est son nom? »

« Peste Rouge. Peste Rouge. »

« Il a tué son père et sa mère. Il a étranglé son frère. Quel est son nom? »

« Peste Rouge. Peste Rouge. »

« A quinze ans, il a sauté sur son cheval, a brûlé le premier village rencontré. Quel est son nom? »

« Peste Rouge. Peste Rouge. »

« Il a pendu, écartelé, brûlé, éventré, pillé, volé. Quel est son nom? »

« Peste Rouge. Peste Rouge. »

« Il a empoisonné, étranglé, étouffé, affamé. N'a-t-il pas un autre nom? »

« Non, non, répondaient les goélands. C'est Peste Rouge. »

Le vent clamait :

« Ecoutez vous tous. Connaissez-vous un mal plus grand que le feu qui dévore, que l'eau qui dévaste, que le choléra qui ravage un pays, un mal plus craint que la foudre, que la tempête qui coule les vaisseaux, que le tremblement de terre qui détruit les villes? Dites, connaissez-vous?

« Oui, oui, répondaient les goélands. Nous connaissons un mal plus grand. C'est Peste Rouge. »

La vague reprenait :

« Il a pendu, écartelé, torturé, brûlé, éventré, pillé, volé. »

« Là-haut, dans le nord de l'Europe, poursuivait le vent, l'homme maudit a élevé son repaire. La femme dit en serrant son enfant dans ses bras : « Oh! Dieu! Préservez-le de... »

« Peste Rouge. Peste Rouge. » reprenaient les goélands.

Et la vague :

« Il a empoisonné, étouffé, étranglé, affamé. Des villes en ruines fument encore. Qui a mis le feu? »

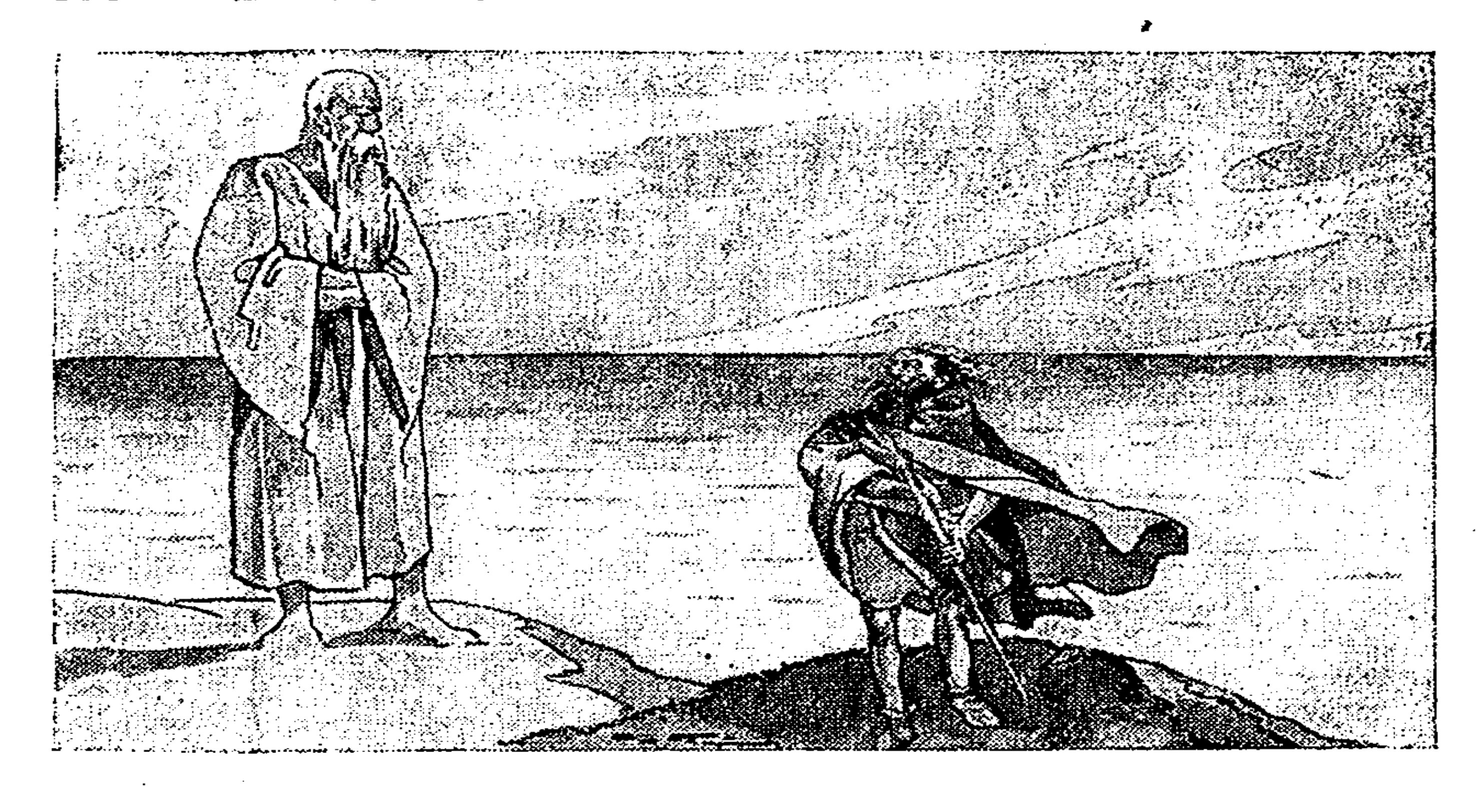
« C'est Peste Rouge. »

« Qui a fait tuer Julius? Qui a poignardé son fils? Qui a plongé son épée dans le cou de son cheval?

« C'est Peste Rouge. »

L'homme, assis à l'arrière de la barque, serrait ses poings décharnés sur les oreilles, mais la terrible chanson résonnait toujours dans son crâne. Cependant, un jour, en dressant la tête, il aperçut droit devant lui, l'horizon fermé par une haute et large falaise faite d'une roche noire et couronnée de glaces.

Elle se trouvait juste entre le point du ciel, à droite, où le soleil se lève, et, à gauche, le point où le soleil se couche.



L'homme dirigea son canot vers cette terre et peu après aborda une plage sur laquelle des centaines de morses prenaient leurs ébats et de laquelle des milliers de grands oiseaux marins s'envolèrent, et il sut que son tourment n'était pas terminé.

Il se mit à gravir la falaise et, lorsqu'il en eut atteint le sommet, il aperçut un homme grand et large deux fois comme lui qui l'attendait et qui lui dit :

— Oh! Toi que les morses, les pingouins, les oies sauvages et les courlis appellent Peste Rouge, que viens-tu chercher ici?

Le bandit essoufflé s'assit et répondit :

— Je cherche le calme. Mais qui es-tu, toi?

L'homme répondit :

— Je suis le Froid.

— Le Froid? Oh! Je te connais. Autrefois, je ne te craignais pas, mais aujourd'hui, je suis un vieillard sans force. Dis-moi, peux-tu quelque chose pour moi? Es-tu puissant?

— Puissant? répondit le Froid. Mon empire s'étend sur un tiers du globe. Au sud, vit mon frère, et lui aussi possède un tiers du globe. Regarde, ajouta-t-il et il leva la main droite.

Aussitôt le ciel devint gris comme la cendre, l'eau au pied de la falaise prit la couleur du mercure et les rares plantes qui vivaient sur le sol se courbèrent comme calcinées par un feu intérieur.

— Regarde, dit encore l'homme, et de ses lèvres resserrées jaillit un sifflement.

Et dans le nord-ouest, un vent chargé de neige glacée creva le ciel, répondant par un hurlement aigu au sifflement qui l'avait appelé, et les milliers d'oiseaux s'envolèrent vers le sud et les morses plongèrent au fond de la mer.

Peste Rouge courba la tête, et la neige glacée montait autour de son corps et s'accumulait sur ses épaules.

— Regarde, dit encore le Froid en lançant une pierre à la mer.

A peine le caillou se fut-il enfoncé dans l'eau calme que, sur celle-ci, une pellicule de glace se forma. En un instant toute l'eau qui s'étendait devant les yeux du bandit fut glacée. Cependant cette pellicule augmentait d'épaisseur de seconde en seconde, et bientôt une carapace épaisse couvrit la mer.

Et cette carapace se déchirait, se brisait, et des blocs de glace, lourds de plusieurs tonnes, bondissaient, retombaient et éclataient.

— Regarde, dit encore le Froid.

Il fit un nouveau signe et la nuit envahit le ciel tandis que le sourd éclatement des blocs de glace continuait.

— Doutes-tu encore de ma puissance? dit le Froid.

— Non, répondit Peste Rouge, Peux-tu...?

— Attends, répondit le Froid, et d'un geste il rappela la lumière, d'un autre calma le vent chargé de neige. L'eau apparut en longs canaux sur la mer chaotique. Des blocs de glace hauts et larges de plusieurs dizaines de mètres se détachèrent de la terre ferme et basculèrent dans l'eau.

Et les glaces, celles de la terre et celles de l'eau, se mirent en mouvement et les courants les emportèrent. Les morses apparurent. Les oiseaux furent des points blancs

venant du sud. Là où était la neige des ruisseaux sillonnèrent le sol. L'herbe brûlée se ranima et une petite fleur jaune développa ses pétales aux pieds mêmes du bandit.

Cependant oiseaux et morses criaient : « Peste rouge! Peste Rouge! Que viens-tu faire ici?

— Tu es puissant, dit celui qui avait terrorisé le monde. Mais peux-tu me donner le repos?

— Je sais ce qui te tourmente, répondit le Froid. Lève-toi et marche en suivant toujours l'étoile. Tu rencontreras un de mes fils. Tu lui présenteras cette petite fleur, ajouta-t-il en cueillant le bouton d'or qui s'était épanoui. Lui te donnera le calme.

4

Tenant entre ses doigts la frêle fleur poussée sur la terre du Groenland, celui qui avait planté son épée redoutable dans le cœur d'un chêne partit. Il marcha pendant plusieurs mois encore, et, d'abord, il fut poursuivi par les cris des oiseaux. Puis des renards blancs et des renards bleus jappèrent à ses trousses, et un ours qui allait gravement son chemin le salua d'un : « Peste Rouge ».

L'homme avait des hallucinations (2).

— Julius, criait-il. Fais cesser cette clameur.

— Maître c'est la neige qui tombe.

Un phoque aboyait :

— C'est Peste Rouge qui a tué Julius.

Le blizzard (3) reprenait la chanson de la mer :

« Il a pendu, écartelé, torturé, brûlé, éventré, pillé, volé. Quel est son nom? »

« C'est Peste Rouge, » hurlait un loup.

Cependant, un matin, à son réveil, l'homme s'aperçut que tout bruit avait cessé. Autour de lui, des glaces chaotiques et polies par les chutes de neige s'étendaient. Le ciel était noir. De ne plus entendre le nom que lui avaient donné les femmes et les hommes qu'il avait traqués comme des sangliers, une sorte de printemps fleurissait dans le cœur du bandit.

Il se leva et se mit en marche. Ses épaules s'étaient redressées et son pas était léger. De loin, il aperçut un homme qui venait vers lui et il sut que cet homme était le fils du Froid. Lorsqu'il fut près de lui, il dit :

— Oh! Toi, homme jeune et beau, quel est ton nom?

— Je suis le Silence.

— Es-tu le fils du Froid?

— Je suis le fils du Froid.

— J'ai rencontré ton père. Il t'envoie cette fleur. Pourquoi ton visage reflète-t-il une aussi grande joie?

— Etranger, ici, tout est glace. C'est la première fleur que je vois.

— Mais la terre?

— Ici, au-dessous de la glace est l'abîme du Pôle.

— Peut-être connais-tu mon nom?

— Ici tout est silence.

— Le vent?

— Le vent est silencieux.

— La neige?

— La neige est silencieuse.

— Les oiseaux, les renards, les loups?

— Ici, les oiseaux, les renards et les loups ne vivent pas.

— Ne veux-tu pas savoir mon nom?

— Chut! Tais-toi!

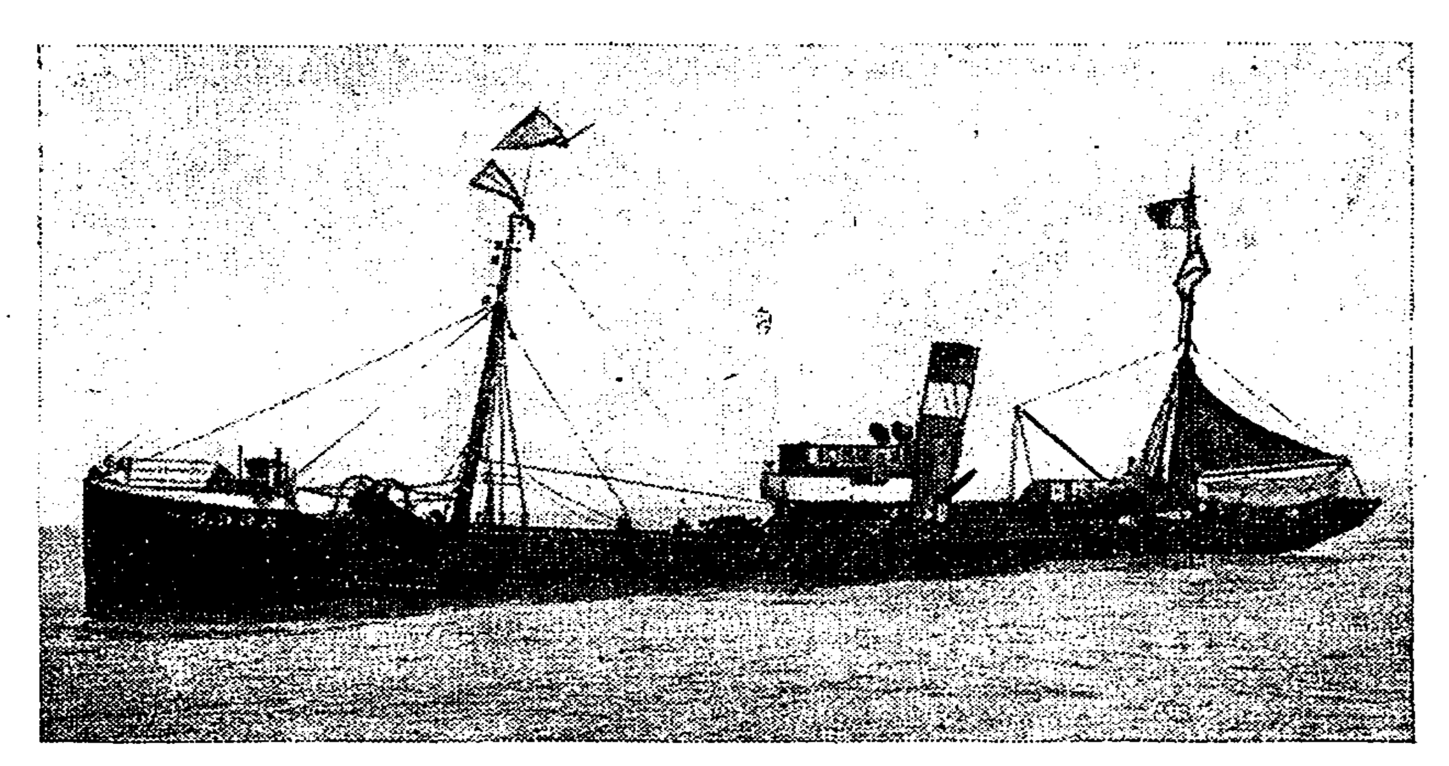
Explications. — 1. *Lazulite :* Pierre bleu d'azur.

2. *Hallucination :* Sorte de rêve d'un homme éveillé qui croit voir devant lui un être qui en réalité ne s'y trouve pas.

3. *Blizzard :* Vent glacial accompagné de tourmentes de neige.

Questions. — 1. Quels crimes effroyables a commis successivement Peste Rouge? — 2. Quel est le trait qui vous a le plus frappé? — 3. Comment le bandit est-il poursuivi tragiquement et sans trêve par le remords et par un cri d'horreur universel? — 4. Qu'implore-t-il enfin? et comment est-il rejeté hors du monde humain? — 5. Comment l'auteur peint-il l'épouvante des solitudes glacées?

Exercice écrit. — *Cette légende terrible ne vous rappelle-t-elle pas une légende du même genre que vous avez lue ou entendu raconter? Résumez brièvement cette autre légende.*



UN CHALUTIER À VAPEUR.

VII. — D'une singulière rencontre faite plusieurs années plus tôt par Jean-François Nau.

1

Le lecteur s'en souvient, le charpentier de marine Legrand s'était engagé plusieurs mois plus tôt à bord de la goélette *Aventure,* capitaine Jean-François Nau.

Cette goélette possédait son histoire.

Le chalutier *Saint-Pierre* revenant des bancs de Terre-Neuve avait aperçu, droit devant, à 150 milles (1) du cap Farewell, c'est-à-dire à un peu moins de trois cents kilomètres de la côte la plus proche, un petit voilier à sec de toile (2), malgré la bonne brise de nord-ouest qui soufflait.

Le voilier se trouvait sur la route du chalutier, et lorsque celui-ci fut tout près, son capitaine ne vit aucun homme sur le pont du navire. Surpris, il stoppa le cha-

lutier, fit mettre une embarcation à la mer et accompagné de deux matelots, monta à bord de la goélette.

Il connut vite qu'elle avait accompli une longue navigation et qu'elle avait subi les rudes assauts de la mer. Le pont était dévasté, une embarcation brisée, le gouvernail emporté et le bastingage fracassé en un point, sans doute par un lourd objet, peut-être une ancre fixée sur le pont et qui avait rompu son amarrage.

L'eau avait à moitié envahi la cale, et l'équipage avant d'abandonner le navire, avait essayé de le sauver en jetant à la mer une partie de la cargaison qui était de peaux de phoques et de morses et d'huile de baleine.

La goélette dont le nom était *Aventure*, était de nationalité américaine, et le capitaine du *Saint-Pierre* se demanda comment elle se trouvait si près des côtes d'Europe alors que vraisemblablement elle avait lutté contre la tempête dans son voyage de retour, d'une région polaire au Canada. Il supposa que l'équipage, croyant le petit navire sur le point de couler, l'avait abandonné sur la côte américaine.

Cependant, ainsi qu'il se produit parfois, l'*Aventure* n'avait pas sombré. Saisie par les courants elle avait effectué un long, lent et solitaire voyage sur l'Atlantique. Echappant au naufrage, ayant évité par le jeu du flot et des vents les abordages, elle était parvenue à ce point où le *Saint-Pierre* l'avait aperçue.

Le capitaine du chalutier ne fit pas d'autres suppositions. Selon la loi de la mer, s'il parvenait à conduire la goélette jusqu'à un port français, celle-ci et sa cargaison lui appartiendraient en partie.

Aussitôt, il fit placer une « remorque (3) », mit à bord comme gardiens deux matelots et, favorisés par les génies de la mer, lui et l'*Aventure* atteignirent trois jours plus tard le port de Dunkerque.

Un an plus tard, J.-F. Nau traversant la cour de l'Inscription Maritime avait aperçu, placardé contre une porte et simplement dactylographié, l'avis annonçant la mise en vente aux enchères publiques de l'*Aventure*.

Il avait visité le voilier et avait été séduit par ses dimensions, par sa coupe, par sa solidité qui apparaissait à l'épaisseur de ses mâts, de ses bordages, de son pont et à la puissance de son étrave.

— Oh! Oh! s'était-il dit. Voilà un navire qui me conviendrait. Les réparations à y faire ne sont pas tellement importantes, et je serais enfin le maître d'un navire.

J.-F. Nau avait acheté l'*Aventure* et, deux mois plus tard, il prenait la mer à destination de Londres. On le vit ensuite sur les côtes d'Espagne avec une cargaison de pommes de terre. Puis il regrimpa toute la côte française, de Bayonne jusqu'à Dunkerque, allant de port en port, comme sur une échelle on monte d'échelon à échelon. Débarquant ici des barils, prenant du fer là, et là encore du ciment, et là encore des grains.

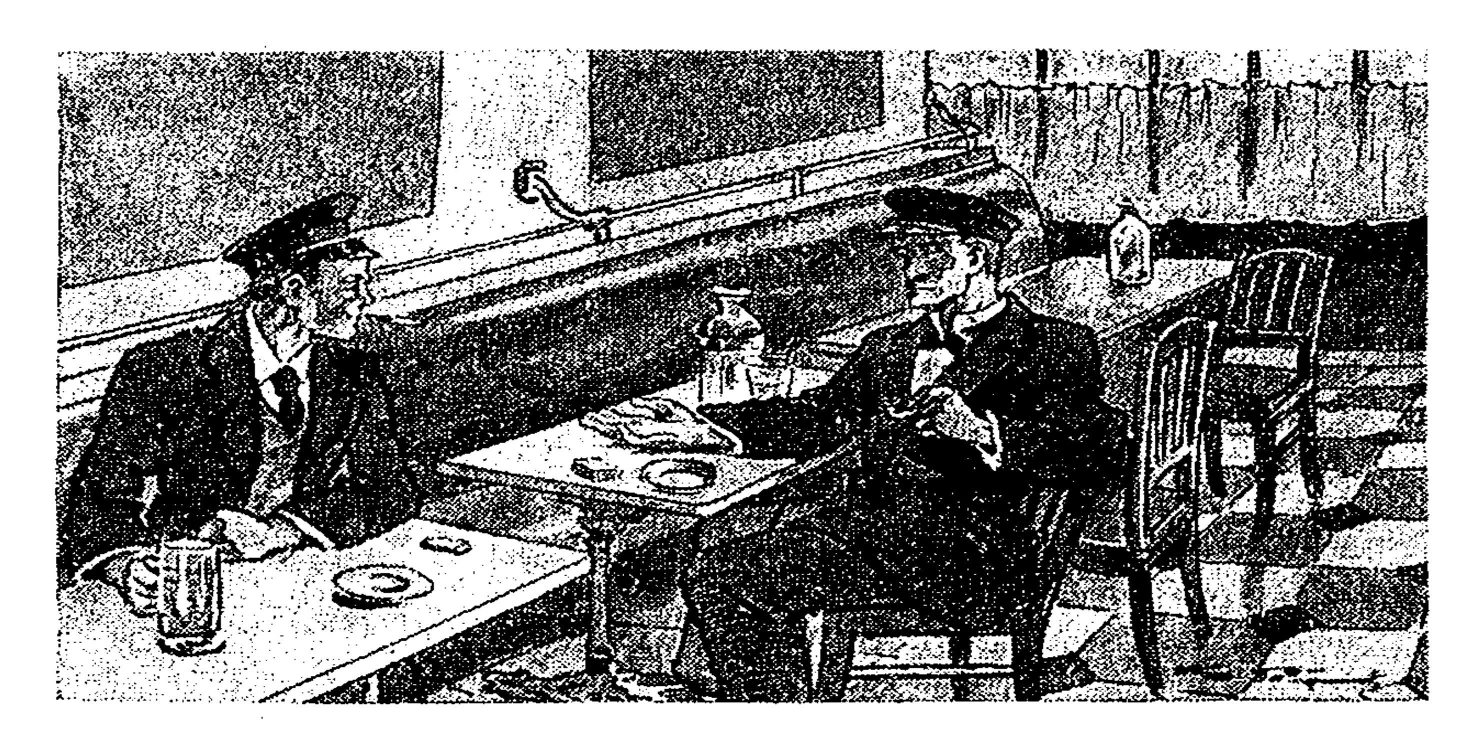
Cependant, depuis le jour où il était devenu capitaine et armateur de l'*Aventure*, Nau avait changé d'une manière singulière. Il fuyait ses matelots. Il sortait seul. Il ne parlait plus, et lui-même ne connaissait pas la raison de ce changement.

Par moment, il se croyait malade, et parfois aussi il se disait qu'il avait le mal du pays, qu'il lui faudrait retourner à Vannes et voir encore le port dans lequel, gamin, il avait appris à manier les avirons, et la vieille maison qui avait abrité son enfance.

Un jour que, seul, il était assis dans un café de Dunkerque, la porte s'ouvrit, un homme entra, s'assit à une table placée face à la sienne, et pour la première fois depuis longtemps, Nau s'intéressa à un homme.

Celui-ci, visiblement un étranger, possédait un visage long et maigre, au haut front, aux pommettes saillantes, au nez puissant. La teinte grise des cheveux adoucissait l'expression dure des traits.

L'homme avait tiré sa pipe d'une poche, l'avait emplie avec soin de tabac et l'avait allumée. Il s'était tourné vers la porte et, fumant lentement, regardait le ciel que l'on apercevait au-dessus des toits des maisons élevées de l'autre côté de la grande place. Nau ne put réprimer un



mouvement de surprise, car les yeux marron clair de l'homme étaient comme deux miroirs dans lesquels se reflétaient les nuages qui traversaient le ciel.

Parfois une nuée lourde assombrissait la pupille de l'homme, mais quelques secondes plus tard, un rayon de soleil allumait dans l'œil des pépites d'or.

L'étranger demeura assis une demi-heure, puis, après avoir jeté quelques pièces de monnaie sur la table, s'en alla. Peu après, Nau quitta le café.

Dès qu'il fut dans la rue, le visage long et maigre commença à le hanter. Il crut apercevoir son reflet dans la glace d'une vitrine. Il crut reconnaître l'homme immobile à un coin de rue. Il crut le voir apparaître sur l'écran du cinéma dans lequel au cours de la soirée il était entré. Et le soir, avant qu'il s'endormît, les yeux marron clair tantôt assombris et tantôt pétillants de flammes d'or, étaient devant ses propres yeux.

Le lendemain, à la même heure, Jean-François Nau retourna au café, et peu après l'étranger entra, prit place à la table où il était assis la veille, sortit sa pipe de sa poche, la bourra, l'alluma et regarda le ciel.

Nau se reprocha de n'avoir pas remarqué la veille que l'homme portait des vêtements de marin et qu'avant de s'asseoir il avait suspendu à une patère, une casquette

de drap bleu dont la visière était ornée d'une broderie et la coiffe d'une ancre d'or.

Ce jour-là, le ciel était admirablement pur, et le reflet bleu du ciel dansait dans l'œil de l'étranger. Certainement, se disait Nau, cet œil voyait quelque chose qui n'était pas dans le ciel. Cependant l'étranger lorsque tout le tabac fut consumé, enfouit sa pipe dans la poche, décrocha sa casquette, s'en coiffa et sortit.

« Demain, s'il revient, je lui parlerai », se disait Nau, une demi-heure plus tard, marchant la tête basse, et il faisait de grands écarts pour ne pas troubler les flaques d'eau qui, comme les yeux de l'étranger, reflétaient le ciel.

2

Le lendemain, Nau était assis à sa table, le menton appuyé sur les mains et se demandait comment il aborderait l'étranger. Quel prétexte choisirait-il? Que lui dirait-il? Mais il fallait qu'il lui parlât. Cela ne faisait aucun doute. Oui, oui, cet homme était le seul homme qui pût lui rendre la joie qu'il avait dans le cœur avant de devenir le capitaine de l'*Aventure*. Oui, certainement. Mais pourquoi? Nau l'ignorait.

La porte s'ouvrit et l'étranger entra. La table devant laquelle il s'était assis la veille et l'avant-veille était inoccupée; tout autour, d'autres tables étaient inoccupées. Cependant il vint directement vers Nau, s'assit à sa table et alluma sa pipe.

Le capitaine de l'*Aventure* s'aperçut d'une chose singulière : l'homme tournait le dos à la porte, tournait le dos au ciel, l'homme faisait face à un mur opaque, cependant ses yeux étaient aussi clairs, aussi changeants que les jours précédents. Ils étaient parcourus sans cesse, semblait-il, d'une houle faite d'ombre et de lumière.

Sans s'excuser de la liberté qu'il prenait de s'être assis à la même table que Nau, tout aussitôt l'étranger commença de raconter une histoire.

Il dit que, dans la province de Tomsk, qui se trouve dans la Russie du Sud, un paysan réussit un jour à capturer un cheval sauvage. C'était une bête magnifique, à la robe absolument blanche, à la crinière longue et soyeuse, aux jambes sveltes et nerveuses, portant haut une tête frémissante.

Cependant, la bête était douce. Facilement elle accepta que l'homme glissât un mors dans sa gueule et sautât sur son dos.

Le paysan était trop pauvre pour garder une bête aussi belle. Il avait besoin d'argent, et avec les pièces d'or qu'il retirerait du coursier, s'il le vendait, il pourrait acheter, non seulement un cheval de trait, mais encore une charrette, une charrue et une herse.

Il se rendit donc à la grande foire de la région.

Sur le marché, le cheval sauvage fit sensation. Autour de lui, paysans et maquignons se groupèrent. C'était à qui louerait le plus sa fière allure, sa blancheur, sa vigueur, la finesse de ses attaches, la ligne de son corps, son port de tête.

La bête se laissait flatter, offrait son haut front à qui voulait le caresser, prenait des grains d'avoine dans la main des enfants eux-mêmes.

La grande foire était prétexte à fêtes et réjouissances. Un cirque avait tendu sa tente immense dans la ville et son propriétaire entendit parler de ce cheval merveilleux qu'un paysan avait capturé dans la steppe.

Il vint, et lorsqu'il eut vu la bête, sans hésitation il glissa dans la main du paysan le nombre de pièces d'or que celui-ci réclamait.

Après deux mois de dressage, le cheval fut présenté au public, et dès qu'il apparut sur la piste, les enfants se levèrent et crièrent leur joie, tandis que les hommes applaudissaient.

La bête saluait de la tête, se dressait sur les pattes de derrière, puis au grand galop, un homme debout sur les reins, parcourait plusieurs fois la piste.

Son numéro durait plus d'une heure et chaque exercice

était si parfaitement exécuté, les mouvements si parfaitement réglés qu'il semblait qu'un ruban reliait le cheval à l'homme qui, maintenant au milieu de l'arène, conduisait la bête seulement du regard et de quelques commandements prononcés à mi-voix.

Cependant cet homme, depuis qu'il avait commencé le dressage du cheval sauvage, n'était plus ce qu'il était auparavant. Une sorte de mélancolie pesait sur lui. Lorsque, debout sur le dos de la bête lancée au galop, il tournait autour de l'arène, il sentait le poids de ce ruban invisible qui tenait lui et le cheval captifs.

A certaines heures, il allait visiter la bête dans son box et regardait ses yeux : « Pourquoi, lui disait-il, n'ai-je plus aucun goût à la vie depuis que je te connais? Pourquoi n'y a-t-il plus assez d'air ici pour moi? Pourquoi n'y a-t-il plus assez d'espace? »

Le cheval dressait la tête et hennissait longuement.

Un matin, l'homme sauta sur le dos du cheval, saisit d'une main sa longue crinière et franchit la porte du cirque. Le ruban était rompu.

La bête hésita un instant, puis s'élança. La ville fut franchie au galop, la montagne qui l'encerclait fut franchie au galop. Au-delà, la plaine commençait, et l'on ne revit jamais l'homme et le cheval sauvage.

L'étranger se tut, le temps de bourrer et d'allumer une pipe, puis il reprit :

— Ce matin, je regardais la mer, et là aussi il y a des rubans invisibles qui lient les navires au port. Un navire charbonnier avait arraché son ancre à la vase du fond, sa longue et étroite cheminée vomissait un torrent de fumée noire. Et où allait-il? A Cardiff.

« Mais dans dix jours, vous le verrez reparaître. En douze heures, il jettera son fret (4) sur le quai, et, le lendemain encore, son ancre arrachée du fond, sa longue et étroite cheminée vomissant un torrent de fumée noire, il appareillera. Pour où? A destination de Cardiff.

« Et ainsi, d'un bout de l'année à l'autre. Et ainsi une année, puis l'autre, puis l'autre.

« Quelqu'un sur le quai tient le bout de la corde et dit à ce navire : « Toi, tu n'iras pas plus loin que Cardiff. Et toi, toute ton existence de bâtiment de mer s'écoulera entre le Havre et New-York. Et toi, pendant vingt ans, tu toucheras chaque escale de la Côte Occidentale d'Afrique, mais, n'oublie pas, je suis sur le quai et je tiens le bout de la corde. »

L'étranger se tut, et vraiment il souriait. Oui, J.-F. Nau ne pouvait en douter, l'étranger souriait.

— Excusez-moi, ajouta-t-il enfin. Je me suis assis à votre table sans avoir été présenté. Mon nom est John Grey. Je suis citoyen américain et capitaine de la marine marchande. J'ai commandé divers bâtiments et tous étaient fixés au port par ce ruban invisible.

« Pendant des années, je ne me suis pas écarté de la ligne Boston-La Havane. Les années qui suivirent me virent chaque jour que Dieu fit, sur un point du trait droit qui relie Tahiti à Auckland, mais jamais à plus de cinq milles à droite ou à gauche de ce trait. Lorsque j'atteignis la quarantaine, j'étais chef d'un petit vapeur qui faisait la navette entre Québec et New-York. Et ce fut pendant des mois Québec et New-York.

« Cependant un jour j'aperçus dans le port de Québec un magnifique petit voilier, et, je vous l'assure, on se serait cru à la grande foire russe, lorsque paysans, chasseurs et maquignons admiraient le cheval sauvage. Il y avait sur le quai foule de capitaines et de marins. « Quelle ligne! » disait l'un. « Hé! Regardez cette étrave et cette poupe. » « Oui, faisait l'autre, avec une pareille mâture et une telle coque, ce navire peut sortir indemne de n'importe quelle tornade. » Ce qui était exagéré, notez-le bien.

« J'avais quelques banknotes dans mon portefeuille et depuis longtemps je nourrissais le désir d'être mon maître. J'achetai le voilier.

« Et le dressage commença. Quelle folie! Moi aussi je fis des chargements de pommes de terre et de pâte à papier. Seulement, je commençais à n'être plus le même homme.

« Je me disais : « Pourquoi n'y a-t-il plus assez d'air ici pour moi? Pourquoi n'y a-t-il plus assez d'espace? »

Alors Jean-François Nau prononça quatre mots, les premiers qui sortaient de sa bouche depuis que John Grey s'était assis à sa table.

— C'était l'*Aventure?*

— Oui, fit l'homme.

— Et vous avez sauté sur le dos du cheval sauvage, vous avez saisi sa crinière d'une main, vous avez traversé la ville au galop, vous avez franchi la montagne qui encerclait la ville.

— Exactement, dit l'étranger. J'ai rompu la corde et j'ai appareillé pour le Nord.

— Est-ce que, dit Nau, et sa voix tremblait d'anxiété, vous embarqueriez de nouveau sur l'*Aventure* comme second capitaine?

— Je suis venu pour ça, répondit John Grey, en souriant.

— Bien, dit Nau. Moi aussi, je vais rompre la corde.

Explications. — 1. *Mille :* Mesure itinéraire dont se servent les marins. Un mille vaut 1852 mètres. Lorsqu'on dit qu'un navire atteint une vitesse de quinze nœuds cela veut dire qu'il parcourt quinze milles à l'heure.

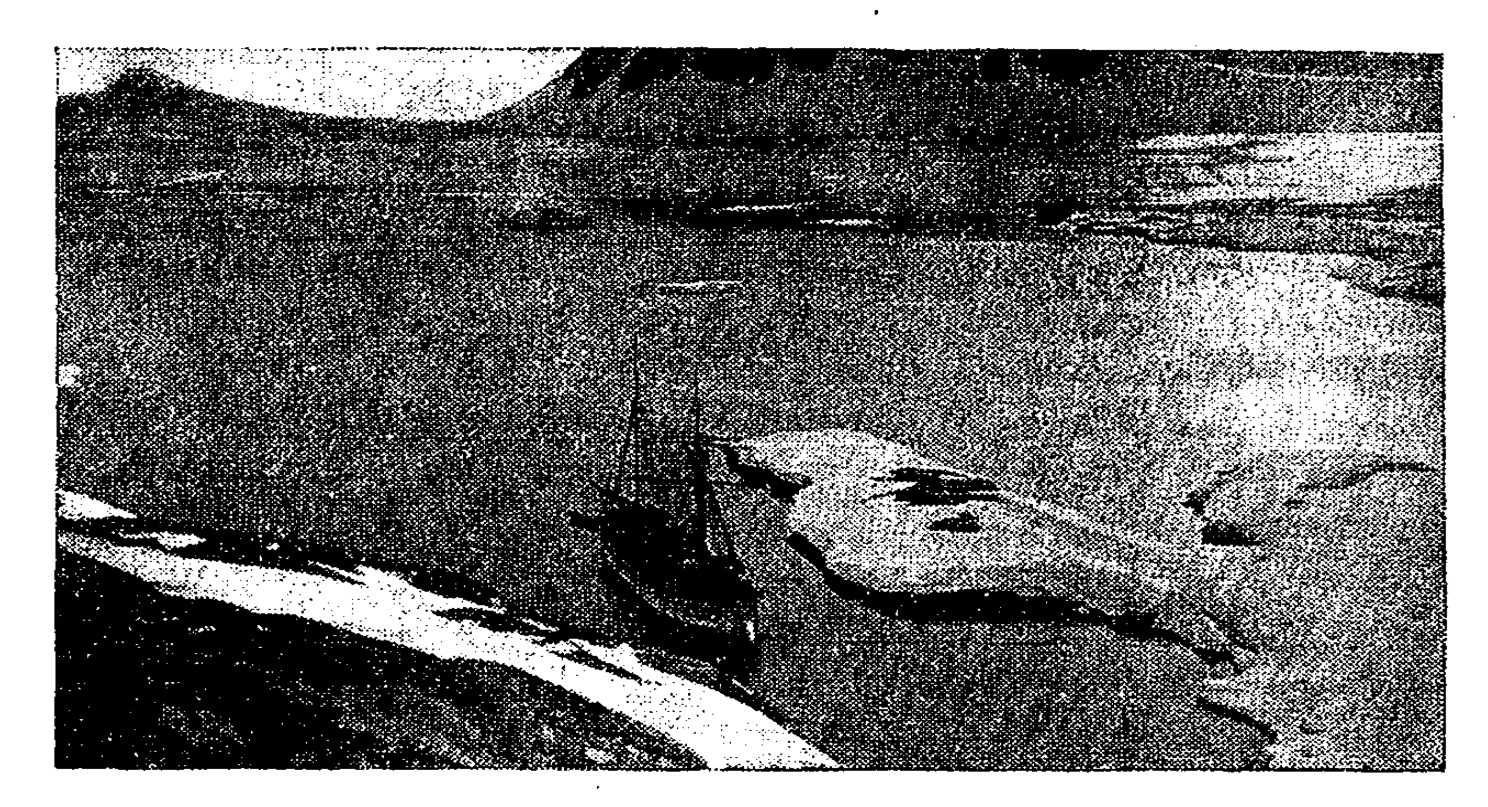
2. *A sec de toile :* Se dit d'un voilier dont toutes les voiles sont ferlées (rentrées).

3. *Remorque :* Aussière ou filin qui sert à remorquer un autre navire.

4. *Fret :* Cargaison d'un navire. C'est aussi le louage d'un navire.

Questions. — 1. Comment l'histoire de l'*Aventure* intéresse-t-elle l'histoire d'Edgar et celle de son père? — 2. Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans la rencontre des deux hommes de mer? — 3. Et dans leur façon de parler? — 4. N'ont-ils pas un trait de caractère commun? — 5. Quelle est la signification de la légende du cheval sauvage?

Exercice écrit. — *Quelle est la partie de ce récit qui vous intéresse le plus? Dites pourquoi.*



VIII. — Perdus et sauvés.

1

Trois ans plus tard, à la fin octobre, Jean François Nau se trouvait avec l'*Aventure* dans une toute petite baie, sur la côte est du Groenland, bien au nord de Scoresby-Sund.

C'était un homme tout autre. Cette mélancolie qui pendant quelques mois avait pesé sur lui avait disparu, il avait répondu à l'appel du Nord.

Il visitait les chasseurs, achetait des peaux et, parfois, pour son propre compte, poursuivait les morses.

Depuis trois ans, il avait parcouru bien des côtes. Il s'était aventuré au loin, vers le détroit de Behring, avait rencontré plusieurs fois une goélette dont le nom était *Nuage-Volant* et commandée par le capitaine Sylvestre Tousseul. Deux fois, il avait hiverné dans la Mer Blanche.

Il était devenu l'un des meilleurs capitaines du Nord, et il y avait avec lui un américain, du nom de John Grey, qui quittait rarement sa pipe et dont les yeux possédaient la singulière propriété de refléter le ciel. Il y avait

aussi un capitaine marin du nom de Lebeuf, et voilà qu'il avait fait une excellente recrue en prenant à bord, au Havre, Legrand, charpentier de marine.

Le chargement de l'*Aventure* était presque complet et le petit voilier aurait pu prendre la route du retour, cependant, Jean François Nau voulait y joindre quelques peaux de morses encore.

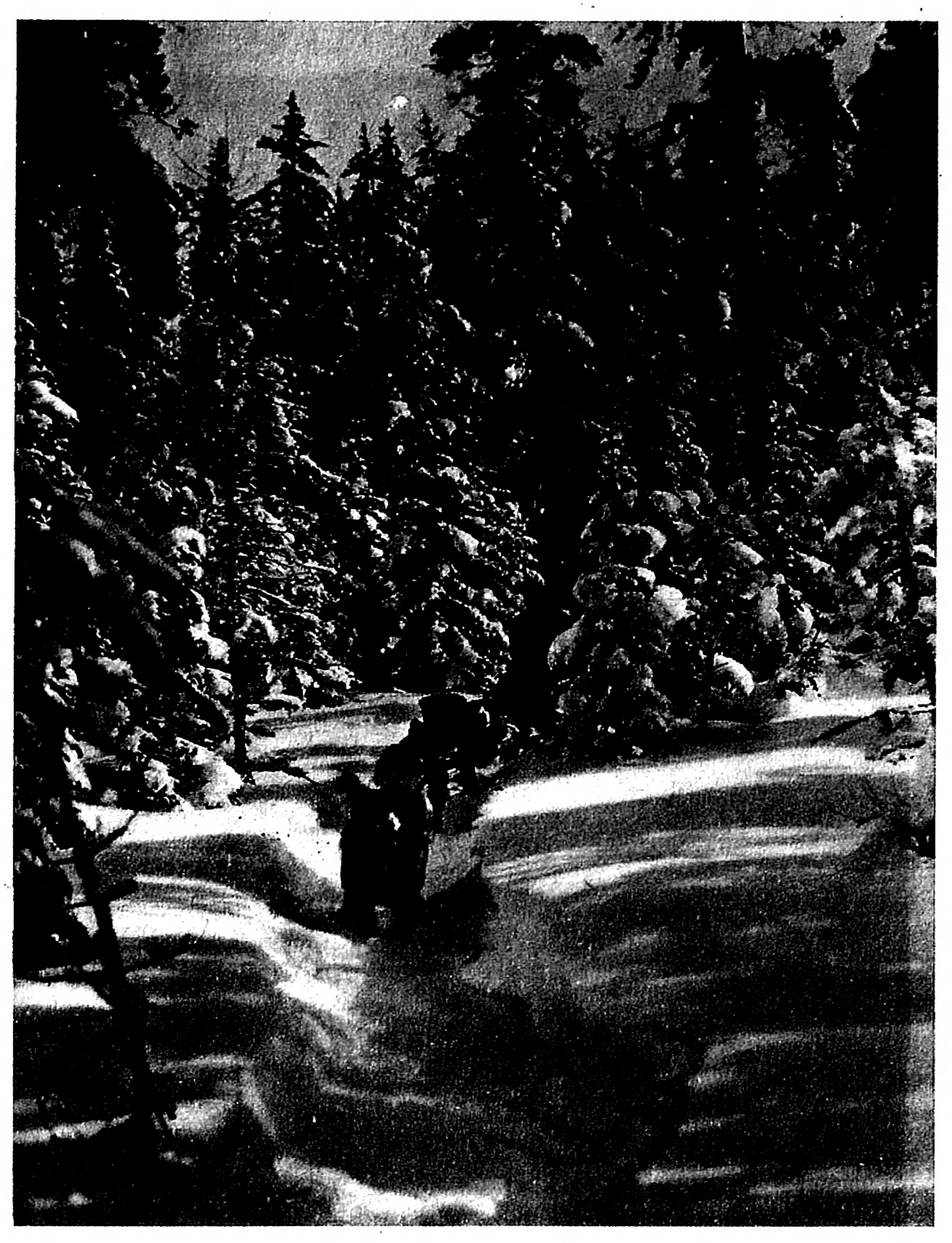
Déjà des glaces flottantes descendaient du nord, et le projet du capitaine manquait de prudence. Un matin, il fit mettre une baleinière à la mer, dit à Lebeuf et à Legrand de hisser la voile et après avoir donné à John Grey ses dernières instructions, y sauta à son tour, avec deux autres matelots.

Le froid était déjà vif et une mince couche glacée se formait sur l'eau. Mais Nau avait été informé par un chasseur de la présence d'un troupeau de morses dans le nord. Le voyage aller et retour et la chasse pouvaient durer une huitaine de jours. Eh bien! Le capitaine espérait que la glace lui permettrait de rejoindre son navire.

Au cours de la première journée, un bon vent de nord-ouest souffla et la baleinière avança d'une soixantaine de milles. A la nuit, Nau se rapprocha de la terre et, au fond d'une petite baie, se mit à l'abri du vent et de l'eau.

Le lendemain, il faisait plus froid encore, mais le jeune capitaine ne doutait pas que bientôt il découvrirait le troupeau de morses. Le vent était chargé d'aiguilles glacées et le ciel s'assombrissait. Il fit hisser la voile et lança l'embarcation vers le nord. La journée passa. Nau, assis à la barre, se rappelait les circonstances étranges de sa rencontre avec John Grey. Mais ce jour-là, de nouveau, bien qu'il eût navigué sans quitter la terre de vue, il n'aperçut pas davantage le troupeau recherché, et le soir il s'abrita de nouveau au fond d'une petite crique.

Dès qu'une clarté blanchâtre éclaircit le ciel, Nau réveilla ses hommes et reprit sa place à la barre. D'énormes glaçons dérivaient, et le capitaine se disait que les morses avaient dû quitter la région à la recherche de



« Sylvestre Tousseul s'était aventuré au sein des forêts de la grande île, il avait chassé le caribou ... » (p. 313).



« A Cap Désolation (Groenland), nous avons tué trente phoques... » [p. 405]. (*Phot. Rap.*)

leurs quartiers d'hiver. Peut-être serait-il prudent de retourner.

La baleinière louvoyait (1) pour franchir la pointe d'une île lorsque Lebeuf, placé en vigie, aperçut un point noir sur l'eau. C'était un morse. Il fit un signe du bras, et aussitôt Nau manœuvra pour accoster l'île. Le troupeau prenait ses ébats sur le rivage opposé.

Les cinq hommes, armés de leurs carabines, les couteaux tenus prêts dans leur gaine, sautèrent à terre et, lentement, sans bruit, pour ne pas alerter les bêtes, contournèrent l'île. Déjà, ils entendaient les cris puissants du troupeau.

« En avant », cria Nau, et lorsque les cinq hommes furent à bonne portée, ils déchargèrent leurs armes.

Une demi-heure plus tard, vingt morses étaient abattus. Les autres avaient fui.

Comme la nuit approchait, Nau dit : « Regagnons l'embarcation, demain nous les dépècerons. »

Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de l'île, Legrand tendit un bras.

— Regardez, dit-il.

A trois cents mètres du rivage, la baleinière qui, sous la poussée du vent, avait rompu le filin qui la retenait au fond, dérivait.

Lebeuf fit un mouvement comme pour s'élancer, mais il était trop tard. Il était impossible qu'un homme plongeât et nageât dans cette eau glacée. Nau et ses compagnons étaient prisonniers de l'île, prisonniers de l'hiver polaire.

2

Ils avaient construit un abri pour la nuit et Nau, tandis que ses compagnons reposaient, réfléchissait.

Oui, c'était John Grey qui l'avait conduit sur cet îlot glacé. Voilà, c'était John Grey qui l'avait conduit à sa perte, car comment résisteraient-ils, lui et ses compagnons, à l'hiver polaire qui commençait et qui durerait huit

mois? Chaque homme possédait encore cinquante cartouches et ils avaient abattu vingt morses. C'était de la nourriture assurée. Mais pendant huit mois, ils ne pourraient vivre uniquement de la chair des morses.

Jean-François Nau, à l'heure actuelle, pourrait être le capitaine d'un petit bâtiment tenu à l'attache entre Marseille et Alger, par exemple, et l'homme sur le quai dirait : « Non, non. Tu n'iras pas plus loin. »

Mais il avait acheté l'*Aventure* et John Grey était venu et avait coupé l'attache. Nau se trouvait perdu sur un îlot des mers polaires à l'entrée de l'hiver.

Peut-être, se disait-il, John Grey inquiet de leur absence prolongée, dirigerait-il l'*Aventure* vers le nord et les apercevrait-il sur leur rocher? Cependant, se disait-il encore, il ne commencerait pas à s'inquiéter avant une semaine. Et il serait trop tard.

Cette nuit, déjà, les glaces dérivaient du nord en plus grand nombre. Nau, malgré l'obscurité apercevait leur lent glissement blanc. Il entendait parfois le choc sourd de deux blocs.

Oui, dans une semaine, peut-être plus tôt, l'*Aventure* trouverait devant elle une mer de glace, et, pour son salut, il lui faudrait fuir vers le sud.

Nau et ses compagnons étaient isolés, sans outils pour construire un abri confortable, sans provisions autres que cette viande de morse.

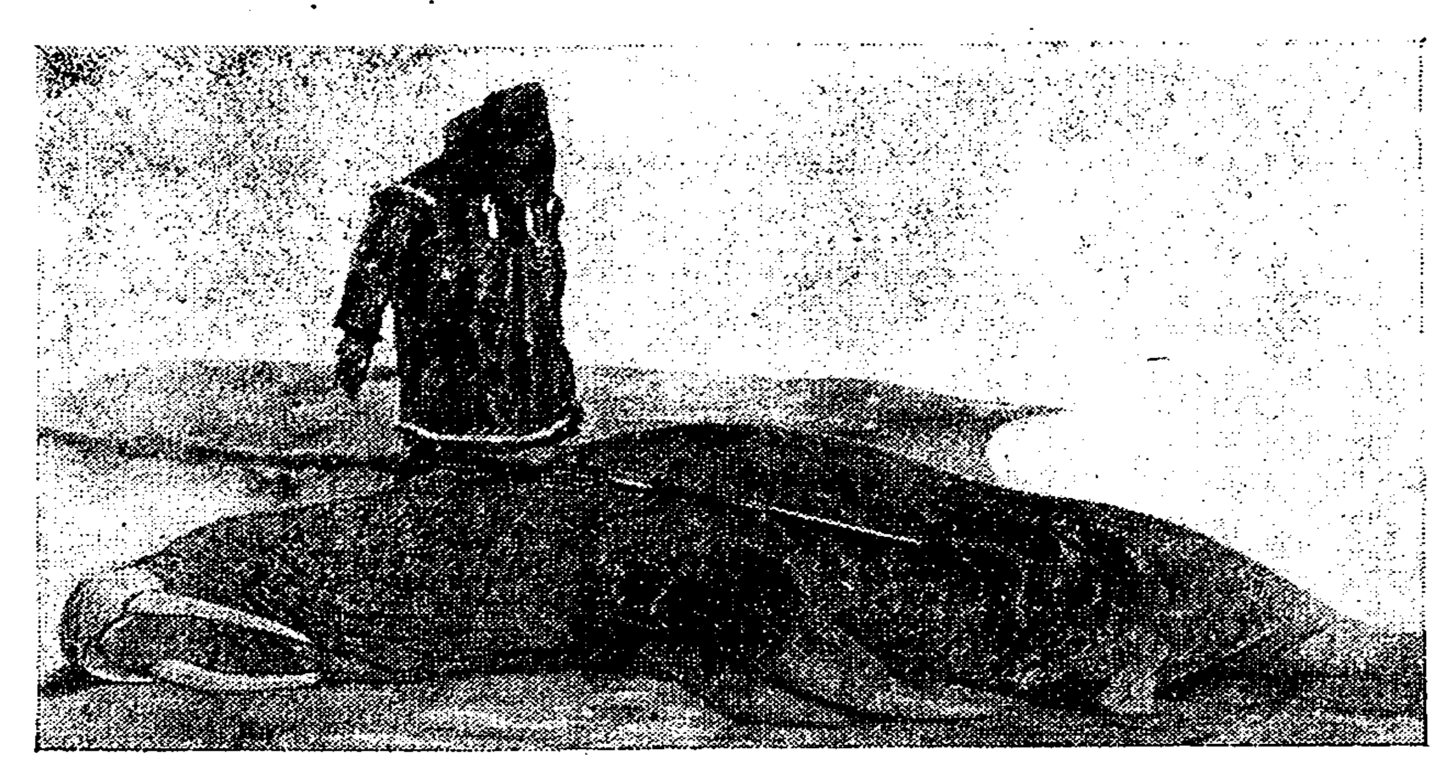
Que deviendraient-ils?

Nau, cependant, ne regrettait pas de ne pas être le capitaine du navire tenu à l'attache entre Marseille et Alger. Il ne s'avouait pas vaincu.

« Il y aura contre nous, se disait-il, les privations et le froid, il y aura contre nous la maladie peut-être, la nuit, l'isolement, le silence. »

« Mais il y aura en nous notre force, notre jeunesse, notre expérience, notre désir de vivre. »

Et Nau, déjà échafaudait un plan de défense. Ils étaient sur une île. Dans huit jours ou quinze, cette île serait reliée à la terre ferme par les glaces. Ils gagneraient le



UN MORSE GIGANTESQUE ABATTU PAR UN CHASSEUR.

Groenland, se dirigeraient vers le sud. Peut-être rencontreraient-ils un trappeur (2).

Lorsque les hommes se réveillèrent, Nau leur dit :

— Lebeuf, Laurent, Paul et moi, allons aujourd'hui dépecer autant de morses que nous pourrons. Toi, Legrand, tu suivras le rivage de l'île, peut-être trouveras-tu un peu de bois pour construire un feu et cuire la viande. Quelqu'un a-t-il des allumettes?

— J'en ai, dit le matelot Paul.

— J'en ai aussi, poursuivit le capitaine. Il faudra creuser une cachette et enfouir la viande. Allons.

Le soir, dix morses avaient été dépouillés de leur peau. Celles-ci seraient utilisées plus tard, peut-être pour la construction d'un abri. Quant à la chair découpée en quartiers, elle avait été recouverte de neige glacée.

Legrand avait fait une ample cueillette de bois transporté par le courant pendant des centaines de kilomètres et échoué dans une petite baie à la pointe nord-est de l'île. Il avait amassé assez de combustible pour entretenir un feu pendant huit jours.

Cependant, une découverte qu'il avait faite à cette même pointe fit pousser à ses compagnons des cris de joie lors-

qu'il la leur eut montrée. C'était du thé, du sel et quelques ustensiles de cuisine.

Il avait remarqué des traces de feu sur une paroi d'une petite grotte. Il s'était dit qu'un trappeur avait fait halte dans cette grotte pendant quelques heures, ou peut-être pendant quelques jours, et il avait gratté la neige au-dessous des traces de flammes pour voir si l'homme n'aurait pas oublié quelques ustensiles. Mais il n'avait rien trouvé.

Il allait abandonner ses recherches lorsqu'il avait aperçu sur une autre paroi de la roche des inscriptions tracées largement au charbon. Legrand s'était aproché et les avait lues. Il avait compris tout de suite que ces inscriptions formaient en réalité un moyen de communication entre deux chasseurs de renards et d'ours du nom de Petermann et de Powell. Une sorte de correspondance, si l'on veut. Et cette grotte constituait un de leurs abris car les inscriptions laissaient deviner qu'ils en possédaient d'autres.

Petermann signalait, un jour, qu'il revenait du nord et que sa chasse avait été abondante. Plus tard, Powell avait passé à son tour et avait écrit : « J'ai été moins heureux que toi. Je t'attendrai au poste du Vaisseau Fantôme. Viens rapidement. » Puis, avant de dater sa « lettre » et de signer, il avait ajouté : « Un ours a visité notre grotte. J'ai mis les provisions à l'abri dans la « cave » et j'ai roulé une pierre dessus. »

Legrand s'était mis alors à rechercher la cachette que Powell appelait une « cave ». Il avait dû déplacer plusieurs pierres de forte taille avant de découvrir celle qui masquait l'entrée d'une fissure assez large qui s'enfonçait entre deux rochers plantés profondément en terre comme deux menhirs (3). Lui-même s'était glissé entre les deux rochers ,avait atteint une petit grotte souterraine et là, enfin, avait découvert un chaudron, une marmite de fonte, trois assiettes de fer, une petite boîte renfermant du sel et une autre beaucoup plus grande qui contenait du thé.

Deux heures après le retour de Legrand, les cinq hommes étaient assis dans un abri qu'ils avaient rapide-

ment aménagé autour d'un feu. Ils avaient mangé avec grand appétit un quartier de morse, bu le bouillon, et maintenant Lebeuf préparait le thé.

Ils étaient joyeux. Cette découverte de Legrand leur donnait confiance et Jean-François Nau s'était mis à leur raconter comment il avait rencontré John Grey. Puis, serrés les uns contre les autres, ils s'endormirent.

Le lendemain, Lebeuf, Laurent et Paul s'occupèrent encore à dépecer des morses. Nau accompagna Legrand au petit poste de Petermann et de Powell.

Dans la nuit, il avait longuement pensé à la découverte du charpentier et il s'était dit que, peut-être, les inscriptions sur la paroi lui donneraient des indications sur les autres refuges des deux trappeurs.

Il fut déçu. Les inscriptions, dont quelques-unes étaient récentes et d'autres anciennes, mentionnaient les noms que Petermann et Powell avaient donné à leurs postes, sans toutefois apporter la moindre indication sur les positions de ces postes.

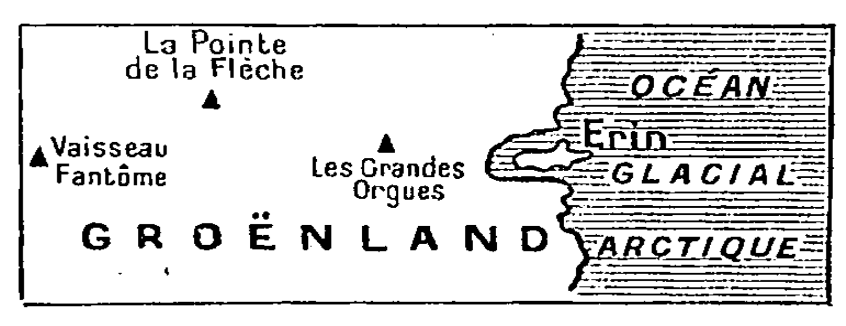
Il y en avait quatre. Celui que Legrand avait découvert était appelé *Erin* et les autres portaient comme nom : *Les Grandes Orgues, La Pointe de la Flèche* et, enfin, *Le Vaisseau Fantôme.* Quant au refuge principal, les trappeurs l'avaient mentionné plusieurs fois dans leurs inscriptions sous le nom de « *Home, Sweet Home* ».

J.-F. Nau nota ces noms dans son carnet. Jamais, se disait-il, il ne pourrait découvrir ces postes dans l'étendue glacée, et pourtant ils auraient été pour eux le salut.

Il voulut alors visiter la cave où Legrand avait trouvé quelques ustensiles et le thé. Elle était obscure et les deux hommes n'avaient pas apporté d'allumettes. Ils cherchaient avec les mains, en tâtonnant. Soudain, Nau sentit un objet long et rond. Il crut au toucher que c'était une barre de fer ou le canon d'une forte carabine. Mais, lorsqu'il le souleva, l'objet lui parut léger et il pensa à ces boîtes métalliques et cylindriques dans lesquelles les pêcheurs enferment le rôle (4) et le congé des douanes (5) de leurs embarcations.

— Legrand, fit-il, de ce tube viendra peut-être notre salut.

Précipitamment, ils quittèrent la « cave ». Nau ne s'était pas trompé. C'était bien un tube métallique qu'il tenait, duquel il sortit avec précaution un fort papier. Lentement, il le déroula, et voici ce qu'il vit.



LES REFUGES DES TRAPPEURS
PETERMANN ET POWELL.

3

L'abri que les hommes de Nau avaient construit était tout à fait précaire. En fait, il n'était constitué que par une barre de rochers située au centre de l'île et qui, comme un mur, arrêtait les vents de la région du nord.

De ce côté, la neige glacée s'était déjà accumulée, tandis que la paroi exposée au sud et quelques mètres en avant d'elle, étaient nets.

Cependant, bien que les hommes aient tendu quelques peaux de morses, le feu y vivait difficilement et le froid les saisissait peu après qu'ils s'étaient endormis.

J.-F. Nau, lorsqu'il eut visité le poste que les trappeurs appelaient *Erin* décida de l'adopter. C'était une sorte de caverne assez large, à l'entrée étroite, facile à fermer en y roulant devant trois grosses pierres, et deux peaux de phoques suffisaient pour empêcher la neige de l'envahir. Le soir, les cinq hommes s'y trouvèrent réunis autour d'une braise qui brûlait lentement dans une petite cuvette creusée dans la terre et dont la chaleur était suffisante pour que les isolés pussent quitter leurs lourds manteaux de fourrures.

Nau avait étendu devant lui le document qu'il avait trouvé et que la lueur de la braise éclairait.

— Ecoutez, dit-il à ses compagnons. Notre situation n'est pas désespérée. Dès que les glaces se seront soudées dans la baie, nous gagnerons la terre ferme. D'abord il faudra nous diriger vers l'ouest, vers ce premier poste situé à trente milles de la côte et que Petermann et Powell appellent « *Grandes Orgues* ». Lorsque nous l'aurons découvert...

— Mais, dit le matelot Laurent, comment le découvrirons-nous? La neige et la glace auront nivelé la terre. Comment trouverons-nous cet abri?

Nau baissa la tête.

— Il faut espérer, dit-il. Il faut avoir confiance. C'est la confiance et la volonté de vivre qui sauvent.

Dès cette première nuit, Nau se félicita d'avoir adopté le poste des trappeurs. Il fut réveillé aux premières heures du jour par une sorte de mugissement accompagné de chocs sourds et de fortes détonations.

Rapidement il se vêtit de son manteau, dégagea une peau de phoque et sortit de l'abri. Mais il ne put faire un pas en avant. L'îlot perdu était pris dans une violente tornade de neige. Des dards glacés tombaient serrés et drus, formant un rideau épais, compact. Nau, s'il s'était éloigné d'une centaine de mètres, aurait été perdu et incapable de retrouver l'abri.

Et ces chocs sourds, ces explosions, c'étaient les blocs de glace venant du nord, entourant l'îlot, envahissant la baie.

La tornade dura trois fois vingt-quatre heures au cours desquelles les hommes ne purent sortir et apprirent quel serait leur sort pendant l'hiver polaire s'ils parvenaient à se défendre et à vivre.

Fort heureusement, ils avaient apporté une bonne provision de viande de morse et le thé découvert ne manquait pas. Fort heureusement aussi, ils étaient tous des hommes éprouvés et courageux.

Ils ne parlaient pas, car il leur semblait que parler diminuerait la force qui était en eux. Cependant, une fois, tandis qu'ils prenaient leur repas, le charpentier Legrand prononça quelques mots.

— Il se peut, dit-il, que nous nous sauvions tous. Il se peut aussi que nous périssions tous. Peut-être, ajouta-t-il, un seul d'entre nous reverra-t-il la France.

Il se tut, baissa la tête, demeura un moment silencieux, enfin ajouta :

— J'ai un fils, et il n'a que moi pour le soutenir et le guider. Son nom est Edgar. Il est tout jeune.

— N'aie aucune crainte à ce sujet, Legrand, dit le capitaine, si un seul d'entre nous se sauve, il s'occupera de ton fils, c'est promis.

— Promis, dirent Lebeuf, Paul et Laurent.

Enfin, le quatrième jour, la chute de neige cessa. Le rideau se déchira et le regard des cinq hommes put s'étendre au loin.

L'aspect de l'île s'était modifié. Ses arêtes rocheuses, son rivage, ses caps recouverts d'une carapace de glace, avaient changé de forme. Autour d'elle, l'eau avait disparu. La mer, jusqu'à l'endroit proche où elle rencontrait le ciel comme un mur blanc, était faite d'énormes glaçons chaotiques.

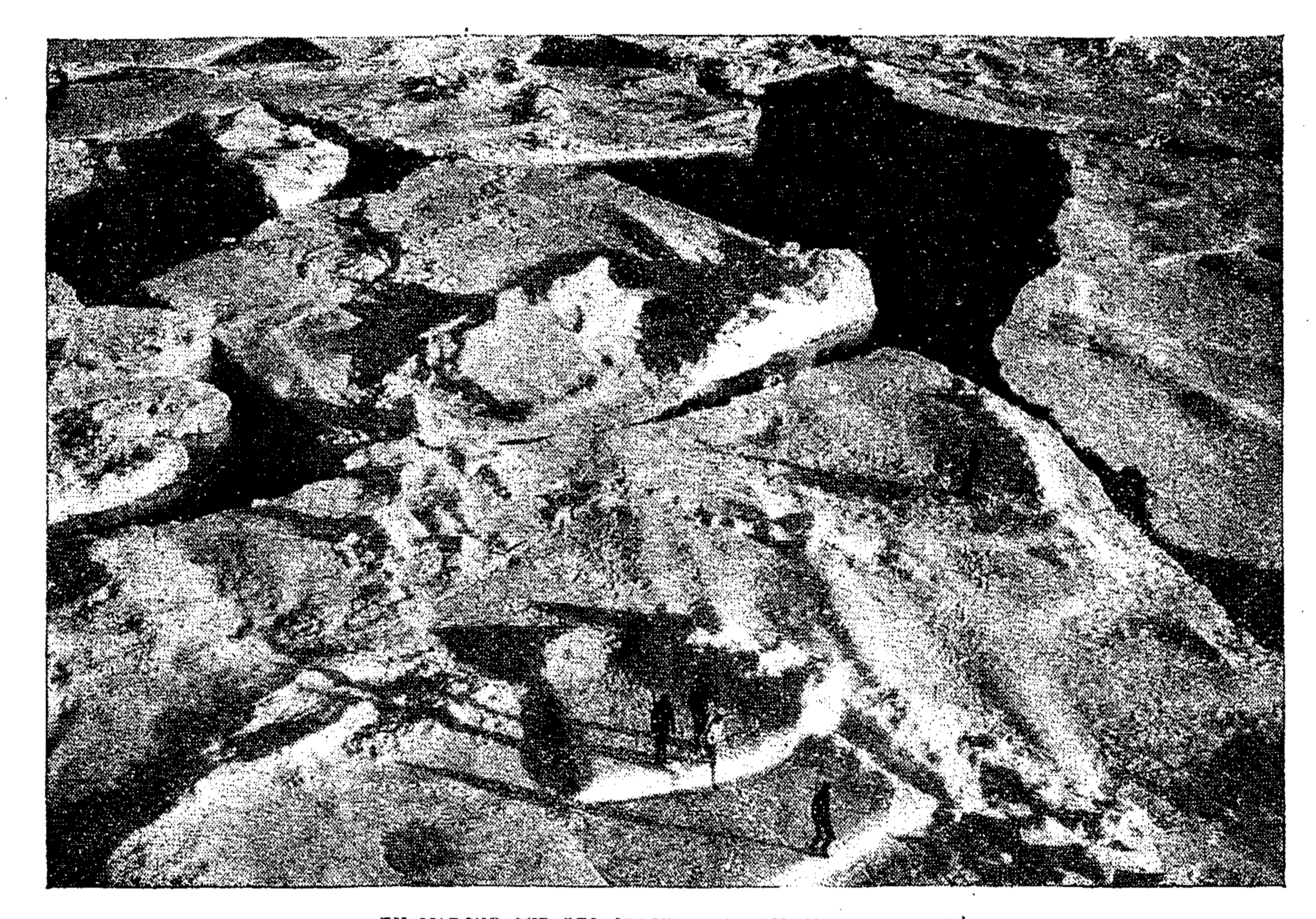
Un soleil sans rayonnement, terne, se montra pendant quelques heures dans le ciel gris et bas.

Au cours de cette journée, les hommes préparèrent leur voyage. De la viande fut découpée et serrée dans des peaux assouplies à la chaleur.

— Demain, dit Nau, si le temps est favorable, nous partirons.

Il ajouta :

— Il est encore heureux que notre embarcation nous ait abandonnés sur cet îlot, sinon, écrasés par les glaces en dérive, nous aurions péri. Maintenant John Grey aura appareillé pour le sud. Il reviendra nous chercher au printemps prochain.



EN MARCHE SUR LES GLACES FLOTTANTES. (*Phot. Rap.*)

4

Le lendemain, dès que le jour fut suffisant, les cinq hommes se mirent en marche pour atteindre la terre. Nau qui possédait une boussole, marchait en tête de la petite troupe.

— Il faut, dit-il avant de partir, ne jamais nous perdre de vue. Nous devons aller comme ces hommes qui cherchent à atteindre le sommet d'une montagne et qui sont liés par une corde. Nous sommes liés les uns aux autres par notre camaraderie.

Le bras de mer qui séparait l'îlot de la terre n'avait pas plus de cinq milles de large, toutefois il leur fallut plus de huit heures pour le traverser. Ils devaient escalader d'énormes glaçons, descendre dans des trous profonds, commencer une nouvelle escalade. Et parfois les parois étaient si lisses qu'ils perdaient un temps précieux à y tailler au couteau des marches où le pied pût prendre appui.

Lorsque le soleil disparut, ils avaient atteint la terre ferme, et un rocher plus haut que les autres les abrita pour la nuit.

Le lendemain, ils repartirent et avancèrent encore de quelques milles vers l'ouest, puis, après un long repos, ils firent encore quelques milles vers l'ouest.

Cependant ces trois journées de marche leur avaient fait perdre tout espoir. Chacun se demandait comment ils parviendraient à découvrir le premier poste dans cette étendue glacée et uniforme.

Devant et derrière eux, à droite et à gauche, c'était une région désertique et couverte de neige. Des blocs erratiques (6) se dressaient et, de temps en temps, une arête rocheuse et noire plus élevée que les autres perçait la carapace que le ciel avait donnée à la terre.

Cette boussole que Nau portait ne leur donnait qu'une indication imprécise sur la route à suivre. Ils pouvaient passer à côté de l'abri sans le voir. Ils pouvaient aussi s'en écarter de plusieurs kilomètres. Mais ils marchaient farou-

chement, sans rien dire, chacun espérant que ses camarades portaient en eux-mêmes la certitude de réussir.

Ils marchèrent encore pendant quatre jours sans qu'un mot de désespoir sortît de la bouche de l'un d'eux. Le quatrième jour, ce même vent qui avait couru sur l'îlot (mais, aujourd'hui, il n'était pas chargé de dards glacés) s'éleva. D'abord il ne fut qu'un souffle courant au ras du sol.



Puis il se fit plus violent et le ciel s'assombrit. Comme ils se trouvaient sur une côte unie, sans arêtes, Nau dit :

— Il faut marcher encore un peu, car je crains une tempête de neige. Peut-être, plus loin, trouverons-nous un abri.

Les cinq hommes courbant la tête poursuivirent leur marche, et la neige que Nau craignait commença de tomber. D'abord légèrement, puis se fit épaisse. Le capitaine qui voulait atteindre le sommet de la côte, ne donna pas le signal de l'arrêt.

Ils marchaient, l'un suivant l'autre.

Laurent n'était pas un homme très solide. Sa résistance était moindre que celle de ses camarades. Depuis la veille, il souffrait de vertiges, d'hallucinations. Parfois, sur la glace lisse, il apercevait des rochers qui n'existaient pas. Parfois aussi, il entendait des paroles que personne ne pro-

nonçait. Il ne se plaignait pas, ne voulant pas être une charge pour ses camarades. Il ne s'arrêtait pas, car il savait qu'il ne pourrait se remettre en marche.

Il souhaitait, s'il ne pouvait résister, que la mort le saisît debout. Et ce vent qui était venu lui avait apporté une nouvelle souffrance. Oui, d'abord il avait entendu des sons légers, comme si un doigt habile avait pincé les cordes d'un violon. Puis les sons étaient devenus plus compacts, plus nourris, plus touffus. La marche de Laurent avait été accompagnée d'ondes musicales, de grandes vagues de sons. Il dressa la tête.

Non, il n'allait plus dans la solitude hivernale du Groenland. Il marchait dans une cité de rêve et dans l'air flottaient des sons harmonieux.

Mais, vraiment, souffrait-il d'une hallucination? Vraiment n'entendait-il pas ces sons?

Dans la file indienne resserrée, il marchait le deuxième, derrière Nau. Brusquement, il fit un effort, atteignit le capitaine et cria :

— N'entendez-vous pas, capitaine? Les *Grandes Orgues*. Les *Grandes Orgues*.

Et il s'abattit.

Aussitôt ses quatre camarades furent autour de lui.

Laurent répéta : « Les *Grandes Orgues*. Le poste. Nous avons atteint le poste. »

Nau dit :

— Il a raison.

Maintenant, tous entendaient cette musique dont était chargé le vent. C'étaient des plaintes, des gémissements, mais si particuliers, si harmonieux qu'il semblait que des orgues invisibles jouaient une symphonie de Bach.

— Je vais en avant, dit Nau. Soutenez-le.

Dès qu'il eut atteint le sommet de la pente, Nau aperçut à une vingtaine de mètres à peine, un dos de rocher qui sortait de la glace comme s'il l'avait fait craquer. C'était une crête irrégulière, dentelée, semée d'aiguilles, creusée de fissures, et le vent, de ces dentelles, de ces aiguilles, de ces fissures tirait des plaintes mélodieuses.

— Les *Grandes Orgues*, dit Nau.

Et il n'eut pas de peine à trouver le poste. Un trou profond s'ouvrait dans la paroi sud. Le jeune capitaine le dégagea vivement de la glace qui s'y était accumulée. Après un passage resserré, une vaste grotte s'élargissait.

Nau frotta une allumette. Là encore, il y avait des traces de feu. Là encore, il y avait des inscriptions signées Petermann et Powell. Mais, ce qui était mieux, il y avait aussi une provision de bois, des boîtes métalliques renfermant des biscuits de mer et des légumes secs.

Nau dansait une espèce de gigue indienne lorsque ses compagnons soutenant Laurent arrivèrent.

Dans ce poste, les cinq hommes demeurèrent quatre jours, et ces quatre jours leur permirent de reprendre courage et à Laurent de retrouver ses forces.

— Oui, disait Nau, c'est toi, Laurent, qui nous a sauvés. C'est toi qui le premier as entendu cette musique. Espérons. Nous atteindrons la *Pointe de la Flèche* et le *Vaisseau Fantôme*.

5

Le capitaine aurait volontiers prolongé le séjour dans le poste. Cependant le froid était chaque jour plus vif et les tourmentes de neige glacée plus fréquentes. Une inscription récente sur la paroi de la caverne leur avait appris que Petermann et Powell devaient se rencontrer fin novembre au poste du *Vaisseau Fantôme*. Si eux-mêmes pouvaient découvrir le poste à cette époque, ils n'auraient pas à chercher le grand refuge « *Home, Sweet Home* ».

Ils partirent donc un matin, et le temps était clair et dégagé. Nau reprit la tête de la petite caravane. Il fallait se diriger vers le nord-ouest.

Pendant cinq jours les hommes marchèrent. Mais dès le lendemain du départ, un voyageur s'était joint à eux. C'était le désespoir. C'est lui qui glissait à l'oreille de l'un, puis à l'oreille de l'autre, que leurs efforts seraient inutiles, que la mort, quelque part sur l'étendue glacée, les

attendait, que la neige viendrait et les aveuglerait, que les loups les cerneraient.

Cependant, chaque soir, à la halte, Nau luttait contre le désespoir.

Déjà, il avait organisé, disait-il, sa prochaine campagne. Il irait dans la baie d'Hudson, et ceux qui voudraient le suivre reviendraient avec un portefeuille bien garni. Il avait un projet, celui de faire placer un fort moteur sur l'*Aventure*. Oui, le travail des matelots serait moins pénible, et les traversées seraient plus courtes.

D'entendre parler d'avenir, les hommes oubliaient le présent. Mais, le lendemain, dès qu'ils se remettaient en route, le désespoir reprenait sa place à côté de l'un, puis à côté de l'autre.

Le sixième jour, Nau, soucieux du sort de sa petite troupe se réveilla le premier. Il hésitait à les tirer du sommeil. Pourquoi les lancer en avant? D'après ses calculs, le deuxième poste aurait dû être atteint la veille. Ne l'avaient-ils pas dépassé? Ne devraient-ils pas aujourd'hui s'éloigner les uns des autres pour le rechercher?

Il se dressa, secoua la neige qui recouvrait ses vêtements et se mit à marcher. Oui, se disait-il, Laurent de nouveau était épuisé, Lebeuf avait donné la veille des signes de défaillance. Il faudrait leur accorder une journée de repos, tandis que Paul, Legrand et lui-même effectueraient des recherches. Oui, mais le soir se retrouveraient-ils?

Il s'aperçut alors qu'il marchait sur une étroite bande d'une roche noirâtre qui formait comme une sorte de jetée, et la glace, à droite et à gauche, figurait assez bien la mer. Il eut alors l'intuition que ce rocher formait la tige de la *flèche* dont il recherchait la *pointe*. Il alla devant lui en suivant cette jetée rocheuse. Mais bientôt elle disparaissait, s'enfonçant rapidement sous la glace.

Non, ce n'était pas cela, et il allait revenir vers ses compagnons lorsqu'il pensa que la pointe se trouvait peut-être à l'autre extrémité de la jetée.

Il fit volte-face, et son espérance était si forte qu'il se mit à courir. Oui, il en était sûr. Il allait découvrir le poste.

L'arête rocheuse se redressait, s'élevait hors de la glace au fur et à mesure que Nau avançait, et, à son extrémité, deux blocs de pierre isolés, l'un à droite, l'autre à gauche, figuraient assez bien les entailles d'une flèche.

Une immense joie emplissait le cœur de Nau. C'était bien là, la « *Pointe de la Flèche* ». Maintenant, il fallait



découvrir le poste. Ce fut vite fait. A l'extrémité même de la barre, une fissure s'ouvrait dans le rocher. Nau s'y engagea.

Bientôt il se trouvait encore dans une vaste grotte, bien abritée, là encore il y avait du bois, des ustensiles de cuisine, des provisions. Nau ouvrit une boîte métallique. Oh! Quelle fête pour ses compagnons!

Vivement, il brisa et enflamma quelques débris de bois et suspendit au-dessus des premières flammes une marmite emplie de neige. Puis il retourna vers les hommes. Ils étaient debout, prêts à partir.

— Allons, les gars, dit Nau, que diriez-vous d'un bon café?

— Oh! capitaine, ne nous ôtez pas notre courage, répondit Paul. Il nous en reste bien peu.

— Venez, venez, dit Nau. Nous allons demeurer ici quelques jours.

Il les entraîna.

— Cette fois-ci, c'est vous, capitaine, qui nous avez sauvés, disait Laurent quelques minutes plus tard après avoir avalé une délicieuse gorgée de café chaud.

6

Maintenant, ils étaient perdus, aucun d'eux n'en doutait. Après trois jours de repos au poste de la *Pointe de la Flèche*, ils étaient repartis, et, depuis dix jours, ils erraient. La neige était tombée en abondance. Leur marche devenait de jour en jour plus difficile. Les journées étaient plus courtes, le froid plus vif, la provision de viande de morse s'épuisait. Aucun gibier ne s'était montré.

Nau était sûr de s'être égaré.

Non, il n'y avait plus aucun espoir.

Laurent et Lebeuf étaient à bout de souffle. Paul souffrait terriblement de ses chevilles. Seuls, Nau et Legrand résistaient.

Mais pourquoi résister? se demandait Nau. Autour d'eux ce n'était que l'immensité glacée. Pourquoi aller de l'avant? Demain peut-être ils seraient plongés dans la nuit. Oui, oui, pourquoi avait-il eu cette fâcheuse idée d'aller chasser le morse? Pourquoi n'avait-il pas appareillé plus tôt avec l'*Aventure?*

C'était lui, Jean-François Nau qui avait entraîné ses compagnons à leur perte.

Laurent, la veille, avait dit :

— Laissez-moi, je ne peux plus avancer. Laissez-moi mourir ici.

Le soir, ils avaient atteint une sorte de défilé peu profond, creusé entre deux bandes rocheuses, et ils avaient établi leur campement sur le flanc ouest de l'une de ces bandes. Mais demain il faudrait repartir. Nau aurait-il le courage de donner l'ordre de départ? Pourquoi ne chercheraient-ils pas un abri, une grotte dans ces rochers? Laurent, Lebeuf et Paul y demeureraient tandis que Nau et

Legrand partiraient à la poursuite d'un ours ou d'un loup.

Nau seul veillait, et le sommeil de ses compagnons était coupé de plaintes et de gémissements.

Et voici qu'une étrange lumière inonda le ciel et la plaine glacée et unie qui s'étendait entre les deux bandes rocheuses. La lune se levait. Sa pâle clarté allumait des cristaux de glace et créait des formes fantastiques en se glissant entre les rochers qui faisaient face à Nau, en pénétrant dans les crevasses, en isolant certaines pointes et certaines parois, en en effaçant d'autres.

Les yeux encore ouverts, Nau lentement s'endormait.

Où se trouvait le jeune capitaine? Dans la solitude glacée du Groenland ou sur le pont de son navire? Oui, oui, il était en mer, et la clarté lunaire moulait d'argent pâle une faible houle.

— Attention Laurent, dit-il, appuie un peu sur la barre. Il ne faut pas gêner ce grand voilier qui nous coupe la route.

Mais, dès qu'il eut prononcé ces mots, Nau sursauta et se redressa.

— Où suis-je? se demanda-t-il en regardant le ciel d'abord, puis droit devant lui. Est-ce que j'ai rêvé?

Il avait rêvé. Il n'était pas sur le pont de l'*Aventure*, mais perdu au Groenland, cependant le grand voilier se trouvait bien devant lui, il distinguait sa coque élancée, ses quatre mâts, ses voiles carrées et ses voiles latines (7) gonflées par un fort vent.

C'étaient les jeux de lumière de la lune qui sculptaient ce bâtiment dans les rochers, face au capitaine.

Nau dit à mi-voix : « C'est le *Vaisseau Fantôme*. Nous avons atteint le *Vaisseau Fantôme*. »

Cependant, il ne réveilla pas ses compagnons. Non, il ne fallait pas qu'ils fussent déçus. Demain, sous prétexte de chasse, lui-même partirait à la découverte, son fusil à la main.

Maintenant la lune avait avancé dans le ciel. Sa lumière atteignait les hommes endormis, et le *Vaisseau Fantôme* avait disparu. Naú s'endormit.

Lorsque ses compagnons se réveillèrent, ils le trouvèrent assis, les jumelles aux yeux, et un énigmatique sourire plissait sa joue. D'abord il avait examiné avec soin toute la paroi rocheuse qui lui faisait face, de haut en bas, puis il s'était attardé à fouiller chaque fissure. Enfin, de nouveau ses jumelles avaient balayé la paroi rocheuse.

Il avait d'abord distingué, vers la pointe nord, un éboulis formant une sorte d'escalier. Toujours grâce aux jumelles, il avait suivi cet escalier, et voici qu'il avait aperçu, à mi-hauteur, une fissure plus profonde que les autres. C'était un trou noir qui, vers le haut, se terminait en pointe. On aurait dit deux mains jointes. Tout à fait à l'extrémité de la pointe, il avait découvert une sorte de tache bleutée.

Croyant qu'une buée obscurcissait le verre de ses jumelles, il l'avait essuyé. Cependant, la tache bleutée était toujours là. Non, il ne se trompait pas, c'était une tache mobile, fuyante. C'était comme si... Il ne faudrait pas qu'il se trompe. C'était trop important pour eux. C'était une question de vie ou de mort.

Eh bien! Oui. C'était comme si une fumée eût rampé sur la paroi rocheuse, s'échappant du sommet de la fissure.

Oui, c'était une fumée qui s'échappait de la fissure. Ils étaient en face de ce *Vaisseau Fantôme*, et Petermann et Powell, exacts au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, allumaient leur feu. Ils étaient sauvés.

C'est alors qu'un sourire avait plissé sa joue.

Tenant toujours les jumelles devant les yeux, il dit :

— Laurent, aujourd'hui sera un jour de repos pour toi.

— Capitaine, répondit le matelot, bientôt ce sera le grand repos pour moi.

— Laurent, reprit le capitaine, tu pourras quitter tes vêtements. Tu auras du café. Tu mangeras une autre viande que celle de morse. Tu mangeras autre chose que de la viande.

— Capitaine, ne me torturez pas. Ce sont les loups et les ours qui trouveront leur nourriture.

— Crois-tu, Laurent, que les loups et les ours puissent allumer un feu?

— Un feu, capitaine!

— Oui, regarde, juste en face de toi. Nous avons trouvé Petermann et Powell.

Une demi-heure plus tard, Nau, après avoir escaladé cet escalier qu'il avait découvert, s'engageait avec précaution dans l'entrée étroite de la fissure.

Il avait marché si silencieusement, évitant de glisser sur



la glace, de faire rouler une pierre, que les deux trappeurs qu'il apercevait accroupis autour du feu ne s'étaient pas doutés de son approche. Il avança encore un peu, puis brusquement il dit :

— Excusez-moi, messieurs, est-ce bien ici le poste du « *Vaisseau Fantôme* »?

Les deux hommes surpris sursautèrent.

— Oui, dit l'un. C'est ici le poste du *Vaisseau Fantôme*.

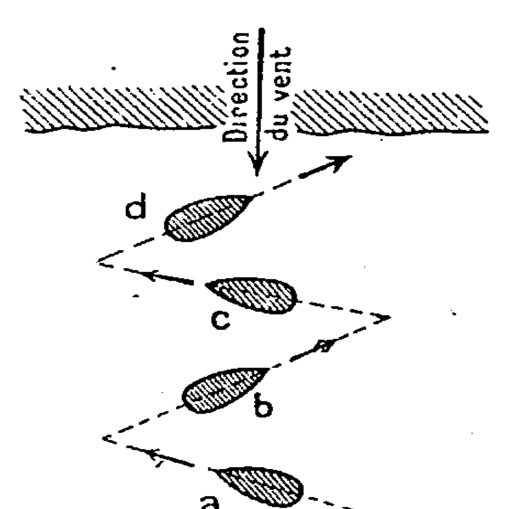
— Vous êtes Petermann et votre compagnon est Powell?

— Non, fit l'homme en riant. Moi je suis Powell et lui est Petermann. Mais vous, qui êtes-vous? D'où venez-vous?

— Je suis Jean-François Nau, capitaine marin. Moi et mes compagnons vous recherchons depuis votre poste de l'îlot. Oh! pardonnez-nous, mais nous avons pillé vos vivres des « *Grandes Orgues* » et de la « *Pointe de la Flèche* ».

Explications. — 1. *Louvoyer :* Il est impossible au voilier d'atteindre *directement* un point si le vent souffle de la direction de ce point. Il lui faut alors louvoyer ou tirer des bordées, c'est-à-dire se rapprocher du point et l'atteindre d'une manière *indirecte*, en se dirigeant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche.

Le schéma ci-dessus est donné seulement comme indication, car les diverses routes varient à l'infini, selon la forme du voilier, sa tenue à la mer, sa voilure, selon la force du vent, l'état de la mer, etc.



Navire louvoyant.
a, b, c, d, directions successives prises par le navire qui avance contre la direction du vent.

2. *Trappeur :* Homme chassant à l'aide de trappes (pièges).

3. *Menhir :* Pierre placée debout.

4. *Rôle :* Etat sur lequel figurent tous les hommes appartenant à l'équipage d'un navire. Le rôle et le congé des douanes doivent toujours se trouver à bord du bateau. Les pêcheurs, pour protéger ces documents de l'eau, les renferment dans un tube métallique tout à fait étanche.

5. *Congé des douanes :* Document délivré par l'administration des douanes.

6. *Erratique :* Isolé.

7. *Voiles carrées et voiles latines :* Voir page 8.

Questions. — 1. Pourquoi le projet du capitaine Nau manque-t-il de prudence? — 2. Comment le père d'Edgar se trouve-t-il séparé brusquement du navire avec quatre compagnons? — 3. Comment s'organisent-ils dans l'îlot glacé où ils ont abordé? — 4. Quels abris découvrent-ils? — 7. Montrez leur force de volonté dans la recherche qu'ils entreprennent à travers les déserts de neige et de glace? — 8. Quelles souffrances endurent-ils? — 9. Comment découvrent-ils enfin les trappeurs dans leur abri?

Exercice écrit. — *Au cours d'une excursion en montagne, vous vous êtes égarés avec plusieurs camarades. Après maintes difficultés et des trajets pénibles vous avez réussi à retrouver le gros de la troupe. Faites part de vos impressions.*

IX. — Naufrage de l'*Aventure*.

1

Plusieurs fois, John Grey avait parlé à Jean-François Nau de l'*Aventure*, mais il ne lui avait pas tout dit.

Ainsi, jamais il ne lui avait dit pourquoi ni comment lui, John Grey, et son équipage avaient été amenés, au cours d'une tempête, à abandonner dans l'Atlantique le petit voilier, à peu près deux ans avant la rencontre des deux hommes dans un café de Dunkerque.

Cependant Nau aurait bien voulu connaître cette histoire car voilà des marins éprouvés qui ont jugé que leur navire allait sombrer, qui se sont réfugiés dans une embarcation, qui ont été recueillis par un vapeur, et leur petit navire ne sombre pas. Six mois après, il est retrouvé flottant encore au large des côtes anglaises. Il était arrivé que Nau interrogeât John Grey sur cette aventure, mais John Grey ne répondait pas. Non, les yeux de l'Américain s'éclaircissaient et des nuages défilaient dans ces yeux.

Grey avait comparé l'*Aventure* à ce cheval sauvage capturé, vendu à la grande foire russe, devenu belle bête de cirque et entraînant un jour vers la steppe solitaire l'homme qui l'a dressé. Mais il n'avait pas ajouté que le cheval, plus tard, s'était débarrassé de son cavalier.

Il en était de même du petit voilier.

Lorsque Grey, dans le port de Québec, l'avait vu et admiré, puis acheté, il ne savait pas que déjà trois capitaines l'avaient précédé à bord et que tous trois avec leurs équipages avaient disparu mystérieusement. Oui, il était arrivé que tous trois, un jour, dans des circonstances qui étaient demeurées inconnues, avaient dû abandonner l'*Aventure*. Cependant, l'*Aventure*, ces fois-là non plus, n'avait pas coulé.

Sur le quai de Québec, de nombreux capitaines admi-

raient le voilier, mais John Grey s'était trouvé seul pour l'acheter.

Nombreux sont ceux qui disaient que le navire était ensorcelé. Mais l'Américain ne croyait pas aux sorts. Non, pour lui, il n'y avait aucune différence entre le voilier et le cheval sauvage.

L'un et l'autre étaient indomptables.

Une grande curiosité avait envahi John Grey lorsqu'il avait appris par les journaux que l'*Aventure* avait été retrouvée puis mise en vente. Il avait voulu connaître le capitaine qui allait lui succéder.

Quel sort l'*Aventure* lui réserverait-elle? se demandait-il. Il était un peu comme cet homme qui assistait tous les jours au même spectacle de cirque attendant patiemment que le tigre dévorât le dompteur.

Seulement, lui-même avait été entraîné à partir sur le petit voilier. Il n'avait pu résister. Il avait abandonné aux Etats-Unis le commandement d'un beau vapeur et avait accepté, lui, capitaine, de naviguer sous les ordres du jeune Jean-François Nau.

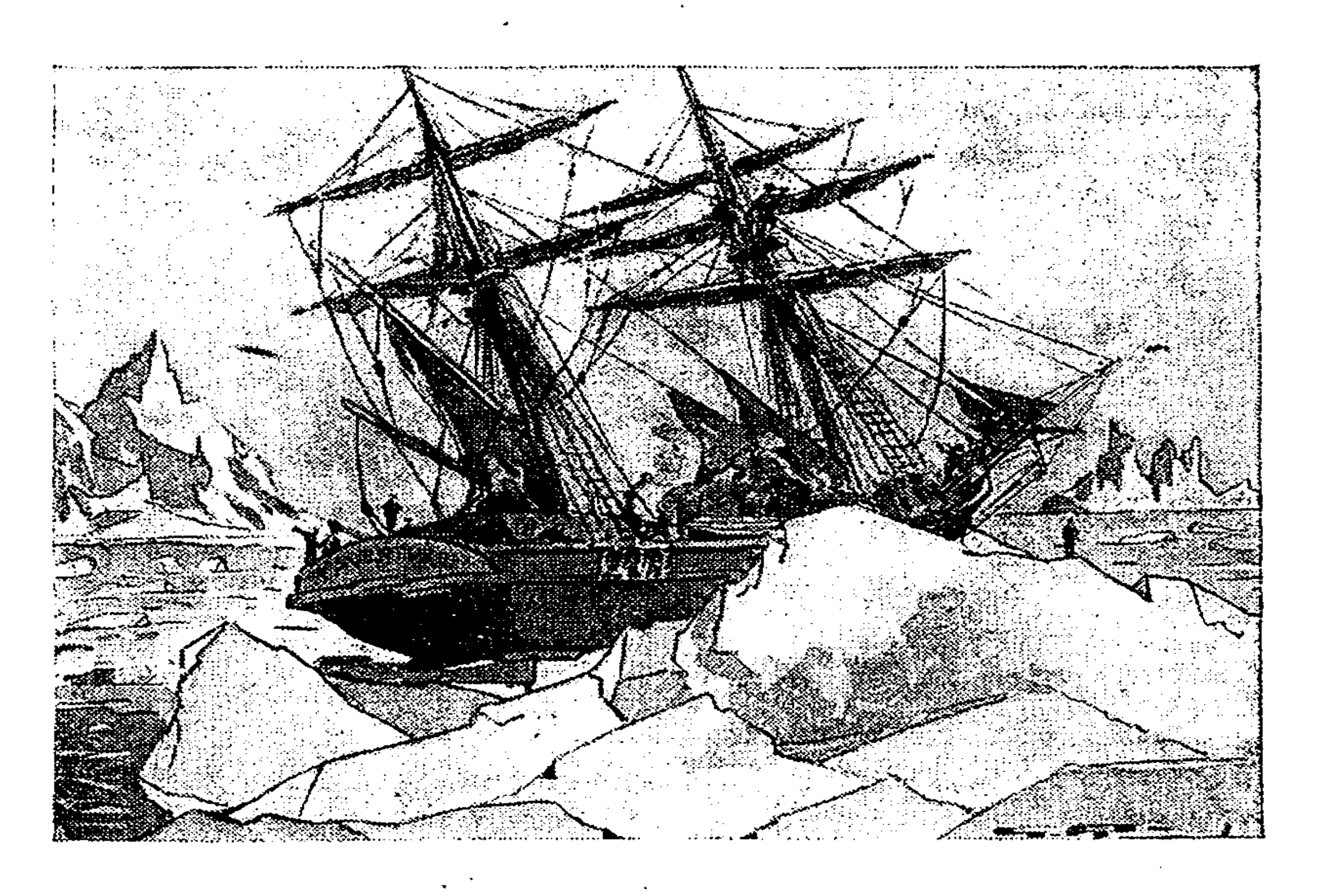
Oui, il y avait une affaire à régler entre lui et l'*Aventure*. Et lorsque, la pipe aux dents, il se promenait sur le pont, il attendait avec patience que le « tigre dévorât le dompteur ».

Trois années avaient passé. Le voilier bien sagement avait couru l'océan, et voilà que Nau et quatre hommes de l'équipage étaient partis pour une chasse au morse.

C'était le calme et le silence du grand nord. John Grey regardait le ciel immense et l'eau d'argent, et il était heureux.

Le petit navire était à l'ancre au centre d'une baie profonde. Parfois quelques grands oiseaux en route vers le sud lançaient leur cri de ralliement, parfois aussi, comme une bouée noire, apparaissait sur l'eau la tête d'un lion de mer.

Déjà des glaces dérivaient vers la côte, et, dans l'après-midi du troisième jour après le départ de Nau, le ciel s'assombrit et la neige commença de tomber.



A l'arrière de l'*Aventure* se trouvait la dunette et, au centre de cette dunette, le « carré » (1) où Nau, Lebeuf, Legrand et Grey prenaient leurs repas en commun. Depuis le départ de la petite expédition, Grey s'asseyait seul à un côté de la large table.

Ce soir-là, le matelot qui apporta la soupe dit :

— Capitaine, les glaces dérivantes sont de plus en plus nombreuses. Elles sont aussi plus grosses, et la neige s'épaissit.

Après quoi il posa la soupière sur la table et s'en alla.

Le danger qui menaçait Nau et ses compagnons, qui menaçait aussi l'*Aventure* et les hommes qui y étaient demeurés, ne pouvait être exprimé d'une manière plus précise.

Ces glaces isoleraient les chasseurs, les cerneraient. Cette neige les aveuglerait.

Il fallait protéger l'*Aventure* du choc de ces glaces plus nombreuses et plus importantes, malgré le rideau de neige qui les masquait. Demain, les blocs, après avoir envahi

la baie, se souderaient, emprisonneraient l'*Aventure,* l'écraseraient. Demain, pour sauver le navire, il faudrait fuir vers le sud, c'est-à-dire abandonner Nau et ses compagnons.

Grey avala quelques cuillerées de soupe, repoussa son assiette, releva le torse et s'adossa bien au fauteuil. Puis il tira sa pipe de sa poche, la bourra et l'alluma.

La lutte allait commencer. Non pas la lutte contre la glace, la neige, l'hiver, mais la lutte entre lui-même et l'*Aventure*.

— Eh bien! Nau est parti. Le voilà perdu dans les solitudes glacées. Ne va-t-il pas disparaître comme ont disparu les trois capitaines auxquels toi, tu as succédé?

« Et te voilà seul, toi John Grey, seul capitaine à bord de l'*Aventure,* comme autrefois. Souviens-toi. Tu t'asseyais dans ce carré, tout seul. La tempête est venue et tu as abandonné le voilier. Mais la tempête est-elle venue, as-tu abandonné le voilier? Nau l'a-t-il acheté? Ou tout cela n'est-il qu'un rêve? Car tu es comme autrefois assis tout seul à la table de ce carré.

John Grey secoua la cendre de sa pipe, attira vers lui son assiette et, comme le matelot apportait un autre plat, il lui dit :

— Donne-moi encore un peu de soupe. Celle-ci est froide.

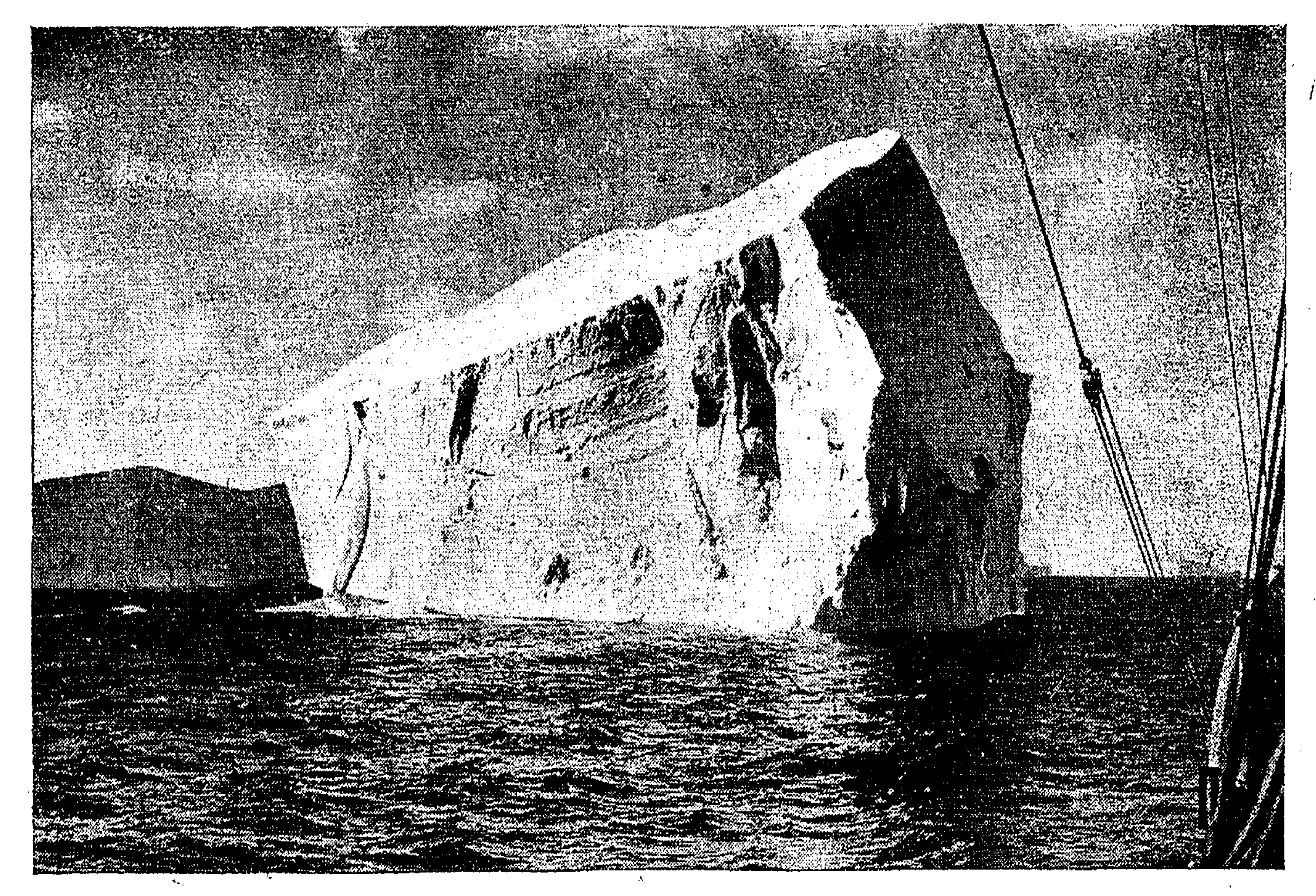
Il ajouta :

— Dis à tes camarades de bien veiller là-haut. Dès que j'aurai fini de manger, je monterai moi-même sur le pont.

2

Ce fut seulement vers la onzième heure, le lendemain, qu'une éclaircie dans la chute de neige permit à John Grey de donner l'ordre de remonter l'ancre et de hisser quelques voiles.

Lui et ses hommes avaient passé la nuit sur le pont, isolés les uns des autres, dans une attente angoissante,



UN ICEBERG.

tandis que les glaces dérivaient lentement sur l'eau. Le capitaine aurait pu demeurer dans la baie encore un jour ou deux, mais il voulait essayer de retrouver Nau et ses compagnons.

Et peut-être, se disait-il, rencontrerait-il la baleinière revenant vers la baie.

Deux hommes avaient été placés dans la hune et leur rôle était de rechercher l'embarcation des chasseurs et d'indiquer la route au capitaine qui tenait lui-même la barre.

— Attention, criait l'un, glace dérivante sur la droite. Attention, criait l'autre, glace dérivante droit devant.

L'*Aventure*, grâce à une brise favorable, put ainsi avancer d'une quinzaine de milles vers le nord, mais dès trois heures, la chute de neige s'épaissit de nouveau et le capitaine dut chercher un abri derrière une pointe avancée de la côte. Le lendemain, le temps fut clair et le voilier gagna une cinquantaine de milles. Le soir, il jeta l'ancre dans une petite crique, et John Grey se trouva encore assis seul au carré.

Une voix se fit entendre :

— Ne trouves-tu pas, capitaine, dit-elle, que le froid augmente rapidement? As-tu consulté ton baromètre et ton thermomètre? C'est pure folie que d'essayer de retrouver Nau. Il faut fuir vers le sud.

John Grey mangeait la tête basse.

— Entends-tu, capitaine, ce menu piétinement sur le pont, au-dessus de ta tête? C'est la neige. Entends-tu ces plaintes aiguës que le blizzard tire des cordages?

John Grey repoussa son assiette et alluma sa pipe.

Le matelot qui vint desservir la table, lui dit :

— La neige est épaisse, capitaine.

Cette nouvelle chute dura trois jours et trois nuits. Lorsqu'enfin elle cessa, des centaines de glaçons entouraient l'*Aventure*. John Grey devait essayer maintenant de sauver le navire et les hommes.

— Allons, tous sur le pont, cria-t-il, et arrachez l'ancre du fond.

Lentement, avec précaution, le petit navire se mit en

mouvement. Devant lui se dressaient des rangées serrées de glaces formant barrière, cependant Grey, monté dans la hune, crut distinguer vers le nord-est une ouverture dans cette barrière et il lança le voilier dans cette direction.

Oui, c'était un étroit défilé entre deux énormes blocs, et le navire s'y engagea. Mais le défilé franchi, de nouveau les glaces entouraient le navire de toutes parts, semblait-il.

Jumelles aux yeux, le capitaine cherchait un passage.

— Attention, vous autres, cria-t-il. Appuyez la barre à droite.

Mais non, il s'était trompé. Là, sur la droite, il n'y avait pas de passage.

— Attention, vous autres, cria-t-il encore, appuyez la barre à gauche.

Eh bien! il était passé encore une fois. Mais maintenant où se trouvait-il, dans quel monde fantastique? Dans quelle ville irréelle? A droite, à gauche, devant, derrière, ce n'étaient que pointes, aiguilles, clochetons, colonnes et dômes de glace sur lesquels la lumière du ciel jouait. Ce n'étaient qu'églises, cathédrales, palais, tours, et John Grey se demandait s'il parviendrait à sortir de ce dédale. C'était une Venise du nord, mais une Venise toute en diamants, brillants, cristaux et roses dont la vie aurait été suspendue, une Venise déserte et transportée dans un autre monde.

C'était une ville magique et silencieuse qui retenait prisonnier le vaisseau blanc qui s'y était aventuré. Plusieurs fois, John Grey crut s'être libéré, avoir découvert la sortie, mais chaque fois il trouvait devant lui un mur de glace puis un passage qui le ramenait au cœur même de la cité mystérieuse.

L'obscurité vint, et John Grey, après avoir rapidement absorbé au carré quelque nourriture chaude et fait abattre les voiles sur le pont, reprit sa place dans la hune. Maintenant les aiguilles, les colonnes et les dômes avaient disparu, le silence avait cessé. Mille cloches à toute volée lançaient leur chant et leur appel, mille cloches au son

grave, au son aigu et au son argentin, mille cloches proches et lointaines, mille voix qui n'étaient pas des voix de ce monde.

Le froid engourdissait John Grey. Ce fut avec peine qu'il put se glisser au pied de la mâture. En atteignant le pont, il saisit par l'épaule l'homme qui allait prendre sa place, et lui dit :

— Entends-tu les cloches?

— Non, capitaine, répondit le matelot. J'entends des explosions, des détonations, ce sont les glaces.

John Grey alla s'étendre. Lorsqu'il remonta sur le pont quelques heures plus tard, il faisait jour et la cité mystérieuse avait disparu. Au cours de la nuit, lentement, elle avait glissé vers l'ouest. D'autres glaces couvraient la mer, cependant elles étaient moins nombreuses que la veille et de larges canaux d'eau libre s'étendaient entre elles. Les voiles furent hissées et l'*Aventure* mit le cap au sud.

Vers le milieu de la journée, le vent qui soufflait du nord-ouest devint plus violent et creusa la mer. Aussitôt le voilier se coucha, une poussière d'embruns le recouvrit et l'eau envahit son pont. John Grey tout de suite vit le danger.

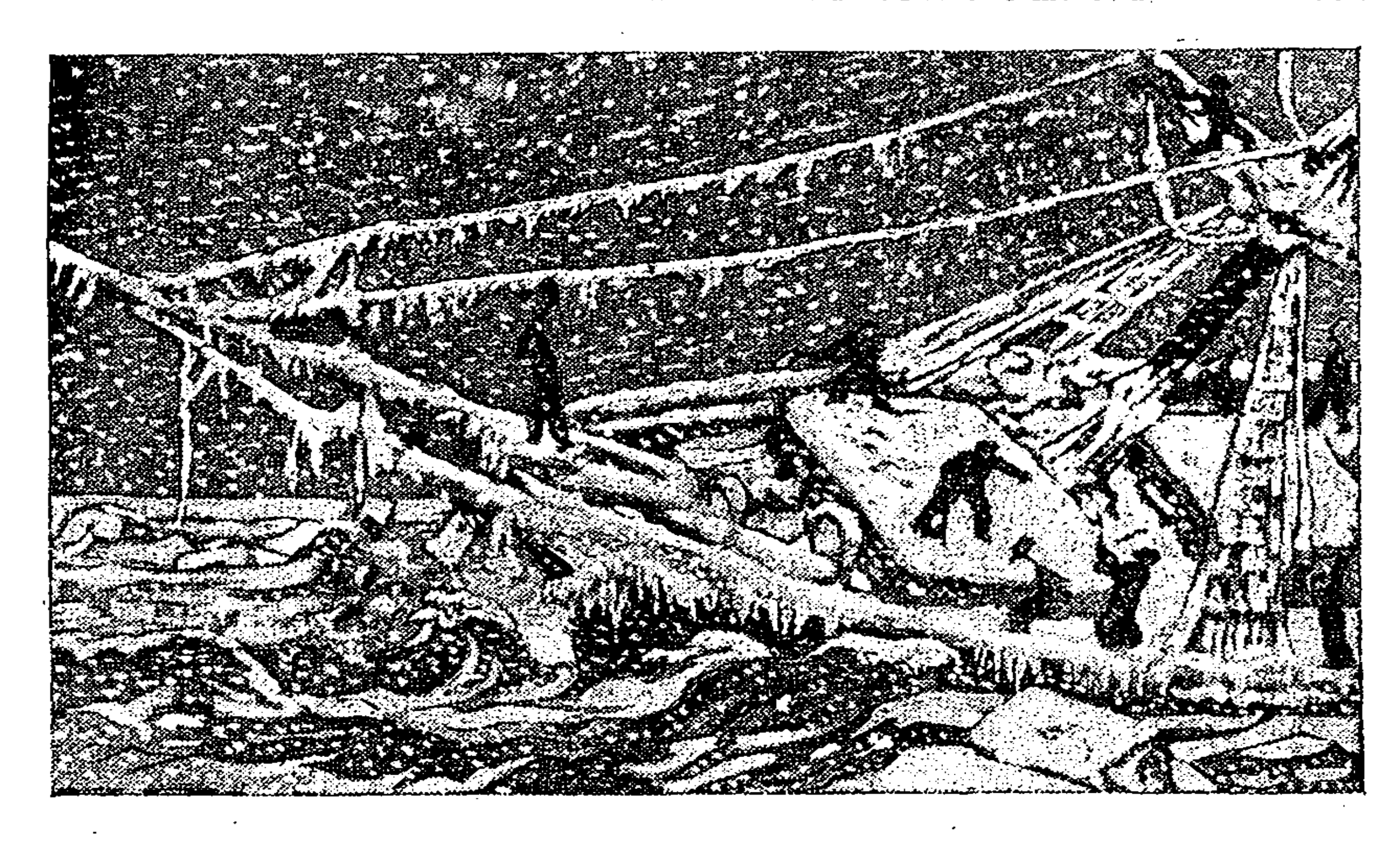
— Prenez vos haches, cria-t-il aux hommes.

L'eau, dès qu'elle touchait le navire, se changeait en glace. En quelques minutes, les voiles s'épaissirent et devinrent dures comme des tôles, chaque cordage et chaque filin furent revêtus d'une robe brillante. La coque du navire et son pont furent doublés d'une coque et d'un pont de glace. Quant au beaupré (2), ce mât qui s'avance en avant des voiliers, c'était un bloc scintillant qui plongeait dans chaque lame.

Le navire apparaissait comme ces vaisseaux fantastiques que des ouvriers d'art façonnent en verre.

Cependant, ce poids énorme de glace alourdissait l'*Aventure* qui s'enfonçait davantage dans l'eau et dont l'équilibre était rompu.

— Allez les hommes, criait Grey.



Lui-même s'était élancé. Les haches s'abattaient et, à chaque coup, d'énormes morceaux de glace détachés des cordages, du bastingage, du beaupré, retombaient à la mer.

Mais aussi, chaque fois que le navire se redressait après avoir plongé, une nouvelle couche de glace le recouvrait.

C'était une lutte sans merci. Coûte que coûte, il fallait dégager l'*Aventure*. Il ne fallait sentir aucune fatigue, ne connaître aucun repos avant que le voilier eût atteint une région moins froide.

Et les hommes aussi étaient revêtus de glace. C'étaient des blocs informes qui se déplaçaient avec peine.

— Allez, criait Grey. Vous luttez pour votre vie.

Bientôt, le capitaine américain comprit que tout espoir était vain. La lutte était trop inégale entre ces quelques hommes affaiblis et le froid. Il laissa tomber la hache et alla à la barre prendre la place de l'homme qui la tenait.

Quelques heures s'écoulèrent et l'*Aventure* ne fut plus ce fin voilier qui si longtemps avait couru les mers, qui se redressait si fièrement devant les lames, c'était un navire blessé, qui hésitait, qui ne parvenait plus à se relever, qui

obéissait mal au gouvernail, et les creux de houle devant lui devenaient plus profonds.

Les hommes eux aussi avaient abandonné la lutte. Ils s'étaient groupés autour de Grey qui cherchait là-haut, dans le ciel, une éclaircie. Mais c'était partout l'obscurité épaisse, c'était tout autour de l'*Aventure* une profondeur de mer compacte.

Oui, le monde vivait, et sur la surface du monde il y a des milliers de villes étincelantes de lumières, il y a aussi des millions de maisons éparpillées dans les campagnes et de fermes accrochées au sol, et là-bas, dans le nord, perdus, il y a dix hommes déjà engourdis par le froid, groupés autour de leur capitaine.

Une lame vint, plus haute que les autres. Elle se dressa devant le flanc droit du voilier. Elle était éclairée d'une étrange lumière verdâtre et les hommes la virent. La goélette fit un suprême effort pour la franchir, mais elle fut saisie par elle, culbutée, chavirée.

Quinze jours plus tard, un navire rencontrait l'épave et six semaines après, M. Cric disait à Edgar :

— Ton père ne viendra plus te voir.

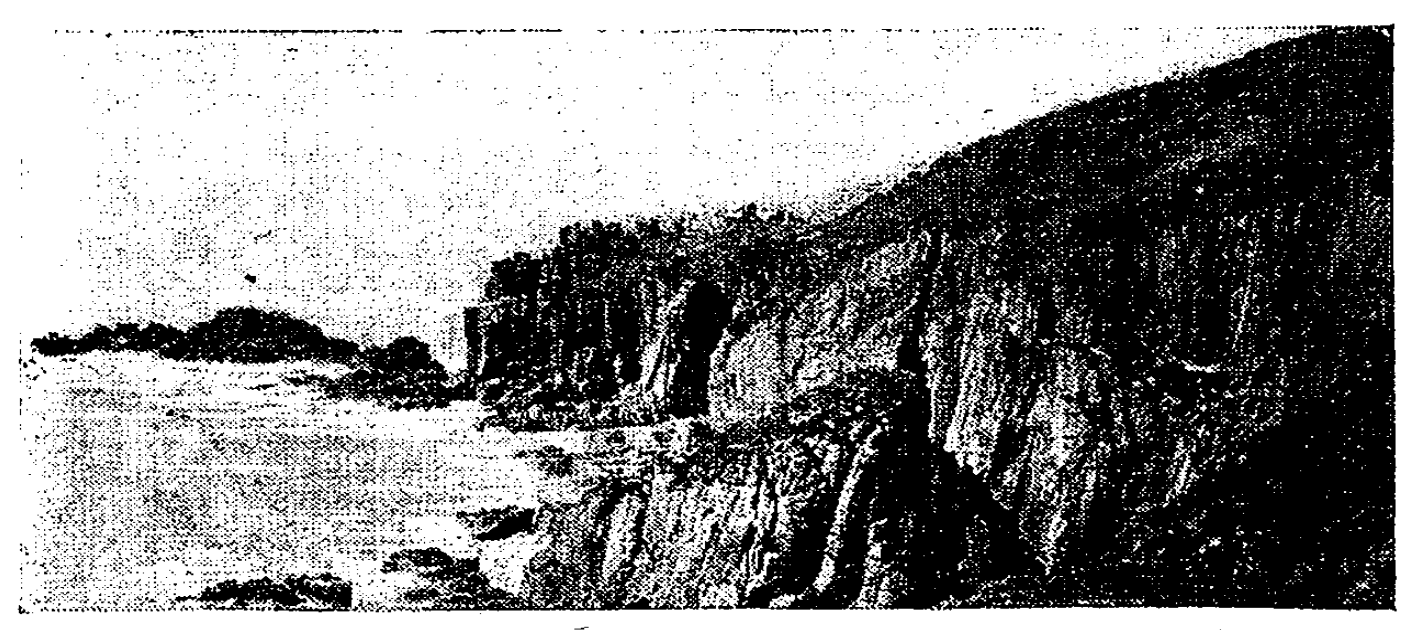
Cependant, le charpentier Legrand vivait avec quelques compagnons dans la cabane de Petermann et de Powell.

Explications. — 1. *Carré :* Salle à manger des officiers.

2. *Beaupré :* Voir page 139.

Questions. — 1. Comment le capitaine Grey se trouve-t-il surpris par les glaces pour avoir voulu rejoindre à tout prix les cinq isolés? — 2. Comment l'auteur peint-il les constructions fantastiques de la glace et la dureté de l'hiver et de la tempête dans les solitudes du Groenland? — 3. Avec quelle énergie s'efforce-t-il d'échapper à la tempête et aux banquises? — 4. Comment l'*Aventure* sombra-t-elle malgré l'héroïsme de son équipage? — 5. Quelles réflexions vous inspire ce récit?

Exercice écrit. — *Faites le récit d'un naufrage que vous avez entendu raconter par des témoins ou des acteurs.*



LES HAUTES FALAISES NOIRES DES CÔTES D'ANGLETERRE.

X. — Edgar écrit son *Journal de Bord.*

1

Mercredi 5 avril.

Le *Nuage-Volant* navigue en Manche. Mer houleuse et couleur vert-de-gris. Nombreuses averses. Tangage violent.

J'ai confiance dans le navire. Il saute comme un marsouin. Par moment, aussi, avec ses voiles gonflées par le vent, il ressemble à un oiseau de mer qui vole à la crête des lames. Au cours de l'après-midi, aperçu sur la gauche, dans un moment d'éclaircie, de hautes falaises noires. C'était l'Angleterre.

Je regarde souvent en avant et je pense à tout cet océan qui s'étend devant nous, et le *Nuage-Volant* est bien petit.

Lorsque la pluie ne tombe pas, le navire est entouré par une sorte de voile gris, un rideau de brume légère. Nous sommes isolés du monde. Il me semble que j'ai rêvé tout ce qui a précédé. Je regarde l'eau verte, ce voile qui nous cerne, le pont envahi par les lames, les voiles dures et mouillées. Je pense à tout ce qui m'est arrivé, à ma

fuite, aux jours de paix vécus dans la maison du professeur et je me demande si ce garçon qui vivait dans une petite maison de la côte marseillaise est bien le même que celui qui se trouve à bord du *Nuage-Volant*.

Le capitaine ne parle pas. Il mange sans voir ce que je lui sers. Moi, il ne me voit pas, non plus. Ses yeux sont aussi clairs que l'eau.

Hier soir, il s'est assis à l'arrière et s'est mis à jouer de la musique. Il tire de sa petite flûte des notes aigrelettes, et le requin est venu. Oüi, je l'ai vu, il se tenait tout près de l'arrière, et son corps à fleur d'eau était une tache blanche. Puis la nuit est tombée, je n'ai plus rien vu, et le capitaine a remis sa musique dans la poche.

Dans la nuit, il se promène sur la dunette, allant d'un bord à l'autre. Moi qui suis couché juste au-dessous, j'entends son pas longtemps, longtemps. Sam l'entend aussi, mais il s'endort, moi je ne m'endors pas.

Je connais la voix de la cloche (1) qui est placée à côté de la barre. Lorsque le matelot sonne deux coups, c'est neuf heures, quatre coups, c'est dix heures, six coups, c'est onze heures, huit coups, c'est minuit. Après, ça recommence.

Hier au soir, le capitaine a marché sur la dunette jusqu'à une heure. Il est descendu alors dans la chambre de navigation qui est tout à côté du magasin, et à travers une fente je l'ai vu.

Il a regardé les cartes, le baromètre, écrit quelques lignes sur le journal du bord. Puis il a marché longtemps dans la chambre de navigation. Il marchait encore lorsque je me suis endormi.

Mercredi 12 avril.

A l'intérieur de la dunette se trouvent deux autres cabines et sur chacune des portes est fixé un carton. Sur l'un, j'ai lu : « Jean Rosamond, chef harponneur ». Sur l'autre : « Edouard Guirec, second chef harponneur. »

Je connais Jean Rosamond, bien qu'il ne m'ait jamais

parlé. C'est un grand gaillard au visage étroit. Ses petits yeux verts sont très rapprochés l'un de l'autre. Il possède un menton puissant. Lorsqu'on le rencontre, on ne voit d'abord que ce menton qui paraît solide comme un rocher. Mais, je n'ai jamais vu Edouard Guirec. Jamais la porte de sa cabine ne s'ouvre. Sam dit qu'Edouard Guirec ne doit plus se trouver à bord.

Je rencontre souvent des matelots sur le pont ou sur la dunette. Sam me dit qu'ils sont une vingtaine. Ils sont matelots, mais aussi pêcheurs et chasseurs. Je n'arrive pas encore à les distinguer les uns des autres. Jamais ils ne chantent, jamais ils ne crient, ils sont tous décharnés.

2

Mardi 18 avril.

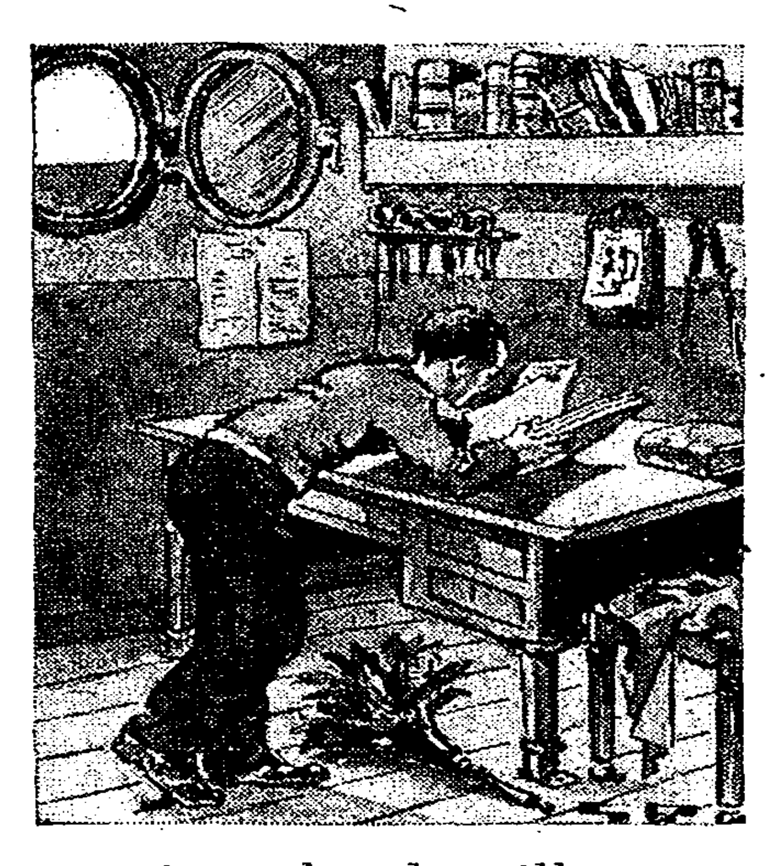
Maintenant, le ciel s'est dégagé et le soleil brille. Que l'océan est beau et vaste! Nous avançons rapidement. Tous les matins, je guette le moment où le capitaine, après avoir porté la position du *Nuage-Volant* sur la carte, quitte la chambre de navigation. Je regarde la carte; la route du voilier y est tracée. Aujourd'hui, il est à la hauteur des îles Shetland.

Je suis content. Je vois Sam à tout instant, et le soir il me parle longtemps lorsque nous sommes couchés.

Ce matin, je me suis attardé un moment dans la cabine du capitaine. Là, comme partout ailleurs, tout est vieux, en mauvais état. Les livres sont recouverts de poussière, les rideaux sont fanés, les vêtements suspendus dans l'armoire n'ont été, depuis longtemps, ni brossés, ni rafistolés, les tapis sont troués.

J'ai ouvert les deux hublots et, d'abord, j'ai chassé la poussière. Puis j'ai pris les livres un à un. Ce sont des livres français de chasse, de pêche, de découvertes, d'explorations dans les régions nordiques, de navigation.

Il y a aussi des atlas. Il faudrait que le capitaine me



permette de lire ses livres. Mais comment le lui demander?

J'ai brossé les vêtements. Tous portent la marque d'un tailleur de Havre-Aubert. Mais où se trouve Havre-Aubert? Sam, ne sait pas. C'est la première fois que Sam ne sait pas quelque chose que je lui demande.

Sur le bureau du capitaine, j'ai fait une découverte intéressante. C'est un cahier très épais — il a peut-être plus de mille pages — et relié d'un fort carton. Sur la couverture, j'ai lu :

NUAGE-VOLANT
Goélette à hunier.
Port d'attache : HAVRE-AUBERT (*Iles de la Madeleine*).
Capitaine : Sylvestre TOUSSEUL.

J'ai hésité à ouvrir ce cahier. Je n'en avais pas le droit. J'ai regardé dans la coursive, j'ai écouté, mais personne ne pouvait me surprendre; le capitaine était sur la dunette, je l'entendais marcher, et j'ai ouvert le cahier. Sur la première page j'ai lu :

Chantier de Construction et de Réparations de navires
ROUVERET ET PERETTI
A QUÉBEC (Canada).

Construction d'une goélette à hunier, d'après les plans de Georges Simpson, architecte naval, et les indications de Sylvestre Tousseul, capitaine marin.

Dans les pages suivantes, j'ai trouvé la description complète du petit voilier, le plan général et ses plans de détails.

Peut-être bien Sylvestre Tousseul, enfant, a-t-il fait les mêmes rêves que moi qui traçais sur le sable les plans du navire dont je serais le capitaine.

Aujourd'hui, je n'ai pas pu lire davantage, je craignais d'être surpris, mais demain, je retournerai dans la cabine du capitaine. En allant chercher la soupe à la cuisine, j'ai dit à mon ami :

— Sam, vous pouvez dormir tranquille. Le capitaine et ses hommes ne sont pas des fantômes. Le *Nuage-Volant* est sorti il y a vingt ans d'un chantier de Québec.

Dimanche 23 avril.

Je n'ai pas pu poursuivre la lecture du cahier. Le capitaine ne quitte sa cabine que pour donner les ordres et calculer la position du navire. Il ne semble pas s'être aperçu que j'ai secoué la poussière des livres et des vêtements. En tout cas, il ne m'a rien dit. Je suis entré dans la cabine du second chef harponneur Edouard Guirec. Depuis plusieurs jours, je voulais y entrer. Mais je n'osais pas. Ce matin, j'ai tourné le bouton de la porte, et j'ai vu que la cabine n'était pas fermée à clef. J'ai légèrement entr'ouvert la porte. La cabine n'est pas vide. Par l'étroite ouverture, j'ai aperçu un coin de bureau garni de papiers et de livres, un hublot à demi caché par un rideau et des photographies fixées à la cloison.

J'ai entr'ouvert la porte davantage, tout doucement.

Des vêtements étaient suspendus à un porte-manteau et des armes accrochées à un ratelier. Tout était en place comme si la cabine n'était pas inhabitée ou, plutôt, comme si celui qui y logeait était seulement sorti avec l'intention d'y revenir.

Craignant d'être découvert, j'entrai dans la cabine et refermai la porte derrière moi. Comme dans la cabine du capitaine tout était recouvert de poussière. Cependant, ce

n'était pas la même chose. Ici, la poussière était répandue d'une manière uniforme. Une cendre légère avait recouvert toutes choses : les tapis, les vêtements, les armes, Edouard Guirec avait quitté cette cabine avec l'intention d'y revenir, mais il y avait bien longtemps qu'il était sorti, et personne avant moi n'avait poussé la porte.

Je touchai un épais manteau de fourrures, une casquette en castor, j'écartai les rideaux de la couchette et regardai les deux photographies fixées à la cloison, jaunies et racornies. L'une représentait un homme jeune, Edouard Guirec sans doute, conduisant des chiens attelés à un traîneau, l'autre, une maison de bois entourée de hauts sapins couverts de neige.

J'étais angoissé. Il me semblait qu'Edouard Guirec se tenait à côté de moi, et je crus même distinguer dans le jour gris qui parvenait à filtrer par le hublot crasseux, un visage gris, comme recouvert de poussière lui aussi.

Mardi 25 avril.

J'ai vu sur la carte que le *Nuage-Volant* s'approchait de l'Islande. Le vent favorise la marche du voilier et l'océan est à peine houleux. Le soleil brille. Depuis cinq jours, je n'ai aperçu aucun navire.

L'océan est désert.

Je suis heureux. Ne voir que le ciel immense et l'eau! Entendre le bruit de l'eau qui court le long de la coque!

Le navire est silencieux. L'océan est silencieux.

Avant-hier, j'ai revu le requin blanc.

Explications. — 1. *Cloche :* La cloche est placée à côté de la barre. On y « pique » (sonne) toutes les heures du jour et de la nuit.

Questions. — 1. Quel étonnement apparaît d'abord dans le journal d'Edgar? — 2. Quels points désire-t-il éclaircir? — 3. Quels sentiments doit éprouver Edgar en écrivant son journal?

Exercice écrit. — *Vous avez écrit le journal de vos vacances en notant les faits et incidents qui vous ont le plus intéressé. Présentez un programme de ce journal personnel.*

XI. — Sam veut débarquer en plein océan.

Suite du *Journal de Bord* d'Edgar.

1

Vendredi 4 Mai.

Je suis absolument bouleversé par ce que j'ai appris en poursuivant la lecture du journal du capitaine, et Sam veut débarquer, Sam veut quitter ce voilier. Mais débarquer ici, en plein océan?

Ce matin, le capitaine a quitté sa cabine très tôt. J'ai rouvert le cahier.

J'ai feuilleté les premières pages et je n'ai d'abord trouvé que des récits de chasse et de pêche.

« *A Cap Désolation (Groenland), nous avons tué trente phoques.* »

« *Par 56 degrés de latitude nord et 47 degrés de longitude ouest, deux baleines ont été aperçues, prises en chasse et capturées.* »

« *A Fort Victoria (Canada), j'ai acheté, pour 150 dollars, vingt peaux de renards bleus.* »

« *A Oslo, réparations au gouvernail brisé par un bloc de glace.* »

« *Devant Reykiavik* (1), *violent coup de vent de nord-ouest.* »

J'ai continué de feuilleter le cahier et, pendant des pages et des pages, je n'ai trouvé que des récits de chasse et de pêche. En une demi-heure, j'ai parcouru toutes les régions polaires. Mais quelque chose me poussait à aller de l'avant. Je savais que j'allais trouver quelque chose d'important. Quoi? je n'aurais pu le dire.

Et, en tournant une nouvelle page, j'ai lu :

« *Le 3 mai, avons jeté l'ancre à Sviatoï Nos* (*Russie*).

*Une goélette française, l'*Aventure, *était mouillée dans le fond de la rade.* »

L'*Aventure*. En lisant ce nom, mon cœur s'arrêta de battre. L'*Aventure*. Mais c'était le navire sur lequel mon père s'était embarqué, cinq années plus tard, il est vrai.

Plus loin, je lus encore :

« *Le 4 mai, le canot est allé à terre et les hommes qui le montaient ont rencontré des hommes de l'*Aventure.

« *Le soir, je suis allé moi-même à bord de l'*Aventure *et ai fait la connaissance de Jean-François Nau, son capitaine. Avons décidé de chasser ensemble.* »

La chasse avait duré trois jours.

Je tournai encore plusieurs pages et de nouveau je trouvai le nom de la goélette française. C'était l'année suivante. Les deux voiliers s'étaient trouvés sur les côtes de la Nouvelle-Zemble et avaient fait route ensemble vers l'est.

Sylvestre Tousseul avait écrit : « *Jean-Françoïs Nau excellent camarade, excellent marin.* »

Plus loin encore :

« L'Aventure *a mouillé dans le port de Havre-Aubert. Allons appareiller ensemble pour le Spitzberg.* »

Puis, il n'était plus question de l'*Aventure*.

2

Je sentais toujours en moi-même ce désir de lire encore. Je n'avais plus aucun souci du lieu où je me trouvais, et le capitaine aurait pu entrer dans la cabine sans que je m'en aperçusse.

Qu'est-ce que je cherchais donc?

Et brutalement, cette phrase fut devant mes yeux :

« *Guirec et Gobert ont été assassinés d'une balle en plein front.* »

Puis, celle-ci encore :

« *Guirec et Gobert sont entrés dans la cabane et avec eux un troisième personnage qui a nom Silence.* »

Une demi-heure plus tard, je sortais de la cabine et je

n'y voyais plus clair. Je ne sais comment j'ai pu accomplir mon service. J'ai eu des hallucinations. J'ai cru voir Édouard Guirec à la barre du *Nuage-Volant*.

Et je n'ai plus osé passer devant sa cabine. La pensée que je suis entré dans cette cabine m'emplit d'épouvante.

Je me demandais si je parlerais de cette histoire à Sam. J'hésitais à la lui raconter. Mais, le soir, dès que la lumière fut éteinte, j'ai été bien obligé de parler.



Là-haut, sur la dunette, le pas de Sylvestre Tousseul résonnait, et je tremblais de peur.

— Sam, ai-je dit. Le capitaine du *Nuage-Volant* connaît Jean-François Nau, le capitaine de l'*Aventure*.

— Comment le savez-vous, Edgar?

— Je l'ai lu dans le cahier du capitaine.

— Si le capitaine vous surprend en train de fouiller dans sa cabine, il vous jettera à la mer et son requin blanc vous dévorera, Edgar.

Je demeurai un moment silencieux, puis :

— Ecoutez, Sam. Ils ont assassiné Édouard Guirec et un matelot du nom de Gobert.

— Ne dites pas une chose pareille, Edgar.

— Je l'ai lu dans le cahier, Sam.

— Taisez-vous, me chuchota mon ami, le capitaine peut vous entendre. Je me lève.

J'entendis Sam qui passait hâtivement ses vêtements, qui frottait une allumette. Quelques minutes plus tard, tenant à la main le fanal à pétrole (2), il était assis sur le bord de ma couchette.

— Qu'avez-vous dit, Edgar? Ils les ont assassinés?

— Oui, Sam. Je l'ai lu. Ecoutez-moi. Le capitaine a rencontré plusieurs fois l'*Aventure*, et ces rencontres se sont produites avant l'assassinat. Puis le *Nuage-Volant* est allé dans la baie d'Hudson et s'est trouvé obligé d'y passer l'hiver. Les hommes ont construit une maison de bois. La neige tombait, les hommes chassaient et une nuit ils ont assassiné Guirec et Gobert.

— Et le capitaine?

— Non, non, le capitaine n'était pas là. Ce sont les matelots qui les ont tués. Mais, Sam, ce n'est pas tout. Guirec et Gobert sont revenus le même soir dans la cabane et tous les soirs qui ont suivi. Depuis, les hommes ne parlent plus, leurs cheveux ont blanchi et leurs joues se sont creusées.

— Ne dites pas des choses pareilles, répéta Sam, dont le visage était devenu gris comme la cendre.

— Oui, Sam, ils sont revenus, tous les soirs. Ce n'est pas tout. Ils ont interdit au *Nuage-Volant* de retourner à Havre-Aubert. C'est eux qui prennent la barre lorsque le navire s'en approche et l'en détournent. Cela dure depuis cinq ans, et jamais le *Nuage-Volant* ne pourra retourner à Havre-Aubert.

— Edgar, me dit alors Sam. Nous ne pouvons rester à bord de ce navire. Il faut partir, il faut le quitter.

Et, à mon grand étonnement, je vis Sam tirer de dessous sa couchette, son énorme valise jaune, l'ouvrir et en sortir les vêtements qu'il a l'habitude de porter à terre. Il s'en habilla, passa par-dessus un imperméable noir et se coiffa de ce chapeau melon vert qu'il portait lorsqu'il est venu me retrouver chez le professeur. Puis il rassembla son linge et les quelques objets qu'il possède et les enferma dans la valise qu'il boucla et il prit cette valise en main.

— Oh! Sam, lui dis-je, vous ne pouvez pas partir, le *Nuage-Volant* se trouve en plein océan.

Sam ne m'entendait pas, semblait-il. Il ne me répondait pas. Le chapeau melon vert sur la tête, la valise à la

main, il se mit à tourner en rond dans le magasin.

— Sam, lui dis-je encore, après qu'il eût accompli cette marche pendant près d'un quart d'heure, le capitaine va vous entendre.

Il sembla sortir d'un songe, posa sa valise et s'assit sur le bord de ma couchette.

Au cours de la nuit, je dus lui répéter plusieurs fois le récit des rencontres du *Nuage-Volant* et de l'*Aventure* et le récit du meurtre de Guirec et de Gobert. Ma mémoire me servait fidèlement, et il m'était possible de lui répéter les mots mêmes dont s'était servi Sylvestre Tousseul.



— Et vous, Edgar, me dit Sam, une fois, vous êtes entré dans la cabine d'Edouard Guirec! Il faut partir. Nous ne pouvons pas demeurer à bord.

Il reprit sa valise en main et se dirigea vers la porte. Cependant, vers le matin, tout habillé et le melon vert sur la tête, il s'endormit sur ma couchette.

Ce matin, je me suis réveillé fort tard. Je retrouvai Sam à la cuisine, vêtu de ses habits de mer. Lui-même avait servi le café au capitaine. A ma grande surprise, il paraissait très calme, et de tout le jour il ne me parla pas des événements de la nuit.

Explications. — 1. *Reykiavik :* Capitale de l'Islande. 2. *Fanal :* Grosse lanterne. — On appelle encore *fanal* le feu qu'on allume la nuit sur les côtes et à l'entrée des ports.

Questions. — 1. Que révèle la suite du journal de bord d'Edgar? — 2. Pourquoi Sam veut-il débarquer en plein océan?

Exercice écrit. — *Faites le récit d'un cauchemar que vous avez eu.*

XII. — Sam, à son tour, fait une découverte.

Suite du Journal d'Edgar.

Samedi 5 Mai.

Ce n'est que le soir, lorsque Sam et moi fûmes enfermés dans le magasin, que je connus la raison de l'attitude de mon ami. Lui que j'avais vu si agité au cours de la nuit précédente, était fort calme. Il se coucha tout de suite, et, dès qu'il fut allongé, commença de me raconter une histoire.

— Sam, lui dis-je en l'interrompant, pourquoi vouloir me tromper? La nuit dernière, excusez-moi de vous le dire, vous trembliez. Oui, Sam, vous trembliez. J'entendais vos dents s'entrechoquer. J'ai vu vos cheveux se hérisser sur votre crâne, et votre visage est devenu couleur de cendre grise.

— Edgar, me répondit mon ami, sachez que Sam n'a jamais eu peur, et vous lui manquez gravement de respect en parlant de la couleur de son visage. Apprenez, Edgar...

Je l'interrompis de nouveau.

— Oh! Sam. Dites-moi ce qui s'est passé dans la journée, dites-moi ce que vous avez appris.

— Est-ce que Sam devrait seulement vous écouter, vous qui n'êtes qu'un petit vagabond, qui vous êtes enfui deux fois, vous qui...

— Est-ce que je devrais seulement vous parler, à vous qui avez bu jusqu'à en perdre la raison...

— Eh bien! Voilà, dit Sam qui n'aimait pas que je lui rappelle sa sotte aventure de Marseille. Puisque vos souvenirs de la nuit dernière sont si précis que vous n'avez pas oublié les claquements de mes dents, vous devez vous rappeler que nous nous sommes endormis fort tard tous

les deux, et moi, tout habillé, sur votre couchette. Vous, vous vous êtes endormi profondément, tandis que moi je n'ai fermé qu'un œil, oui, le droit, comme le tigre dans la jungle.

— Sam, dis-je, est-ce que, lorsque vous avez assez dormi de l'œil droit, vous le fermez et ouvrez l'œil gauche?

— Taisez-vous, Edgar, vous êtes un impertinent.

— Est-ce que, repris-je en riant, vous avez surpris des tigres endormis dans la jungle?

— Ecoutez. Vous, vous dormiez profondément. Quant à moi le plus petit battement de l'aile d'une mouche aurait suffi à me réveiller. Cependant, ce fut un chuchotement qui me tira du sommeil. Oui, deux hommes parlaient à voix basse et si près de moi que je crus un instant qu'à notre insu ils étaient entrés dans le magasin. Je dois vous dire aussi, Edgar, pour être tout à fait franc, que je pensais aux fantômes de Guirec et de Gobert. Mais non, Edgar, ce n'était pas eux.

« Qui était-ce? Quels hommes, à part nous, à bord de ce navire où le silence est maître, pouvaient s'entretenir? Est-ce que j'entendais bien deux voix? Un moment, je crus encore, Edgar, que c'était vous qui parliez dans votre sommeil, que vous étiez en proie à un cauchemar ou que vous déliriez, et je vous observais.

« C'est alors que j'aperçus vos lèvres et une partie de votre joue gauche. Oui, oui, Sam avait bien sa tête à lui, malgré... malgré sa peur, puisque vous prétendez que j'avais peur, Un trait lumineux barrait votre visage. J'approchais mon oreille de vos lèvres et je vis cette fente dans la cloison par laquelle tous les soirs vous observez le capitaine.

« La lampe de la chambre de navigation était éclairée et deux hommes, dont aucun n'était le capitaine, se penchaient sur la carte.

« Pourquoi? Quel était le sens de leur présence dans cette chambre où seul le capitaine entre? Quel intérêt présentait pour eux l'examen de la carte? Que disaient-ils?

« L'un d'eux était Rosamond, le chef harponneur,

l'autre Sundler, le vieux Sundler, celui qui ne dort jamais...

— Comment? fis-je. Qui ne dort jamais?

— Ses camarades le prétendent. Il s'allonge dans sa couchette... et jamais personne ne l'a trouvé les yeux fermés depuis...

— Depuis, sans doute, qu'il a tué... ajoutai-je.

— Non, répondit Sam vivement, ce n'est pas lui.

— Comment le savez-vous?

— Attendez, attendez, fit Sam. Ne soyez pas aussi impatient... Je les voyais. Ils se trouvaient juste en face de la fente, à un mètre de moi, penchés sur la carte, et vous savez que la table sur laquelle est étalée la carte se trouve juste derrière la cloison. Nous étions deux, Rosamond et moi, à suivre la pointe du crayon que tenait Sundler, et c'était Sundler qui, à ce moment, parlait.

— Que disait-il?

— Ah! Edgar. Croyez-vous que j'aie pu entendre aussi facilement que je voyais? Il parlait à voix très basse, cependant j'aurais pu comprendre tout de suite si l'homme n'était resté aussi longtemps sans parler. C'était comme une vieille machine inactive pendant des années et remise en mouvement. Sa voix grinçait, criaillait, gémissait. Et savez-vous qu'il n'a plus que trois dents, que sa bouche est semblable à une tour à peu près démantelée?

« Tout de même, guidé par ce crayon dont il promenait la pointe sur la carte, mais sans rayer le papier, j'ai pu comprendre quelques mots.

« Voici. Ils vont abandonner le *Nuage-Volant*.

— Qui, Sam? Rosamond et Sundler?

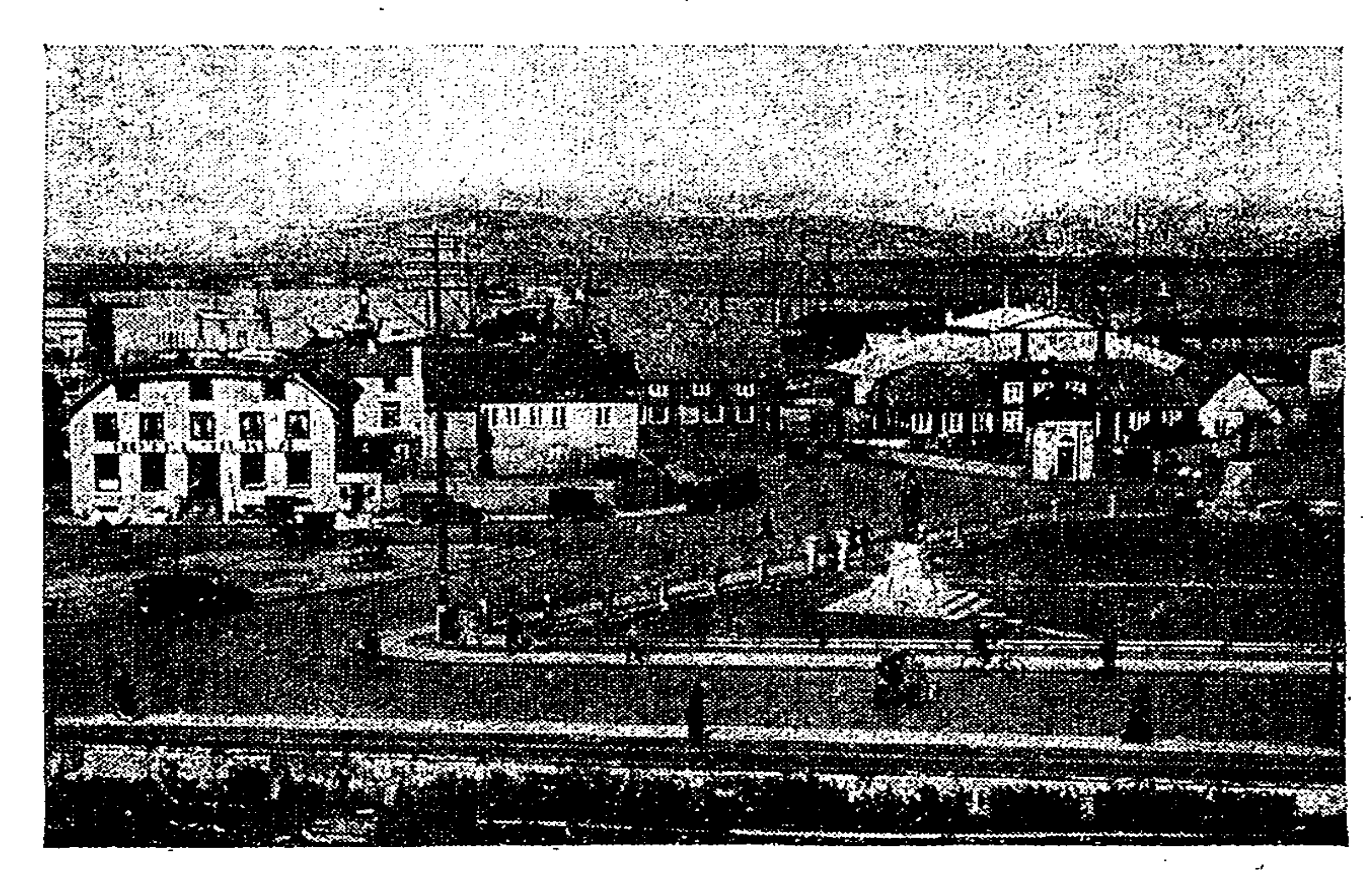
— Oui, Rosamond, Sundler et tous les autres...

— Mais, que ferons-nous, nous deux, seuls à bord?

— Nous trois, Edgar. Le capitaine ne sait rien. C'est un complot.

— Pourquoi, Sam?

— Attendez, attendez. Leur projet consiste à mettre une embarcation à la mer lorsque le *Nuage-Volant* se trouvera à la hauteur de l'Islande et de gagner la terre.



LE PORT DE REYKIAVIK.

« — Ici, disait Sundler, et son crayon marquait un point que le voilier atteindra dans deux ou trois jours, nous serons seulement à douze milles de la terre.

— Mais pourquoi, Sam?

— Parce qu'ils veulent rentrer chez eux, à Havre-Aubert. Parce qu'ils en ont assez de courir l'océan « comme des damnés ». C'est Sundler qui a dit : « comme des damnés. » Et, Edgar, je vous l'assure, ce vieux matelot possédait bien, en disant ces mots, une tête de damné. Ses petits yeux flamboyaient, ses joues étaient creuses. Et cette voix éraillée, cette voix de vieille machine rouillée! « Pourquoi, criait-il en tendant son avant-bras et son poing semblables à un vieux cep de vigne noueux, pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi les avez-vous tués? »

« Vous avez attiré la malédiction du ciel sur le *Nuage-Volant.* »

« Lorsqu'ils auront atteint la terre, ils se sépareront, et chacun suivra son étoile.

— Mais que faire, Sam? Que faire? Demain, je parlerai au capitaine. Il les empêchera de nous abandonner.

— Il ne faut pas, Edgar. Eux partis, Gobert et Guirec ne reviendront plus à bord.

Sam était le plus sage. Il me dit que lorsque le capitaine s'apercevrait de la disparition de son équipage, il mettrait lui aussi le cap sur l'Islande. Pour atteindre cette île, nous trois suffirions à la manœuvre. A Reykiavik, il recruterait un nouvel équipage.

Gobert et Guirec ne reviendront plus à bord.

Nous avons décidé de nous taire.

Mardi 8 mai.

Le temps continue à être beau, bonne brise d'ouest. Je me suis glissé dans la chambre de navigation, j'ai regardé la carte. Bientôt le *Nuage-Volant* atteindra ce point fixé par Sundler pour l'abandon du navire.

Ce matin, Sam s'est aperçu que la cambuse (1) avait été pillée. Un petit tonnelet de rhum a disparu et aussi deux grandes caisses de biscuits de mer et plusieurs boîtes de corned-beef (2). Cependant, lorsqu'il a ouvert la porte, tout semblait en ordre dans la cambuse et ce n'est que par hasard que Sam a découvert le larcin.

Il m'a dit : « Ils ont transporté ces vivres dans l'embarcation. »

Explications. — 1. *Cambuse :* Réduit où l'on renferme la provision de vivres.

2. *Corned-beef :* Viande de bœuf en conserve.

Questions. — 1. Comment Sam découvre-t-il le complot des hommes de l'équipage? — 2. Quelles sont les inquiétudes et les réflexions de Sam et d'Edgar?

Exercice écrit. — *Sam fait le récit de ce qu'il a entendu. Faites-le parler.*

XIII. — Le Navire en feu.

Suite du Journal d'Edgar.

I

Jeudi 10 Mai.

Je me trouve dans le poste d'équipage, couché, mon cahier ouvert devant moi, et l'arrière du *Nuage-Volant* est envahi par l'eau.

L'équipage a abandonné le navire, Sylvestre Tousseul ne parle pas. Le requin blanc a disparu. Sam dit qu'il a suivi la baleinière où les matelots ont embarqué.

Mais il faut que je raconte tout ce qui s'est passé.

Dans la nuit de mardi à mercredi, un coup de vent d'une extrême violence s'est levé subitement. Je dormais. Un coup de roulis m'a projeté de ma couchette sur le parquet et, quelques secondes plus tard, Sam a roulé sur moi.

Pendant un moment, nous nous sommes débattus dans l'obscurité, cramponnés désespérément l'un à l'autre, glissant d'un bord à l'autre, avec les glènes de filin (1), les fanaux, les oreillers, les poulies et les taquets de fer. Enfin, Sam est parvenu à se remettre sur les jambes. Oui, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée, que le petit navire saisi par une lame de fond (2) allait chavirer.

Sam a retrouvé la boîte d'allumettes et a allumé le fanal. Nous nous sommes installés dans un coin du magasin, maintenus à notre place par un coffre fixé solidement à la cloison.

Le bruit du vent et de la mer était effroyable. On aurait cru que mille diables hurlaient dans la mâture. Sans cesse les lames envahissaient le pont et des chocs sourds, de véritables coups de bélier, ébranlaient le navire.

Moi, j'étais affreusement malade. J'avais mal au cœur, mal à la tête, je ne pouvais plus respirer, et j'avais peur, oui, très peur. Et Sam n'avait pas plus de courage que

moi. Oui, il touchait l'une après l'autre toutes les amulettes qui sont suspendues à son cou.

— Edgar, me disait-il, si j'ai pu manquer de patience envers vous, pardonnez-le moi. Si je vous ai offensé, pardonnez-le moi.

Nous craignions à tout instant que le *Nuage-Volant* fût écrasé par une lame. Parfois le voilier se couchait presque complètement sur un côté. Toutes sortes d'objets étaient alors précipités sur ce côté. Si nous nous trouvions en bas, nous étions meurtris par les harpons, les barres de fer, les petits barils qui roulaient sur nous. Et, à côté, dans la cale, nous entendions le chargement de munitions et de provisions pour notre campagne de chasse et de pêche, qui se déplaçait.



Un coup de roulis plus violent fit lâcher à Sam le fanal qu'il tenait à la main. Le verre fut brisé. Le pétrole se répandit sur le plancher et s'enflamma. Tout était perdu, me sembla-t-il. Cette langue de feu se mit à courir sur le parquet pourri. Elle allait de droite à gauche, revenait à droite, suivait les mouvements du navire. Les petites flammes dansaient comme des feux follets.

Jamais je n'avais connu une situation aussi tragique.

En un instant, le magasin fut empli d'une épaisse fumée noire. Je toussais, mes yeux pleuraient. Affolé, je rampais sur le parquet, vers la porte. Mais ces flammes me suivaient et, partout où elles passaient, d'autres flammes naissaient, déjà attaquant à leur base les épontilles (3),

déjà grimpant aux cloisons comme des souris jaunes et rouges. Et le bois crépitait, lançait des étincelles.

Je voyais Sam qui, dans la lourde fumée noire, se débattait comme un diable. A l'aide d'une couverture, il essayait d'étouffer les flammes. Malgré le roulis, il courait d'un bord à l'autre, et parfois le roulis le jetait contre une cloison, puis contre une autre.

— Sauve-toi, sauve-toi, me criait-il.

Me sauver? Ici c'était le feu, là-haut les lames qui inondaient le pont. Me sauver? Comment? Tout était perdu.

Les flammes qui semblaient mortes renaissaient plus nombreuses, plus vives. Maintenant, mille souris jaunes et rouges avaient envahi le magasin.

— Sauve-toi, sauve-toi, criait Sam, semblable à un géant soutenant une lutte contre une armée innombrable de nains.

— Sauve-toi. Et il ajouta : « Oh! Dieu! le pétrole, le pétrole! »

Je compris; le feu allait atteindre notre réserve de pétrole. La dunette du *Nuage-Volant* sauterait, l'arrière serait en flammes. A ce moment la porte du magasin céda sous une poussée puissante, et deux hommes furent jetés sur nous par le roulis. L'un (à la lueur de l'incendie je vis le visage effrayant de Sylvestre Tousseul) me saisit à bras-le-corps et me lança dans la coursive (4), l'autre se précipita sur Sam.

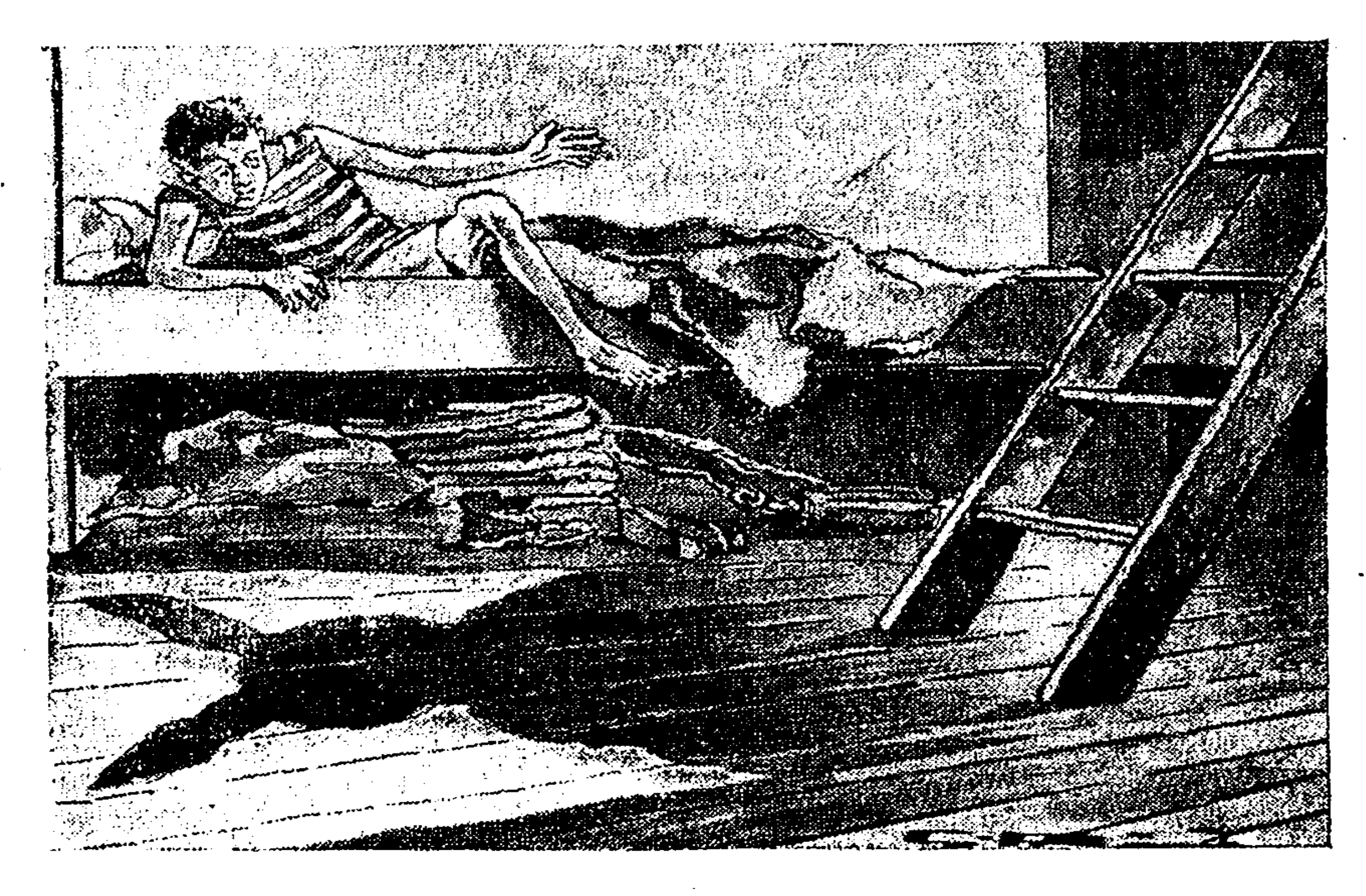
A moitié étouffé, j'allais perdre connaissance, lorsque je vis surgir une flamme géante de la couverture que mon ami tenait à la main. Au moment même, deux détonations ébranlèrent le navire et d'autres flammes jaillirent des bidons de pétrole qui avaient explosé.

2

Au moment où je repris connaissance, je fus surpris du calme et du silence qui m'entouraient. Ma dernière vision avait été une vision d'enfer. Trois hommes noirs dansaient

une façon de danse au milieu de hautes flammes sifflantes. Des épontilles embrasées s'écroulaient. Le navire était effroyablement secoué et ébranlé par les lames.

Maintenant, je me trouvais allongé dans une couchette éclairée par un clair rayon de soleil et j'entendais, oui



j'entendais le long de la coque, tout près de mon oreille gauche, la chanson de l'eau.

Que s'était-il passé depuis mon évanouissement? Comment ce calme dont je jouissais avait-il pu succéder au trouble précédent? Quelles avaient été les étapes entre le trouble et le calme ?

J'étais dans un poste d'équipage, d'autres couchettes, toutes inoccupées, étaient dressées près de la mienne. Et c'était le poste d'équipage du *Nuage-Volant*. Je n'y avais jamais pénétré, mais parfois j'y avais glissé un coup d'œil. Je reconnaissais certains coins. Même ne l'aurais-je jamais vu, que je l'aurais reconnu. Il était vieux, délabré, au moindre mouvement du navire les boiseries craquaient, les poutres fléchissaient et les épontilles jouaient.

Qu'était devenu Sam? Pour la dernière fois, je l'avais vu entouré de flammes. Oh! Pourvu qu'il n'ait pas péri! Non, je ne pouvais rester ainsi allongé tandis que Sam était peut-être mort.

Je me disposais à sauter du lit lorsque sur le parquet, au pied de la couchette, je vis se dessiner l'ombre d'une tête énorme et ronde surmontée de deux oreilles longues comme des oreilles de lièvre.

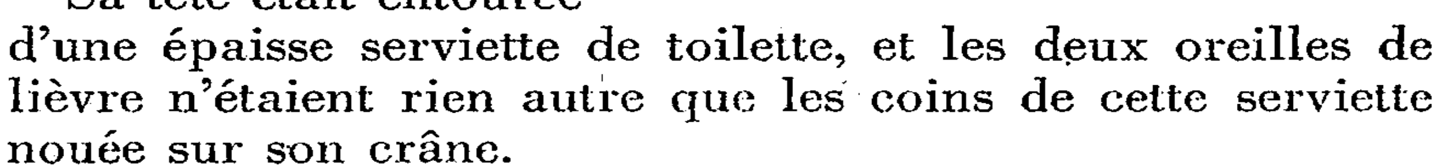


Le poste est plus bas que le pont. Venant du pont, on y pénètre de haut en bas, en descendant une échelle. Et l'homme ou l'animal — je ne pouvais encore me prononcer — dont j'apercevais l'ombre, se tenait à l'entrée du poste, au haut de cette échelle.

Je dressais les yeux. C'était Sam. Il descendait lentement vers moi, tenant à la main un grand bol fumant.

— Sam, m'écriais-je, vous n'êtes pas mort?

— Oh! Non.

Sa tête était entourée 
d'une épaisse serviette de toilette, et les deux oreilles de lièvre n'étaient rien autre que les coins de cette serviette nouée sur son crâne.

— Mais vous êtes blessé?

— Non. Sam n'est pas blessé. Sam a seulement mal aux dents.

Il ajouta tout de suite.

— Ce sont des « capons », Edgar, des « capons ». Ils sont partis. Ils nous ont abandonnés.

— Qui, Sam?

— Les hommes. Sauf le capitaine et Sundler, ils sont tous partis. Ils nous ont laissés sur le navire en flammes.

— Sundler n'est pas parti?

— Non, Sundler n'est pas parti. Il a lutté comme le plus courageux des hommes. Eux, ils ont péri, Edgar, certainement, ils ont péri. Mais, buvez ce bouillon. C'est vous qui avez effrayé votre vieil ami. Allons, je ne m'en dédis pas : je donnerais encore mon avant-bras droit pour vous savoir sous la bonne garde de M. Aymon.

— Racontez-moi, Sam, lui dis-je en avalant avidement une gorgée de bouillon.

Pour lutter contre le feu, le capitaine, Sam et Sundler s'étaient d'abord trouvés seuls. Armés de haches, ils avaient abattu les épontilles et la cloison qui séparait la chambre de navigation du magasin, s'efforçant de préserver cette sorte de mur de bois élevé entre la dunette et la cale, car si ce mur de bois avait été détruit, la goélette aurait été envahie par l'eau.

Le toit de la dunette s'était effondré en partie, et les flammes avaient gagné la coursive et les cabines de Rosamond et de Guirec.

— Oui, dit Sam, il ne reste plus rien de la cabine de Guirec qu'ils ont tué.

Le timonier avait abandonné son poste. Un fort coup de vent avait alors saisi le navire livré à lui-même, et le mât arrière avait été brisé.

— Heureusement, Edgar, heureusement ! Sinon le *Nuage-Volant* aurait brûlé tout entier comme une torche résinée.

Sous le poids de ce mât brisé, non complètement détaché de sa base, la goélette couchée n'avait pu se relever, et les lames envahissant la dunette avaient éteint le feu.

— Nous étions trois, au début, à combattre et nous aurions été vaincus. Mais la mer a été avec nous, Edgar.

— Mais les autres? fis-je.

— Les autres, me répondit Sam. Des « capons », je vous l'ai dit.

Voyant l'arrière de la petite goélette en feu, ils avaient mis à l'eau la baleinière et s'étaient jetés dedans.

— A la lueur des flammes, je les ai vus, Edgar. Des déments, c'étaient des déments. Ils se battaient, ils criaient et chantaient, tendaient vers nous le poing, tandis que leur petite embarcation, entourée par les embruns, dansait une danse folle sur les énormes lames qui couraient vers le sud. Ils sont perdus. A vingt mètres du bord, leur baleinière s'enfonçait déjà dans l'eau. Ils n'en avaient nul souci. Ils criaient et chantaient toujours. Aucun d'eux ne se tenait au gouvernail et ils n'avaient pas sorti les avirons.

— Pourtant, Sam, vous avez entendu Rosamond et Sundler dans la chambre de navigation. Toutes leurs précautions étaient prises. Ils devaient abandonner le *Nuage-Volant* à douze milles de l'Islande. Ils avaient volé des vivres.

— Oui, mais ils ont quitté la goélette une nuit trop tôt, au cours de la tempête de nord-ouest qui les emportait en plein Atlantique. Ce sont peut-être les flammes qui les ont affolés. Ils ont cru voir l'enfer. Ils sont perdus.

— Mais nous, Sam?

Au matin, comme si un magicien avait touché les flots de sa baguette, l'océan s'était calmé, le vent avait disparu. Sundler et Sam avaient pu détacher le mât abattu et la goélette s'était relevée.

— Mais la partie arrière est alourdie par l'eau. Le *Nuage-Volant* est une épave.

3

Lundi.

Je me suis levé. J'ai visité le navire. Notre situation est effrayante. Le magasin où Sam et moi couchions, les cabines de Guirec et de Rosamond et une partie de la chambre de navigation ont été détruits par le feu qui a fait une brèche, à droite, dans le bordage. Si une tempête se

levait, nous coulerions, me semble-t-il, en quelques minutes.

Nous continuons à faire route vers le nord. Ce qui me rassure un petit peu, c'est qu'il n'y a pas d'eau dans la cale.

Aujourd'hui, Sam et Sundler sont descendus dans la cale tandis que pour la première fois de ma vie, je tenais le gouvernail d'un navire, et ont consolidé cette cloison. Ils ont cloué en travers de fortes poutres, elles-mêmes épaulées par d'autres poutres appuyées sur la carcasse de la goélette. Ils ont soigneusement examiné cette cale et le pont. En remontant, ils m'ont rassuré. La tempête subie n'a causé aucun dégât à la coque.

C'est un curieux bonhomme que ce Sundler. Maintenant il parle. C'est toujours cette voix éraillée, ce grincement de vieille machine longtemps inactive, qui sort de sa bouche édentée.

Il mange avec Sam et moi, assis au coin de la table, comme un pauvre, la tête penchée sur son assiette, et brusquement, quelque chose se déclenche dans sa gorge, et il se met à raconter des histoires.

Tous les autres hommes du *Nuage-Volant,* nous a-t-il dit, sauf le capitaine, bien entendu, et lui-même, avaient participé à l'assassinat de Gobert et de Guirec. Il dit : « Oui, c'est la faute du froid, de la longueur de l'hiver, de la solitude. »

Et la vie à bord pendant cinq ans a été effrayante.

C'est lui-même qui a donné aux matelots l'idée d'abandonner le *Nuage-Volant*. C'est lui qui a tout préparé. Quant à Sundler, au dernier moment, il se serait caché à bord.

— Ils sont partis une nuit trop tôt, dit Sam.

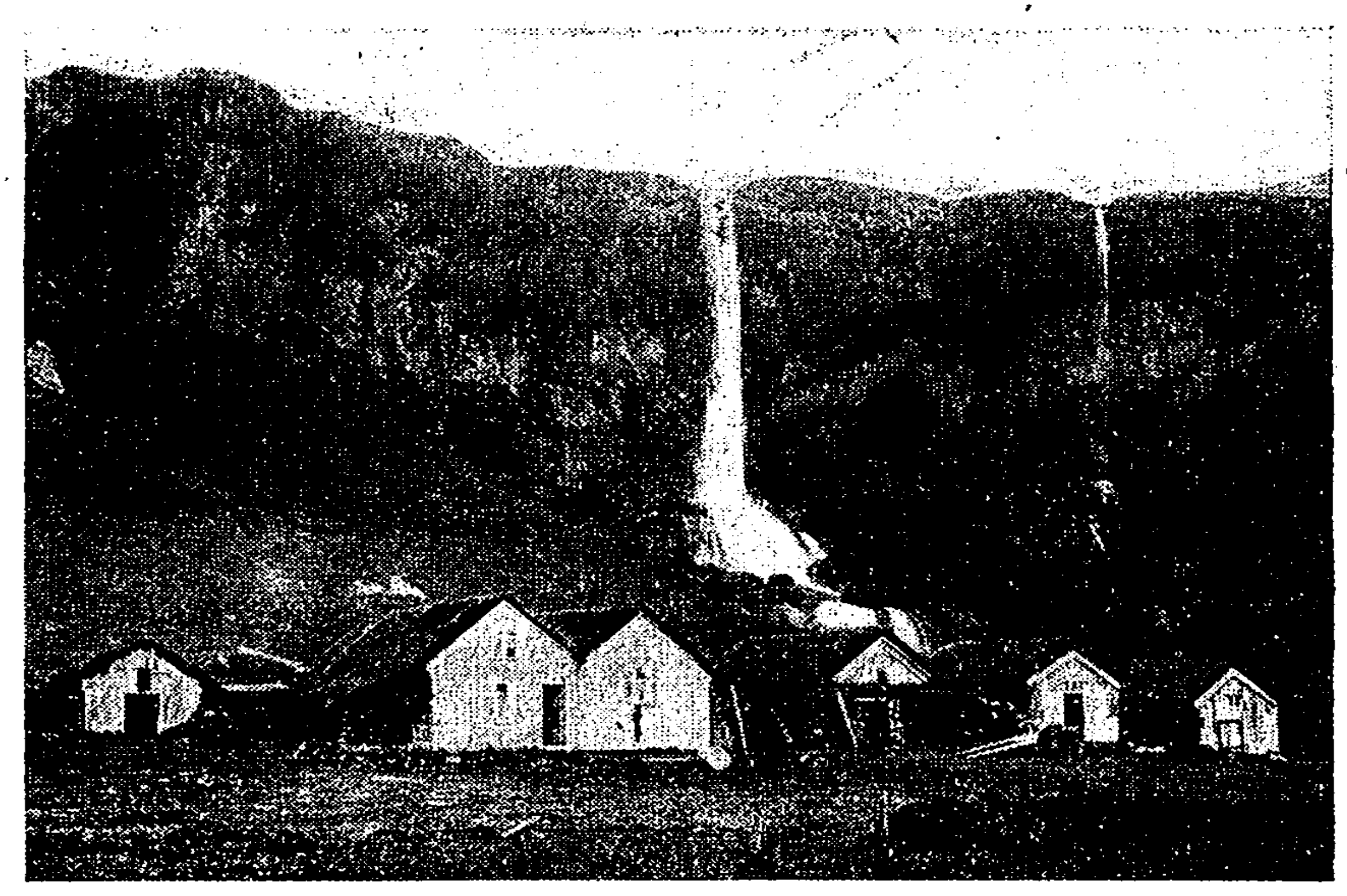
— Une nuit plus tôt ou une nuit plus tard, cela n'avait aucune importance.

— Pourquoi? demanda Sam.

Sundler dressa la tête. Je vis un sourire terrible déformer sa vieille figure. Les sourcils se dressèrent, ses yeux s'arrondirent, et le déclenchement se produisit dans sa gorge.

— Je les avais trompés, dit-il. Lorsque j'ai montré la carte à Rosamond, déjà le *Nuage-Volant* avait dépassé l'Islande. Jamais ils n'auraient atteint la terre.

Cet homme me fait horreur. Est-ce que vraiment il ne dort jamais comme le prétendaient ses camarades?



UN PAYSAGE D'ISLANDE.

Explications. — 1. *Glènes de filin :* Filin enroulé. Un marin ne dit pas « enrouler » un filin, mais « lover un filin ».

2. *Lame de fond ;* Lame plus puissante que les autres.

3. *Epontilles :* Gros étais de bois ou de fer qui supportent les ponts des navires.

4. *Coursive :* Tout couloir à bord d'un navire.

Questions. — 1. Comment l'équipage abandonne-t-il le *Nuage-Volant?* — 2. Et quel est son sort par la suite? — 3. Comment un incendie se déclare-t-il à bord? — 4. Quels efforts désespérés font les quatre hommes pour l'éteindre? — 5. Et de quelle manière y arrivent-ils enfin? — 6. Quelles émotions éprouvent Edgar et Sam?

Exercice écrit. — *Décrivez un incendie auquel vous avez assisté.*

XIV. — Vers le Groenland.

Suite du Journal d'Edgar.

Jeudi 17 Mai.

Le capitaine agit comme si rien ne s'était passé. Je veux dire comme si le fanal que le roulis a arraché de la main de Sam n'avait pas mis le feu à l'arrière, comme si les hommes n'avaient pas abandonné en plein océan le *Nuage-Volant,* comme si la dunette n'avait pas été la proie des flammes.

Il vit dans une espèce de songe. Il ne nous voit pas, il ne voit pas que son navire dont un mât a été brisé par la tourmente, dont l'arrière est alourdi par l'eau, est une sorte d'épave.

Il passe la plus grande partie des jours et des nuits dans sa cabine que les flammes n'ont pas touchée. C'est là, maintenant, que je lui apporte les repas. Je le trouve au milieu de ses papiers et de ses cartes, toujours penché sur un livre.

Lorsqu'il monte sur le pont, il regarde le ciel dans la direction du nord.

Sam et Sundler s'occupent de la manœuvre du petit voilier et se remplacent au gouvernail. Il faut dire que la manœuvre est simple. Les voiles toutes rapiécées que les deux hommes ont pu établir sont sans cesse gonflées par une bonne brise.

Nous avançons vers le nord.

Mais quel serait notre sort si une tempête se levait?

Sam m'a dit de surveiller le baromètre qui se trouve dans cette partie de la chambre de navigation qui, ainsi que la cabine du capitaine, n'a pas été touchée par le feu. Souvent je jette un rapide coup d'œil sur cet appareil. Il est rond comme le cadran d'une pendule et fixé contre la cloison.

Si l'aiguille va sur la gauche, c'est mauvais signe, m'a dit Sam. Mais si elle avance dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est bon signe.

Elle est immobile, et le temps est beau.

Je suis chef cuisinier. Je veux dire que je suis chargé de préparer les aliments. Sam ne peut pas s'en occuper. Il a trop de travail avec le navire. Aujourd'hui, avec l'aide de Sundler, il a réparé le gouvernail.

Je m'en tire assez bien. Lorsque je ne sais pas, je cours à l'arrière.

— Oh! Sam, faut-il jeter les haricots dans l'eau froide ou dans l'eau chaude?

Hier, j'ai laissé brûler le corned-beef. J'avais préparé aussi une espèce de sauce. J'ai apporté la marmite à l'arrière et, en soulevant le couvercle, Sam a fait une drôle de grimace. Ça n'allait pas. Ma sauce était noirâtre. Cependant, elle sentait rudement bon. C'est Sundler qui l'a dit. Et ils en ont tous repris deux fois, même le capitaine.

Maintenant que j'approche du Groenland, j'ai perdu tout espoir. Je doute. Mon père vit-il? Et, s'il vit, comment parvenir à le retrouver?

Tout en préparant le repas du soir, je regardais l'atlas ouvert sur la table de cuisine.

Le Groenland, c'est un continent immense. Si mon père a échappé au naufrage de l'*Aventure*, de quel côté les courants et le vent l'ont-ils emporté?

Ici, il y a l'île Jan Mayen (1) et, là, l'île de Shannon (2). Mais peut-être lui et ses compagnons sont-ils allés très loin vers l'est et ont-ils atteint la côte du Spitzberg. Peut-être aussi ont-ils été recueillis par un baleinier et débarqués en Islande ou en Laponie.

Et voici le Canal Danois où l'épave de l'*Aventure* a été retrouvée. Après avoir apporté le repas à Sam, je me suis assis un moment à l'arrière.

— Sam, lui dis-je, comment retrouverons-nous mon père?

Mon vieil ami tenait la barre et regardait le ciel.

— Sam a une idée, me répondit-il sans abaisser les yeux vers moi.

— Quelle idée?

— Ne m'avez-vous pas dit, Edgar, que Sylvestre Tousseul avait rencontré plusieurs fois Jean-François Nau?

— Oui, Sam, je l'ai lu dans le cahier du capitaine.

— Tousseul ne sait pas que Nau a disparu. Il faut le lui apprendre.

— Comment, Sam? Je n'ose pas lui parler, et si je lui parlais il ne m'écouterait pas.

— Il faut placer sur son bureau la lettre que vous a écrite votre père lorsqu'il est parti et la lettre que vous a remise M. Cric lorsqu'on a trouvé l'épave de l'*Aventure*. Il les lira.

Lundi 21 Mai.

Hier matin, j'ai posé, bien en évidence, sur le bureau du capitaine, les deux lettres.

Ce matin nous avons aperçu une terre sur notre gauche. Sundler dit que c'est la côte est du Groenland.

Explications. — 1. *Ile Jan Mayen :* Ile volcanique de l'océan Glacial du Nord, au nord-ouest de l'Islande.

2. *Ile de Shannon :* Ile située sur la côte ouest du Groenland (Voir la carte au début du volume).

Questions. — 1. — Dans quel état se trouve le *Nuage-Volant* après l'incendie? — 2. Comment Edgar réussit-il à renseigner le capitaine sur sa situation?.

Exercice écrit. — *Décrire l'inquiétude qui s'empare d'Edgar à mesure qu'il approche du Groenland.*

XV. — Sylvestre Tousseul prend une décision.

Sylvestre Tousseul s'était assis devant son bureau et il avait eu sous les yeux ces deux papiers couverts d'une écriture qu'il ne connaissait pas. C'était d'abord une lettre d'un père à son fils. L'homme était marin. L'enfant vivait au loin. L'homme aimait son métier et partait pour une longue expédition à bord de l'*Aventure*.

L'*Aventure*, répéta à haute voix Sylvestre Tousseul, et, devant ses yeux, se dessinèrent la fine goélette grise, mouillée dans un abri de la côte russe, et le visage énergique de Jean-François Nau.

Et l'*Aventure* était, un matin d'avril, entrée dans le port de Havre-Aubert. Et, pendant une campagne de pêche au large du Spitzberg, Nau était devenu l'ami de Sylvestre Tousseul.

Ces rencontres avaient précédé cet hiver tragique vécu dans la baie d'Hudson. Depuis, chaque fois que celui qui avait été l'enfant aux oiseaux apercevait la voile d'un navire connu, il appuyait sur la barre de son propre bâtiment.

Sans lire plus avant, le capitaine avait quitté son siège et s'était mis à tourner dans son étroite cabine comme un fauve en cage.

Mais comment cette lettre était-elle parvenue jusqu'à lui? se demandait-il.

Il s'était assis de nouveau et avait achevé la lecture de la lettre.

Il avait saisi ensuite l'autre papier. C'était une feuille jaune à en-tête de l'Inscription maritime, bureaux de Marseille. C'était une froide missive officielle annonçant la découverte dans le Canal Danois de l'épave de l'*Aventure*.

Sylvestre Tousseul avait relevé le torse et son regard avait cherché au delà du hublot la lumière du ciel.

Ainsi, Jean-François Nau était perdu, se disait-il. Ainsi son navire avait chaviré.

Mais pourquoi ces papiers se trouvaient-ils sur son bureau? Qui les y avait posés? Ils étaient comme un appel. Oui, quelqu'un avait voulu faire savoir à Sylvestre Tousseul que le navire de son ami Jean-François Nau avait chaviré.

Qui?

Voyons, se disait Sylvestre, et ses mains jouaient avec les papiers. Ce sont deux choses fort différentes et cependant liées. D'abord la lettre d'un père à son fils, et ce père apprend à son fils qu'il part sur l'*Aventure*. Ensuite l'avis de la perte de l'*Aventure*. C'est le fils qui a posé ces papiers sur mon bureau. Mais, quel était donc cet étrange garçon qui, au Havre, s'était dressé devant lui, qui lui avait dit : « Capitaine, n'aurez-vous pas pitié d'un enfant seul? »

Lui-même, parce qu'il venait de revoir cet autre enfant vêtu de fourrures qui, une nuit de nouvel an, avait frappé à la porte du médecin de Havre-Aubert, avait insisté :

— Es-tu seul?

— Je suis seul.

Le fils du charpentier, ne serait-ce pas Edgar?

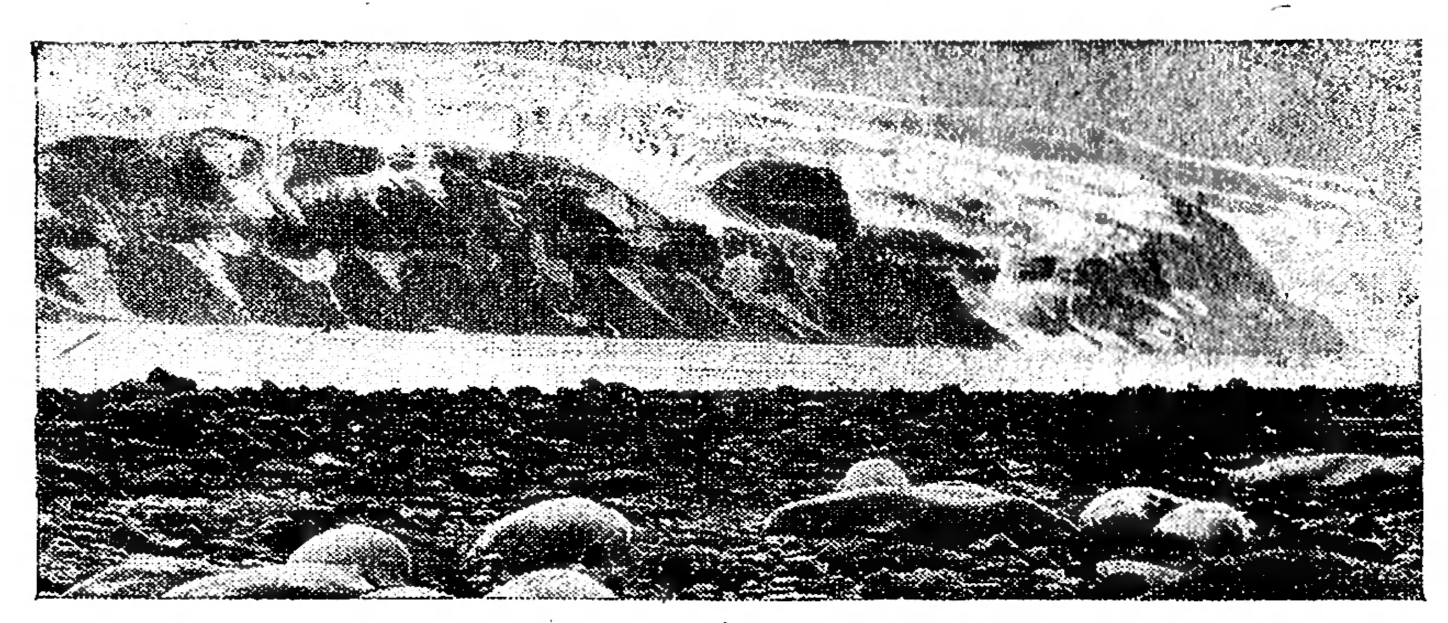
Pourquoi Edgar (Tousseul ne doutait plus que ce fût Edgar) avait-il voulu lui apprendre que l'*Aventure* s'était perdue? Le garçon avait agi, en mettant ces lettres bien en vue sur son bureau, avec intention.

Pourquoi l'aurait-il fait s'il n'espérait pas que son père avait échappé au naufrage?

Sylvestre regarda la date de l'Inscription Maritime. « Non, se dit-il, c'est impossible. Ils sont tous perdus. » Tout de même, il quitta sa chaise et vint se placer devant la grande carte marine, fixée à la cloison.

Au crayon, il marqua le point, dans le Canal Danois, où le navire russe avait rencontré l'épave de l'*Aventure*. De ce point, le *Nuage-Volant* n'était pas éloigné de plus de cent milles.

Mais, se dit-il, ce n'est pas là où la goélette de Jean-François Nau a fait naufrage, car il venait de penser à ce



UN FIORD DE LA CÔTE DU GROENLAND.

grand courant polaire qui coule du nord vers le sud, qui écume la côte est du Groenland, du nord au sud.

« C'est plus au nord. »

Son regard balaya cette côte du sud au nord, cette côte découpée de baies, de fjords (1) profonds, semée d'îles et d'îlots, qu'il connaissait bien pour y avoir souvent conduit le *Nuage-Volant*.

Et parce qu'il connaissait bien cette côte et ses dangers, parce que, lui aussi, plusieurs fois, avait lutté avec les glaces dérivantes, avec le froid, parce que ses matelots, en quelques occasions, avaient dû manier la hache et détacher la glace qui alourdissait son navire, il avait l'intuition de ce qu'avait été le naufrage de l'*Aventure*.

Sans doute, Nau s'était-il attardé dans le nord, au début de l'hiver polaire, et sous le ciel de cendre, les glaces dérivantes étaient apparues. Il avait fallu fuir, manœuvrer pour les éviter. Mais elles étaient là, plus nombreuses, en rangs serrés, menaçantes, glissant sur l'eau couleur de mercure, surgissant d'un horizon proche et toujours plus sombre. Et le vent chargé d'aiguilles glacées avait entouré le navire, avait aveuglé les hommes. Et l'eau de la mer elle-même s'était glacée.

Les doigts de la mer avaient saisi l'*Aventure*, l'avaient chavirée, écrasée, broyée, avaient serré et étouffé les hommes. Oui. Mais l'enfant espérait.

« Oh! l'espoir d'un enfant! » se dit Sylvestre Tousseul.

D'où venait-il cet enfant lorsque dans ces vêtements taillés dans des habits de marin, il était apparu à Sylvestre sur le quai du Havre? N'avait-il pas une mère qui s'occupait de lui?

Peut-être était-il parti depuis plusieurs mois, guidé par cet espoir.

Et s'il avait raison d'espérer, si la goélette seule avait été emportée, si des hommes avaient pu gagner la côte, si seulement une partie de l'équipage était à bord au moment du naufrage et l'autre en chasse!

Sylvestre Tousseul se dit : « Assez de questions », mit les deux lettres dans sa poche et quitta sa cabine.

Lorsqu'il parut sur le pont, Edgar, Sam et Sundler virent bien qu'il n'était plus le même homme. Il semblait être sorti de son rêve. Il examina avec soin toutes les parties du navire. Il descendit dans la cale, il parcourut ce qui restait de la dunette, tâta le pont, éprouva la solidité des cordages.

Puis, il vint à l'arrière, vers les deux hommes et l'enfant et dit :

— Vous avez bien travaillé. Nous allons nous approcher de la terre et, lorsque nous aurons atteint la côte, nous ne naviguerons que de jour. Oui, il y a là, peut-être, des hommes qui nous attendent.

Et après avoir changé la route du *Nuage-Volant,* il alla s'asseoir à l'arrière, porta sa « musique » à ses lèvres et en tira des sons aigrelets.

Cependant, le requin blanc ne se montra pas. Il avait suivi les hommes qui avaient abandonné la goélette, avait dit Sam.

Explications. — 1. *Fjord :* Golfe étroit et profond des côtes nordiques.

Questions. — 1. Quelles lettres Edgar a-t-il déposées sur le bureau du capitaine? — 2. Quelles sont les réflexions de Sylvestre Tousseul? — 3. Que découvre-t-il?

Exercice écrit. — *Vous êtes en voyage. Vous approchez du but que vous devez atteindre. Dites vos impressions.*

XVI. — Les rescapés.

I

Il nous faut retourner à cette île enchâssée au centre d'un fjord sur la côte du Groenland où, l'on s'en souvient, Jean-François Nau et ses compagnons avaient débarqué au mois d'octobre précédent.

Ils avaient massacré vingt morses, mais lorsqu'ils étaient revenus de la chasse, la grande baleinière qui les avait amenés avait rompu son amarre et dérivait à quelque cent mètres du rivage.

Une semaine plus tard, l'île cernée par les glaces, ils avaient gagné la terre, puis découvert successivement les refuges que les deux trappeurs, Powell et Petermann, avaient nommé : « Grandes Orgues », « La Pointe de la Flèche » et le « Vaisseau Fantôme ».

Et c'est dans cette grotte creusée dans les flancs du « Vaisseau Fantôme », que Nau avait surpris Petermann et Powell. Maintenant, ils sont sept hommes dans cette île. Grâce aux bois que le courant a apportés, ils ont construit une cabane au point le plus élevé de la crête qui partage l'île en deux versants, et il y a le versant nord tout déchiqueté par le vent, la pluie, la neige et la grêle, et le versant sud où une herbe pauvre parvient à vivre et à fleurir.

Auprès de cette cabane que l'on aperçoit du côté de l'eau et aussi du côté de la terre, l'un des sept hommes demeure toujours. A l'aide de l'unique paire de jumelles que possède la petite troupe, il surveille la mer. Car ils ne connaissent pas le sort de l'*Aventure* et ils croient qu'un jour, la petite goélette, conduite par John Grey lui-même, apparaîtra.

La nuit, un feu est entretenu à côté de la cabane.

Le chef de la petite troupe est Jean-François-Nau, et même lorsqu'il n'est pas de garde, il passe la plupart de

ses journées à regarder la mer. Il est impatient du retour de son petit navire et il pense aux courses que de nouveau il va entreprendre.

N'est-ce pas merveilleux? songe-t-il. L'hiver est passé et ils vivent. Oui, tous les cinq, les cinq chasseurs de morses, Nau, Lebeuf, Legrand, Paul et Laurent vivent. Ils ont passé cinq mois dans le plus grand refuge de Petermann et de Powell. Et c'était la nuit complète, mais au-dessus des sept hommes, une petite lampe à huile de phoque brillait.

Souvent Nau levait le regard vers cette lumière. Elle était l'espoir. Non, il n'aurait pas fallu qu'elle s'éteignît pendant une seule minute car il aurait cru tout perdu. Mais elle avait brûlé sans interruption. Lorsqu'il la regardait, elle n'était pas toujours une flamme, mais parfois un petit voilier qui courait l'océan et parfois aussi une étroite maison serrée entre d'autres maisons, là-bas, à Vannes où il était né.

Et c'était le froid aussi. Cependant, au cours des cinq mois, jamais le feu ne s'était éteint dans le poêle. Jamais ils n'avaient souffert de la cruelle morsure du froid.

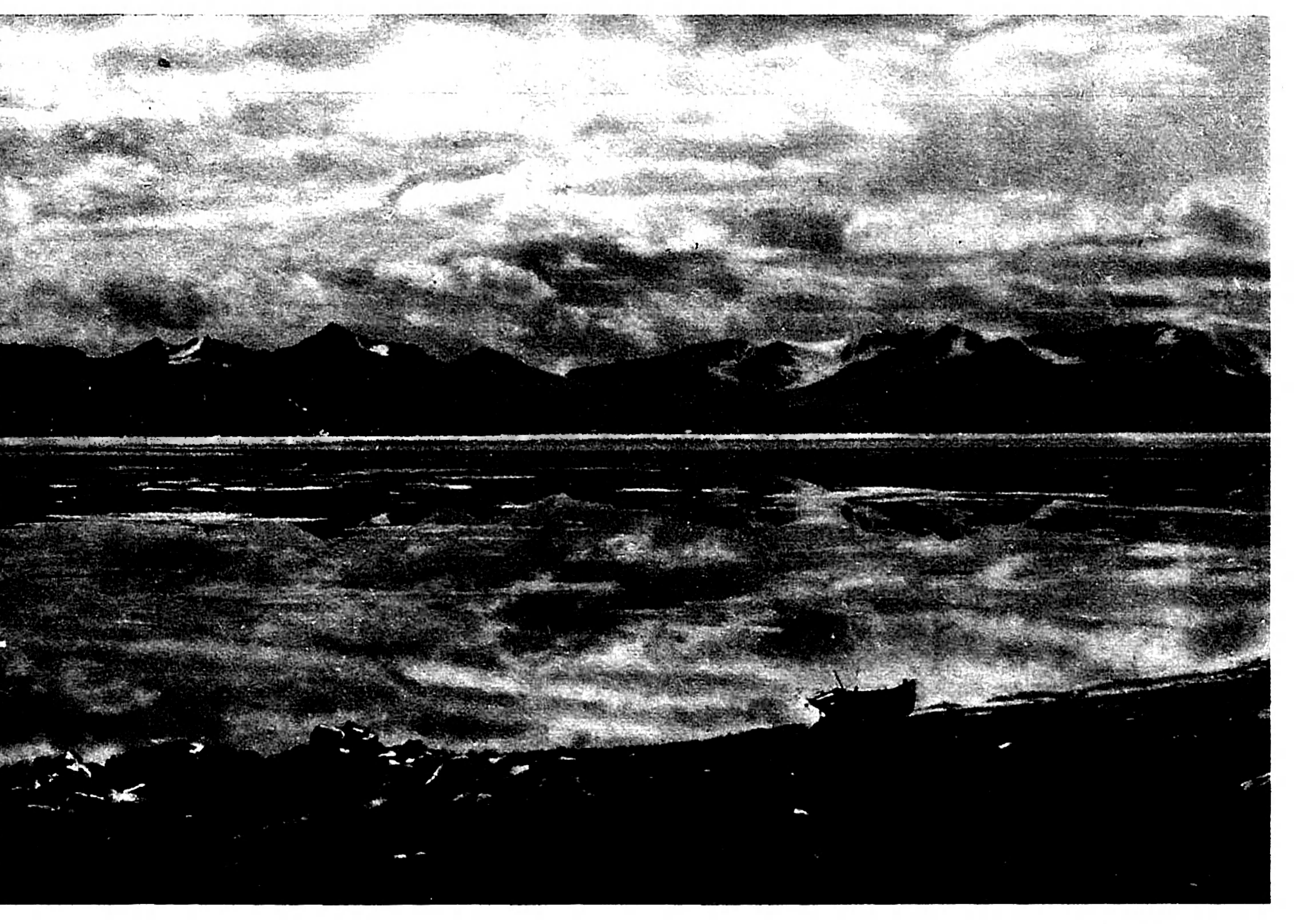
Les loups affamés rôdaient autour de la cabane, alors l'un des hommes prenait sa carabine, entrebâillait légèrement la porte et tuait un loup que les autres dévoraient.

Des renards venaient aussi, des blancs et des bleus. L'un des hommes encore soulevait le battant de la fenêtre à guillotine (1) et lançait aux bêtes devenues familières un quartier de caribou. Cependant, un jour, ils avaient tué aussi les renards, et leurs peaux avaient été soigneusement nettoyées et transportées dans l'île.

N'est-ce pas merveilleux? songe encore Jean-François Nau. L'hiver est passé. En sens inverse, ils ont refait le long chemin de la cabane à l'île, le chemin qui passe par le « Vaisseau Fantôme », la « Pointe de la Flèche » et les « Grandes Orgues », et il va retrouver l'*Aventure*. Oui, de nouveau, il va tenir la barre de sa goélette, de nouveau, il va être dans sa chambre de navigation et calculer la



« Autour du navire, les glaces dérivaient lentement sur l'eau » [p. 392]. (*Phot. Rap.*)



Les escarpements de la côte du Groenland se reflétant dans les eaux calmes d'un fjord [p. 425]. *(Phot. Rap.)*

position du petit navire et consulter les cartes et les instructions nautiques. De nouveau, il va courir l'océan.

Cette petite flamme de la lampe à huile de phoque, jamais aucun des hommes de l'*Aventure* ne l'oubliera. Lorsque Legrand la fixait, il voyait une maison basse sur la côte méditerranéenne, le visage d'une femme disparue et celui d'un jeune garçon. Une lettre était arrivée à l'internat, croyait-il, annonçant que cinq hommes étaient demeurés dans les solitudes glacées, et le jeune garçon était seul dans son lit et pleurait. Non, si Legrand retrouvait son fils, jamais plus il ne le quitterait.

— Est-ce que je le retrouverai, demandait-il à la petite flamme?

Il ne fallait plus penser à cela. Maintenant l'hiver était passé, ils étaient dans l'île, ils attendaient l'*Aventure*, et Nau avait décidé Petermann et Powell à les suivre.

« Nous ne pouvons plus nous quitter. Nous avons vécu ces longs mois d'obscurité et de froid tous réunis sous la faible lueur de la lampe à huile de phoque. Vous nous avez sauvés. Venez. Il y a votre place à bord de l'*Aventure*. »

Et Petermann et Powell attendaient eux aussi l'arrivée de la petite goélette.

2

Jean-François Nau dormait mal. Il avait eu plus que son compte de sommeil au cours du long hiver. Aussi, le matin, était-il toujours réveillé avant ses compagnons.

D'abord, dans la petite cabane hâtivement construite au sommet de l'île, c'était l'obscurité complète. Puis la pâle lumière de l'aube dessinait le tour de la porte. Nau rejetait ses fourrures et sautait de sa couchette.

Tous les matins, il se disait : « Peut-être John Grey arrivera-t-il aujourd'hui. » Il sortait et d'abord regardait du côté du large. Mais la vue ne pouvait s'étendre bien loin : une vapeur à peine colorée flottait à quelque dis-

tance de l'île, au-delà d'un anneau d'eau, comme une tunique légère. Il fallait attendre que le soleil la dissipât.

Nau alors rassemblait les braises du feu nocturne, les ravivait de son souffle, jetait quelques brindilles de bois sec et lorsque les flammes s'élevaient, accrochait au-dessus une marmite pleine d'eau.

Et, bien avant que son oreille perçût le glouglou de l'eau bouillante, du côté du large commençait un incendie. A chaque seconde la couleur de l'eau qui venait battre l'île, après s'être glissée au-dessous de la nappe brune, changeait. Elle passait du vert tendre au rose nacre et du rose nacre au rouge vif, avec une infinité de demi-teintes. Puis la tunique tendue autour du rocher flambait comme si elle avait été de voile et que l'on eût approché d'elle une allumette. Le soleil apparaissait.

Mais il était tellement puissant qu'il aveuglait.

Il fallait attendre qu'il eût atteint une certaine hauteur avant d'examiner la mer.

Entre temps, les compagnons de Nau le rejoignaient, et, tête baissée, les deux mains tenant le quart de zinc, buvaient le café.

Ce matin-là, ils étaient assis tous les sept autour du feu, la tête enfoncée dans leur bonnet de fourrures, le bas du visage caché par la moustache et la barbe épaisse, et Laurent qui faisait face au large avait déjà bu sa part de café.

Brusquement, il dit à Nau :

— Capitaine, il faudra donner une récompense au premier d'entre nous qui apercevra un navire.

— Entendu, répondit Nau.

— Même si ce navire n'est pas l'*Aventure?*

— Entendu, répondit encore Nau.

— Mais quelle récompense lui donnera-t-on? reprit Laurent.

Il demandera ce qu'il voudra, fit Legrand, et on ne le lui refusera pas.

— Est-ce d'accord, capitaine? dit Laurent.

— C'est d'accord, répondit Nau.

— Eh bien! Donnez-moi encore un quart de café.

— Pourquoi? fit Nau.

— Parce qu'une goélette est ancrée à deux milles à peu près, dans l'est de l'île.

Les hommes se dressèrent d'un seul coup. C'était vrai. Un petit navire à voiles se tenait immobile, au large, du côté du soleil levant. Voilà, ils avaient vécu pendant six mois complètement isolés. Dans les moments de désespoir, ils s'étaient demandé si d'autres hommes que Nau, Lebeuf, Legrand, Paul, Laurent, Petermann et Powell vivaient à la surface du monde, s'il existait vraiment des villes et des villages, ou seulement cette cabane qu'ils occupaient. N'avaient-ils pas rêvé que les hommes sont si nombreux qu'ils se heurtent de l'épaule dans les rues? Leur mémoire ne les trompait-elle pas lorsqu'elle offrait à leurs yeux l'image des arbres, des forêts, des vignes, des champs où le moissonneur est passé, et le blé est mis en gerbes? Etait-ce possible que tout sur le monde ne fût pas glace et eau désertique ? Cependant, sur cette eau déserte, un petit navire à voiles se présentait.

Ils tremblaient car, jusqu'à la minute présente, sans se le dire les uns aux autres, ils avaient craint qu'aucun navire ne se montrât.

— Ce n'est pas l'*Aventure,* dit Nau qui, les jumelles aux yeux, examinait ce bâtiment, cause de tant d'émotions.

— J'ai tout de même droit à un quart supplémentaire de café, répondit Laurent.

— C'est un navire qui a subi une tempête, poursuivit Nau. Son arrière est enfoncé dans l'eau et un de ses mâts a été emporté.

— Il faut faire un signal, dit Legrand.

Maintenant la brume était tout à fait dissipée, le soleil était haut, et chaque homme distinguait aisément la goélette posée sur l'eau calme comme un cygne sur un lac.

Mais seul, Nau, grâce à ses jumelles, pouvait voir ce qui se passait à bord.

Il dit :

— Non, inutile de faire un signal. Ils vont mettre à

l'eau une embarcation. Je ne vois que trois hommes à bord dont un est noir. Ah! en voici un autre.

Il ajouta, au bout d'un instant :

— Ce n'est pas un homme, mais un enfant...

— Un enfant? fit Legrand vivement.

Et Nau.

— Le mousse, sans doute. C'est curieux, ajouta-t-il. Il me semble connaître cette goélette. Oui, je l'ai vue quelque part. Il y a longtemps.

Puis, il poussa une exclamation.

— Oh! Est-ce que ce serait le *Nuage-Volant* de Sylvestre Tousseul? Mais que lui est-il arrivé?

— L'embarcation est à l'eau, dit Lebeuf.

— Je n'y comprends rien, dit encore Nau. L'un des trois hommes (il étouffa un rire) est vêtu d'un imperméable et coiffé d'un chapeau melon.

— D'un chapeau melon? fit Petermann. Oh! capitaine passez-moi les jumelles. Il y a peut-être dix ans que je n'ai vu un chapeau melon. Je ne me souviens pas comment c'est fait.

En rendant les jumelles à Nau, le trappeur ajouta :

— Il est peut-être fou.

— Qui donc? demanda Laurent.

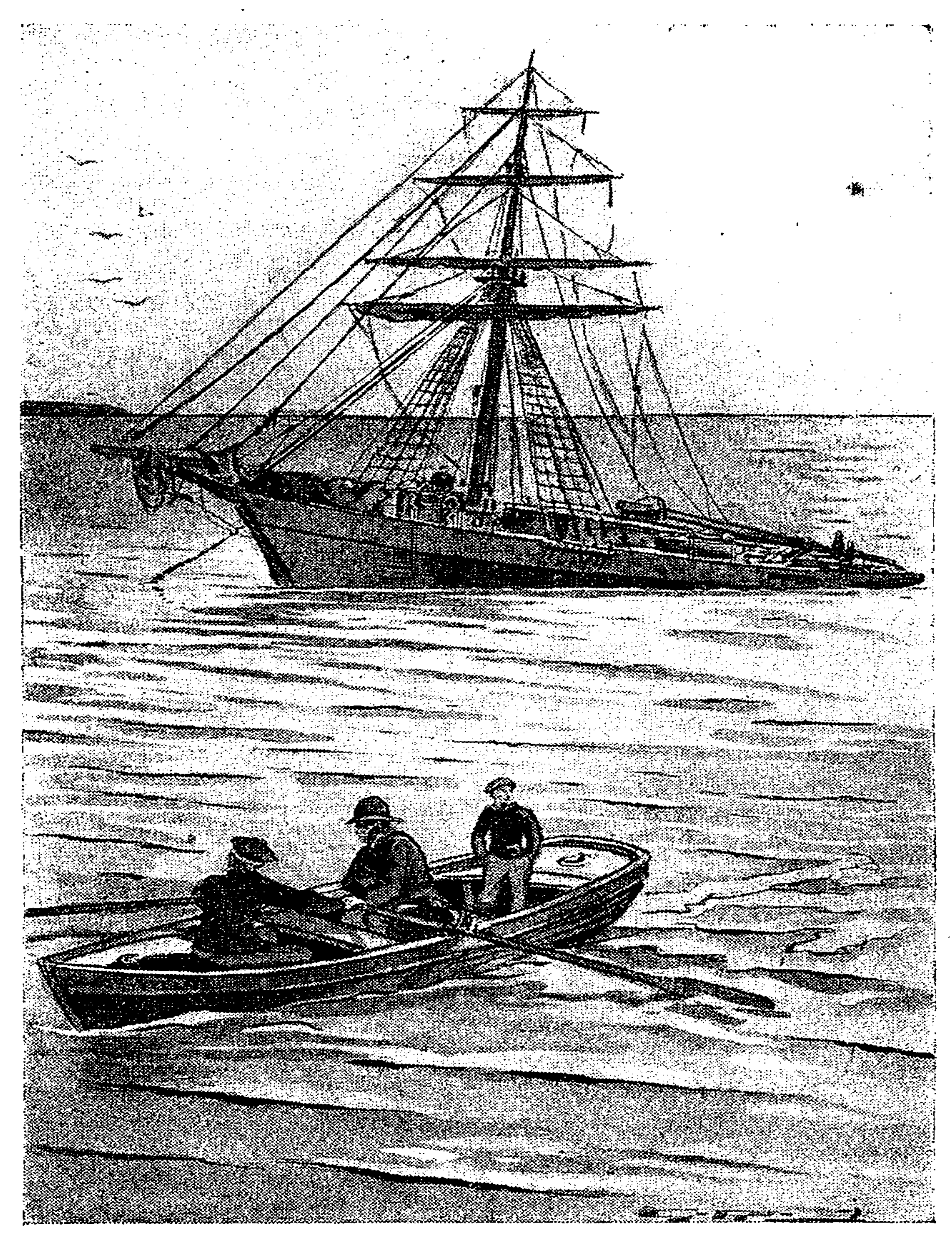
— Le nègre.

— Voilà, dit Nau. Un homme descend dans l'embarcation, puis l'enfant, puis le nègre. Voilà, dit encore Nau, ils viennent.

Explications. — 1. *Fenêtre à guillotine :* Fenêtre qui s'ouvre de bas en haut, au moyen d'un châssis glissant entre deux rainures.

Questions. — 1. Comment vivent, dans leur île, les survivants de l'*Aventure?* — 2. Qu'attendent-ils avec impatience? — 3. Quels sont les espoirs de chacun d'eux? — 4. A qui pense le père d'Edgar? — 5. Qu'aperçoit enfin dans l'éblouissement du soleil levant l'un des rescapés? — 6. Quelle émotion intense éprouvent-ils tous alors?

Exercice écrit. — *En vous promenant à la campagne, ou en forêt, vous vous êtes égaré. Dites votre inquiétude et, aussi, votre joie quand vous avez retrouvé votre chemin.*



« UN HOMME EST DESCENDU DANS L'EMBARCATION, PUIS L'ENFANT, PUIS LE NÈGRE. VOILÀ... ILS VIENNENT. »



ÉPILOGUE

Extrait d'une lettre d'Edgar.

1

Marie s'était installée dans le laboratoire. Sous les cheveux d'argent, son visage rose resplendissait de joie. C'était comme si une lumière intérieure avait donné à ses traits une vie nouvelle, une jeunesse nouvelle. De ses yeux, parfois une larme se détachait, comme un brillant, et l'émotion soulevait les lèvres qu'elle tenait serrées.

Profondément enfoncée dans le grand fauteuil, le torse droit, la tête un peu penchée sur l'épaule gauche, elle tricotait.

Assis à ses pieds, ainsi qu'autrefois se tenait l'enfant arrivé dans une caisse, le professeur lisait une lettre d'Edgar.

Mais, quelle longue lettre!

Déjà, une trentaine de feuillets gisaient épars sur le parquet, et l'honorable professeur était si ému que ses mains laissaient échapper d'autres feuillets.

Dans la vaste cheminée, de petites flammes rouges rongeaient quelques bûches de chêne, et leur lumière se jouait dans les yeux saillants et immobiles des mille bêtes enfermées dans les vitrines.

— Lisez donc la suite, demanda Marie.

Le professeur toussota, rassembla dans ses mains les feuilles et lut :

« Après avoir changé la route du *Nuage-Volant*, Sylvestre Tousseul alla s'asseoir à l'arrière, porta sa « musique » aux lèvres et en tira des sons aigrelets.

— Je connais déjà cela, dit Marie. Vous en étiez plus loin. Le *Nuage-Volant* avait jeté l'ancre un soir à deux milles d'un îlot.

— Ah! répondit le professeur, après avoir tourné deux pages. J'y suis.

« Toute la nuit, nous étions demeurés sur le pont à regarder ce feu qui brûlait au sommet de l'île. Des hommes étaient là. Quels hommes? Et ce feu que signifiait-il? Etait-il un appel?

Sam se tenait à côté de moi, le regard attaché sur ce point de feu. Par moments, il prononçait quelques paroles, puis se taisait longtemps. Il dit : « Tu as cru, et c'est ta foi en la vie de ton père qui nous a conduits ici. »

Oui, Sam me tutoyait.

Et comme je disais :

— Sam, ce sont peut-être d'autres naufragés. Peut-être ce feu a-t-il été allumé par des chasseurs qui attendent le retour de leur navire.

Il me répondit :

— Non, Edgar, ton père est là. Je le sais.

Sundler, sous une peau de renne, dormait à quelques mètres de nous.

Sylvestre Tousseul allait sur le pont inlassablement, du gaillard d'avant à la dunette ou, du moins, à ce qui en restait.

Quant à moi, il me semblait que le feu de l'îlot était cette étoile aperçue par une fente du panneau, ce soir où je m'étais réveillé au Vieux-Port dans l'embarcation du vagabond. Je l'avais vue encore tandis que le petit canot traversait le canal Saint-Jean dans l'ombre du fort. Elle brillait maintenant au sommet de l'îlot.

La nuit se passa ainsi. Le corps roulé dans une chaude fourrure, il m'arriva de dormir. N'étais-je pas couché dans le magasin du *Nuage-Volant* et ce pas qui martelait mon sommeil n'était-il pas celui de Sylvestre dans la chambre de navigation?

Je me réveillais brusquement, je me serrais contre Sam, et l'étoile était toujours posée sur l'île.

Des paroles me tirèrent de ma torpeur. Le capitaine disait :

— Un homme est sorti de la cabane. Il s'approche du feu, il jette du bois sur le feu.

— Sans doute va-t-il préparer le café, dit Sam.

Je rejetai ma fourrure, je me dressai. Près de nous, Sylvestre Tousseul, les jumelles aux yeux, examinait l'île incendiée par le soleil qui se levait derrière nous.

L'eau entre nous, l'île, ce roc surgi de l'océan et le ciel, étaient rouge brique.

— Oh! capitaine, dis-je, permettez-moi de voir.

Il me donna les jumelles.

— En voilà un autre qui sort de la cabane, dis-je, lorsque je fus parvenu à régler l'appareil et à trouver les hommes au sommet de l'île.

« En voici un autre encore. Ils sont vêtus de fourrures et comme des diables, oui, tout rouges. On dirait de petits bonshommes de bois articulés. Ils sont quatre maintenant. Ils regardent la mer. Ils nous voient.

— Non, dit le capitaine, ils ne peuvent nous voir. Nous sommes juste entre eux et le soleil. Nous sommes dans le brasier du soleil. La grande lumière les éblouit.

— Ils sont sept maintenant, poursuivis-je. Ils se placent autour du feu, ils s'asseoient. Je ne vois plus que leurs têtes. Il faut y aller.

Et je rendis les jumelles au capitaine qui dit :

— Sundler, préparez le canot.

Sam n'était plus à côté de moi. Où était-il passé?

— Sam, Sam, m'écriai-je, où êtes-vous?

J'étais perdu, me semblait-il. Tout mon courage m'avait abandonné. Brusquement, j'avais perdu la foi. Non, ce n'était pas possible que mon père fût là, fût un de ces sept hommes. J'avais fait un rêve. Pendant des mois, j'avais vécu avec cette dangereuse illusion que je retrouverais mon père. Dans quelques minutes, tout s'écroulerait. J'avais besoin de la présence de Sam, de son assurance, de cette certitude qu'il avait plusieurs fois manifestée au cours de la nuit.

Et Sam se montra à l'entrée du poste. Tellement j'étais épuisé par cette alternative de foi et de doute, que je me mis à rire et à pleurer. Oui, je riais et je pleurais. Oh! Sam! Grand fou de Sam! Il s'était habillé ainsi que vous l'avez vu au Havre lorsqu'il m'a rendu visite, ainsi que, dans le magasin, cette nuit où je lui avais dit que Gobert et Guirec, assassinés, revenaient à bord du *Nuage-Volant*. Il avait posé un peu sur le côté droit de la tête ce melon verdâtre acheté cinq sous, mais qui avait valu un dollar et portait une marque de New-York. Il avait revêtu son costume de terre, il s'était chaussé de hautes bottes, avait jeté sur les épaules son manteau de caoutchouc et — oh! Cher professeur et vous, Marie, croyez-moi, je ne le dirais pas si ce n'était pas vrai — il s'efforçait de faire entrer ses énormes mains dans des gants de peau blancs.

Oui, je riais et je pleurais. Mais je m'arrêtai subitement. Est-ce que Sundler se trouvait mal? Le vieux matelot occupé à dégager le canot était courbé en deux, les mains sur le ventre, et une affreuse contraction déformait son visage. Le capitaine s'avançait vers lui, lorsque Sundler se redressa et... Comment vous dire cela? Avez-vous parfois entendu les hoquets d'une vieille automobile poussive, les détonations d'un moteur à explosion détraqué? Moi, je pensais à cette bataille que se livraient les

douze diables dans l'horloge de l'internat avant qu'elle ne sonnât l'heure. Eh bien! C'étaient tous ces bruits réunis qui s'échappaient de la poitrine du matelot.

Sundler avait vu Sam, et Sundler riait. Pensez qu'il n'avait pas ri depuis cinq ans, et que tout ce mécanisme du rire devait être remis en mouvement.

— Allez, dit le capitaine, mettez le canot à la mer. Embarquez tous les trois. Moi, je vous attends ici.

Au moment où la quille du canot racla le fond de la petite anse que Sundler avait découverte dans le sud de l'île et où sa pointe s'engagea dans les galets, Sam me dit :

— Saute à terre, Edgar.

Sauter à terre? Il en était bien question. Mes jambes étaient incapables de me soutenir et j'avais bien trop peur d'une désillusion. Pendant le trajet de la goélette à l'île, pas une fois je n'avais regardé le groupe des hommes dont nous approchions.

— Non, répondis-je, je ne puis pas, Sam, je ne puis pas.

Et m'accroupissant au fond de l'embarcation je cachai mon visage dans mes bras.

Il m'est difficile d'exprimer mes sentiments. Il m'est difficile même de dire mes pensées. Je souffrais. Quelles seraient les premières paroles que j'allais entendre ? Seraient-elles des paroles de joie ou de tristesse ? Et c'est alors, tandis que toujours me refusant à regarder j'écrasais mon visage sur mes bras, que m'apparut un radieux visage, celui de ma mère. Jamais, depuis qu'elle m'avait quitté, je ne l'avais revue ainsi, avec autant de netteté, avec autant de précision. Elle était tout près de moi, elle me regardait, elle me souriait. Enfin je la revoyais, je retrouvais ses yeux noirs éclairés d'une lumière joyeuse, son épaisse chevelure que le vent marin agitait. Je retrouvais ses lèvres qui si souvent s'étaient appuyées sur mon front, toujours au même endroit.

Eh oui, cette caresse, enfin, de nouveau, j'en sentis la tiédeur.

Mais deux mains se posèrent sur mes épaules. Un san-

glot déchira ma poitrine. Puis deux bras m'entourèrent, la joue d'un homme pesa sur mon oreille.

C'était mon père.

Un instant je levai les yeux vers son visage. Puis, soulevé, embrassé, je me blottis contre sa vaste poitrine, la bouche sur son cœur.

Le cœur de mon père, la respiration de mon père, je les entendais. La chaleur de mon père, je la sentais. L'odeur de mon père, je la respirais.

Toujours, j'étais soulevé par des sanglots. Mais sa voix me disait :

— Calme-toi, mon petit Edgar. Calme-toi. Oui, c'est moi. Oui, tu es venu et tu m'as délivré. Tu es bien courageux, mon petit Edgar.

Mais sa voix se brisa — ça fit un grand bruit dans sa poitrine — et lui aussi se mit à sangloter.

2

... Eh bien, nous avons vécu trois mois là-haut, dans le Grand Nord. Les hommes ont chassé. Mon père a réparé le *Nuage-Volant*. Moi j'étais son aide et Sam préparait la cuisine.

Oh! Mon ami Sam plein de sagesse! Nous avions notre chargement complet de fourrures. Souvent le regard de Jean-François Nau cherchait dans le nord les signes de l'approche de l'hiver. Il fallait préparer le départ. Mais pour où ? Quelle serait la destination du *Nuage-Volant ?*

Un jour donc, tandis que nous étions tous assis autour de la vaste table sur le pont même de la goélette, remis à neuf, mon ami noir piquant de sa fourchette un morceau de foie de caribou dit, sans lever la tête :

— Sam est bien content.

Et comme personne ne lui répondait, il poursuivit :

— Oui, Sam connaît beaucoup de pays, beaucoup de mers. Et voyez, il pourrait retourner à New-York mais maintenant New-York est une trop grande ville et Sam est

trop vieux. Il pourrait retourner à Sydney, mais Sam n'aime ni Sydney, ni les Australiens. Il pourrait retourner à Londres et revoir son ami Jacobsen, cependant Sam serait obligé de raconter à son ami Jacobsen pourquoi et comment il n'a pas embarqué sur le *Neptune*, capitaine Davis. Eh bien, Sam va connaître un nouveau pays et un nouveau port.

— Quel pays et quel port? demandai-je en toute innocence.

— Les Iles de la Madeleine et Havre-Aubert, répondit Sam en avalant un énorme morceau de foie qu'il n'avait pas mâché.

De surprise, tous (car les hommes de l'*Aventure* connaissaient par nous la tragique histoire du *Nuage-Volant*) nous laissâmes tomber nos fourchettes et regardâmes le capitaine Sylvestre Tousseul.

Pas un muscle de son visage de pierre n'avait bougé. Il ne répondit pas, et le dîner se poursuivit en silence. Cependant, en quittant la table, Sylvestre Tousseul dit :

— Sam a raison. Il faudra emplir d'eau douce les caisses, compléter les approvisionnements de viande salée, et, dès que tout sera prêt, nous appareillerons pour... (il hésita deux ou trois secondes) Havre-Aubert.

Au début de la semaine suivante, les hommes arrachaient du fond l'ancre du *Nuage-Volant*.

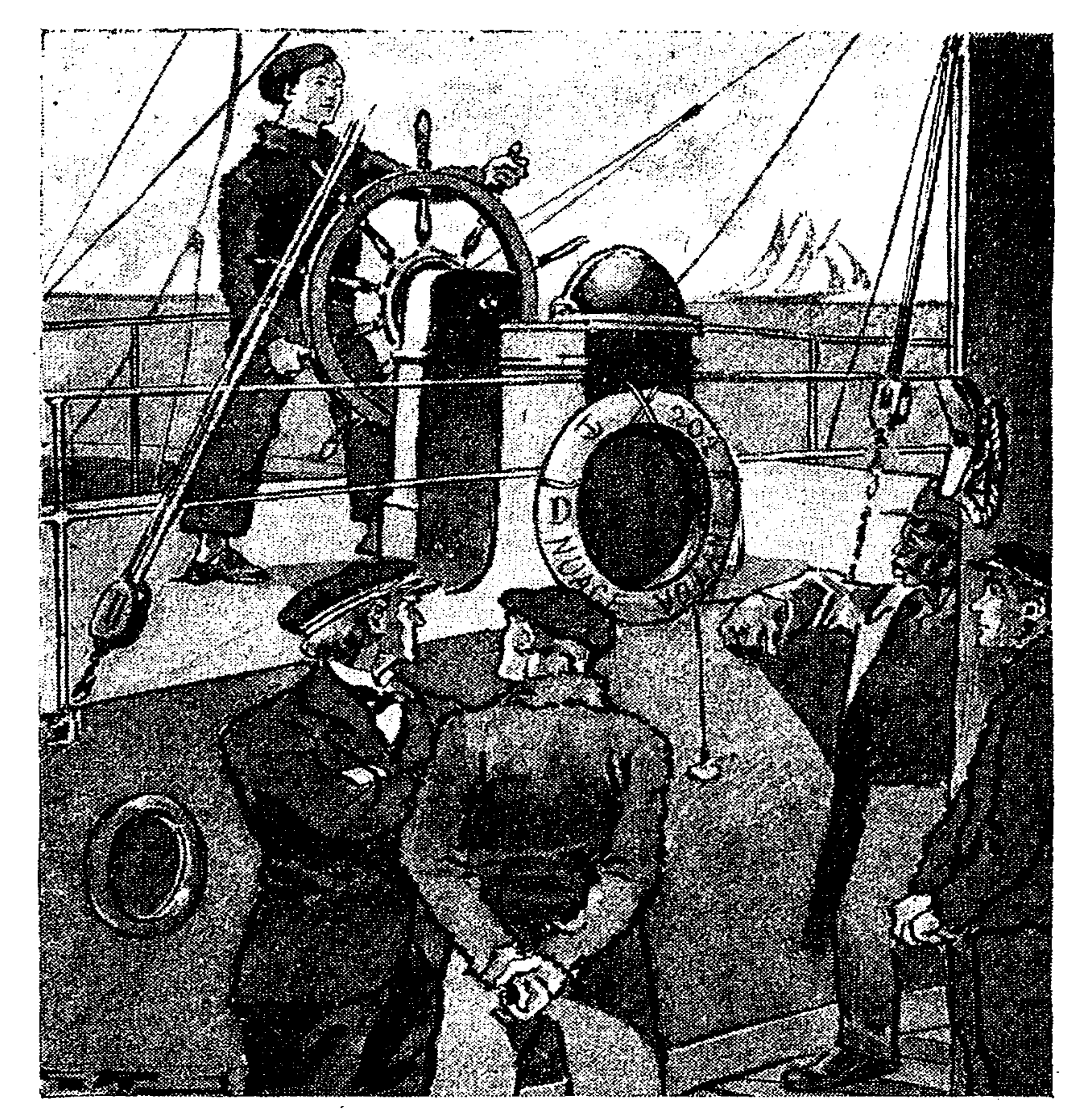
De nouveau nous fûmes en mer. Pendant des jours et des jours, ce fut l'eau immense, ce fut à l'étrave et contre les joues de la goélette la chanson de l'eau, ce fut dans les cordages la chanson du vent.

Père me disait :

— Plus tard nous rentrerons en France et peut-être le professeur Aymon voudra-t-il faire de toi un petit savant.

Et le *Nuage-Volant* atteignit le détroit de Belle-Ile, le point même où pour la première fois, Gobert et Guirec avaient arrêté la course de la goélette et l'avaient rejetée vers le nord.

L'eau était plate et couleur d'argent blanc, le ciel était gris blanc. Quelques vapeurs légères flottaient au-dessus



« UN VENT PUISSANT EMPLISSAIT À NOUVEAU TOUTES LES VOILES. »

des terres aperçues. Une bonne brise emplissait les voiles.

Tous, nous étions réunis à l'arrière, le regard fixé sur Sylvestre Tousseul qui tenait la barre. Bien droit, immobile, il levait le visage vers le ciel.

Anxieux, nous nous taisions. Est-ce qu'*ils* viendraient?

Une risée (1) contraire courut sur l'eau, l'élan de la goélette fut brisé, les voiles hautes se mirent à battre.

Le vent « refusait » (2).

Je ne comprenais pas. Les visages de mes compagnons étaient devenus livides. Tous avaient les yeux fixés sur ces voiles hautes, vides et flasques, et seul je vis la main de Sylvestre Tousseul tendue vers moi.

Il m'appelait.

Trop ému pour me demander la raison de cet appel, je m'avançai. Sur le pont de bois, dans le silence, ma mauvaise jambe claqua deux fois.

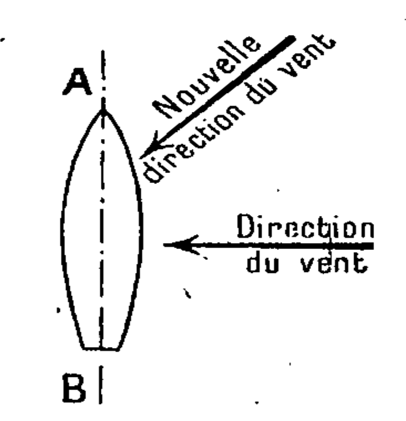
— Prends la barre, me dit Sylvestre Tousseul.

Mes mains saisirent les manettes de la grande roue.

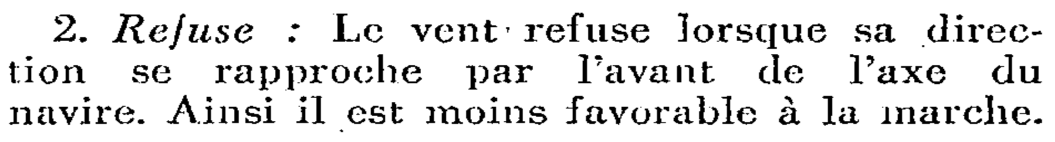
Il me sembla être sur le dos d'un cheval sauvage, tenir les rênes d'une bête indomptée. Un vent puissant emplissait à nouveau toutes les voiles.

Le lendemain, le *Nuage-Volant* rentrait à Havre-Aubert.

Explications. — 1. *Une risée contraire :* La risée est une augmentation de la puissance du vent ou l'arrivée subite d'un vent différent de celui qui souffle. La risée imprime immédiatement sa marque sur l'eau, en soulevant de petites vagues. Ce sont ces vaguelettes aperçues à distance qui annoncent l'arrivée de la risée et sa direction. Les marins du *Nuage-Volant* apercevant une « risée *contraire* courir sur l'eau » savent que leur navire va être pris par un coup de vent *défavorable* à la bonne marche du voilier. En effet peu après, le vent refuse.



A, B. Axe du navire dont la direction du vent *qui refuse* s'est rapprochée.


2. *Refuse :* Le vent refuse lorsque sa direction se rapproche par l'avant de l'axe du navire. Ainsi il est moins favorable à la marche.

Questions. — 1. Quelle agitation s'empare d'Edgar en découvrant au loin l'île des naufragés? — 2. Avec quelle précipitation descend-il dans l'embarcation? — 3. Avec quelle joie le père et le fils se retrouvent-ils? — 4. Que se disent-ils?

Exercice écrit. — *Entre tous les événements du « Voyage d'Edgar », quel est celui qui a provoqué en vous l'émotion la plus profonde? Pourquoi ?*

TABLE DES MATIÈRES

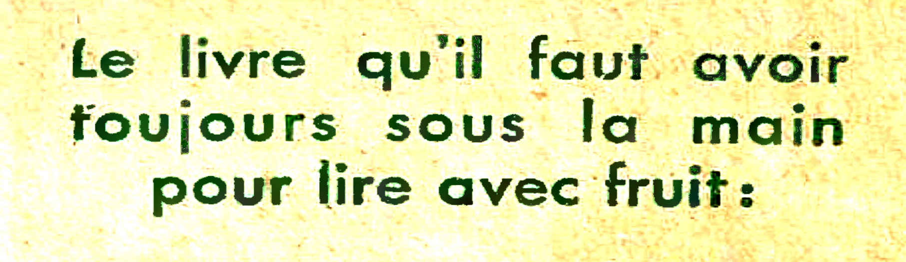
PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

Imprimerie Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine)
Septembre 1938. — Dépôt légal 1938-4e. — No 390. — No de série Éditeur 104.
imprimé en france (*Printed in France*). — Autorisation No 27.639 (7-1944).



Le livre qu'il faut avoir
toujours sous la main
pour lire avec fruit :

LE NOUVEAU
PETIT LAROUSSE
ILLUSTRÉ

LE MEILLEUR DES DICTIONNAIRES

1775 PAGES, 6200 GRAVURES, 300 PLANCHES.

Pour vous distraire aux heures de loisir :

CONTES ET ROMANS POUR TOUS

Série rouge

Les captivants romans d'aventures d'Henri Bernay, Ludovic Boutinon, etc.